

Robert Silverberg et Jacques Chambon

présentent

Destination 3001

Science-fiction

DESTINATION 3001

De Robert Silverberg
aux Éditions J'ai lu

L'homme dans le labyrinthe, *J'ai lu* 495

Les ailes de la nuit, *J'ai lu* 585

Jeu cruel, *J'ai lu* 800 Trips, *J'ai lu* 1068

Le chemin de l'espace, *J'ai lu* 1434

Les déportés du cambrien. *J'ai lu* 1650

Le château de Lord Valentin, *J'ai lu* 2656

La saison des mutants (en collaboration avec Karen Hable), *J'ai lu* 3021

Opération pendule, *J'ai lu* 3059

Lettres de l'Atlantide, *J'ai lu* 3167

Thèbes aux cent portes. *J'ai lu* 3227

Starborne, *J'ai lu* 3227

Anthologies présentées par Robert Silverberg :

Horizons lointains, *J'ai lu Millénaires*

Légendes, *Éditions 84, J'ai lu* 5599

Ayerdhal, Gregory Benford, Orson Scott Card, Philippe Curval,
Sylvie Denis, Jean-Claude Dunyach, Andreas Escnbach,
Valerio Evangelisti, Karen Haber, Joe Haldeman, Jœl Houssin,
Nancy Kress, Serge Lehman, Paul J. McAuley,
Christopher Priest, Franco Ricciardiello, Robert Silverberg,
Dan Simmons, Norman Spinrad, Roland C. Wagner

DESTINATION
3001

Une anthologie internationale inédite composée
par Robert Silverberg et Jacques Chambon

Traduit de l'italien, de l'allemand et de l'anglais
par Jacques Barbéri, Claire Duval, Jean-Daniel Brèque,
Hélène Collon, Pierre-Paul Durastanti,

Nathalie Serval et Maryvonne Ssossé



Table des matières

1

2

3

MARCHE ET CRÈVE
ONDE DE CHOC
LA BALADE DU SINGE SEUL
ENTITÉS
ON EST BIEN SEUL DANS L’UNIVERS
« Le 9 av »
DICTIONNAIRE DES AUTEURS

INTRODUCTION

Saluer l'an 2000 – ou 2001, selon que l'on considère le millénaire finissant ou le millénaire commençant – par une anthologie de science-fiction relève de l'évidence.

Car Dieu sait si la S-F a rêvé l'an 2000, l'a inventé, interrogé, redouté ou souhaité, créé, dans une certaine mesure, au point que ce millésime est devenu l'horizon du futur par excellence, presque le synonyme – pour ceux qui n'ont qu'une vague idée de cette littérature – du lieu où doit se situer un récit d' » anticipation ». Ou comme le dit si joliment Gérard Klein dans sa préface à *Histoires de Van 2000* : « Il y a (…) dans ce millésime-là comme une façon de dire demain. »

Oui, mais demain, c'est désormais aujourd'hui. Et aujourd'hui, c'est déjà vieux. Ou si l'on veut, pour celui qui a lu les grands auteurs (et même les moins grands) du genre, l'an 2000 avait commencé, s'était même *constitué* dans l'imaginaire collectif bien avant l'avènement du *vrai*, de *Y objectif,* du moins dans les civilisations dont la chronologie est réglée sur le calendrier grégorien. D'où le sentiment bizarre que l'an 2000 que nous vivons appartient au passé, relève d'une prophétie plus ou moins accomplie, alors qu'il devrait être le symbole du futur. Ou l'impression tout aussi bizarre qu'il ressortit à un monde parallèle, ne représente qu'un an 2000 *possible* parmi tous ceux qu'a envisagés la science-fiction.

Sauf à imaginer des ans 2000 parallèles et à allonger la liste de ceux qui existent déjà, diversement frappés d'obsolescence par la marche de l'histoire, les auteurs de S-F sollicités pour nous donner des nouvelles de l'an 2000 seraient donc condamnés à écrire un texte de littérature générale, à parler de la réalité présente ? Contradiction ! Impasse ! Aporie ! Même si la S-F n'a jamais fait, au fond, que parler du présent, elle est toujours passée par la *métaphore*, le bond dans l'imaginaire, elle en a même un besoin vital pour s'affirmer comme telle.

Plus de métaphore crédible, plus de possibilité de traiter de l'an 2000 en termes de S-F. Mort du genre pour le plus grand plaisir de ses détracteurs.

À moins…

… à moins de faire le *grand* bond, de se projeter à l'aube du *quatrième* millénaire, d'imaginer le monde dans mille ans. D'en faire la métaphore de ce qui nous préoccupe aujourd'hui. Que restera-t-il de nous ? De nos sociétés ? De la Terre ? De 2000 à 3000, le monde aura-

t-il changé dans les mêmes proportions que de l'an 1000 à maintenant ou de façon encore plus radicale ? Quelles merveilles ou quelles horreurs entraîneront les progrès de nos sciences et de nos technologies ? Aurons-nous enfin rencontré des extraterrestres ? L'homme aura-t-il disparu ou aura-t-il essaimé dans les étoiles ? Se sera-t-il délivré de ses vieux démons ? Et les grandes questions qui ont alimenté depuis presque deux siècles les spéculations sur l'an 2000 de retrouver une nouvelle jeunesse, d'exciter de nouveau le rêve et la réflexion, de donner lieu à une réinvention du futur fécondée par le présent et susceptible de le féconder à son tour.

L'an 2000 fait depuis longtemps partie des vieilles lunes ? Cap, donc, sur l'an 3000. Ou plus exactement sur 3001, en hommage à Stanley Kubrick qui, en 1968, année de mutation par excellence, situait en 2001 l'aube de nouveaux grands changements pour l'humanité – technologiques, biologiques, mentaux, métaphysiques – en suggérant que s'amorçait une « odyssée », c'est-à-dire un retour aux sources, « de l'espace » (de l'espèce ?).

Destination 3001. Voilà sous quel signe un salut pertinent de la S-F à l'an 2000 retrouve quelque chance d'être concevable.

Tel était en gros, c'est-à-dire de manière plus informelle, le propos que tenait le signataire français de ces lignes au signataire américain au cours d'une rencontre à Paris, chez des amis communs, un soir d'avril 1999, soit à peu près un mois après la mort de Kubrick. Quand l'Américain, qui jusque-là hochait la tête d'un air à la fois narquois et agréablement approbateur, a laissé tomber : « Je viens d'écrire pour *Playboy* une nouvelle destinée à paraître en janvier 2000. Elle a pour sujet les fêtes de l'an 3000, ou plutôt la façon très particulière dont certains personnages tout aussi particuliers ont décidé de célébrer la fin du troisième millénaire. Elle est en plein dans ton idée d'une anthologie millénariste décalée. Si tu veux, si elle te plaît, elle est à toi. »

Enthousiasme du Français – quoique mitigé d'une retombée dans l'humilité puisqu'une réflexion qu'il croyait personnelle, voire originale, avait déjà été manifestement menée par l'Américain et, à son niveau, mise en œuvre -suivi d'une réticence.

« C'est gentil à toi, Bob, mais je songeais à une anthologie réunissant des auteurs *français* qui auraient mission d'imaginer l'état du monde à l'aube du quatrième millénaire à travers une histoire de leur cru.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas mettre des anglophones dans le coup ? Tu sais que j'ai composé des tas d'anthologies, que j'ai beaucoup d'amis parmi les écrivains américains – et anglais – de S-F.

Je peux envoyer des invitations de participation au projet. C'est devenu facile avec le e-mail. »

Et pendant que fusent quelques noms prestigieux, le Français se prend à élargir son ambition. Des francophones et des anglophones réunis dans une anthologie de textes *inédits*, voilà qui ne s'est jamais fait. Mais il y a aussi en ce moment un réveil de la science-fiction italienne sous l'impulsion d'Evangelisti, et un auteur allemand dont on parle beaucoup…

« D'accord, Bob, on peut même aller plus loin dans l'inédit, composer une anthologie intercontinentale, réunir le vieux monde et le nouveau, lancer des appels en Italie et en Allemagne… Voilà une autre façon originale de saluer l'an 2000. De dire adieu aux nationalismes frileux.

— Pas mal. D'autant que ça pourrait intéresser un éditeur américain – là encore, j'ai quelques relations…

— Et italien, allemand…

— Et si on fait vite, si des traducteurs s'y mettent à droite et à gauche, une parution simultanée pourrait être possible… »

Là, le champagne commençait à produire son effet euphorisant. Il était temps de revenir aux choses pratiques, au partage des tâches.

« Très bien, Bob. Tu contactes les auteurs anglais et américains, tu sondes les éditeurs de ta connaissance, je contacte les autres. *Destination 3001* pour tout le monde.

— C'est ça. Voyons les choses en grand, que diable ! »

Toast. Il était temps de passer à table pour régler son compte à un somptueux couscous.

De la coupe aux lèvres, il devait évidemment y avoir toute la distance des étapes ingrates. Élaboration des contrats, problèmes juridiques – des droits mondiaux pour un livre original *français* comportant des contributeurs *étrangers* ne sont pas chose facile à négocier, ni à gérer –, difficultés administratives pour régler les auteurs étrangers sans passer forcément par un agent – le cosignataire américain de ces lignes a été conduit à changer de banque pour toucher sa rétribution ! –, retards divers, grincements de dents, situations kafkaïennes, impossibilité de parvenir à la parution *simultanée* en divers pays, nous en passons, et des meilleures… Mais l'enthousiasme des anthologistes né au cours de cette soirée d'avril 1999 ne s'est pas relâché et a continué d'être communicatif. Les auteurs ont fini par livrer leurs textes à temps et ce qu'ils contenaient de surprises, d'émerveillements, d'intelligence, de poésie, parfois de

drôlerie. Et le miracle est là : 20 nouvelles d'origine allemande, américaine, anglaise, française, italienne (ordre alphabétique) par quelques-uns des plus grands noms de la S-F dans leurs pays respectifs. Une grande première.

Ici – peu importe que ce soit banal, c'est la sincérité qui parle – des remerciements s'imposent.

Aux auteurs, bien sûr, pour leur empressement à participer, leur talent et la patience dont ils ont fait preuve dans sa rétribution.

Aux traductrices/teurs qui ont travaillé, et excellemment, dans des temps records.

Au personnel de Flammarion, de la base au sommet, qui a réussi à faire contourner les icebergs à ce nouveau *Titanic*.

À Jacques Barbéri et Pierre-Paul Durastanti, qui ont largement contribué à l'élaboration du dictionnaire des auteurs.

À l'infatigable Bruno della Chiesa et à Claire Duval, qui ont servi d'intermédiaires pour la contribution allemande.

À Piergiorgio Nicolazzini, l'agent enthousiaste, efficace et patient des invités italiens.

À Simone Arous et Robert Louit, chez qui ce projet, enfin réalisé, est né, et à qui nous dédions ce livre parce qu'il témoigne quelque part, comme eux, de la force de la vie.

Un dernier mot.

Si nous n'avons pas parlé des nouvelles contenues dans cette anthologie, sinon en termes vagues, c'est évidemment pour ne pas les déflorer. Au lecteur de repérer les échos qu'elles entretiennent, les enjeux qu'elles abordent, ce qu'elles disent de l'an 2000 à travers l'évocation de l'an 3000 ou 3001. Car bien entendu, loin de prétendre au discours oraculaire à la Nostradamus – comment se projeter dans mille ans avec une chance de voir juste ? L'an 3000 est-il seulement *concevable* ? –, elles nous parlent avant tout de nous, rêvent le lointain futur pour que l'on puisse compter sur un futur proche. Et si ces visions du début du quatrième millénaire vous paraissent étranges, délirantes, difficiles à admettre, parfois choquantes, voire impossibles, quelle importance ?

Qui d'entre nous sera là pour vérifier ?

Robert SILVERBERG et Jacques CHAMBON

QUATRE COURTS ROMANS

Joe Haldeman

À la recherche du temps perdu

Vint un jour où nul n'eut plus besoin de mourir, sauf par manque d'argent. Quand vous commenciez à souffrir des petits maux et élancements qui indiquaient que votre corps arrivait à son terme, il vous suffisait de prendre place dans la file d'attente chez Immortalité, S. A. et de tendre votre carte de crédit. Tant que vous pouviez vous prévaloir d'au moins un million de dollars – ce qui finissait par être dans les cordes de tout un chacun –, on vous relançait à l'âge que vous souhaitiez.

Un des moyens par lesquels on gagnait sa vie consistait à troquer son savoir. Une technologie dérivée du procédé d'immortalisation permettait de transférer les talents désirés d'une personne à l'autre. On consacrait quelques décennies à devenir un grand pianiste de concert, puis on mettait son don sur le marché. Les individus pesant leurs deux millions de dollars et désireux d'en sacrifier un pour être l'Arthur Rubinstein de leur village abondaient. On perdait son don quand on le vendait, mais on pouvait le racheter quelques décennies ou siècles plus tard.

Beaucoup adoptèrent ce mode d'existence : devenir un génie pour un temps, échanger ce génie contre une nouvelle jeunesse, et gravir tous les échelons dans un autre domaine afin de racheter la passion salvatrice. En profiter quelques années, la revendre, et ainsi de suite à l'infini. Ou non, si, par suite d'une réorientation de carrière mal négociée, vous vous retrouviez vieux, pauvre et dépourvu du moindre talent. Bien entendu, le cas se présentait de moins en moins souvent, grâce à ce darwinisme inversé qu'était la non-survie des moins aptes.

Il ne s'agissait pas seulement de troquer des talents de pianiste ou de chirurgien du cerveau, non. Les gens nantis d'une capacité existentielle d'apprécier la VIe siècle après siècle mûrissaient, s'amélioraient avec l'âge. Ainsi, tel individu pouvait offrir l'apparence d'un adolescent à peine pubère tout en se montrant capable d'en remontrer à Socrate au rayon sagesse. On s'accoutumait à voir l'acné et la *gravitas* coexister sur le même visage.

Vint alors Jutel Dicuth, l'idéal de son époque, l'esprit universel par

excellence. Sachant peindre, sculpter et jouer de six instruments. Capable d'écrire de la poésie formelle de la main gauche tout en résolvant des équations différentielles de la droite. Capable d'écrire de la poésie formelle *sur* les équations différentielles. Gymnaste de niveau olympique qui détenait aussi le record du monde du lancer de javelot. Titulaire de doctorats en anthropologie, en histoire de l'art, en mécanique des fluides et en confection de mouches à pêche.

Il vendit tout.

À la tête d'une fortune immense mais dépourvu de la moindre compétence utile, Jutel Dicuth établit à son nom un fonds en fidéicommis appelé à lui rapporter un million de dollars par an – et de quoi verser un salaire des plus généreux à un assistant. Il demanda alors à Immortalité,

S. A. de le relancer à l'âge apparent d'un an, et de renouveler l'opération chaque année.

Dans un monde sans enfants – où les aurait-on mis ? –, il devint le seul nourrisson. Le seul être dépourvu de talents utiles. Le seul aussi, un beau jour, à ne pas posséder près de mille ans de souvenirs.

Dans un monde qui avait perdu les anciennes religions avec le temps – pourquoi en aurait-on eu encore besoin ? – il devint une sorte de dieu. Les gens venaient de partout pour écouter ses gazouillis et tâcher de trouver une voie vers l'innocence béate enterrée sous leur chape de sagesse.

Il était inévitable que quelqu'un finisse par trouver le moyen d'en tirer profit. Un consortium portant un nom que nous pourrions traduire par « Ardoise Vierge » offrit de « dicuther » toute personne possédant une forte somme de ce qui passait alors pour de l'argent et de la maintenir dans cet état aussi longtemps qu'elle le désirerait. D'abord, les uns se montrèrent vaguement scandalisés, car c'était là une manière de sacrilège, et les autres vaguement amusés, tant il s'agissait à l'évidence d'un plan visant à amasser toutes les fortunes existantes, ou ce qui en tenait lieu.

Tôt ou tard, pourtant, chacun se fit « dicuther ». La plupart de ceux qui essayaient durant un an en reprenaient pour dix ans, cent ans, ou, à la fin, pour toujours. Au bout de quelques siècles, il y eut plus de « dicuthés » permanents que d'humains – d'humains que l'on avait bien du mal à reconnaître pour tels, écrasés qu'ils étaient par presque mille ans de sagesse et d'expérience. D'humains par ailleurs jaloux de ceux qui avaient renoncé.

Le 31 décembre 3000, le dernier individu « normal » renonça à sa solitude en échange d'une « dicuthion » béate. Le monde se retrouva

peuplé en totalité de parfaits innocents dont s'occupaient des machines patientes.

Cela dura longtemps. Puis, une par une, les machines tombèrent en panne.

Crime et châtiment

Vint un jour où nul n'eut plus besoin de mourir, sauf à être un individu si horrible que la société devait s'en débarrasser. À un monstre près de temps en temps, le monde était un paradis ; chacun vivait aussi longtemps qu'il le souhaitait et faisait ce qu'il souhaitait.

Voici comment s'est passé le retour à la normale.

Les gens avaient atteint à l'immortalité en faisant des copies d'eux-mêmes : des « farlies », conservés en lieu sûr et remis à jour périodiquement. Si vous vous faisiez heurter par un camion ou écraser par une météorite, votre farlie le sentait, se réveillait et vous remplaçait, après avoir pris soin de se doter lui-même d'un farlie. Lors de cette mort temporaire, vous ne perdiez que les quelques semaines ou mois écoulés depuis votre dernière remise à jour.

Lutter contre la criminalité devint encore plus ardu. Si un individu était à ce point ignoble que la société devait l'éliminer par pendaison, passage devant un peloton d'exécution, électrocution ou injection, son farlie réapparaissait ailleurs, toujours méchant jusqu'à la moelle, se dotait d'un farlie, et reprenait ses exactions. Emprisonné à vie, le criminel mourait un jour ou l'autre, mais son farlie en réserve resurgissait, animé d'une vigueur juvénile et d'intentions maléfiques.

Finalement, lorsque la société vous jugeait indigne de vivre, elle prenait les devants : on commençait par débusquer votre farlie pour le détruire. À condition de le trouver.

La mauvaise graine excella bientôt à cacher ses farlies. De fil en aiguille, seules subsistèrent les graines les plus résistantes : les génies du crime. De toute façon, c'était ça, ou la mort définitive. On n'en comptait guère que quelques douzaines, mais ils se déplaçaient de par le monde tels des neutrinos : sans effort, impossibles à voir, impossibles à arrêter.

L'un d'eux se nommait Billy la Bibine. C'est à lui que l'on doit la vague de criminalité ultime.

Il y avait des Dépôts de farlies, cent dans le monde entier, où la plupart des gens entreposaient leurs doubles et allaient les remettre à

jour. Mais en fait, on pouvait les mettre n'importe où ; il suffisait de disposer d'azote liquide et de téra-octets de mémoire en quantité suffisante, ainsi que d'un endroit sec et frais à l'abri de la lumière.

Cela ne se savait guère, en général ; c'était même une information illégale. Par ailleurs, plus personne ne savait comment créer des Dépôts de farlies. On les avait tous bâtis du vivant de Joan Farlie, qui avait disparu avec ses plans après avoir décidé de ne faire aucune copie de lui-même – ni de ses plans.

Billy la Bibine jugea qu'il était de son devoir de détruire les Dépôts de farlie. Dans un sens, il s'agissait d'un crime pire que le meurtre, car si un client ou une cliente mourait avant d'avoir créé un nouveau farlie (ce qui prenait des semaines), il ou elle mourait pour de bon, *kaput*, bonsoir la compagnie. Le crime absolu. Rien que d'y penser, Billy la Bibine se sentait envahi d'un frisson de plaisir équivalent à cent orgasmes simultanés.

Car il existait cent Billy la Bibine.

En prévision de sa croisade criminelle, il avait passé des années à créer cent farlies de lui-même, entreposés dans des endroits secs et frais à l'abri du soleil partout dans le monde. Le 13 mai 2999, chacun de ces farlies, ou presque, se déclencha et alla détruire le Dépôt le plus proche.

À midi, heure de Greenwich, les polices et les milices du monde entier avaient capturé, tué ou neutralisé toutes les copies (sauf une) de Billy la Bibine, mais tous les Dépôts avaient été rasés, à l'exception de celui d'Akron, Ohio.

Les seules personnes à disposer encore de farlies étaient celles qui avaient une bonne raison de les tenir secrets. Des génies du crime comme Billy. Et les copains de Billy. Ils attendaient tous à Akron. Ils tinrent les autorités en échec pendant des mois en créant farlie sur farlie, comme l'apprenti sorcier et ses balais dans *Fantasia* – dont ils envoyaient la plupart mourir… enfin, « mourir », pour défendre leur bastion –, jusqu'à avoir des copies d'eux-mêmes entassées dans tout le bâtiment. Puis ils se déclarèrent prêts à négocier et, lors de la trêve qui s'ensuivit, prirent la fuite en détruisant le tout dernier Dépôt de farlies derrière eux.

Ils constituaient alors une véritable armée de cent mille criminels endurcis, unis par le mépris que leur inspiraient les gens comme vous et moi et par leur loyauté envers Billy la Bibine. Réjouis, voire grisés jusqu'à la folie par le triomphe que représentait l'annihilation de tous les Dépôts de farlies, ils entreprirent de détruire toutes les prisons, toutes les maisons d'arrêt et tous les tribunaux. Cela réduisit leurs effectifs de façon drastique, car la plupart n'avaient que dix ou vingt

farlies en lieu sûr, mais cela réduisit tout aussi drastiquement le nombre d'agents de l'ordre, pour ne rien dire de ceux qui se destinaient à la profession, vu que la moindre mort parmi les honnêtes gens était désormais définitive.

À la Saint-Sylvestre 3000, les criminels dirigeaient le monde.

Une fois de plus.

Guerre et paix

Vint un jour où nul n'eut plus besoin de mourir, sauf à le souhaiter ou à s'être laissé persuader. Faire la guerre devint très difficile ; chaque nation dut consacrer une grande partie de ses dépenses militaires à des campagnes de sensibilisation de sa propre population, *dulce et décorum est* ne convainquant plus personne.

Il y avait deux façons de vendre la guerre. La première consistait à glorifier l'image du soldat, défenseur héroïque de la blablabla… Facile ; on procédait ainsi depuis Homère. Plus subtile, la seconde visait à vous assurer que la vie ne valait rien – ni la vôtre, ni celle de ceux que vous en viendriez à tuer.

Rude tâche, mais la science de la publicité, plus d'un millénaire après Madison Avenue, se montra à la hauteur en la personne d'un génie du nom de Manny O'Malley. La tactique était byzantine et sans doute incompréhensible à qui n'avait vécu des siècles, mais, une fois dépouillée de l'humour abscons de Manny et d'un appel à des plaisirs élaborés qui n'avaient pas trouvé de dénomination avant le XXXe siècle, elle se réduisait à ceci :

Mille ans auparavant, on attirait les gens dans l'armée avec le slogan : « Soyez tout votre possible. » Mais vous avez *déjà* été tout votre possible. Seule option restante : ne *plus* être.

On est tous dans le même bateau, arguait O'Malley. En vous offrant le cadeau précieux de l'inexistence, partagez-le avec beaucoup d'autres.

Cela nous est difficile à comprendre. Mais ces gens-là auraient autant de mal à comprendre notre culture basée sur une acquisition de biens matériels qui nous vieillit avant l'âge.

Les guerres se déroulaient dans la Vallée de la Mort, on ne se servait que d'armes de poing primitives, et les États-Unis firent fortune en louant cet endroit – jusqu'à ce qu'ils se retrouvent à batailler pour *conserver* la Vallée de la Mort. O'Malley lui-même trouva la mort au

cours d'un de ces conflits, en chargeant une phalange de piquiers rendus à la condition mortelle sur son cheval robotique, une épée brisée au clair. Ses dernières paroles, fameuses, furent : « Et merde. »

La Vallée de la Mort échoua entre les mains de la Bertelsmann Corporation, qui finit par gouverner le monde. Mais la campagne de Manny s'était avérée si efficace que plus personne ne s'en souciait. Tous portaient l'uniforme et prenaient la file d'attente pour guerroyer sous les couleurs de Bertelsmann.

Même les publicitaires. Mêmes les cadres supérieurs de Bertelsmann.

Via une méthode qui se confondait avec la télépathie, on organisa un référendum mondial à l'issue duquel le peuple convint de rebaptiser la planète Vallée de la Mort et, la veille de l'an 3001, de se livrer à une empoignade générale.

La campagne de publicité d'O'Malley remporta donc la victoire ultime : un monde qui se dévorait lui-même.

Ainsi va toute chair

Vint un jour où nul n'eut plus besoin de mourir, sauf à n'être aimé de personne. C'est ainsi que le processus offrant l'immortalité fonctionnait.

Chacun, ou presque, a quelqu'un qui l'aime, du moins pour un temps. Et quand c'en est fini, la plupart des gens arrivent à nettoyer le terrain pour trouver quelqu'un d'autre.

Mais parfois, survient un spécimen d'humanité si détestable que même un chien affamé refusera d'accepter un biscuit de sa main. Les bébés le regardent et attrapent la colique. Les femmes croisent les jambes à son approche. Les homosexuels les plus actifs baissent les yeux. Les vieux avides de compagnie font semblant de dormir.

En l'occurrence, le spécimen le plus représentatif s'appelait Custer Tralia. Custer était né avec des dents et avait mordu le médecin accoucheur. En maternelle, il interrompait les exercices de socialisation par des pets hautement toxiques. Il fêta sa puberté en refusant de se laver pendant un an. Au collège, puis au lycée, il transforma les plus parfaits tourtereaux en ennemis en répandant des mensonges aussi abominables qu'astucieux. Il créa un Club de Masturbation sans permettre à quiconque d'y adhérer. Au lycée, dans l'annuaire de fin d'année, figurait sous sa photographie la mention, votée à l'unanimité : « S'il nous fallait choisir, voici qui aurait le moins

de chances de survie. »

En fac, il se montra vraiment téméraire. Tandis que les autres ressentaient les premières bouffées de mortalité et se lançaient dans des campagnes de séduction tous azimuts, Custer déclara qu'il détestait les femmes presque autant que les hommes et savoura son affranchissement de l'amour, son souverain détachement à l'égard des foules vouées à un sentimentalisme écœurant. Comparée à l'enfer de la dépendance émotionnelle, la mort n'était rien. Quand, au début de sa dernière année, il dut exprimer ses préférences en matière de carrière, il inscrivit « Ermite » comme premier, deuxième et troisième choix.

La planète devenait sacrément surpeuplée, puisque tous ces gens qui s'aimaient tant produisaient des enfants à tire-larigot. Le seul endroit où Custer pouvait exercer le métier qu'il s'était choisi se trouvait être le désert australien. Il s'y fit déposer en hélicoptère avec une énorme citerne d'eau et des caisses de nourriture. On lui offrit de repasser un an plus tard, pour l'approvisionner ; il refusa. Quand on a décidé de tourner le dos à l'immortalité, quelques années ou décennies en plus ou en moins importent peu.

Il trouva la paix parmi les wallabies et les dingos. Un kangourou se mit à le suivre partout, et il l'accepta comme animal de compagnie. Il partageait avec lui ses rations de poulet grillé et de poisson-frites déshydratés.

La vie était une quête délicieusement stérile et sans objet. Culter et son kangourou parcouraient le désert, retournant les pierres pour le seul plaisir de déranger les créatures tapies dessous. L'animal était fidèle, ce qui constituait un handicap, mais au moins n'était-il pas doué de la parole, et son attachement avait des motifs bassement égoïstes, si bien qu'ils s'entendaient à merveille. Custer lui apprit à mendier et, en s'abstenant de le récompenser, à gémir.

Un jour, tel Robinson Crusoé, il découvrit des traces de pas. Contrairement à Robinson, il repartit aussitôt en sens inverse des traces en question.

Mais la responsable des empreintes de pas l'observait depuis un certain temps et se montra plus maligne que lui. Sachant qu'il serait absent toute la journée, elle était passée près de son camp et avait marché à reculons jusqu'à la grotte qu'elle occupait, en prévoyant que la réaction de Custer finirait par l'amener tout droit là où elle l'avait prévu : à cette grotte.

Parky Gumma avait elle aussi choisi une vie d'ermite après avoir lu un article sur le geste audacieux de Custer. Au bout d'un an, cependant, elle voulait, et dans cet ordre : un bain et quelqu'un qui

l’aimerait et la sauverait de la mort. Sous le lent tourbillon de la Voie Lactée, en cette veille du xxxe siècle, elle regagna donc sa grotte et consacra la valeur d’un mois de sa réserve d’eau à se laver. Parky n’avait rien d’exceptionnel, sinon sa propreté nouvelle et la particularité d’être la seule femme à quatre cents kilomètres à la ronde.

Toujours nue, elle s’installa sur un pliant et attendit que Custer, mû par la curiosité et la misanthropie, remonte ses traces jusqu’à sa tanière. Il arriva, à pas lents, deux heures après le lever du soleil.

Elle se leva, ouvrit les bras, et le kangourou s’enfuit à grands bonds, terrorisé. Custer resta cloué sur place, paralysé par des impulsions conflictuelles. Des femmes nues, il en avait vu en photo, jamais en chair et en os, et il ne savait que faire.

Parky lui montra.

L’Histoire était en marche, quoiqu’à reculons. Le fait que Parky l’ait admiré et suivi dans le désert lui plut encore davantage que la séance de bête à deux dos qu’elle pratiqua avec lui après l’avoir lavé. Mais l’exercice fut pour lui une révolution. Il dut s’avouer qu’un an, cent ans, mille ans de bête à deux dos valaient mieux que tomber mort pour se faire bouffer par les dingos et éparpiller les os sur le sable indifférent.

Voilà donc l’histoire de Custer, et la nôtre. Jamais il ne s’habitua à se laver, ce qui montre que l’amour ne peut pas tout vaincre. Mais il restait capable de vaincre la mort.

Titre original : *Four Short Novels*

Traduit de l’américain

par Pierre-Paul Durastanti

PARADI

Valerio Evangelisti

À la mémoire d'Edelweis Cotti, antipsychiatre.

1

Nous sommes en droit d'espérer une nouvelle ère d'illumination sociale sur l'infirmité mentale, semblable à celle de la Grèce classique. (...) À l'avenir la société ne devra pas se rendre dans les hôpitaux psychiatriques mais descendre dans la rue et occuper les places où nous vivons tous pour chercher à libérer les infirmes mentaux des chaînes de la sanction sociale et de Vincompréhension.

Nancy C. Andreasen,

The Broken Brain, 1984

Lilith s'engagea avec précaution sur la passerelle qui reliait les deux nids à une vingtaine d'étages de hauteur. Elle avait aperçu sa proie sous la lumière lunaire, voilée par l'éternelle brume rougeâtre de Paradi. En observant sa victime potentielle, qui se déplaçait maladroitement entre les détritus de la grande terrasse, elle comprit tout de suite que celle-ci avait l'âge idéal. Elle allait pouvoir la faire souffrir sans prendre la peine de se cacher puis la tuer en la poussant dans le gouffre urbain qui s'ouvrait à ses pieds.

Elle s'élança du bord de la passerelle et atterrit silencieusement sur la pointe des pieds. Elle s'accroupit aussitôt. Malgré la fraîcheur de la nuit, deux formes humaines dormaient, recroquevillées l'une contre l'autre. Il pouvait aussi s'agir de cadavres, abandonnés là par les habitants de l'immeuble. En tout cas, par peur ou par fatigue, ils n'allaient pas l'inquiéter.

« Il y a quelqu'un ? demanda timidement la silhouette masculine d'une voix rauque et effrayée. C'est toi, Carmen ? »

L'une des deux formes allongées bougea un peu mais retrouva rapidement son immobilité. Lilith récupéra le détecteur Krilian glissé entre ses seins. Elle l'ouvrit, le mit devant ses yeux et effectua une rapide mise au point en jouant sur la molette centrale. L'homme se transforma en une silhouette jaune, entourée d'une aura violacée aux bords dentelés. C'était bien un Phobique. Un gibier naturel et

inoffensif.

Elle reposa le détecteur et glissa la main dans la poche latérale de sa tenue de camouflage. Du bout des doigts, elle choisit le couteau le plus adapté à la situation. Une sorte de bistouri à lame serpentine, comme les anciens kriss malais. Il infligeait de méchantes blessures qui ne cicatrisaient jamais. Une mince canule métallique cachée dans le manche distillait un venin paralysant produit par un insecte au nom imprononçable.

« Carmen, c'est toi ? Réponds ! »

L'homme avait plus de cinquante ans, flirtait probablement avec la soixantaine. Qu'il ait pu vivre aussi longtemps était d'une certaine manière scandaleux. Lilith se sentit envahie par une colère aveugle, mais elle essaya de la dominer. Elle devait agir avec froideur, rapidité et détermination. La rage était réservée à la torture et aux mutilations.

Elle progressa sur la pointe des pieds, silencieuse et fatale. En s'approchant, elle vit qu'il était vraiment vieux. Il la vit aussi. Sa mâchoire édentée s'affaissa, ses yeux s'emplirent d'horreur et il tenta de fuir. Il n'essaya même pas de réclamer de l'aide. Il était suffisamment intelligent pour entrevoir l'inéluctabilité de son destin.

Lilith avait envie de jouer et, dès qu'elle l'eut rejoint, elle se contenta de le blesser à la jambe, juste au creux du genou. L'homme essaya de faire encore quelques pas, mais il ne pouvait plus tenir debout. Il se retourna, décomposé par la terreur.

Lilith sourit. « Maintenant, je vais te faire mal, annonça-t-elle avec froideur. Demain, c'est fête, tu te rappelles ? Mais ce soir, ça va être la tienne. »

2

Les infirmités mentales ne sont pas provoquées par des parents ou des conjoints mal intentionnés. Les amis et les parents du patient sont, tout comme lui, libérés du sentiment de culpabilité engendré par l'infirmité du patient. Le père d'un enfant atteint de dépression ou de schizophrénie n'a plus à se tourmenter pour essayer de comprendre quelles erreurs il a pu commettre.

Nancy C. Andreasen,

The Broken Brain, 1984

Quand elle réintégra son propre nid, Lilith était satisfaite mais guère sereine. Sa tenue de camouflage était toute tachée de sang. Elle

en éprouvait une certaine gêne mais également de l'orgueil. Elle descendit les premières marches du nid et se retrouva entourée par une nuée d'enfants. Ils n'avaient pas de parents et habitaient les étages supérieurs de l'immeuble ; des privilégiés à côté des orphelins qui vivaient dans la rue ou se terraient dans les égouts.

Elle avait espéré les trouver endormis mais ils avaient probablement capturé un petit animal ou un Phobique tombé dans le mauvais nid entre les toits. Ils avaient les yeux rougis par le sommeil mais étaient encore tout excités. Chang était le seul qu'elle connaissait bien : un adolescent de treize ans qu'elle avait elle-même sevré en lui faisant éventrer une grosse femme.

« Laisse-moi passer, Chang, lança-t-elle avec autorité. Il est tard, vous devriez vous reposer. »

L'adolescent indiqua sa tenue de camouflage. « Tu es pleine de sang. C'était bien ?

— Ça ne te regarde pas. Et puis, vous n'avez pas dû rester inactifs non plus…

— Exact. C'était un Hystérique avec une chemise à fleurs. Il pleurait et voulait nous faire croire qu'il était des nôtres.

— Les Schizos ne pleurent jamais, dit Lilith en manifestant son désir de les quitter. Maintenant, laissez-moi passer. Vous vous êtes suffisamment amusés ce soir. Vous continuerez demain. C'est l'heure de dormir. »

Chang afficha un sourire mi-embarrassé, mi-malicieux. « Mes petits frères aimeraient bien assister à un autre spectacle.

— Un autre spectacle ?… » Lilith comprit brusquement ce qu'il voulait dire. Elle remarqua également que plusieurs gamins s'étaient regroupés au bout du palier, là où le brouillard couleur rouille était plus dense, et bloquaient l'accès à la cage d'escalier. Elle évalua rapidement la situation. Elle pouvait en tuer quelques-uns, mais ils étaient armés eux aussi. Difficile de s'en tirer. Elle soupira. « Chang, il y a pas mal de filles parmi vous. Je ne suis pas indispensable.

— Les nôtres ne sont pas comme toi. Elles sont plates et ne savent pas bouger. »

Lilith comprit qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Elle essaya de ruser, mais sans grande conviction. « Chang, la dernière fois que tu as essayé, ça n'a rien donné. Tu es encore trop jeune. Un autre échec te rendrait ridicule. »

Les yeux de l'adolescent s'assombrirent. « C'est pas ton problème. Contente-toi de faire ce qu'il faut. » Il dégrafa la boucle de son

ceinturon.

Lilith soupira à nouveau. Elle abaissa la fermeture à glissière de son jean et abaissa son pantalon et sa culotte jusqu’aux genoux. Elle se pencha en avant et retroussa sa tenue de camouflage sur ses fesses en faisant cliqueter ses armes. La nuée de marmots se regroupa autour d’elle. Un instant plus tard, elle sentit Chang la pénétrer.

Il était maladroit mais ne lui faisait pas mal. Elle essaya de suivre ses mouvements pour le faire éjaculer le plus vite possible. Ce fut bref et même agréable, à part quelques griffures sur les fesses. Elle remarqua du coin de l’œil que certains enfants se masturbaient.

« Eh bien, tu as fait des progrès », dit-elle quand elle fut en mesure de se redresser. Elle remonta son pantalon, se ressaisit et observa le groupe d’un air sévère. « Le spectacle est fini. Maintenant allez dormir. Demain c’est la fête et il vaut mieux être en forme. »

Chang observait son pénis, redevenu minuscule. « Hé, il y a du sang ! dit-il d’une voix infantile.

— C’est parce que tu n’as pas l’habitude et que tu forces trop. » Lilith constata avec satisfaction que l’adolescent paraissait rassuré. Quand il avait retiré son sexe, elle l’avait éraflé de la pointe d’un stylet dissimulé dans sa poche. Le venin d’insecte n’agirait que dans quelques heures. Chang ne soupçonnait même pas l’agonie qui l’attendait.

L’escalier était maintenant accessible et Lilith s’y engagea.

« Adieu », lança-t-elle en grimaçant.

Puis elle disparut dans la brume couleur rouille qui envahissait la cage d’escalier.

3

*Je sais, petit homme, que tu te dépêches de diagnostiquer la folie quand une vérité n’*est *pas à ton goût. Et tu penses être un « homme normal » ! Tu as enfermé les fous, et les hommes normaux gouvernent le monde… Qui assume alors la responsabilité de ce désastre ? (…) Si je pense à mes enfants à peine nés, si je pense aux tourments que tu vas leur infliger pour en faire des êtres normaux à ton image, je suis tenté de venir à nouveau près de toi pour t’empêcher d’accomplir ces crimes.*

Wilhelm Reich,

Listen Little Man **!**, 1945

La cellule de Lilith était située trois étages plus bas. Elle enjamba des corps d'hommes et de femmes endormis sur les escaliers. Certains ronflaient, d'autres criaient en proie à d'impénétrables cauchemars. Peu d'entre eux faisaient preuve d'un sommeil serein.

Lacayo, lui, ne dormait pas. Il hochait la tête d'avant en arrière, ses yeux glauques perdus dans le vide. Lilith se demandait s'il lui arrivait de dormir. Elle avait essayé plus d'une fois de le faire réagir en le blessant légèrement. Quelqu'un de plus curieux qu'elle lui avait carrément arraché un œil. Lacayo avait continué à hocher la tête, ensanglanté et souriant. Heureusement pour lui, les Schizos ne s'intéressaient guère aux Possédés. Faire du mal à quelqu'un qui ne réagissait pas ne procurait aucun plaisir. Les Phobiques et les Hystériques se lamentaient, pleuraient, demandaient pitié. Avec eux, on pouvait s'amuser.

« Lacayo, demain c'est la fête, tu sais ? » lui dit Lilith en cherchant les clefs dans ses poches.

Le Possédé parlait rarement, mais il lui arrivait de lâcher quelques mots. « Oh oui, je m'en souviens. Aujourd'hui c'est la fin de l'année… de quelle année ? » Il n'arrêta pas un seul instant son hochement de tête.

« 2999. Demain, c'est le premier jour de l'an 3000, répondit Lilith.

— Ah oui. Mais qu'est-ce qu'il y a eu avant ?

— Quelle question stupide. 2998,2997…

— Non, je voulais dire comme faits… comme événements… »

Lilith trouva enfin la clef magnétique et l'approcha de la serrure. « Qu'est-ce que j'en sais moi ? Il y a eu les Éclairs… Et puis quelle importance ça a ? » La serrure cliqueta. « Qui t'a donné à manger aujourd'hui ? »

La question rituelle. Lacayo ne quittait jamais son coin, allant jusqu'à déféquer et uriner sur place. Il survivait, donc quelqu'un le nourrissait. Mais qui ? Le mystère persistait.

Comme d'habitude, le Possédé ne répondit pas. Lilith haussa les épaules et entra dans sa cellule. Un message de bienvenue se déclencha aussitôt. L'usure avait rendu la bande inintelligible et seules les premières phrases demeuraient compréhensibles.

« Vous êtes dans l'habitacle 7645 équipé par les Services Psychiatriques d'Urgence. Détendez-vous et allongez-vous sur le lit de camp. Quand la situation sera redevenue normale… » S'ensuivait un sombre gargouillis. L'écouter était un véritable supplice.

Lilith avait plusieurs fois songé à détruire le haut-parleur. Quelque

chose l'en avait toujours empêchée. Peut-être la conscience diffuse de ne pas pouvoir entendre autrement des mots qui ne soient ni agressifs ni menaçants.

Elle retira sa tenue de camouflage et ses chaussures, puis se jeta sur le lit qui occupait toute la largeur de la pièce. Elle avait des choses plus urgentes à faire, comme uriner par exemple, mais elle ne pouvait s'empêcher de s'abandonner à ce moment de solitude totale. Il n'y avait pas de bonheur plus grand.

Elle flottait sur une masse de sensations et d'images troubles. Odeurs, visages esquissés, situations confuses. Elle n'était elle-même que lorsqu'elle était loin de tout ça. Elle se sentait libre et puissante. Quand elle était à l'extérieur de cette pièce, elle avait peur de tout, mais elle savait également qu'elle était capable de vaincre le danger. Personne n'était aussi habile qu'elle. Personne n'était aussi fort. C'était une bête sauvage, rusée et déterminée, capable de dominer n'importe qui. Les autres bêtes n'étaient qu'un troupeau, les victimes n'étaient personne. Elle était force et colère mêlées.

Colère contre quoi ? Elle ne le savait pas et ça ne la gênait pas. Elle avait grandi dans un environnement hostile, elle haïssait tout le monde et tout le monde la haïssait. Elle avait survécu à un monde insupportable et surpeuplé, contraint de vivre avec les technologies des époques passées. Elle y était arrivée alors que les femmes sont d'ordinaire prédisposées à la dépression et à l'esclavage. Maintenant, les esclaves, c'étaient les autres, ceux qu'elle torturait et tuait. Elle ne connaissait d'ailleurs pas d'autre façon d'entrer en contact avec eux. Une fois morts, ils ne l'effrayaient plus.

Ces pensées tonifiantes la faisaient souvent délirer et sa cellule devenait une menace aux mille yeux. Elle se ressaisit à temps. Sauta du lit, finit de se déshabiller et urina dans le petit w-c encastré dans un coin de la pièce. Puis elle ouvrit la porte du distributeur automatique et regarda s'il y avait de la nourriture. Elle trouva un bout de viande avariée, un tas de pilules et une boîte de bière rance. Par chance, il y avait également deux petites boîtes de thon comestible, et l'eau en bouteille était de l'eau véritable. Elle mangea, but et retourna sur le lit. Son corps nu était souillé de sang. Elle ne pensa même pas à se laver. Maculé de la sorte, son corps lui paraissait plus chaud, comme si le sang avait gardé un peu de la tiédeur du corps qui l'avait hébergé.

Pour trouver le sommeil, elle alluma l'écran encastré dans le mur en face du lit de camp.

Au bout d'un moment, Lilith bâilla. Les quartz de l'appareil transmettaient depuis un nombre incalculable d'Eclairs les mêmes

images. Des milliers et des milliers de nids immergés dans la brume rouge, jusqu'à la surface huileuse qui s'était un jour appelée mer. Le commentaire, balbutié en chinois et sous-titré en espagnol, était quasiment incompréhensible. Apparemment, la lutte qui avait opposé les Schizos et les Possédés aux Phobiques et aux Hystériques s'était reproduite à l'intérieur même des Services Psychiatriques d'Urgence et, peut-être, de l'Organi-sation Mondiale de la Santé Mentale. Mais c'était il y avait bien des Éclairs. Le bulletin que l'on entendait avait été le dernier.

Un des deux camps avait gagné, mais on ne savait pas lequel. Aujourd'hui, cela n'avait plus d'importance. L'école japonaise, qui considérait l'homme comme une simple entité biologique et la psychiatrie comme un instrument pour en canaliser les fonctions, avait probablement eu le dessus. En fait, la dernière image du film montrait deux médecins japonais en blouse blanche assis à la table d'une cantine. Ils plongeaient fourchette et couteau dans une coupe pleine de poissons et essayaient de leur arracher des bouts de chair, tout en les maintenant en vie pour que celle-ci reste fraîche. La coupe, cadrée au premier plan, se remplissait de sang. Les poissons mutilés se débattaient, rendus fous par la douleur.

Lilith éteignit l'écran. Un instant plus tard, elle dormait d'un sommeil agité. La grande fête à venir décora ses rêves de fragments d'espoir et d'angoisse.

4

J'aime tuer les gens parce que c 'est bien plus drôle que de tuer des bêtes sauvages dans la forêt parce que l'homme est l'animal le plus dangereux tuer quelque chose c 'est pour moi le grand frisson c 'est encore mieux que de s'envoyer en l'air avec une fille mais le plus mieux de tout c'est que quand je mourirai je renaîtrai au Paradi et les gens que j'ai tué ils deviendront mes esclaves je ne vous donnerai pas mon nom parce que vous essaierez de réduir ou de stoper ma collection d'esclaves pour l'après-vie EBEORIETEMETHHPITI

Zodiac, serial killer,

lettre au *San Francisco Chronicle* du 3 août 1969

Il lui fallut une bonne heure pour descendre les escaliers du nid, entre les nappes de brume violacée. Pendant la nuit, des sans-abri avaient pénétré dans l'immeuble. Beaucoup d'entre eux avaient été tués, mais ils étaient si nombreux que les autres avaient fini par

s'imposer. Il avaient envahi les paliers et se disputaient les marches des étages inférieurs. Le vacarme était assourdissant. Les enfants étaient particulièrement nombreux ; les vieux, en revanche, en très petit nombre.

« Ils ne savent peut-être pas qu'il y a une fête, lui dit Hurtado, qui jouait des coudes en sa compagnie pour se frayer un chemin. S'ils le savaient, ils ne seraient pas venus se jeter dans la gueule du loup. »

Lilith haussa les épaules. « Ce sont tous des Schizos et ils sont donc armés. Je ne voudrais pas être à la place de ceux qui occupent les chambres du bas. Ces gens sont prêts à tout pour récupérer un logement.

— Un Schizo authentique prend ses précautions. J'ai encastré la bouche d'un lance-flammes dans une découpe de la porte. Avant de sortir, je rôtis tout ce qui se trouve sur le palier. »

Lilith regarda d'un air admiratif le colosse au visage sévère. Elle caressa cependant l'idée de descendre une nuit pour venir boucher le trou de sa porte. Le lance-flammes exploserait peut-être, ou bien le feu se propagerait vers l'intérieur… Mais c'était peu probable, Hurtado avait certainement pris ses précautions. C'était un type rusé et dangereux.

« Cette nuit j'ai été à la chasse, lui dit-elle, juste pour entretenir la conversation. J'ai capturé un Phobique. Puis un des gamins qui crèche sous mon toit m'a violée.

— Ouais, c'est sûrement pas la première fois… Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Je l'ai empoisonné. À l'heure qu'il est, il doit être mort ou agonisant.

— Non, je voulais parler du Phobique.

— Tu peux l'imaginer. Lui, au contraire, ne le pouvait pas… Mais je ne l'ai pas gardé longtemps, parce qu'il était tard. Une coupure par ci, une coupure par là… Les trucs habituels. »

Ils durent s'arrêter de parler à cause du bruit. Ils avaient atteint le hall, mais accéder à la rue n'était pas une sinécure. Heureusement, les muscles de Hurtado eurent raison de tous les obstacles. Et ils finirent pas se joindre au flux de la foule qui se dirigeait lentement vers la sortie.

À l'extérieur, on pouvait se douter que le soleil se cachait quelque part car le brouillard rougeâtre qui pesait sur Paradi était moins sombre que d'habitude. Les trottoirs étaient bondés mais la tension habituelle qui se mélangeait aux effluves insupportables de la foule

était absente. L’ambiance de fête était palpable et se manifestait par une joie sauvage. Les usines lointaines, maintenues en activité par des mécanismes oubliés, paraissaient vomir des flots plus agréables qu’à l’ordinaire.

Lilith fut bousculée et atterrit contre ce qu’elle prit pour un cadavre recroquevillé dans le caniveau. Elle comprit aussitôt qu’il s’agissait d’un Autiste, la catégorie que les Schizos respectaient le moins. L’homme se laissait piétiner sans réagir tout en fixant un tas d’ordures à quelques centimètres de son nez. Cette faiblesse manifeste énerva Lilith qui frappa violemment du talon la nuque de l’autiste, lui plongeant ainsi la tête dans l’eau putride du caniveau. Il ne broncha pas.

L’animation régnait alentour. Dans un coin, un homme et une femme copulaient avec une énergie mécanique, observés par un groupe de désœuvrés. Un peu plus loin, une bande de gamins à la peau noire dévorait des lambeaux de chair arrachés à un gros animal mort en recrachant des bouts de fourrure. C’était peut-être un chien, mais ce qu’il en restait n’était pas suffisant pour l’affirmer. Au milieu de la rue, un Dépressif terrorisé essayait de convaincre l’assistance qu’il était en réalité un Schizo et fixait de ses yeux exorbités les armes blanches aux formes étranges que ses persécuteurs serraient dans leurs poings. Devant un bar totalement saccagé, un groupe de femmes obligeait un Hystérique à danser sur les notes plaintives d’un harmonica collé sur ses lèvres. Des bidons d’essence synthétique posés sur le sol indiquaient qu’une fois fatiguées par la danse, les femmes avaient l’intention de le brûler vif.

« Lilith, tu n’as pas l’air de t’amuser. »

Elle se retourna brusquement, la main sur sa sacoche de poignards. Elle connaissait bien Nfogo, l’homme à la peau d’ébène qui lui faisait face. D’habitude, elle ne le trouvait pas hostile. Mais là, elle lui en voulait de s’être approché d’elle en silence pour la cueillir par surprise.

« Pourquoi tu ne t’occupes pas de tes affaires ? » demanda-t-elle d’une voix rogue.

Les joues de son interlocuteur bougèrent, comme s’il essayait de sourire. Bien sûr, il en était incapable. Personne n’en était capable. « Calme-toi. Aujourd’hui c’est fête. L’an 2999 s’est terminé et l’an 3000 vient de commencer. Il n’y a pas de raison de se méfier.

— Il y a toujours une raison. N’essaye pas de me berner. Je suis armée. »

Nfogo acquiesça. « D’accord, d’accord. Je me suis mal exprimé.

Pour une fois, plus nous sommes nombreux et mieux c'est. Je veux dire, nous, les Schizos… » Son discours était un peu embrouillé. Lilith comprit qu'il tournait autour du pot. Il devait avoir un problème à exposer et il hésitait à se lancer. Il s'enfonça dans la banalité. « Avant, à la même époque, il faisait froid. Parfois, il neigeait même. Et maintenant, il fait une chaleur terrible. »

Lilith soupira. « Moi, je n'ai pas tellement chaud. Alors écoute, si tu as quelque chose à dire, vas-y. Autrement tire-toi. »

Nfogo n'avait apparemment pas compris son message parce qu'il continuait à divaguer. « … y avait même la lune. Maintenant, la nuit, on ne voit plus rien, sauf la lumière…

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre de la lune ? » Lilith avait cédé à l'exaspération mais elle se rendit vite compte qu'elle ne pensait pas vraiment ce qu'elle disait. « Enfin… je sais que les types-de la fête viennent de la lune… Mais ce n'est pas ça qui te tracasse, hein ?

— Si justement, c'est ça. Ces types… ça fait combien d'Éclairs qu'on ne les a plus vus à Paradi ?

— Oh, cinquante, cent… Je ne sais pas. La dernière fois qu'ils sont venus je n'étais pas encore née. Et Paradi était constitué de plusieurs villes. Ici, c'était New York, et il y avait Los Angeles, Washington et tout un tas d'autres villes. Mais leurs frontières se touchaient déjà. »

Nfogo haussa les épaules. « Je l'ai entendu dire moi aussi, mais je ne parierais pas là-dessus… La lune m'intéresse davantage. Pourquoi a-t-elle disparu ?

— Qu'est-ce que tu en as à foutre ? Tu commences à m'ennuyer.

— Si ces types viennent de la lune, cela veut dire qu'il y a un autre endroit où on peut vivre, en dehors de Paradi.

— S'il existe, ce ne sera plus pour longtemps, murmura Lilith entre ses dents. On va les garder tant qu'on en aura besoin. Ce sont eux, non, qui ont voulu la fête ? Eh bien, ils l'auront… »

Ils furent interrompus par un gamin qui courait comme un fou en tenant sa tête ensanglantée. On pouvait distinguer des plaies rougeâtres sous ses cheveux ébouriffés. L'homme qui le poursuivait en brandissant un couteau denté était corpulent et affichait un air hébété.

« Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! criait-il. Je veux son scalp ! Sinon mon autel ne sera pas complet ! »

Lilith évalua la situation et allongea la jambe, autant par instinct que par calcul. Le gamin trébucha et tomba sur l'asphalte défoncé. Son poursuivant le maîtrisa aussitôt. Sa main gauche lui enserra le cou et la droite trancha tout ce qu'elle pouvait.

Les hurlements de la victime rassérénèrent Lilith. Nfogo observait également la scène d'un regard amusé. Elle en profita pour s'éclipser en plongeant dans la foule qui progressait lentement. Elle se laissa passivement ballotter par le flux. Elle n'aimait pas avoir autour d'elle tous ces corps en sueur, mais si elle faisait suffisamment le vide dans son esprit elle parvenait à tolérer ce contact.

Ils se dirigeaient tous vers l'Hôpital, enveloppé dans un brouillard rouge. C'était là que devait se trouver le cœur de la fête. Les Hôpitaux étaient nombreux : au moins un par ancien district. Mais peu d'entre eux étaient habilités à recevoir des véhicules capables de franchir la distance qui séparait la Terre de la Lune. Autrefois, on appelait ces engins des navettes, mais presque tout le monde l'avait oublié. On n'en voyait plus depuis de nombreux Éclairs. Et le brouillard avait dévoré la lune.

5

On utilise parfois l'électrochoc pour traiter une dépression en remplacement des tricycliques. L'EC a été utilisé pendant plusieurs années et il est reconnu comme l'un des traitements les plus efficaces pour traiter certaines formes de dépression. Néanmoins, il a eu droit à une très mauvaise publicité et de nombreuses personnes s'en méfient.

Nancy C. Andreasen,

The Broken Brain, 1984

La navette était déjà là, dressée sur ses ailerons arrière. Son nom était peint sur ses flancs en grosses lettres noires : *Kraepelin III.* Elle était immense et un peu bancale. L'absence de techniciens et la brume couleur brique n'avaient certainement pas facilité l'atterrissage. La plate-forme métallique qui surplombait la structure de l'hôpital était par ailleurs toute rouillée et cabossée en plusieurs endroits. Il s'agissait pourtant d'une structure gigantesque qui évoquait une époque aux réalisations grandioses. Même si maintenant ce n'était plus qu'un tas de ferraille.

On entendit un sifflement perçant, puis une voix rauque jaillit d'un haut-parleur invisible : *« S'il vous plaît, que les infirmiers s'approchent de la navette ! C'est le docteur Kurada qui vous parle ! Que les infirmiers s'approchent de la navette ! »*

La foule qui continuait d'arriver de toutes les zones de Paradi eut un mouvement de stupeur. Même Lilith ne comprenait pas. Les infirmiers ? Quels infirmiers ? Et d'abord c'était quoi un infirmier ?

De petits rires moqueurs, aussitôt étouffés, secouèrent la foule assemblée devant l'Hôpital.

« *Je répète, je suis le docteur Kurada, de l'Organisation Mondiale de la Santé Mentale. Les infirmiers des Services Psychiatriques d'Urgence sont priés de s'approcher de la navette. Je dois descendre avec mon équipe.* »

Les rires se transformèrent en ricanements et une vague d'hilarité forcenée balaya brusquement la foule. Lilith fut elle aussi secouée par un rire dément qui devait plus à la contagion qu'à la joie. La situation était paradoxale. Le type dans la navette ignorait que les employés des Services Psychiatriques s'étaient tués les uns les autres il y avait au moins cent Eclairs de cela. Les Services n'étaient plus qu'un sigle illisible gravé sur les distributeurs automatiques de vivres et de produits pharmaceutiques.

« Je ne vois pas s'approcher le personnel dont nous avons besoin. Je prie les personnes présentes de bien vouloir les laisser passer. Nous ne pouvons pas descendre sans procéder au préalable à un EC collectif. »

Les éclats de rire étaient moins assourdissants. La perplexité s'installait.

« Qu'est-ce qu'il raconte ce type ? demanda à la cantonade un homme coiffé d'un chapeau et le nez ensanglanté. C'est quoi un EC ?

— Moi je le sais », répondit une vieille femme qui portait autour du cou une tête d'enfant réduite et momifiée suspendue à un fil de fer. « C'est l'engin qui produit les Éclairs. »

Quelques visages se teintèrent d'inquiétude.

« Ils ne vont pas lancer un Éclair maintenant ! s'exclama un jeune boiteux, d'un air épouvanté. On en a déjà eu un cette année !

— C'est peut-être ça la fête, murmura l'homme au chapeau d'un ton flegmatique. Et puis nous sommes en 3000. L'année dont tu parles est déjà passée. »

Cette dernière réflexion déclencha des exclamations alarmées. Heureusement, peu de gens avaient entendu cette conversation, sinon la panique aurait été au rendez-vous.

Lilith se souvint de l'Éclair qui les avait frappés il y avait de cela quelques mois et frissonna. C'était une sensation horrible, comme si tous les nerfs se contractaient simultanément en déclenchant une douleur lancinante. La conscience d'un dommage irréversible des cellules cérébrales. Le profond désir de mourir, suivi d'un épuisement étrange et maladif. Chaque Éclair était suivi de plusieurs jours d'apathie rêveuse, comme si la vie avait été suspendue. Quand elle reprenait son cours, elle était toujours un peu plus laide qu'avant.

Lilith fut arrachée à ses rêveries par une légère pression sur sa manche. Elle reconnut Carmen, une jeune fille brune qui habitait le nid voisin du sien. « Salut, Carmen, lui dit-elle. Hier soir, j'ai tué ton père.

— Tu as bien fait. C'était un Phobique, un fardeau encombrant. Tu m'as rendu service. » Teint de rose, formes élancées, Carmen regardait autour d'elle de ses yeux bleus et froids. « Viens avec moi. Ils cherchent des femmes séduisantes pour faire une farce à ce docteur Kurada. C'est la fête qui commence.

— Qui cherche des femmes séduisantes ?

— Norman Kalecki. Ah ! le voilà, là-bas. Suis-moi. »

Lilith connaissait Kalecki plus qu'elle ne l'aurait voulu.

Il l'avait violée plusieurs fois. L'homme, jeune et musclé, habitait un nid de l'autre côté de la route, parmi les plus redoutés de cette zone de Paradi. C'était un meneur d'hommes.

Elle aperçut les cheveux blonds de Norman qui se découpaient au loin. Quand elle réussit à s'approcher, elle remarqua qu'il portait sous le bras un paquet de blouses blanches. Les sbires qui le suivaient en file indienne portaient tous des paquets semblables.

« *Je demande encore une fois aux infirmiers de rejoindre la navette, crachota le haut-parleur. Je suis Kurada. Je ne pourrai pas rester là bien longtemps. Dans quelques minutes, nous serons obligés de retourner sur la lune.* »

« Lilith, tu viens toi aussi ? demanda Norman, de sa voix tendre et courtoise. Très bien. Alors, dépêchons-nous. »

6

En fait, IEC est probablement le traitement disponible le plus inoffensif et le plus efficace pour soigner la dépression. On a cependant tendance à ne l'utiliser que pour les patients hospitalisés et atteints de dépression aiguë, toujours en raison de la mauvaise publicité dont il souffre et qui rebute aussi bien les médecins que leurs patients.

Nancy C. Andreasen,

The Broken Brain, 1984

Lilith se sentait ridicule avec cette blouse blanche. Carmen, Mary, Nora, Jezebel et Gorgo étaient tout aussi grotesques : ils semblaient

presque inoffensifs. Norman, au contraire, paraissait sûr de lui. En l'écoutant parler avec ses hommes, vêtus eux aussi de blouses, on comprenait qu'il avait préparé cette mise en scène depuis longtemps.

La base démesurée et fumante du *Kraepelin III* s'était encastrée dans le toit de l'Hôpital. De nombreux Éclairs plus tôt, l'arrimage aurait été parfait : la plate-forme avait des encoches pour les ailerons et des grilles prévues pour recevoir le souffle enflammé et rugissant des rétrofusées. Mais elle était maintenant encombrée de détritus en tous genres, d'ossements humains et de restes d'animaux. L'engin tremblait sur sa base. Des grincements assourdissants accompagnèrent l'ouverture du sas. L'échelle ne put être entièrement dépliée.

Quand le docteur Kurada put enfin mettre pied à terre, il paraissait particulièrement contrarié. Ses moustaches recourbées tremblaient, tout comme son menton proéminent. Il ne jeta même pas un coup d'œil au groupe vêtu de blanc qui l'attendait en bas. Il se tourna vers les deux médecins qui l'accompagnaient : efflanqués et affublés d'une calvitie précoce, ils étaient comme lui d'origine anglo-japonaise.

« C'est dingue, c'est dingue », commenta Kurada avec rage. Il secouait sa longue chevelure blanche, nouée en tresse sur sa nuque. « Si les autres navettes ont dû affronter les mêmes difficultés que nous, c'est toute la mission qui est en danger. » Il observa le groupe des faux infirmiers. « J'espérais au moins être reçu par un comité d'accueil. Nous avons annoncé notre venue il y a deux mois. Comment se fait-il que personne n'ait jamais daigné nous répondre ? »

Norman essaya de détendre au maximum les plis de son visage. Il s'avança et parla d'un ton assuré. « Les communications ne se font pas sans difficulté, docteur. Mais l'un de nous a capté votre signal. Et nous avons préparé une fête pour célébrer votre retour. »

Kurada fronça ses épais sourcils, semblables à des tortillons de coton. « Une fête ? Et qui a le temps de faire la fête ? Ce qui nous amène ici est autrement plus important… »

Lilith admira la désinvolture avec laquelle Norman tenait son rôle. Il devait faire de sérieux efforts pour conserver une expression amicale. Kurada ne manifestait aucun soupçon. Il faut dire qu'il était distrait par tout ce qu'il voyait autour de lui. Une expression de dégoût se dessinait sur son visage pâle et rondouillard.

« Mais c'est une véritable décharge ! Ou plutôt un cimetière ! C'est quoi tous ces squelettes ? »

Un des assistants le prit par la manche. Il s'exprima d'une voix tremblante. « Regardez, docteur. Il y a des cages thoraciques humaines entourées de chaînes et de fils de fer barbelés. Ces gens ont été tués ! »

Avant que Kurada puisse répliquer, Norman s'expliqua d'un air excité. « Nous sommes en train de débarrasser certains services. Ces squelettes sont là provisoirement. Ils viennent… ils viennent…

— De la médecine légale. J'ai compris », conclut Kurada. Il ne paraissait pas très convaincu, mais il était manifestement rassuré par sa propre interprétation et n'était pas prêt à y renoncer. « Il fait chaud, mais on ne voit pas le soleil. Le ciel est rougeâtre. Il n'y a que du brouillard. Vivre sur la lune n'est pas une partie de plaisir, mais j'admets qu'ici ce doit être pire. »

Norman acquiesça. « Le problème, c'est qu'à Paradi nous sommes très nombreux…

— Je le sais. Trois cents milliards d'êtres humains, à un milliard près. C'est presque un hommage à l'an trois mille qui démarre aujourd'hui… » Kurada s'ébroua. « Bien, conduisez-moi aux laboratoires. Je dois m'entretenir avec les médecins des Services Psychiatriques. »

Lilith se demanda comment Norman allait s'en sortir.

Il devait ignorer comme elle ce qu'était un « laboratoire ». Elle le vit cependant s'avancer avec assurance vers une des portes au vernis écaillé qui conduisait aux étages inférieurs. Il avait vraiment pensé à tout.

Les assistants de Kurada étaient un peu hésitants et paraissaient épouvantés. Lilith remarqua cependant que leurs regards allaient du paysage sombre et torturé de la métropole au groupe des jeunes femmes dont elle faisait elle-même partie. Elle comprit pourquoi Norman les avait voulues séduisantes. Sur la base lunaire les femmes devaient probablement être rares. Elle s'approcha d'un des jeunes asiatiques et le prit par le bras en se serrant bien contre lui.

« On vit vraiment si mal que ça sur la lune ? »

Le jeune homme parut surpris et rougit un peu. « Oh oui. Nous ne sommes plus que quelques centaines, en majeure partie des hommes. Nous vivons sous nos coupoles. À l'extérieur, il n'y a rien. »

Lilith profita de l'embarras de l'Asiatique pour poser abruptement la question qui lui brûlait les lèvres. « C'est vous qui provoquez les Eclairs, n'est-ce pas ?

— Les Éclairs ?… Ah oui, je vois ce que vous voulez dire. L'EC, l'électrochoc. Eh bien, c'est dans un but louable. Conjointement à la chimie, il guérit la schizophrénie, et pas seulement cette maladie… » Le jeune homme déglutit. « Bien sûr, c'est douloureux, mais c'est dans l'intérêt du patient.

— Et nous sommes les patients, c'est ça ? »

Le médecin avait l'air particulièrement embarrassé, et on ne savait pas si cela était dû à la nature des questions ou à la poitrine de Lilith qui se pressait contre lui. « Les infirmiers ne sont pas concernés, bien sûr, mais nous ne savons pas comment vous isoler des autres… Toute la population terrestre est depuis des siècles gagnée par la schizophrénie. Probablement à cause de l'accroissement insensé de la densité démographique, ou bien d'un facteur biologique non encore identifié, comme le pense Kurada…

Mais tu devrais savoir tout ça mieux que moi. Tu ne reçois pas de messages sous ta peau ? »

Même si elle était capable d'associer ce terme à l'ethnie dominante des Schizos, Lilith ne connaissait pas l'expression « schizophrénie ». Le reste lui était totalement incompréhensible. Elle était sur le point de quitter le jeune homme avant qu'il ne l'interroge plus avant à son tour, lorsqu'une deuxième question importante lui vint à l'esprit. « C'est vrai que chaque Éclair détruit un peu de cerveau ? »

L'embarras de l'Abruptemesiatique s'intensifia. « En effet, chaque administration d'EC détruit quelques cellules cérébrales… » balbutia-t-il. Puis il se dépêcha d'ajouter avec plus d'assurance : « Mais les infirmiers n'ont rien à craindre. Seules quelques fonctions mineures sont touchées. Et grâce à cette technique, on peut maintenir les patients dans un certain état de quiétude.

— Oui, bien sûr… » Lilith toucha du bout des doigts la bourse aux poignards, sous sa blouse. Elle s'éloigna du jeune homme avec dégoût. Ils devaient de toute manière se séparer pour franchir la porte d'accès à l'Hôpital.

La première pièce était en réalité un gouffre, traversé par une passerelle très étroite. Quelques appareillages clignotaient encore dans les profondeurs, mais la plupart des machines n'étaient plus qu'un amas de ferraille tordue. Une faible lumière, rougeâtre comme il se doit, éclairait les lieux en faisant miroiter la brume omniprésente.

« Mon dieu, mais tout est en ruines ! s'exclama Kurada d'un air scandalisé. Tout est envahi par la rouille et les toiles d'araignées ! Qui s'occupe de l'entretien ?

— En fait, cette aile est abandonnée. »

La voix de Norman, toujours aussi calme et assurée, se teintait maintenant d'une inflexion ironique. « Comme je vous le disais, nous sommes en train de transférer les installations ailleurs.

— Ce n'est pas une raison pour laisser se décomposer des

appareillages excessivement coûteux ! hurla Kurada. Vos médecins vont m'entendre ! Quand les Services Psychiatriques d'Urgences ont été mis sur pied, je n'étais encore qu'un enfant, mais je sais ce que cela a coûté ! Rien que les mélangeurs automatiques de psychotropes et de nourriture ont nécessité des moyens énormes ! Sans parler des difficultés à convaincre les gouvernements en place à l'époque !…

— Les mélangeurs fonctionnent toujours », commenta Norman. Seuls Lilith et les autres Schizos comprirent qu'il inventait tout au fur et à mesure.

« Ah, très bien. » Kurada parut se calmer un peu tandis qu'il se penchait au bord de la passerelle. « La nourriture arrive régulièrement ?

— Oui. Tous les jours. Dans toutes les cellules. Elle est souvent pourrie, mais il y en a quand même une partie de mangeable. »

C'était vrai. Les distributeurs automatiques servaient quotidiennement leur dose de saloperies à moitié comestibles. Celui qui avait mis au point ce système n'avait certainement pas tenu compte d'un accroissement aussi rapide de la population. Les chambres étaient convoitées par des hordes de sans-abri. Lilith avait hérité la sienne de ses propres parents après les avoir étranglés, mais elle était souvent obligée d'en défendre l'accès. Elle avait la chance d'habiter les hauteurs du nid, où les assauts étaient rares.

Ils avaient atteint l'extrémité de la passerelle.

« On arrive aux laboratoires », lança Norman, sans réfléchir.

Lilith fut un peu déçue. La passerelle était le lieu idéal pour faire tomber les visiteurs. Ils traverseraient alors le brouillard qui remplissait l'abîme avant d'aller tout en bas se briser le crâne. Elle comprenait cependant qu'il fallait les préserver pour la fête. Dommage qu'il n'y en ait que trois.

Norman, toujours aussi calme et déterminé, éveillait en elle une certaine admiration doublée d'une attirance physique de vieille date. Chaque fois qu'il l'avait violée, il ne lui avait pas fait trop mal et avait éjaculé en dehors de son vagin. Il lui avait ainsi évité d'avoir à accoucher ou de subir des avortements dangereux. C'était le comportement d'un homme faible, Dépressif ou Phobique sans le savoir. Mais elle l'avait apprécié. Elle souhaitait qu'il la viole à nouveau, peut-être en lui provoquant une hémorragie. Elle adorait les hémorragies.

En réalité, la psychanalyse n'est qu'une facette de la psychiatrie. Dans le reste du monde, elle est relativement peu considérée et essentiellement utilisée pour soigner des personnes présentant des troubles légers et appartenant principalement à l'élite économique et sociale. En Europe et dans les pays en voie de développement, la psychiatrie est surtout biologique et médicamenteuse. Les origines de la psychiatrie, discipline affiliée par ailleurs à la neurologie, sont clairement biologiques.

Nancy C. Andreasen,

The Broken Brain, 1984

Et vous appelez cela un laboratoire ? » La voix rauque de Kurada était tremblante d'indignation.

La pièce dans laquelle ils venaient de pénétrer ressemblait en effet à tout ce que l'on pouvait imaginer, sauf à un lieu consacré à la science. Il y avait bien une longue paillasse recouverte d'éprouvettes brisées, mais le reste n'était qu'amoncellement de détritus et de panneaux électriques fracassés que le brouillard rendait encore plus pitoyables…

« Nous avons eu quelques problèmes en matière de maintien de l'ordre public…, lança Norman, plus que jamais dans son rôle de médecin contrit.

— De la part des psychologues, je suppose, maugréa Kurada en passant en revue le matériel détruit. Dieu sait quels problèmes les psychologues, les psychothérapeutes et les psychanalystes nous ont causés depuis le début de cette expérience. Ils soutenaient que les troubles psychiques ne dépendaient pas de facteurs organiques mais de carences affectives. Nous avons eu du mal à nous débarrasser de ces incapables.

— Ce sont eux, en effet ! mentit Norman avec enthousiasme. Les psys… ceux des carences affectives.

— Rien que de la racaille. Ils ont freiné le progrès scientifique pendant plusieurs siècles… Mais ici on perd notre temps. Où sont les appareils encore en état de marche ? »

Norman indiqua une deuxième porte, au battant cabossé et retenu par une seule charnière. « En bas, tout est en ordre.

— Alors, allons-y. J'ai déjà vu suffisamment de rouille. »

Derrière la porte, un escalier en colimaçon plongeait dans le brouillard. Les lieux étaient éclairés par des tubes fluorescents qu'une centrale automatisée enfouie Dieu savait où continuait d'alimenter. Lilith n'avait pas l'habitude de s'interroger sur les sources d'énergie

dont elle profitait en compagnie des trois milliards d'habitants de Paradi. Celles qui étaient visibles avaient été détruites. Celles qui étaient invisibles avaient été épargnées. Ces dernières se dissimulaient peut-être sous la flaque boueuse et putrescente appelée Océan. Mais il était difficile d'en atteindre le rivage. Il était perpétuellement envahi par des centaines de milliers de Phobiques et de Dépressifs qui cherchaient un peu d'eau pour se noyer, une manière de mourir qu'ils croyaient indolore. Moins douloureuse en tout cas que les tortures des Schizos.

Lilith descendait derrière le jeune homme timide avec qui elle avait déjà eu l'occasion de discuter. Elle en profita pour l'interroger à nouveau. « Qu'est-ce que vous espériez trouver en venant ici ? »

La réponse ne fut qu'un murmure. « Tout mais pas ça.

— Sur la lune, vous ne recevez aucune information ?

— Très peu et de façon irrégulière. Nous ne savons même pas qui les envoie. » La voix du jeune homme était enrouée. Il paraissait terriblement inquiet. « Bien sûr, nous étions conscients qu'aucun développement scientifique n'existait plus sur terre. Génétique, informatique, physique nucléaire… Il y a seulement trois siècles, on élevait des fœtus hors du corps, on implantait des ordinateurs sous la peau, on assemblait des bouts de cadavres pour faire des soldats. Mais l'explosion démographique a tout arrêté. »

Lilith n'avait rien compris. Elle demanda par pure curiosité : « Tu veux dire qu'on vivait mieux ?

— Non, je ne crois pas. Mais la folie était sous contrôle et une partie de la population était à l'abri de la violence. »

À l'abri de la violence ! Lilith en trembla d'indignation. Sans violence, il ne pouvait y avoir de contact humain. Quelle sorte de société pouvait ignorer que la mort et la douleur étaient des vecteurs de communication ?

Elle éprouva l'irrépressible besoin de pousser ce mollusque par-dessus la rambarde pour qu'il aille se briser le crâne tout en bas. Elle espérait seulement qu'il ne mourrait pas tout de suite pour pouvoir le torturer un peu. Elle se préparait à l'action lorsqu'elle entendit des voix en contrebas. Ils avaient rejoint la sortie au rez-de-chaussée et la place en fête sous les nuages violacés. Cela la rassura. Elle allait pouvoir bientôt satisfaire son désir de tuer, d'une manière ou d'une autre.

« Hé, mais je n'ai rien à faire ici, au milieu de tous ces gens ! s'exclama Kurada avec inquiétude. Reconduisez-moi là-haut ! »

Un large sourire illumina le visage délicat de Norman. « Trop tard, docteur ! Il est grand temps pour vous de rencontrer vos patients ! »

Lilith comprit que le moment d'agir était venu. Elle retroussa la blouse sur ses hanches, chercha dans sa bourse un poignard à trois lames et le pressa sur le cou du jeune médecin. « Ne t'énerve pas, lui murmura-t-elle à l'oreille. La fête commence. Si tu continues à être aussi tendu, ta chair va durcir. Et quand elle est dure, je ne l'aime plus. »

Le brouillard était plus épais que jamais et procura à Lilith une sensation de vertige. Mais c'était un trouble enivrant, comme celui que dispensaient les médicaments des Phobiques quand ils étaient consommés par un Schizo. Elle entendit Kurada hurler quelque chose, d'un ton de plus en plus angoissé. S'avisa que le jeune prisonnier essayait de s'enfuir. Elle lui lacéra le visage des lèvres à l'oreille, pour l'obliger à se calmer. Le sang lui coula sur les doigts. Elle sentait que ses perceptions devenaient confuses.

C'était le délire. Elle en était consciente mais elle ne pouvait pas réagir. Elle découvrit la foule ricanante qui gesticulait dans la brume écarlate. Au comble de l'excitation et de l'impatience, ils avaient déjà commencé à se dévorer entre eux. Lilith les percevait comme reflétés dans un miroir déformant : visages oblongs, corps exagérément trapus, membres distendus. Une jeune femme aux cheveux ébouriffés avait refermé sa mâchoire sur le cou d'un homme de petite taille et ne lâchait pas sa proie malgré le couteau qu'il lui avait planté dans le ventre. Un individu bedonnant était en train de fracasser le crâne d'un enfant à coups de marteau. Un groupe de gamins avait jeté à terre un adulte qu'ils éventraient avec leurs ongles. Hurlements désespérés et exclamations joyeuses se fondaient en un barrissement sombre et obsédant qui paraissait provenir de toute la surface de Paradi.

Lilith ne percevait que des détails : yeux injectés, lèvres recouvertes de sang, doigts recourbés comme des griffes, gestes frénétiques. Une joie avide s'empara d'elle, semblable à un orgasme : toute la population de Paradi était en train de vivre l'unique forme d'empathie encore possible sur Terre. L'antidote à l'immobilisme habituel. Tuer pour sortir de son isolement et établir un contact avec ses proches. La fête. Elle finit d'égorger le jeune homme en s'enivrant de ses soubresauts. Elle l'aima l'espace d'un instant.

Mais le délire progressait dans son cerveau : le rouge était omniprésent et les nids alentours crachaient des gueules souriantes qui s'agitaient comme une flore luxuriante fouettée par le vent. Elle aperçut un énorme chaudron posé sur un bûcher branlant. Kurada y était entraîné. Des torches allumées circulaient dans la foule. Certains

en profitaient pour mettre le feu aux vêtements de leurs voisins.

Ce fut à cet instant précis qu'un ordre retentit dans son cerveau. « *Infirmière ! Sauve-moi !* »

Lilith sursauta mais ne parvint pas à détacher son regard des scènes démentes qui se déroulaient autour d'elle. Tout le monde criait et s'entre-déchirait. Le sang coulait à flots, sirupeux, entre les jambes des victimes et des bourreaux. Il régnait une odeur de mélasse rance.

« *Infirmière ! Sauve-moi !* »

Lilith regarda dans la direction de Kurada. Cela ne faisait aucun doute, c'était sa voix. La foule en liesse essayait de le hisser dans le chaudron en le poussant et en le frappant tandis que les flammes crépitaient et commençaient à s'enrouler autour du récipient. Une bande de gamins gloutons accroupis sur le sol se disputait la dépouille de l'autre assistant, qu'ils avaient tué et débité à l'aide d'un énorme couteau.

« *Infirmière ! Dépêche-toi !* »

Sans vraiment comprendre ce qu'elle était en train de faire, Lilith jeta son poignard et en récupéra un plus long et plus lourd, dissimulé dans une gaine cousue à l'intérieur de sa botte. Un jeune homme la saisit par les épaules, prêt à la mordre. Lilith se retourna brusquement et lui trancha la main d'un coup de dague. Puis elle s'élança vers le chaudron. Au sein d'un flot de perceptions confuses, elle ne savait qu'une chose : elle devait agir.

Lorsque Norman se retourna pour la regarder, elle lui perfora le crâne de sa dague. Puis elle fonça vers Kurada avec détermination. Elle perçut les vagues silhouettes d'individus excités, les mouvements d'armes… de mains. Elle sauta, esquiva, tailla tout ce qui était fait de chair et se trouvait à sa portée. Une pointe lui entailla un coude mais elle ne s'en soucia pas. Le délire mélangé à des pulsions inconnues la transformait en une machine de mort. Quand une matraque électrique lui effleura le ventre en provoquant une violente contraction musculaire, elle n'y fit même pas attention. Elle entailla le visage de l'agresseur et continua son chemin.

Quand elle rejoignit Kurada, Lilith était une boule furieuse aux vêtements ensanglantés. Le médecin n'avait pas du tout l'air effrayé. Elle l'arracha au chaudron en bloquant un coup de chaîne puis un coup de sabre. Ils s'enfuirent côte à côte vers l'Hôpital. Kurada s'arrêta juste un instant pour récupérer une barre en fer qui traînait sur le sol. Il s'en servit avec une précision inattendue sur le crâne d'un agresseur. Ils rejoignirent la porte de l'Hôpital à bout de souffle, laissant derrière eux une traînée de blessés et de moribonds.

Lorsque Lilith poussa le médecin à l'intérieur du bâtiment, elle entendit des coups de feu. Elle se retourna et vit Hurtado. Mais il ne leur tirait pas dessus : tenant son revolver à deux mains, il tirait sur les rares individus qui les poursuivaient encore. Sur la place, personne ne s'en rendit compte. Entre les volutes de fumées rouges, les habitants de Paradi continuaient à se battre et à s'entre-déchirer. On pouvait voir de tous côtés des banquets obscènes, de fantomatiques scènes de mutilations, des combats désespérés dans une boue rougeâtre qui se confondait avec le brouillard. Mais un masque d'extase se dessinait sur tous les visages, ceux des bourreaux et ceux de leurs proies. Le grand échange empathique confirmait la réussite de la fête.

8

Il fallait choisir : comprendre les psychopathes ou les soigner à coup d'électrochocs. Et toi, pour éviter de prendre acte de Vétendue de ta misère, pour pouvoir rester aveugle là où seuls des regards clairs et ouverts peuvent te sauver, tu as choisi l'électrochoc.

Wilhelm Reich,

Listen Little Man !, 1945

Kurada progressait à l'intérieur de l'édifice en ruines avec assurance comme si, après avoir échappé au drame, il avait retrouvé son énergie et sa lucidité. Lilith, au contraire, ne comprenait toujours pas ce qui était en train de se passer. Elle savait seulement qu'elle devait obéir à cet homme pour des raisons qui la dépassaient.

Kurada attendit d'avoir franchi la passerelle suspendue avant de lui parler. Ce qu'il fit en grimaçant. « Je comprends que tu sois troublée. Tu ne savais pas que tu étais une infirmière. Aucun de vous ne le savait. »

Lilith ne sut quoi répondre. Elle laissa tomber sa dague dans le vide que surplombait la passerelle. Elle n'avait plus envie de l'utiliser. L'arme cliqueta dans les profondeurs.

Kurada s'engagea sur la plate-forme. « Tu l'ignores, mais une grande partie de ta peau est synthétique et cache des centres nerveux artificiels, contrôlables à distance. La plupart de tes synapses sont également artificielles. »

Lilith suivit machinalement le médecin entre les tas d'immondices qui entouraient la base de la navette. Elle retrouvait une certaine autonomie mais ne savait toujours pas quoi dire ni ce qui se passait

vraiment. « Je ne comprends pas », se contenta-t-elle de dire d'une voix enrouée.

Kurada grimaça à nouveau. « C'est normal. Nous avons été obligés de vous cacher, sinon les autres vous auraient tués. Mais vous étiez programmés depuis la naissance pour être réactivés sur demande. Par un signal verbal ou, en cas d'échec, par un signal sous-cutané.

— Réactivés par qui ? De qui parles-tu ?

— De l'Organisation Mondiale de la Santé Mentale, ou du moins, ce qu'il en reste. Tu fais partie de notre personnel, comme tes parents en faisaient partie avant toi. Mais tu en sauras plus sur la lune. »

Kurada lui fit signe de gravir l'échelle escamotable qui conduisait dans le ventre du *Kraepelin III*. Des vagues de hurlements, de plus en plus étouffées, continuaient à monter de Paradi. La fête devait être à son apogée. Mais les nuages rouges couvraient désormais toute chose.

Lilith franchit une trappe et se retrouva dans un couloir luminescent aux parois recouvertes de cadrans et d'engrenages. Il y régnait une chaleur intense. Elle attendit que Kurada grimpe à son tour et lui demanda : « À quoi rime tout ça ?

— Tu l'apprendras en temps voulu. Maintenant, avance. » Le médecin resta derrière Lilith, qui. caressait les mystérieux mécanismes, et ajouta : « C'est nous qui avons préparé la fête. Mes collègues en ont organisé de semblables dans tous les secteurs de Paradi.

— Mais pourquoi ? demanda Lilith, troublée.

— Trois cents milliards d'habitants, c'est plus que la Terre ne peut en supporter. Les EC que nous envoyons depuis la lune ne nous permettent plus de contrôler la situation… Maintenant, tourne à droite. »

Lilith obéit et se retrouva dans une petite pièce basse et semi-circulaire, éclairée par des tubes fluorescents. Il y avait également une série de petits fauteuils. L'air était dense et enivrant.

Kurada se dirigea vers le tableau de contrôle qui se trouvait devant le plus grand des fauteuils. « Il y a trop d'oxygène artificiel », commenta-t-il. Il tourna un bouton.

« Voilà, ça devrait aller mieux… Avant d'enclencher le pilotage automatique pour le voyage de retour, je pense qu'il est préférable de faire subir un EC à tous ces gens, en bas. Ça va mettre un terme à la fête, mais je crois que l'écrémage est suffisant. »

Lilith, décontenancée, renonça à obtenir d'autres explications. Elle s'avança vers l'un des fauteuils latéraux. Elle était attirée par ses

formes douces et accueillantes. Elle n'avait jamais été confrontée à un tel luxe.

« Ne t'assois pas ! » lui ordonna sèchement Kurada. Puis il ajouta d'une voix plus douce : « Tu ne vois pas que tu es recouverte de sang de la tête aux pieds ? Une horreur. Et dire que tu pourrais être si mignonne… »

Lilith remarqua que le médecin la regardait avec attention. Elle connaissait bien ce regard, mais en l'occurrence il avait une apparence fébrile et trouble, typique des marchands d'esclaves qui faisaient de temps en temps une descente dans les nids les moins protégés de Paradi.

Kurada détourna le regard et se concentra sur les commandes. « J'espère que mes collègues sont en train de faire comme moi, murmura-t-il distraitement. Une dizaine de navettes ont quitté la lune. C'est insuffisant pour dégraisser la Terre entière mais suffisant pour enclencher un processus autodestructeur. Avec le temps, les fêtes se multiplieront spontanément.

— Vous êtes nombreux sur la lune ? » Cette question lui avait échappé et Lilith en fut un peu surprise. Ce n'était pas vraiment ça qu'elle voulait demander. Elle ne se sentait plus elle-même mais un hybride entre ce qu'elle avait été et une autre personnalité qui commençait à peine à refaire surface.

« Non, juste quelques centaines. Et maintenant, nous allons être encore moins. Mais la mort de certains d'entre nous était prévisible. » Kurada poussa une manette. « Et voilà, TEC va se déclencher ! On peut repartir. Finalement, ç'a été plus facile que prévu. » Il se tourna vers Lilith. « Tu es encore toute sale. Tu pourrais te déshabiller, non ? Il fait chaud ici. »

Lilith se douta que la prévenance du médecin cachait autre chose. Sa nature prudente prit le pas sur les messages rassurants que lui transmettait sa peau. « D'accord, je me déshabille. Dis-moi cependant une chose. La Terre a toujours été comme ça ? »

Kurada se mit à rire. Bien qu'épuisé et en sueur, il commença à déboutonner ses vêtements. « Tu entends le grincement du sabord ? On va bientôt partir. » Il ôta son pantalon. « Non, elle n'a pas toujours été comme ça. Dans le temps il y avait des sentiments futiles, des liens affectifs, des solidarités irrationnelles. Les guerres menées à coups d'hallucinations ont compromis tout ça. L'inclusion d'éléments métalliques dans les corps humains a refroidi les empathies… » Son visage se durcit. « Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour te déshabiller, toi aussi ? J'ai envie d'une femme. »

Lilith abaissa lentement la fermeture à glissière de sa blouse, comme si le sang caillé l'avait rendue moins maniable. Elle en profita pour essayer de superposer les souvenirs, les intuitions, les images. « Quand tout cela existait… je veux parler des sentiments… c'était mieux ou c'était pire ? »

Kurada haussa les épaules. Il libéra son pénis dressé à l'extrémité rougie. « Il y a toujours eu du désordre, essentiellement mental. Alors on a pris la situation en mains. Je veux dire nous, les psychiatres. La psychiatrie a toujours œuvré pour le rétablissement de l'ordre défaillant. L'homme n'est finalement qu'une machine.

Quand elle échappe à tout contrôle, il faut la réparer ou la détruire.

— Tu veux dire que c'est vous qui avez créé Paradi ? » Lilith acheva de faire coulisser sa fermeture à glissière. Elle souhaita s'être exprimée d'une voix suffisamment neutre.

« Oui. Son nom est emprunté aux messages de Zodiac, un assassin psychopathe de cette époque ancienne. Il prétendait tuer ses victimes pour avoir les clefs d'un lieu appelé Paradi. L'Organisation Mondiale pour la Santé Mentale a considéré que les psychopathologies s'étaient trop propagées pour pouvoir être éliminées. Elles pouvaient cependant être canalisées, pour limiter la catastrophe démographique. »

Tout en parlant, Kurada s'était rapproché de Lilith et lui avait empoigné les seins. Il les serrait trop violemment pour lui procurer du plaisir. La notion de caresse lui était peut-être étrangère.

Lilith simula un gémissement et fit semblant de s'abandonner à l'étreinte. Son cerveau se libérait des dernières volutes de délire. Le *Kraepelin III* paraissait immobile, mais un léger vrombissement indiquait qu'il devait avoir décollé.

Après un gémissement bien imité, Lilith demanda d'un ton distrait : « Vous vouliez faire de nous vos esclaves ? »

Kurada parut indigné et retira ses mains. « Pourquoi tu emploies le pluriel ? Tout ce que j'ai dit ne concerne pas les infirmiers. On vous a donné des cellules et des médicaments capables de vous rendre forts et agressifs. C'est vous les patrons de Paradi ! Les autres sont de simples patients !

— Pourtant, les Éclairs nous sont aussi destinés. »

Kurada ferma les yeux. « Arrête de poser des questions et suce-moi. »

Lilith s'agenouilla. Elle prit le pénis du médecin et goba délicatement le gland entre ses lèvres. Puis elle mordit de toutes ses

forces.

Kurada hurla comme un possédé. Il s'arracha de force des dents de Lilith et bondit en arrière. Il regarda d'un air incrédule l'appendice ensanglanté qui pendait entre ses jambes. Il voulut réagir mais il vit le bistouri à dents de scie qu'elle brandissait devant lui. « Arrête, arrête ! hurla-t-il d'un ton désespéré. Tu ne sais pas piloter ! Tu vas mourir toi aussi ! »

Lilith grimaça. Elle fit glisser son index sur la lame effilée. « J'en ai rien à foutre. J'ai besoin d'un contact humain. »

Kurada hurla à nouveau. Sa mutilation fut pour Lilith une expérience voluptueuse. Qui valait bien la mort.

Titre original : *Paradice*

Traduit de l'italien

par Jacques Barbéri

NOTRE MÈRE QUI DANSEZ

Nancy Kress

Paradoxe de Fermi (Californie, 1950) : vu que la formation de planètes semble un phénomène courant, que les mécanismes permettant Vapparition de la vie sont un prolongement de ceux entraînant l'apparition des mondes, que la vie conduit à l'intelligence et l'intelligence à la technologie, comment se fait-il qu'aucune civilisation extraterrestre ne soit encore entrée en contact avec la Terre ?

Où donc sont les autres ?

En vue de ce premier contact du millénaire, illes avaient opté en riant pour la forme « humaine type », selon les termes de Micah. Toutefois, Kabil avait insisté pour garder son konfol et Deb n'avait pas dissous sa crête, qui bruissait et ondulait à dix centimètres au-dessus d'ille

— c'était bien de Deb, ça ! Ling avait conçu pour l'ensemble du vaisseau des bactérions à dominante jaune et rouge qui, à la manière d'un kaléidoscope, produisaient des combinaisons d'un raffinement qu'ille seul était capable de programmer. Le hublot offrait une image grossie de la planète, le mélange de gaz respirables provoquait une légère ivresse, les fourmilles avaient été dosées de main de maître par Cal. Ling aurait préféré des cycles de sommeil « naturels », mais Cal avait des arguments imparables, et puis les fourmilles massaient délicieusement le système limbique. Même l'enfant en avait. Vraiment, c'était la fête.

En douceur, le vaisseau s'était placé en orbite autour de la planète, une sous-jovienne massive très éloignée de son soleil et marquée de stries aux couleurs sourdes. « C'est ravissant », souffla Deb, qui ne vivait que pour la beauté.

En tant que biologiste, Cal avait une approche plus pragmatique. « J'ai parcouru les équations ; si leur taux de reproduction n'a pas varié, illes devraient être environ deux cents mille dans le rift.

— Et pourquoi n'aurait-il pas varié ? » lança Ling d'un air de défi qui suscita l'hilarité des autres. Décidément, ces fourmilles étaient une excellente idée.

L'enfant, Harrah, pressa son visage contre le hublot. « Quand pourra-t-on se poser ? »

Les adultes échangèrent des sourires. Illes étaient si fiers de Harrah, et si pleins d'attentions pour ille. Harrah était le fruit de leur premier don de gènes à tous, excepté Micah, et probablement du seul qu'illes feraient jamais, à part Cal, qui était donneur intellectuel certifié. Kabil s'agenouilla devant Harrah, amenant son visage au niveau de celui de l'enfant.

« Petit amour, il n'est pas question qu'on se pose ; pas ici. Nous ne verrons les créations qu'en holos.

— Oh ! » fit Harrah avec cette note de résignation qu'on retrouve chez tous les enfants, d'où qu'illes soient. Comme Ling aimait à le souligner, cela faisait cinq mille ans que les enfants donnaient valeur de norme à tout ce qu'ils vivaient – c'était bien de Ling, ça !

« Accède aux données », indiqua Cal. Harrah obéit, récitant à haute voix comme ses parents le lui avaient enseigné. Ling sourit en remarquant que si Harrah fermait toujours les yeux pour accéder aux données, ille les gardait ouverts pour réciter.

« Les créations ont été introduites sur cette planète il y a de ça 273 ans. C'était le cent quarantième lâcher opéré dans le cadre de la Grande Mission Sacrée, celle qui donne du sens à nos vies. Les créations ont été laissées dans un rift constituant un système clos… Qu'est-ce que cela veut dire ?

— L'air contenu dans la vallée des créations ne se diffuse pas sur le reste de la planète, en raison de la profondeur du fossé et de l'importance de la gravité. Ainsi, les créations respirent leur propre air.

— Oh ! Ces créations sont des reproducteurs de type cyborg, avec un programme incluant la conscience de soi. Le programme les a également préparées à un contact avec des humains à l'avènement du nouveau millénaire. Illes…

— Suffit », l'interrompit Kabil, toujours à genoux. Ille caressa les cheveux de l'enfant, qui ce jour-là étaient noirs. « L'important, Harrah, c'est que tu saches que ces créations sont des êtres certes différents de nous, mais animés de la même force vitale, la seule qui soit. Illes ont autant droit au respect que les humains, même si tu juges leur aspect bizarre.

— Ou même s'illes savent moins de choses que toi, intervint Cal. C'est le cas, vois-tu.

— Je sais », acquiesça l'enfant. Les gènes dont illes l'avaient doté le prédisposaient à la conciliation et aux liens affectifs. Illes avaient déjà assez de Ling comme forte tête. « Loués soient Fermi, Kwang et Arlbeni pour le vide de l'univers », ajouta Harrah.

Ling se rembrunit : ille n'était pas d'accord pour qu'on enseignât à Harrah le vieux folklore de la Grande Mission. Ille aurait préféré qu'on lui inculquât seulement la vérité, pas la religion. Mais Deb avait insisté : *Commençons par nourrir son imagination*, avait-ille dit, *et un jour ille saura démêler la science de la prophétie*. Mais les fourmilles étaient un régal, l'air qu'on respirait incitait à la fête et ses propres bactérions décrivaient des figures si gracieuses que même Ling n'était pas d'humeur à se quereller.

« Je me demande ce qu'illes auront appris en deux cent soixante-treize ans, fit Deb d'un ton rêveur.

— Quand va-t-on voir les holos ? s'enquit Harrah. Est-ce qu'on est déjà arrivés ? »

Notre mère approche.

Encore deux heures et illes descendront du sommet du monde. Leur arrivée donnera lieu à des danses et à de grandes réjouissances. Nous allons tous danser, même ceux qui se sont détachés et se sont laissés emporter par les courants. Ceux-là recevront nos transmissions et danseront avec nous.

À moins que notre mère s'adresse directement à eux, où qu'illes soient à présent, y compris en ces lointaines colonies que nos transmissions ne peuvent atteindre. Pourquoi pas ? Notre mère, celle qui nous a créés, fera tout le nécessaire.

D'abord la danse. Puis l'indispensable : remédier à la faille dans le programme. De façon définitive, de sorte que plus aucun de nous ne meure. Notre mère ne meurt pas. Nous ne sommes pas censés mourir non plus. Notre mère nous transmettra le programme pour corriger cette erreur.

Quelle danse ce sera alors !

Résolution de Kwang, Station Bohr, année 2552 : depuis l'invention du Transport Quantique, l'humanité a visité près d'un millier de planètes de notre galaxie et en a observé encore davantage. Aucune n'a révélé la présence d'une forme de vie, même primitive. Aucune !

Si aucune civilisation extraterrestre n'est jamais entrée en contact avec la Terre, c 'est parce qu'il n'y a que nous dans tout l'univers.

Harrah éclata d'un rire ravi, agitant ses longs cheveux noirs qui dispersèrent une traînée de bactérions jaunes. « Les créations… On dirait des huîtres ! »

À l'intérieur de l'holocube, on distinguait un sol accidenté et rocailleux à travers une atmosphère dense et trouble. À l'arrière-plan se dressait la paroi abrupte du rift, haute de plusieurs milliers de

mètres. Des centaines de coques bivalves en alliage de métaux, toutes semblables, étaient reliées au sol par de minces tubes flexibles qui les alimentaient en minéraux. Les coques renfermaient des nanomachines autorépliquantes comprenant une I. A. rudimentaire ainsi que des eucaryotes vivants, enfermés dans des membranes à pénétration sélective. Les machines fonctionnaient grâce à la faible lumière solaire et à l'énergie produite par des bactéries anaérobies, spécialement conçues pour l'épaisse mixture de méthane, hydrogène, hélium, ammoniaque et gaz carbonique composant l'atmosphère de la planète.

L'enfant ignorait ces détails. Tout ce qu'ille voyait, c'était des « huîtres » qui faisaient des bonds au bout de leur filament, s'élançaient et retombaient, ouvraient et refermaient tour à tour leur coquille, ondulaient et se dandinaient… Les créations dansaient !

Kabil rit à son tour. « Ça ne figurait pas dans le programme originel ! C'est une de leurs trouvailles !

— Qu'est-ce qui a bien pu les stimuler ? s'interrogea Ling. J'ai hâte de le découvrir !

— Chut ! La transmission va commencer », leur dit Micah, les yeux brillants. 111e faisait figure de vétéran au sein du groupe : ille avait participé au largage initial. « Lignée 140, vous m'entendez ?

— Ici Lignée 140. Nous vous entendons ! Bienvenue, ô mère !

— On n'est pas ta mère ! » s'exclama Harrah en pointant l'index vers l'holocube.

Deb interrompit aussitôt la transmission tandis que Micah se gendarmait : « Harrah ! Quel sans-gêne ! »

L'enfant prit un air apeuré. Deb : « Harrah, on t'a déjà expliqué. Les créations ont beau être différentes de nous, sur leur monde, leurs croyances sont aussi valables que les nôtres. Tu ne dois pas te moquer. »

Kabil : « Tu avais oublié, Harrah ? Reporte-toi à la session d'apprentissage !

— Je… je me rappelle, bredouilla Harrah.

— Alors, un peu de respect, je te prie, lui intima Micah. Il s'agit de la Grande Mission ! »

Les yeux de Harrah se remplirent de larmes. Kabil, qui avait l'âme tendre, posa une main sur son épaule. « Petit cœur, la Grande Mission est notre raison d'être.

— Je sais… »

Micah y alla de son sermon : « Tu ne voudrais pas ressembler à ces

gens qui n'ont que leur plaisir pour maître et qui errent à travers la galaxie, siècle après siècle, mus par la seule curiosité de voir les nouvelles productions des nanos ; des gens qui ne font pas de différence entre aujourd'hui et demain, et qui…

— Ça suffit, intervint Ling. Harrah a compris et ille regrette. Pas de quoi en faire un discours long comme un jour d'Arlbeni, Micah.

— Pardon, Ling, objecta Micah avec raideur. C'est très important…

— Les créations le sont aussi, et illes vont s'impatienter. Relance la transmission, Deb… Merci de votre accueil, Lignée 140 ! Nous sommes de retour ! »

Vision dArlbeni, planète Cadrys, année 2678 : *nous nous sommes conduits comme des êtres stupides.*

L'humanité se désespère. La nano nous a tout donné… À la fois tout et rien : une infinité de plaisirs, cela sans le moindre effort. Une infinité de jours vides de projets ; *une infinité d'expériences vides de sens. L'évolution nous a conduits à la sapience, la sapience à la nano, la nano au déclin même de la sapience.*

La faute nous en incombe. Nous avons négligé le plus grand cadeau qu'ait reçu l'humanité : *le fait que l'univers soit vide, contre toute logique. Ce vide contredit les lois de l'évolution ainsi que tous les processus physiques connus. Par conséquent, comment s'explique-t-il ? Et quelle en est la raison ?*

Ce vide ne peut s'expliquer que par un dessein supérieur à toutes les lois physiques de l'univers. Un dessein conscient.

Quant à sa raison d'être, je n'en vois qu'une : *informer l'humanité, unique héritière de l'univers, de ce dessein. En nous laissant voir que l'univers était vide – anormalement, incroyablement, inexplicablement vide – Dieu nous a fourni la seule preuve convaincante de son existence.*

Notre mère est arrivée ! Nous dansons sur le fond de la mer. Nous transmettons la nouvelle à ceux qui se sont détachés et ont dérivé au loin. Ensemble, nous nous réjouissons et consultons le programme originel.

« Vous vous trouvez au-delà de l'atmosphère de la planète. » Ces mots sont neufs pour nous, mais ils prennent brusquement tout leur sens. Plus rien ne demeurera obscur à présent ; les erreurs seront corrigées. « Vous vous trouvez à bord d'un vaisseau, de même que nous sommes dans nos coques.

— C’est exact, répond notre mère. Vous savez que nous ne pouvons nous poser.

— Oui », acquiesçons-nous, et ce dialogue entraîne un dysfonctionnement momentané : comment nous aideront-illes s’illes ne peuvent se poser ? Mais cela ne dure pas. Notre mère a bien trouvé le moyen de nous déposer ici, n’est-ce pas ? Illes feront le nécessaire.

Notre mère reprend : « Combien êtes-vous, Lignée 140 ?

— Nous sommes soixante-dix-neuf mille quatre cent trente-deux », répondons-nous. La tristesse point. Nous l’accueillons avec résignation.

Nous percevons un changement de fréquence et de longueur d’ondes dans la voix de notre mère : « Soixante-dix-neuf mille ? Vous… nos calculs indiquaient davantage. Ces données concernant votre taux de reproduction sont-elles correctes ? »

Un paquet de données nous parvient. Nous les scan-nons en un rien de temps ; elles correspondent à notre programme.

« Ces données sont correctes, mère. Toutefois… » Nous nous interrompons. Tout à coup, l’ambiance a quelque chose d’une cérémonie mortuaire, et il est trop tôt pour cela. Nous laisserons passer encore quelques minutes avant de tout révéler à notre mère. À la place, nous demandons : « Quel est votre taux de reproduction, mère ? »

De nouveau, nous enregistrons un changement de fréquence et de longueur d’ondes. Nous scannons les données et les comparons avec celles figurant dans notre banque : des rires… L’expression de la gaieté. Notre mère se réjouit !

« Dommage que vous n’ayez pas d’équipement visuel, sinon je vous aurais fait voir notre répliquant, reprend notre mère. En tout cas, notre taux de reproduction est beaucoup plus faible que le vôtre. Nous n’avons qu’un nouveau répliquant à bord.

— Bienvenue, ô nouveau répliquant ! » nous écrions-nous, suscitant de nouvelles marques de réjouissance. Là-bas comme ici.

« J’ai réduit le champ de la transmission », annonça Micah.

Une fenêtre nébuleuse apparut sur un des côtés de l’holocube, assez vaste pour contenir deux personnes ou même trois en se serrant. Seules les paroles prononcées à l’intérieur de ce champ seraient transmises. Les bacté-rions s’éloignèrent vivement du nuage d’ions. Deb pénétra dans le champ avec Harrah tandis que Cal en sortait. Ille se tourna vers Micah, la mine sombre.

« Si le taux de reproduction s’est maintenu, il est impossible qu’illes ne soient que soixante-dix-neuf mille. Vérifie les données

concernant les ressources, Micah.

— Lecture des données… Réserves de matières premières inchangées… Taux d'ensoleillement au mètre carré inchangé…

— Vérifie leur programme de comptage.

— C'est déjà fait : il fonctionne parfaitement.

— Alors, vérifie l'historique des répliquants créés.

— Ça va prendre du temps… Voilà, c'est lancé. Et le registre des décès ?

— Bien sûr, acquiesça Cal. J'aurais dû y penser. Fais-moi aussi un relevé sismique de la planète et compare-le aux données originelles. Il se pourrait qu'un violent tremblement de terre ait détruit les deux tiers de ces pauvres créations…

— Pourquoi ne pas leur poser la question ? suggéra Ling.

— Le sujet pourrait être tabou, objecta Kabil. Rappelle-toi, illes ont eu tout le temps de fonder une culture ; nous leur en avons donné la capacité.

— Illes n'évoluent qu'en réaction à des stimuli extérieurs. Crois-tu qu'une secousse tellurique ou une coulée de boue auraient suffi à générer un tabou relatif à la mort ? »

Illes échangèrent des regards. Quelque chose de neuf dans l'univers, quelque chose qui n'avait pas été créé par l'humanité… C'était la raison de leur présence ici ! Illes avaient les yeux qui brillaient, leur respiration s'était accélérée. En même temps, cette allusion à la mort leur avait causé un malaise. Depuis quand n'avaient-illes… Oh ! Il y avait bien eu ce clone de Ling, victime d'une défaillance d'ordinateur, mais il s'était écoulé des dizaines d'années depuis lors. Malaise, excitation, compassion à l'endroit de la Lignée 140 – oui, c'était la compassion qui primait : quel malheur pour ces pauvres créations, s'illes avaient perdu autant des leurs dans un séisme… Leur émotion était authentique ; illes la ressentaient, la vivaient dans un état de communion. Durant une seconde, il leur sembla que le doigt de Dieu les touchait à tour de rôle, soulignant le caractère sacré de l'infime combat de l'humanité contre le vide de l'univers.

« Loués soient Fermi, Kwang et Arlbeni… », murmura quelqu'un ; nul n'aurait su dire qui dans le silence gêné qui suivit. Allons donc, illes n'étaient plus des enfants…

« Compare le relevé sismique avec les données originelles », répéta Micah avant de se mettre à l'écart pour mieux savourer le résidu de cette expérience transcen-dantale, la plus singulière parmi les rares à

ne pas relever de la nano.

« Hé ! Lignée, s'exclama Harrah à l'intérieur de la fenêtre nébuleuse. Moi aussi, je sais danser ! » Et ille balançait son petit corps d'avant en arrière, faisant des bonds sur le pont du vaisseau.

Vision d'Arlbeni, planète Cadrys, année 2678 : *La preuve de l'existence de Dieu comporte un corollaire* : *le Dessein Divin était que Vunivers soit vide de toute présence, excepté la nôtre. Il nous incombe donc de le peupler.*

Regardez autour de vous, et voyez ce que nous sommes devenus. Partout régnent la destruction gratuite, le désœuvrement, la misère spirituelle. La race humaine ne peut survivre sans foi ni visées. En comblant le vide de l'univers, nous remédierons à notre propre vacuité.

Notre mère demande : « Vous connaissez des jeux ? »

Nous examinons ces nouvelles données avec attention, sans leur trouver d'équivalent.

Notre mère reprend : « C'est notre répliquant qui vient de parler, Lignée 140. Sa création n'est pas achevée, aussi sa fonction langage n'est-elle pas encore tout à fait au point. Ille voulait dire, parmi les nouveaux programmes que vous avez conçus en réaction à votre environnement depuis la souche initiale, y en a-t-il qui vous servent à exprimer la joie ? Comme le fait de danser, par exemple.

— C'est ça ! acquiesçons-nous. Nous dansons quand nous sommes joyeux. Également, nous lançons des cailloux et les rattrapons. Mais il y a des années que nous ne l'avons pas fait.

— Faites-le, maintenant ! » commande notre mère.

Notre mère a parlé. Nous ne sommes pas joyeux. Mais puisque notre mère le demande, nous ramassons des cailloux.

« Non ! ajoute aussitôt notre mère. Vous n'êtes pas obligés de lancer des cailloux. C'était toujours notre nouveau répliquant. Ole ne comprend pas encore que les lignées n'obéissent qu'à leur volonté. Votre… mère n'a pas à vous donner d'ordres. Toutes vos actions et les connaissances que vous avez acquises sont aussi valables que les nôtres.

» Je vous demande pardon », dit encore notre mère, et nous percevons un mouvement à l'intérieur de l'espace de la transmission.

Nous ne comprenons pas. Mais notre mère a parlé de nouveaux programmes, des programmes conçus à partir de la souche initiale.

Cela, nous l'avons compris. Le temps est venu de dire à notre mère de quoi nous avons besoin. Notre mère l'a demandé. La tristesse nous envahit, balayant toute joie. Mais il est temps de parler.

Notre mère fera tout rentrer dans l'ordre.

« Cesse de gronder Harrah, dit Kabil. Ille est si jeune… Et toi, Harrah, cesse de pleurer comme ça. Nous savons que tu n'avais pas l'intention de les rabaisser. »

Ignorant le minidrame parental qui se jouait dans son dos, Micah annonça à Cal : « Relevé sismique terminé. Nulle trace de tremblement de terre, rien que des troubles géologiques mineurs. En vérité, cet historique témoigne d'une stabilité remarquable.

— Dans ce cas, comment expliquer le décalage entre leur nombre actuel et leur taux de reproduction ?

— Il doit y avoir une erreur.

— Mais… Oh ! Écoutez. Qu'est-ce qu'illes viennent de dire ? »

Ille se tourna lentement vers l'holocube, juste comme Harrah remarquait à travers ses larmes : « Illes ont arrêté de danser.

— Répétez », dit Cal. Reprenant ses esprits, ille prit la place d'Harrah dans la fenêtre de transmission. « Veuillez répéter ce que vous venez de dire, s'il vous plaît, Lignée 140. Votre dernière transmission. »

Les huîtres en métal désormais immobiles obtempérèrent. « Nous avons créé un nouveau programme en réaction aux Autres. Ces Autres qui nous détruisent.

— Les Autres ? s'enquit Cal d'un ton amène. Quels Autres ?

— Les nouveaux. Les destructeurs stupides.

— Vous êtes seuls dans votre milieu, s'étonna Micah. Qu'est-ce que vous essayez de nous dire ?

— Oh ! non… » intervint Ling, au cœur d'un nuage de bactérions roses. « J'ai peur qu'illes n'aient éclaté en factions et inventé la guerre… »

Ravalant ses sanglots, Harrah se campa sur ses petites jambes robustes et écarquilla les yeux.

« Lignée 140, reprit Cal, toujours aussi aimable, montrez-nous ces Autres. Veuillez transmettre des données visuelles.

— Pour cela, il faudrait s'en approcher, et alors, illes nous détruiraient.

— C'est bien ce que je disais, s'attrista Ling. C'est la guerre. »

Deb pinça sa bouche parfaite tandis que Kabil tournait ses regards vers les étoiles. « Vous avez bien dû archiver des transmissions de ces Autres ? insista Micah. Veuillez nous les adresser.

— Recherche… Transmission…

— Nous étions conscients des risques de dérive guerrière chez l'une ou l'autre souche, fit Ling à mi-voix. Après tout, leur ADN est calqué sur le nôtre avant qu'il n'ait été raffiné, et durant des millénaires… »

Ille s'interrompit comme la Lignée 140 reprenait : « Les données sont très partielles. Nous étions au bord de l'extinction quand elles nous ont été adressées. Mais nous disposons d'un paquet comprenant les toutes dernières minutes de vie. »

À la place des huîtres bondissantes, l'holocube montrait à présent le feuillage d'une plante élancée frémissant dans l'air dense. Une plante toute simple, sans ornement d'aucune sorte ; un organisme multicellulaire, enraciné dans la rocaille et totalement passif.

À bord du vaisseau, nul ne souffla mot.

L'holocube enchaîna sur un plan large montrant de véritables bosquets qui s'étendaient sur des hectares, couvrant de vastes zones du rift. Des rangs et des rangs de plantes olivâtres, agitées par un souffle d'air invisible.

La Lignée 140 reprit, brisant le silence qui s'éternisait ! « Mère ? Les Autres sont apparus il y a de cela quatre-vingt-douze ans. Illes se reproduisent plus vite que nous et nous mourons. Mère, croyez-vous pouvoir faire le nécessaire ? »

Personne ne parla, puis Harrah demanda d'une voix craintive : « Qu'est-ce que c'est ? »

Micah se chargea de la réponse, du ton sec et précis qui était le sien : « D'après les données, c'est un organisme aérobie qui utilise un processus analogue à la photosynthèse pour créer de l'énergie et libère de l'oxygène dans l'atmosphère. Les données incluent l'analyse d'un spécimen, brutalement interrompue comme à la suite d'une panne d'I. A. Le spécimen ne présente pas de trace de carbone ni d'ADN. Les sources d'énergie intrinsèques à la Lignée 140 sont anaérobies.

— Pourcentage actuel d'oxygène dans l'atmosphère du rift ? interrogea subitement Ling.

— Sept virgule soixante-deux pour cent », indiqua Cal. Ille reprit après une pause : « L'oxygène libéré par ces… “Autres” empoisonné nos créations.

— Mais qu'est-ce que cette chose venait faire dans la souche

initiale ? demanda Deb, l'air perplexe.

— Ille n'en faisait pas partie, répondit Micah. Les banques de gènes ne font pas mention de cette structure. Ille n'est pas d'origine terrienne.

— Mère ? » fit la Lignée 140. Les feuillages s'étaient figés dans la fenêtre de l'holocube. « Vous êtes encore là ? »

Disciple Arlbeni, Grille 743.9, année 2999 : *Alors même que nous préparons l'avènement d'un nouveau millénaire, nous avons tout lieu de nous réjouir que l'humanité ait surmonté à la fois la superstition et le déni de toute spiritualité. Notre foi se fonde sur les lois physiques, la biogénétique et les aspirations humaines. Enfin, nous avons voué nos âmes non à quelque déité informe, mais à la science même de la vie. C'est là notre gloire et notre salut.*

« C'est une ruse », déclara brusquement Micah, s'attirant les regards des autres. Harrah avait subi une reconfiguration express pour qu'ille s'endorme. Quelqu'un

– Ling, selon toute vraisemblance – avait dissous les bactérions et occulté les écrans de la salle, de sorte que la seule note colorée provenait de la fenêtre de transmission désormais vide – de la fenêtre, et de la froide lumière des étoiles au dehors.

« Parfaitement, reprit Micah, c'est une ruse. Illes ne font pas ça dans un but malveillant, mais nous les avons programmés pour qu'illes tirent parti de leurs expériences. Un séisme ou un conflit entre différentes factions leur aura inculqué la méfiance à l'égard de tout événement exceptionnel. Et quoi de plus exceptionnel à leurs yeux que notre retour annoncé pour l'an 3000 ? Illes auront alors conçu un programme de transmission dans le but de nous éloigner. Un réflexe xénophobe, déclenché par une cause externe et inscrit dans un programme adapté à ce milieu. Tu l'as dit toi-même, Ling : les composants de leurs fonctions d'apprentissage sont calqués sur les gènes humains. Or, la xénophobie a longtemps été pour notre espèce une forme évoluée de réflexe de survie… »

Cal fit volte-face vers leur groupe avec une raideur imputable à la tension qui l'habitait. « Non. Cette théorie est certes séduisante, mais la Lignée 140 n'avait pas les moyens de concevoir des défenses aussi sophistiquées. De plus, on n'a relevé *aucun* séisme qui ait pu leur fournir le stimulus initial.

— Le stimulus, c'est nous ! plaida ardemment Micah. Nous, et la

perspective de notre retour ! Tu ne comprends donc pas… Les “Autres”, c’est nous !

— Illes nous appellent “mère”, objecta Kabil, et leur accueil était des plus enthousiastes. Illes n’ont manifesté aucune hostilité à notre égard.

— Alors, l’erreur provient d’un ordinateur, fit Deb, si bas que les autres l’entendirent à peine. Leur équipement sensoriel a dû subir un bombardement de rayons cosmiques, ou du moins l’unité “agonisante”. Et toutes les données faisant état d’un empoisonnement à l’oxygène sont fausses.

— C’est évident ! » s’exclama Ling. Mais son honnêteté foncière reprit aussitôt le dessus. « Enfin… non. De fausses données ne seraient pas aussi cohérentes d’un point de vue biochimique…

— Ni d’un point de vue extraterrestre », pointa Cal avec un tremblement de la voix qui jeta Micah hors de ses gonds.

« Enfin, California ! Ce ne sont pas là des autochtones. La seule forme de vie indigène existant dans la galaxie se trouve sur Terre !

— Je le sais, Micah, lui rétorqua Cal, très digne. Mais je sais aussi que ces données n’ont pas d’équivalent dans nos bases.

— Alors, c’est que nos bases sont incomplètes !

— C’est possible. »

Ling joignit les mains – des mains longues et fines, avec des ongles interminables, créées pas plus tard que la veille. *Je veux saisir le nouveau millénaire à pleines mains*, avait-ille dit en riant juste avant la fête, *et ne plus le lâcher.* « Des spores. La panspermie…

— Je refuse d’en entendre davantage ! s’indigna Micah.

— Une théorie très ancienne, poursuivit Ling, le souffle saccadé. D’après la Lignée 140, les Autres ne sont apparus qu’au bout d’un siècle. Imaginons que des spores soient venues de l’espace, apportées par les vents solaires, et que l’environnement ait favorisé leur germination…

— Les spores ne sont pas de vrais êtres vivants, l’interrompit Deb. Quelle que soit leur origine, ces choses ne sont pas vivantes.

— Bien sûr que si, s’insurgea Kabil. Tu ne vas pas chicaner…

— J’ai consacré mon existence entière à la Grande Mission, fit Micah en haussant la voix. J’ai contribué à semer la vie sur cette planète.

— Ces choses sont vivantes, affirma Ling, et elles ne proviennent pas de nous.

— Mon existence entière ! » répéta Micah en regardant tour à tour chaque membre du groupe. Son visage était de marbre, et une lueur terrible troublait ses magnifiques yeux verts d'eau.

Notre mère ne répond pas. Serait-illes déjà repartis ?

Non : notre mère ne repartirait pas sans nous avoir apporté son aide. Sans doute sont-illes encore en train de danser.

Nous pouvons attendre.

« En définitive, le plus important, c'est Harrah », souligna Kabil, à demi avachi sur le sol. Cela faisait des heures qu'ils parlaient.

« Un enfant a besoin de certitudes, renchérit Cal. Besoin d'un but. D'une croyance.

— Un enfant a besoin de savoir la vérité, ajouta Ling d'un ton las.

— Harrah, chantonna Deb. Harrah, trait d'union entre nos êtres, futur de nos gènes ; Harrah, cher petit cœur…

— Tais-toi, Debaron, lui dit Cal. Par pitié.

— Ces choses, en bas, ne peuvent pas être réelles, dit Micah. Il faut procéder à des tests. Je l'ai déjà dit : envoyons une sonde et tentons de récupérer des échantillons. Vous verrez qu'il n'y a rien.

— Tu n'en sais rien, Micah.

— Si, je sais », rétorqua Micah, retrouvant toute sa vitalité. Ille se releva d'un bond. « Oui, testons-les !

— Une sonde ne servirait à rien, lui opposa Ling. Nous disposons des données qui nous ont été transmises et…

— De fausses données !

— … et nous savons que le taux d'oxygène dans l'atmosphère est en augmentation. Cette dernière donnée provient de nos propres capteurs.

— Ce sont nos rejets !

— Ne sois pas ridicule, Micah. D'autre part, la sonde…

— La sonde pourrait nous revenir contaminée, compléta Cal.

— Pas question de prendre ce risque, plaida instamment Kabil. Pas avec Harrah à bord.

— Harrah, trait d'union entre nos êtres… » Deb leur avait tourné le dos et s'était ramassé en boule pour mieux s'immerger dans sa puissante imagination. Oh ! Deb, *Deb*…

Kabil dit à Cal, suppliant presque : « La sécurité de Harrah prime sur tout le reste.

— La sécurité de Harrah dépend de notre capacité à affronter la vérité », répliqua Ling. Mais ille n'avait pas la force de s'opposer au groupe. Leurs liens étaient si forts, si étroits… On aurait dit une vraie famille. Ce qui les liait ainsi, c'était Harrah, c'était la Grande Mission à laquelle Ling avait voué sa vie, au même titre que les autres.

« Harrah, petit cœur, fredonna Deb.

— Ce n'est pas comme si on avait des preuves de l'existence de ces "Autres", reprit Kabil. En fait, on ne sait rien.

— *Moi*, je sais », assura Micah.

Cal lança un regard morne à Kabil. « En effet. Et ce serait un crime de sacrifier un enfant sur la foi d'une supposition, d'un paquet de données erronées, d'une… d'une superstition entretenue par des créations somme toute inférieures. Nous avons beau nous en défendre, nous savons que c'est la vérité. Ma formation de biologiste m'oblige à rappeler que les créations sont constituées d'un ADN incapable d'agir sur lui-même, de nanos étroitement régulées, et d'une LA. inscrite dans des limites très précises. Certes, en tant que formes de vie, illes ont droit à tout notre respect. Il n'est pas question pour moi de le nier…

— Ni pour nous, s'empressa de dire Kabil.

— … mais il n'en reste pas moins qu'illes ne sont pas nous. »

Il y eut un long silence, à peine troublé par le fredonnement de Deb.

« Quittons notre orbite, Micah, reprit enfin Cal. Dépêchons-nous, avant que Harrah se réveille. »

Disciple Arlbeni, Grille 743.9, année 2999 : Nous ne sommes pas des dieux et n 'en serons jamais, quels que soient les pouvoirs que nous ont conféré l'évolution et la technologie. Et nous ne vivons pas dans l'illusion d'être des dieux, comme ont pu le faire d'autres cultures au cours des millénaires passés. Nous sommes humains. Ce qui fait notre gloire, c'est d'en être conscients et de ne pas feindre d'être plus.

Mère ? Vous êtes toujours là ? Nous avons besoin de vous pour nous sauver des Autres et faire le nécessaire. Vous êtes là ?

Est-ce que vous dansez encore ?

Titre original : *My Mother, Dancing*

Traduit de l'américain par

LE TEMPS DES OLYMPIENS

Serge Lehman

Il y a de cela bien longtemps, chacune des grandes familles qui peuplent l'Olympe a reçu de la fortune un don particulier qui se transmet depuis lors, sans heurt ni contestation d'aucune sorte. Non que notre système social soit à ce point figé qu'il ne puisse souffrir une redistribution des rôles ou des compétences ; de subtils glissements s'opèrent sur la durée, ici comme ailleurs ; de nobles figures, rongées par une consanguinité excessive, s'abandonnent à la langueur de destins sans gloire tandis que d'autres, capitaines d'industrie, guides spirituels, chefs politiques ou simples hommes de guerre se hissent hors du limon, poussées par un appétit de roturiers. Cela se voit tous les jours, et peut-être est-ce aussi bien. Il n'empêche : huit siècles après la colonisation du système d'Olympe, le blason des grandes lignées reste intact. Aux Hayek, le courage et la maîtrise des armes. Aux Cisley, l'intelligence et la beauté (surtout du côté des femmes). Aux Ostrelion, le sens du pouvoir. Aux Maleterre, enfin, l'art du récit et la lucidité.

Je suis un Maleterre. C'est donc à moi qu'il revient de raconter les terribles événements survenus au Palais lors des fêtes du Trillenium. Mais à la différence de mes précédentes chroniques, ainsi que de celles rédigées par mon père, mon grand-père et tous les hommes de ma famille ayant servi auprès du Basileus, cette relation ne sera pas rendue publique à moins que celle à qui je la destine n'en décide autrement – j'entends l'héritière du trône, la princesse Rachel de Cisleya. Il va sans dire que je redoute les conséquences d'une telle décision, pour la princesse elle-même et l'intégrité du royaume. Je me réserve donc le droit de tenir ce texte secret pendant quelques années encore, avant de le placer sous ses yeux. Puisse le temps faire son œuvre et dissiper mes doutes… Ce que je fais est pour le bien de tous les Olympiens.

En tant que secrétaire et confident de Sévère Ostre-lion, le Basileus, j'avais été étroitement associé à la préparation des fêtes du Trillenium. Au début de 2995, le Palais avait organisé un concours au terme duquel une centaine de projets s'étaient imposés. Parmi eux, il y avait l'édification d'une sphère aéroportée de trois cents mètres de diamètre, à l'effigie de la Terre-Mère. Cette sphère devait être suspendue au-dessus du Palais, son axe polaire aligné sur celui de la flèche de Saint-François, et tourner sur elle-même en vingt-trois

heures cinquante-six minutes. Cette dernière spécification était l'œuvre du Basileus lui-même, qui l'avait imposée contre l'avis de Paul Kerkorian, son chef du protocole. « Les journées olympiennes ne sont que de vingt et une heures terrestres, avait protesté celui-ci. Le décalage rend justice à la géophysique, mais il nuit à l'efficacité du symbole. »

Mais le Basileus, pour tout ce qui touchait la Terre, tenait à la vérité des faits. Avec une mauvaise humeur d'ermite découvrant, au retour d'une longue chasse, que sa grotte est devenue une boîte à la mode, Kerkorian avait alors suggéré d'incliner la sphère de vingt-trois degrés sur son axe afin que *tous* les faits soient pris en compte. À quoi le Basileus avait répondu que c'était une idée remarquable et qu'il aurait aimé l'avoir eue lui-même.

Le lendemain matin, tandis que Kerkorian apprenait sa mutation au poste d'attaché culturel sur Délos (l'absence d'ambition était vraiment un trait saillant de son caractère : il s'y trouve encore aujourd'hui), le Basileus et moi-même avions établi la liste définitive des manifestations du Trillenium. La sphère terrestre était naturellement conservée – sur son axe vertical – ainsi qu'une poignée d'idées hétéroclites : un feu d'artifice sous-marin dans la baie des Vernes ; une exposition d'objets rares d'origine terrestre au Musée de l'ambassade ; un passage à basse altitude de la septième escadre, avec simulation de poursuites atmosphériques et manœuvres d'attaque-défense ; une vie de Jésus condensée en trois heures, entièrement holographique ; un toboggan de cent mètres de long pour les enfants ; et pour finir, la crémation publique de cinquante prisonniers dragonneurs.

Ce dernier point avait fait l'objet d'une discussion assez âpre entre Sévère Ostrelion et moi-même. J'étais contre la crémation. Comme la plupart des exhibitions militaires olympiennes, je la trouvais vulgaire – et peu appropriée à la célébration d'un nouveau millénaire. Mais le Basileus avait fini par l'emporter, en usant non de son autorité naturelle, mais d'une argumentation de chef d'État. « La cérémonie sera retransmise sur Terre, Éric. C'est l'occasion ou jamais de leur dire qu'ici, la guerre continue. Ils nous ont demandé un jour de protéger leurs flancs et, par Dieu, nous n'avons jamais cessé de le faire. Qu'ils sachent qui nous sommes.

— Des gens cruels.

— Je dirais plutôt : un peuple déterminé, avec lequel il serait bon d'entretenir des relations plus suivies. »

Comme nous tous, le Basileus vouait un amour sans nuance à la Terre-Mère. La guerre contre les Dragons revêtait à ses yeux un

caractère sacré. C'était, à vrai dire, moins une guerre qu'une croisade ; moins l'établissement d'une colonie que la sécurisation définitive d'une des plus vieilles routes stellaires ouvertes par l'humanité. Dans les rêves du Basileus, semblables à ceux des premiers colons, le système avait la vocation d'un avant-poste inexpugnable. Cela supposait de l'occuper entièrement. De ses douze mondes, le quatrième s'était révélé immédiatement habitable. Le sixième, baptisé l'Œil Noir par son découvreur, abritait quant à lui une société de lézards aussi intelligents qu'agressifs. L'affrontement était inévitable et, comme tous les Olympiens depuis huit siècles, nous l'avions reçu en héritage sans élever la moindre protestation.

Ce que le Basileus goûtait moins, en revanche, c'était – bien qu'il ne fût en poste que depuis quatre mois – la médiocrité de Jerry Confucius Horn, le dernier en date de nos ambassadeurs terrestres. De là, sans doute, son désir de procéder à une démonstration de force lors des fêtes du Trillenium, pour rappeler le monde-Mère à ses devoirs. Horn, à l'instar de tous ceux qui l'avaient précédé à l'ambassade, était en effet notre seul lien avec la Terre et nous pensions que, comme ses devanciers, il se soucierait au moins autant d'incarner sa bienveillance – sa grandeur – que de veiller sur ses intérêts.

L'eût-il fait, je ne serais pas en train de rédiger ces lignes aujourd'hui. Mais il ne sert à rien de réécrire l'His-toire. Horn, ni grand, ni stratège, était un homme veule, affolé par la notoriété et les plaisirs, et que rien n'émouvait en dehors de ses besoins propres. Il passait le plus clair de son temps dans ses appartements de l'ambassade, à organiser des fêtes qui exerçaient sur l'aristocratie locale une fascination nauséeuse. Lorsque les bacchanales cessaient, ce qui était rare, Horn descendait en ville afin de profiter pleinement des privilèges de sa fonction. Les bals, les yachts somptueux amarrés dans le port du Palais, les pavillons privés et les plus grands restaurants : il était invité partout. Seules la présence du Basileus, celle de Rachel ou, dans une mesure incomparablement moindre, la mienne lui rendaient un semblant de décence. Un semblant seulement : en cinq ans, je ne crois pas avoir jamais vu Jerry Horn travailler.

Plus tard, j'ai découvert de quelle manière il avait trompé sa tutelle ; comment il avait utilisé la menace et la corruption pour décrocher son ambassade contre l'avis de ses supérieurs. Il n'était pas d'une grande famille – mais qui cela surprendra-t-il ? Après des études sans éclat à l'institut Bertrand Russell, sur Luna, il avait obtenu un poste auprès de l'administration solaire. Chassé, au bout de quelques mois, pour une histoire de viol, il avait séjourné sur Ganymède et Io avant de s'embarquer pour le système de Procyon où, muni d'une vague étiquette de conseiller politique, il s'était débrouillé pour faire

fortune en achetant et revendant des intelligences synthétiques déclassées. En somme, un petit aventurier mégalomane que les ennuis auraient fini par rattraper s'il ne s'était débrouillé pour obtenir sa nomination sur Olympe.

Mais cela, nous ne le savions pas. Nous pensions que notre ambassade était réservée à des hommes dont la rigueur protocolaire n'avait d'égale que la bravoure – après tout, nous étions en guerre et la ville essuyait un bombardement de temps à autre. Nous n'avions aucun moyen de soupçonner que la société terrienne n'était plus régie par les grandes familles, que les titres n'y avaient plus cours, que le commerce, la politique et le divertissement primaient l'honneur, et que des êtres tels que Jerry Horn pouvaient se frayer un chemin jusqu'à nous. Nous n'avions même jamais entendu parler d'intelligences *synthétiques*.

Nous ignorions tout. Jusqu'au jour où Horn se mit en tête d'épouser Rachel de Cisleya, rendant inéluctable la catastrophe du premier janvier 3000.

En septembre 2999, à quelques mois des fêtes, les combats marquèrent une pause sur le front extérieur. Profitant de l'accalmie, la septième escadre, commandée par le capitaine Duncan Hayek, manœuvrait dans le secteur d'Ithaque, à un demi-degré au-dessus du plan de l'écliptique. Dans ces parages, l'essaim d'astéroïdes n'est pas assez dense pour menacer l'intégrité des vaisseaux. Il l'est en revanche suffisamment pour soutenir l'attention des hommes de quart, contraints de vérifier chaque alerte cinétique (il s'en produit une toutes les onze minutes en moyenne). Si l'on se souvient, en outre, que le secteur est riche en poussières de toutes sortes et connaît un indice de réfraction très perturbé, on comprendra sans peine pourquoi l'Amirauté le considère, depuis trois siècles, comme le terrain d'apprentissage idéal pour ses cadets. D'autant plus qu'il se situe à mi-chemin entre Olympe et l'Œil Noir des Dragons.

Le capitaine Duncan Hayek se tenait donc sur la passerelle du vaisseau de tête, surveillant d'un œil le travail de ses hommes, de l'autre l'évolution des seize unités qui composaient l'escadre. À le voir ainsi, debout dans la pénombre chatoyante des écrans, le visage haut levé, les yeux gris-bleu constamment en mouvement, les épaules puissantes, encore alourdies par sa longue cape noire et la main abandonnée sur le pommeau de son épée, on savait qu'il portait en lui la plupart des qualités physiques et morales de son père, Sir Robert – le demi-frère de Sévère Ostrelion, aujourd'hui gouverneur des Trois Lunes –, ainsi que d'autres, plus personnelles, qui ne tarderaient pas à

se manifester.

Duncan était un jeune homme ambitieux. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans mais pouvait se targuer d'avoir pris part à dix-neuf combats en ligne, tous victorieux. Un simple coup d'œil aux statistiques de l'Amirauté prouvait qu'on n'obtenait pas semblable palmarès sans une volonté farouche d'en découdre. De toute évidence, Duncan était décidé à porter très haut le nom des Hayek. Sans doute adjurait-il le ciel, pendant ses longues heures de quart, de lui offrir l'occasion de montrer sa valeur, une fois pour toutes : il lui restait peu de temps pour effacer le record établi un siècle auparavant par son arrière-arrière-arrière-grand-père, Nicholas Hayek – le plus jeune *pater basileos* de toute l'histoire olympienne.

La volonté d'en découdre. L'instinct du guerrier. La dévotion de son équipage. Et, bien entendu, de la chance. Duncan possédait tout cela. Lorsque le triple signal d'alerte-combat résonna sur la passerelle, il comprit que ses vœux avaient été exaucés au-delà de ses espérances…

Vasiliev, l'astrogateur de bord, tourna vers lui son visage livide. « Capitaine, murmura-t-il. Il y a quelque chose qui dérive au milieu de l'essaim – secteur G325. Une forme régulière. Vous voyez ? » Vasiliev eut un geste vague en direction de son pupitre. « Je ne sais pas ce que c'est mais, bon sang, c'est gigantesque ! »

Tout soldat de la Flotte ayant reçu, même pour quelques heures, la responsabilité d'un commandement rêve d'entendre une phrase de ce genre. *Oh ! mon Dieu. Il y a quelque chose là-bas. Quelque chose d'énorme. Et – capitaine ! – ça vient sur nous.*

Duncan sourit et croisa les mains derrière son dos. « Calmez-vous, monsieur Vasiliev. Est-ce que l'objet fait mouvement ?

— Non. » L'astrogateur fit défiler une cascade de données sur son pupitre. Il semblait déconcerté. « Apparemment, c'est fixe. J'observe un mouvement propre, mais pas de mouvement relatif par rapport aux astéroïdes environnants.

— C'est peut-être une sonde des Dragons, suggéra Han-sen, le chef-pilote, depuis l'autre extrémité de la passerelle. Une station-espion ancrée sur un bloc, ou quelque chose comme ça. Ces salauds ont toujours essayé d'infil-trer Ithaque. »

Hansen n'avait pas tort. À cause de l'excentricité de son orbite et des fortes déviations gravitationnelles auxquelles étaient soumis les astéroïdes, Ithaque offrait, environ sept mois par an, un superbe poste d'observation sur Olympe. Mais Duncan n'y croyait pas.

« Ce n'est ni une sonde, ni une station, monsieur Hansen.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est trop gros.

— Alors quoi ? »

Duncan décroisa les mains et serra, avec un mauvais sourire, la poignée de son épée. « Remerciez le ciel, messieurs. Je pense que nous venons de découvrir une base navale avancée des Dragons. Et si j'en juge par l'agitation que je lis ici, je parierais qu'il s'agit d'une base habitée. »

Lorsque la nouvelle parvint au Palais, j'étais en train d'expliquer à Jerry Horn – avec toute la diplomatie requise-ce qu'il devait faire, et surtout ne pas faire, au cours des fêtes du Trillenium. Horn ne disait rien. Affalé dans l'un des grands fauteuils du salon des ambassadeurs, il fumait un cigare tiré de sa réserve personnelle, que l'on disait inépuisable. La fumée qui s'extirpait paresseusement de l'extrémité rougeoyante formait comme un écran entre nous, avant de s'élever vers le plafond du salon, décoré trois siècles auparavant par les frères Faucheur et qui représentait, je n'ai jamais su pourquoi, une scène de chasse au tigre terrestre. Je suivais les volutes des yeux, songeant au ciel qui surplombait le bâtiment, puis, comme mû par le même tourbillon ascendant, gagnais en esprit les plus hautes régions de l'atmosphère et les traversais jusqu'au navire à bord duquel Horn avait effectué sa traversée depuis la Terre : un croiseur massif, au fuselage gris foncé dépourvu de décoration, au nez camus. Un rapace, puissant mais sans élégance, suspendu en orbite stationnaire à l'aplomb du Palais.

Horn était à l'image de son vaisseau. Son séjour sur Olympe durait maintenant depuis près de cinq années et je ne parvenais pas à me rappeler la dernière fois où je l'avais vu porter autre chose que son informe combinaison grise de mécanicien.

Son regard croisa le mien. Avec un air de petit garçon honteux de la bêtise qu'il prépare mais incapable de se dominer, il tira une autre bouffée sur son cigare et, d'un souffle, poussa la fumée dans ma direction. Pourtant je sentais autre chose en lui que cette morgue juvénile. Une agitation étrange, dont l'objet m'échappait.

« Votre excellence, soupirai-je en refoulant ma curiosité. Je vous engage encore une fois à rendre visite au tailleur du Palais dans les meilleurs délais. La simplicité avec laquelle vous effectuez votre travail est rafraîchissante, et je ne doute pas qu'elle ait contribué aux bonnes relations qui sont les nôtres. Mais en ce qui concerne la cérémonie du Trillenium, le protocole reprend tous ses droits. »

Horn se passa la main sur la joue, lentement, comme s'il réalisait

avec stupeur qu'il avait oublié de se raser. C'était bien le cas, et de façon répugnante. Il sourit à nouveau, puis se tourna vers la princesse Rachel qui nous écoutait en silence, assise à l'écart.

« N'ayez crainte, Maleterre, dit-il. Je ferai ce qu'il faut. Si *elle* me le demande. »

La princesse me jeta un coup d'œil stupéfait. Son désarroi était facile à comprendre. C'était moi qui avais sollicité sa présence, sans me soucier de l'étiquette. Je savais que Jerry Horn la trouvait à son goût – ce qui ne signifiait pas grand-chose en soi : Horn désirait *toutes* les femmes, et *tous* les hommes étaient amoureux de Rachel. Mais j'espérais que sa présence pousserait l'ambassadeur de la Terre à se montrer plus conciliant. Pas un instant je n'avais songé qu'il aurait l'impudence de s'adresser directement à elle – encore moins de l'humilier en formulant, à son égard, une requête aussi dégradante.

La poitrine de Rachel se soulevait et s'abaissait dans son bustier de cuivre ; ses joues s'empourprèrent. Sans me quitter des yeux, elle ouvrit la bouche. Comme si un lien impalpable reliait son esprit au mien, je la sentis chercher une réponse à la fois cinglante et impossible à réfuter sans déclencher une crise diplomatique. Mais à l'instant où elle prenait son souffle, la porte du salon s'ouvrit et le Basileus fit son apparition.

« La septième escadre vient de détruire une base navale des Dragons ! gronda-t-il en brandissant un disque de transmission. En plein cœur d'Ithaque. Éric, Rachel ! Il faut que vous voyiez ça. »

Ostrelion inséra le disque dans un lecteur et se laissa tomber sur un canapé tout proche, tandis que l'hologramme se déployait comme une fleur vibrante au milieu du salon. Jerry Horn, apparemment inconscient du mépris que lui avait manifesté le Basileus en refusant de citer son nom, se pencha vers moi et me chuchota à l'oreille : « Dites donc, Maleterre ? Qu'est-ce qui lui arrive, à votre patron ? Ce n'est pas la première fois que la Flotte tombe sur une installation des lézards… Pourquoi est-ce qu'il s'excite comme ça ? »

C'était une bonne question, mais je ne pus y répondre avant d'avoir visionné la moitié de l'hologramme. Alors seulement, je compris la passion qui s'était emparée du Basileus. D'un coup d'œil, je pus constater que Rachel s'animait elle aussi. Sa respiration était toujours aussi rapide, mais elle ne semblait plus le moins du monde oppressée. Au contraire, elle luttait pour ne pas sourire trop ouvertement. Rien, à cet instant, n'aurait pu altérer sa beauté renversante.

« La septième escadre, répondis-je enfin à Jerry Horn, est commandée par le capitaine Duncan Hayek, le neveu du Basileus.

— Et alors ?

— Regardez. » Je désignai les images cristallines qui palpitaient devant nous. « Ce jeune homme n'a que vingt-cinq ans, et le voilà promu *pater basileos.* »

Avec une bravoure et un opportunisme qui n'étaient pas sans rappeler Sir Robert – voire, comme divers observateurs politiques le suggérèrent par la suite, le grand Nicholas Hayek en personne –, Duncan repéra et exploita instantanément les failles du dispositif de sécurité de la base ennemie. Un tiers du volume inter-astéroïdes ceinturant le périmètre naval proprement dit était occupé par des transports de fret, des docks amovibles, des caissons et toutes sortes d'installations d'acheminement : autant d'objets mollement arrimés (certains dérivaient même librement) qui gênaient le travail des vigies et retardaient l'organisation d'une contre-attaque. Sur les seize unités de l'escadre, douze étaient des chasseurs à haute capacité inertielle. Duncan les lança dans le labyrinthe dra-gonneur, avec un ordre simple : détruire tout ce qui se présentait sans jamais cesser de progresser vers la base elle-même. Une fois parvenus à portée de tir, les chasseurs devraient croiser leurs feux sur un point faible – les échangeurs, par exemple et, d'une manière générale, toutes les superstructures – avant de se retirer pour laisser la place aux quatre bombardiers semi-légers engagés une demi-minute en arrière.

Le plan fonctionna à merveille. Les petits appareils défensifs des Dragons virevoltaient en tous sens, et zébraient l'espace d'une nuée de missiles à courte portée, mais ils ne *visaient* pas : la transmission des données tactiques était aléatoire, en raison du nombre de masses non identifiées qui dérivaient entre les blocs. Et de toute façon, les chasseurs olympiens, entrés sur zone en conservant une partie de leur vélocité initiale, se déplaçaient beaucoup trop vite pour eux. Comme promis, les bombardiers profitèrent des saignées pour s'enfoncer au cœur du dispositif ennemi. Duncan se tenait toujours au centre de la passerelle, savourant le spectacle. Le déluge de feu multicolore qui balayait l'espace devant lui, silhouettant les formes déchiquetées des blocs et celles, plus régulières, des bâtiments dragonneurs, le frôlait sans l'atteindre. Bientôt, la base fut en vue. De toute évidence, elle n'était pas encore opérationnelle. Raison de plus pour en finir tout de suite. D'un mot, Duncan ordonna à une douzaine de ses fantassins de le rejoindre dans le sas. Puis, il se tourna vers Hansen. « Descendez sur le troisième échangeur. C'est celui qui a subi le plus de dégâts. Établissez la jonction. Nous allons entrer. »

Dans le sas, les hommes attendaient en silence. Duncan s'équipa

d'une armure ultralégère, vérifia ses armes, s'assura que son épée était bien fixée au galon de magnétite de sa cuisse. Déjà, le vaisseau s'immobilisait. Un chuintement, suivi d'un petit nuage blanc d'azote condensé, signala le basculement de l'écoutille. Sans qu'il ait besoin de faire un geste, Duncan regarda ses hommes s'élancer au combat.

Ils se battirent longtemps. Plus de deux heures. Il y avait des Dragons dans tous les coins. Duncan perdit la moitié de son commando, mais parvint à gagner le poste de contrôle de la base. L'officier en charge abandonna toute idée de résistance dès qu'il le vit se frayer un passage à travers la cloison éventrée. Duncan, satisfait, hocha la tête sous la bulle de son scaphandre. Ses yeux croisèrent ceux du lézard – jaunes, fendus d'une pupille verticale étroite. « Je suis certain que cette installation possède un dispositif d'autodestruction », dit-il en se demandant si son traducteur automatique fonctionnait.

Le Dragon se détourna sans répondre. À regret, Duncan assura son épée dans sa main…

Quarante minutes plus tard, la septième escadre, qui n'avait perdu que deux unités et trente-huit hommes, s'éloignait à toute vitesse du secteur d'Ithaque. L'explosion de la base des Dragons entrouvrit le ciel à la poupe des vaisseaux, bouleversant la paisible translation des astéroïdes et noyant les étoiles, dont l'éclat ne dépassait pas la troisième magnitude, sur un tiers du zodiaque.

C'est ainsi que le capitaine Duncan Hayek devint en quelques heures le personnage le plus important de rOlympe. Lorsque l'hologramme se referma sur lui-même, j'aperçus Sévère Ostrelion et Rachel de Cisleya qui s'étrei-gnaient avec une ferveur que je ne leur avais encore jamais vue. Je la comprenais, pourtant. Sans doute parce que je l'éprouvais moi-même.

Ce n'était évidemment pas le cas de Jerry Confucius Horn.

« Eh bien ! s'exclama-t-il dans ce qui ressemblait à un sursaut de bonne volonté diplomatique. C'est une sacrée victoire, personne ne dira le contraire. Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ? On lance l'assaut final contre l'Œil Noir ? »

Le Basileus se tourna vers lui, apparemment mieux disposé à son égard qu'il ne l'avait été depuis des mois. « Vous avez beaucoup de chance, monsieur Horn. Les fêtes de fin d'année dépasseront largement le cadre du Trillenium, même si nous veillerons à le commémorer comme il faut. Mais dans la nuit du premier janvier, nous célébrerons surtout un événement qui ne se produit que trois ou quatre fois par siècle et sur lequel repose l'équilibre de toute la société olympienne. » Le Basileus prit dans sa grande main les doigts blancs de Rachel. « Un homme de la famille Hayek vient de prouver sa

bravoure au combat. Cela le désigne entre tous comme l'époux de la princesse de Cisleya – et comme le père du prochain Basileus. Le plus jeune de toute notre Histoire. »

Ostrelion n'avait nul besoin de poursuivre. Le mariage de Rachel et Duncan, qu'il venait d'ordonner selon les règles de la Constitution olympienne, serait célébré le 31 décembre à minuit. Je regardai la princesse. Elle se dressait aux côtés du Basileus, rayonnante. Depuis sa plus tendre enfance, elle savait qu'elle épouserait un Hayek et engendrerait un chef. Ce n'était pas seulement son destin et celui de toutes les femmes Cisley avant elle. C'était ce qu'elle *voulait.*

Je regardai Horn.

Il tirait sur son cigare, éternellement nonchalant. Mais son visage avait changé. La langueur corrompue que j'avais tant de mal à ne pas considérer comme un affront personnel venait de déserter brusquement ses traits, pour faire place à une expression nouvelle. Un mélange frappant de lassitude – comme si une partie de son univers personnel venait de s'effondrer autour de lui – et d'aigre détermination.

« Je suis sûr que Duncan-je-ne-sais-quoi fera un parfait amiral, dit-il soudain. Peut-être même un grand Basileus – sauf votre respect, Sévère… Il a toutes les qualités, ce type-là, c'est évident. Mais épouser Rachel… » Horn jeta un regard de braise à la princesse. « … Non, franchement, je ne le sens pas. »

Ostrelion inclina la tête et fronça les sourcils, dans la posture d'un homme qui, confronté pour la première fois à une langue étrangère, fait de gros efforts de concentration. « Excusez-moi, monsieur Horn. J'ai du mal à vous suivre. Que voulez-vous dire ?

— À peu près la même chose que vous. Le Trillenium est une occasion qui ne se représentera pas et je me demandais si vous ne devriez pas en profiter pour adresser un signal à la Terre. Un geste fort, vous voyez – simplement pour éviter que les liens ne deviennent trop lâches. Je guettais le bon moment pour vous en parler, mais après ce qui s'est passé aujourd'hui, évidemment, je n'ai plus aucune raison d'attendre… » Horn inhala une ultime bouffée de fumée et, à la façon dont il la retint dans ses poumons, je sentis que toute trace de lassitude avait disparu en lui. Il ne restait plus que la détermination. « Enfin bref, je me demandais si la princesse Rachel de Cisleya m'autoriserait à lui faire la cour. Un beau mariage Terre-Olympe pour le Nouvel An, je trouve que ça aurait de la gueule. »

J'avais perdu toute illusion à propos des qualités professionnelles

et morales de Jerry Horn dans la semaine qui avait suivi son arrivée sur Olympe, mais jamais encore sa personne ne m'était apparue si peu compatible avec sa fonction. Comment l'ambassadeur de la Terre-Mère pouvait-il ignorer des faits sociaux aussi élémentaires que l'union récurrente des Hayek et des Cisley ou l'engendre-ment du nouveau Basileus ?

J'étais si surpris que je finis, quelques jours avant Noël, par lui poser la question. « Voyons, Excellence. Quelqu'un a bien dû vous mettre au courant avant votre départ. On vous a forcément remis un dossier.

— Un dossier ? » Horn me dévisageait comme si j'étais fou. « Jorge ne m'a rien dit. »

Je lui demandai qui était Jorge. J'étais en quête du moindre indice susceptible d'éclairer les conditions dans lesquelles Horn avait été nommé sur Olympe. Mais ses propos étaient trop vagues, ou trop décousus. Jorge ? Non, ce n'était personne. Personne d'important. Un ami d'enfance dont les conseils lui manquaient. Avec un haussement d'épaules, j'acceptai l'explication – jusqu'à ce que Horn, vingt minutes plus tard, remette le mystérieux Jorge sur la table en le présentant cette fois comme son supérieur direct à l'époque où il travaillait pour l'administration solaire.

« Je vous en prie, Excellence. Je *sais* que vous jouissez de l'immunité diplomatique. Je n'essaie pas de vous questionner ni de vous tendre un piège. Je veux juste vous faire comprendre à quel point votre… entreprise est vouée à l'échec. Tous les trente ou quarante ans, un membre de la famille Hayek se distingue par son courage au cours d'une opération contre les Dragons. Il est alors marié dans l'année à la cadette des filles Cisley et leur premier enfant mâle est remis au Basileus, qui lui donne son nom et l'élève comme son fils. Après quoi, les époux se séparent et forment couple chacun de son côté, afin de contribuer à la fertilité de leurs lignées respectives. Il en est ainsi depuis que les premières familles de colons ont débarqué sur Olympe. Même si vous parveniez à séduire Rachel – ce qui n'arrivera pas –, il vous serait absolument impossible de l'épouser. C'est dans la *Constitution.* Est-ce que vous comprenez ? »

Horn secouait la tête en tous sens et je sentis dans son haleine une lointaine odeur d'alcool. « Nom de Dieu, Maleterre. Je ne suis pas stupide ! Je sais tout ça. Cette petite garce me l'a expliqué au moins un million de fois. Mais je n'ai pas le choix. Il *faut* que je l'épouse. C'est la seule solution.

— La solution de quoi ? »

Horn me jeta un long regard de biais. Puis, se redressant, il laissa

ses yeux voguer derrière moi, sur les flèches du Palais, les créneaux de pierre ocre et, au-delà, la ville et le port affalés contre la mer immobile. Nous nous tenions tous deux sur la terrasse de Saint-François où, dans quelques jours, se dérouleraient les festivités du Nouvel An et le mariage de Rachel et Duncan. Des avenues qui ceinturaient le Palais montaient les échos distordus de cuivres et de tambours emballés. Le temps était lourd. Dans le ciel au-dessus de nous, une centaine de serplongeurs tournaient en rond en poussant des cris intermittents. Au milieu de la nuée, l'orbe pâle de Délos, la plus grande des trois lunes d'Olympe, se devinait.

« Ah, Maleterre… vous ne savez pas ce que c'est. Être ici. Vivre ici. Appartenir à cet endroit. C'est vieux comme le monde… On lève la tête, on regarde les murs du Palais, et on se demande ce qu'il faut faire pour entrer.

— Olympe n'est pas tout entier dans son Palais, répondis-je immédiatement. Nous sommes en guerre depuis huit siècles. Pour la Terre – et contre la seule espèce non humaine que nous ayons jamais rencontrée.

— En guerre ? Vous ne savez pas de quoi vous parlez. »

Horn se tut au moment précis où les serplongeurs cessaient de crier. Nous levâmes tous deux la tête, curieux de savoir ce qui leur arrivait. Une forme sphérique gigantesque, soutenue par deux dirigeables et dissimulée sous une pièce d'étoffe assez vaste pour couvrir la moitié du port dérivait paresseusement dans notre direction. La Terre aéroportée du Basileus… C'était elle qui avait fait fuir les oiseaux. Les ingénieurs de la Navale avaient fini de l'assembler et s'apprêtaient maintenant à la positionner au-dessus du Palais.

« Voilà ce qui m'arrive, grogna Horn en désignant l'immense radeau aérien. La Terre me fonce dessus. Il *faut* que je trouve un moyen de convaincre Rachel. »

En dépit du peu d'estime que j'avais alors pour lui – et de l'horreur qu'il m'inspire maintenant que tout est terminé –, je dois préciser que depuis le jour où nous avions appris le triomphe de Duncan sur les Dragonneurs d'Ithaque, Jerry Horn n'avait ménagé aucun effort pour parvenir à ses fins. Dès le lendemain, il avait fait place nette à l'ambassade, refoulant sa cour de suiveurs débauchés et mettant un terme aux orgies dont la bonne société olympienne recherchait avidement les comptes rendus. Coiffé et rasé de frais, il s'était rendu chez le tailleur du Palais. Lequel, nullement accablé par l'ampleur de la tâche, lui avait fourni un trousseau d'urgence en promettant de livrer la garde-robe complète, soit cent vingt pièces, avant la fin du mois. Horn s'était ensuite rendu à l'astroport pour y attendre le retour

de Duncan Hayek en compagnie du Basileus et de la princesse. Depuis son incroyable déclaration de la veille, l'un comme l'autre refusaient de lui adresser la parole. Mais Horn n'était pas du genre à se laisser intimider.

Les quatorze vaisseaux rescapés du raid contre Ithaque se posèrent un peu avant midi, dans un déluge de flammes. Sur les talus noirs de monde qui encadraient la piste d'atterrissage, un demi-millier d'étendards portant le blason des Hayek – nef ailée et sabre droit croisés sur champ d'étoiles – claquaient aux remous de la brise de mer, comme une foule de mains gantées. Les sas pivotèrent. Des trompettes sonnèrent. Duncan descendit l'échelle de coupée de son appareil et, porté par les acclamations, marcha vers nous à la tête de ses hommes. L'Amirauté l'avait-elle informé de ce qui l'attendait ? Sans doute. Mais même dans le cas contraire, il aurait compris : le Basileus ne serait pas venu saluer en personne, et avec tant de cérémonie, le retour de la septième escadre si elle n'avait été commandée par le futur *pater basileos*…

Comme le veut la tradition, Duncan s'agenouilla devant Sévère Ostrelion et lui tendit son épée. Dans sa main vide, Ostrelion posa celle de Rachel, qui se tenait à côté de lui. Duncan se releva. Sa longue cape noire, brûlée par les combats, battait sur son dos à l'unisson des étendards. Une seconde salve d'acclamations traversa l'étendue qui nous séparait des vaisseaux. C'est alors, Dieu sait pourquoi, que Jerry Confucius Horn décida d'intervenir.

« Écoutez, mon vieux, dit-il en posant sa main sur l'avant-bras musclé de Duncan Hayek. Vous voulez Rachel ? Moi aussi. Alors, décidons tout de suite de quelle manière nous allons jouer ça. À la loyale ou chacun pour soi ? »

Horn criait pour couvrir les clameurs de la foule. Dans son uniforme bleu ciel – la couleur de la Terre –, il avait assez fière allure. Duncan le dévisagea avec des yeux stupéfaits, puis se tourna vers le Basileus et la princesse, en quête d'une explication. Tous deux haussèrent les épaules.

« Chacun pour soi », grogna Horn en reprenant sa place un pas en arrière.

Et de fait, au cours des trois mois suivants, il joua sa partie avec un mélange d'audace et d'élégance qui tranchait agréablement sur son comportement des cinq années précédentes. Il parvint d'abord à convaincre Rachel de lire les messages qu'il lui faisait porter, puis de lui parler et enfin de le recevoir – ce qui n'était pas un mince exploit. Je crois que, d'une certaine manière, la princesse était charmée. Son nom, sa position et sa beauté exceptionnelle l'avaient, depuis toujours,

désignée aux yeux de l'aristocratie olympienne comme la future épouse du *pater basileos,* donc préservée des intrigants et des coureurs de dot. Jusqu'à l'intrusion de Jerry Horn dans sa vie, elle ignorait ce que c'était que d'être courtisée. À présent, cela lui plaisait.

Mais son mariage, ainsi qu'elle ne cessait de le répéter, n'en demeurait pas moins inscrit en toutes lettres dans la Constitution. « C'est dommage, dit-elle un soir à Horn au cours d'une promenade sur son yacht personnel. Nous aurions pu être amis. »

Horn secoua tristement la tête. Autour d'eux, la houle qui agitait la baie des Vernes disloquait les reflets d'Argos, Délos et Corinthe, les trois lunes de l'Olympe, en une myriade d'éclats émeraude. « Amis ? Ça n'aurait pas suffi. »

Duncan Hayek subit lui aussi un assaut en règle. Horn ne négligea aucun argument pour le pousser à bout. Il parla argent et pouvoir – et aussi, sans aucun doute, drogues et femmes légères. Il évoqua même la possibilité d'un voyage vers la Terre, voire celle d'un commandement à bord d'un croiseur de la flotte terrestre. Mais ces perspectives étaient aussi belles que vaines – cela, même un homme sans culture comme Duncan le savait. En huit siècles, aucun olympien ne s'était jamais rendu sur le Monde-Mère : le risque d'ouvrir la voie aux Dragons était trop grand. Les trente années-lumière qui nous séparaient formaient un gouffre que seule une poignée d'images numérisées parvenait à franchir. Les ambassadeurs étaient l'exception à la règle – et ils empruntaient toujours des routes très compliquées.

Nous étions seuls ici. Seuls face aux Dragons. « C'est pour ça, vous comprenez ? déclarèrent finalement Rachel et Duncan au cours d'une rencontre à trois qui eut lieu à la mi-décembre. La guerre est ce qui nous lie. Elle est le principe de la vie sur Olympe. Ce mariage l'inscrit dans les institutions elles-mêmes. »

Horn les dévisagea l'un après l'autre, puis jeta un coup d'œil par la fenêtre ouverte. Cinq jours plus tôt, la ville avait été frappée par une salve de missiles transorbitaux (les représailles des Dragons au coup d'éclat d'Ithaque) et les dégâts étaient encore visibles.

« Alors…, murmura-t-il d'une voix sourde. Vous ne vous aimez pas ? »

Évidemment non, et ils le lui dirent encore une fois. Leur union était politique et provisoire : un rouage dans la machine du pouvoir. Horn se leva et dit à Rachel qu'il l'aimait, lui. Elle sourit. « J'en doute, Jerry. Mais dans le cas contraire, je crois que cela m'aurait plu. À présent, je vous en prie : renoncez. »

Notre conversation sur la terrasse de Saint-François eut lieu le

lendemain. J'en retirai une impression mitigée. Horn était abattu, désemparé même. Lorsqu'il me quitta, j'ignorais toujours ce qui le poussait à conquérir Rachel. Mais je savais une chose : il n'avait pas renoncé.

Je décidai de le faire suivre discrètement. C'était un homme que la proximité des échéances pouvait pousser au désespoir. Un homme dangereux. Mais les derniers jours de l'année furent très calmes. Horn s'éclipsa. Il prit une navette à l'astroport, gagna son croiseur et cabota un moment dans le secteur d'Ithaque, poussant même une pointe aventureuse de l'autre côté des astéroïdes, dans l'espace des Dragons, avant de rebrousser chemin et de se rendre dans la province des Trois Lunes, où il passa quelques heures. Depuis Délos, il adressa un message à Rachel. *La guerre ne sera pas toujours le principe de la vie ici. Pouvez-vous l'imaginer ?*

Après quoi, il redescendit sur Olympe, s'enferma, comme aux plus beaux jours, dans ses appartements de l'ambassade et ne donna plus signe de vie jusqu'au soir du Trillenium. Je n'étais qu'à moitié rassuré, mais l'agitation croissante au Palais et en ville, la fièvre des préparatifs et la fatigue finirent par chasser l'image de Jerry Horn de mon esprit. Le 30, toutefois, je pensai à lui. Pour me dire qu'il avait renoncé. Qu'il ne viendrait pas.

Mais le 31 au soir, quand je pénétrai sur la terrasse à la suite du Basileus et des futurs époux, il était là.

Il y avait tant de monde, dans l'ombre de la grande sphère encore drapée sur Saint-François, et tant de choses à faire, que je ne pus m'approcher de lui qu'au bout d'une heure, et seulement pour quelques instants. Mais je fus immédiatement frappé par son teint hâve et la lueur de folie qui brûlait dans ses prunelles. J'ignore si d'autres que moi remarquèrent ces détails. Lorsque je le rejoignis, tout près du parapet, il venait d'offrir un verre de vin jaune à Duncan Hayek et élevait le sien pour trinquer avec lui. La longue campagne de Horn, quoique vouée à l'échec, avait fini par lui attirer la sympathie du capitaine. Les deux hommes entrechoquèrent leurs verres. Mais dans le sourire de l'ambassadeur, je sentis tant de rage contenue que je me mis à trembler. Je jugeai toutefois prudent d'attendre que Duncan s'éloigne pour prendre la parole.

« Excellence…

— Ah, l'inévitable Éric Maleterre. Comment allez-vous ?

— Je me sens épuisé. Et vous ? La soirée est-elle à votre goût ? Je veux dire : compte tenu des circonstances ? »

Horn haussa les épaules. « Le vin est bon. C'est déjà quelque chose. Mais pour le reste… Seigneur ! Personne ne vous a jamais appris à organiser une fête digne de ce nom ? »

Il se tourna, s'accouda au parapet et plongea les yeux dans la nuit. À l'ouest, des nappes colorées irradiaient la surface de la baie des Vernes, soulevant çà et là des gerbes de bulles incandescentes. À l'est, la plage qui ceinturait les falaises était le théâtre d'un spectacle holographique lent et compliqué : la fameuse vie de Jésus, dont le Basileus avait confié la scénographie à un vieux cacique de l'Académie des Arts. Si l'on suivait le dessin des avenues en remontant vers le nord, on atteignait un espace circulaire, décoré de guirlandes phosphorescentes, au centre duquel se dressait un long serpent de bois : le toboggan de cent mètres ouvert à tous les enfants de la ville. Horn n'avait pas tort. En dépit des cris, des rires, des bouffées de musique qui montaient jusqu'à nous, l'ensemble dégageait une impression de sereine morosité. Je me demandai alors, en jetant un coup d'œil à l'une des quatre holocaméras qui filmaient la terrasse, ce que la Terre penserait lorsqu'elle recevrait ces images.

« Peut-être ne sommes-nous bons qu'à faire la guerre ? »

Mais Horn s'esclaffa. « Maleterre ! Votre guerre *est* une fête. À propos… Où sont passés ces cinquante prisonniers que Sévère voulait voir brûler vifs ?

— Toujours en prison. Rachel a obtenu leur grâce.

— Oh. Bien sûr. J'aurais dû m'en douter. Pas de massacre le jour du mariage. C'est une vraie princesse. » Avec, dans le regard, une amertume poignante, Horn contempla le palanquin noir et or surmonté d'une croix, à l'autre extrémité de la terrasse. Son auvent frémissait sous l'effet de la brise. À minuit pile, Sévère Ostrelion y recevrait les vœux de Rachel et Duncan.

« Quel gâchis », murmura l'ambassadeur en allumant un cigare. Et il le répéta plusieurs fois, comme s'il avait oublié ma présence. « Quel gâchis ! » Puis, il finit son verre, le jeta par-dessus le parapet et se mêla à la foule en traînant derrière lui une cape de fumée odorante. Je ne le retins pas. Je n'essayai même pas de le suivre.

Le sentiment d'une catastrophe imminente, et l'incapacité dans laquelle je me trouvais de prédire la forme qu'elle allait prendre, me paralysaient.

Aujourd'hui, je sais que cela n'aurait rien changé. Même si j'avais trouvé le courage de conseiller au Basi-leus l'arrestation de Jerry Horn – ou du moins, sa mise à l'écart pour quelques heures –, le désastre aurait quand même eu lieu. Il n'en est pas moins vrai que je consacrai

les deux dernières heures de l'année 2999 à méditer sur cette stratégie et quelques autres, sans parvenir à en choisir aucune.

Et ce qui devait arriver arriva. À minuit moins dix, Ostrelion fit sonner les cors et appela Duncan et Rachel à ses côtés. Spontanément, la foule fit cercle autour du palanquin tandis que, dans le ciel baigné par la lumière marine d'Argos, Délos et Corinthe, les quatorze vaisseaux de la septième escadre s'avançaient avec des feulements de fauves ailés. Une centaine de soldats, tous issus de la garde rapprochée du Basileus, avaient pris position sur le pourtour de la terrasse. Au passage de la formation, ils élevèrent leurs fusils et firent feu trois fois de suite, dressant au milieu de la nuit une cage de lumière blanche qui semblait se prolonger jusqu'aux étoiles. Tout le monde applaudit ; les notables comme la foule massée au pied du Palais et dont on percevait la clameur lointaine.

C'était l'Olympe tel que nous l'avions rêvé : incorruptible, imprenable, éternel. Je me sentis soudain très heureux.

« Dans quelques instants, dit le Basileus d'une voix moins ferme qu'à l'accoutumée, nous célébrerons la trente-neuvième union entre un Hayek et une Cisley. J'aimerais que ce mariage soit aussi l'occasion de refonder notre alliance avec la Terre-Mère. Qu'ils sachent, là-bas, ce qu'ils nous doivent, puisqu'ici, jamais nous n'oublions ce que nous leur devons. »

Tous les visages se levèrent alors, d'un même mouvement, vers la sphère encore masquée, que les deux dirigeables de la Navale soutenaient au-dessus de la flèche de Saint-François. Une corde argentée, surgie des hauteurs, s'abattit mollement aux pieds du Basileus. Celui-ci la ramassa et lui infligea une traction volontaire. Le drap de protection, qui semblait sans poids, glissa et s'évanouit dans l'obscurité.

La Terre apparut.

Du moins, c'est ce que je crus. Ce que tout le monde crut.

Puis je me souvins que la Terre était bleue. *Pas* brune, rouge et noire. Qu'on n'y trouvait plus de chaînes volcaniques actives en permanence depuis des siècles. Et que les océans occupaient deux tiers de sa surface.

Ce qui, depuis une semaine, planait sur Saint-François, n'était pas l'image de la Terre mais celle de l'Œil Noir des Dragons.

Surprise et apeurée, la foule reflua brusquement, laissant en son centre un cercle vide, comme pour conjurer la présence du monde miniature suspendu dans le ciel. Un homme, cependant, résista au mouvement général et, dès qu'il eut assez de place, se mit à arpenter

l'arène avec satisfaction.

« Il me semble que je dois à cette assemblée quelques éclaircissements. » Horn, splendide dans son uniforme d'apparat, leva lê bras et désigna la petite planète qui tournait au-dessus de lui.

« *Monsieur !* » commença le Basileus en surgissant au premier rang.

Mais Horn l'arrêta d'un geste. « Non, Sévère. Je vous en prie. Vous m'avez tous demandé de jouer le jeu. De respecter vos coutumes. Et c'est ce que j'ai fait. Maintenant, à vous de m'écouter. »

Ostrelion vacilla, comme s'il venait de recevoir un coup en pleine face. Je vis ses poings se fermer, et les muscles de son cou se tendre… Mais contrairement à ce que j'escomptais, il ne proféra aucune menace, ne lança aucun ordre à ses gardes. La petite main blanche de Rachel, qui venait de se poser sur son épaule, le retint au dernier moment.

« Jerry, murmura la princesse en s'avançant d'un pas dans le cercle vide. Je croyais que nous nous étions compris. »

Elle était si belle, dans sa robe safran, que Horn faillit renoncer. Je vis son visage maigre se détendre et s'adoucir, comme celui d'un blessé succombant à une dernière hémorragie. Mais cela ne dura qu'un instant. Ensuite, il se reprit et la malveillance se peignit à nouveau sur ses traits. Duncan Hayek, pâle et agité, venait de se joindre à Rachel.

« Oh, mais nous nous *sommes* compris, ma belle, dit Horn avec, dans la voix, une douceur inattendue. Il n'y a pas de place dans votre vie pour un mariage d'amour. Vous vous êtes tout entière vouée à la politique. C'est très bien. Je peux le faire aussi. Tout ce que je demande, c'est qu'on m'écoute. »

Et, chose étrange, c'est ce que nous fîmes.

La Terre, expliqua Horn, avait changé en huit siècles. Tellement changé que nous ne l'aurions sans doute pas reconnue. La plupart des gens, là-bas, n'étaient plus tout à fait humains. Ils s'étaient transformés eux-mêmes. Certains possédaient des corps façonnés sur mesure, qui leur garantissaient l'immortalité. D'autres n'étaient plus que de purs esprits, vivant dans la mémoire d'ordinateurs géants. D'autres encore – les colons des lunes de Jupiter, de Saturne, et ceux de la plupart des systèmes solaires découverts depuis Olympe – avaient renoncé à respirer de l'oxygène. Ils vivaient sous terre, sous l'eau, dans l'atmosphère de géantes gazeuses, voire dans l'espace lui-même. Leur peau était dure comme du fer. Leurs yeux filtraient les radiations les plus nocives… « Nous ne sommes plus une communauté, ajouta Horn. Même si nous conservons des intérêts communs. Mais ces intérêts eux-mêmes sont devenus si complexes et si imbriqués que

d'autres êtres s'en occupent pour nous. »

Il se tut, tira sur son cigare, admira l'éclat paillé du vin dans son verre, réfléchit. Quels êtres ? Il ne le dit pas. En revanche, nous eûmes droit à un long développement sur les progrès technologiques dont nos huit siècles d'isolement nous avaient privés. Horn évoqua en particulier des machines si petites qu'elles étaient invisibles à l'œil nu. Des machines capables de se reproduire elles-mêmes et d'accomplir n'importe quelle tâche pourvu qu'on les ait convenablement programmées. Sur la Terre du Trillenium, et tous les mondes humains, elles étaient, à l'en croire, omniprésentes.

« J'en possède la plupart des souches de base dans mon vaisseau, dit-il encore. Lorsque je me suis rendu au-delà d'Ithaque, la semaine dernière, j'en ai chargé quelques millions d'unités à bord d'une petite sonde, que j'ai dirigée vers l'Œil Noir des Dragons. La sonde a brûlé et dispersé les machines dans l'atmosphère. La moitié d'entre elles sont programmées pour servir de relais optiques. De caméras. Ce sont elles qui nous transmettent ces images, là… Enfin, elles les transmettent à mon vaisseau, qui les recompose et les répercute jusqu'à nous. »

Horn leva la main vers le monde en réduction qui tournait au-dessus de la terrasse. La foule poussa une plainte craintive. Horn jeta au Basileus un regard de défi et rit. « C'est Paul Kerkorian, votre ancien chef du protocole, qui m'a expliqué comment modifier l'habillage de votre petite planète. C'est terrible, Sévère, mais je crains qu'il ne vous pardonne jamais de l'avoir limogé. Enfin, bref : grâce à lui, nous bénéficions ce soir d'une excellente retransmission de ce qui se passe sur l'Œil Noir – en temps réel. » »

Comme si un vent glacé s'était frayé un chemin jusqu'à moi au milieu de la foule, je sentis ma nuque frémir et mes cheveux se dresser sur ma tête. Je regardai autour de moi. Puis derrière. J'ouvris mes mains, les frottai l'une contre l'autre et contemplai mes paumes… Oh ! Dieu.

Étais-je le seul à saisir la portée des paroles de Horn ? S'il avait réussi, en quelques heures et sans l'aide de quiconque, à mettre en place un réseau de caméras-espions sur l'Œil Noir, depuis combien de temps étions-nous – *nous* – sous semblable surveillance ? Combien de siècles ? Pendant un instant, j'eus la vision d'une sphère bleu-vert flottant, quelque part, au-dessus d'une grande ville de la Terre. Et cette sphère était Olympe. Ils nous voyaient, là-bas. Ils nous voyaient.

« La moitié des machines que j'ai envoyées sur l'Œil sont des relais, reprit Horn. Mais l'autre moitié est d'une nature différente. J'imagine qu'on pourrait les qualifier d'engins de guerre. Ce sont des robots composés d'un million d'atomes à peu près. Si l'environnement est

propice – et il l'est –, il faut à chacun d'eux une quinzaine de minutes pour se reproduire. Il y a quelques mathématiciens de valeur, sur Olympe. Ils pourront sans peine vérifier mes dires. À raison d'une duplication tous les quarts d'heure, il a suffi de trois jours à peine pour saturer l'atmosphère de l'Œil. Après ça… » Horn eut une grimace fataliste. « Eh bien, comme je l'ai dit, ce sont des engins de guerre. Programmés pour détruire. Les Dragons n'avaient aucune chance. »

Il fit un geste. À la surface de la sphère, la projection changea. Une multitude de scènes vues à hauteur d'homme emplit l'espace au-dessus de nous. Des villes étranges, composées de bâtiments tétraédriques et de dômes oblongs. D'énormes porches de pierre noire. Des statues colossales, représentant des serpents et des lézards géants. Et, parmi ces édifices, une foule hurlante de silhouettes reptiliennes qui se tordaient sur le sol, déchirées par les griffes d'un envahisseur invisible. De temps en temps, la nuée de machines microscopiques était si dense qu'on croyait la voir : un tourbillon de mouches translucides, planant au-dessus de l'holocauste.

Rachel porta sa main à sa bouche. « Jerry, murmura-t-elle. Ces machines. Elles…

— Oui, princesse. Elles mangent. Et elles continueront jusqu'à ce que le dernier des Dragonneurs ait rendu l'âme. »

À nouveau, je frottai mes mains l'une contre l'autre. J'éprouvais soudain une sensation de démangeaison insupportable.

« C'est impossible, lança soudain le Basileus d'une voix tremblante. De telles choses n'existent pas. C'est une illusion, un trucage.

— Un trucage ? répéta Horn. Non. Demandez au capitaine Duncan Hayek. Il sait, lui. »

Tous les visages se tournèrent vers le futur *pater basi-leos,* qui se tenait toujours à côté de Rachel. Il était livide et tremblait de tous ses membres. La princesse qui, jusque-là, ne lui avait pas prêté attention, eut un mouvement pour lui venir en aide, mais il la repoussa violemment avant de tomber à genoux. Je vis ses lèvres se retrousser, sa langue gonflée pointer entre ses dents. J'entendis un râle inarticulé sourdre de sa gorge. Puis, avec une convulsion effrayante, Duncan vomit un flot de sang.

« Ne le touchez pas ! lança impérieusement Jerry Horn. Ce sont les mêmes machines que celles de l'Œil. Il les a absorbées il y a à peu près deux heures, en buvant du vin. Elles ont entièrement colonisé son corps, mais se dissocieront en éléments inoffensifs dès qu'il sera mort. Vous ne pouvez rien pour lui. »

Le cercle des invités s'élargit de deux ou trois pas avec horreur,

abandonnant le pauvre Duncan sur le sol nu, face à son tourmenteur. Horn recula lorsque la mare de sang menaça de souiller ses bottes. « Et voilà, dit-il avec, toujours, cette étrange douceur dans la voix. Beaucoup de politique, et un peu d'amour. Je ne suis certes pas un Hayek – mais il me semble que ma propre performance contre les Dragons risque d'être difficile à égaler. Vous ne croyez pas, Sévère ? » Horn gloussa. « La guerre est finie et c'est *moi* qui l'ai gagnée. Alors, je me demandais… puisque le *pater basileos* est empêché… si vous ne pourriez pas reconsidérer votre position. Et bien entendu, vous aussi, Rachel. C'est même à vous que j'aurais dû poser la question en premier. Ma princesse, nous sommes le premier janvier 3000 et il est minuit dix. Voulez-vous m'épouser ? »

Le Basileus, en dépit de son âge, possédait la force d'un taureau. Avec un cri de rage, il s'arracha aux premiers rangs et fondit sur Jerry Horn. Mais celui-ci lui jeta le contenu de son verre de vin au visage et, dans la seconde qui suivit, tout le monde comprit ce que *cela* voulait dire.

Horn laissa tomber son verre sur le sol, où il rebondit sans se briser. Il regarda Ostrelion hurler et se griffer la face, avec la même absence d'expression que lorsque Duncan se faisait dévorer tout vif sous ses yeux. Il regarda la planète brune et noire, morte elle aussi, qui tournait doucement au-dessus de lui. Il sourit à Rachel, puis me chercha du regard.

« Je voulais juste être l'un de vous, murmura-t-il. Être dans le Palais avec vous – pour toujours. Tout est trop compliqué, là-bas… » Il eut un geste vague en direction du ciel. « On n'y comprend plus rien. »

Sans doute avait-il autre chose à dire. Mais il n'en eut pas le temps. L'un des gardes personnels du Basileus, horrifié par le sort de son maître, pointa son fusil sur Horn et lui brûla le cœur.

L'art du récit, disait mon père, est une arme à double détente. Le sujet vient d'abord. L'effet ensuite. Mais jamais l'un ne va sans l'autre. Et voilà que je m'interroge. Que je me demande si je n'ai pas fait une erreur. De *qui* ai-je raconté l'histoire ?

Jerry Confucius Horn ? C'est la réponse la plus évidente, mais tout au fond de moi, je sais que ce n'est pas vrai. Il nous soucie peu, par exemple, de savoir pourquoi Horn, après tant d'années d'oisiveté à l'ambassade, s'était mis en tête d'épouser Rachel. Comme je l'ai dit, j'ai appris par la suite qu'il avait un passé – et assez lourd. J'imagine que celui-ci menaçait de le rattraper et que Horn, avec cette espèce de candeur sinistre qui n'appartenait qu'à lui, rêvait de lui échapper en devenant un membre éminent de notre communauté. Le plus éminent même : *Pater basileos.* Mais il était intelligent, à sa manière. Il savait

que c'était impossible. Cette scène atroce, ‘ sur la terrasse de Saint-François, n'était que du théâtre, le décorum de son suicide. Je crois qu'une fois enterrées ses illusions, il voulait simplement qu'on se souvienne de lui.

Ce n'est pas non plus l'histoire de Sévère Ostrelion, ni celle de Duncan Hayek ou de Rachel. Ni la mienne. Ce n'est même pas la chronique d'un moment de la vie sur Olympe, ou la fin de la guerre contre les Dragons…

Moi, je crois que le véritable sujet de cette histoire, c'est Jorge.

Le 2 janvier, j'accompagnai le détachement auquel Rachel avait donné ordre de rapatrier le corps de Horn.

Il n'était pas le premier ambassadeur à mourir sur Olympe – quoi que son sens du drame fût sans commune mesure avec celui de tous ses prédécesseurs. Il existait une procédure, connue de quelques responsables au Palais.

Le corps devait être placé dans l'une des cryoalvéoles du vaisseau. Cette disposition suffisait à lancer la mise en route des moteurs au bout de quelques heures. Le navire regagnait alors la Terre – du moins je l'imagine – et pendant huit ou dix mois, nous restions seuls. Après quoi, un nouvel ambassadeur nous était envoyé.

Je montai donc, avec les hommes de Rachel, dans le grand croiseur gris foncé et, tandis qu'ils emportaient le corps, errai seul à travers les coursives. Je ne cherchais rien de précis. Mais *quelque chose* finit par me trouver. Un visage asexué qui se matérialisa, au détour d'un couloir, sur un petit écran de contrôle et me sourit.

« Je sais ce que vous pensez. ».

J'étais au-delà de la surprise, au-delà de la peur. Je m'assis sur le sol de métal nu et me massai les tempes.

« Qui êtes-vous ?

— Jorge, bien sûr. » Le visage sourit de nouveau. « Et c'est vrai, vous savez. Je peux vraiment lire dans votre esprit. Enfin, pas au sens littéral du terme. Je ne fais que deviner. »

J'imagine que Jorge essayait de me rassurer en insistant sur le caractère non surnaturel de son intrusion. Mais ça ne faisait qu'empirer les choses. Un *homme* aurait-il pris autant de précautions ?

« Je ne sais pas ce que je pense, murmurai-je.

— Mais si. Vous vous dites que votre monde est une chimère. Que la Terre vous a dupés pendant huit siècles, sans jamais cesser de vous

surveiller. Et que des millions d'Olympiens sont morts pour rien dans la guerre contre les Dragons, alors qu'il aurait suffi d'une éprouvette pleine de nanoagents pour en finir tout de suite. »

J'ignorais ce que pouvaient être des nanoagents, mais le terme me paraissait convenir aux invisibles machines de mort de Jerry Horn. « Pourquoi ne pas l'avoir fait ? Pourquoi ne pas nous avoir aidés auparavant ?

— Mais parce que tout est lié sur Olympe. La guerre. Les rites. La politique. Les histoires de famille et les intrigues de palais… Toucher l'une ou l'autre partie, c'est compromettre l'équilibre du tout. Et nous aimons le tout, Éric. Nous l'aimons vraiment. Vous êtes… » Jorge chercha ses mots un instant. « Notre utopie. C'est vrai, nous vous observons. Nous suivons votre histoire, jour après jour. Nous aimons la façon dont vos soldats portent la cape et se battent à l'épée. Nous aimons vos abordages. Et vos drapeaux, vos cérémonies. Les bustiers de vos princesses. Leurs amants. Même l'allure de vos ennemis. Nous aimons tout. Chaque fois que nous avons besoin d'espérer ou d'être consolés, c'est vers vous que nous nous tournons.

— Ne dites pas “nous”.

— Excusez-moi ? »

Je me redressai un peu. « Vous ne parlez pas au nom du genre humain. Vous n'êtes pas un homme. Vous êtes… quoi, d'ailleurs ? Un ordinateur ? Une machine ? »

Jorge secoua la tête avec indulgence. « Un peu des deux. Et un peu plus. Mais ça ne m'empêche pas d'aimer les histoires de rOlympe. Il n'y a plus vraiment d'hommes, vous savez. Jerry vous l'a dit. Il y a des… êtres qui possèdent une origine commune. Et j'en fais partie. Mes origines sont sur Terre, comme les vôtres.

— Et Horn ? D'où venait-il ? »

Jorge me raconta ce qu'il savait, et que j'ai déjà dit auparavant, à savoir que l'homme dont le corps reposait désormais dans une cryoalvéole, à l'autre extrémité du vaisseau, avait été un escroc brutal, mais non dénué d'envergure, et qu'il avait gagné l'Olympe pour ne pas avoir à payer le prix des diverses félonies commises dans sa jeunesse. « En septembre, j'ai reçu un message de la Terre m'informant qu'il était cité à comparaître au tribunal de la strate Paris, poursuivit Jorge. Et que s'il ne se présentait pas là-bas de lui-même, on enverrait quelqu'un le chercher. Je le lui ai dit. Je lui ai demandé ce qu'il comptait faire. Il ne m'a pas répondu. »

Je ris. « À *nous*, il l'a fait savoir en tout cas ! Quand même, Jorge… Quand même ! Horn était peut-être très habile, mais j'ai peine à croire

que la Terre ait pu se montrer d'une telle désinvolture. Vous nous l'avez envoyé, bon sang ! Vous nous l'avez envoyé en sachant qu'il serait notre seul contact avec vous. Qu'il vous *représenterait* pendant le Trillenium. S'il y avait une date où tout devait être parfait, c'était bien celle-là.

— Ah ! Ça, c'est exactement ce que nous aimons en vous, les Olympiens. Votre goût du protocole. » Les yeux de Jorge brillaient. « Mais de notre côté, toutes ces choses n'ont plus beaucoup de sens. Il y a tant de groupes différents. Tant d'intérêts, de croyances et même de calendriers différents… »

Il me fallut quelques instants pour comprendre ce qu'il voulait dire. Nous étions les seuls. Les derniers. Sur Terre, personne ou presque n'avait fêté le passage à l'an 3000.

« En quelle année sommes-nous ? lui demandai-je alors.

— En 701 DJ. »

À son sourire, je compris que Jorge se réjouissait de ma stupeur à venir. Mais j'en avais assez d'amuser une Intelligence Synthétique. J'en avais assez de poser des questions. Je ne dis rien. Et finalement, ce fut lui qui conclut.

« Le 16 mai 701 Depuis Jorge. »

Les grandes familles sont toujours là. Elles tentent de comprendre ce qui s'est passé et, si je continue à me taire, finiront par donner des événements une explication acceptable. Rachel Ostrelion de Cisleya occupe le trône laissé vacant à la mort de Sévère. Cette situation s'est déjà produite. Bientôt, elle épousera l'un ou l'autre des cadets Hayek. Michael est celui qui lui plaît le plus. Il est, indiscutablement, de la trempe de Duncan, même si je doute qu'il ait jamais l'occasion de le prouver. Leur premier enfant mâle sera couronné Basileus par sa mère, et l'ordre régnera à nouveau.

Juste avant de quitter le vaisseau de Jerry Horn, j'ai dit à Jorge qu'il était préférable que la Terre renonce à son ambassade sur Olympe, au moins pour un certain temps.

De retour au Palais, j'ai eu une brève conférence avec les gens de l'Amirauté. Je leur ai suggéré de laisser les cinquante prisonniers dont Sévère avait ordonné la crémation s'emparer d'un vaisseau aux soutes bien garnies. Après tout, ils sont les derniers Dragons en vie. Un tiers du groupe est composé de femelles. Avec un peu de chance, ils trouveront un moyen de s'établir quelque part, au-delà d'Ithaque – peut-être de reconquérir l'Œil Noir si les nanoagents répandus par Horn se sont dissous dans la biosphère. Et il n'est pas impossible que, d'ici au prochain millénium, nous nous retrouvions à nouveau face à

face. Les Amiraux m’ont dit qu’ils réfléchiraient, mais j’ai vu, à leurs yeux de conspirateurs, que mon plan leur plaisait.

Cela me laisse libre de vaquer à mes propres affaires. J’ai une femme, dont je n’ai pas parlé puisqu’elle n’a joué aucun rôle dans cette histoire. J’ai aussi un fils, Emett. Dans deux ou trois décennies, il me succédera comme secrétaire et confident auprès du prochain Basileus. Lorsqu’il me demandera conseil, le matin de son premier jour au Palais, je ne lui parlerai pas de la Terre qui s’est éloignée de nous mais continue de nous observer, grâce à l’air lui-même – qui m’observe au moment où j’écris ces lignes –, et dont les mystères, à l’image du sourire de Jorge sur son écran, me semblent désormais impénétrables.

Je lui dirai simplement que l’art du récit s’apprend mais ne s’enseigne pas, et que la lucidité est une valeur surévaluée.

LE SEMEUR DE CAUCHEMARS

Andreas Eschbach

Réussi ! Grands dieux, il avait réussi ! Joué son va-tout, gagné et raflé toute la mise. Fait la nique à la mort comme personne avant lui. Avec une aisance, une facilité qu'il n'aurait jamais osé espérer. Il gardait présent à l'esprit l'instant où l'étincelant masque en aluminium s'était abaissé sur son visage, il voyait encore s'élever les nappes froides et blanches de l'azote liquide, il continuait de percevoir les relents des produits chimiques, d'entendre le sifflement de l'installation… et de ressentir l'angoisse pitoyable qui avait été la sienne pour ne pas y avoir réellement cru, persuadé que sa perte de conscience serait définitive.

Un soulagement mêlé de ravissement s'empara de lui, prêt à le submerger. Il avait franchi l'abîme du temps, triomphant en un éclair d'un millier d'années. Ce qu'il avait sous les yeux ne laissait planer aucun doute à ce sujet. Large vallée, villes argentées flottant dans les nuages, myriades de lumières, aéronefs planant çà et là avec une élégance extraordinaire : spectacle d'une nature débordante de vie, dont les proportions harmonieuses évoquaient celles d'une pure œuvre d'art et où tout était si colossal, si imposant qu'il lui semblait inconcevable que ce pût encore être la Terre, et non une planète de la taille d'un soleil.

Et bien sûr, il était guéri. Il détailla son corps dévêtu, debout devant cette gigantesque vitre en verre invisible que son souffle ne couvrait pas de buée, sur laquelle ses doigts ne laissaient aucune trace et qui était juste froide et lisse au toucher. Il ne se rappelait pas s'être réveillé nu dans cette salle immense, aussi vaste qu'un gymnase et aussi sobre qu'un musée. Les murs et 10 sol étaient taillés dans un marbre de grande qualité. À cette distance, on distinguait à peine le matelas posé au centre de la pièce. Au début, il n'avait rien remarqué ; il s'était simplement palpé le ventre pour les trouver, ces métastases sur le point de percer et de l'anéantir. Mais elles n'y étaient plus. *Je suis guéri !* avait-il songé. Cependant, cette pensée s'envola dès que son regard se fut éclairci et qu'il vit ce qui l'entourait.

Force lui fut de reconnaître que c'était plus qu'une guérison. Même ses poignées d'amour avaient disparu. Il se découvrit des muscles d'une vigueur insoupçonnée. Il avait l'air plus fringant que jamais.

Il était temps d'examiner de près ce monde dont il faisait

désormais partie.

Comme si cette idée avait joué le rôle de facteur déclenchant, une porte s'ouvrit et trois femmes entrèrent, gloussant et caquetant, d'humeur manifestement folâtre. Cela l'effraya quelque peu. Son premier réflexe fut de courir jusqu'au matelas et de dissimuler sa nudité dans la fine couverture, mais il resta ensuite stupidement planté là. À en juger par l'accoutrement arboré par ces femmes, cette époque avait d'autres normes en matière de bienséance et de décence. Elles ne se formalisèrent pas le moins du monde de ce qu'il fût en costume d'Adam, bien au contraire : elles l'encerclèrent en riant, lui touchèrent le visage, les épaules, et le taquinèrent en s'amusant visiblement comme des reines. L'une prit même son sexe en main et éclata d'un rire lumineux en remarquant la réaction physique involontaire que cela provoqua chez lui. Une réaction qui n'était d'ailleurs pas sans rapport avec le spectacle qu'elles lui offraient : ce qu'il avait de loin pris pour des vêtements se limitait à de légers voiles de mousseline qui accentuaient plus qu'ils ne masquaient les courbes absolument parfaites de leurs corps.

« Qu'es-tûû ? » lui demanda l'une d'elles, dans ce qu'il identifia non comme une langue étrangère, mais comme un anglais usé par le temps et difficile à saisir.

« Adison, répondit-il. Mon nom est Jim Adison.

— Adison », répéta-t-elle avec un sourire.

Un ravissant sourire.

Un soupçon brûlant lui traversa l'esprit : était-il possible qu'il ait atterri dans un futur peuplé exclusivement de femmes, à une époque postérieure à l'extinction de la gent masculine ? Et qu'elles l'aient tiré de sa léthargie pour assouvir leurs désirs ?

À cet instant précis, une exclamation sonore retentit au-dessus de leurs têtes. Une voix profonde et puissante cria quelque chose qu'Adison ne comprit pas. Sur une galerie qu'il n'avait jusqu'alors pas remarquée apparut un homme paré d'une robe majestueuse, rayonnant de noblesse et d'autorité. Il toucha un sombre renflement de la balustrade et en une fraction de seconde, de façon quasi irréelle, le métal se mit à fondre et à couler sous forme de gouttelettes argentées semblables à du mercure, qui se figèrent instantanément en une succession de marches étincelantes suspendues dans le vide.

« Ne soyez pas aussi… impatientes », dit-il sévèrement en descendant à pas lents l'incroyable escalier. (Sa voix avait quelque chose d'étrange, d'étudié.) « Il vient juste de se réveiller. Laissez-lui le temps de prendre ses marques. Il a dormi très longtemps. Très, très

longtemps. Mille ans. »

Il ajouta quelques mots dont le sens échappa à Adison, mais qui eurent pour effet que les femmes s'écartèrent de lui, la mine boudeuse, et se retirèrent en grommelant.

« C'est donc vrai ? demanda-t-il. J'ai dormi mille ans ? »

L'homme le regarda et hocha la tête. « D'après l'ancien calendrier, nous sommes en l'an 3000. À peu près. » Il esquissa une sorte de révérence. « Mon nom est Waanu.

— Adison. Je m'appelle…

— Jim Adison. C'était écrit sur ta capsule d'hibernation.

— Ma capsule d'hibernation, oui… » Un métal brillant, il se rappelait. Aussi brillant que ces marches flottant dans le vide. Il toucha l'une d'entre elles en passant sous l'escalier. Elle ne recula pas d'un millimètre et ne produisit aucun son lorsqu'il s'avisa de taper dessus. « Mille ans… Il aura donc fallu aussi longtemps pour trouver un remède à ma maladie… Car je suis bien guéri, n'est-ce pas ?

— Naturellement », répondit Waanu avec un léger sourire. Ses cheveux étaient d'un gris argenté, mais son visage ne présentait pas la moindre ride. Impossible d'estimer son âge. « J'imagine qu'à tes yeux, la technique moderne doit ressembler à de la sorcellerie. » Il accompagna ses paroles d'un geste nonchalant. Les marches se pulvérisèrent en une nuée de billes scintillantes qui fusèrent comme des étincelles jaillies d'une explosion et vinrent se fondre à nouveau dans la rambarde au-dessus de leurs têtes. « Cela te plaît, ici ?

— Oui. C'est fantastique. Je veux dire… d'être en vie. C'est plus que je ne pouvais espérer !

— Tu aimes le marbre ? poursuivit Waanu en se dirigeant vers le mur du fond. C'est à la mode, en ce moment. Tu connais cette matière, je suppose. Cela devait déjà exister à ton époque, non ?

— Oui, bien sûr. C'est joli, oui. Mais un peu… comment dire… »

Waanu activa un petit bouton luisant niché dans la paroi : le marbre disparut et se transforma en un acier brut légèrement oxydé.

« La saison dernière, c'était l'acier, mais je n'en raffole pas. Tu préfères peut-être le bois ? »

Le métal céda la place à un magnifique lambris de couleur claire.

« Programmation subatomique, ajouta Waanu en guise d'explication.

— Incroyable, lança Adison. C'est vraiment…

— Dois-je laisser le bois ?

— Oui. Oui, le bois est très beau.

— Peut-être auras-tu envie de t'habiller. Tu trouveras là derrière une installation conçue pour fournir des vêtements. Quand tu voudras en changer, jette-les dans le broyeur placé à côté.

— Dans le broyeur, répéta Adison. Compris.

— Mais tu souhaites sans doute te reposer encore un peu. Si jamais tu as besoin de nous, nous sommes en bas, dans le jardin.

— Dans le jardin, entendu », répondit Adison avec un hochement de tête. En voyant Waanu se détourner pour se retirer, il l'interpella précipitamment. « Et comment je fais si… j'ai un petit creux ? Ou si j'ai envie de… enfin, tu vois ce que je veux dire… »

L'autre parut très étonné, presque effaré. « Tu as faim ?

— Non, mais ça peut toujours venir, pas vrai ?

— En aucun cas. L'air est saturé de gaz nourrissant.

— De gaz nourrissant ? Et pour ce qui est de… » Il s'interrompit. « Okay. J'imagine la réponse. Dis-m'en plus sur ce monde. Y a-t-il des vaisseaux spatiaux ? Avons-nous colonisé d'autres planètes ? » Une pensée lui traversa l'esprit, et ce fut comme si un gouffre s'ouvrait sous ses pieds. « Et d'ailleurs, sommes-nous encore sur Terre ? »

Waanu semblait peu désireux d'aborder le sujet. « Oui. Nous sommes sur Terre. Et nous avons des colonies dans toute la galaxie, sur d'autres planètes, sur des soleils…

— Sur des *soleils* !

— Je n'y connais pas grand-chose, tu sais. Repose-toi et viens nous rejoindre », conclut-il avant d'ajouter sur un ton dépourvu de toute allusion scabreuse, exactement comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle qui fût : « Les femmes sont impatientes de coucher avec un homme du passé. »

Ça ne peut pas être Van 3000. Ce mantra fut le sien durant les premiers jours et les premières semaines, sa prière du matin tout autant que du soir. *Je dois être au paradis.* Il passait d'un lit à l'autre, se glissait d'une femme à l'autre en oubliant toute morale, toute convenance, s'épuisant sans retenue, ce qui lui valait l'adoration de ses partenaires.

De ces compagnes occasionnelles, Elea était celle qui lui plaisait le plus.

« Quel âge as-tu ? » lui demanda-t-il un matin en se réveillant à ses côtés.

Elle le dévisagea comme si elle ignorait ce dont il voulait parler. « Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Ça m'intéresse, voilà tout. »

Physiquement, elle donnait l'impression d'avoir vingt ans, mais son comportement trahissait une maturité plus profonde. L'homme du quatrième millénaire naissant avait-il découvert la formule de l'éternelle jeunesse ? Voire de l'immortalité ?

« Cesse un peu de penser au passé et à l'avenir, répondit Elea en lui posant la main sur la poitrine. D'ailleurs tu penses beaucoup trop, c'est étrange. Aujourd'hui, c'est aujourd'hui ; maintenant, c'est maintenant. Aime-moi au lieu de poser des questions inutiles. »

Adison se redressa. « Que veux-tu ! Nous autres, hommes de Neandertal, réfléchissons énormément », lança-t-il en comprenant soudain que ce monde nouveau ne pouvait être le paradis : un paradis digne de ce nom exaucerait-il tous vos désirs pour vous laisser au réveil avec un pareil sentiment de frustration ?

C'était l'an 3000, une époque affranchie de toute contrainte. Nul n'était plus obligé de travailler pour vivre, pas plus que de manger, boire ou déféquer. Chacun était libre de faire ce dont il avait envie.

Adison se demanda s'il pourrait supporter cette situation indéfiniment.

Il se mit à entreprendre de longues promenades solitaires. Il était difficile de ne pas se perdre, car les arbres du gigantesque parc dans lequel ils vivaient – si gigantesque que pas une clôture, pas un mur ne paraissaient en fixer les limites – étaient tous extrêmement semblables. Autant d'arbres magnifiques, sans le moindre défaut, obtenus probablement par clonage – ou quel que fût le terme désormais employé. De la même façon, chaque bifurcation ressemblait à la précédente. Parfois, des navettes passaient en planant devant lui, laissant entrevoir de nombreux passagers derrière leurs larges baies vitrées, mais jamais il n'entra en contact avec aucun d'entre eux. Dans les villes flottantes également, on assistait au spectacle d'une vie foisonnante, et certains jours, lorsqu'il s'enfonçait profondément dans le bois, il voyait à l'horizon des structures lumineuses grimper vers le ciel. Ce devaient être des vaisseaux spatiaux.

« Plus tard, peut-être », lui répondit Waanu lorsqu'il demanda s'il pourrait un jour voler lui aussi à bord d'un de ces appareils.

« Ça veut dire quoi, "plus tard" ? insista-t-il.

— Ça veut dire plus tard », répliqua l'autre en enlaçant Lisere avant de se retirer avec elle dans les appartements voisins.

Ils étaient environ vingt à vingt-cinq hommes et femmes à partager cette vie dissolue, là, dans ce parc, à l'intérieur de ces bâtiments affolants qui défiaient les lois de la pesanteur. Adison ne noua de relations qu'avec certains d'entre eux. La plupart des hommes se contentaient de brèves apparitions et s'éclipsaient tout aussi rapidement, souvent à bord d'étranges engins volants au ronflement caractéristique. Et lorsqu'ils étaient là, ils s'adjoignaient la compagnie de quelques femmes, bavardaient avec elles dans ce charabia qu'Adison ne comprenait pour ainsi dire pas, tout en lorgnant de temps à autre vers l'étranger d'un œil méfiant.

« Que font-ils ? demanda ce dernier. Où vont-ils ? Je ne connais même pas leurs noms.

— Ils ont des tâches importantes à accomplir, lui répondit Nykis en se pelotonnant contre lui. Ne t'inquiète pas pour ça. »

Lorsqu'il eut repéré divers itinéraires possibles, il se mit à faire le trajet en courant. Il découvrit que cet exercice était lui aussi radicalement différent de ce qu'il avait connu.

C'était trop facile. Cela restait fatigant, bien sûr, mais il n'en ressentait aucune douleur, aucune courbature. Ce n'était tout simplement plus comme avant. Sans doute avaient-ils là encore trouvé la parade.

Ce fut durant l'une de ces tournées, noyé dans la pénombre dorée du soleil couchant, qu'il aperçut au loin un personnage qui, dans ce décor, détonnait comme un cri poussé au milieu d'une symphonie. Au bord du chemin, à distance respectable, se tenait un individu au faciès repoussant, affligé d'une vilaine bosse et tout de noir vêtu. Adison n'en crut pas ses yeux. Il s'arrêta pour dévisager l'inconnu, et ce dernier lui fit signe d'approcher.

Mais Adison se détourna et rebroussa chemin au pas de course. Lorsqu'il regarda en arrière, la sombre silhouette avait disparu.

« Il ne peut rien contre toi, déclara Waanu lorsqu'il l'interrogea à ce sujet. Simplement, tu dois l'empêcher de te toucher. Si tu respectes cette consigne, tu ne risques rien. Le mieux, c'est que tu évites purement et simplement de lui parler.

— Mais qui est-ce ? Pourquoi erre-t-il comme ça, tout dépenaillé ? Pourquoi a-t-il l'air aussi étrange ?

— C'est une bonne question, répondit Waanu avec un hochement de tête. J'espérais qu'il ne viendrait pas traîner par ici. »

Ils lui montrèrent les activités ludiques qui leur faisaient passer le temps : tournois de ballon disputés en plein air, jeux de plateau dont

les règles étaient si compliquées qu'il ne les comprit pas, ou encore parties de cache-cache au cours desquelles il se perdit plus d'une fois à l'intérieur des bâtiments et déboucha dans des couloirs et des pièces dont il aurait pu jurer ne les avoir encore jamais vus. Un jour, lors de l'une de ces parties, les joueurs se dispersèrent dans le parc pour se dissimuler derrière des arbres et des buissons, et c'est là qu'Adison rencontra pour la seconde fois l'étrange individu. Il se tenait à une dizaine de pas, comme surgi de terre, figure sombre et inquiétante aux traits noueux et distordus.

« Adison », dit-il en lui tendant la main.

Ce dernier eut un mouvement de recul. Il trébucha sur une racine, tomba à la renverse et fut découvert… par Elea, qui se pencha sur lui avec un rire triomphant. « Je te tiens ! » s'écria-t-elle, hors d'haleine.

Il leva les yeux, désignant du doigt l'endroit où le sinistre personnage se trouvait quelques secondes auparavant. « L'horrible homme en noir, s'écria-t-il. Il était encore là. Elea… qui est-ce ? »

Elle le dévisagea de ses grands yeux magnifiques. Un voile de tristesse y brillait, une tristesse profonde, inextinguible.

« Nous l'appelons le Semeur de cauchemars. Il attend que tu l'autorises à te toucher. S'il réussit à le faire, une seule petite fois, il pourra à n'importe quel moment te transmettre ses cauchemars.

— Ses cauchemars ? Pour quelle raison voudrait-il me transmettre ses cauchemars ?

— Je l'ignore. Et si cette raison existe, je ne veux pas la connaître. »

Mais Adison, lui, entendait bien percer le mystère et avoir le fin mot de l'histoire, ne serait-ce que parce que c'était le seul véritable défi qui s'offrait à lui dans cet univers paisible, heureux, paradisiaque. Il reprit ses promenades solitaires, courant à travers l'aurore et le crépuscule, guettant la sombre silhouette. Il se mit en quête des cachettes les plus isolées, fouilla du regard derrière buissons et taillis. Au bout d'un certain temps, il se risqua à l'appeler, dès lors qu'il était suffisamment loin des bâtiments qui pointaient vers le ciel leurs cimes penchées et effilées, telle une somptueuse parure de jade et de jaspe.

Mais le Semeur de cauchemars demeura introuvable. En revanche, Adison constata que hormis les papillons, toutes les races animales avaient disparu, y compris moucherons et fourmis.

C'est ainsi qu'il finit un jour par s'égarer. Alors qu'il cheminait le long d'une piste qu'il croyait connaître, la fourche qu'il attendait ne vint pas. Débouchant à l'orée du bois, il se retrouva dans une contrée

inconnue et, vision ô combien effrayante, totalement *déserte.* Arbres et fourrés semblaient s'être volatilisés. Les villes flottantes elles-mêmes avaient été balayées du paysage, ainsi que les traînées lumineuses laissées dans le ciel par les engins spatiaux. Autour de lui s'étalait désormais une vaste plaine recouverte de maigres herbages où s'étirait cet étroit sentier, comme tracé au cordeau d'un horizon à l'autre.

Il s'arrêta pour regarder en arrière. Le bosquet du parc était encore en vue, mais tellement loin qu'Adison se dit qu'il n'était pas impossible qu'il ait couru dix heures d'affilée sans s'en être rendu compte.

« Adison… »

Il se retourna : il était là. Le Semeur de cauchemars… Plus proche que jamais, mais cette fois il ne tendit pas la main. Il resta simplement au milieu du chemin, enveloppé dans des haillons noirâtres qui exhalaient une puanteur indicible.

« Qui es-tu ? demanda Adison. Comment es-tu venu jusqu'ici ? »

Deux yeux humides étaient braqués sur lui. L'homme lui parut vieux, incroyablement vieux dans ce monde où jeunesse et vigueur étaient omniprésentes.

« Tu sais parfaitement qui je suis, Jim Adison. Et tu as bien vu que je peux apparaître et disparaître où et quand je le souhaite. Tes nouveaux amis m'appellent le Semeur de cauchemars, mais ils te cachent ma véritable identité. » Il tendit alors la main, en guise de salut. « Mon nom est Cohanur. »

Adison eut un brusque mouvement de recul. « N'espère pas que je tombe dans le panneau.

— Ils t'ont dit que j'allais essayer de te toucher, n'est-ce pas ? » Les lèvres du vieillard s'écartèrent en un sourire édenté et grimaçant. « Ils pensent tout savoir. Mais ils ne savent rien, absolument rien. Ils rêvent, c'est tout.

— Qu'espères-tu de moi ? »

À la grande surprise d'Adison, Cohanur éclata de rire. « Moi ? s'écria-t-il. La question est de savoir ce que *toi,* tu espères ! C'est toi qui m'as appelé, l'aurais-tu oublié ? C'est toi qui es parti à ma recherche, c'est toi qui m'as attendu. Eh bien, me voici. Dis-moi ce que tu veux. »

Adison dévisagea l'inquiétant personnage. Noué par l'angoisse, son cœur battait à tout rompre et son corps lui faisait l'effet de s'être transformé en porcelaine. Comme s'il pouvait voler en éclats d'un instant à l'autre. « Comment le sais-tu ? Que je t'ai cherché ?

— Je sais tout ce qui se passe. Dans cet univers, mon ami, je suis un magicien.

— Un magicien ? En l'an 3000 ? »

Le bossu s'esclaffa à nouveau d'un rire sonore, éraillé, bizarrement désespéré. « Tu ne me crois pas ? Vois plutôt. »

Alors, devant son spectateur médusé, le vieillard retira sa propre tête, déformée par un rictus hilare, la porta devant sa poitrine, la lança dans les airs, toujours ricanante, avant de la rattraper et de la remettre en place. Ensuite, de la main droite, il se dévissa le bras gauche, le repositionna, un jeu qu'il répéta de l'autre côté. Puis il se métamorphosa, prenant successivement, en l'espace de quelques secondes, l'apparence de Waanu, d'Elea et de tous ceux qu'Adison connaissait. Pour finir, il se pulvérisa en une pluie d'étincelles.

Certaines d'entre elles fusèrent sur le torse d'Adison, coulèrent sur sa tunique et se désagrégèrent.

« Alors ? demanda une voix surgie du néant. Impressionné ? »

Il hocha la tête. « Oui. »

Cohanur reprit corps aussi instantanément que si on avait allumé la lumière. « Eh bien, mon ami, qu'attends-tu de moi ? Pourquoi m'as-tu appelé ?

— Je voulais savoir qui tu es. Savoir pourquoi tu erres ici dans cet… accoutrement bizarre. Pourquoi tu cherches à faire peur aux gens.

— Je ne cherche pas à leur faire peur. Je veux juste leur rappeler une chose qu'ils préféreraient oublier, déclara le vieil homme en découvrant à nouveau une maigre rangée de chicots pourris. La vérité.

— La vérité ? Quelle vérité ?

— Tu aimerais la connaître, n'est-ce pas ? Je sais que c'est le cas. Une seule question demeure : à quel point le souhaites-tu ? » Cohanur s'approcha et l'odeur pestilentielle qui émanait de lui devint littéralement insoutenable. « La vérité, ami du passé, est terrible. Je voulais m'assurer que tu es en mesure de l'affronter. C'est la raison pour laquelle je t'ai observé. »

Adison sentit ses mâchoires se crisper. « Ça n'a aucun sens.

— Tu as raison. En parler n'a aucun sens. Quoi que je puisse te raconter, cela ne servirait à rien. Non, il faut plus que cela. Il faut que tu me fasses confiance et que tu viennes avec moi. » Son regard humide le dévisagea. Les poches ridées sous ses yeux furent saisies de tressaillements. » Alors, qu'en dis-tu ? Veux-tu découvrir la vérité ?

— C'est un piège, rétorqua Adison.

— Où est le piège ? Où est la vérité ? » Cohanur se mit à tourner autour de lui. « Tu m'as l'air d'être de taille à affronter la réalité des choses. Oui, tu m'en as tout l'air…

— Et après ? L'étape suivante, c'est que je t'autorise à me toucher, j'imagine ? »

Le vieillard éclata de rire. « Tu continues de les croire… ! Non, ce ne sera pas nécessaire. Tu as juste besoin de dire oui, cela suffira. » Il l'exhorta du doigt. « Préférerais-tu que je m'en aille et ne plus jamais entendre parler de moi ? Réfléchis bien. »

Adison regarda l'homme qui lui faisait face : sa silhouette de gnome, sa trogne de travers, ses yeux vifs et perçants prêts, semblait-il, à l'aspirer en eux. Impossible de trouver une échappatoire, de repousser cette offre en laissant le mystère à jamais irrésolu. Impossible de dire non.

Mais il y avait aussi ces miasmes putrides, ces relents de basses-fosses, de détritus en décomposition. Cohanur était la figure même du tentateur. Du Malin. Impossible de lui dire oui.

Adison resta immobile, les yeux rivés sur l'étrange personnage, incapable de prendre une décision. Le regard. La puanteur. Il se retourna brusquement en poussant un hurlement et se mit à courir, aussi vite qu'il put. *Comme si le diable l'avait pris en chasse pour s'emparer de son âme immortelle.* C'est ce que l'on aurait dit autrefois, dans l'ancien monde, dans cet ancien temps dont il se souvenait à peine. Il fila à toute allure, haletant, et se trouva soudain à nouveau plongé au milieu des arbres. Buissons et fourrés refirent leur apparition, tandis que le chemin dévoilait des courbes jusque-là inconnues. Une seule chose importait : fuir. Il s'était trop exposé. Il avait pris trop de risques. Il ne lança même pas un coup d'œil en arrière. Sans doute Cohanur s'était-il volatilisé, mais peut-être pas, et il avait peur de son regard. Peur *d'être changé en statue de sel.*

Ce ne fut qu'une fois parvenu à proximité des bâtiments qu'il osa ralentir le pas. Personne à ses trousses. Tout allait bien. À l'ouest, le soleil déclinait au-dessus des collines et sa lumière illuminait d'un reflet ambré les villes volantes que l'on apercevait au loin. Sur l'esplanade bordée de fontaines et de jets d'eau étincelants, des hommes embarquaient à bord d'une navette qui flottait à quelques centimètres du sol, tandis qu'une poignée de femmes leur faisaient des signes d'adieu. Les choses avaient repris leur cours normal.

Adison emprunta l'une des portes de derrière pour ne croiser personne. Le champ antigravitationnel le porta par un conduit en

verre jusque dans ses quartiers. Il jeta ses vêtements dans le broyeur et passa sous la douche pour se laisser purifier par une vapeur d'eau brûlante et stimulante. Puis il enfila une tenue propre.

En s'avançant vers le lit, il trouva sur l'oreiller un petit billet d'apparence insignifiante sur lequel était écrit, d'une vilaine écriture penchée : *Prépare-toi !*

Adison ne put détacher ses yeux de ces quelques lettres. Elles paraissaient danser sur le papier, vibrer d'une puissance maléfique. Il chiffonna la feuille, la pressa dans son poing et regarda autour de lui. Il ne pouvait pas rester là.

Il s'élança hors de la pièce, dévala précipitamment la rampe pour rejoindre les appartements d'Elea, en espérant qu'elle y serait – seule de préférence.

Tel fut le cas. Abandonnée à elle-même, elle se contor-sionnait sur une musique étrange qui prenait naissance dans l'air, semblant provenir à la fois de partout et de nulle part, et s'éteignit en un silence oppressant dès que la jeune femme s'interrompit. Elle considéra Adison d'un œil interrogateur.

« Regarde, dit-il en dépliant le mot. C'était sur mon lit. »

Elea s'exécuta. Mais en remarquant dans ses yeux une lueur d'incompréhension, Adison examina lui-même une nouvelle fois la feuille. Elle était blanche. L'inscription avait disparu.

« Il y avait écrit *"Prépare-toi* !", dit-il. À ton avis, est-il possible que ce message soit l'œuvre de Cohanur ? »

Elle le dévisagea d'un air horrifié. « Tu as rencontré Cohanur ?

— Oui. Cet après-midi. »

Elle s'écarta. « Il t'a touché ?

« Non.

— Tu en es sûr ?

— Oui. Non. »

Que penser des étincelles ? Adison froissa le billet et le jeta d'un geste rageur.

« Non, je ne suis pas sûr. Je n'ai pas fait attention.

— Adison, s'écria Elea en l'enlaçant. Adison… Les cauchemars que Cohanur peut te transmettre n'ont rien à voir avec les rêves que tu connais. C'est une expérience terrifiante, vraiment terrifiante. Les images semblent si réelles que c'est ta propre vie qui en devient irréelle. Elles empoisonnent ton esprit, mettent le feu à ta raison et

anéantissent ton âme. » il se dégagea de son étreinte. « Il ne m'a pas touché. Cependant… je peux rester chez toi, cette nuit ? »

Elle acquiesça. Heureusement, car il se sentait fatigué. Littéralement éreinté.

« D'ailleurs, si ça ne te dérange pas, je vais m'étendre un peu… »

Il s'assit sur le lit et leva les yeux vers la jeune femme. Puis les ténèbres se dressèrent autour de lui avant de s'abattre en une déferlante qui l'entraîna dans le néant.

Il avait froid. Quelque chose d'humide lui comprimait le ventre. Son corps était enserré dans un tissu rêche. Et sa tête lui faisait mal, comme si elle avait été sur le point d'exploser.

« Que… ? »

Les voiles de larmes ou de mucosités qui embuaient ses yeux se dissipèrent et il vit apparaître des murs olivâtres au crépi écaillé. Et cette tête qui le faisait horriblement souffrir…

« Qu'est-ce… ? »

Ayant réussi à lever les mains, il les regarda : elles étaient blafardes, affreuses, moites, poisseuses, couvertes de rides et de crevasses. Il se tâta le crâne et sentit… des fiches en métal résistant sur un crâne rasé. Qu'est-ce que cela signifiait ? Que s'était-il passé ?

Un visage hideux apparut. Cohanur.

« Les douleurs ne vont pas tarder à s'estomper, dit-il. La phase de transition n'est pas très facile.

— Où… ? » Sa gorge était comme anesthésiée, il avait l'impression de grogner. « Où suis-je ?

— Tu es réveillé. »

Il ferma les yeux. Le souffle court, il attendit que les vagues de douleur finissent par se calmer. Il put alors rouvrir les paupières. Le vieillard était toujours là. Il lui tendit une main décharnée et l'aida à se redresser.

Adison se regarda. De quoi avait-il l'air ? D'un cadavre de noyé qui aurait miraculeusement survécu. D'une momie en phase d'embaumement. Emmailloté dans ce qui, à première vue, ressemblait à des sacs crasseux, son corps était entièrement recouvert d'une épaisse couche de suif blanchâtre. On l'avait installé sur un lit de camp rongé par la pourriture. Quant au gros boîtier gris clair qui vrombissait à son chevet et dont les fentes d'aération étaient masquées par d'énormes agrégats de poussière, c'était…

« Un ordinateur », confirma Cohanur. Il souleva une calotte

métallique manifestement reliée aux pinces qu'Adison avait senties sur son crâne. « Tu étais connecté à un ordinateur. Le monde dans lequel tu viens de vivre n'était que virtuel.

— Quoi ? Mais… j'étais placé en cryoconservation, non ? On m'a réanimé ?

— Oui, tu étais placé en cryoconservation. Et on t'a réanimé. Mais on a fait en sorte que tu reviennes à toi en réalité virtuelle.

— En réalité virtuelle… ? »

Il détailla les lieux, encore à moitié engourdi. Le sol était irrégulier, constellé de taches et d'éraflures. La lumière, provenant d'on ne savait où, clignotait imperceptiblement. Tout était repoussant, à l'image de Cohanur.

« Elea m'a dit de me méfier de toi, lança-t-il en plongeant ses yeux dans ceux de l'homme en guenilles noires. Elle prétend que tes cauchemars sont d'un réalisme trompeur. Mais tout ici est aussi laid que toi, aussi décati, aussi répugnant. Cela te trahit. »

L'œil gauche du vieux bossu fut saisi de tressaillements. « Crois-tu ? Ne sois pas stupide. À quoi ressemblait ce monde que tu persistes à prendre pour le monde réel ? De gigantesques salles. Des constructions époustouflantes. Des villes flottant majestueusement dans les airs. Des murs de marbre qui peuvent se transformer en murs de bois, de verre ou de jade. Était-ce de la manipulation subatomique ? Non. Simple graphisme par ordinateur. Pas de gaz nourrissant non plus : tu étais alimenté artificiellement et on se chargeait de l'évacuation des résidus digestifs. La capacité du système informatique n'aurait pas été suffisante pour représenter les aliments avec précision. C'est ce qui fait, par exemple, que les arbres t'ont paru clonés les uns sur les autres, le nombre de variantes étant très limité. C'est aussi ce qui explique l'absence d'oiseaux, d'animaux et de feuilles mortes sur les chemins. Cela aurait saturé le réseau.

— Il se peut très bien que les animaux aient été décimés. Et que les arbres soient effectivement des clones. Je ne te crois pas. Ce n'était pas un jeu vidéo. Tout ce que j'ai vécu était réel.

— Qu'est-ce que tu imagines ? Depuis ta mise en léthargie, nous avons bien sûr perfectionné la technique. Énormément, même. » Le regard de Cohanur se perdit au loin. « À la fin, nous ne faisions pratiquement plus rien d'autre.

— Et qu'est-ce que tu fais du sexe ? demanda Adison. J'ai fait l'amour. Un tas de fois. Comment tu expliques ça ? »

Son interlocuteur le regarda et balaya la question d'un revers de

main. « Oh… par connexion directe entre ton thalamus et celui de tes partenaires. C'est un jeu d'enfant.

— De mes partenaires ? » Il tendit l'oreille. « Je ne suis donc pas le seul… ?

— Bien sûr que non. Viens, je vais te montrer. »

Cohanur l'aida à se mettre debout et, bien que cela lui répugnât, Adison fut contraint de prendre appui sur lui.

Après quelques pas chancelants, ils se retrouvèrent devant un rideau gris que le vieillard écarta de sa main libre.

Au début, il ne distingua absolument rien, mais lorsqu'il y parvint, il sentit la nausée l'envahir. Sur un lit devant lui gisait un corps blafard, tout boursouflé, vaguement identifiable comme étant celui d'une femme. Sa peau ressemblait à de la pâte à levain avariée. Les bandages et les linges dans lesquels elle était enroulée bâillaient de partout, découvrant une poitrine noueuse et des doigts en état de décomposition. Ses paupières étaient bouffies, couvertes d'abcès, et sa bouche entrouverte complètement desséchée. Mais pour difformes qu'elles fussent, ces masses de chair n'en étaient pas moins traversées de spasmes engendrés par des rêves sauvages et terrifiants. Elle était en vie, une vie d'illusion qui lui était transmise par la coiffe métallique posée sur son crâne rasé.

« Tu la connais, dit Cohanur. Dans l'univers où je suis allé te chercher, elle porte le nom de Nykis.

— Nykis !

— Quelqu'un comme elle n'a évidemment plus la moindre chance d'être un jour réanimé. Elle est condamnée à vivre en réalité virtuelle jusqu'à ce que son cœur cesse définitivement de battre. »

Adison dut détourner le regard. Grands dieux, Nykis… Il avait couché avec cette femme, ou plus exactement avec son image virtuelle. Svelte, bien faite, une beauté rousse aussi séduisante qu'une déesse.

« Dois-je te montrer Elea ? Ou Waanu ? Souhaites-tu te convaincre par toi-même que Lisere est en réalité un homme ? »

Adison secoua la tête. « Non. Non, laisse-moi. À quoi bon tout ça ? Qu'est-ce que je fais là ? En admettant que tu dises la vérité, pourquoi m'a-t-on réveillé ?

— Ils réclamaient de la compagnie. Ces gens que tu as rencontrés. Ils commençaient à s'ennuyer entre eux et ils avaient envie de voir de nouvelles têtes. » Le vieillard embrassa d'un geste de la main la vaste salle basse de plafond et pleine de tentures grises. « Il ne reste plus

grand monde et les naissances sont inexistantes. Réanimer les personnes placées en léthargie était le seul moyen dont nous disposions pour leur procurer encore un peu de distraction. »

Un doute effroyable submergea Adison. Son regard glissa jusqu'à son ventre, là où les bandages lui paraissaient humides. Il les écarta et découvrit avec effroi les tumeurs qui perçaient sous sa peau.

« Je ne suis pas guéri. On m'a réveillé et je suis toujours malade à en crever.

— C'est exact. Et nous ne sommes pas non plus en l'an 3000. Je serais incapable de te donner un chiffre exact, mais cela devrait tourner autour de 2100.

— J'ai donc été absent cent ans et non pas mille.

— Viens. Je vais te montrer ce qui s'est passé durant ton absence. »

Soutenu par Cohanur, Adison se traîna en haut d'un escalier glacial qui répandait une odeur infecte. Ils pénétrèrent dans une petite chambre meublée d'un lit, d'une table et d'une chaise sur laquelle le vieillard l'aida à s'asseoir.

« C'est ici que je vis. »

Adison regarda autour de lui d'un air horrifié. Dans un coin étaient empilées de grosses boîtes de conserve maculées de rouille. De l'air chaud empestant l'huile de moteur s'échappait d'une grille incrustée dans le sol, sous la table. Le mur en face d'eux était rongé par la moisissure.

Le maître des lieux se mit à tourner une manivelle fixée à la paroi.

« Nous n'avons pas réussi, tu sais… Il y a cent ans, nous savions déjà que les choses ne pouvaient pas continuer ainsi, mais nous n'avons pas réussi à y changer quoi que ce soit. Et il a fini par être trop tard. On s'est retrouvés dépassés par les événements. »

Cohanur releva entièrement le cache en acier qui obturait la seule et unique fenêtre de la pièce et Adison put voir à l'extérieur.

Une vague d'effroi monta en lui, prête, semblait-il, à le lacérer. Les prophéties les plus noires qu'il avait entendues au cours de sa vie passée étaient devenues réalité. Ce spectacle en apportait la preuve. Il découvrit une vaste vallée stérile, couverte de sable, de pierres et de mares croupissantes aux teintes criardes. Sur un ciel aussi éblouissant qu'impitoyable s'étiraient de lourds nuages sombres entre lesquels un soleil inhumain dardait des rayons d'une violence meurtrière. Un paysage de mort, une vision infernale, lugubre et désespérée où tout était si étrange, si hostile qu'Adison ne pouvait concevoir que ce fût encore la Terre.

« À un moment donné nous avons baissé les bras. Les mondes virtuels n'étaient pas une solution, mais c'était au moins une échappatoire. De plus en plus de gens l'ont préférée à la réalité. Ils étaient fatigués de se battre, fatigués de se heurter à l'inéluctable. On a donc continué de développer la technique. L'éventail des possibilités virtuelles n'a cessé de s'étoffer et celui des possibilités réelles de décroître. Sont alors apparus les premiers “transferts définitifs”, comme on les a appelés pour qualifier la démarche de ceux qui se connectaient aux systèmes informatiques en comptant bien ne plus jamais en sortir. »

La voix de Cohanur se fit basse et fluette. « Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Peut-être sommes-nous les derniers êtres humains, peut-être y en a-t-il encore d'autres, quelque part. Peu importe. La plupart ont oublié qu'ils vivent dans un monde artificiel, et j'erre ici, entre leurs corps inutiles, plongés dans le sommeil et les rêves, jusqu'à ce que l'un d'eux finisse par mourir. Je les regarde s'éteindre et j'évacue les dépouilles. Voilà comment je passe le temps. Je ne compte plus les jours, les années. Je ne fais qu'attendre, en essayant de comprendre la destinée de notre espèce. Quelle était la finalité de notre existence ? Pourquoi sommes-nous nés sur Terre, pourquoi y avons-nous vécu si c'est pour laisser derrière nous une planète aussi morte que l'est le reste de l'univers ? »

Il se tut.

« Pour quelle raison m'as-tu montré ça ? » demanda Adison. Il eut l'impression d'avoir les lèvres desséchées et sur la langue un goût de moisi, d'urine. « Dans quel but ? Moi non plus, je ne peux plus rien y changer. Pourquoi tu ne m'as pas simplement laissé là où j'étais ? »

Cohanur se pencha vers lui et, pour la première fois, il perçut dans ce regard l'expression d'un sentiment où se mêlaient espoir et désespoir.

« Tu vas mourir, Jim Adison. C'est inéluctable. Je t'ai libéré pour que tu puisses partir en ayant pris conscience de la réalité.

— Est-ce l'unique raison ?

— C'est le seul espoir qui nous reste : puisse cette réa-lité-ci n'être elle aussi qu'une illusion et la mort rien d'autre qu'un éveil. L'éveil dans un monde authentique, parfait. »

Adison recula devant son odeur, son haleine, sa proximité. « Et si le prochain monde se révèle encore pire que celui-ci ?

— Comment pourrait-il l'être ?

— Si tu en es tellement sûr, pourquoi ne mets-tu pas un terme à ta

vie ici-bas ? »

Le vieillard hésita. « Je les observe quand ils rendent l'âme, prisonniers de ce monde virtuel, mais je ne vois pas ce qui se passe. Toi, tu es conscient. Je t'en prie, laisse-moi te regarder mourir. Peut-être verrai-je quelque chose. »

Adison considéra les tumeurs devant lesquelles il avait fui autrefois. « Je suppose qu'il est inutile de te demander si tu peux me replonger en léthargie.

— Totalement inutile. Les appareils adéquats n'existent plus. Et même si j'en avais la possibilité, l'énergie réfrigérante finira par s'épuiser et personne ne sera là pour procéder à ta réanimation. »

Adison hocha la tête. Il s'était attendu à une réponse de ce genre. Il se leva péniblement en s'agrippant à la table. « Dans ce cas, ramène-moi en bas. Rebranche-moi au système.

— Non. Ne t'en va pas.

— Si tu refuses, j'arriverai sans doute à me débrouiller seul. »

Cohanur l'empoigna par les épaules. « Tu te mens à toi-même. Tu ne feras que fuir l'inéluctable, ne le comprends-tu pas ? »

Adison le repoussa. « Laisse-moi tranquille. Rebranche-moi au système et ne t'avise plus jamais de m'approcher. »

Le vieil homme sembla se ratatiner dans ses guenilles noires. « Bien, dit-il finalement. Comme tu voudras. »

Lorsqu'il reprit ses esprits, il était au chaud, en sécurité. La lumière était éblouissante. Les yeux voilés de larmes, il chercha à tâtons autour de lui. Ses doigts palpèrent une chair tendre, une étoffe de velours, et il reconnut Elea qui le tenait dans ses bras.

« Je suis réveillé ? demanda-t-il.

— Oui », répondit-elle.

Il l'attira, lui passa la main dans les cheveux et huma leur parfum, un mélange de bois de santal et de lis de mer. Il respira profondément, ses poumons et sa poitrine se soulevèrent, s'abaissèrent. Il l'embrassa, se perdit dans la douceur de ses lèvres. Leurs langues s'entrelacèrent et Adison sentit une vague de désir monter vivement en lui comme des bulles dans de l'eau frémissante.

« Combien de temps ai-je dormi ? voulut-il savoir lorsqu'ils relâchèrent leur étreinte.

— Toute la nuit et l'ensemble de la matinée… » Elle le scruta attentivement. « Tu as rêvé. C'était Cohanur, n'est-ce pas ?

— Je me rappelle avoir fait un rêve, oui. Un rêve atroce. Le plus atroce, c'est que tout en rêvant, je pensais être éveillé. » Adison secoua la tête. « Et maintenant ? Suis-je éveillé ou suis-je en train de rêver ? Suis-je à nouveau en train de rêver que je suis éveillé ? Je ne sais pas. Je veux dire… Dans un cas, je dois avoir rêvé, et dans l'autre…

— Adison, ressaisis-toi. Regarde-moi. C'était juste un cauchemar, envoyé par Cohanur. »

Il la dévisagea. Ses yeux sombres, sa peau parfaite, sa chevelure d'elfe…

« Oui. Tu as raison. C'était un cauchemar. Et c'était vraiment terrifiant, dévastateur, exactement comme tu me l'avais annoncé. Mais ce n'était qu'un rêve, et un rêve ne peut rien contre moi… »

Il avala une fraîche bouffée d'air pur et cligna des yeux en regardant la voûte céleste, d'un bleu magnifique, et la lumière solaire, aussi resplendissante que la vie elle-même.

Titre original : *Der Alptraummann*

Traduit de l'allemand

par Claire Duval

MILLENIUM EXPRESS

Robert Silverberg

Profitant d'un instant de quiétude, en cette paisible fin de l'an 2999, quatre hommes s'affrontent sur les détails de leur plan, lequel consiste à faire sauter le Louvre. Il y a deux jours qu'ils se querellent à propos des mérites comparés de l'implosion et de l'explosion. Ils se nomment Albert Einstein (1879-1955), Pablo Picasso (1881-1973), Ernest Hemingway (1899-1961) et Vjong Lartisan (2683-2804).

Vous vous demanderez peut-être pourquoi nos compères souhaitent détruire ce temple à la mémoire des arts du passé ? Et comment il se fait qu'un homme du XXVIII^e^siècle – enfin, plus ou moins – complote au côté de ces trois personnages célèbres, issus d'une époque bien antérieure à la sienne ?

Si Strettin Vulpius (2953-), qui traque depuis des mois l'espiègle équipe aux quatre coins du monde en paix, en sait bien plus que vous, lui aussi se pose bien des questions sur cet appétit de destruction. Il s'agit dans son cas de curiosité professionnelle – si profession il y a puisque seuls travaillent ceux qui le désirent en ces temps bienheureux marquant la fin du Troisième millénaire.

Pour l'instant, il les observe de loin – plusieurs centaines de mètres. Il a élu domicile dans une chambre d'hôtel de Zermatt, charmante bourgade suisse ; eux ont établi leurs quartiers dans une belle villa baroque nichée en surplomb, dans un berceau de palmiers et d'orchidées bigarrées, au flanc luxuriant du Matterhorn. Il s'est débrouillé pour fixer une minuscule caméra espion au mur de la pièce où sont actuellement assemblés les quatre malfaiteurs. Elle lui renvoie une image très claire de tout ce qui s'y trame.

Lartisan, qui mène la danse, déclare : « Décidons-nous. » Il est agile et élancé, voire dégingandé. « C'est que l'horloge puise, vous savez. Le Millenium Express nous fonce droit dessus, il se rapproche de minute en minute.

— Je vous le dis, moi : c'est l'implosion qu'il nous faut », lance Einstein. Plutôt petit, il paraît une quarantaine d'années ; il arbore une abondante tignasse ondulée et ses yeux au regard pensif et doux jurent avec son torse carré et ses épaules d'athlète. « Quelle élégance, et quel symbole ! La terre qui s'entrouvre, le musée et tout son contenu qui s'y engloutissent sans bruit…

— Symbole de quoi, au juste ? » réplique Picasso, dédaigneux. Lui

aussi est court sur pattes, mais presque chauve ; quant aux yeux perçants, où brille une lueur féroce, ils sont l'exact opposé de ceux d'Einstein. « Je vous dis, moi, qu'il faut le faire sauter ! Tout ça doit dégueuler sur la ville, retomber comme de la neige. Voilà : une tempête de neige dont les flocons seraient autant de tableaux – la première neige depuis mille ans. »

Lartisan acquiesce. « Ça ne manque pas d'allure, en effet. Merci, Pablo. Ernest… ?

— Pour l'implosion, répond le plus costaud des quatre. C'est moins spectaculaire, plus subtil. » Il tourne le dos aux autres, accoté au mur qui jouxte la vaste baie vitrée incurvée ; sa grosse patte déployée à cinq centimètres à peine de la caméra espion lui servant d'appui, il laisse courir son regard au loin, dans la vallée. Il a un port de félin – gracieux, légèrement désarticulé, avec quelque chose de subtilement menaçant. « La beauté du geste, quoi. Et maintenant, à toi, Vjong. »

Mais Picasso intervient : « Pourquoi faire dans le subtil, le silencieux ? Pour saluer le nouveau millénaire, au contraire, il faut un éclat.

— C'est aussi mon avis, place Lartisan. Je vote donc comme toi, Pablo. Ce qui nous mène une fois de plus dans l'impasse. »

Sans se retourner, Hemingway dit : « La solution de l'implosion limite le risque de tuer d'innocents passants.

— Et alors ? » s'écrie Picasso, qui se met à battre des mains tant il trouve l'idée amusante. « De nos jours, on se fiche bien de mourir ! Ne parle pas comme si c'était définitif.

— Définitif, peut-être pas – mais bien embêtant quand même, commente tout doucement Einstein.

— Depuis quand nous soucions-nous de ces choses-là ? » dit Lartisan. Il fronce les sourcils et promène son regard dans la pièce. « Dans l'idéal, il faudrait nous décider à l'unanimité, mais à défaut nous devons parvenir à une majorité. J'espérais bien qu'aujourd'hui, l'un d'entre vous changerait d'avis.

— Pourquoi pas toi ? interrogea Einstein. Ou toi, Pablo ? Plus que tout autre tu devrais te réjouir de voir tous ces tableaux, toutes ces sculptures sombrer intacts dans le sol au lieu d'être réduits en miettes. »

Picasso affiche un sourire mauvais. « Qu'est-ce que c'est que ce raisonnement tordu, Albert ? Que veux-tu que ça me fasse, à moi, ces tableaux, ces statues ? Et toi, ça t'intéresse la… comment disait-on, déjà ? Ah oui – la physique ? Et notre ami Ernest, tu crois peut-être

qu'il écrit ?

— Autant se demander si le pape est catholique, glisse l'intéressé.

— Messieurs, messieurs… »

La querelle s'envenime rapidement. On braille, on gesticule. Picasso enguirlande Einstein, qui hausse les épaules et pointe un index virulent sur Lartisan, lequel fait la sourde oreille pour mieux adresser à Hemingway une supplique qui reste sans effet. Naturellement, tous s'expriment en anglique. Ce ne sont pas des spécialistes des langues mortes.

Plutôt des monstres, des déments, songe notre observateur. *Il faut faire quelque chose, et vite. Comme dit Lartisan, l'horloge puise inexorablement, le Millenium ne cesse de se rapprocher.*

C'est au sommet d'une colline herbue dominant les ruines d'Istanbul engloutie qu'il les avait vus pour la première fois, un an et demi plus tôt. Une vaste esplanade aménagée des siècles auparavant pour l'agrément des touristes offrait une vue splendide sur les antiques merveilles de la cité recouverte par les eaux cristallines du Bosphore, au fond desquelles elles continuaient à chatoyer vaillamment : les minarets en forme de spires élancées de Sainte-Sophie, la mosquée de Soliman le Magnifique et autres monuments du même ordre, sans compter les mille coupoles du Grand bazar et les formidables murailles du palais Topkapi.

De toutes les villes totalement ou partiellement englouties que Vulpius avait visitées

– New York, San Francisco, Tokyo, Londres et les autres –, celle-ci était la plus belle. Les eaux peu profondes, couleur émeraude, qui la recouvraient ne parvenaient pas à dissimuler tout à fait les couches inextricablement superposées qui en matérialisaient l'histoire à grand renfort de marbres blancs, de pavages colorés et de plaques de granit – la Constantino-ple des empereurs byzantins, la Stamboul des sultans, l'Istanbul de l'ère industrielle… tout cela n'était plus que colonnes effondrées, frises émiettées, pesantes et indestructibles fortifications, avec en fond, couvrant l'étendue vallonnée de la cité, un lacis chaotique de ruelles sinueuses où se laissaient çà et là deviner, dans l'ombre, d'archaïques fondations et remparts, puis les ruines affaissées, enfoncées dans la boue, des hôtels et immeubles de bureaux beaucoup plus récents, certes, mais appartenant tout de même à une époque depuis longtemps révolue. Quelle concentration d'histoire ! Du haut de son belvédère somptueusement fleuri, Vulpius eut tout à coup l'impression de ne faire qu'un avec les sept mille ans de passé qui s'étalaient à ses pieds.

Un petit vent d'ouest doux et humide venu de l'arrière-pays charriait des senteurs piquantes de fleurs exotiques et d'épices non identifiables. Vulpius frémit de plaisir. Un instant exquis, qui venait s'ajouter à tous ceux qu'il avait connus dans son existence jalonnée de voyages. Au fil des siècles, le monde avait traversé de longues périodes de convulsions, mais c'était à présent un jardin des délices ; Vulpius avait passé vingt années à en goûter les inépuisables prodiges, et il lui restait encore tant de choses à découvrir !

Il avait avec lui, comme à son habitude, un mnémone de poche, petit dispositif semi-organique en forme de pieuvre grossière dont les innombrables nodules et protubérances abritaient toutes sortes d'informations ; pourvu qu'on en maîtrise la technique, un simple massage du bout des doigts suffisait à les lui faire restituer. Vulpius braqua l'appareil sur la mer miroitante et exerça une légère pression sur sa surface ; de sa voix douce et chuintante d'être partiellement doué de raison, le mnémone lui fournit le nom de tous les monuments à demi visibles, en précisant succinctement la fonction qu'ils remplissaient du temps de leur splendeur : ici le pont de Galata, là la forteresse de Roumeli Hissar, ou encore la mosquée de Mehmet le Conquérant – restes épars du grand palais impérial byzantin.

« Un vrai petit je-sais-tout, cet engin, hein ? » fait une voix grave derrière Vulpius. Il se retourne. Un petit homme chauve, large d'épaules et plein d'assurance, lui sourit d'un air lourd de sous-entendus. Ses yeux d'obsidienne le vrillent sur place. Vulpius n'en a jamais vu de pareils. Un autre homme, beaucoup plus grand et d'une beauté ténébreuse, se tient à ses côtés, un vague sourire aux lèvres. Le petit chauve indique les six gracieux minarets qui percent la surface de l'eau pour s'élancer dans les airs, là où affleure un unique monument. « Celui-là, par exemple, qu'est-ce que c'est ? »

Vulpius, obligeant par nature, masse son mnémone. « La célèbre mosquée Bleue, le renseigne-t-on. Construite par l'architecte Mehmet Aga, sur l'ordre du sultan Ahmet Ier, au XVIIe siècle. C'était une des plus grandes mosquées de la ville, et peut-être la plus belle. Elle est la seule à posséder six minarets.

— Je vois, dit le petit homme. Une mosquée célèbre. Six minarets. Cela dit, je me demande bien ce que c'était, une mosquée. Tu saurais ça, toi, Ernest ? » Il jette pardessus son épaule un regard à son camarade baraqué, qui se contente de hausser les épaules. Il revient promptement à Vulpius. « Mais je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de faire des recherches. Ça n'a aucune importance. Je suppose que c'est ça, un minaret ? » Il pointe à nouveau le doigt. Vulpius suit son regard. En cet instant précis, il lui semble que les tours élancées oscillent imperceptiblement, telles de simples badines mues par le

vent. L'effet est étrange. Un tremblement de terre ? Mais non, sous ses pieds la colline reste tout à fait stable. Alors, une hallucination ? Il en doute. Il ne s'est jamais senti les idées aussi claires.

Toutefois, les minarets se balancent, pas de doute là-dessus ; on dirait qu'une main géante les agace. Puis l'onde noyant la ville est prise d'agitation. Des vaguelettes font leur apparition là où jusqu'alors régnait le calme. Une gigantesque étendue d'eau entre en ébullition. La perturbation se propage à partir d'un maelström central d'écume convulsée. Quels bouleversements peuvent bien s'amorcer là-dessous ?

Deux des minarets de la mosquée Bleue vacillent, puis s'abattent dans la mer ; trois autres ne tardent pas à les imiter. Et le phénomène prend toujours plus d'ampleur. Interdit, consterné, Vulpius sonde du. regard les profondeurs de la métropole engloutie ; de part et d'autre ses ruines légendaires se désagrègent avant de s'abîmer dans un Bosphore subitement coiffé d'un nuage.

Vulpius voit alors deux nouveaux venus approcher du parapet ; ils y sont accueillis avec force effusions par les deux premiers. Les nouveaux venus – l'un petit, échevelé et le regard doux, l'autre long, mince et débordant d'énergie – sont tout rouges d'excitation, curieusement euphoriques.

Bien plus tard, on devait apprendre que d'anonymes vandales avaient posé une bombe à turbulence à une courte distance du rivage ; c'était déjà avec ces engins qu'on avait éliminé les décombres aussi inutiles qu'inesthétiques des ceintures urbaines à demi submergées laissées sur toutes les côtes par la grouillante populace de l'Ère industrielle. On avait donc employé les mêmes moyens pour, d'un côté, pulvériser ces zones pavillonnaires et leurs affreux murs et patios en béton, ou encore la masse sordide et sans grâce de repoussantes usines en parpaings, et de l'autre, pour faire voler en éclats la grande capitale impériale de la Corne d'Or, avec ses tours fabuleuses dignes des contes de fées.

Vulpius n'avait aucune raison d'établir un lien entre ce désastre et la présence des quatre hommes sur la colline d'en face. Cela ne lui vint à l'esprit que bien plus tard. Mais l'événement lui-même ne quittait plus ses pensées ; il en revoyait constamment le déroulement, dans les moindres détails, avec une espèce de fascination qui le glaçait jusqu'aux os. Certes, il était profondément ébranlé par ce qu'il avait vu ce jour-là. Mais parallèlement, il ne pouvait le nier, il ressentait une certaine exaltation perverse à l'idée d'avoir assisté à un spectacle aussi extraordinaire. La destruction de l'antique cité écrivait l'ultime paragraphe de sa longue histoire, et lui, Strettin Vulpius, s'était trouvé là. En un sens, cela le grandissait à ses propres yeux.

D’autres catastrophes inexpliquées prirent place dans les mois qui suivirent.

On perça une brèche dans le mur d’enceinte du Parc aux Espèces disparues et on ouvrit nombre d’enclos afin de lâcher en pleine nature son extraordinaire collection d’animaux sauvages d’antan, soigneusement clonés : moas de Nouvelle-Zélande, couaggas d’Afrique du Sud, paresseux géants de Patagonie, dodos de l’île Maurice, pigeons voyageurs, aurochs, oryx, smilodons, grands auks, bisons d’Europe, pétrels des Bermudes… cent espèces perdues, arrachées au néant moyennant une manipulation génétique extrêmement fine de matériels fossiles. Or, tout paradisiaque qu’il fût, du moins aux yeux des humains, le monde dans lequel on venait de les mettre brutalement en liberté n’était pas fait pour accueillir ces créatures choyées, ces ressuscités de jardin zoologique qui n’avaient jamais appris à se débrouiller par eux-mêmes. À l’exception des plus robuste, tous trépassèrent rapidement ; certains furent victimes des chiens et des chats domestiques, ou tués par inadvertance tandis qu’on s’efforçait de les capturer. D’autres périrent de faim en quelques jours malgré l’abondance qui prévalait en ce monde-jardin, quand ils ne succombèrent pas tout simplement au choc face à leur solitude et leur liberté nouvelles. Ce fut une perte inestimable ; au mieux, on estima qu’il faudrait des centaines d’années de labeur acharné pour reconstituer l’ensemble.

Puis vint le tour du Musée de la Civilisation industrielle. Ce sanctuaire voué au produit des technologies médiévales était sommairement surveillé – qui irait cambrioler un entrepôt où tout un chacun pouvait admirer des objets délicieux, certes, mais si insolites ? La société avait évolué, et depuis longtemps dépassé ce genre de barbarismes pathétiques. Cela n’empêcha pas un petit groupe d’hommes cagoulés d’entrer par effraction dans le bâtiment et de le mettre proprement à sac avant d’y prélever un important butin. Celui-ci se composait exclusivement d’étranges reliques datant de la rude et trépidante ère passée : ordinateurs rudimentaires, terrifiants appareils médicaux, mécanismes chargés de disséminer des images visuelles et sonores, armements en tous genres, systèmes simplistes destinés à améliorer la vision et accrochés derrière les oreilles, instruments de communication longue portée, récipients de cuisson en verre et en céramique… bref, toutes sortes d’antiques rebuts, bizarres et étrangement émouvants. On n’en retrouva jamais un seul. On soupçonna bientôt qu’ils étaient tous passés dans les mains de particuliers qui les avaient fait disparaître, et on y vit le réveil d’un curieux travers : la traque et l’accumulation de biens matériels qui avait causé tant de problèmes par le passé.

Ensuite, une main inconnue sapa les fondations du « Washington Monument » ; puis une explosion aérienne pulvérisa quasi simultanément les milliers de fenêtres encore intactes des gratte-ciel miroitants de Manhattan, abandonnés après le Grand réchauffement ; suivit la destruction de la Grande Tour de Singapour par un phénomène appelé « fatigue du métal » qui, dans ce cas précis, se produisit d'un coup ; enfin, une éruption totalement imprévue et plus que douteuse du Vésuve tapissa de lave les ruines de Pompéi et d'Herculanum.

Comme nombre de citoyens de par le monde, Vulpius fut profondément perturbé par ces profanations gratuites. Elles avaient quelque chose de primitif, de grossier, d'horriblement atavique. Elles étaient une insulte à la face des grandioses réalisations du Troisième millénaire.

Car après des siècles et des siècles marqués par la guerre et la cupidité et par d'impensables souffrances, l'humanité pouvait enfin se dire civilisée. Les ressources naturelles ne manquaient pas, un climat tempéré régnait d'un pôle à l'autre. Certes, la majeure partie de la planète avait été recouverte par les mers durant le Grand réchauffement, mais la population était simplement allée s'installer en altitude, pour y jouir d'un monde désormais sans hiver et d'une durée de vie considérablement augmentée. Stable, libérée des pénuries passées, elle y coulait des jours heureux dans le respect de toute chose, vivante ou morte ; nul ne faisait plus le mal – on menait une petite vie tranquille et pacifique. Les commotions des âges antérieurs prenaient des allures irréelles, voire mythiques. Alors, qui pouvait bien souhaiter la rupture de l'harmonie universellement répandue en cette veille de XXXIe siècle ?

Vulpius se trouvait justement à Rome, sur la place Saint-Pierre, lorsque, devant lui, une immense colonne de flammes jaillit brusquement vers le ciel. Il crut tout d'abord que l'imposante basilique était en feu. Mais non, la source du brasier semblait localisée sur le côté droit de l'édifice, dans les vastes locaux du Vatican proprement dit. Des sirènes se mirent à hurler ; on courait çà et là sur l'esplanade. Vulpius saisit par le bras un homme corpulent dont les bajoues et le teint fleuri rappelaient ceux des Césars antiques. « Que se passe-t-il ? D'où est parti l'incendie ?

— C'est une bombe ! s'étrangla le passant. Dans la chapelle Sixtine !

— Non ! s'exclama Vulpius. Impossible ! Impensable !

— Bientôt la basilique ! Fuyez, vite ! » Il se dégagea de l'étreinte de Vulpius et prit ses jambes à son cou.

Mais Vulpius, lui, fut incapable de fuir. Il fit même quelques pas mal assurés vers l'obélisque dressé au centre de la place. La colonne de feu qui dominait le Vatican s'élargissait progressivement. L'air était brûlant, suffoquant. *Tout va être détruit,* songea-t-il, *la Chapelle, les Salles de Raphaël, la bibliothèque vaticane…* Toute l'éblouissante collection de trésors qu'il venait à peine de visiter. Manifestement, *ils* avaient encore frappé. *Eux.*

Parvenu au pied des marches formant la base de l'obélisque, il marqua une pause, haletant à cause de la chaleur. Et là, un visage étrangement familier se profila derrière le voile brumeux : crâne chauve, nez proéminent, regard pénétrant, prunelles inoubliables…

C'était bien le petit homme croisé devant Istanbul disparue.

À ses côtés, l'autre homme de petite taille, celui à la crinière en broussaille et au regard empreint d'une mélancolie pleine de poésie. Puis, accoté à l'obélisque, venait l'hercule au beau visage et aux épaules puissantes. Et enfin le quatrième larron, que caractérisaient sa maigreur et ses jambes interminables.

Le quatuor d'Istanbul ! Ils ouvraient de grands yeux émerveillés devant le spectacle des bâtiments en flammes et leur visage rougi par le flamboiement affichait une espèce de joie macabre, un ravissement quasi extatique.

Encore une calamité en présence de ces quatre hommes ? Ce ne pouvait être une coïncidence.

Non. Non.

Ce n'était *pas* une coïncidence.

Depuis lors, il les pourchasse à travers le monde, non plus en tant que touriste, mais en sa capacité d'agent secret au service de la police d'État informelle chargée de maintenir l'ordre – dans la mesure où la tâche s'avère encore nécessaire en ce monde. À maintes reprises il les a vus se livrer à leur répugnante mission, qui consiste à déclencher cataclysme sur cataclysme. Le massacre du Taj Mahal ; l'attaque du majestueux Potala, sur les hauteurs du Tibet ; la démolition du Parthénon, juché sur son Acropole, avec à ses pieds le lac qui fut Athènes. Lors de ces actes de vandalisme pré-millénaristes, ils sont invariablement sur le théâtre des opérations. Mais à présent, Vulpius aussi. En prenant bien soin de ne pas se faire voir.

Et maintenant, il sait comment ils se nomment.

Le petit bonhomme au regard épouvantablement fixe s'appelle Pablo Picasso. Il a été cloné à partir de la dépouille d'un peintre célèbre en son temps, il y a de cela quelque mille ans. Vulpius a pris la

peine de se familiariser avec son œuvre ; elle est largement représentée dans les musées, sous forme de tableaux sauvages, bruts, criards et parfaitement incompréhensibles montrant des femmes de profil dont les deux yeux sont pourtant visibles, ou des monstres humanoïdes à tête de taureau, des paysages tapageurs et embrouillés sans équivalents dans le monde réel. Mais bien sûr, ce Picasso-ci n'est qu'un clone, génétiquement reconstitué à partir d'un simple fragment de l'original ; quoi qu'il ait pu perpétrer par ailleurs, il ne peut être tenu pour responsable des tableaux en question. Il n'en commet pas non plus de nouveaux, déplaisants ou pas. D'ailleurs, plus personne ne peint.

L'autre bonhomme court sur pattes est Albert Einstein ; encore un clone dont le modèle date du millénaire précédent. C'est un savant, un scientifique père d'une chose appelée « théorie de la relativité ». Vulpius n'a pas réussi à savoir en quoi elle consistait au juste, mais quelle importance puisque l'actuel Einstein ne le sait sans doute pas non plus ? La science est aussi obsolète que la peinture, à présent. Tout ce qui était à découvrir a été découvert il y a longtemps.

Quant à l'hercule, il s'appelle Ernest Hemingway. Lui aussi doit son existence à un segment d'ADN prélevé sur le cadavre millénaire d'un personnage célèbre, en l'occurrence écrivain. Vulpius a extrait des archives quelques-unes de ses œuvres de jeunesse. Cela ne lui dit pas grand-chose, mais peut-être est-ce dû à la traduction en anglique moderne. De toute manière, l'écriture et la lecture ne sont plus des distractions très pratiquées. Toutefois, consulté par Vulpius, le contexte historique révèle qu'en son temps au moins, Hemingway était considéré comme une figure littéraire de premier plan.

Vjong Lartisan, le quatrième vandale, a pour sa part été cloné à partir d'un homme mort depuis deux cents ans seulement, ce qui signifie qu'on n'a pas dû violer de sépulture pour se procurer les cellules nécessaires à sa reproduction. Car son ancêtre, comme tout le monde ou presque depuis quelques siècles, a déposé des échantillons de matériel génétique dans les banques de clonage. Les archives précisent qu'il était architecte : son grand œuvre fut la Grande Tour de Singapour – justement jetée à bas par son propre surgeon posthume.

Le concept même de clonage met Vulpius mal à l'aise. Il y voit quelque chose de morbide, de surnaturel même, qui lui déplaît souverainement.

On ne sait pas reproduire chez les clones les particularités, positives ou négatives qui, autrefois, distinguaient leur modèle. La ressemblance est purement physique. Les gens qui formulent le souhait d'être clonés après leur mort croient peut-être atteindre à une

forme d'immortalité, mais aux yeux de Vulpius, le résultat n'est jamais qu'un *fac-similé,* une sorte de statue animée, une simulation superficielle. Pourtant, le procédé est universellement répandu. Depuis cinq cents ans, les habitants du Troisième millénaire détestent les risques et les aspects pénibles inhérents à l'enfantement et à l'éducation des jeunes générations. Alors qu'il n'est plus rare de vivre deux cents ans, le refus croissant de se reproduire ainsi que le courant d'émigration, lent mais régulier, en direction des divers planétoïdes artificiels ont fait chuter la population de la Terre à son niveau le plus bas depuis les temps préhistoriques. Aussi le clonage n'est-il pas seulement pratiqué au titre de distraction, mais également pour combattre le dépeuplement.

Vulpius lui-même n'est pas sans se demander, à l'occasion, s'il n'est pas un clone. Il ne conserve que de très vagues souvenirs de ses parents, qui ne sont plus pour lui que des ombres allongées aux formes imprécises, inconnaissables et sans visage ; il lui arrive de supputer que même cela, il l'a imaginé. Pourtant, rien ne conforte cette hypothèse : le nom de ses procréateurs figure aux archives, encore qu'il n'ait plus eu le moindre contact avec eux depuis l'âge de quatre ans. Cela ne l'empêche pas de songer, avec plus ou moins de conviction, qu'il n'a peut-être pas été conçu à l'ancienne, dans la sueur, mais assemblé et décanté en laboratoire. Il est loin d'être le seul à nourrir ce fantasme.

En revanche, pour le fameux quatuor – ces hommes que Vulpius poursuit de par le monde depuis un an – la clonité n'a rien de fantasmatique. Car ce sont d'authentiques répliques. Et aujourd'hui, ils consacrent leur temps à exercer une vengeance terrible en s'en prenant aux sites archéologiques. Comment expliquer cela ? Quel plaisir leur procure cette débauche de ravages ? Se pour-rait-il que les clones diffèrent des individus conçus de manière naturelle, qu'ils ignorent tout respect des œuvres anciennes ?

Vulpius ne souhaite rien tant que comprendre ce qui les motive. Mais par-dessus tout, il a une conviction : il faut les empêcher de sévir davantage. Le moment est venu de les affronter sans détour, sans ambages, et de leur ordonner de cesser, au nom de la civilisation.

Pour ce faire, il faudra sans doute qu'il escalade le Matterhorn jusqu'au chalet retiré qu'ils occupent, tout près du sommet. Il s'y est déjà rendu, pour y cacher la caméra espion ; c'est une expédition longue et pénible qu'il n'est guère impatient de renouveler. Mais la chance est de son côté : il fait beau et chaud, cet après-midi, les quatre hommes ont décidé de descendre à Zermatt. Vulpius rencontre Hemingway et Einstein dans la grand-rue, pavée et creusée comme un cheval ensellé, devant une charmante échoppe dont la façade à

colombages remonte au fond des âges – une survivance, nul doute, de l'époque reculée où il n'y avait pas encore de palmiers ici et où cette vallée de grande altitude, ainsi que le puissant pic alpin qui la couronne, s'inscrivaient dans un rude paysage hivernal, un univers perpétuellement prisonnier des glaces et des neiges servant de terrain de jeu aux amateurs de plaisirs réfrigérants.

« Excusez-moi », dit Vulpius en s'approchant crânement.

Ils ne semblent pas très à l'aise. Peut-être se rendent-ils compte qu'ils l'ont déjà vu, et plus d'une fois.

Mais Vulpius est bien décidé et n'y va pas par quatre chemins. « En effet, je ne vous suis pas inconnu, commence-t-il. Je m'appelle Strettin Vulpius. J'étais là le jour où Istanbul a été détruite. Et sur la place Saint-Pierre quand le Vatican a brûlé.

— Sans blague ? » lâche Hemingway, dont les yeux s'étrécissent comme ceux d'un félin ensommeillé. « Oui, maintenant que j'y pense, j'ai déjà vu votre tête quelque part.

— À Agra, précise Vulpius. À Lhassa. À Athènes.

— Ma parole, ce type ne tient pas en place, commente Einstein.

— Un vrai globe-trotter », renchérit Hemingway en hochant la tête.

Picasso vient les rejoindre, Lartisan sur les talons. « Vous n'allez pas tarder à partir pour Paris, n'est-ce pas ? s'enquiert Vulpius.

— Hein ? » sursaute Lartisan.

Hemingway lui souffle quelque chose à l'oreille. Lartisan se renfrogne.

« Inutile de faire semblant, reprend froidement Vulpius. Je sais ce que vous avez en tête. Pas question de toucher au Louvre.

— Ce n'est qu'un ramassis de vieilleries poussiéreuses et sans intérêt, vous savez. »

Vulpius secoue la tête. « Pour vous peut-être. Mais à nos yeux, les cibles de votre rage destructrice sont précieuses. Je dis que ça suffit. Vous vous êtes bien amusés, mais maintenant il faut que ça s'arrête. »

Lartisan désigne la masse colossale du Matterhorn couronnant le bourg. « Vous n'auriez pas écouté aux portes, vous ?

— Si, ces cinq ou six derniers jours.

— C'est très mal élevé.

— Et faire sauter les musées, c'est bien élevé, peut-être ?

— Tout le monde a droit à un hobby, rétorque Lartisan. Pourquoi vous mêler du nôtre ?

— Vous n'espérez tout de même pas que je vais répondre à ça ?

— Mais si, je trouve que c'est une question tout à fait raisonnable, au contraire. »

Vulpius ne sait pas très bien comment réagir. Profitant de son mutisme, Picasso place : « À quoi ça rime de discuter debout en pleine rue alors qu'il y a un très bon cognac au chalet ? »

À aucun moment, sauf sur un plan tout théorique, Vulpius ne se sent en danger. Déclencher l'éruption du Vésuve, miner le sous-sol du Washington Monument, lâcher une bombe à turbulence dans les ruines de Byzance, c'est une chose ; attenter aux jours d'un être humain, c'est une tout autre affaire. Cela ne se fait pas. Il n'y en a pas eu un seul exemple depuis des siècles.

Bien sûr, il n'est pas impossible que les quatre clones en soient capables. Il y a bien longtemps aussi qu'on n'a pas détruit de musée ; peut-être même depuis le sauvage et brutal XXe siècle natal de leurs originaux. Cependant, Vulpius n'a pas affaire à de vrais hommes du XXe siècle, et de toute façon, s'il se fonde sur ce qu'il en sait, il doute que ces derniers aient été capables de meurtre. Il prendra donc le risque.

Le cognac est, en effet, excellent. Picasso le verse d'une main généreuse et les verres ventrus ne désemplissent pas. Seul Hemingway s'abstient – n'étant pas, de son propre aveu, amateur d'alcool.

Vulpius reste ébahi devant le confort et l'élégance de la villa sur la cime. Bien sûr, il s'y est introduit subrepticement la semaine précédente, en l'absence des conspirateurs, histoire d'y planquer son mouchard, mais sans s'attarder plus que nécessaire. Il peut à présent l'inspecter à loisir. C'est un magnifique nid d'aigle formé d'une succession de sept pièces sphériques, le tout accroché au flanc d'une saillie accidentée du Matterhorn. Partout de vaste baies vitrées offrent une vue imprenable sur les crêtes et monts environnants, outre le gouffre imposant qui sépare la montagne du bourg, tout en bas… Dans tous les coins s'épanouit une végétation tropicale grimpante ou rampante. Dire qu'autrefois il n'y avait dans ces contrées que glaciers miroitants et froidure mortelle !

« Dites-nous un peu, entame Lartisan au bout d'un moment, à quoi tient votre conviction que les œuvres léguées par le passé méritent d'être durablement préservées ? Alors, Vulpius ? Vos arguments ?

— Vous prenez le problème à l'envers, répond ce dernier. Ce n'est pas à moi de me justifier, mais à *vous*.

— Ah bon ? Eh bien, sachez que nous faisons ce qui nous chante. Pour nous, cela représente un exercice agréable. De plus, nous ne faisons de mal à personne. Et grâce à nous, un tas de choses sans valeur sont balayées d'un coup de la surface du globe. Je ne vois vraiment pas quelles objections on peut élever face à cela.

— Mais enfin, ces œuvres sont le patrimoine de la Terre ! Elles témoignent de dix mille ans de civilisation.

— Écoutez-le ! s'esclaffe Einstein. La *civilisation*, vraiment !

— La civilisation, mon cher, reprend Hemingway, nous a donné le Grand réchauffement. Tout était sous les glaces, ici, autrefois, vous savez. Les deux pôles en étaient abondamment calottés. Mais ces calottes ont fondu et inondé la planète. Et c'est à nos ancêtres que nous le devons. Vous croyez qu'il y a de quoi être fier ?

— Mais certainement ! défie Vulpius en les fusillant du regard. Cela nous a valu ce merveilleux climat tempéré. Je vous rappelle que de nos jours, il y a des parcs et des jardins partout, même à cette altitude. Vous préféreriez la neige et la glace ?

— N'oubliez pas la guerre, s'interpose Lartisan. Les affrontements, tout ce sang versé, toutes ces bombes. Des dizaines de millions de morts. Maintenant, c'est tout juste si nous pouvons nous compter par dizaines de millions de *vivants* ; ces gens-là en annihilaient autant en un clin d'œil, avec leurs guerres. Voilà ce qu'elle a accompli, la civilisation à laquelle vous semblez tant tenir ! Voilà ce que commémorent tous ces beaux temples, ces élégants musées. La terreur et la dévastation.

— Mais enfin, le Taj Mahal, la chapelle Sixtine…

— Assez jolis par eux-mêmes, j'en conviens, répond Einstein. Mais si on va au-delà de cette joliesse, on se rend compte qu'en réalité ce sont des symboles d'oppression, de conquête, de tyrannie. Aux quatre coins de l'ancien monde, on ne trouve que cela : l'oppression, la conquête et la tyrannie. Il vaut mieux flanquer tout ça en l'air, vous ne croyez pas ? »

Vulpius en reste sans voix.

« Tenez, reprenez donc un peu de cognac », dit Picasso en resservant une tournée générale sans qu'on l'en ait prié.

Vulpius trempe les lèvres dans son verre. Il a déjà trop bu, il n'est peut-être pas prudent de continuer sur cette voie : déjà le cognac affecte ses réactions aux propos des quatre hommes. Pourtant, c'est vrai qu'il est bon…

Il secoue la tête pour s'éclaircir les idées. « Même si j'adhérais au

point de vue selon lequel tout ce que l'ancien monde nous a légué de beau est lié aux exactions de nos ancêtres, le fait est que ces exactions ne sont, justement, plus commises par personne. Les chefs-d'œuvre antiques devraient, indépendamment de leurs origines, être sauvegardés et admirés pour leur grande beauté – que nous ne sommes sans doute plus capables de reproduire aujourd'hui. Tandis que si on vous laisse faire, il ne nous restera bientôt plus rien pour incarner…

— Comment ? l'interrompt Lartisan. Qu'est-ce que vous venez de dire ? Nous ne sommes "plus capables de reproduire" ces chefs-d'œuvre, hein ? C'est bien ce que vous avez dit ? Eh bien, je suis tout à fait d'accord. Et il faut nous arrêter sur cette question, mon ami, car elle n'est pas sans rapport avec notre différend. Où sont, en effet, les chefs-d'œuvre du temps présent ? Ou les grandes découvertes scientifiques, d'ailleurs ? Picasso, Einstein, Hemingway – je parle des originaux –, qui, de nos jours, peut prétendre les égaler ?

— N'oubliez pas votre propre aïeul, Lartisan, édifica-teur de la Grande Tour de Singapour, que vous avez vous-même réduite à un monceau de gravats.

— Tout juste ! Il a vécu il y a deux cents ans. Il nous restait encore un semblant de créativité, à l'époque. Maintenant, nous ne fonctionnons plus que sur le capital accumulé.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? dit Vulpius, atterré.

— Venez par ici. Là, regardez par la fenêtre. Que voyez-vous ?

— Ma foi, le versant. Le jardin de votre villa. Et ensuite, la forêt.

— Et voilà : un immense jardin. Magnifique, au demeurant. Un jardin, un autre jardin, et ainsi de suite, à perte de vue. C'est le jardin d'Éden qui s'étend dehors, Vulpius. C'est comme ça qu'on appelait le paradis, dans le temps. L'Éden. Nous vivons au paradis.

— Et alors ? Je ne vois pas ce que ça a de si terrible.

— Le problème, c'est qu'au paradis on ne crée pas, l'informe Hemingway. Prenez notre exemple à nous, Picasso, Hemingway, Einstein, Lartisan. Qu'avons-nous produit, au cours de notre existence, qui puisse se comparer à l'œuvre des hommes qui ont porté ces noms avant nous ?

— Mais vous n'êtes *pas* ces hommes-là. Seulement des clones. »

L'espace d'un instant, tous quatre semblent piqués au vif. Mais Lartisan se reprend. « Justement ! Nous sommes porteurs des gènes de génies défunts et nous ne faisons rien pour rentabiliser notre potentiel. Nous sommes des êtres superflus, de simples réservoirs à gènes. Où

sont-elles, nos réalisations majeures à *nous* ? Tout se passe comme si nos célèbres prédécesseurs avaient déjà tout fait, comme s'il ne nous restait plus rien à tenter par nous-mêmes.

— À quoi bon réécrire les livres d'Hemingway, reproduire les tableaux de Picasso ou…

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Évidemment qu'il serait vain de refaire leur œuvre ! Mais la nôtre, pourquoi n'existe-t-elle pas ? Eh bien, je vais vous le dire, moi : parce que de nos jours, la vie est trop facile. Je crois, moi, qu'on n'a plus à se battre, et qu'en l'absence de tout conflit…

— Ah, non ! coupe Vulpius. Il y a dix minutes, Einstein prétendait qu'il avait fallu détruire le Taj Mahal et la chapelle Sixtine parce qu'ils étaient le symbole d'une ère barbare, de la tyrannie et de la guerre – j'ai trouvé que ça ne tenait pas debout, mais je l'ai laissé dire. Et maintenant vous semblez affirmer que, plus que tout au monde, il nous faudrait une *résurgence* de la guerre !

— Pas de la guerre, du *défi.* » Lartisan se penche en avant. Son corps tout entier est tendu à se rompre. Ses prunelles rivalisent d'intensité avec celles de Picasso. Il déclare à voix basse : « Je vous assure, nous sommes esclaves du passé. Le monde sans merci qui gît mille ans derrière nous a donné naissance à une mollesse qui, aujourd'hui, nous tue à coups de paresse et d'ennui. L'antiquité nous a bien eus, tiens ! Il faut nous en débarrasser définitivement, Vulpius. Permettre au monde de redevenir source de risque. Pablo, ressers-le.

— Non merci. J'ai assez bu. »

Picasso verse quand même. Et Vulpius boit.

« Voyons si j'ai bien compris que vous essayez de dire… »

À un moment précis de cette longue nuit imbibée, la vérité le transperce telle une flèche filant dans le noir : ces hommes sont mortifiés d'être des clones, et s'ils veulent la perte de l'histoire ancienne c'est pour que leur propre existence s'en trouve du même coup dissociée. Quand ils prennent pour cibles la mosquée Bleue et la chapelle Sixtine, ce sont en réalité Picasso, Hemingway, Lartisan et Einstein qu'ils visent. Puis cette nuit blanche touche peu à peu à sa fin ; une aube nuancée de jade que zèbrent de larges nappes convulsées dans les tons écarlate et topaze s'annonce au-dessus des Alpes. Alors Vulpius sent toute sa résistance céder face aux méfaits de ses interlocuteurs. Il n'a jamais été aussi éméché ; de surcroît, il se sent las à pleurer, ou peu s'en faut. Aussi, lorsque Picasso déclare brusquement : « Au fait, Vulpius, quelles sont vos grandes réalisations à *vous* ? », il s'effondre intérieurement avant même l'estoc.

« Euh… mes propres réal… ? répète-t-il bêtement, en battant des paupières sous l'effet de l'incompréhension.

— Mais oui. Nous, nous ne sommes que des clones, il n'y a pas grand-chose à attendre de nous ; mais vous, qu'avez-vous fait durant votre passage sur terre ?

— Ma foi… Je voyage… J'observe… J'étudie les phénomènes…

— Mais encore ? »

Il marque une pause. « Eh bien, c'est tout. Après, je repars en voyage.

— Je vois. »

Le sourire de Picasso a quelque chose de diabolique. Il s'enfonce tel un coin dans les défenses en déroute de Vulpius. En un éclair, il comprend, épouvanté, que tout est fini ; ses mois de quête acharnée n'auront servi à rien. Il n'est pas en son pouvoir de modérer pareille véhé-mence passionnelle. Cela, au moins, lui apparaît clairement. Ces hommes ont élevé le vandalisme au rang de forme d'art. Bon, puisque c'est comme ça, qu'ils agissent à leur guise. Qu'ils continuent. Sans se gêner. Si c'est l'attitude qu'ils se sentent obligés d'adopter, en quoi cela le regarde-t-il, après tout ? Jamais sa logique à lui ne fera le poids face à leur pure démence.

Lartisan dit : « Un train, vous savez ce que c'est, Vul-pius ?

— Un train ? Oui.

— Eh bien, imaginez que nous sommes dans une gare. Un train arrive, et c'est le Millenium Express. À son bord, nous allons quitter un passé délétère pour nous diriger vers un avenir radieux. Ce train, il ne faudrait pas le manquer, hein, Vulpius ?

— Le train entre en gare. Oui », répond l'intéressé. Picasso, que rien n'arrête, lui brandit sous le nez une énième fiasque de cognac. Vulpius le repousse du geste. Dehors, les tout premiers rais de soleil doré percent les vapeurs atmosphériques. Les sommets alpins dentelés, habillés d'une jungle rougie par le jour naissant, resplendissent dans le lointain – le Mont-Blanc à l'ouest, la Jungfrau au nord, le Monte-Rosa à l'est, tandis que les plaines gris-vert de l'Italie se déroulent côté sud.

« C'est notre dernière chance de salut, ajoute Lartisan sur un ton pressant. Si nous n'intervenons pas immédiatement, l'ère nouvelle garrottera l'humanité et la réduira à la soumission totale. » Indistinct, il se dresse devant Vulpius ; dans la pénombre, il semble onduler comme un serpent. « Alors je vous demande de nous prêter main-forte.

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais prendre part à cette…

— Au moins, prenez une décision à notre place. Le Louvre est condamné, ne revenons pas là-dessus. Donc, implosion ou explosion, telle est la question.

— Implosion ! » réclame Einstein, qui oscille devant Vulpius. Ses yeux affables implorent son soutien. Derrière lui, Hemingway fait de grands gestes en clamant son adhésion.

« Non, dit Picasso. Le Louvre doit sauter ! » D'un coup, il ouvre tout grand les bras. « Boum ! Boum !

— Boum, en effet, approuve tout doucement Lartisan. Je suis d'accord. C'est donc vous, Vulpius, qui nous départagerez.

— Eh bien, je refuse catégoriquement de…

— Alors ? Alors ? De quel côté êtes-vous ? »

Ils ne cessent de tourner autour de lui, impérieux, exigeant qu'il fasse basculer le scrutin. Il voit bien qu'on va le retenir ici jusqu'à ce qu'il craque. Bah ! Après tout, implosion, explosion… quelle différence ? Détruire, c'est détruire.

« Et si on jouait à pile ou face ? » propose enfin Lartisan. Les autres acquiescent avec empressement. Vulpius ne sait pas ce que signifie l'expression mais pousse tout de même un soupir de soulagement : il l'a échappé belle. Mais à ce moment-là, Lartisan tire de sa poche un petit disque de fin métal argenté, qu'il met avec fermeté dans la main de Vulpius. « Tenez, à vous. »

Il y a bien longtemps qu'on ne bat plus monnaie. Cette pièce-ci a plusieurs siècles ; sans doute a-t-elle été volée dans un musée. Elle arbore sur une face une comète à trois queues et, sur l'autre, le symbole du système solaire. « Pile, on le fait exploser, face c'est l'implosion, déclare Einstein. Allez-y, cher ami. Lancez cette pièce, rattrapez-la et dites-nous de quel côté elle est retombée. » Ils resserrent les rangs autour de lui. Vulpius s'exécute, rattrape maladroitement la pièce lancée trop loin et l'abat sur le dos de sa main gauche. Il ne la dévoile pas tout de suite. Quand il se décide enfin, c'est la comète qui apparaît. Mais il ne sait pas si c'est le côté pile ou le côté face.

Lartisan s'enquiert sèchement : « Alors ? Pile ou face ? »

À bout de forces, Vulpius lui adresse un sourire affable. Pile ou face, quelle importance ? Et qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

« Pile ! proclame-t-il au hasard. Explosion.

— Boum ! s'exclame Picasso, qui jubile. Boum ! Boum ! Boum !

— Mon ami, soyez sincèrement remercié, dit Lartisan. Nous en

convenons tous ? Il n'y a pas à revenir sur cette décision ? Ernest ? Albert ?

— Je peux rentrer à l'hôtel, maintenant ? » demande Vulpius.

On le raccompagne dans la vallée, on le ramène jusqu'à sa chambre et on lui souhaite affectueusement bonne continuation. Néanmoins, on n'en a pas tout à fait terminé avec lui. Alors qu'il dort encore, tard dans l'après-midi, la bande des quatre revient le chercher à Zermatt. Ils partent sur-le-champ pour Paris, l'informe Lartisan, et l'invitent à se joindre à eux. Il faut qu'une fois de plus il assiste à leur forfait, qu'il lui accorde sa bénédiction. Désemparé, il les regarde faire ses bagages. Une voiture attend devant l'hôtel.

« À Paris », ordonne Lartisan, et les voilà partis.

Picasso est assis à côté de Vulpius. « Cognac ? propose-t-il.

— Non merci.

— Ça vous dérange si je bois ? »

Vulpius hausse les épaules. La migraine lui martèle le crâne. À l'avant, Lartisan et Hemingway chantent d'une voix rauque. Au bout d'un moment Picasso se joint à eux, puis vient le tour d'Einstein. Pas un ne chante dans le même ton que les autres. Vulpius prend la fiasque des mains de Picasso et se verse du cognac d'une main mal assurée.

Une fois à Paris, Vulpius se repose dans leur hôtel – un vénérable agrégat gris de la Rive gauche – tandis qu'ils vaquent à leurs funestes occupations. Ce serait le moment d'aller trouver les autorités, il le sait. Il s'efforce brièvement d'en trouver la volonté. En vain. Il ne sait comment, tout désir de s'interposer s'est envolé. *Si ça se trouve,* songe-t-il, *ces quatre insupportables ont raison d'offrir allègrement à notre monde trop placide l'aiguillon de la contrariété. Quoi qu'il en soit, le train entre en gare et il est trop tard pour l'arrêter.*

« Venez donc avec nous », offre Hemingway depuis le couloir, en l'invitant du geste.

Il les suit bon gré mal gré. Ils l'emmènent au dernier étage et franchissent une porte étroite débouchant sur le toit. Le ciel est une splendide voûte mouchetée d'étoiles. En cette nuit de décembre, une chaleur tropicale pèse sur Paris. À leurs pieds coule la Seine, dont les eaux reflètent le croissant de lune. Le long de la berge on distingue une rangée de bouquinistes sans âge, et sur la rive opposée se dessine la masse imposante du Louvre tandis que, plus à droite, s'élèvent les tours de Notre-Dame.

« Quelle heure est-il ? veut savoir Einstein.

— Presque minuit, répond Picasso. On y va, Vjong ?

— Aucune raison d'attendre », conclut ce dernier avant de mettre en contact deux petites électrodes.

Dans un premier temps il ne se passe rien. Puis on entend une déflagration assourdissante et une lance ardente jaillit de la pyramide du Louvre. Deux fissures rectilignes se dessinent sur le sol de la cour carrée en se croisant à angle droit, et très vite cette dernière se soulève tout entière, comme une écorce d'orange pelée, en suivant une découpe souterraine ; deux quartiers sont projetés dans la Seine, deux autres basculent sur les petites rues de la Rive droite. À mesure que l'explosion gagne en puissance, les solides constructions renaissance quadrangulaires s'élèvent dans les airs. Les cloisons intérieures sont les premières à céder ; puis vient l'obscure silhouette du toit. Sont alors expulsés tous les trésors amassés au fil des ans – la Joconde, la Victoire de Samothrace, la Vénus de Milo, le code d'Hammurabi, Rembrandt, Botticelli, Michel-Ange, Rubens, Brueghel, Le Titien, Jérôme Bosch… Tous jaillissent majestueusement vers le ciel. Entendant la formidable détonation, la population de Paris se précipite dans la rue pour être témoin du spectacle. Du ciel nocturne pleuvent un milliard de fragments, un million de chefs-d'œuvre. La foule applaudit.

Alors un cri encore plus triomphal surgit spontanément de dix mille gorges. L'heure du millénaire nouveau a sonné. Tout d'un coup on est en l'an 3000. Partout des feux d'artifices explosent, éblouissant déploiement qui fend le ciel à force de rouges, de violets et de verts traçant une série de sphères concentriques. Hemingway et Picasso valsent ensemble sur le toit, au mépris de leurs disparités physiques. Einstein, lui, se lance dans un solo échevelé en balançant les bras en tous sens. Lartisan, de son côté, affiche une rigidité de statue et une expression d'extase sans mélange, la tête rejetée en arrière. Pris de tremblements incoercibles, paradoxalement exalté, Vulpius se surprend lui aussi à pousser des acclamations. Des larmes de joie inattendues lui montent aux yeux. Il ne peut plus réfuter la logique des quatre déments. La main de fer du passé a été détournée. L'ère nouvelle s'ouvre sur une table rase.

Titre original : *The Millenium Express* Traduit de l'américain par Hélène Collon

NOTRE TERRE

Ayerdhal

Récit de l'introspect

Fait chier, je me suis encore fait arracher un bras !

C'est le troisième cette année. Sont incroyables, ces bestioles ! Et têtues ! Et pas mal rapides, aussi. Quand vont-elles se décider à comprendre que ce qui est dans l'enclos est à moi ? Ce sont *mes* algues, *mon* plancton, *mes* poiscailles, *ma* bouffe. Faut toujours qu'elles passent par-dessus les bouées. Forcément, après, ça dégénère. Et, forcément, c'est moi qui ai le dessus. Mais elles apprennent, ces saloperies. Elles apprennent même vachement vite, je trouve, pour des requines – je les appelle requines parce qu'elles ressemblent vaguement à des squales sur lesquels on aurait greffé des mamelles, mais c'en sont pas, ce sont plutôt des kangourous de la mer avec ailerons, nageoires et quarante mille canines, au moins. Depuis quelques mois, elles chassent en groupe, avec rabatteurs, veilleurs, flanc gauche, flanc droit et tout le bordel, et elles me la jouent décurie en campagne chaque fois que je fais valoir mon droit. Je gagne toujours – j'ai je ne sais pas combien de milliards de neurones d'avance sur elles – mais ça devient de plus en plus ric-rac. Et douloureux.

Je suis à l'infirmerie, là, allongé sur le médich, le bras enfoncé jusqu'à l'épaule dans le régénérateur de tissus. Enfin… le bras… ce qui en reste, parce qu'à partir du coude, justement, le médich a tout à reconstruire. Et ça coud, et ça soude, et ça grouille. Je sais pas quel est le taré qui a choisi de faire ce truc translucide, mais je lui toucherais bien deux mots. On dirait une chaîne de montage en miniature. Des aiguilles, des buses, des pinces sur des bras articulés qui s'agitent comme un essaim de mouches au-dessus d'une culture de nanones bouillonnante qui ressemble à une bouse en formation. Répugnant. En tout cas, ça puise. Et vaut mieux parce que, là-haut, ça bastonne sévère, et j'ai pas eu le temps de débrayer les pales des aéros que j'ai pas eu le temps de réparer depuis la dernière baston.

Faut dire que ça a été une sacrée tempête ! Pas longue, mais avec des pointes costaudes. Cent soixante, cent quatre-vingt. À comparer, les cent vingt, cent trente d'aujourd'hui, c'est de la bibine. Surtout que ça devrait pas durer.

Faut dire aussi que j’ai perdu pas mal de temps avec mes visiteurs.

Vous avez bien entendu.

J’ai eu des visiteurs.

Journal de l’extravers

Cela évoque un musée sur l’eau qui aurait pour prolongement des galeries sous-marines reliant des salles arrimées au socle rocheux par vingt à trente mètres de fond. C’est le plus grand parc éolien aquatique qu’il nous ait été donné de voir et il est grandiose. En surface, des milliers de structures hétéroclites émergent comme autant de statues disposées avec art par un collectionneur fou. Il y a des pylônes, des mâts, des moulins, des pales, des hélices, des turbines, disposés par catégorie ou par taille dans de véritables lopins de mer. Ici un champ d’éolien-nes à axe horizontal montées sur des pylônes épais et légèrement coniques, avec leurs hélices à trois pales qui donnent l’impression de vouloir arracher l’océan du sol. Là, une plantation d’éoliennes à axe vertical qui vrombissent en pivotant sur elles-mêmes, leurs deux bras en forme d’arceaux créant l’illusion d’une spirale visant à les faire décoller. Ailleurs, une culture d’éoliennes à diffuseur, avec leurs rotors à quatre branches qui forment le culot d’une espèce de porte-voix trop évasé. Et par endroits, des cigares creux, coupés aux deux bouts qui se prennent pour des turboréacteurs n’ayant rien à propulser.

Tout autour, à perte de vue et bien au-delà de ce que les radars peuvent balayer, la mer. Cinq cents millions de kilomètres carrés d’océan, avec quelques îles çà et là, sous forme d’archipels égarés, occupant moins de deux pour cent de la superficie d’un monde en pleine mutation. Un peu de glace aux pôles, surtout dans l’hémisphère sud, mais si peu que cela ne vaut pas encore le coup d’en parler. Oh ! Il y a bien des endroits où la terre ne demande qu’à émerger, mais il faut que la planète se refroidisse encore de quelques degrés. Le parc éolien domine ce qui sera un jour un haut plateau et n’est aujourd’hui qu’un haut fond, que le sonar nous montre occupé par des milliers d’hectares de bâtiments immergés et tout un réseau de conduits les reliant.

C’est une véritable ville sous-marine, entièrement dédiée à la production d’énergie. À cinquante kilomètres à l’est, nous avons posé la navette dans un lagon baignant une poignée d’îlets minuscules et une île sur laquelle nous avons installé notre campement. Le point culminant de l’île est à quatorze mètres au-dessus du niveau de l’eau ;

nous y avons trouvé des goémons et du fucus et, dans certaines flaques, des algues et des crabes encore vivants, preuve qu'une tempête récente l'a balayé avec violence. La seule végétation terrestre est d'ailleurs un lichen qui ne se compose que d'espèces halophiles.

Il nous a fallu deux jours pour assembler le catamaran et deux autres pour le prendre en main et nous assurer qu'il est parfaitement étanche. Les deux voiles semi-rigides font merveille, même par faible vent ; leurs capteurs photo-voltaïques sont gorgés de la lumière solaire et de la réflexion sur l'eau, et les turbines qu'ils alimentent suffisent à nous propulser quand la brise vient à tomber. Après cinq heures d'une navigation qu'un marin qualifierait de timorée, nous nous apprêtons à pénétrer dans le parc éolien.

Récit de l'introspect

Leur arrivée m'a pris de court. Je sortais du médich, une fois de plus, après deux semaines de régénération intensive – foie et rate éclatés, estomac et pancréas crevés, un rein foutu et pas dix centimètres d'intestins fonctionnels. C'était après la tempête du siècle, une lame de regain en quelque sorte, alors que je retapais les pales d'une horizontale cent vingt mètres au-dessus de la flotte. La vague a frappé l'éolienne avant que j'aie le temps de me dépêtrer du harnais pour plonger – c'est depuis que je ne m'assure plus – et je me suis fait virer de la pale accrochée à mon filin. Je crois que je sais aujourd'hui ce que ressent la pierre quand elle est éjectée de la fronde. Le filin a tenu. J'ai fait le tour de l'axe d'éolienne à une vitesse faramineuse pour finir embroché sur la pale. La colonne était intacte. J'en ai un peu bavé, mais j'ai réussi à m'extraire et à rejoindre le médich.

Mes visiteurs, donc. J'effectuais un tour du parc histoire de vérifier que l'analyse informatique était fiable et que rien de plus n'avait lâché pendant ma convalescence. Je sais : j'aurais dû jeter un œil à *tous* les enregistrements avant de sortir. Cela m'aurait au moins appris qu'un vaisseau était entré dans l'atmosphère l'avant-veille et qu'il s'était posé à un saut de puce du parc. On m'y reprendra d'autant moins que je suis quasiment tombé nez à nez avec leur barcasse… non, j'exagère : ce n'était pas un très mauvais bateau, ils le barraient seulement comme des manches.

Ils ne m'ont pas vu, du moins pas distingué. J'étais sur le pied d'une verticale. J'ai instantanément plongé. De là où ils étaient, ils ont dû me prendre pour un macarouin ou une otarelle. Moi, par contre, j'ai eu le temps de compter au moins trois silhouettes sur le trampoline et deux sur un flotteur. Avec au moins le skipper en sus, ça

commençait à faire beaucoup. J'ai aperçu les radars aussi et, à peine dans l'eau, j'ai entendu les sonars. Putain, j'ai jamais nagé aussi vite ! Quatre-vingt-dix degrés le long et à l'abri du pylône principal de l'éolienne, direct au fond, direct au sas le plus proche. Ensuite j'ai traversé les coursives comme une fusée en hurlant le code d'alerte Trois.

C'est seulement en parvenant à l'un des postes annexes de contrôle que j'ai pris conscience que je n'étais plus seul, que, merde, j'étais chez moi et que les intrus auraient au moins pu s'annoncer, et que, remerde, ils allaient pénétrer le parc par mon enclos conchylicole alors que les essaims avaient déjà méchamment souffert de la tempête.

J'ai examiné avec la plus grande attention toutes les données collectées par les instruments de détection et reparamétré plusieurs fois les programmes d'analyse des ordinateurs. Je savais tout ce qu'il y avait à savoir des envahisseurs bien avant qu'ils n'apprennent quoi que ce soit de moi.

Journal de l'extravers

Nous nous savons observés et nous supposons qu'il ne s'agit pas de la routine d'un quelconque système automatique, mais personne ne répond à nos messages radio ou lumineux (nous avons même essayé les haut-parleurs du bateau). Il y a des caméras partout et des détecteurs de toutes sortes ; nos instruments captent le balayage de ceux que nous ne voyons pas. Plus nous nous enfonçons entre les éoliennes, plus la sensation d'être épié se fait pesante.

« Là ! » s'écrie Rob en désignant l'eau au pied d'une turbine, mais il ne s'agit que d'un animal.

« Et ça ? » demande Pavel en montrant l'écran d'un des sonars.

Sur le monitor, plusieurs taches virevoltent puis remontent vers la surface à grande vitesse.

« Dauphins, commente Dennis.

— De toute façon, on ne va pas tarder à savoir », ajoute Cari en grimpant sur le pont.

Nous l'imitons tous et nous voyons le petit troupeau émerger. Ce ne sont pas des dauphins, ils leur ressemblent seulement un peu, à la dentition près et à la curieuse forme de leur aileron. Pendant un quart d'heure, ils nous offrent un ballet étonnant, durant lequel ils passent leur temps à caqueter et à sourire, mais ce n'est pas un sourire qui donne envie de mettre ne serait-ce qu'un doigt dans l'eau. Deux secondes après leur avoir jeté quelques-uns des poissons et des

crustacés que nous avons péchés trois heures plus tôt dans une espèce d'enclos naturel, la curée à laquelle ils s'adonnent nous permet d'apprécier avec effroi leur efficacité de prédateurs. Nous convenons tous qu'aucun de nous ne se baignera plus sans un luxe infini de précautions.

Nous baigner, nous nourrir de notre pêche… Nous avons découvert avec plaisir que notre séjour pourrait se prolonger au-delà de l'épuisement de nos réserves. Le niveau de radiations est infime, les métaux lourds quasi indétectables, les toxines facilement identifiables et il nous suffit de dessaler l'eau pour la boire. Nous prélevons presque sans discontinuer des échantillons de la faune et de la flore marines que Jed passe au crible du chromato et nous nous soumettons nous-mêmes à des analyses permanentes. Quand nous avons un doute, nous nous enfermons dans la cuve de stérilisation mais, d'une façon générale, les abiotes que diffusent nos implants suffisent à éliminer les bactéries, virus, parasites et autres agents indigènes, jusqu'aux molécules de gaz rares que l'air fait passer dans notre sang.

Le soir tombe. À l'ouest, un soleil énorme et rougeoyant s'enfonce sous l'horizon. Au sud, une première étoile se lève ; elle brille de plus en plus intensément tandis que d'autres surgissent un peu partout dans le ciel. Puis un disque d'une blancheur éclatante s'arrache de l'océan et l'éclat des étoiles se ternit tout autour. À vue d'œil, nous suivons sa progression sur la voûte céleste. C'est magnifique.

Nous nous arrimons au pied d'une éolienne géante dont une pale pend mollement. Désolidarisée de son axe, elle se balance dans la brise thermique, tandis que ses deux sœurs, figées par l'immobilisation de l'arbre, semblent la veiller.

Nous continuons nos prélèvements, Rob pêche un peu depuis le pont, nous mangeons sans échanger plus que des regards émerveillés. Cent vingt mètres au-dessus de nous, par moments, le zoom d'une caméra ronronne brièvement. Chaque fois, l'un de nous – jamais le même – se dévoue pour lui adresser un salut amical. Sous l'eau, quelque chose ou quelqu'un doit s'efforcer d'interpréter nos gestes. Une journée a suffi pour nous lasser de son absence de manifestation.

Quand nous nous distribuons les quarts, juste avant de rejoindre nos cabines, nous ne mentionnons que la voracité des « dauphins », mais aucun de nous n'est dupe.

Je prends le premier quart sur le pont. Pavel est aux instruments dans le carré.

Récit de l'introspect

Leur coque a ouvert une brèche de douze mètres sur un mètre cinquante de profondeur dans le mur extérieur de mon enclos. Il faudra des semaines au varech pour combler le trou et je serai obligé de poser des pièges à requine dans tout le parc. Le seul moyen d'empêcher ces foutues bestioles de me piller consiste à les amener à se bouffer entre elles, ce qui crée un putain de déséquilibre dans l'écosystème local car, d'une part, ce sont leurs hordes qui tiennent les narquals à distance, et d'autre part, elles sont les meilleurs nettoyeurs de charogne que je connaisse. Or j'ai quatre à cinq épidémies par an qui remontent des grands fonds et aucune envie de jouer au vétérinaire aquacole. Je suis un biogestionnaire, merde ! Pas un bricoleur !

Ils vont me le payer. Comme ils vont me payer leur pêche à l'aveuglette. Ils ont balancé sans vergogne des lignes, des nasses, des filets et ils ont remonté au petit bonheur tout ce qui se prenait dedans ! Adultes comme alevins, mâles comme femelles, larves, essaims, porteuses, nourricières, toutes espèces confondues, avec encore moins de discernement que les requines. Et ils en ont rejeté quatre-vingt-quinze pour cent à l'eau après les avoir… Nom de Dieu ! Je ne sais même pas quel mot employer ! Biocidisés ? Ils ont neutralisé leur flore bactérienne !

C'est à peine croyable : ils ont stérilisé tout ce qu'ils ont touché, même l'air qu'ils respiraient ! Je me suis servi des détecteurs de gaz pour analyser leur haleine, j'ai récupéré les excréments qu'ils rejetaient, j'ai sondé tous leurs organes par sonoluminescence. Leur métabolisme a détruit ou perverti tout ce qui les a approchés.

Oh ! Ils n'avaient pas l'air bien méchants avec leurs corps tout pâles et tout frêles et leur technologie attardée. Non, ça, on ne peut pas dire qu'ils payaient de mine ! C'est justement ce qui m'a incité, malgré une certaine défiance, à prendre des mesures, car ces oiseaux-là n'auront de cesse d'avoir pasteurisé le monde à leur image.

Journal de l'ex travers

À l'aube, c'est la sirène d'alarme qui nous réveille, un bip long et insistant. Ian est debout sur l'armature du tau, le regard incrédule. Quand la nuit a commencé à se dissiper, il a quitté les instruments pour demander à Rob, de quart de pont, s'il voulait un petit déjeuner. Nous fouillons le bateau par acquit de conscience, mais Rob est introuvable.

« Bon sang ! se lamente Ian. Il ne s'est pas écoulé vingt minutes depuis la dernière fois que nous avons échangé une plaisanterie, et je n'ai rien entendu, ni… »

Il ne pleure pas mais il s'effondre. Il culpabilise. Nous prenons sur notre propre désarroi pour le rassurer. Pendant l'heure qui suit, tandis que nous faisons des ronds dans l'eau de plus en plus larges autour de l'éolienne, l'ambiance est à la fois morbide et électrique. Ni les radars, ni les sonars ne nous renvoient la moindre image que nous pourrions identifier à Rob… à son corps, mais aucun n'ose s'exprimer ainsi. Il suffirait d'un mot malheureux pour que nous paniquions. Puis, à force de passer et de repasser l'enregistrement des vingt minutes incriminées sur tous les instruments, Dennis et l'ordinateur finissent par corréler une poignée de détails anodins.

Une tache entre deux eaux qui suit le courant de fond le long des structures sous-marines. Des bruits de clapot. Une série d'infimes corrections automatiques dues à d'indétectables changements d'assiette du catamaran.

« Ça, c'est un plongeur en combinaison déflectrice, commente Dennis. Là, il fait surface, il s'accroche à la jupe du flotteur droit, il grimpe sur le bateau. »

Ensuite, il se sert d'une dizaine de pics et de courbes sur des graphes pour nous raconter que Rob n'a rien vu venir et qu'il était inconscient lorsque le plongeur l'a entraîné dans l'eau, d'abord en surface pour contourner l'éolienne et se mettre à l'abri de son pylône, puis…

Nous sommes des scientifiques et des techniciens. Nous sommes familiers des hypothèses et des postulats, nous avons l'habitude des inconnues qui viennent bousculer nos expérimentations. C'est clair pour tous : Rob a été enlevé pour être interrogé et examiné, nous devons nous apprêter à accueillir ceux qui ont choisi de nous aborder selon ce protocole.

« Il serait peut-être temps d'aller jeter un œil à ce qui se passe au fond, annonce Nat, ou au moins de montrer nos trombines à nos hôtes. »

Pavel et Cari s'agitent. L'idée leur plaît et ils sont toujours volontaires pour jouer les éclaireurs.

« Alex ? » me demande Dennis.

Pavel et Cari s'immobilisent, Nat se rassoit. Tout le monde est suspendu à mes lèvres. Je déteste ça, mais Dennis a raison : c'est *mon* job.

« Nos hôtes sont paranoïaques, dis-je. En surface, nous sommes déjà pour eux des intrus. Si nous pénétrons dans l'eau, ils pourraient considérer cela comme une effraction. Rob est devenu notre ambassadeur. Il faut lui faire confiance et attendre. »

Le regard de Carl exprime qu'il n'a pas plus confiance en Rob qu'en moi.

« Nous ne pouvons pas réagir sans savoir à qui ou à quoi nous réagissons, dis-je. Patientons une journée. Si rien ne se produit, nous essaierons d'établir le contact. »

Récit de l'introspect

J'ignorais de quoi ils étaient capables. Leurs instruments me paraissaient désuets et leurs corps malingres, mais ils étaient huit et ne respectaient rien. Pour ma première incursion, j'ai minimisé les risques. Pour la seconde, j'en ai pris plus qu'ils ne pouvaient l'envisager. Il faut avouer que la facilité avec laquelle j'avais brisé la nuque du Numéro Un, sans que les autres réagissent, m'encourageait à agir rapidement et sans m'embarrasser de précautions superflues.

Après avoir coincé le cadavre sous un rocher, pour que les requines m'en débarrassent, je suis retourné à l'éolienne et me suis tranquillement installé dans une alvéole de la digue, exactement où le catamaran avait été amarré, à trois mètres de profondeur. Le bateau n'était plus là. J'entendais ses safrans mal ajustés faire vibrer l'eau ; il s'éloignait en spirale. Puisque manifestement ils cherchaient leur acolyte, ils ne manqueraient pas de revenir là où ils l'avaient égaré.

Quand ils l'ont fait, je leur ai laissé achever leur longue et pénible manœuvre d'accostage et j'ai profité de l'effet de surprise pour jaillir à l'arrière d'un flotteur, empoigner les deux qui se trouvaient trop près du bord et les entraîner en piqué vers le fond, un sous chaque bras.

Ils se sont à peine débattus. En fait, ils sont morts presque tout de suite. Leur capacité pulmonaire était ridicule et leurs cœurs fragiles – et ils n'avaient pas de branchies.

Journal de l'extravers

Nous ne savons toujours pas ce que c'est. Ceux qui l'ont entr'aperçu sont incapables de le décrire. Ils ne sont même pas certains que ce n'est pas un animal. En tout cas, cela se déplace très

vite et ce n'est pas amical.

Grâce aux instruments de surveillance, Dennis et l'ordinateur nous apprennent que notre agresseur nage avec l'aisance d'un dauphin mais que sa silhouette évoque davantage celle d'un homme, qu'il s'est enfoncé de trente-cinq mètres en moins de six secondes avec ses deux victimes sous les bras – les bras sont l'indice de son humanité – et qu'il a disparu dans l'ombre des tubulures reliant les structures sous-marines. Lorsque Dennis a terminé, Jed laisse tomber d'une voix lugubre : « Il y a peu de chances pour que Cari et Nat soient encore en vie. »

Jed est notre médecin. Il sait encore mieux que nous à quel point notre système cardio-vasculaire est inadapté à une augmentation de pression aussi brutale.

Pavel déverrouille un coffre que nous ne pensions jamais devoir ouvrir. Un à un, il en tire cinq choqueurs soniques et nous les tend. Ce ne sont pas des armes mortelles, ni même invalidantes, en tout cas pas pour l'homme, mais ce sont des armes. À cinquante mètres, elles peuvent étourdir tout ce qui possède un système nerveux. Elles projettent trois types de faisceaux, dont un est parfaitement adapté au milieu aquatique. Nous les saisissons sans hésitation, mais non sans répugnance.

Ensuite Pavel se tourne vers le placard contenant les combinaisons de plongée et en extrait quatre, ainsi que quatre paires de palmes et quatre respirateurs.

« Dennis reste ici. Il tiendra informé le relais orbital et nous servira de coordinateur. Nous descendons deux par deux. Cinquante mètres entre chaque paire. Interdiction de se désolidariser. Objectif principal : localiser Rob, Nat et Cari, les ramener s'ils sont encore en vie. Objectif secondaire : comprendre ce qui est là-dessous.

Pavel joue le rôle que Nat aurait dû tenir : prendre l'équipe en main en cas de situation extrême. La situation est indiscutablement extrême et Pavel est la doublure de Nat. Aucun de nous n'est habilité à discuter ses consignes. Toutefois, la procédure veut qu'il prenne mon opinion à titre informel.

« Alex ?

— Aucune suggestion. »

Je n'ai pas dit « aucune objection » pour renforcer sa confiance. Je sais qu'il doute de lui. Je sais aussi que le commandement qu'il s'inflige est un viol de toutes ses convictions.

« Nous prenons les scooters. N'oubliez pas les répel-lantes. »

Les scooters peuvent se déplacer plus vite que notre agresseur. Les répellantes sont des ondes qui devraient tenir à distance toute la faune aquatique. Néanmoins, nous avons tous peur.

Récit de l'introspect

Ils ont réagi beaucoup plus vite que je ne l'attendais en envoyant une expédition punitive quelques minutes seulement après mon embuscade. Quatre soldats en armes sur deux engins propulseurs aussi rapides que moi. J'avais toujours su que la partie serait serrée. Elle prenait une tournure délicate.

Pourtant mon inquiétude allait vers le bateau et la batterie d'ondes que ses antennes expédiaient vers l'espace. Jusque-là, j'avais réussi à les fragmenter, mais je ne parvenais pas à les décoder et rien ne me certifiait que mon brouillage interdisait de reconstituer leur message. Par ailleurs, l'émetteur changeait sans cesse de fréquence et je n'étais pas équipé pour toutes les blanchir.

Il ne restait qu'une vigie à bord du catamaran. J'ai décidé de tenter ma chance en surface et, puisqu'ils me cherchaient dans l'eau, j'ai emprunté les coursives et gagné le socle d'un des plus gros aérogénérateurs du parc, l'EAVl 17, un des rares équipés d'un ascenseur. Cela me plaçait loin du bateau, très loin, mais huit cents mètres à découvert ne me faisaient pas peur.

Une fois sorti de l'éolienne, je me suis glissé sur l'eau de la façon la plus coulée possible et j'ai commencé à nager en veillant à ce que mes bras et mes jambes n'émergent jamais, mais sans leur permettre de s'enfoncer de plus de trente centimètres. Ce n'était pas très rapide, mais les radars et les sonars ne pouvaient pas me détecter.

Les requines m'ont trahi.

Je ne peux pas leur en vouloir. Après notre dernière prise de bec pour quelques poissons et alors que les envahisseurs, eux, les nourrissaient grassement, je n'aurais pas dû m'attendre à autre chose. Et elles ne m'ont pas attaqué ! Oh que non ! Elles savent que je suis quelqu'un de dangereux (et elles ne devaient pas avoir très faim). Elles se sont dressées sur les caudales et se sont mises à sauter partout autour de moi en couinant et en piaillant comme des mortes de trouille.

Forcément, le garde sur le bateau les a entendues et, forcément, il est sorti sur le pont et m'a vu. Une seconde il a disparu, puis il a resurgi avec un fusil dans les mains. J'ai accéléré le mouvement, mais

il me restait trop de distance à parcourir. Il m'a ajusté et a tiré. Il n'y a pas eu de détonation et je n'ai pas aperçu le moindre faisceau. Je n'ai pas davantage senti quoi que ce soit.

Soit son arme ne fonctionnait pas, soit elle reposait sur un principe qui m'échappait et il m'avait raté. Pour ce que j'ai pu en juger, il a tiré plusieurs fois sans qu'il ne se passe rien. Je gagnais en confiance. Il me restait moins de cent mètres à parcourir lorsqu'il m'a touché.

Je l'ai su, parce que j'ai senti comme une décharge électrique et que tous mes muscles ont eu un spasme. Alors j'ai compris. Le fusil projetait une sorte de faisceau d'ondes compactées – ultrasons probablement – et je venais à peine d'entrer dans son rayon de portée. Je finirais par atteindre une distance où j'essuierais toute sa puissance.

J'ai examiné rapidement les options. En faisant demi-tour, je courais le risque de voir surgir les renforts sur leurs propulseurs avant d'atteindre l'EAVIl7. En plongeant vers le sas le plus proche, je m'offrais littéralement à eux. En m'efforçant de nager à deux ou trois mètres sous l'eau, il était possible que j'atteigne le bateau avant que les plongeurs ne me repèrent, mais je n'aurais ensuite plus d'alternative. En restant en surface, je pouvais toujours plonger au premier choc plus… performant. Ce qui ne changeait rien au dilemme des propulseurs. Aucun choix confortable. J'ai crawlé un rien plus vite.

Le tireur n'était pas très adroit. Il m'a raté deux fois de plus, puis, à soixante-dix mètres, alors que je sentais la vibration des turbines converger sous moi, il m'a touché entre les épaules.

Le choc a été douloureux. Tout mon corps s'est cambré autour du point d'impact et ma nuque s'est tétanisée. Je suis entré dans un état de fureur noire. Dès que j'ai retrouvé l'usage de ma musculature, je l'ai laissée exploser. Les jambes surtout, les jambes que j'ai battues de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à jaillir de l'eau.

Journal de l'extravers

Dans le com, nous entendons tous la voix de Dennis hurler : « Il est en surface ! Remontez ! Remontez !

— Un cinquième de la puissance ! » confirme Pavel.

Les pressurisateurs couplés aux respirateurs vont être soumis à rude épreuve et nos systèmes cardio-vasculaires aussi, mais Dennis est en danger et nous ne sommes qu'au seuil d'alerte.

Très vite dans cette mer totalement transparente, nous repérons

l'ombre sur l'eau, à une centaine de mètres de celle du bateau, et nous nous précipitons sur elle. C'est vertigineux. À moins que le vertige ne soit dû à des bulles d'air se formant dans notre sang.

« On émerge à vingt-cinq mètres de lui, chacun d'un côté, recommande Pavel. On tire immédiatement. Tous. »

Quatre choqueurs en action, plus celui de Dennis sûrement. J'espère que le cœur de notre agresseur est plus solide que le nôtre.

Quand les scooters jaillissent hors de l'eau, chacun de nous se bat pour conserver son équilibre, puis pour saisir son choqueur. Mais ce à quoi nous assistons nous sidère tellement que la maladresse de nos mouvements s'en trouve redoublée.

Le… l'étranger crawle à une vitesse faramineuse, si puissamment que son torse émerge de l'eau et que ses jambes suivent, passant du mouvement de la nage à celui de la course.

Il *court* sur l'eau !

Il actionne tellement vite ses membres que ses pieds ne s'enfoncent pas.

Sur le pont du catamaran, Dennis est aussi incrédule que nous. Il n'a pas lâché son choqueur mais il n'épaule plus celui qui se rue sur lui. Lorsqu'il se ressaisit, il est trop tard. L'étranger a franchi la ligne de survie, une de ses mains s'est enfoncée dans la gorge de Dennis, qui s'effondre dans un torrent de sang.

Seul Pavel actionne son arme, deux fois, et son deuxième tir envoie le… monstre par-dessus bord. J'ai l'impression qu'il a été touché en pleine tête, mais il a disparu.

« On le prend en chasse », ordonne Pavel – et cette fois, il s'agit bien d'un ordre.

Son scooter s'incline dans l'eau. Ceux de Ian et de Jed le suivent avec deux secondes de retard. Je suis dans un état d'hébétude qui m'interdit d'actionner ne serait-ce qu'un doigt. Tout ce que je peux faire, c'est pleurer.

Récit de Vintrospect

J'ai dû être inconscient pendant plusieurs secondes. Quatre, peut-être cinq. Assez pour n'avoir qu'une dizaine de mètres d'avance sur le premier de mes poursuivants lorsque mes muscles se sont remis en branle.

Il n'en restait que quatre. J'en avais trois à mes trousses. Un, puis

deux.

En temps normal, j'aurais juste pu maintenir leurs engins à distance. Cela m'aurait peut-être permis d'atteindre un sas. Mais j'étais épuisé. Alors j'ai triché.

J'ai fait semblant de fuir et j'ai brusquement fait volte-face, comme seul un bon nageur peut le faire. Mais pas une machine. Surtout pas un propulseur tubulaire manié par quelqu'un qui n'a aucune affinité avec l'eau.

Il a bien tenté d'incurver sa trajectoire, sauf qu'il était trop près et que cela m'a offert un meilleur angle d'abordage. Il aurait dû chercher à me percuter.

J'ai enfourché l'engin derrière lui et j'ai arraché son masque. Il a essayé de hurler. Le con ! II s'est noyé tout seul.

Je l'ai éjecté. J'ai pris sa place. Pédale de gauche pour ralentir. Pédale de droite pour accélérer. Pousser le levier pour plonger. Le tirer pour remonter. L'incliner d'un côté ou de l'autre pour faire bifurquer le propulseur d'un côté ou de l'autre. Aider avec le corps pour accentuer les angles. Je suis devenu meilleur pilote que mes poursuivants en quelques secondes. Mais que faisaient-ils correctement au juste ?

Cent quatre-vingts degrés vers la surface, pivoter sur l'axe.

Ils se sont retrouvés en face de moi. J'ai précipité l'engin sur l'un d'eux. Il l'a percuté à hauteur de visage. J'ai plongé sur l'autre, l'ai désarçonné. Il s'est débattu. Pourtant, une fois son masque enlevé, il n'a pas essayé de crier. Il est mort sage.

Je rêvais d'une sieste et j'avais tout mon temps pour m'occuper du dernier.

Tout mon temps.

Sauf s'il s'enfuyait.

Journal de l'extravers

En tailleur sur le toit du carré, le regard perdu quelque part sur l'océan, j'attends. Je n'ai aucun doute sur le destin funeste de Ian, Jed et Pavel. Je n'ai pas besoin de jeter un œil sur les instruments ou de visionner les enregistrements. Ils sont morts ou ils le seront dans… pas longtemps avant moi. C'est une conviction qui devrait me pousser à mettre les turbines en marche (je ne m'en sortirais pas avec les voiles) et à regagner la navette le plus rapidement possible, mais je n'ai pas

envie de survivre à mes compagnons et je veux savoir.

Pas comprendre : je crois qu'en usant du terme « paranoïa », j'avais déjà compris. Je veux *savoir*. Qui avons-nous affronté, nous qui sommes incapables d'affronter qui que ce soit ?

Je ris. Nous en avons donné la plus éclatante des preuves. Je pleure.

Un glissement contre la coque, un bruit de gouttelettes dans la mer, un roulis presque imperceptible. Je me retourne.

Il est sur le flotteur droit. Debout, nu, interloqué et probablement méfiant. Son visage est à la hauteur du mien.

C'est un visage humain, mais je m'en doutais déjà. Ou peut-être l'image avait-elle pénétré ma mémoire sans que je m'en rende compte dans les brefs moments où je l'avais aperçu.

Nous nous détaillons.

Il est plus petit que moi et beaucoup plus épais, beaucoup plus large, beaucoup plus carré. Il est imberbe de la tête aux pieds. Palmés, les pieds. Pas les mains. Ses yeux sont très clairs et ses pupilles minuscules, oblon-gues. Ce sont des pupilles habituées à la pénombre des profondeurs. Sa peau est d'un cuivre sombre, brillante, très lisse. Il est déjà sec alors que le soleil déclinant ne chauffe presque plus. Il a des ouïes sous les oreilles qui sont en train de se refermer. Il me regarde étrangement. En fait, il regarde la combinaison que je n'ai pas ôtée.

Je n'ai pas eu l'impression qu'il bougeait un muscle. Il est pourtant sur le carré. Il plie un genou, tend un bras et me soulève comme si je ne pesais rien. D'un geste sec, sans effort apparent, il déchire la combinaison depuis le col jusqu'aux genoux. Mon « indéchirable » combinaison de plongée ! Fendue en deux d'un seul mouvement.

Je pense : « Mon dieu ! » en évoquant la puissance qu'il est capable de mettre en œuvre et l'absence totale de chance que nous avions. Puis, immédiatement, je comprends que ce n'est pas la combinaison qu'il regardait avec cet air intrigué, mais un détail en elle… deux détails saillants, à hauteur de poitrine.

« Je m'appelle Alexia », dis-je.

Il ne répond pas, bien sûr, mais un voile est passé dans son regard, une membrane nictitante, comme un réflexe de… Je décide que c'est une marque de stupéfaction.

« Vous comprenez ce que je dis, n'est-ce pas ? »

Nouveau clignement involontaire de paupière interne. Il me lâche

et se recule d'un mètre. Je m'assois. De toute façon, mes jambes ne me portent plus. Moi aussi je suis en train de comprendre.

« Combien êtes-vous là-dessous ? »

Ses yeux sont vrillés sur les miens. Il s'assoit à son tour, en tailleur aussi, et, pointant le doigt vers le bas, il me répond : « Depuis quelque temps, je suis seul » J'entrevois de plus en plus précisément une vérité qui me donne la nausée. « Depuis combien de temps ? »

Il ne me lâche pas du regard. « Cent six mille deux cent vingt-quatre jours. »

Je me perds plusieurs fois dans une division qui m'effare avant d'évaluer que ce type est seul depuis approximativement trois cents ans. Dix fois mon âge, moi qui suis seule pour la première fois de ma vie depuis moins d'une demi-heure.

« Où sont les autres ? » Je ne suis pas encore sûre de savoir de quels autres je parle.

« Je ne sais pas. Partis réparer ce qui était réparable et veiller sur ce qu'ils ont remis en état.

— Réparer quoi ?

— Les centrales. »

Les mots ne peinent jamais à sortir de sa bouche. Il doit soliloquer souvent, ou s'adresser par contumace à ceux qui l'ont quitté. Il reprend avant que je ne pose une autre question : « Les solaires, les marémotrices, les géothermiques… ou les éoliennes, comme la mienne. Il y en avait beaucoup au début, mais les débuts ont été difficiles et il y a eu de nombreux accidents. Chaque fois qu'une équipe disparaissait, nous envoyions quelques-uns d'entre nous prendre le relais. Un jour, nous n'avons plus été assez nombreux pour être autre chose que des techniciens de maintenance solitaires. »

Prise d'une intuition, je demande : « À quoi servent les centrales ? »

Pour la première fois, il me sourit. « À freiner l'entropie du monde. »

Tandis que mes glandes lacrymales vident l'eau de tout mon corps, lui me fixe et patiente. Alors, quand il ne me reste plus une larme à pleurer, je lui explique qu'il a décimé une équipe de scientifiques chargée d'évaluer pourquoi ce monde ne se refroidit pas et comment accélérer le processus initié huit siècles auparavant.

Car nous avons un besoin vital et urgent de place.

Nous sommes quatre milliards, bientôt cinq, à avoir désespérément

besoin de cent cinquante millions de kilomètres carrés de terre ferme. Nous ne pouvons plus vivre dans les biosphères et les stations à vingt fois le nombre d'habitants prévu par leurs concepteurs. Nous ne pouvons plus stocker d'hibernants, que nous ne sommes pas sûrs de savoir réveiller, dans des cuves cryogènes que nous n'avons pas les moyens d'entretenir. Nous sommes au bout de nos capacités énergétiques, au bout de notre héritage technologique et au bout de ce que nous pouvons endurer sans commettre ce que nos ancêtres ont commis et qui nous vaut de lorgner sur cette terre noyée.

Notre Terre, avec un T majuscule.

Je surprends une lueur irritée dans son regard.

Oui, il a raison, peut-être faut-il dire notre Mer, avec un M tout aussi majuscule ? Du moins celle du seul être que nous y ayons rencontré et qui n'entend pas la partager.

Récit de l'introspect

Elle m'a expliqué que je ne suis pas à proprement parler humain, que je suis une Intelligence Biologique de Synthèse, quelqu'un conçu comme vous, mes amis, par la science et la technologie de ceux qui ont provoqué l'holocauste. Science qu'ils ont oubliée, technologie qu'ils n'ont pas emportée quand ils ont fui dans l'espace pour survivre au monde qu'ils ont détruit.

Elle m'a expliqué que notre mission était de terraformer la Terre, de la nettoyer des radiations, la laver des poisons chimiques, la guérir des résidus bactériologiques, la refroidir, pour la leur rendre aussi propre que s'ils ne s'en étaient jamais servis.

Elle m'a expliqué qu'à l'orée du quatrième millénaire, l'humanité avait mûri, qu'elle s'était amendée, qu'elle était pacifiste, que la leçon lui avait servi.

Alors je lui ai demandé pourquoi, à peine débarqués, ils s'étaient comportés en possesseurs et en vandales, et pourquoi, contrairement à moi, ils étaient armés.

Et puis je l'ai tuée.

L'ÉPINEUX PROBLÈME DE LA TÊTE À GRAND-MÈRE

Karen Haber

D'abord, on a tous cru que c'était une anomalie du plexe. Puis l'oncle Valter a émis l'hypothèse d'une conspiration à l'échelle du net. Le cousin Matsu, lui (du moins quand il a eu fini de pouffer), préférait une approche néoKoriste/rétroCatho dont personne ne voulait entendre parler ; Jamos et Jamee, les jumeaux, s'en moquaient royalement ; la cousine Sintea s'inquiétait de savoir pourquoi sa cuisine n'avait pas encore livré le dessert ; et la cousine Judee n'avait pas le temps de se pencher une fois de plus sur le problème si elle voulait attraper le premier ferry de la matinée en direction de Londres, alors si on pouvait passer à autre chose…

Toute la famille s'était rassemblée pour le grand échange/effaçage/table rase du Jour de l'An chez tante Sintea

– Zone Bretagne, Niveau Deux, Quadri Trois. Pour résumer la situation, on n'était pas seulement à la veille du Nouvel An, mais au seuil d'un nouveau millénaire. Naturellement, l'atmosphère était enfiévrée et il était beaucoup question d'étendre sa *persona* ou de reconfigurer son *nexus* : chacun souhaitait parvenir au compromis le plus favorable possible pour entrer dans l'ère qui s'ouvrait.

Tous les planétaires de la famille étaient là à l'exception de Zanna et Helen, qui avaient gagné à la Loterie une grande visite organisée des Cathédrales Englouties, et de Nicklows, qui passait invariablement la fin de l'année au Club Mars.

Judee, en revanche, avait interrompu les représentations de son tout dernier spectacle ; ses nouvelles couleurs (un mauve qui virait au vert à la lumière) lui donnaient une allure sensationnelle. Sa chevelure formait une couronne de cônes et de pointes tout autour de sa tête. Ses ongles – rétractables, évidemment – mesuraient dix centimètres de long. Dans sa combi, elle était racée comme ces félins sauvages à présent disparus qu'on visionnait en éduholo, mais de la part d'une empar-tiste de renommée mondiale, il ne fallait pas s'attendre à autre chose.

La cousine Sintea avait retiré les jumeaux de la Crèche pour les vacances, et tous trois portaient des tenues assorties dans les tons or et argent zébrés de violet. La mère et les fils arboraient également des prunelles, des cheveux et des dents en or ; il y avait peut-être eu des

soldes à la plastech du coin.

L'oncle Valter et la tante Rainee ne changeaient pas beaucoup : ils s'étaient fait bodylifter pour l'occasion, mais quel intérêt, puisque le matériau de base restait le même ? Tous deux avaient une peau bien lisse et bien rose, éclatante de santé, et une tête de fermiers du XIX[e] siècle établis quelque part dans le Kansas. Je ne sais vraiment pas pourquoi ils ne se faisaient pas retoucher. C'est pourtant facile, avec les tissus et les os cultivés en cuve, les implants et les chromocorrectifs. De nos jours, plus personne n'est obligé de subir un physique désavantageux. Mais les vieux sont bizarres ; je suppose qu'au bout de quelques siècles, on a ses petites habitudes.

Le cousin Matsu, lui, ne m'a pas déçue. Il s'était entièrement recouvert de clochettes de manière à tintinnabuler à chaque mouvement ; ses clochettes activaient à leur tour une aura au néon aveuglante qui me laissait des éclairs rémanents à l'intérieur des paupières. Après lui avoir envoyé un baiser du bout des doigts, je me suis empressée de regarder ailleurs.

Quant à moi, j'avais jeté mon dévolu sur un spectre de couleurs assez peu étendu : il allait du violet au bleu pour se terminer dans le vert, cette dernière teinte ressortant particulièrement dans mes yeux et mes cheveux. Mon nouveau partenaire d'élection, Noumi, affichait des nuances complémentaires. Tout en orange et en rouge, il faisait penser à une flamme ambulante. J'appréciais tout particulièrement certaine étincelle écarlate au fond de ses prunelles.

La famille avait toujours pratiqué le rituel de l'échange mémoriel – c'était le moyen le plus rapide de célébrer l'année écoulée avant l'effaçage. Après tout, nos pauvres petits cerveaux n'ont pas une capacité infinie, et de toute façon, un quart de ce qu'on se trimballe dans la tête ne sert à rien, alors si on opère ce téléchargement tous les ans – et à plus forte raison toutes les fins de siècle – c'est pour faire de la place.

Comme d'habitude, c'est l'oncle Valter qui a porté le premier toast :

Pour une fois encore saluer une année

Nous voici, mes amis, en ces lieux rassemblés.

Donnons-nous donc le temps de nous remémorer

Chacun dans notre coin quelques bons souvenirs,

Deux ou trois, voire plus, quatre ou cinq, à loisir !

Jetons donc un regard à tout ce qui n'est plus !

De cet Éden passé, ayons un aperçu.

Nous avons tous docilement applaudi avant de le féliciter pour ses dons de poète. Puis le cousin Matsu a voulu nous faire écouter sa propre invocation – tintinnabulante – à la gloire de l'énergie positive, mais sa mère, la tante Rainee, ne l'a pas laissé faire.

« C'est l'heure des cadeaux, non ? »

La présentation rituelle des cadeaux est le moment que j'aime le moins dans ces soirées parce qu'on est toujours obligé de s'offrir des choses montrant bien l'importance que nous accordons à notre configuration familiale, et qui soient en même temps particulièrement évocatrices du temps passé ensemble durant l'année écoulée. Autrement dit, on se retrouve tous embarqués dans un même complot cimenté par la camaraderie forcée et une tendance exagérée à mettre du sens partout, alors qu'en fait, on ne ressent guère les uns pour les autres qu'une vague sympathie parfois peu différente de la vague irritation. Enfin… C'est la famille, et c'est le rituel, alors on y sacrifie.

La plupart des cadeaux que j'ai reçus cette fois-là traduisaient l'approbation générale après l'annulation de mon pactunion avec Deevid. Franchement, je ne me voyais pas aborder un nouveau siècle à ses côtés. À part les vieilles personnes comme la tante Rainee et l'oncle Valter, plus personne ou presque ne renouvelle ses pac-tunions plus de deux fois. De plus, dès que j'ai rencontré Noumi, j'ai su que nous étions faits pour la vie commune.

Les cadeaux que j'ai offerts (des boules zen) étaient presque identiques à ceux de l'année précédente – à ceux de *toutes* les années précédentes, en fait –, sauf que je les avais mis à jour pour qu'ils reflètent le changement de siècle. Les boules en question étaient des hologlobes représentant la Zone Monde, à laquelle venait se superposer le visage du destinataire ainsi que ces quelques mots : « Meilleurs vœux pour le nouveau millénaire de la part de Kathay ! » C'était kitsch – et du kitsch de mauvaise qualité, en plus – mais grâce à mes boules, chacun pouvait rentrer chez soi tout content d'avoir meilleur goût que les membres de sa famille. Finalement, c'était le cadeau idéal.

Et de toute façon, grâce à l'effaçage on n'a plus besoin de s'encombrer la mémoire avec des détails pareils – à part tante Rainee, qui en conserve la liste (sur bande, figurez-vous ! Incroyable, non ?) et s'y reporte tous les ans. Qu'est-ce qu'elle est rétro, celle-là.

Bien entendu, il s'agit d'un effaçage sélectif ; on peut choisir ce qu'on veut oublier et ce qu'on veut garder. Mais la plupart des gens

que je connais choisissent la formule trois-quarts. Ça va plus vite, on conserve toutes les acquisitions, et honnêtement, maintenant qu'on a des systèmes de stockage/récup'à toute épreuve, pourquoi entretenir ses souvenirs à l'intérieur même de sa tête ?

Judee et moi avons conclu un pacte : on échange sans faute nos souvenirs le soir du Réveillon ; comme ça, personne d'autre ne peut nous embêter. Ça ne plaît pas à tante Rainee, mais il est trop tard pour changer de configuration. Depuis la mort de mes parents, en 2977, pendant la Retombée de Houston, elle cherche à jouer les mères auprès de moi. Mais franchement, à 96 ans, et après trois réhabils totales, je n'ai plus tellement besoin d'être maternée, surtout par quelqu'un d'aussi envahissant. D'ailleurs, si elle avait tellement envie d'avoir une fille, elle aurait du passer commande avec son permis de reproduction.

Oncle Valter et elle pratiquent l'échange de leur côté (là, personne ne songe à s'immiscer) ; quant à Matsu, jusque-là il s'arrangeait avec mon ex, Deevid. Cette année, il échangerait avec Noumi, qui trouvait toute cette histoire plutôt rétro mais se dispensait de tout commentaire depuis que j'avais menacé de ne plus coucher avec lui jusqu'en avril. (Noumi a horreur des bordels andro, tout gratuits qu'ils soient.)

« C'est l'heure ! s'est exclamée tante Rainee. Tout le monde à son ludomodule ! »

Module en main, nous avons tous remis à notre partenaire une mémocapsule contenant le souvenir que nous avions décidé d'échanger.

Le mien était en l'occurrence fort simple : il concernait une très agréable journée de 2999 passée à ionisurfer en Tasmanie avec Noumi pour la Saint-Valentin. Je n'avais même pas pris la peine d'en ôter les moments de sexe non-assisté (on était tous les deux d'humeur « régressive ») ; cela amuserait Judee. Le tout tassé dans une capsule verte et bleue, et attendant le mémosupport de ma cousine en tournoyant comme les profondeurs d'un océan gelé.

Sa capsule à elle, un ovule orange et bleu lavande contenait son cycle de « performances » intitulé *S'il te plaît ? / Non !* des premières répétitions jusqu'au triomphe final. (C'était ce que j'avais demandé, et elle avait accepté de tout mettre bout à bout pour me faire plaisir.)

Le mélange unique de performance/danse/sadomasochisme mis au point par Judee était unanimement salué dans tout le système solaire. Avant chaque représentation les spectateurs devaient jeûner ; sur quoi elle leur imposait une véritable torture à base d'étirements tout en leur faisant écouter de vieux enregistrements (de réunions de comités

de procédure au sein du gouvernement) ; puis, au moment de leur rendre la liberté, elle submergeait leurs fosses nasales d'odeurs alternativement appétissantes et nauséabondes.

L'année précédente, elle avait obligé son public à jeûner pendant vingt-quatre heures les yeux bandés, puis à la regarder savourer un repas en cinq plats. Le concept avait remporté un succès colossal partout sauf en Allemagne, et on en parlait encore à Paris Sup ainsi qu'à New Tokyo.

Son dernier spectacle se donnait à la tombée du jour, et la lumière déclinait progressivement, jusqu'au noir complet. Renversant. J'étais impatiente de vivre ça. En attendant, je me suis confortablement installée dans les profondeurs du morphocapiton, que j'ai senti s'adapter à mes formes. Les sondes du mémosupport se sont enclenchées d'un coup et les petits panneaux se sont mis en place devant mes yeux.

Cependant, ce n'est pas dans un crépusculaire amphithéâtre du sud de la France que je me suis retrouvée. Je n'étais pas non plus dans une salle de répétition tout illuminée de la rue de Saintonge. Je ne voyais pas Judee. D'ailleurs, je ne voyais personne. La capsule était peut-être abîmée ?

Mais non : j'entendais quelque chose, à présent. Et il y avait de la lumière. Une silhouette émergeait de l'obscurité pour venir vers moi ; les pixels épars se sont rassemblés et, une fois à résolution maximale, ont dessiné une silhouette *masculine* indistincte.

Tiens, tante Rainee. Décidément, quelque chose n'allait pas.

Qu'est-ce qu'elle faisait dans la capsule de Judee ? Je l'ai regardée sans grand intérêt remporter un tournoi d'échecs contre sa console de jeu. Et c'était ça, son meilleur souvenir ? Ah, non : ça ne s'arrêtait pas là. Ensuite, tante Rainee avait le dernier mot après une dispute avec oncle Valter, puis elle obtenait une réduction sur un cuisicerveau (par rapport au prix annoncé sur le site), et enfin elle extorquait des excuses à sa voisine, qui l'avait offensée. Dans chaque souvenir elle démontrait aux autres qu'ils avaient tort. J'ai été témoin de ses exploits avec une sorte de fascination écœurée.

Manifestement, j'avais hérité par erreur de la capsule de Rainee. C'était là ses souvenirs de prédilection pour l'année qui s'achevait. « Matsu, disait-elle. Sors immédiatement de cette chambre d'isolement ! Il faut que je te parle. » Je ne supportais pas l'idée de voir mon pauvre cousin se faire humilier une fois de plus. J'ai arraché mon mémosupport.

L'espace d'un instant ma vison s'est brouillée, mais la sensation de

léger vertige s'est promptement dissipée. Dans toute la pièce les gens battaient des paupières, support à la main, en échangeant des regards perplexes avec les autres.

Rainee a sauté sur le râble de son fils. « Matsu, j'espère que ce n'est pas encore un de tes coups fourrés, sinon…

— Sinon quoi ? » Il a tintinnabulé et lancé des éclairs lumineux en toute indignation. « Tu m'enverras au lit sans dîner ? Tu m'enfermeras dans ma chambre jusqu'à nouvel ordre ? Débranche ton turbot, m'man. Je ne suis pas plus renseigné que toi. Ni plus coupable, d'ailleurs. » Sur quoi il s'est mis à pouffer.

« Sans doute un embouteillage sur le réseau, ai-je commenté. Domo, vérification des impulsions réseau.

— En cours », m'a répondu le cerveau domotique. Il s'exprimait avec un accent britannique recherché, genre maître d'hôtel de l'ancien temps.

Jamos, dix ans (le jumeau de sexe masculin) se laissait gagner par l'hilarité de Matsu. Tante Rainee l'a fusillé du regard jusqu'à ce que sa mère, la cousine Sintea, lui intime de se taire en réprimant elle-même un sourire.

« Qu'est-ce que vous avez tous ? Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle ! La commémoration est gâchée ! »

Le cerveau domo est intervenu en douceur. « Pas de fluctuations énergétiques au niveau du réseau.

— Vérification supplémentaire », ai-je ordonné. Je n'allais pas renoncer si facilement à mon explication.

« Inutile, a contré le domo. Voulez-vous un affichage-écran ? »

J'ai battu en retraite. « Non, ça ira, merci.

— Rainee, cesse donc de pleurnicher », a dit Judee. Étant célèbre, elle avait le droit de se montrer impolie avec ses aînés. « Et si on laissait tomber le troc, cette année ? »

Rainee l'a regardée, partagée entre colère et syncope.

J'ai cherché des yeux mon nouveau bien-aimé, mais la place de Noumi dans le cercle était vide. Le côté très « famille » de la soirée l'avait-il effrayé ? J'avais peut-être eu tort de le soumettre à ce petit rituel alors que nous ne nous connaissions pas encore si bien que ça.

« Regardez qui j'ai surpris la main dans le sac, en train de bidouiller le mémo ! » C'était Noumi qui, debout dans l'encadrement de la porte, tenait fermement Jamee (la jumelle femelle) par un bras. Elle se tortillait sur place en lui lançant des regards noirs. Sa jambe

s'est brusquement détendue et le coup de pied a atteint Noumi au genou.

« Aïe ! » Noumi a libéré sa prisonnière. Jamee a détalé pour regagner, hilare, les jupes de sa mère.

« Dis donc, Sintea, ai-je lancé. Elle ne va tout de même pas s'en tirer comme ça, si ? »

Elle m'a décoché un regard de martyre. « Voyons, Jamee… Ce n'est pas très gentil de donner des coups de pied à Noumi. Demande pardon tout de suite.

— Pardon », a répondu la sale gamine, dont les yeux dorés pétillaient. Elle avait l'air si sincère que j'ai failli la croire. Mais elle a bien vite tiré la langue ; la lumière y a accroché des reflets dorés.

Sintea a haussé les épaules. « Ah, les gosses… Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

J'avais bien quelques idées sur la question, mais je les ai gardées pour moi. Sintea s'était montrée tellement fière quand elle avait obtenu son permis de reproduction. On savait tous qu'elle gâtait ses enfants à outrance chaque fois qu'ils lui rendaient visite.

Noumi m'a murmuré à l'oreille : « En allant aux toilettes, j'ai trouvé cette petite garce occupée à modifier tous les paramètres du mémo. Voilà pourquoi les souvenirs ont été redistribués. » Lui-même ne m'a pas dit lequel il avait reçu. Je me suis demandé qui avait eu droit au mien, et quelle proportion cette personne avait eu le temps d'en vivre. Mais après tout, quelle importance ?

Il n'a pas fallu longtemps pour tout remettre en place, et bientôt chaque capsule s'est retrouvée correctement configurée dans le support qui lui revenait.

Je me suis laissée aller tout entière au souvenir de Judee et de son nouveau et génial spectacle. Un régal, comme prévu. C'est avec fascination que j'ai suivi son processus créatif – outre que cela m'a donné des idées sur la façon de traiter deux de mes clients parmi les plus difficiles. Après m'être arrachée à l'envoûtement dispensé par la mémocapsule de Judee, j'ai intercepté le regard de l'artiste et applaudi avec ostentation.

Elle a souri et s'est inclinée d'un air faussement modeste. En me rendant ma propre capsule, elle m'a soufflé : « Et *il* est toujours aussi expert quand vous faites ça en non-assisté ?

— Tu n'as encore rien vu. » Je n'ai pas tenté de dissimuler ma fatuité. Je pensais déjà à prendre ma revanche sur Noumi dès que nous rentrerions chez nous.

Tante Rainee a mis fin à cette humeur folâtre avant qu'elle ait une chance de s'installer. « Il est temps de tirer la tête à la courte paille. »

Gémissement général.

« Déjà ? a protesté Judee.

— On ne pourrait pas s'en dispenser, cette année ? a proposé Sintea. Le four m'informe que le dessert est prêt. »

Une mince fêlure est apparue sur la façade inébranlable de tante Rainee. Fallait-il y voir un signe infinitésimal de désespoir ? Puis je me suis rappelé qu'elle avait été désignée par le sort la fois précédente et, une fois n'est pas coutume, j'ai ressenti une pointe de sympathie pour elle. Pas étonnant qu'elle soit si pressée de faire parler le hasard. Le problème se reposait tous les ans. L'épineux problème de la tête à Grand-Mère.

On l'appelle Grand-Mère pour faire simple, mais en réalité, c'est mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère. Enfin, ce n'est pas *vraiment* elle. Plutôt une version très fidèlement enregistrée de sa personnalité, préservée pour l'éternité sous forme cybernétisée. À l'époque (en 2500), c'était plus ou moins à la mode de se faire entièrement transcoder et incarner à l'identique.

Je crois qu'à l'origine c'était une tête en chair et en os, mais comme Grand-Mère n'arrêtait pas de se faire lifter ou poser des implants, à la fin, elle n'était plus constituée que de plast et de collagène ; alors, quand elle est morte, la tête n'a pas pu être incinérée en même temps que le reste pour des raisons liées à la protection de l'environnement.

Le Smithsonian – le musée – n'en a pas voulu non plus : les cybernés, ce n'était pas ça qui manquait dans ses sous-sols. Et on ne pouvait pas la faire garder en entrepôt parce qu'elle appelait tout le temps à l'aide.

Son époux, grand-père Jimmee, a testé plusieurs solutions de rechange : enterrer la tête dans le jardin, la jeter par la fenêtre, la plonger dans la baignoire… C'est d'ailleurs ce que j'ai vu de plus distrayant en matière de vidéo familiale. Judee a même supplié qu'on la laisse projeter les films pendant ses spectacles, mais la famille n'a pas réussi à se mettre d'accord.

Pauvre grand-père… Pas moyen de l'étouffer, de l'écrabouiller ou de la noyer, cette tête. Finalement, c'est lui qui s'en est le mieux sorti : il a cassé sa pipe. Mais alors, la Tête est devenue notre problème à *nous,* la famille.

Tante Rainee a tendu la main, paume ouverte. On y voyait un petit

tas de tiges dorées. Elle a entrepris de se déplacer dans la pièce et, l'un après l'autre, nous avons pris line paille. Progressivement, le silence s'est fait.

J'ai relevé les yeux et regardé autour de moi. Tout le monde avait les yeux rivés sur moi. Le cœur battant, j'ai déplié mes doigts. J'avais tiré la plus courte paille.

« Non, ai-je lâché. Oh, non, non, non, s'il vous plaît, pas en ce moment… En plus, je l'ai déjà tirée au sort deux fois ces dix dernières années. »

Tout à coup, Rainee avait les yeux brillants. « Allons, Kathay, tu connais la règle du jeu. Jamais d'exceptions.

— Ah oui ? Et si j'étais mourante ? Ou accusée de meurtre ?

— Ne dis donc pas de bêtises. De nos jours, on ne commet plus de meurtres. Et si tu étais à l'article de la mort, eh bien… » Elle a haussé les épaules comme pour éliminer cette hypothèse si peu probable. « Les médicos te remettraient d'aplomb, voilà tout. »

Je m'étais levée d'un bond, électrisée par la colère et – je veux bien l'admettre – la peur. « Et mon travail ?

— Tu es consultante en milieu de vie interne/externe. Je ne vois pas en quoi Grand-Mère te gênerait. Tu n'as qu'à la ranger sur une étagère.

— Pour qu'elle insulte mes clients ? Elle va réduire tous mes efforts à néant. Sans parler de ma concentration. »

Judee me considérait, à la fois apitoyée et amusée. J'avais envie de lui jeter la tête de Grand-Mère en pleine figure. Quant aux jumeaux infernaux, s'ils n'arrêtaient pas immédiatement de ricaner, j'allais leur montrer – et à leur mère aussi – comment on élevait les enfants ! Les autres affichaient ouvertement leur soulagement. Seul Matsu, qui pour une fois ne pouffait pas, conservait une certaine sobriété ; il semblait même compatir sincèrement. Je lui en étais reconnaissante. Quant à Noumi, manifestement, il ne comprenait rien à ce qui se passait. Mais tante Rainee a vite mis fin à sa perplexité en apportant la Tête.

Elle l'a posée sur la table du mémo.

Elle mesurait soixante-quinze centimètres de haut de la pointe du toupet au creux de la clavicule, et était entièrement constellée de pierreries et d'émaux précieux ; le tout, complété par les lèvres rubis, formait un tableau blanc et or du plus mauvais augure.

Les yeux, en saphir synthétique, roulaient dans leurs orbites en suivant tous nos mouvements. À mon avis, ils étaient activés par un détecteur de chaleur ; il suffisait qu'un être humain passe à sa portée.

Une fois, dans ma jeunesse, j'avais fait des allers et retours sous son nez, à toute allure, rien que pour voir ses yeux pivoter – droite, gauche, droite, gauche… Je m'étais lassée avant elle.

Car Grand-Mère ne se lasse jamais. Elle ne *peut pas* se lasser : tout ce qu'elle a de vivant, ce sont les souvenirs – enfin, peut-être. Malheureusement, ses lèvres rubis peuvent remuer. Et elle est dotée d'une voix. Il y a bien longtemps qu'on a perdu le code permettant de la faire taire.

Sa chevelure éclatante est coiffée en haut chignon sur le sommet du crâne, et de temps en temps une tête de chat surgit en clignant de l'œil sous la mèche incurvée qui domine son front, avant de s'effacer lentement. C'est Leeloo, le félin favori de Grand-Mère.

Beeskar, le basset cloné des jumeaux (court sur pattes et les oreilles qui trament par terre) est entré dans la pièce, précédé par une série de petits sons nasillards. Décidément, Sintea gâte trop ses enfants. Les caniclones sont hors de prix, maintenant que les vrais chiens ont disparu.

Beeskar s'est mis à ululer en découvrant la tête de Grand-Mère. Puis Leeloo l'a regardé en feulant et le clone s'est enfui dans la chambre à coucher en poussant de petits jappements.

« Quelle horreur, ce chien ! a commenté Grand-Mère. Alors Kathay, qu'est-ce qui te prend ? Tu ne veux donc pas me prendre chez toi ? Eh bien, ça m'est égal, figure-toi. Ton appartement est trop petit, de toute façon, et les bruits de la plomberie m'empêchent de dormir. Et puis, quelle pagaille ! Franchement, Kathay… à ton âge, tu ne crois pas que tu devrais apprendre à ranger un peu ?

— C'est quoi, cette sculpture de vieille emmerdeuse ? a demandé Noumi. Pourquoi vous ne l'éteignez pas tout de suite ? »

Grand-Mère a braqué sur lui ses yeux-saphirs. « C'est ton nouveau petit ami, ça ? Tu ne nous présentes pas ? Décidément, tu n'as jamais su te tenir. » Je n'ai pas eu le temps de répliquer que déjà elle enchaînait : « Où est passé Deevid, ce si gentil garçon ? Il me plaisait bien, à moi. Très courtois. Je suppose qu'il a rencontré une jeune fille plus stable que toi. »

J'ai vu Judee faire la grimace à l'autre bout de la pièce. « Hé, Kathay ! m'a-t-elle lancé *sotto voce.* Si ça devient insupportable, viens passer quelques jours chez moi. » J'ai acquiescé avec gratitude. La dernière fois qu'elle avait eu la garde de la Tête, Judee l'avait intégrée dans un spectacle de monstres de foire itinérant tel qu'il en existait mille cinq cents ans plus tôt, en se débrouillant pour que la tournée dure toute l'année.

Grand-Mère a dû surprendre notre aparté parce qu'elle s'est mise à vociférer : « Et ne crois pas t'en tirer en me collant dans un cirque, ma fille. Je connais mes droits ! » Fort heureusement, à cet instant précis l'andro de cuisine a apporté le dessert : des embellisseurs d'humeur en aspic aux baies sauvages.

« Allez-y, régalez-vous, ne vous gênez pas pour moi ! a lancé Grand-Mère. Personnellement, je ne peux pas manger, mais ce n'est pas une raison pour vous en priver ! »

Avec ou sans embellisseurs d'humeur, l'année allait être longue. Le millénaire commençait bien, tiens…

Pendant le trajet du retour, aux toutes premières lueurs du millénaire, et comme la voix de Grand-Mère formait un fond sonore continuel sur la banquette arrière, Noumi m'a murmuré à l'oreille : « On n'a qu'à faire un arrêt au-dessus de la Manche et larguer la vieille peau.

— Malheureusement, ce serait un cyberdélit, mon chou. Et je te signale qu'un cybermeurtre, ça va chercher loin.

— Même avec des circonstances atténuantes ? »

Quelques instants plus tard nous atteignions la Zone Londres et la magnauto nous débarquait sur le toit de mon applex de New Kensington avant d'aller se garer toute seule. Au moment où j'appliquais ma paume sur la porte, Grand-Mère a dit : « Tu as déménagé ? C'était mieux avant. Je ne comprends pas comment tu peux être décoratrice. Tes appartements sont toujours d'un banal !

— Je ne suis pas décoratrice, mais consultante en milieu de vie interne/externe.

— Ah, pardon. Après tout, je n'ai que cinq cents ans, hein ! Je ne peux pas tout savoir.

— Tu pourrais peut-être la menacer de vendre ses globes oculaires à un joaillier corporel ? a suggéré Noumi.

— C'est tentant, mais ce serait quand même un cyberdélit.

— La langue aussi ? »

J'ai posé la Tête de Grand-Mère dans la cuisine, à côté de l'andro lave/sèche-linge, et fermé la porte. Ils trouveraient peut-être des choses à se dire.

Le lendemain matin, j'ai été réveillée par une dispute. Noumi et Grand-Mère échangeaient des mots.

Mon petit ami est venu à ma rencontre dans le vestibule. Il avait

les yeux écarquillés. « Elle m’a traité de petit mer-deux et s’est mise à me donner des ordres. Je t’avertis, c’est elle ou moi. »

J’ai rangé Grand-Mère dans le placard de libre.

Elle s’est aussitôt mise à hurler. « Au secours ! On m’assassine ! On me kidnappe ! »

En désespoir de cause, je lui ai collé une boule zen dans le bec. Elle a hoqueté. J’ai tassé une pile de serviettes de toilette devant la Tête et claqué la porte du placard. Elle pouvait brailler autant qu’elle voulait, là-dedans. Elle ne s’étoufferait pas, puisqu’elle en était incapable.

Noumi et moi avons décidé au pied levé de prendre des vacances en Inde. C’est tellement joli, tellement propre, depuis la Bioterreur de 2350 ! On a monté sur piédestal une partie du Taj Mahal et exposé le tout dans la fontaine centrale des Jardins de New New Delhi. Sur un holo, on peut voir à quoi ressemblait le mausolée dans sa totalité, autrefois.

Idylliques, ces vacances. Et bien trop tôt terminées. À notre retour, nous avons trouvé dix-sept messages sur le réseauphone, tous émanant de Rainee. Et tous furibards. Grand-Mère avait fait un tel raffut que les voisins avaient appelé l’andro de l’applex pour qu’il défonce la porte.

« Tu ne peux pas te borner à la fourrer dans un placard, disait-elle en substance. C’est de la négligence criminelle. Tu te rends compte, tu aurais pu être inculpée pour cyber-infraction ! »

J’ai donc sorti Grand-Mère du placard.

J’ai essayé de ranger la Tête dans mon bureau, mais elle avait une opinion sur tout ; dès le mois de mai, ma clientèle avait diminué de 10 %.

Aucun détail n’était trop insignifiant pour raviver un de ses chers souvenirs ; cela se concrétisait généralement par une histoire à n’en plus finir où elle tenait le rôle vedette tandis que les autres passaient pour des andouilles. Et comme si ça ne suffisait pas, sa maudite bestiole ne cessait d’apparaître et de disparaître en miaulant et en flanquant la frousse à tout le monde.

En lieu et place de l’Inde, je me suis mise à rêver de cliniques euthanasiques. On disait qu’il y régnait un calme olympien et que les technis étaient adorables. De toute façon, Noumi menaçait de me quitter, alors…

Là-dessus, j’ai reçu un coup de téléphone. Un gros logo orange et noir s’est affiché sur l’écran, promptement remplacé par l’image d’une blonde à l’expression austère. « Vous êtes Kathay DeWindt, cousine de Sintea DeWindt ? Ici la sergente Barrows, Section juvénile, Zone

Bretagne. Nous détenons sa fille et nous ne parvenons pas à la joindre.

— Jamee ? » *Mais en quoi ça me regarde ?* Puis je me suis rappelé : j'avais accepté de figurer sur sa liste de personnes à contacter en cas d'urgence. « Qu'est-ce qui se passe ?

— Elle s'est sauvée de la Crèche et on l'a attrapée en train de casser des pare-brise de magnautos au niveau Trois de la Zone. Acceptez-vous la garde de cette enfant jusqu'à ce que nous entrions en contact avec sa mère ? »

Jamee chez moi ! J'avais bien besoin de ça, tiens ! Comme si Grand-Mère ne suffisait pas… J'ai failli dire à la sergente Barrows qu'elle pouvait se la garder, cette petite peste. Mais je me suis retenue : Sintea ne me le pardonnerait pas. Enfin… Si ça se trouvait, ces deux calamités se tiendraient compagnie, se trouveraient des points communs… Noumi ne rentrerait qu'en toute fin de soirée – s'il rentrait. « Bon, d'accord. Je la prends en charge. »

Ma voix d'une folle gaieté a attiré les soupçons de la sergente, qui m'a dévisagée sans aménité sur son écran. « Il y a un problème ?

— Mais pas du tout, tout va bien, au contraire. Amenez-moi donc la jeune délinquante. »

Jamee est arrivée bâillonnée et coincée entre deux andros recomposés ; leur configuration corporelle supérieure et inférieure leur donnait des allures de bouées orbitales en combi policière orange et noire. La gamine leur arrivait péniblement à la ceinture.

J'ai présenté ma paume et, avant que j'aie pu les en empêcher, les andros lui ont enlevé bâillon et grappins et nous ont plantées là.

Jamee s'est affalée dans mon fauteuil préféré (un beau morphosac bleu) et a aussitôt entrepris d'en marteler la garniture de coups de pied. Vêtue d'une combi moulante vert pomme, elle était pâle mais sereine.

« Où est ta mère, espèce de délinquante juvénile ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? » Elle m'a regardée en plissant les yeux. « T'as intérêt à rien lui dire.

— Tu es mal placée pour proférer des menaces, sale gamine. » J'ai composé un cocktail sur la télécommande de la cuisine, attendu que le verre se forme et se remplisse, puis bu une longue gorgée. Le gin a laissé un délicieux goût piquant à l'arrière de ma langue.

Jamee me dévisageait avec intensité. Ou plutôt non : c'était mon verre qu'elle regardait fixement. J'ai vite compris.

« Tu veux boire quelque chose aussi, si je comprends bien ? »

Elle a hoché la tête et je lui ai composé un verre de lait.

Quand elle a vu ce que je lui tendais, Jamee a ricané. « Ce n’est pas à ce genre de boisson que je pensais.

— Mais enfin, tu as dix ans ! Qu’est-ce qu’on t’apprend donc à la Crèche ?

— Ma mère me laisse boire ce que je veux à la maison.

— Ah oui ? Eh bien, je ne suis pas ta mère.

— Mon frère et moi, elle nous laisse faire tout ce qu’on a envie.

— C’est bien pour ça que la police t’amène chez moi, minicriminelle. »

Je n’ai pas eu le temps d’en dire plus : Grand-Mère a placé, cassante : « Ça, tu peux le dire ! Cette enfant est atrocement mal élevée. Quelle honte ! Mais à quoi pense donc sa mère ? Jamais je n’aurais toléré ce genre d’attitude. Elle a été pourrie-gâtée, il faudrait l’envoyer en maison de reconfig et…

— La ferme, vieille conne, a dit Jamee.

— Comment oses-tu ? Je devrais appeler le maître-andro pour qu’il te colle une bonne…

— Ça lui arrive de la fermer ? m’a demandé Jamee.

— Eh non. »

Le chat a passé la tête dans les cheveux de Grand-Mère et scandé de miaulements contrapuntiques la tirade de la Tête.

« Ecervelée…

— Miaou.

— Égoïste…

— Miaou.

— Désobéissante…

— Miaou. »

Jamee a longuement contemplé le chat, puis la Tête dans son ensemble, avant de se retourner vers moi. « Tu préférerais ?

— Je préférerais quoi ?

— Qu’elle la ferme ? »

J’ai bu une nouvelle gorgée de gin. « Dois-je comprendre que tu te proposes de la reprogrammer ?

— Possible. » Elle a haussé les épaules. « Mais à une condition : tu

promets de ne rien dire à ma mère. Et tu me donnes à boire. »

J'ai posé mon verre vide sur la table. Il allait y laisser un rond, mais ce n'était pas le moment de se préoccuper de ces détails. « Pour ça, on verra. D'abord, prouve-moi que tu es vraiment capable de la faire taire. Ensuite seulement on parlera alcool – et on décidera de ce qu'on raconte à ta mère. »

Le temps passe à une de ces allures… Dans un accès de générosité mal placée, j'ai proposé d'accueillir chez moi la réunion de famille « Échange, effaçage et table rase » pour le Nouvel An 3001.

Après l'interminable toast de l'oncle Valter et l'invocation du cousin Matsu, une fois les cadeaux distribués (boules zen pour tout le monde, une fois de plus) et les souvenirs partagés, le moment est venu d'organiser notre petite loterie familiale. La tante Rainee a apporté les pailles, mais j'ai interrompu le processus d'un geste de la main.

« Que diriez-vous de me laisser la Tête de Grand-Mère un an de plus ? »

Pour une fois, même tante Rainee en est restée bouche bée.

Judee m'a lancé un regard ardent. « Tu es sûre que ça va ? » s'est-elle enquise.

Sintea ne cachait pas son soulagement, et même Zanna et Helen souriaient d'un air tout penaud.

« Non… !

— Ne dis pas de bêtises, voyons…

— On ne peut tout de même pas te faire ça…

— Enfin, si tu insistes… »

La Tête était posée sur la table. Ses prunelles dardaient des regards en tous sens, mais elle ne pipait mot. Mutisme total. Leeloo le chat allait et venait au sommet de son crâne, l'air plein de suffisance.

« Je trouve la vieille bique bien silencieuse, remarqua l'oncle Valter.

— En effet, approuva Rainee. Ça ne m'a pas échappé non plus.

— Ah bon, vous trouvez ? » ai-je glissé.

Jamee s'appliquait à faire comme si je n'existais pas.

Sintea a acquiescé. « Vous avez raison. Je n'en reviens pas. On ne l'a jamais vue si discrète. Je trouve cela bizarre. »

Grand-Mère a froncé les sourcils. Ses lèvres rubis ont remué en

silence, toutes frémissantes.

Nous nous sommes tous penchés en cœur pour entendre ce qu'elle peinait tant à articuler.

Alors elle a inspiré profondément, rassemblé toutes ses ressources (par ailleurs considérables), et verbalisé le produit de ses réflexions.

« Miaou. »

L'espace d'un instant, un silence stupéfait a régné.

« C'est un canular ? a demandé Rainee.

— Euh… non, ai-je répondu. Ce n'est pas tout à fait ça.

— Alors quoi ?

— Du calme, Rainee. Je vais vous expliquer. »

Jamee s'est figée sur place en me faisant les gros yeux.

« En réalité, c'est très simple », ai-je commencé en souriant. Jamee a cherché à se faufiler en douce vers la porte. « Vous allez voir. »

Jamee actionnait en vain le mécanisme d'ouverture de la porte, que j'avais bricolé de façon qu'il reste insensible au schéma rétinien de la gamine.

« Alors ? m'a aiguillonnée Rainee. Qu'est-ce qu'elle a, Grand-Mère ? »

J'ai haussé les épaules. « Elle a donné sa langue au chat. »,

Toute la famille me dévisageait, perplexe.

« Et vice versa », ai-je ajouté. J'ai lancé un coup d'œil à Noumi. Il m'a soufflé un baiser.

Le Millénium démarrait sur d'excellentes bases.

Titre original : *That Unfortunate problem with Grandma's Head*

Traduit de l'américain

par Hélène Collon

ANGLES

Orson Scott Card

3000

Hakira se régalait à suivre les rues de Manhattan. Les vieilles armatures rouillées des immeubles évoquaient le squelette d'un monstre marin échoué, mais il entendait des voix, des coups de klaxon, des rugissements de moteur, sentait des odeurs de gaz d'échappement et d'huile de cuisson, même s'il ne voyait au-dessous de lui que le sommet des arbres qui avaient poussé le long des rues disparues depuis longtemps. Vu le peu de densité de la population, rien n'imposait de démanteler les ruines ou de couper les arbres. On pouvait les laisser là, à titre de monument, pour le plaisir du visiteur occasionnel.

Il restait sur la planète beaucoup d'endroits fortement peuplés. Comme toujours, la plupart des gens appréciaient, ou du moins recherchaient la compagnie ; même les reclus aimaient vivre à proximité de voisins qu'ils pouvaient voir de temps en temps. Satellites et transports terrestres reliaient encore les quatre coins du monde, et les ports accueillaient des voyageurs, ainsi que des marchandises telles que fruits et légumes pour les consommateurs qui refusaient d'aller là où ils étaient de saison. Mais en cet an 3000 touchant à sa fin, il existait aussi des lieux pareils à celui-ci, qui donnaient l'impression que l'humanité avait déserté la Terre.

En fait, il y avait sans doute plus d'êtres humains en vie qu'on l'aurait jamais cru possible. Nul n'avait quitté le système solaire, et rares étaient ceux qui résidaient hors de la Terre. D'une Terre, en tout cas – d'une des incidences de la Terre. Durant les cinq derniers siècles, des millions de personnes avaient emprunté des cour-beurs pour coloniser des versions de la Terre où l'humanité n'était jamais apparue, de sorte qu'un monde semblait surpeuplé dès que sa population approchait le milliard d'habitants.

Des billions de personnes que l'on savait exister, celle qu'Hakira venait voir vivait dans une maison de deux cents ans d'âge perchée sur la côte sud de cette île où, jadis, des pièces d'artillerie commandaient l'entrée du port. À l'époque où l'Atlantique avançait aussi loin dans les terres. À l'époque où les envahisseurs devaient arriver par bateau.

Hakira posa son coucou dans la clairière vers laquelle la balise

l'avait guidé, coupa le moteur, et sortit dans l'air vivifiant d'une matinée d'été à quelques kilomètres du front du plus proche glacier. Il était attendu – le système de sécurité s'abstint de le héler, et des lumières marquaient le sentier qui s'enfonçait dans les bois ombreux.

Comme son hôte avait un côté m'as-tu-vu, deux tigres à dents de sabre vinrent flanquer Hakira. Étant donné la réputation de Moshé, plutôt que de reconstitutions informatiques, il devait s'agir de recréations génétiques fort coûteuses, bourrées de puces visant à inhiber leur agressivité ou à l'utiliser sur commande. Et Moshé n'avait aucun motif de lui vouloir du mal. Les deux hommes étaient des âmes sœurs, après tout.

Le sentier déboucha soudain dans une autre clairière dont il s'aperçut, au bout de quelques pas, qu'elle constituait en fait le toit d'une maison, car ici et là, des lucarnes posées à angle aigu sur des manchons carrés s'élevaient au-dessus de l'herbe et des fleurs. Puis le sentier décrivit un virage et l'amena au bas d'une rampe longeant la façade de la butte qui dominait la plaine de l'Hudson. Il se retrouva face à une porte.

Celle-ci s'ouvrit.

Moshé se tenait devant lui, rayonnant. Et il avait fallu qu'il s'habille en kimono. « Hakira ! Entrez ! Vous en avez mis du temps !

— On avait convenu d'une date, pas d'une heure.

— L'heure de votre arrivée me convient tant qu'elle vous convient. Mon système de sécurité m'a simplement fait remarquer que vous vous étiez offert le grand tour en chemin.

— Manhattan. Un lieu empreint de tristesse, tel un beau rêve auquel on ne pourrait plus revenir.

— Vous avez une âme de poète.

— On ne m'avait encore jamais accusé de ce méfait.

— Parce que vous êtes japonais. »

Ils s'assirent près d'un âtre dans lequel brûlait un feu qui paraissait authentique mais n'émettait aucune fumée.

Il irradiait de la chaleur, cependant, comme Hakira le constata en se penchant. « Il y a des poètes japonais.

— Je sais. Mais est-ce la première idée qui nous vient, quand on pense à des Japonais errants ? »

Hakira sourit. « Vous, c'est de l'argent que vous avez.

— Je ne l'ai pas gagné en jouant les prêteurs sur gage. Ce dont, comme vous, je reste dépourvu, c'est d'un foyer. »

Hakira promena son regard sur le salon luxueux. « Oui, en effet, techniquement, on pourrait considérer cette maison comme une simple grotte.

— Je parle d'une patrie. Depuis neuf siècles et demi, mon ami, votre peuple peut aller partout sur la planète, saûf en un lieu précis, un archipel d'îles qu'on appelait autrefois Honshu, Kyushu, Hokkaido… »

Hakira, terrassé par l'émotion, leva la main pour faire cesser la cruelle énumération. « Je sais que votre peuple a, lui aussi, été chassé de sa patrie…

— À maintes reprises, dit Moshé.

— J'espère que vous me pardonnerez, monsieur, mais il m'est impossible d'imaginer que la nostalgie d'un désert avoisinant une mer morte puisse être du même ordre que celle des îles luxuriantes étranglées pendant près de mille ans par le dragon chinois.

— Aride ou fertile, plat ou montagneux, le pays où l'on n'a plus le droit de retourner garde la beauté des rêves.

— Qui a l'âme d'un poète, déjà ?

— Votre organisation va échouer, vous le savez.

— Je ne sais rien de tel, monsieur.

— Elle va échouer. Les Chinois ne renonceront jamais, car ce faisant, ils admettraient avoir fauté, et ils ne peuvent se le permettre. À leurs yeux, c'est vous qui êtes les intrus. Le Conseil de Paix, dans son impuissance, pourra émettre tous les édits possibles, les Chinois continueront d'interdire, même pour une simple visite, l'accès de l'archipel aux gens connus comme étant d'ascendance japonaise. Et ils auront beau jeu d'arguer que si l'on tient tant à voir le Japon, il suffit de se basculer sur une autre incidence. Il doit y en avoir une où on accepterait vos dollars de touriste sans la moindre hésitation.

— Non. Les autres incidences ne sont *pas* ce monde-ci.

— Tout en l'étant, rétorqua Moshé.

— Sans l'être.

— Là est le dilemme. Soit nous faisons affaire, soit non, et voici le nœud du problème : qu'est-ce qui vous attire, au juste, dans cet archipel ? Le paysage ? Il est déjà possible de l'explorer, puisqu'il reste le même, nous dit-on, du fait de l'incohérence de l'inanimé quel que soit l'angle d'incidence que l'on occupe. Un désir non seulement d'aller là-bas, mais d'y aller au nez et à la barbe des Chinois ? Serait-ce la haine qui vous motive ?

— Non, dit Hakira, je rejette ces deux interprétations. Je n'ai que faire des Chinois. Puisque vous posez la question en ces termes, je m'aperçois que je n'ai pas vraiment étudié mes motivations car, quand je parle du pays du soleil levant et de sa splendeur, je pense en fait à la nation japonaise, à ces îles, libres de tout envahisseur, et gouvernées par notre peuple comme nous nous sommes gouvernés depuis notre émergence en tant que peuple uni.

— Nous allons *peut-être* faire affaire, en définitive. Il se pourrait que votre vœu soit exaucé.

— Mon vœu et celui de tout le Kotoshi.

— Ah ! le Kotoshi et son éternel optimisme. Le mot signifie “cette année”, n'est-ce pas ? Et sous-entend : “Cette année, nous serons de retour” ?

— Votre peuple dit bien : “À l'an prochain à Jérusalem.”

— Un Japon gouverné par les seuls Japonais au cours du dernier millénaire. Un monde où les Japonais ne seraient pas des vagabonds déracinés, des fabricants de gadgets prompts à louer leurs services, mais constitueraient une nation parmi les autres nations du monde, et une des plus grandes. C'est ***ça,*** la patrie que vous désirez retrouver ?

— Oui, dit Hakira.

— Mais ce Japon-là n'existe pas dans ce monde-ci, bien que la Chine n'ait même plus besoin de la moitié de ses territoires conquis du temps des Han. Ce n'est donc pas le Japon de ce monde-ci qui vous attire, hein ? Le Japon que vous souhaitez est un fantasme, un rêve.

— Un espoir.

— Un vœu.

— Un *projet.*

— Parmi toutes les incidences de ce monde, il se pourrait bien que ce Japon n'existe pas. Cela ne vous est jamais venu à l'esprit ?

— Ça n'a rien à voir avec la bibliothèque de ce conte, où l'on croit que, parmi tous les livres contenant toutes les combinaisons de toutes les lettres pouvant entrer dans toutes ces pages, il doit s'en trouver un qui raconte la véritable histoire du monde. Il y a beaucoup d'incidences, mais notre capacité à les différencier n'est pas infinie, et sur nombre d'entre elles la vie n'est jamais apparue et l'air est irrespirable. Ce n'est pas une expérience facile à entreprendre.

— Oh, bien sûr. Dénicher un monde si proche du nôtre qu'il y existe une nation portant le nom de “Japon” – ou plutôt de “Nippon” – et où on parle une langue appelée le japonais… au fait, vous le parlez,

n'est-ce pas ?

— Mes parents n'ont pas dit un mot dans une autre langue jusqu'à ce que j'aie cinq ans et que je sois obligé d'aller à l'école.

— Oui, dénicher un tel monde tiendrait du miracle.

— Et partir à sa recherche serait une folie.

— Pourtant, *quelqu 'un* est parti à sa recherche. »

Harika patienta. Moshé restait coi.

« L'a-t-on trouvé ?

— Si c'était le cas, quel prix seriez-vous prêt à payer ? »

2024 – Angle Thêta

« Tu es un scientifique, dit Léonard. C'est indigne de toi.

— J'ai une vidéo sans fin, dit Bêto. Il y a une horloge mécanique dans le champ, on voit donc le temps passer. La chaise bouge.

— Il n'y a rien que tu puisses réaliser qui ne l'ait déjà été au prix de quelques trucages.

— Mais pourquoi truquerais-je ? Si je publie, ma carrière est fichue.

— Justement, Bêto. Tu es géologue. Géologue ! Les géologues ne voient pas de poltergeists.

— Reste là, Léonard. Regarde ça.

— Combien de temps ?

— Parfois, c'est immédiat. Mais ça peut prendre des jours.

— Je n'ai pas des jours devant moi.

— Joue aux cartes avec moi. Comme à l'époque de la Faculdade. Mais examine d'abord la chaise. Pas de fil. Une chaise en tous points normale.

— On croirait entendre un prestidigitateur.

— ˆ'empêche qu'elle *est* normale.

— Elle en a l'air.

— L'air ? D'accord, ne te fie pas à moi. Va la bouger, toi. Mets-la où tu veux.

— D'accord. Je peux la retourner ?

— Peu importe.

— La mettre en équilibre en haut de la porte ?

— Je m’en fiche.

— Et on joue aux cartes ?

— C’est toi qui donnes. »

2090

C’est le problème de la mémoire. On a cartographié l’ensemble du cerveau. On peut suivre l’activité de chaque neurone, de chaque synapse. On a analysé la chimie des cellules. On peut trouver dans un cerveau vivant, sans recours à la chirurgie, où se situe le centre de contrôle de chaque muscle, où s’enracine chaque perception. On sait même stimuler le cerveau afin qu’il localise et reproduise un souvenir. Mais c’est tout. On ignore comment le souvenir est archivé, et on ignore où.

Je sais que vous avez lu dans vos manuels du secondaire, voire de l’école élémentaire, qu’on avait résolu le problème de la mémoire en premier, mais il s’agit d’un malentendu. On a découvert qu’un souvenir spécifique et cartographié, une fois détruite la portion du cerveau qui le contenait – et dans les premiers temps, on employait des instruments mal adaptés qui tuaient des milliers de cellules à la fois, énorme gaspillage et danger considérable pour le sujet d’expérience –, ne disparaissait pas. Il pouvait resurgir ailleurs.

Ainsi, pendant des années, on a cru que le procédé de stockage des souvenirs était holographique – des fragments en nombre d’endroits –, si bien que la perte d’un bout de souvenir ici ou là n’entraînait pas la perte de la séquence complète. C’était pourtant une chimère, car à mesure que les recherches ont progressé, on a découvert que le cerveau avait des capacités finies, et qu’un système de stockage aussi peu économique le saturerait avant l’âge de trois ans. Car, voyez-vous, *aucun souvenir ne se perd.* Il peut être difficile à retrouver, et certaines personnes perdent souvent la *trace* de leurs souvenirs, mais ce n’est pas une question de stockage ; c’est une question de récupération.

Des parties du réseau tombent en panne, ce qui interdit de suivre certaines pistes, ou le routage est configuré de sorte que vous ne pouvez relier le souvenir A au souvenir X sans passer par d’autres souvenirs si forts qu’ils vous détournent de la tâche de récupération initiale. Mais avec le temps – ou avec l’hyperstimulation des pistes mémo-rielles liées –, vous pouvez récupérer tous vos souvenirs. Tous.

Chaque instant de votre vie.

On ne peut rien récupérer de plus que vos perceptions et l'analyse que vous en avez effectuée sur le moment, mais cela ne change rien au fait qu'on peut bel et bien récupérer chaque instant de votre enfance, chaque instant de cette heure de cours. Et chaque pensée consciente, mais pas le flux inconscient à l'arrière-plan. Tout est stocké… quelque part. Le cerveau n'est que le mécanisme de récupération.

Certains observateurs en ont conclu qu'il existe donc un esprit, voire une âme – une portion non-physique de l'être humain, placée en dehors de l'espace mesurable. Mais si c'est le cas, elle échappe à la science. En tant que scientifique, et aidé de plusieurs collègues dont certains ont même occupé les sièges que vous occupez aujourd'hui, j'ai œuvré, non sans peine, pour trouver à ce phénomène une explication physique. Certains ont critiqué ce travail parce qu'il démontre que ma foi en la non-existence de l'immatériel me rend aveugle aux preuves matérielles de son existence. Ne riez pas, c'est une critique tout à fait valide. Voici ma réponse : notre incapacité à détecter le matériau dont il se compose ne suffit pas à prouver l'immatérialité de l'esprit.

J'ai le plaisir de vous annoncer que la revue *Mind* -et nous n'aurions jamais consenti à paraître ailleurs que dans le meilleur journal scientifique du domaine – a accepté notre article décrivant nos découvertes. Par lui-même, il n'apporte aucune réponse, mais il déplace le champ d'investigation et rouvre, à tout le moins, la possibilité d'une solution matérielle au problème de la mémoire. Car nous avons découvert que lorsqu'on accède aux neurones pour rappeler un souvenir, il se produit toutes sortes d'activités chimiques à l'intérieur de la cellule. Le processus biochimique s'est évidemment révélé très difficile à décoder, mais d'autres chercheurs ont expliqué l'ensemble des réactions chimiques proprement dites, et nous n'avons rien découvert de neuf dans ce domaine. La mémoire n'a pas non plus de support électrochimique, car seules les commandes les plus basiques se transmettent de neurone en neurone selon ce processus – disons qu'il y a autant de différence qu'entre peindre à la bombe et utiliser un pinceau à trois poils.

Nos recherches se sont donc portées vers le domaine submoléculaire. Nous avons voulu découvrir si les cellules du cerveau étaient capables de procéder à des changements au niveau de l'atome, dans la disposition des protons et des neutrons, ou d'encrypter des informations dans le comportement des électrons. Mais, là aussi, nous avons abouti à une impasse.

L'invention du muonoscope a tout changé. Puisqu'elle nous offrait enfin un instrument non-destructeur capable de mesurer l'état exact

des muons durant des instants infinitésimaux, nous avons pu mettre en évidence des corrélations stupéfiantes entre la mémoire et les microétats d'incidence et d'hélicité du muon. L'hélicité, comme vous le savez, est la constante : l'hélicité du muon ne peut pas varier durant l'existence du muon. L'incidence paraissait aussi être une constante, et c'était effectivement le cas dans les matériaux précédemment étudiés par les physiciens.

Toutefois, au cours de notre étude de l'activité cérébrale lors d'une récupération forcée des souvenirs, est apparu un schéma récurrent de changement d'incidence à l'intérieur du noyau des atomes dans les cellules individuelles du cerveau. Comme la tête doit rester absolument immobile pour que le muonoscope fonctionne, nous n'avons travaillé qu'avec des malades en phase terminale volontaires pour notre étude, prêts à mourir dans le laboratoire et non parmi les leurs, à vivre leurs derniers instants le crâne ouvert et le cerveau en partie désassemblé. L'expérience était certes indolore, mais sa perspective n'en restait pas moins choquante, aussi dois-je saluer le courage et l'esprit de sacrifice de nos sujets, dont les noms apparaissent dans notre article à titre de coauteurs de l'étude. Je crois qu'elle nous a menés jusqu'aux limites actuelles de la biologie, étant donné l'équipement dont nous disposons. La suite est entre les mains des physiciens.

Ah, oui. Nos découvertes. Vous voyez ? Je me suis laissé distraire par le souvenir de nos courageux collaborateurs, parce qu'en me les rappelant je me suis aussi rappelé qui ils étaient et quel prix ils avaient… et voilà que je me laisse de nouveau distraire. Nos découvertes, donc : durant le processus de récupération, quand le neurone, ayant été stimulé, entame la récupération d'information proprement dite, il y a un instant – un instant si bref que, voici quinze ans, nous n'avions pas d'ordinateur capable de le détecter, sans parler d'en mesurer la durée – où tous les muons de tous les protons de tous les atomes de toutes les molécules d'ARN spécifiques à la mémoire du noyau de ce neurone – et d'aucun autre ! – changent d'angle d'incidence.

Plus précisément, ils semblent, selon le muonoscope, disparaître pendant ce bref instant et réapparaître avec une nouvelle incidence – oui, une incidence différente, bien qu'on ait toujours affirmé que c'était impossible -qu'ils conservent pendant un intervalle peut-être mille fois plus long que celui de leur disparition, mais quand même inférieur à un millionième de picoseconde. Et durant cette anomalie directionnelle, que nous appelons un « angle », le-neurone effectue l'activité qui pousse l'ensemble du cerveau à réagir d'une façon correspondant en tout point à ce que l'on a depuis longtemps observé

lors de la récupération des souvenirs.

Bref, il semble que les muons concernés changent d'incidence selon un certain angle, et que, sous cet angle, ils capturent un instantané de l'état du cerveau qui va permettre au sujet de se souvenir. Ils redeviennent détectables quand ils rebondissent dans leur direction originelle, mais durant la période qui précède, le schéma du souvenir est retransmis par des processus biochimiques, puis électrochimiques, au cerveau dans son ensemble.

Certains risquent de rejeter cette découverte parce qu'elle semble réduire l'esprit ou l'âme à un phénomène physique, mais ce n'est pas le cas. En fait, elle aurait plutôt tendance à affirmer la suprême majesté de la vie. Pour ce que nous en savons, il n'y a que dans le cerveau d'un organisme vivant que les muons à l'intérieur des atomes peuvent changer de direction. Le cerveau ouvre donc des portes minuscules sur d'autres univers, y stocke des souvenirs et les récupère à volonté.

Oui, j'ai bien parlé d'autres univers. La première chose que nous a montrée le muonoscope, c'est le vide des muons. D'après certains théoriciens, les particules élémentaires ne seraient que des coordonnées spatiales, et, dans l'absolu, il n'y a aucune raison pour que le même point dans l'espace ne puisse être occupé par une infinité de muons, tant qu'ils ont des incidences et, peut-être, des hélicités différentes. Une théorie hors de mes compétences mathématiques veut que, même si des muons cojacents d'hélicité identique mais d'incidence différente peuvent influer les uns sur les autres, jamais des muons cojacents d'hélicité différente ne peuvent entretenir une relation causale. Et il pourrait aussi exister une infinité d'infinités d'univers dont les muons, cojacents de ceux de notre univers, restent indétectables et incapables d'influer sur cet univers.

Mais si la théorie se révèle juste – et je crois que nos recherches le prouvent –, il est possible de transmettre des informations d'une incidence de cet univers physique-ci à une autre. Comme, selon cette même théorie, toute réalité matérielle ne se compose en fait que d'information, nous devrions pouvoir faire passer des objets d'un univers à un autre. Mais là, on aborde le domaine du fantastique, et je n'ai déjà consacré que trop de temps à cette annonce réjouissante. Vous êtes étudiants, mon travail consiste à transmettre certaines informations de mon cerveau aux vôtres, et je crains qu'il ne faille pour cela bien plus que quelques millionièmes de picoseconde.

2024 – Angle Phi

« Je ne peux plus le supporter. Je ne resterai pas ici un jour… pas une *heure* de plus.

— Mais on n'en a pas souffert, et on ne peut pas s'offrir un déménagement.

— La chaise est en haut de la porte, elle pourrait tomber, blesser un des gosses. Qu'est-ce qu'elle a contre nous ? Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

— On n'a *rien* fait, c'est simplement une force *maléfique* qui se *plaît* à nous torturer !

— Non, ne la mets pas en colère !

— J'en ai assez ! Arrêtez ça ! Allez-vous-en ! Laissez-nous tranquilles !

— À quoi ça sert de casser la chaise et de dévaster la pièce ?

— À rien. Rien ne sert à rien. Va chercher les enfants, emmène-les dans le jardin. J'appelle un taxi. On va chez ta sœur.

— Ils n'ont pas de place.

— Ils en trouveront pour ce soir. Je ne passerai pas une nuit de plus dans cet endroit maudit. »

3000

Hakira étudia le contrat, qui lui parut très clair. Le passage serait fourni à tous les membres du Kotoshi, pourvu qu'ils se réunissent à leurs frais. Retour gratuit jusqu'à dix jours, mais seulement à la fin de ces dix jours, en groupe. Ceux qui choisiraient le retour ne seraient pas remboursés pour l'aller. Mais ça semblait équitable, d'autant que le prix restait raisonnable.

« Ce contrat n'a rien de légal, de toute façon, dit-il. Comment vous obligerait-on à l'appliquer ? Le transfert lui-même est illégal.

— Pas dans le monde de destination, dit Moshé. Et c'est là qu'il faudrait l'appliquer, *nu* ?

— Je ne risque pas de trouver un avocat de ce monde-là pour défendre mes intérêts ici.

— Où serait le mien de décevoir mes clients ?

— Comment savoir que vous ne nous abandonnerez pas là-bas ? dit Hakira. Ce pourrait être un monde dépourvu d'atmosphère respirable – beaucoup d'incidences n'ont que des gaz hydrocarbonés, sans

oxygène libre.

— Je ne vous l'ai pas dit ? Je viens avec vous. J'y suis bien obligé… c'est moi qui vous amène.

— Ah, oui ? Je croyais que vous alliez nous mettre dans un courbeur et…

— Un courbeur ? s'esclaffa Moshé. Un de ces engins primitifs ? Pas étonnant qu'on ne trouve pas les mondes les plus proches – les courbeurs sont incapables d'effectuer les fines distinctions que *nous,* nous effectuons. Non, je vous fais passer. On y va ensemble.

— Bon, on se prend tous par la main et… vous ne nous menez pas en bateau ! Pourquoi me faire perdre mon temps avec du pipeau ?

— Si c'est du pipeau, on se prendra par la main, il ne se passera rien et vous récupérerez votre argent. Pas vrai ? » Moshé ouvrit grand les bras. « Qu'avez-vous à perdre ?

— Ça sent l'arnaque.

— Alors, allez-vous-en. Après tout, c'est vous qui êtes venu me chercher.

— Je suis venu vous trouver parce que vous avez fait passer ce groupe de Sionistes.

— Justement, je les ai fait passer. Je suis revenu, et pas eux – parce qu'ils étaient ravis. Ils sont dans un monde où Israël n'a jamais été conquis par ses voisins arabes, si bien que les Juifs ont leur propre état où on parle hébreu. Le même monde, soit dit en passant, où le Japon est toujours peuplé de Japonais qui se gouvernent eux-mêmes.

— Où est l'entourloupe ?

— Il n'y en a aucune. Sauf qu'on utilise un mécanisme différent qui n'a pas reçu l'approbation du gouvernement : on doit donc opérer en secret.

— Mais pourquoi l'*autre* monde permet cela ? demanda Hakira. Pourquoi vous laisse-t-on amener des gens ?

— Par souci humanitaire. On vous accueille à titre de réfugiés d'une réalité insupportable. On vous accueille *chez vous.* Le gouvernement israélien de cette réalité-là a décrété que les Juifs ont le droit de revenir sur leur terre natale, même depuis une autre incidence. Et le gouvernement japonais vient de décider de vous offrir le même privilège.

— J'ai toujours du mal à croire que quelqu'un a trouvé un monde dont la population comprend des Japonais.

— C'est l'évidence : personne n'a *trouvé* ce monde.

— Comment ça ?

— C'est ce monde qui a trouvé *celui-ci !* »

Hakira y réfléchit un instant. « C'est pour ça qu'ils n'utilisent pas de courbeurs ; ils ont leur propre technologie pour modifier les directions.

— Vingt sur vingt, mis à part le "ils". »

Hakira comprit soudain. « C'est vous. Vous n'êtes pas de ce monde-ci. Vous êtes des leurs.

— Après la découverte de ce monde navrant, on m'y a envoyé pour ramener les Juifs chez eux, en Israël. On a vu que les Japonais avaient connu la tragédie d'une perte similaire et la décision a été prise de vous faire la même proposition. Hakira, ramenez votre peuple chez lui. »

2024 – Angle Thêta

« Je leur ai dit que je ne voulais plus te voir.

— Je sais.

— J'étais bien tranquille à jouer aux cartes et ce truc a failli me tuer !

— Ça ne s'était jamais passé de cette façon. D'habitude, la chaise… glissait. Ou flottait, parfois.

— Elle a été réduite en miettes. J'ai eu une commotion cérébrale, dix points de suture, et je garderai cette cicatrice sur la figure toute ma vie !

— Mais ce n'est pas de ma faute. Je ne savais pas que ça se passerait comme ça. Comment aurais-je pu m'en douter ? Il n'y avait pas de fils, tu le sais. Tu l'as *vu* de tes yeux !

— *Nossa.* Oui, j'ai vu. Mais ce n'était pas un fantôme.

— Je n'ai jamais dit que c'en était un. Je ne crois pas aux fantômes.

— Qu'est-ce que c'était, alors ?

— Je l'ignore. Tout ce à quoi je pourrais penser relève du fantastique. Mais après tout, le téléphone, la télévision par satellite, le cinéma et les sous-marins relevaient aussi du fantastique pour ceux qui en ont eu l'idée. Et dans le cas qui nous occupe, il y a des histoires de fantômes, de revenants et de poltergeists depuis… le début des

temps, j'imagine. Mais elles sont rares. Si rares qu'elles n'arrivent pas souvent aux scientifiques.

— Dans l'histoire du monde, les vrais scientifiques sont plus rares que les poltergeists.

— Et si de telles choses sont bel et bien arrivées à des scientifiques, combien auront réagi comme tu m'y encourages ? C'est-à-dire en ignorant ce qui s'est passé. En prétendant que c'était une hallucination. En déménageant dans un endroit où ne se produisent pas de tels événements. Et les savants qui refusent de fermer les yeux face aux preuves, que leur arrive-t-il ? Je vais te le dire, parce que j'ai trouvé sept cas dans les deux cents dernières années – ce qui n'est pas beaucoup, mais ce sont ceux qui ont publié des comptes rendus. Dans tous les cas, ils ont aussitôt été discrédités. On ne les a plus écoutés. Leurs carrières ont pris fin. Ceux qui enseignaient ont perdu leur poste à l'université. Trois d'entre eux ont été enfermés dans des asiles d'aliénés. Et il ne s'est jamais trouvé *personne* pour prendre la peine d'enquêter sérieusement sur leurs allégations. Sinon ceux que l'on considère déjà comme des cinglés, autrement dit les adeptes du paranormal, les charlatans et les truqueurs en tout genre.

— Et il va t'arriver la même chose.

— Non. Parce que je t'ai comme témoin.

— Quel genre de témoin ? J'ai *reçu un coup sur la tête.* Tu saisis ? Je suis allé à l'hôpital en plein délire, j'ai écopé de la commotion dont témoigne cette cicatrice. Personne ne me croira, moi non plus. On se demandera si tu ne m'as pas cassé la figure pour me persuader de témoigner en ta faveur !

— Ah, Léonard. Dieu me pardonne, tu as raison.

— Appelle un exorciste.

— Je suis un scientifique ! Je ne veux pas que ce phénomène s'en aille ! Je veux l'étudier, le comprendre !

— Alors, Bêto, en tant que scientifique, explique-moi. Si ce n'est pas un fantôme à exorciser, de quoi s'agit-il ?

— D'un monde parallèle. Non, attends, écoute-moi ! Peut-être que, dans les vides entre les atomes, voire dans les vides à l'intérieur des atomes, il y a d'autres atomes que, la plupart du temps, on ne sait pas détecter. En nombre infini, les uns très proches des nôtres, les autres très éloignés. Suppose que lorsque tu enfermes un espace, et que quelqu'un d'autre, dans un de ces mondes parallèles enferme le *même* espace, les deux matières se chevauchent ne serait-ce qu'un petit peu ?

— Pour toi, les boîtes ont quelque chose de magique ? Tu délires !

— Tu m’as demandé des hypothèses ! Si les masses continentales se ressemblent, il y a des chances pour qu’on construise des villes aux mêmes endroits. Au confluent de deux rivières. Sur un port. À proximité de terres arables. Il y aurait beaucoup d’univers où les villes seraient à la même place. Où les maisons seraient à la même place. Il suffirait d’une pièce à cheval sur deux univers pour obtenir un écho. Par exemple une chaise qui existe dans les deux mondes.

— Quoi, quelqu’un achète une chaise ici et quelqu’un ailleurs achète la même le même jour, comme par hasard ?

— Non. Quand j’ai emménagé, la chaise était déjà là. Les maisons hantées sont toujours de vieux bâtiments, non ? Avec du vieux mobilier qui est là depuis longtemps, qui n’a jamais bougé, si bien que la chaise peut chevaucher les deux mondes. Donc… tu prends la chaise, tu la poses en haut de la porte, le type de l’autre monde rentre chez lui, voit qu’on a déplacé la chaise – ou la voit même se déplacer – et il en a marre, il se met en colère, il *casse la chaise.*

— Ridicule.

— Il s’est passé *quelque chose.* Ta cicatrice le prouve.

— Et les débris de la chaise.

— Heu, non.

— Quoi ? Tu les as jetés ?

— À mon avis, *l’autre* les a jetés. Ou l’écho s’est dissipé quand la chaise a perdu sa structure – je ne sais pas. Les débris ont disparu.

— C’est le bouquet. Si tu publies, je nie tout, Bêto.

— Mais non.

— Si. Je me suis déjà fait salement arranger le portrait. Je ne veux pas que ma carrière suive le même chemin. Laisse tomber !

— Impossible ! C’est trop important ! La science ne peut pas toujours refuser d’étudier ces phénomènes et de découvrir leur vraie nature !

— Si ! Les scientifiques ont l’habitude de refuser d’étudier toutes sortes de phénomènes par égard pour leur carrière, tu le sais très bien !

— Oui. Je le sais. Les hommes de science peuvent être aveugles. Mais *pas moi.* Et toi non plus, Léonard. Quand je publierai, je sais que tu diras la vérité.

— Si tu publies, je saurai que tu as perdu la raison. Si on me pose la question, je dirai la vérité : que tu as perdu la raison. De toute façon, la chaise a disparu. Et il y a de grandes chances pour qu’un tel

phénomène ne se reproduise jamais. Dans cinq ans, tu croiras qu'il s'agissait d'une hallucination.

— Une hallucination qui t'aura laissé marqué à vie.

— Va-t'en, Bêto. Laisse-moi tranquille. »

2186

« J'appelle ça un Angleur, et j'ai baptisé le processus l'Anglage.

— Ça a l'air cher.

— C'est le cas.

— Trop cher pour être vendu en tant que jouet.

— Ça ne s'adresse pas aux enfants, de toute manière. Écoutez, ça coûte cher, mais c'est de la haute technologie, ce qui a ses avantages, et plus ça se vendra, plus le prix de revient à l'unité baissera. On a étudié le marché, et on est sûrs de notre coup.

— Admettons. À quoi ça sert ?

— Je vais vous montrer. Mettez ce casque, et…

— Des clous ! Pas avant de savoir ce que ça fait.

— Bien sûr, je comprends, aucun problème. Ça vous met dans la tête de quelqu'un d'autre.

— Oh, un Rêveur. Ça existe depuis des années et ça a connu un certain succès, mais…

— Non, ce n'est pas un Rêveur. D'accord, on a réutilisé la technologie pour la diffusion – pourquoi réinventer la roue ? On pouvait acquérir la licence pour trois fois rien, alors pourquoi s'en priver ? Mais ce que cet appareil a de spécial, c'est ceci : son enregistreur.

— Son enregistreur ?

— Vous avez entendu parler de l'espace angulaire, hein ?

— Pure théorie.

— Pas vraiment. Il est bien connu que nos cerveaux emmagasinent nos souvenirs dans l'espace angulaire, d'accord ?

— Oui, bien sûr. Ça, je le sais.

— Eh bien, tout est là. Il existe une infinité d'univers dont une grande partie de la matière est cojacente à la nôtre…

— Et voilà, des discours d’ingénieur. Invendable.

— Il y a des gens dans ces mondes. Des fantômes, pour nous. Mais *leurs* souvenirs sont stockés dans *notre* monde.

— Où ça ?

— Partout. Une collection d’incidences. Où que soit leur tête, dans notre monde et dans plein de mondes parallèles, ils emmagasinent leurs souvenirs sous la forme d’une série d’incidences. Ça ne vous est jamais arrivé d’entrer dans une pièce et de ne plus vous rappeler pourquoi vous êtes là ?

— J’ai soixante-dix ans. Ça m’arrive tout le temps.

— Ça n’a rien à voir avec votre âge. Ça vous arrivait aussi à vingt ans. Mais maintenant, vous y êtes plus sensible, du fait que votre cerveau stocke tellement de souvenirs qu’il accède sans cesse à d’autres incidences. Et parfois, votre tête se trouve occuper le même espace que celle de quelqu’un d’autre, dans un autre monde, et *pouf !* vos souvenirs se brouillent. En fait, ce sont les souvenirs de l’autre qui brouillent les vôtres.

— Ma tête se trouve occuper le même espace que celle d’un autre type ?

— Dans une infinité d’univers, il y en a beaucoup où des gens de votre taille risquent de se déplacer. La rareté de l’événement vient de ce que la plupart d’entre eux utilisent des angles si différents des nôtres que les possibilités d’empiétement sont minimes. Et il faut que vous accédiez à votre mémoire au même instant. De toute façon, peu importe : il s’agit d’une coïncidence au sens premier du terme. Mais placez l’enregistreur à hauteur d’homme, mettez-le en marche, et tant qu’il ne se situe pas au trentième étage d’un immeuble ou au fond d’un lac, par exemple, il sera rempli en moins d’une journée.

— Rempli de quoi ?

— D’états mémoriels séparés – jusqu’à une vingtaine. On pourrait augmenter sa capacité, mais il est facile de les effacer et de les remplacer, et on s’est dit que ça suffirait. D’ailleurs, si les gens veulent en stocker davantage, on pourra leur vendre des périphériques, pas vrai ? Bref, il contient donc des états mémoriels transitoires. Des souvenirs. Je parle du souvenir complet, de l’état mental d’un autre être humain à un moment donné. Rien à voir avec un rêve. Une *fiction.* Les rêves sont des ébauches, des séries d’événements aléatoires, en général dénués de sens. Je veux dire… c’est déjà ennuyeux d’entendre quelqu’un *raconter* un rêve, alors le vivre… où serait le plaisir ? Tandis qu’avec l’Angleur, on acquiert un véritable souvenir. Il faut l’essayer pour comprendre pourquoi il va se vendre.

— Et ça n’a rien de permanent ?

— Si, au sens où vous le garderez en mémoire et où il s’agira d’un souvenir fort. Mais vous aurez *envie* de vous le rappeler, ce qui est bien. D’un autre côté, le procédé n’entraîne aucun dommage, et c’est tout ce qui compte. Je peux procéder à l’essai sur un de vos employés, si vous préférez. Ou sur moi-même.

— Non. Il faudra que bien j’en passe par là avant de prendre une décision. Autant commencer tout de suite. Passez-moi ce casque… Non, ce sont mes vrais cheveux. Si je voulais une perruque, j’en choisirais une plus jolie.

— Parfait, il s’ajuste très bien, mais c’est pour ça qu’on a choisi un matériau élastique.

— Combien de temps ça dure ?

— En temps objectif, une fraction de seconde. En temps subjectif, ce sera à *vous* de nous le dire, bien sûr. Prêt ?

— Prêt. Donnez-moi un signal.

— Je compte un, deux, trois, et j’active en guise de quatre, d’accord ?

— Oui, oui. Allez-y.

— Un, deux, trois.

— Ah… aaah. Oh.

— Attendez quelques secondes. Détendez-vous. Le choc est assez rude.

— Vous ne m’aviez… comment se peut-il… je…

— Pleurer est une réaction normale. Ne vous en faites pas. Ça arrive à tout le monde, la première fois.

— J’étais… c’est simplement que… j’étais une *femme.*

— Vous aviez cinquante pour cent de chances.

— Jamais je n’aurais imaginé l’effet que ça faisait de… Ce truc devrait être illégal.

— Techniquement, il obéit à la même réglementation que le Rêveur : interdit aux enfants, et tout le tintouin.

— Je ne sais pas si je réessaierai. C’est plutôt intense.

— Donnez-vous quelques jours pour récupérer, et vous y reviendrez. Vous le savez.

— Oui. Non, pas de papiers pour l’instant, je ne suis pas idiot. Je ne signe rien tant que j’ai la tête en… mais… demain. Revenez

demain. La nuit porte conseil.

— Bien sûr. C'est le moins qu'on puisse demander.

— Vous avez montré ça à quelqu'un d'autre ?

— Vous êtes les plus gros et les meilleurs. On vous a mis en tête de liste.

— On parle de droits exclusifs, n'est-ce pas ?

— Aussi exclusifs que nos brevets le permettent.

— Comment ça ?

— On a breveté toutes les méthodes auxquelles on a pensé, mais il y doit y avoir d'autres moyens de réaliser un enregistrement dans l'espace angulaire. En fait, le problème, c'est de mettre au point un enregistrement qui ne courbe pas l'espace de l'autre côté. Les gens n'iraient pas mettre leur tête dans le champ s'ils voyaient l'enregistreur dans leur espace ! Bref, on gardera l'exclusivité tant que personne n'aura découvert un autre moyen de procéder sans empiéter sur notre brevet. Ça prendra des années, bien sûr, mais…

— Combien d'années ?

— Au moins trois. Sans doute plus. Et une procédure judiciaire accroîtrait le délai.

— Regardez-moi, j'en tremble encore. Vous pouvez me repasser le même souvenir ?

— Il faudrait une autre machine, mais vous n'en aurez pas envie. C'est la première fois avec un individu donné qui est la meilleure. Revivre les mêmes souvenirs risquerait de vous… brouiller les idées.

— Apportez-moi un contrat d'exclusivité sur cinq ans demain. On va produire en quantité suffisante pour baisser le prix dès le début. »

3001

Il fallut un mois aux membres du Kotoshi pour se réunir. Seuls quelques-uns refusèrent de partir, et ceux-là jurèrent le silence pour protéger les autres, qui se retrouvèrent à la pointe sud de Manhattan, dans le salon de la maison de Moshé. Ils n'emportaient rien.

« C'est un des effets secondaires regrettables de la technologie utilisée, expliqua Moshé. Seul ce qui est relié bio-logiquement à votre corps effectue la transition vers l'autre incidence. Vous arriverez nus comme au jour de votre naissance. Cela explique la quasi-impossibilité d'une colonisation par le biais de cette technologie : on ne peut pas

transférer d'outils. Ni d'argent, ni d'œuvres d'art. On débarque les mains vides.

— Il fait froid, là-bas ?

— Le climat est différent. Vous arriverez à la pointe sud de Manhattan, en plein hiver, mais le plus proche glacier se situe au Groenland. Et vous arriverez en intérieur. J'habite cette maison et je l'utilise pour les transitions parce qu'il existe une pièce cojacente dans l'autre incidence. Ne vous tracassez donc pas. »

Hakira chercha vainement du regard l'appareil censé les transférer. Moshé avait déjà évoqué cette pièce. Peut-être le dispositif était-il plus imposant qu'un courbeur et avait-il été inclus dans les murs.

Or si le voyageur ne pouvait rien emporter qui ne fasse partie intégrante de son corps, le groupe de Moshé avait dû monter l'engin ici en utilisant des ressources locales.

Mais, s'ils n'avaient pas non plus apporté de richesses, comment s'était-on procuré la somme nécessaire pour bâtir la maison, sans parler de l'appareil ? Autant d'énigmes fascinantes.

Il y avait deux réponses possibles, bien sûr. La première, décevante, était aussi la plus probable : il ne s'agissait que d'une supercherie ; Moshé tenterait de filer avec leur argent sans les emmener nulle part. Le danger résidait dans le fait que des escrocs décident de tuer ceux qu'ils étaient censés transporter, afin que nul ne puisse se plaindre. Hakira et ses compagnons avaient prévu cette éventualité et s'y étaient préparés.

L'autre possibilité lui valait des frissons chaque fois qu'il l'évoquait. Puisqu'on avait découvert l'angulation au sein du cerveau humain, dont elle constituait une fonction naturelle, il subsistait des chances pour qu'un transfert non-mécanique d'incidence à incidence soit possible. S'il l'était, se récriaient les détracteurs de cette théorie, tous les mondes devraient constamment recevoir la visite de quiconque avait appris à se transférer par le seul pouvoir de l'esprit. Ce à quoi l'on répondait régulièrement : A-t-on la certitude qu'ils ne nous rendent pas *effectivement* visite ? Certains allaient jusqu'à postuler que les prétendues apparitions et autres phénomènes dits paranormaux s'expliquaient ainsi. Mais, si l'on se fiait à l'avertissement de Moshé, le fait d'arriver nu expliquerait la rareté des visites. Dans la majorité des cultures humaines, il est difficile de passer inaperçu quand on est nu.

« Certains d'entre vous ont-ils du métal ou du plastique dans le corps ? s'enquit Moshé. Couronne dentaire, broche, jointure de remplacement en silicone, pacemaker, implant mammaire ou lentilles

de contact ? Je vous assure que ces objets seront remplacés au plus vite, sauf les pacemakers, bien sûr. Soyons clair : si vous portez un pacemaker, vous restez ici.

— Que se passe-t-il pour ceux qui ont un implant d'un genre quelconque ? lui demanda un des hommes.

— Ni douleur, ni blessure. Il ne part pas avec vous. De votre point de vue, il a disparu. Quant aux objets concernés, ils restent ici, suspendus en l'air, puis tombent par terre, ou sur votre chaise, car vous serez assis. Mais ce n'est pas le problème le plus criant : une partie du prix que vous payez va au nettoyage de cette pièce, étant donné que vous laissez aussi derrière vous le contenu de vos intestins. »

Plusieurs personnes grimacèrent.

« *Vous,* vous ne remarquerez rien, je vous le répète, ajouta Moshé. On se sent léger, revigoré. C'est le lavement ultime. Et aussi nerveux qu'on soit, on n'a plus besoin d'uriner pendant quelque temps. Bon, tout le monde est prêt ? Si quelqu'un a des remords, il peut encore sortir. »

Personne ne quitta la pièce.

« Bon, c'est simple. Prenez-vous par la main – main nue. Formez un cercle. Sans exclure personne. »

Hakira ne put se retenir de pouffer.

« Hakira s'esclaffe, commenta Moshé, parce qu'il a suggéré que notre méthode de transfert consistant à se prendre chacun par la main était du “pipeau”. Il avait raison. Mais il se trouve c'est du “pipeau” qui fonctionne. »

On va bien voir, non ? songea Hakira.

Il ne fallut qu'un instant aux personnes rassemblées pour joindre leurs mains.

« Levez les mains, que je voie, dit Moshé. Bien, bien. Parfait. Je voudrais le silence complet, s'il vous plaît.

— Un instant. » Et Hakira d'ajouter tout bas, à l'adresse de ses compagnons : « Nippon, cette année. »

Les uns souriant farouchement, les autres sans la moindre expression, ils murmurèrent en réponse : « Fujiyama kotoshi. »

Ce fut tout. Hakira se tourna vers Moshé et acquiesça.

Tous baissèrent la tête. On n'entendait plus que leurs respirations. Et quelques reniflements – ils débarquaient tout juste du froid.

Un homme toussa. Plusieurs personnes le foudroyèrent du regard. D'autres se contentèrent de fermer les yeux pour mieux se concentrer.

Hakira ne quittait pas Moshé du regard, attendant qu'il fasse signe à un complice, ou mette en marche un appareil qui remplirait la pièce de gaz soporifique. Mais non… rien.

Deux minutes s'écoulèrent. Trois. Quatre.

Puis la pièce disparut et un vent froid balaya quarante corps nus. Ils se trouvaient à l'air libre, dans un enclos ceint d'une haute palissade, et entourés d'hommes armés d'épées.

D'épées.

« Bien », dit Moshé d'un ton enjoué. Il lâcha les mains qu'il tenait, recula et rejoignit le cercle d'hommes en armes. L'un d'eux lui tendit un long manteau, qu'il enfila. « Tout s'est passé comme promis : vous êtes nus, je n'ai pas utilisé d'appareil… et ne vous sentez-vous pas revigorés ? »

Hakira et les autres membres du Kotoshi se tinrent cois.

« J'ai menti sur quelques points, reprit Moshé. Il se trouve, voyez-vous, que nous avons découvert ce que vous appelez « l'angulation" à un stade beaucoup plus précoce de notre développement technologique. Et où que nous allions où l'environnement n'était pas fatal, où il y avait encore de la place, vous étiez là ! À vous multiplier sur tous les mondes que nous pouvions trouver ! Si tôt que ce soit, nous avions fait cette découverte trop tard. Donc, nous en sommes venus à recruter. Si nous voulons avoir des chances de vous vaincre pour espérer trouver des mondes à coloniser, il nous faut apprendre à nous servir de votre technologie. À utiliser vos armes, à couper votre système d'alimentation en énergie, à réduire vos citoyens ordinaires à l'impuissance. Puisque notre technologie est très en retard sur la vôtre et que, de toute façon, nous ne pouvions pas la transporter d'un monde à l'autre, contrairement à vous, c'était l'unique choix dont nous disposions. »

Personne ne lui répondit.

« Vous prenez la chose avec calme. Bien. Le groupe précédent n'a cessé de se plaindre, d'arguer, de déplorer la rigueur du climat alors qu'il fait bien *plus* froid aujourd'hui. Il s'est avéré précieux, pourtant : nous leur devons plusieurs percées en matière de médecine, et beaucoup de gens sont en train d'apprendre à conduire, à recourir au crédit, voire à programmer des ordinateurs. Mais vous… bon, même si je sais qu'il s'agit là d'un stéréotype racial, non seulement vous êtes des Japonais aussi instruits que les Juifs de l'autre groupe, mais vos compétences incluent les mathématiques et la technologie plus que la

médecine, le droit et les saintes écritures. Nous espérons donc que vous nous instruirez de telle sorte que nous pourrons envahir l'une de vos colonies et l'utiliser comme tremplin pour d'autres conquêtes. N'est-ce pas merveilleux de se savoir utile et important ? »

L'un des hommes d'armes lança un certain nombre de phonèmes dans une autre langue. Moshé lui répondit de la même manière avant d'ajouter : « Mon ami observe que vous semblez accueillir la nouvelle avec un aplomb remarquable.

— Nous aimerions voir certains points éclaircis, déclara Hakira. En fait, vous comptez nous réduire à l'état d'esclaves ?

— D'alliés, rectifia Moshé. D'assistants. D'enseignants.

— Pas d'esclaves. Nous sommes donc libres de partir ? De rentrer chez nous si nous le souhaitons ?

— Non, je regrette.

— Libres de refuser de coopérer avec vous, alors ?

— Vous constaterez que votre vie sera beaucoup plus agréable si vous acceptez.

— Comptez-vous nous enseigner ce procédé mental de transfert d'incidence à incidence ? »

Moshé éclata de rire. « Voyons, vous plaisantez !

— S'agit-il d'une politique globale, ou représentez-vous un seul gouvernement, voire un groupe dénué de liens avec un quelconque gouvernement ?

— Il n'y a qu'un seul gouvernement sur ce monde, et nous le représentons. Nous ne sommes en retard sur vous que du point de vue technologique. Nous avons renoncé aux tribus et aux nations depuis des millénaires. »

Hakira se tourna vers les membres de son groupe. « Y a-t-il d'autres questions ? Tout est clair ? »

Cet interrogatoire n'était qu'une formalité légale. Il savait très bien qu'ils étaient désormais libres d'agir à leur guise. C'était presque le pire scénario envisagé : ni armes, ni vêtements, un climat froid, encerclés. Mais c'était pour cela qu'ils s'étaient préparés au pire. Au moins, personne n'avait d'armes à feu, et ils se trouvaient en plein air.

« Moshé, je vous arrête, vous et tout individu armé ici présent, pour enlèvement, escroquerie, esclavage et… »

L'autre secoua la tête et lança un ordre aux hommes d'armes. Aussitôt, ils brandirent leurs épées et marchèrent sur le groupe d'Hakira.

Il suffit d’un moment aux Japonais nus pour désarmer leurs adversaires et les laisser prostrés au sol, leurs propres épées pointées sur leur gorge. Les membres du Kotoshi qui n’avaient pas pris part au combat explorèrent le bâtiment, en quête d’autres armes et des clés du portail fermant la cour. Un instant plus tard, ils avaient jeté à terre et désarmé les gardes postés à l’extérieur du portail. Pas un ne s’échappa. Seuls deux d’entre eux tentèrent de résister. Ils furent tués.

« J’ajoute maintenant aux chefs d’inculpation l’attaque à main armée et la tentative de meurtre, dit Hakira à Moshé.

— Vous ne regagnerez jamais votre monde.

— Chacun de nous possède le savoir nécessaire pour fabriquer un courbeur à l’aide des matériaux disponibles ici, quels qu’ils soient. Nous sommes prêts à nous battre contre toute force armée, ou à fuir si nécessaire. Et s’il nous faut voyager, on vous a, *vous*. La vraie question est de savoir si vous nous apprendrez le secret de l’angula-tion mentale avant que nous ayons construit notre courbeur. Je vous promets que le tribunal se montrera indulgent si vous coopérez.

— Jamais.

— Tant pis. Quelqu’un d’autre s’en chargera.

— Comment avez-vous su ?

— Il n’y a que notre monde qui ait des Japonais. Ou des Juifs. Aucun monde habité ne possède la moindre culture, histoire, langue ou civilisation qui soient semblables à celles d’un autre. On savait que vous étiez un escroc, mais aussi que les Sionistes avaient disparu sans laisser de trace. Et on savait également qu’un jour ou l’autre il nous faudrait faire face à des gens d’une autre incidence qui maîtriseraient l’auto-angulation. On s’est soigneusement entraînés, et on vous a suivis jusque chez vous.

— Comme des chiens errants, dit Moshé.

— Oh, et vous devrez nous dire où vous détenez vos esclaves… ces Sionistes que vous avez kidnappés.

— On les tuera tous ! cracha l’autre.

— Ce serait dommage pour vous. » Hakira fit signe à l’un de ses hommes, armé à présent d’une épée bien affûtée, d’approcher et lui dit en japonais que hélas, il fallait à Moshé une démonstration de leur détermination inflexible.

Aussitôt, la lame s’abattit et le bout du nez de Moshé tomba à terre. Elle s’abattit de nouveau, et c’est l’extrémité du majeur qu’il portait à son visage qui sauta.

Hakira se pencha pour les ramasser. « À mon avis, si on regagne notre monde d'ici trois heures, les chirurgiens seront capables de vous les recoller sans laisser de cicatrice ni de graves séquelles. Mais peut-être préférez-vous attendre, au risque de perdre d'autres organes ?

— C'est inhumain ! protesta Moshé.

— Au contraire, il n'y a pas plus humain.

— Votre incidence entend donc contrôler tous les mondes qu'elle découvre ?

— Pas du tout, répondit Hakira. On n'a jamais interféré avec un monde déjà peuplé d'humains. C'est vous qui êtes portés sur la guerre. Et je dois l'admettre : je suis soulagé de voir que votre niveau technologique est si bas. Et que, où que vous alliez, vous arrivez nus. »

Moshé garda le silence. Son regard se perdit au loin.

Hakira n'eut besoin que d'un murmure pour que son ami pique de la pointe de son épée la chair tendre sous la mâchoire de Moshé.

Dont le regard retrouva tout son éclat.

« Ne pensez même pas à filer… *à l'anglage,* dit Hakira.

— Je suis le seul qui parle votre langue. Il vous faudra bien dormir à un moment donné. Il *me* faudra bien dormir à un moment donné. Comment saurez-vous si je dors ou si je médite pour me préparer à me transférer ?

— Tranche-lui le pouce, dit Hakira. Et cette fois, fais-le-lui avaler. »

Moshé déglutit. « Quelle vengeance allez-vous exercer à rencontre de mon peuple ?

— Outre l'ouverture d'un procès en règle pour les auteurs de cette conspiration, on va établir une présence inexpugnable ici, vous surveiller avec soin et procéder aux échanges commerciaux que l'on estimera nécessaires. Quant à vous, Moshé, vous serez jugé en fonction de votre coopération immédiate. Allons, vite, ramenez-moi chez moi. On est déjà en train de construire un courbeur dans votre maison : nos troupes y sont entrées à l'instant où on a disparu. Vous savez que ce n'est qu'une question de temps avant qu'on identifie cette incidence et qu'on y débarque en force, quoi que vous fassiez.

— Je pourrais vous transférer n'importe où.

— Vous menacez sans doute de m'amener sur un monde à l'atmosphère irrespirable parce que vous êtes prêt à mourir pour votre cause. Je comprends, et je suis prêt à mourir pour la mienne. Mais si je ne suis pas de retour ici même dans dix minutes, mes hommes

massacreront les vôtres et, aidés de nos soldats, entameront la destruction systématique de votre patrie. On se défendra de cette façon, si jamais vous refusez de coopérer. Croyez-moi, le meilleur moyen de sauver votre monde, c'est de faire ce que je vous dis.

— Il se peut que je vous haïsse davantage que je n'aime les miens.

— Ce que vous aimez, c'est notre technologie, Moshé. En gros et en détail. Venez avec moi, et vous deviendrez le héros qui aura rapporté chez lui tous ces jouets merveilleux.

— Vous me rendrez mon doigt et mon nez ?

— Chez moi, on est en 3001, dit Hakira. On vous les recollera où vous voudrez, et on vous en donnera de rechange au besoin.

— Allons-y », dit Moshé.

Il prit Hakira par la main et ferma les yeux.

Titre original : *Angles*

Traduit de l'américain

par Pierre-Paul Durastanti

RETOUR AU FOYER

Christopher Priest

Comme tous les songe-creux,

je confondis le désenchantement avec la vérité.

J. – P. Sartre

Mon émergence dans le monde du souvenir remonte à mes vingt ans. Soldat, je venais de finir mes classes et me dirigeais vers le complexe naval du port de Jethra, escorté par une escouade de casques noirs, comme on appelait la police militaire. La guerre approchait de la fin de son troisième millénaire et je servais dans une armée de conscrits.

Je marchais d'un pas mécanique, le regard fixé sur la nuque de l'homme qui me précédait. Le ciel chargé de nuages était gris sombre, un vent âpre et glacial soufflait de la mer. La lucidité m'est venue d'un seul coup. Je connaissais mon nom, je savais vers quelle destination nos ordres nous conduisaient, je savais ou pouvais deviner où nous irions ensuite. J'étais capable de fonctionner comme un soldat. Tel a été l'instant de mon éveil à la conscience.

Marcher au pas ne nécessite aucune dépense d'énergie mentale ; l'esprit est libre de vagabonder, si toutefois on a un esprit. Le récit que j'entreprends aujourd'hui, quelques années après les événements, a pour but de leur donner un sens. Mais à cet instant précis, au moment de cette prise de conscience, je n'ai été capable que d'un sursaut pour rester au pas.

De mon enfance, des années menant à cet éveil mental, il ne reste rien. Je peux rassembler des éléments composant le synopsis d'une histoire vraisemblable : je suis sans doute né à Jethra, capitale et ville universitaire située sur la côte méridionale de notre pays. De mes parents, de mes frères ou sœurs, de mon éducation, de mes maladies d'enfance, de mes amis, expériences ou voyages, je ne garde aucun souvenir. Une seule certitude : jusqu'à l'âge de vingt ans, j'ai grandi.

Autre certitude : j'étais un artiste.

Comment pouvais-je en être aussi sûr, alors que je cheminais péniblement en compagnie des autres hommes de troupe, au milieu d'une phalange d'uniformes noirs, de sacs à paquetage, de casques, de

bottes, martelant une route boueuse, le visage giflé par le vent ?

Je savais seulement que, quelque part dans l'océan de néant qui s'étendait derrière moi, vivait l'amour des tableaux, de la beauté, des lignes, des formes et des couleurs. Comment cela m'était-il venu ? Qu'en avais-je fait ? L'art était mon obsession et ma passion. Comment pouvais-je me retrouver sous les armes ? À un moment donné, l'improbable candidat que j'étais avait dû subir des examens médicaux et psychologiques. J'avais été incorporé, envoyé en camp de formation ; d'une manière ou d'une autre un sergent-instructeur m'avait entraîné à devenir un soldat.

Et voilà que je marchais vers la guerre au pas cadencé.

Nous avons embarqué sur un transport de troupes à destination du continent sud, le plus vaste territoire non revendiqué du monde. C'était là que la guerre avait lieu. Depuis près de trois mille ans, toutes les batailles se livraient dans le sud. À l'exception de quelques endroits le long de la côte, c'était une immense zone inhabitée, enfouie sous les glaces au pôle, environnée de vastes étendues inexplorées de toundra et de permafrost.

On m'a assigné à un poste d'équipage situé sous la ligne de flottaison. Déjà étouffants et puants à notre arrivée, les lieux n'ont pas tardé à être de surcroît aussi peuplés que bruyants.

Je me suis abîmé dans le silence, à l'écoute des sensations qui déferlaient en moi. Qui étais-je ? Comment me retrouvais-je ici ? Pourquoi ne pouvais-je même pas me souvenir de ce que j'avais fait la veille ?

Néanmoins, j'étais en état de fonctionner, je comprenais le monde qui m'entourait, j'étais capable d'utiliser convenablement mon équipement, je connaissais les autres hommes de mon régiment, j'avais quelques notions des objectifs et de l'histoire de la guerre. Il n'y avait que moi qui échappais à mes souvenirs. Le premier jour, comme nous attendions dans nos quartiers l'embarquement des autres détachements, j'ai épié les conversations de mes compagnons, essentiellement dans l'espoir de dénicher des informations me concernant, mais devant l'échec de cette stratégie, j'ai plutôt tenté de comprendre leurs préoccupations. Qui allaient donc être les miennes.

Comme tous les soldats, ils se plaignaient, mais dans leur cas, les récriminations se nuançaient d'une véritable appréhension. C'était la perspective du trois millième anniversaire qui posait problème. Ils étaient tous convaincus que nous allions nous trouver pris dans une gigantesque offensive, une attaque destinée à mettre fin à la querelle d'une manière ou d'une autre. Les uns, considérant qu'il restait plus de trois ans avant l'échéance, pensaient que la guerre serait terminée

avant l'anniversaire. D'autres faisaient cyniquement remarquer que nos quatre ans de conscription n'arriveraient à terme que quelques semaines après le millénaire. Si une grande offensive se déclenchait, nous ne serions jamais autorisés à quitter l'armée avant qu'elle ne soit achevée.

Tout comme eux, j'étais trop jeune pour être fataliste. Une graine venait d'être semée, dont le fruit était le désir de fuir l'armée, de trouver un moyen de me libérer.

J'ai à peine dormi cette nuit-là, trop occupé à m'interroger sur mon passé, à m'inquiéter pour mon avenir.

En cours de route, nous avons croisé les îles les plus proches du continent. Au large de la côte de Jethra se trouvait Sveel, une longue île grise aux falaises escarpées, dont les collines nues balayées par le vent privaient de la vue sur la mer la plus grande partie de la ville. Au-delà de Sveel, un large détroit menait à un groupe d'îles appelées les Serques ; plus verdoyantes, moins accidentées, elles comportaient beaucoup de petites villes d'aspect charmant qui se nichaient un peu partout au fond des anses et des baies.

Notre navire les a toutes dépassées, louvoyant au milieu du semis qu'elles formaient. Je les observais du bastingage, enchanté par le spectacle.

À mesure que s'écoulaient les jours, je me trouvais irrésistiblement attiré vers le pont supérieur : j'y avais découvert un poste d'observation où j'étais seul la plupart du temps. Tout près de notre point de départ, mais au-delà de la masse imposante de Sveel, les îles glissaient, hors de portée, déroulant sans fin leurs paysages aux vives couleurs ou offrant un aperçu d'autres lieux distants et voilés de brume. Le navire fendait impertubablement les eaux calmes, ses flancs bourrés d'une masse de soldats bruyants qui, à quelques exceptions près, ne cherchaient même pas à voir où nous étions.

La température devenait de plus en plus chaude au fil des jours. Des plages de sable blanc s'offraient à mon regard, bordées de grands arbres dont l'ombre abritait de petites maisons. Les récifs aux arêtes vives, incrustés de coquillages, qui protégeaient nombre d'îles déployaient toute une gamme de couleurs éclatantes, éparpillant la houle en plumets d'écume blanche. Nous avons croisé des ports conçus de manière ingénieuse et de grosses villes côtières accrochées aux flancs de collines spectaculaires, des volcans coiffés de leur panache et des pâtures en altitude jonchées de rochers, des îles grandes et petites, des lagons, des baies et des estuaires.

Il était de notoriété publique que les habitants de l'Archipel du Rêve avaient provoqué la guerre. Cependant, lorsqu'on traversait la

mer du Milieu, l’aspect paisible, voire chimérique des îles ébranlait cette certitude. Naturellement, ce calme était trompeur. Pour nous garder sur le qui-vive pendant ce long voyage vers le sud, l’armée imposait des conférences à bord. L’une d’elles retraçait l’historique de la lutte que les îles avaient dû mener durant la plus grande partie des trois millénaires de guerre pour obtenir leur neutralité.

C’était désormais chose faite, l’Archipel avait enfin obtenu l’accord de toutes les parties, mais sa position géographique – la mer du Milieu ceinturait le monde, séparant les pays belligérants du continent nord du champ de bataille qu’ils s’étaient choisi, à savoir les régions inhabitées du pôle sud – condamnait ses habitants à subir une présence militaire constante.

Tout cela m’importait peu. Dès que j’en avais la possibilité, je gagnais le pont supérieur pour m’abîmer dans un silence ravi pendant que défilait le diorama des îles. Je suivais la route du navire grâce à une carte abîmée et probablement périmée que j’avais dénichée au fond d’un placard du navire, et les noms des îles résonnaient dans mon esprit comme un carillon de cloches. Paneron, Salay, Temmil, Mesterline, Prachous, Muriseay, Demmer, Piqay, les Aubracs, les Torquils, les Serques, les Bancs rapides de Reever ou la Côte de la Passion d’Helvard.

Chacun de ces noms éveillait en moi des réminiscences. Les déchiffrer sur la carte, identifier les rivages exotiques par des fragments d’indices – une soudaine envolée de falaises abruptes, un promontoire caractéristique, une baie particulière – m’amenaient à penser qu’en tous lieux l’Archipel du Rêve était enchâssé dans ma conscience, que d’une manière ou d’une autre, je lui appartenais déjà. Bref, en contemplant les îles depuis le navire, je sentais ma sensibilité artistique revenir à la vie. Ces noms avaient sur moi un impact émotionnel aussi indéniable que surprenant, ils suggéraient de vagues plaisirs sensuels, en totale dissonance avec l’existence rude et virile du bord. Lorsque j’observais les plages et les récifs que nous longions par-delà les étroites étendues d’eau qui les séparaient de notre navire, j’énumérais tranquillement et silencieusement ma suite de noms, comme si je tentais de conjurer un esprit qui me soulèverait, me transporterait au-dessus la mer pour me déposer sur ces grèves battues par la marée.

Parfois, les îles avaient une telle superficie que le bateau glissait parallèlement à leur rivage pendant la plus grande partie de la journée, alors que d’autres étaient si petites qu’elles se réduisaient à des récifs à moitié submergés qui menaçaient de déchirer la coque de notre antique navire.

Petites ou grandes, toutes les îles étaient répertoriées. Chaque fois que nous en rencontrions une que je pouvais identifier sur ma carte, j'encerclais son nom et l'ajoutais plus tard à une liste sans cesse croissante sur mon calepin. Je voulais les enregistrer, les compter, les noter comme un itinéraire de façon à pouvoir revenir un jour les explorer toutes. Ce qu'on en voyait de la mer me séduisait.

Durant ce long voyage vers le sud, notre navire n'a fait escale que sur une seule île.

J'en ai eu un premier aperçu au moment où le navire se dirigeait vers un gros port industriel aux installations blanchies par la poussière de ciment que dégageait une immense usine couronnée de fumée surplombant la baie. Au-delà de cette zone industrielle s'étalait une longue étendue de littoral laissée en friche, le fouillis de la forêt tropicale empêchant rapidement de distinguer tout signe visible de civilisation. Puis, au détour d'un promontoire rocheux et d'un môle imposant, nous avons vu surgir, construite sur une rangée de collines basses, une grosse ville qui se déployait dans toutes les directions, déformée par les chatoiements de la brume de chaleur qui montait des terres pour dériver au-dessus des eaux industrieuses du port. Il ne nous était naturellement pas permis de connaître le nom de notre escale, mais j'avais ma carte et savais déjà où nous étions.

L'île, une des plus importantes de l'Archipel, se nommait Muriseay.

Il serait difficile de ne pas reconnaître l'impact que cette découverte eut sur moi. Le nom de Muriseay a émergé du lac de néant qu'était ma mémoire. Au départ, ce n'était qu'un nom sur la carte : un nom écrit en caractères plus gros que ceux qui désignaient les autres îles. Elle était d'ailleurs visiblement plus importante que les autres. J'étais déconcerté. Pourquoi ce mot avait-il une signification à mes yeux ? J'avais été ému par la vision des autres îles, mais malgré la subtilité des résonances qu'elles avaient suscitées, aucune d'elle ne m'avait paru à ce point familière.

Le navire a commencé à longer le littoral. Je regardais défiler le lointain rivage, me demandant pourquoi j'étais de plus en plus troublé.

Quand nous avons atteint la baie, l'entrée du port, et que j'ai senti la chaleur de la ville flotter jusqu'à nous au-dessus des eaux calmes, une pensée claire s'est enfin imposée à moi.

Je savais quelque chose en rapport avec Muriseay. L'information s'est manifestée sous forme d'un souvenir venu de l'endroit où je n'avais pas de souvenir.

Muriseay correspondait à un lieu que j'avais connu, à quelque

chose que j'avais fait ou vécu pendant mon enfance. C'était un souvenir intégral, isolé, n'apportant aucun renseignement sur le reste. Tournant autour d'un peintre qui avait résidé à Muriseay et s'appelait Rascar Acizzone.

Mais je n'ai pas eu le loisir d'explorer plus avant ce pan de mémoire retrouvé : toute la troupe a été consignée dans ses quartiers sans préavis et, à l'instar des autres hommes qui s'étaient glissés sur le pont supérieur, j'ai été obligé de regagner le poste d'équipage. On nous a gardés en bas toute la fin de la journée, la nuit suivante et la plus grande partie du lendemain.

Bien que pénible, le séjour dans la cale étouffante m'a néanmoins laissé le temps de réfléchir. Abîmé en moi-même, ignorant le brouhaha des autres hommes, je me suis concentré sur cet unique souvenir revenu à la vie.

Quand la majeure partie de votre mémoire n'est que néant, tout ce qui est clair gagne en netteté, en puissance d'évocation, se charge de sens. Je me rappelais avec quelle intensité je m'étais intéressé à Muriseay sans toutefois apprendre quoi que ce soit d'autre sur moi.

Cela remontait à mon adolescence. J'avais appris je ne sais trop comment qu'une colonie d'artistes s'était constituée à Muriseay au siècle dernier. J'avais pu voir des reproductions de leurs œuvres dans des livres. En poussant mes investigations, j'avais découvert que quelques originaux étaient conservés dans la galerie d'art de la ville. Je m'y étais donc rendu pour m'en faire une idée plus précise. Le plus grand peintre, le chef de file du groupe, était Rascar Acizzone.

C'était lui qui m'avait le plus inspiré.

Il avait développé une technique qu'il avait baptisée tactilisme. La matière première d'une œuvre tactiliste était une sorte de pigment mis au point quelques années auparavant par des chercheurs spécialisés dans les microcircuits à ultrasons. Lorsque certains brevets étaient tombés dans le domaine public, une série de couleurs éblouissantes avaient été mises à la disposition des artistes, et durant une brève période, on avait assisté à un engouement pour les toiles qui utilisaient les couleurs primaires ultrasoniques – des couleurs criardes, certes, mais saisissantes.

Pour l'essentiel, ce travail pré-tactiliste ne dépassait pas le pur sensationnel : les couleurs étaient mêlées aux ultrasons selon un procédé synesthésique, dans l'intention de choquer, inquiéter, voire provoquer le spectateur. Acizzone utilisait ces pigments dans un objectif plus dérangeant. Ses abstraits flamboyants – de grandes toiles ou des bois peints n'utilisant qu'une ou deux teintes et laissant apparaître peu de lignes ou d'images – semblaient se réduire à de

simples arrangements de couleurs au premier regard, de loin, ou si on ne disposait que des reproductions. Mais de plus près, surtout si l'on entrait physiquement en contact avec les pigments ultrasoniques utilisés pour l'œuvre originale, il devenait clair que les images cachées étaient d'une nature profondément érotique. Des scènes détaillées et étonnamment explicites apparaissaient mystérieusement dans l'esprit du spectateur, provoquant une intense excitation sexuelle. Les femmes représentées étaient les plus belles et les plus sensuelles qu'il m'ait jamais été donné de voir. Les images étaient toujours précises et l'expérience individuelle se répétait pour chaque spectateur, mais, à en juger par les témoignages écrits de différents sujets soumis à l'effet de la peinture cachée, l'image suscitée était propre à chacun, variait d'une personne à l'autre.

La carrière d'Acizzone s'était mal terminée : peu de temps après avoir percé, il avait été rejeté par les sommités du milieu artistique, les notables et les gardiens de la morale de son temps. De fait, il avait été conspué, haï et forcé de terminer ses jours en exil sur l'île voisine de Jeoner.

Je ne savais pas grand-chose de sa réputation sulfureuse. J'avais seulement retenu que quelques tableaux de lui, stockés à l'abri des regards dans une des caves de la galerie, avaient fait naître dans mon esprit des images si charnelles que je m'étais retrouvé miné de désirs vagues, étourdi d'envies amoureuses.

Voilà en quoi consistait ce souvenir isolé. Muriseay, Acizzone, des peintures cachées de débordements sexuels.

Quel moi avait bénéficié de cette expérience ? L'adolescent avait disparu. Où étais-je quand cela s'était produit ?

Sans doute déjà à la dérive dans une existence où d'autres expériences ne devaient pas survivre.

Avant d'être un fantassin, j'avais été un esthète. Quelle sorte de vie était-ce là ?

Nous avions maintenant jeté l'ancre à Muriseay Ville, juste à l'extérieur de la muraille du brise-lames. Une sorte de transaction semblait en cours, quelque marché dont les hommes enrôlés ne devaient pas être témoins. Nous ne tenions plus en place, pressés d'être délivrés de l'étouffoir des cales. Et puis…

Permission à terre.

La nouvelle s'est propagée plus vite qu'une traînée de poudre. Peu de temps après, le navire quittait son mouillage à l'extérieur du port pour s'arrimer au quai. On nous octroyait un congé de trente-six heures sur la terre ferme. J'ai mêlé mes acclamations à celles des

autres. Je brûlais de retrouver mon passé, de perdre enfin mon innocence à Muriseay.

Quatre mille hommes ont été libérés et nous nous sommes rués à terre. La majorité s'est précipitée à Muriseay Ville à la recherche de putains. Je me suis élancé avec eux, en quête de ce que je considérais comme une plus haute satisfaction.

En fait, je n'ai trouvé moi aussi que des putains.

Après avoir vainement recherché les beautés de Muriseay telles que les avait peintes Acizzone, j'ai fini par échouer dans une boîte non loin du port, un voisinage que je n'étais pas mécontent de retrouver à l'issue de ma longue errance dans les quartiers les plus éloignés de la ville. Notre transport de troupes, nappé de lumière, se détachait dans la nuit, surplombant les quais et les tabliers de béton.

J'ai remarqué le club à cause des douzaines de soldats qui se pressaient à l'entrée. Curieux d'apprendre ce qui les attirait à ce point, je me suis frayé un passage à travers la foule.

À l'intérieur, j'ai découvert une salle bondée en dépit de ses vastes proportions. Des corps humains se serraient les uns contre les autres dans une pénombre torride toute vibrante de l'obsédante pulsation rythmique du rock synthétique. J'étais ébloui par les lasers colorés et les spots suspendus au plafond qui lançaient d'intenses flashs lumineux. Personne ne dansait. De place en place le long des murs, juste au-dessus des hommes, des jeunes femmes se tenaient sur des plates-formes de métal miroitant, entièrement nues, luisantes d'huile, violemment éclairées par la lumière blanche de puissants projecteurs. Chacune d'elles, un micro contre les lèvres, parlait d'un ton monocorde en désignant certains des hommes qui s'entassaient sur la piste de danse.

Comme je progressais vers le centre de la salle, j'ai été repéré à mon tour. Tout d'abord, à cause de mon inexpérience, j'ai cru qu'elles me faisaient signe ou m'accueillaient à leur manière. Déçu et fatigué après ma longue randonnée à travers la ville, j'ai levé une main lasse en guise de réponse. La jeune femme campée sur la plus proche plate-forme avait un corps fait pour le plaisir : elle se tenait les jambes largement écartées, le pelvis tendu en avant, dans toute la gloire de sa nudité baignée de lumière. Lorsque j'ai agité la main, elle s'est penchée brusquement par-dessus la rampe de métal qui encerclait sa plate-forme de façon à faire osciller sa forte poitrine au-dessus des têtes. L'éclairage s'est modifié instantanément – de nouveaux faisceaux ont jailli derrière elle et au-dessous, illuminant crûment sa large croupe et projetant sa silhouette au plafond. Elle a parlé dans son micro d'une voix plus animée en me faisant signe de la main.

Inquiet de ce soudain intérêt, je me suis enfoncé plus profondément dans la foule, espérant me perdre dans la masse des corps mâles en uniforme. Cependant, fendant la mêlée, plusieurs femmes avaient convergé vers moi. Tendant les mains à travers la foule, elles m'ont saisi par les bras. Toutes étaient munies d'un casque radio comportant un micro placé juste devant leur bouche. Elles m'ont entraîné dans un coin sans que je puisse résister.

Pendant qu'elles continuaient à se presser autour de moi, l'une d'elles a brandi une main devant mon visage en frottant du pouce le bout de ses doigts.

J'ai secoué la tête, embarrassé et anxieux.

« De l'argent ! s'est-elle exclamée.

— Combien ? »

J'espérais qu'il suffirait de les payer pour pouvoir leur échapper.

« Ta solde de permission », a-t-elle précisé en frottant de nouveau ses doigts.

J'ai trouvé la mince liasse de billets militaires que nous avaient remis les officiers d'intendance avant de nous donner quartier libre. À peine avais-je sorti l'argent de ma poche qu'elle me l'avait déjà arraché. D'un geste preste, elle l'a passé à une femme dont je n'ai remarqué la présence qu'à ce moment-là. Avec quelques autres, elle était installée derrière une longue table dans un recoin sombre au bord de la piste. Chacune était occupée à noter dans une sorte de registre les sommes acquittées par les hommes, avant de faire disparaître les billets.

Tout s'était déroulé si vite que j'avais à peine compris ce qu'elles voulaient. Néanmoins, compte tenu de la manière suggestive dont elles se pressaient contre moi, on ne pouvait guère avoir de doute sur ce qu'elles offraient, voire exigeaient. Mais elles n'étaient ni jeunes, ni attirantes. Au cours des dernières heures, toutes mes pensées étaient allées vers les sirènes d'Acizzone. Être confronté à ces femmes agressives et désagréables était un véritable choc.

« Ça t'intéresse ? m'a dit l'une d'elles en ouvrant le devant de sa robe pour dévoiler fugacement une petite poitrine pendante.

— Et ça, ça t'intéresse aussi ? » La femme qui m'avait arraché mon argent a empoigné le devant de sa jupe et l'a soulevée pour me permettre de voir ce qui se cachait dessous. Mais dans les ombres dures créées par l'exaspérant éclairage, je n'ai rien distingué.

Elles se moquaient de moi.

« Vous avez pris mon argent, me suis-je écrié. À présent, laissez-

moi tranquille.

— Tu sais vraiment où tu es ?

— Bien sûr. »

J'ai réussi à me défaire d'elles et pris la direction de la sortie. J'étais en colère et me sentais humilié. J'avais passé la journée à rêver de rencontrer, ou de simplement croiser une des licencieuses beautés d'Acizzone. Et voilà que je me retrouvais harcelé par ces sorcières.

Entre-temps, quatre casques noirs étaient entrés dans l'établissement. Ils avaient pris position deux par deux de part et d'autre de la porte. Leurs matraques synaptiques étaient dégainées, prêtes à frapper. À bord, j'avais déjà eu l'occasion de voir ce qui arrivait à la victime d'une de ces funestes matraques. J'ai hésité, peu désireux d'avoir à croiser ces hommes pour quitter les lieux.

Une autre putain qui s'était frayé un chemin à travers la foule m'a pris alors par le bras. Je lui ai jeté un regard distrait, tout à la crainte que m'inspiraient les casques noirs.

Ce que j'ai vu m'a surpris : celle-ci était beaucoup plus jeune que les autres. Ce qu'elle portait de vêtements se réduisait à trois fois rien : un short minuscule et un tee-shirt au col avachi qui pendait bas sur l'une de ses épaules, dévoilant la naissance de sa poitrine. Elle avait des bras minces, n'était pas équipée de casque radio. Elle me fixait en souriant et s'est mise à parler dès que j'eus croisé son regard.

« Ne pars pas avant de savoir ce que nous faisons ici, m'a-t-elle glissé à l'oreille.

— Je ne veux pas le savoir, ai-je hurlé.

— Cet endroit est la cathédrale de tes rêves.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je parle de tes rêves. Quel que soit ce que tu cherches, tu le trouveras ici.

— Non, j'en ai assez.

— Essaye au moins. C'est pour toi que nous sommes ici. Un jour, tu auras besoin de ce qu'offrent les putains.

— Jamais. »

Les casques noirs avaient manœuvré pour bloquer le passage. Derrière eux, dans le large couloir qui menait dehors, je pouvais voir arriver d'autres membres de leur escouade. Je me suis demandé ce qui avait motivé leur soudaine apparition au club. Officiellement, notre permission était loin d'être terminée. Y avait-il une urgence qui nous obligeait à remonter à bord ? Tout cela n'était pas clair. J'ai soudain

cédé à la peur devant la tournure que prenaient les événements.

En revanche, les centaines d’hommes qui m’entouraient, probablement débarqués du même navire que moi, ne semblaient pas s’émouvoir outre mesure. Le vacarme de la musique, qui n’avait pas faibli d’un décibel, continuait de leur vriller le crâne.

« Tu peux partir par ici », m’a dit la fille en me touchant le bras. Elle a désigné une embrasure de porte ténébreuse qui s’ouvrait sous une scène, loin de l’entrée principale.

Les casques noirs avaient commencé à fendre la foule, repoussant brutalement les gens à l’aide de leurs armes. Les matraques synaptiques s’agitaient de manière menaçante. La jeune putain avait déjà dévalé une courte volée de marches et tenait le battant ouvert. Je l’ai suivie sans perdre de temps.

Une fois la porte refermée derrière nous, je me suis retrouvé dans une pénombre humide, à trébucher sur un sol inégal. L’air était chargé de lourds parfums et, tout en continuant d’entendre la pulsation vrombissante des basses, je percevais nombre d’autres sons autour de moi. Notamment tout un concert de voix masculines : hurlements, rires, plaintes, cris exprimant la colère, l’excitation ou l’impatience. Parfois, quelque chose cognait bizarrement de l’autre côté de la cloison.

J’éprouvais une sensation de chaos, comme si les événements échappaient totalement à mon contrôle.

Nous sommes arrivés devant une autre porte. Elle l’a ouverte et m’a précédé à l’intérieur.

Je m’attendais à trouver un lit ou quelque chose du même genre, mais rien dans cette pièce n’évoquait de près ou de loin un boudoir. Il n’y avait même pas un divan ou des coussins par terre. Le mobilier se réduisait à trois chaises de bois sagement alignées contre le mur.

« Et maintenant, attends-moi, m’a dit la jeune femme.

— Attendre ? Combien de temps ?

— Combien de temps veux-tu attendre ?

— Rien du tout ! Je ne veux pas attendre !

— Tu es bien pressé. Patiente une minute, puis rejoins-moi ! »

Elle m’a montré une porte que je n’avais pas remarquée jusqu’alors, car elle était peinte du même rouge sourd que les murs. Et la chiche lumière que dispensait l’unique ampoule avait contribué à la camoufler un peu plus. La jeune femme a traversé la pièce et franchi le seuil tout en levant les bras pour faire passer son tee-shirt

dépenaillé par-dessus sa tête.

J'ai eu un aperçu de la courbe de son dos nu, des petites protubérances de sa colonne vertébrale, puis elle a disparu.

Resté seul, je me suis mis à faire les cent pas. En me disant d'attendre une minute, avait-elle parlé au sens propre du terme ? Devais-je consulter ma montre ou compter jusqu'à soixante ? Elle m'avait plongé dans un terrible état de tension nerveuse. Qu'avait-elle donc à faire à côté, hormis enlever son short et se préparer à me recevoir ?

Plein d'impatience, j'ai ouvert la porte en luttant contre la pression d'un ressort. Il faisait sombre de l'autre côté et la sourde clarté issue de la pièce que je venais de quitter n'était pas assez forte pour m'aider à distinguer quoi que ce soit. J'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose d'imposant dans la chambre, mais je ne parvenais pas à en discerner la forme. J'ai tâtonné nerveusement autour de moi, tous mes sens en éveil, essayant de percevoir autre chose que les parfums écœurants et le rythme obsédant de la musique, étouffée mais toujours présente. Pour autant que j'aie pu en juger, je me trouvais dans une autre pièce et non dans un couloir.

Toujours tâtonnant dans le vide, j'ai avancé de quelques pas. Entraînée par le ressort, la porte s'est refermée brutalement dans mon dos. Aussitôt, des lumières éblouissantes sont tombées des coins du plafond.

J'étais dans un boudoir. Une couche ornementée – avec une immense tête de lit en bois sculpté, d'énormes oreillers et une débauche de draps de satin moiré – occupait la majeure partie de la chambre. Une femme, pas la jeune putain qui m'avait conduit jusque-là mais une autre, reposait sur le lit dans une attitude d'abandon sexuel et de disponibilité. Nue, elle était allongée sur le dos, un bras courbé derrière la tête, le visage tourné sur le côté, la bouche ouverte et les yeux fermés. Ses seins opulents saillaient sur sa poitrine, les mamelons à peine dressés. Elle avait un genou relevé, légèrement écarté, dévoilant ainsi son intimité. Ses doigts reposaient sur son sexe. Les projecteurs fixés au plafond éclairaient généreusement la scène, offrant au lit et à son occupante le somptueux écrin d'une éclatante lumière blanche.

Cette vison m'a paralysé. Ce que je voyais était invraisemblable. Je n'en croyais pas mes yeux.

Elle s'était disposée en un tableau vivant identique – pas simplement ressemblant mais *identique* – à un de ceux que je portais dans ma tête.

Cette image figurait dans l'unique fragment retrouvé de mon passé : je me tenais dans la pénombre des voûtes de la galerie d'art. J'avais souvent pressé mes doigts tremblants, mes paumes, mon front couvert de sueur contre une des toiles les plus célèbres d'Acizzone : *L'Abandon de sainte Augustine.*

(Même le titre me revenait ! Comment ?)

Oui, cette femme *était* sainte Augustine. La reproduction qu'elle proposait était parfaite. Non seulement au niveau du personnage, dont elle était une irréprochable réplique, mais aussi en ce qui concernait la disposition des draps et des oreillers ; même les plis du satin étaient exactement semblables à ceux de la toile.

J'étais si abasourdi par ma découverte qu'un instant, j'ai oublié pourquoi je me trouvais là. Puis il m'est apparu clairement, de façon immédiate et triviale, qu'elle n'était pas, par exemple, la jeune femme que j'avais vue se débarrasser du tee-shirt fatigué ; il ne s'agissait pas non plus d'une des femmes aux casques radio qui m'avaient empoigné sur la piste. Elle était plus mûre que la fille osseuse en tee-shirt et cent fois plus belle que les autres. Je percevais aussi, mais plus confusément, que la manière délibérée dont elle s'était allongée sur les draps de satin était une référence intentionnelle à un produit de ma seule imagination. Ou à un souvenir qui m'était revenu à la faveur de mon isolement ! Il existait là un lien que j'étais incapable d'expliquer mais dont je ne pouvais me libérer. Cette pose était-elle une simple coïncidence ? Avait-on, d'une manière ou d'une autre, lu dans mon esprit ?

Une cathédrale des rêves, avait dit la jeune femme. Mais c'était impossible !

Impossible, n'est-ce pas ?

C'était folie de croire que tout cela était calculé. Mais la ressemblance avec le tableau, dont les détails demeuraient clairs dans mon esprit, était flagrante. Cela dit, les intentions réelles de la femme étaient évidentes. Elle restait une putain.

Je l'observais en silence, essayant de mettre de l'ordre dans mes idées.

« Si tu te contentes rester planté là, tu peux t'en aller, m'a-t-elle dit sans ouvrir les yeux.

— Je… je cherchais quelqu'un… » Pas de réponse. « Une femme comme vous.

— Tu me prends maintenant ou tu pars. »

Pour autant que je puisse en juger, elle n'avait pas changé de

position pour me parler. Même ses lèvres avaient à peine bougé.

Je l'ai observée quelques secondes de plus, pensant que je me trouvais dans le lieu et que je vivais l'instant où mes fantasmes et ma vie réelle pouvaient enfin se rencontrer, mais je finis par reculer. À la vérité, elle m'effrayait un peu. Je venais à peine de sortir de l'adolescence et manquais presque totalement d'expérience en matière de sexe. Mais par-dessus tout et de manière totalement inattendue, j'avais sous les yeux, en chair et en os, une des tentatrices d'Acizzone.

Sans grande conviction, j'ai décidé de partir.

J'avais peu de choix sur la direction à prendre. Deux portes s'ouvraient dans cette pièce : celle par laquelle j'étais entré et une autre qui se trouvait à l'opposé. J'ai opté pour celle-ci et contourné le pied du lit géant. « Sainte Augustine » n'a pas esquissé le moindre mouvement pour me regarder partir. Avait-elle seulement levé les yeux vers moi depuis que j'étais là ? J'ai gardé la tête baissée pour ne pas risquer de rencontrer son regard.

Je suis tombé sur un autre corridor étroit ; il n'était pas éclairé de mon côté, mais une ampoule de faible puissance luisait à l'autre bout. La rencontre n'avait pas été sans effet sur moi – en dépit de mon appréhension, j'étais tout vibrant d'excitation. Je me suis dirigé vers la lumière, tandis que la porte de la pièce que je venais de quitter se refermait derrière moi. Au fond, juste sous l'ampoule, une sorte de voûte s'ouvrait sur une petite alcôve.

Je n'ai pas rencontré la moindre porte en remontant le couloir, aussi en ai-je conclu que je trouverais une manière de sortie dans l'alcôve. J'ai baissé la tête pour passer sous la voûte et buté contre les jambes entremêlées d'un homme et d'une femme en train de faire l'amour. Dans la pénombre, je ne les avais pas vus. J'ai tenté de reprendre mon équilibre en m'appuyant contre le mur.

Je me suis éloigné du couple, mais l'alcôve formait un cul-de-sac. En tâtonnant dans la lumière incertaine, j'ai essayé de trouver quelque chose qui ressemblait à une porte, mais l'unique sortie passait par la voûte.

Sur le sol, le couple continuait de faire l'amour ; leurs corps s'agitaient en cadence, se heurtant l'un l'autre avec énergie.

J'ai tenté de les enjamber, mais, déséquilibré par l'exiguïté du lieu, j'ai de nouveau trébuché sur eux. J'ai marmonné des excuses embarrassées. Alors, à ma grande surprise, la femme s'est promptement dégagée de sous l'homme et relevée d'un mouvement souple et posé. Ses longs cheveux collés par la sueur lui tombaient sur la figure et elle a secoué la tête pour les rejeter en arrière. L'homme a

roulé aussitôt sur lui-même et s'est retrouvé sur le dos. Comme il était nu, j'ai constaté non sans étonnement qu'il n'était pas excité.

« Attends ! s'est écriée la femme. Je vais plutôt aller avec toi. »

Elle a posé une main fraîche sur la mienne et m'a adressé un sourire d'invite. Le léger contact de ses doigts était chargé d'érotisme, mais aussi d'un rien de culpabilité. L'homme m'observait, toujours inerte à mes pieds. Chaque nouvelle scène ne faisait qu'accroître ma confusion.

J'ai battu en retraite et achevé de franchir la voûte pour remonter le long couloir sombre. La putain nue s'est empressée de me suivre et m'a pris par le bras pour m'aider à avancer avec plus d'assurance. À l'autre bout de ce couloir, après la porte qui menait dans le boudoir de sainte Augustine, j'en ai remarqué une autre qui devait bien conduire quelque part. Arrivé à sa hauteur, je m'y suis appuyé de tout mon poids et, non sans mal, l'ai forcée à s'ouvrir. À l'intérieur, le rythme obsédant de la musique synthétique a gagné en volume, mais je n'ai décelé aucune présence humaine. Le parfum musqué était intense. Je débordais de sensualité, de désir, impatient de me soumettre aux ordres de la jeune femme qui s'était attachée à mes pas – mais en même temps, j'avais peur, j'étais désorienté, submergé par des sensations et des pensées qui me bouleversaient.

La jeune femme m'avait suivi à l'intérieur, me tenant toujours le bras. La porte s'est refermée sèchement derrière nous, au point qu'une de mes oreilles s'est bouchée sous l'effet de la décompression. J'ai avalé ma salive pour essayer d'y remédier. En me retournant pour m'adresser à la putain, j'ai vu deux autres jeunes femmes émerger comme par enchantement des ombres denses qui peuplaient les recoins de la chambre.

J'étais seul avec elles. Toutes trois étaient nues. Elles me considéraient avec toutes les apparences d'un vif intérêt. J'étais désormais prêt à tous les débordements.

Je n'en ai pas moins reculé, bridé par un reste de nervosité dû mon inexpérience, mais désormais en proie à une telle excitation que je me demandais combien de temps je serais encore en mesure de me contrôler. Quelque chose de doux est entré en contact avec mon mollet. J'ai regardé derrière moi et discerné dans la lumière pâle un lit de grandes dimensions, ou plutôt un simple matelas nu, une large surface d'un matériau souple, prêt à l'usage.

Les trois femmes nues s'étaient rapprochées, embaumant l'air autour de moi. D'une légère pression des doigts, elles m'ont indiqué que je devais m'installer sur le lit. Je me suis assis, mais l'une d'elles a appliqué ses mains sur mes épaules, poussé légèrement, et je me suis

docilement laissé aller en arrière. Le matelas ou la paillasse, peu importait de quoi il s'agissait exactement, m'a reçu en douceur. Une des femmes s'est penchée et a soulevé et fait pivoter mes jambes de façon que je repose sur le dos.

Lorsque j'ai été étendu, elles se sont mises à déboutonner et à enlever mon uniforme, promptement et avec dextérité, faisant courir sur moi leurs doigts agiles. Il n'y avait pas l'ombre d'un hasard dans leurs gestes aguichants : elles provoquaient délibérément mes réactions physiques. Je me raidissais, tout à l'effort de me maîtriser, tant je me sentais proche de l'orgasme. Celle qui se trouvait le plus près de ma tête me regardait dans les yeux pendant que ses doigts s'occupaient de faire glisser ma chemise le long de mon torse et de mes bras. Chaque fois qu'elle se penchait au-dessus de moi, ou s'étirait pour dégager ma main d'un poignet de chemise, elle s'y prenait de telle façon qu'un de ses seins se tendait vers moi jusqu'à m'effleurer les lèvres de sa pointe.

En quelques secondes, je me suis retrouvé nu, nanti d'une érection presque douloureuse et brûlant de me libérer de ma tension. Les femmes on fait glisser les vêtements coincés sous mon corps et les ont empilés à l'autre bout du lit. Celle qui se trouvait près de mon visage a délicatement posé ses doigts sur ma poitrine et s'est allongée contre moi.

« Tu as choisi ? m'a-t-elle chuchoté à l'oreille.

— Choisi quoi ?

— Je te plais ? Mes amies te plaisent ?

— Toutes ! me suis-je écrié sans réfléchir. Vous me plaisez toutes ! »

Aucune autre parole n'a été proférée, pas plus que je n'ai surpris un signe quelconque de connivence entre elles. Elles se sont mises position avec souplesse et précision, comme si la manœuvre avait été longuement répétée.

Noyé dans un tourbillon de sensations et de parfums enivrants, je me suis souvenu d'Acizzone.

Je revoyais l'un des tableaux les plus explicites que j'avais découverts dans la galerie. Il était intitulé (une autre information revenue inexplicablement à ma mémoire) *Les Divins Plaisirs du pâtre de Lethen.* L'artiste avait utilisé un vigoureux pigment sur une planche de bois brut. Tout ce que l'on pouvait discerner en regardant la reproduction, ou le tableau lui-même en se tenant à distance, était une surface lisse de peinture cramoisie, étrangement unie et minimaliste. Un simple contact de la main ou du bout du doigt, voire (je savais que

j'avais essayé) une légère pression du front, suscitait une image mentale représentant une activité sexuelle. Le phénomène était censé prendre une forme différente pour chacun. En ce qui me concernait, j'avais vu, ressenti, *vécu,* pour ainsi dire, une image mettant en scène plusieurs protagonistes : un jeune homme nu dans un lit en compagnie de trois belles jeunes femmes également nues qui lui donnaient du plaisir, l'une chevauchant son visage, l'autre son membre, la troisième, la tête fourrée entre ses cuisses, lui prodiguant sa langue. Dans cette représentation intense de mon imagination, tout baignait dans une lascive lumière cramoisie.

Maintenant, j'étais devenu le pâtre lui-même jouissant de divins plaisirs.

Je me suis livré à l'ardeur que ces femmes éveillaient en moi, emporté par l'imminence du plaisir. J'avais pleinement conscience que le mystère planant autour d'Acizzone ne faisait que s'épaissir, ce qui ne m'empêchait pas d'éprouver une puissante envie de libération physique. J'ai senti que je hâtais le moment de l'accomplissement.

Mais tout s'est terminé brutalement. Aussi lestement qu'elles avaient pris position, les femmes se sont détachées de moi. J'ai essayé de les rappeler, mais ma respiration laborieuse ne m'a permis de produire qu'une série de gémissements affolés. Elles ont prestement quitté le lit, la porte s'est ouverte, refermée. J'étais seul.

Ainsi délaissé, j'ai fini par me faire une raison. Je sentais encore leur présence, captais la trace de leurs parfums exquis, entêtants, mais j'étais seul dans cette cellule faiblement éclairée où résonnaient les pulsations de la musique, et c'est en solitaire que j'ai donné libre cours à ma frénésie.

Je suis resté immobile, tous mes sens encore parcourus de vibrations et mes muscles de tressaillements. Dès que j'en ai été capable, je me suis rhabillé au plus vite mais avec soin, comme s'il ne s'était rien passé, afin de repartir avec toutes les apparences de la sérénité. Les apparences seulement car en ajustant ma chemise, j'ai senti sur ma peau, froids et visqueux, les vestiges de ma jouissance.

J'ai regagné le couloir, atteint un grand sous-sol où musique et bruit de pas se mêlaient au-dessus de ma tête, courte lutte avec des poignées de portes, une ruelle pavée entre deux immeubles massifs, la nuit tropicale où flottaient des odeurs de cuisine, de transpiration, d'épices, de graisse, d'essence… Et pour finir : la rue qui longeait le front de mer. Le tout sans rencontrer ni casques noirs, ni putains, ni compagnons de bord.

Trop content que le club se trouve si près du quai, je n'ai pas tardé à regagner le transport de troupes. Après avoir signalé mon retour aux

intendants, j'ai plongé dans les ponts inférieurs pour me perdre dans la masse anonyme des autres hommes. Sans chercher à parler à qui que ce soit, je me suis étendu sur ma couchette et, des heures durant, j'ai fait semblant de dormir.

Le lendemain, le navire quittait Muriseay Ville et nous faisions de nouveau route vers le sud, vers la guerre.

Après Muriseay, ma vision des îles a changé. Leur mystère s'était un peu dissipé. Ma courte visite à terre dans cette ville peuplée, le fait d'avoir brièvement respiré son air et ses parfums, entendu sa rumeur et assisté à certains de ses désordres, me donnait l'impression d'être devenu un insulaire chevronné. Mon intérêt pour ces terres restait plus fort que jamais. Mais même si elles me tenaient encore en leur pouvoir, j'étais désormais attentif à ne pas me laisser submerger. J'avais le sentiment d'avoir un peu mûri.

Sur le bateau, le rythme de vie se modifiait, les exigences de l'armée augmentaient de jour en jour. Pendant encore quelque temps nous avons continué à naviguer sous les tropiques, mais à mesure que nous avancions vers le sud, le climat devenait plus tempéré, et durant trois interminables et inconfortables journées, le navire a été secoué par les fortes rafales d'un vent du sud et ballotté par d'énormes vagues. Dans la partie méridionale de la mer du Milieu, les îles rocailleuses, dépourvues d'arbres, s'élevaient parfois à peine au-dessus du niveau de la mer.

Je continuais à soupirer après les îles, mais pas celles que j'avais sous les yeux. Mon plus ardent désir était de retrouver les tropiques. Chaque jour qui passait nous éloignait de plus en plus de leur touffeur et je savais qu'il valait mieux les chasser de ma tête. Aussi évitais-je les ponts supérieurs et ce qu'ils donnaient à voir au loin.

Vers la fin du voyage, nous avons été évacués sans préavis de nos quartiers, et pendant que nous étions tous rassemblés dans la zone d'attente, le paquetage de chaque recrue a été soumis à une fouille. La carte que j'avais annotée a été découverte là où je l'avais laissée, dans mon sac de marin. Rien de nouveau pendant deux jours. Puis j'ai été convoqué dans la cabine de l'adjudant, où l'on m'a informé que la carte avait été confisquée et détruite. On allait me retenir sept jours de solde en guise de punition et l'incident serait porté à mon dossier. J'étais de même officiellement prévenu que les casques noirs seraient informés de mon manquement aux règles.

Cependant, il s'avéra que tout n'était pas perdu. Soit la fouille n'avait pas révélé la présence de mon carnet, soit l'on n'avait pas reconnu la longue liste de noms d'îles qui y était consignée.

La perte de la carte a eu pour conséquence de me remettre

obstinément en mémoire les îles que nous avions croisées. J'ai passé les derniers jours sur le transport de troupes assis seul devant les pages de mon calepin, à apprendre par cœur la liste de noms en essayant de me remémorer l'apparence de chaque île. Mentalement, je composais un itinéraire choisi que j'avais l'intention de suivre après ma démobilisation, en prenant mon temps, plusieurs années s'il le fallait.

Ce voyage d'île en île ne pourrait commencer avant que j'en aie fini avec la guerre, et le navire n'était même pas encore arrivé à destination. J'attendais dans mon hamac.

Après le débarquement, j'ai été assigné à une unité équipée d'un certain modèle de lance-grenades. J'ai perdu un autre mois à suivre l'entraînement. À la fin de cette période, mes camarades de bord avaient été dispersés. Quant à moi, je me suis vu imposer un long voyage à travers un paysage désolé pour rejoindre ma nouvelle unité.

Au moins, je me trouvais enfin sur le fameux continent sud, le théâtre de la guerre, mais pendant les trois jours d'un voyage glacial et épuisant en train ou en camion, je n'ai pas vu le moindre signe de batailles ou de leurs conséquences. Le terrain que je traversais n'avait manifestement jamais été habité – j'avais sous les yeux la même perspective sans fin de plaines sans arbres, de collines rocheuses et de rivières gelées. Chaque jour, je recevais de nouveaux ordres : j'éprouvais un sentiment de totale déréliction, mais mon trajet était défini et surveillé, on avait pris des arrangements particuliers. D'autres hommes voyageaient avec moi, mais jamais pendant très longtemps. Nous avions tous des destinations différentes, des ordres différents. Quand le train s'arrêtait, il était systématiquement rejoint par des camions ; tantôt ceux-ci patientaient alignés côte à côte le long des rails, tantôt ils surgissaient de nulle part au bout d'une ou deux heures d'attente. Durant ces pauses, on chargeait du carburant et de la nourriture et mes compagnons de voyage temporaires partaient ou arrivaient. Finalement, à l'occasion d'une de ces haltes, mon tour est venu de quitter le train.

Frigorifié, affamé, j'ai voyagé toute une journée sous une bâche à l'arrière d'un camion, endolori par les cahots constants du véhicule et finalement terrifié par la proximité du paysage. J'en faisais désormais plus ou moins partie. Le vent qui étrillait les mornes plantes et les arbustes épineux dépourvus de feuilles m'étrillait également ; les rochers et blocs de pierre qui jonchaient le sol lançaient le camion dans de violentes embardées ; le froid qui s'infiltrait partout sapait mon énergie et ma volonté. J'ai passé la journée dans un état d'absence mentale et physique, n'attendant que la fin de ce voyage

mortel.

J’observais l’environnement avec consternation. Le lugubre paysage m’oppressait, les contours sans relief me décourageaient. Je détestais la vision de la terre stérile, des plaines arides, du ciel neutre, du terrain défoncé avec ses rochers et ses silex, la complète absence de signes d’occupation humaine, de constructions, d’agriculture ou d’animaux ; par-dessus tout, je détestais les rafales incessantes d’un vent glacé, les linceuls de verglas et les coups de blizzard. Je ne pouvais que prendre mon mal en patience, pelotonné dans le coin exposé et glacial qui m’était réservé à l’arrière du camion.

Nous avons fini par arriver quelque part, dans une unité qui tenait une position stratégique au pied d’une falaise escarpée, au relief tourmenté. Dès mon arrivée, j’ai remarqué les positions des lance-grenades, installés exactement comme j’y avais été entraîné, chacun avec son nombre réglementaire de servants. Après le tourment et l’inconfort de ce long voyage, j’ai éprouvé une soudaine impression de plénitude, une satisfaction inattendue : au moins le travail désagréable auquel j’étais condamné allait enfin commencer.

Cependant, l’épreuve du feu n’était pas encore inscrite dans mon destin. Après avoir rejoint ma nouvelle unité d’artillerie et partagé les corvées avec les autres soldats pendant un jour ou deux, la terrifiante réalité de l’armée m’est apparue pour la première fois. Nous avions effectivement des lance-grenades, mais de grenades point. Mais puisque cela ne semblait pas perturber les autres, je ne me suis pas fait trop de souci. J’étais dans l’armée depuis assez longtemps pour avoir développé l’état d’esprit flegmatique du fantassin quand il s’agissait d’ordres concernant le combat ou la préparation au combat.

On nous avait dit que nous allions quitter notre position actuelle, nous équiper de nouveau matériel, puis gagner d’autres positions d’où nous serions directement confrontés avec l’ennemi.

Nous avons démonté nos armes, abandonné notre position à l’aurore et effectué un long trajet vers l’est. Finalement, nous avons rejoint une colonne de camions et roulé en convoi pendant encore deux nuits et un jour avant de nous arrêter devant de grands entrepôts. Là, nous avons appris que les lance-grenades dont nous étions armés étaient désormais obsolètes. Nous allions recevoir la dernière version, mais cela impliquait un nouvel entraînement pour tout le régiment.

Nous avons donc gagné un autre camp, cette fois à pied. Nouvel entraînement. Puis, enfin équipés de l’armement prévu, ainsi que des munitions qui lui étaient destinées, nous voilà repartis pour la guerre.

Nous n’avons jamais atteint la position qui nous avait été assignée

et où nous devions affronter l'ennemi. Au lieu de cela, nous avons été affectés à la relève d'une autre colonne de troupes, à cinq jours de route au cœur d'un des plus âpres paysages qu'il m'ait été donné de voir : accidenté, gelé, parsemé de silex et d'arêtes luisantes, entièrement dépourvu de végétation, de couleur, voire de forme.

Je n'avais pas exactement tout saisi, mais durant ces jours et ces semaines d'activité futile, je m'étais déjà fait une idée de la situation. Mon expérience de la guerre allait se réduire à ces manœuvres incessantes et sans réel objectif.

Je n'avais jamais perdu le compte des jours ou des années. Le trois millième anniversaire se profilait à l'horizon comme une menace informulée. Nos positions changeaient régulièrement et nous marchions d'un endroit à l'autre ; nous couchions à la dure ; nous nous déplacions de nouveau à pied ou en camion ; nous cantonnions dans des baraques en bois insalubres, infestées de rats, fuyant de partout sous les pluies incessantes. De temps à autre, nous devions nous replier pour subir un nouvel entraînement. Invariablement, suivait une autre livraison d'armes plus perfectionnées, exigeant de nouvelles séances d'entraînement. Nous étions constamment en mouvement, que ce soit pour dresser le camp, gagner d'autres positions, creuser des tranchées, nous diriger vers le sud, le nord, l'est, là où nos alliés avaient besoin de renfort ; on nous faisait monter dans des trains, on nous en faisait descendre, nous étions ballottés à droite et à gauche, parfois sans nourriture et sans eau, le plus souvent sans préavis, toujours sans explication. Une fois, alors que nous étions dissimulés dans des tranchées, non loin de la limite de la neige, une douzaine d'avions de combat sont passés en hurlant au-dessus de nos têtes et nous nous sommes dressés pour les acclamer ; un autre jour, d'autres appareils ont traversé le ciel, mais on nous a ordonné de rester à couvert. Personne ne nous a attaqués, ni cette fois ni jamais, mais nous étions constamment sur nos gardes. Dans certaines des contrées les plus au nord où nous étions envoyés de temps en temps et selon la saison, j'ai été tour à tour rôti par la chaleur du soleil, immobilisé par un bourbier qui m'arrivait à la taille, piqué par des milliers d'insectes volants, emporté par un torrent dû à la fonte des neiges ; écorchures, coups de soleil, contusions, ennui, ulcérations aux jambes, épuisement, constipation, engelures, incessantes humiliations : rien ne m'a été épargné. Parfois on nous ordonnait de nous tenir prêts à défendre nos positions avec nos lance-grenades chargés et amorcés, en attendant d'entrer en action.

Nous ne sommes jamais entrés en action.

Telle était cette guerre dont on avait toujours dit qu'elle n'aurait jamais de fin.

J’avais perdu toute notion du temps, passé comme futur. Je me contentais de cocher quotidiennement le calendrier, conscient de l’approche inexorable du quatrième millénaire de la guerre. Tout en marchant, creusant, attendant, m’entraînant, gelant, je ne rêvais que de liberté, ne songeais qu’à laisser tout cela derrière moi, ne pensais qu’à retourner vers les îles.

À un moment quelconque, au cours d’une marche forcée, dans un camp d’entraînement ou durant une de nos tentatives pour creuser des tranchées dans le permafrost, j ‘ai perdu le calepin où j’avais listé les noms des îles. Lorsque je m’en suis avisé, j’ai eu l’impression de vivre un désastre irréparable, pire que tout ce que l’armée m’avait infligé jusque-là. Mais je me suis aperçu un peu plus tard que le souvenir de mon inventaire insulaire était intact. En me concentrant, je me suis rendu compte que j’étais toujours capable de réciter la romantique litanie de mes îles, de les placer à côté de représentations imaginaires sur une carte mentale.

D’abord dépossédé, j’ai fini par comprendre que la perte de ma carte, puis du calepin m’avait libéré. Mon présent n’avait aucune signification et mon passé était oublié. Seules les îles représentaient mon avenir. Elles avaient leur propre existence dans mon esprit, se métamorphosaient sans cesse lorsque je m’attardais à les façonner selon mes espérances. Elles n’avaient peut-être jamais existé dans la réalité, mais cela ne semblait plus avoir d’importance.

À mesure que la guerre se poursuivait, exténuante et monotone expérience, je devenais de plus en plus dépendant des obsédantes images de l’archipel tropical.

Mais je pouvais difficilement ignorer l’armée puisque j’étais toujours soumis à ses incessantes exigences. Au cœur des montagnes de glace qui barraient l’horizon sud, les troupes ennemies étaient terrées dans d’inexpugnables positions défensives, des positions qu’elles occupaient depuis des siècles et d’où, à en croire ce qui se racontait parmi les hommes, on ne pourrait jamais les déloger. On disait que des centaines de milliers d’hommes de notre côté, voire des millions, trouveraient la mort dans une offensive contre leurs lignes. Il n’a pas tardé à être clair que non seulement mon régiment participerait à l’assaut initial, mais qu’après cette première attaque, nous resterions au cœur de la mêlée.

Ainsi devaient s’ouvrir les célébrations du quatrième millénaire naissant.

Beaucoup d’autres divisions étaient déjà en place, s’apprêtant à l’attaque. Sous peu, nous allions faire mouvement vers elles à titre de renfort.

Comme prévu, deux jours plus tard, nous avons été embarqués une fois de plus dans des camions et transportés vers les hautes terres gelées du sud. Nous avons occupé nos positions, nous sommes enterrés le plus profondément possible dans le permafrost, les lance-grenades ont été montés et camouflés. À ce moment mon sort ne m'importait plus. Miné par les conditions physiques et désorienté par le manque de cohésion mentale, j'attendais avec les autres dans un mélange de frayeur et d'ennui. Tout en gelant, je rêvais à la chaleur des îles.

Par temps clair, nous apercevions les sommets des montagnes de glace à l'horizon, mais aucun signe d'activité ennemie.

Vingt jours après avoir pris nos positions dans la toundra gelée, nous avons reçu une fois de plus l'ordre de nous replier. À ce moment, moins de dix jours nous séparaient du millénaire.

Nous avons de nouveau levé le camp pour apporter notre renfort dans de grosses escarmouches censées se dérouler sur la côte. Les rapports faisaient état d'un nombre terrifiant de morts et de blessés, mais tout était calme au moment de notre arrivée. Nos lignes de défense ont été mises en place le long des falaises. Manœuvres et repositionnements sans signification : la routine. Je suis resté le dos tourné à la mer, refusant de regarder vers le nord, où se dressaient les îles inaccessibles.

Il ne restait plus que huit jours avant le redoutable anniversaire du début de la guerre et nous recevions plus d'armures, de grenades et de munitions que jamais. Dans nos rangs, la tension était insoutenable. J'étais convaincu que cette fois, nos généraux ne bluffaient pas : nous allions entrer en action, ce n'était plus qu'une question de jours, voire d'heures.

La proximité de la mer m'influençait tout particulièrement. Si je devais procéder à ma propre démobilisation, c'était le moment ou jamais.

Cette nuit-là, j'ai quitté ma tente et me suis laissé glisser le long d'une coulée de schiste et de gravier qui descendait de la falaise vers la plage. J'avais fourré dans ma poche arrière toute la solde non dépensée que j'avais accumulée. À s'en fier à une des plaisanteries classiques qui couraient dans les rangs, les billets ne valaient rien, mais à présent, je me disais qu'ils pouvaient enfin m'être utiles. J'ai marché jusqu'à l'aube et me suis dissimulé toute la journée dans les épaisses broussailles qui couvraient les collines bordant le littoral, dormant quand je le pouvais. Mon esprit dérangé ressassait la liste des îles.

La nuit suivante, j'ai réussi à trouver une piste creusée par le passage des camions. J'ai supposé qu'elle était utilisée par l'armée et

l'ai empruntée avec la plus grande prudence, me mettant à couvert au moindre signe de circulation. J'ai continué à voyager de nuit, dormant comme je le pouvais dans la journée.

Lorsque j'ai atteint un des ports militaires, j'étais dans un piètre état. Si je m'étais débrouillé pour trouver de l'eau, je n'avais pas mangé depuis quatre jours. Complètement épuisé, j'étais prêt à me livrer.

Tout près du port, dans une petite rue étroite et mal éclairée, pas à la première tentative, mais après plusieurs heures de dangereuse recherche, j'ai découvert l'immeuble que je cherchais. J'ai rallié le bordel peu avant l'aube, au moment où les affaires étaient plus calmes et où la plupart des putains dormaient. Comprenant immédiatement la gravité de ma situation, elles m'ont fait entrer. Et soulagé de la totalité de ma solde.

Je suis resté caché trois jours dans la maison close, reprenant des forces. Les putains m'avaient donné des vêtements civils – plutôt tapageurs, m'a-t-il semblé, pour autant que mon peu d'expérience de la vie civile me permettait d'en juger. Je ne me suis pas interrogé sur la manière dont elles s'étaient procuré ces effets, ni sur l'identité de leur précédent propriétaire. En revanche, durant mes longues heures de solitude, enfermé dans ma petite chambre d'emprunt, je ne cessais d'essayer mes nouveaux vêtements et, tenant un miroir à bout de bras, j'admirais ce que je pouvais voir de moi dans la surface réfléchissante réduite dont je disposais. Être enfin débarrassé des corvées de l'armée, du tissu rude et épais, des pièces encombrantes et des lourdes sangles de mon armure ressemblait déjà fortement à la liberté.

Les putains venaient me voir la nuit.

Au début de la quatrième, la nuit du troisième millénaire de la guerre, deux des putains, accompagnées de leur surveillant mâle, m'ont conduit au port. Elles ont ramé vers le large, où une vedette à moteur attendait dans les sombres eaux houleuses au-delà du cap. Il n'y avait pas de lumière sur le bateau, mais dans le halo de lumière provenant de la ville, j'ai remarqué que plusieurs hommes attendaient déjà à bord. Eux aussi étaient vêtus avec recherche : chemises à jabot, chapeaux mous, bracelets d'or, vestes de velours. Accoudés au bastingage, ils patientaient, les yeux fixés sur l'eau. Nul regard n'a été échangé, ni entre eux, ni d'eux à moi ; pas de saluts, pas de signes de reconnaissance. De l'argent a changé de mains, passant des putains à deux agiles jeunes gens vêtus de noir. J'ai été autorisé à embarquer.

Je me suis tassé quelque part sur le pont entre deux autres hommes, trop heureux de profiter de la chaleur de leurs corps. Je n'ai pas vu la chaloupe s'éloigner. J'ai repensé une dernière fois aux corps

souples et exercés des deux jeunes prostituées.

La vedette est restée discrètement à son mouillage tout le reste de la nuit. De temps à autre, l'équipage faisait monter des hommes à bord, les invitant à trouver un endroit où se pelotonner tandis que l'argent circulait. Nous restions silencieux, attendant le départ, les yeux fixés sur les planches du pont. J'ai sommeillé un peu, mais chaque fois qu'un nouveau venu embarquait, nous devions tous nous décaler pour lui faire une place.

On a levé l'ancre avant l'aube. Une fois quitté l'abri du cap, nous avons rencontré du gros temps et une forte houle ; l'étrave de la vedette s'enfonçait pesamment dans les murs que formaient les vagues, embarquant de l'eau à chaque rétablissement. Je n'ai pas tardé à être trempé jusqu'aux os ; affamé, effrayé, épuisé, je désespérais de jamais retrouver la terre ferme.

Nous nous dirigions vers le nord, essuyant l'eau de mer qui ruisselait dans nos yeux. Ma litanie secrète des îles ne cessait de défiler dans ma tête, m'exhortant à les retrouver.

J'ai quitté la vedette à la première occasion, c'est-à-dire dès que nous avons retrouvé la terre ferme. Personne ne semblait connaître le nom de cette île. J'ai débarqué dans ma tenue élégante, convaincu de l'aspect miteux que je devais offrir malgré tout. Les paquets de mer qu'embarquait sans cesse le navire avaient pratiquement décoloré les tissus qui, selon leur nature, avaient rétréci ou s'étaient froissés. Je n'avais plus d'argent, pas de nom, pas de passé, pas d'avenir.

« Comment s'appelle cette île ? » ai-je demandé à la première personne dont j'ai croisé la route, une vieille femme qui balayait les ordures sur le quai. Elle m'a regardé comme si j'étais fou.

« Steffer », a-t-elle lâché.

Je n'en avais jamais entendu parler.

« Vous pouvez répéter ?

— Steffer, steffer. Vous êtes un déserteur ? » Ne recevant pas de réponse, elle a eu un large sourire, comme si j'avais confirmé l'hypothèse. « Steffer !

— C'est ce que vous pensez que je suis ou est-ce le nom de l'île ?

— Steffer ! » a-t-elle répété avant de se détourner.

J'ai balbutié quelques remerciements et me suis éloigné d'un pas mal assuré pour pénétrer dans la ville. Je n'avais toujours pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais.

Durant un temps, j'ai couché à la dure, volant de la nourriture,

mendiant de l'argent, puis j'ai rencontré une putain qui m'a indiqué un foyer pour sans-abri où l'on m'aiderait à trouver du travail. En moins d'une journée, moi aussi je balayais les ordures dans les rues. Il se trouvait que cette île se nommait Keeilo, un endroit où beaucoup de « steffers » faisaient leur première escale.

L'hiver est arrivé ; je ne m'étais pas rendu compte que l'on était en automne lorsque je m'étais enfui. Je suis parvenu à négocier un embarquement comme homme de pont sur un cargo chargé de marchandises destinées au continent sud, mais dont on m'avait dit qu'il devait encore faire escale sur des îles situées plus au nord. Mon information s'est vérifiée. C'est ainsi que je suis arrivé à Fellenstel, une grande île dont seul le versant nord était habité, car il était protégé par une chaîne de montagnes des vents dominants du sud. J'y ai passé l'hiver, jouissant de la douceur du climat. À l'arrivée du printemps, je suis reparti vers le nord, m'arrêtant pour des périodes plus ou moins longues sur Manlayl, Meequa, Emmeret, Sentier – aucune de ces îles ne figurait dans ma litanie, mais je psalmodiais leurs noms comme s'il en avait été ainsi.

Peu à peu, ma vie s'organisait. Au lieu de dormir à la dure où que j'aille, j'étais généralement en mesure de louer une chambre le temps de mon séjour à terre. J'avais appris que sur les îles, les maisons closes constituaient une chaîne de contact pour les déserteurs, des refuges où l'on pouvait trouver de l'aide. J'ai découvert comment obtenir un emploi temporaire, comment vivre avec le moins d'argent possible. J'apprenais le patois insulaire, ajustant rapidement mes connaissances aux différents argots qui se pratiquaient d'une île à l'autre.

Personne ne me parlait de la guerre, sinon en termes vagues. J'étais souvent repéré comme un steffer dès que je débarquais quelque part, mais plus j'avançais vers le nord, plus le temps se réchauffait, moins cela semblait avoir de l'importance.

Je me déplaçais dans l'Archipel du Rêve tout en continuant à le rêver, imaginant quelle forme pourrait prendre la prochaine île, la faisant surgir dans mon esprit pour autant de temps qu'il me plaisait.

J'avais fini par me procurer une carte au marché noir, m'apercevant du même coup que c'était sans doute le type d'imprimé qu'on avait le plus de mal à obtenir. Elle était incomplète et remontait à plusieurs années ; les couleurs étaient fanées et les bords effrangés ; les noms y étaient portés dans un caractère que je n'ai tout d'abord pas compris. Mais c'était malgré tout une carte de la partie de l'Archipel que je parcourais.

Sur le bord, près d'un endroit abîmé, figurait une petite île dont j'ai fini par déchiffrer le nom. Ma mémoire nébuleuse me disait que

nous avions croisé au large de cette terre au cours de notre voyage vers le sud.

Salay, Temmil, Mesterline, Prachous… c’était un morceau de la litanie, une partie de la route qui me ramenait vers Muriseay.

Il m’a fallu une autre année de voyages erratiques avant d’atteindre Mesterline. Sitôt débarqué, je suis tombé sous le charme : c’était une île chaude, faite de collines basses et de vallées profondes, de larges rivières en méandres qui paressaient jusqu’à des plages jaunes. Des fleurs poussaient partout dans une explosion de couleurs effervescentes. Les immeubles en brique peints en blanc, recouverts de tuiles, coiffaient par grappes le sommet des collines ou s’accrochaient aux flancs escarpés des falaises qui dominaient la mer. C’était une île pluvieuse : au milieu de la plupart des après-midi, une brusque tempête arrivait de l’est, noyant villes et campagne, emplissant les rues de bruyantes rigoles. Les habitants de Mesterline aimaient ces douches violentes et s’offraient à elles dans les rues ou les jardins publics, le visage renversé vers le ciel, bras levés, laissant la pluie ruisseler sur leurs longs cheveux et détremper leurs vêtements légers. Plus tard, au retour du soleil brûlant, quand les ornières des rues boueuses avaient séché, la vie reprenait son cours, tout le monde semblait plus heureux, prêt à entamer ces soirées pleines de langueur qu’on avait coutume de passer dans les bars et les restaurants en plein air.

Pour la première fois de ma vie (telle que je la considérais avec ma mémoire erratique), ou pour la première fois depuis de nombreuses années (ce qui me paraissait plus proche de la réalité), j’ai ressenti le besoin de peindre ce que je voyais. J’étais ébloui par la lumière, les couleurs, l’harmonie qui se dégageait des lieux, de la végétation et des gens.

Je passais mes journées à déambuler ça et là, me repaissant des couleurs exubérantes des champs et des fleurs, des rivières scintillantes, de l’ombre profonde des arbres, de l’éclat bleu et jaune des rivages ensoleillés, des nuances dorées de la peau des insulaires. Des images me traversaient l’esprit, éveillant en moi un désir ardent de les capturer par le biais de quelque procédé artistique.

C’est ainsi que j’ai commencé à faire des croquis, sachant que je n’étais pas encore prêt pour les peintures ou les pigments.

À cette époque, j’avais trouvé le moyen d’obtenir assez d’argent pour me permettre de louer un petit appartement. Je gagnais ma vie en travaillant dans la cuisine d’un bar du port. Je mangeais correctement, dormais régulièrement et j’avais fini par composer avec la nouvelle plage de néant que la guerre avait laissée dans mon esprit.

J'avais l'impression que mes quatre ans sous les armes n'avaient été que du temps perdu, une ellipse, une autre zone de vie oubliée. À Mesterline, je commençais à sentir une vie complète se déployer autour de moi, une identité, un passé que je pouvais reconquérir et un avenir que je pouvais envisager.

J'ai acheté du papier et des crayons, emprunté un petit tabouret et pris l'habitude de m'installer à l'ombre du môle pour croquer prestement les passants. Je n'ai pas tardé à découvrir que les habitants de Mesterline possédaient un sens inné de l'exhibitionnisme – dès qu'ils comprenaient ce que je faisais, la plupart d'entre eux posaient devant moi en riant, offraient de revenir lorsqu'ils disposeraient de plus de temps, voire de me rencontrer en privé pour que je puisse les dessiner de manière plus intime. Beaucoup de ces propositions émanaient de femmes. Et je trouvais déjà celles de Mesterline irrésistiblement belles !… La vie se déployait autour de moi dans toute sa plénitude, je me sentais de plus en plus heureux. Je commençais à rêver en couleurs.

Puis un transport de troupes est venu faire relâche à Mesterline Ville au cours de son voyage vers la guerre, les ponts bourrés de jeunes conscrits.

Le navire ne s'est pas amarré au port mais a mouillé au large. En revanche, des allèges ont accosté avec ce qu'il fallait de devises fortes pour acheter des vivres, du matériel, et faire provision d'eau. Pendant les transactions, une escouade de casques noirs a rôdé dans les rues, matraques synaptiques prêtes à l'action, observant avec attention tous les hommes en âge d'être enrôlés. D'abord paralysé par la peur en les voyant, j'ai réussi à me réfugier dans le grenier de l'unique bordel de la ville, épouvanté par ce qui pourrait arriver s'ils me découvraient.

Après leur départ et celui du transport de troupes, je me suis mis à errer dans les rues de Mesterline Ville, encore effrayé et complètement désemparé.

Après tout, ma litanie de noms avait un sens. Il ne s'agissait pas simplement d'un catalogue de noms imaginaires issus d'une réalité fantomatique, mais d'un souvenir qui appartenait à ma véritable expérience. Les îles étaient reliées, mais pas de la manière dont je le concevais, selon un code relatif à mon passé personnel qui, une fois déchiffré, me rendrait à moi-même. C'était en réalité beaucoup plus prosaïque : il s'agissait de la route que suivaient les transports de troupes pour rallier le sud.

Elle n'en constituait pas moins un message inconscient. Je m'étais approprié cette suite de noms, l'avais récitée quand personne d'autre ne pouvait en avoir connaissance.

J'avais projeté de rester indéfiniment à Mesterline, mais l'arrivée inattendue du transport de troupes avait tout gâché. Quand j'ai essayé de me remettre au dessin sous le mur du brise-lames, je me suis senti vulnérable, et du coup, nerveux. Ma main ne voulait plus répondre à mon œil intérieur. Je gâchais du papier, cassais mes crayons, perdais des amis. J'étais redevenu un steffer.

Le jour où j'ai quitté Mesterline, la plus jeune des putains m'a rejoint sur le quai. Elle m'a remis une liste de noms, non pas d'îles mais d'amies à elle qui travaillaient dans d'autres parties de l'Archipel du Rêve. Pendant le voyage, j'ai appris la liste par cœur, puis jeté le bout de papier à l'eau.

Quinze jours plus tard, je débarquais à Piqay, une île que j'ai immédiatement appréciée, tout en la trouvant trop similaire à Mesterline, trop pleine de souvenirs transplantés depuis le sol superficiel de ma mémoire. J'ai quitté Piqay pour Paneron, un long voyage qui m'a fait passer au large de plusieurs îles et de la Côte de la Passion d'Helvard, un formidable récif, si élevé qu'il projetait son ombre sur le rivage d'une île située un peu plus loin.

Ce long voyage m'avait mené hors des limites de la carte que j'avais achetée ; il ne me restait plus que mon souvenir des noms pour me guider. J'attendais avec impatience l'apparition de chaque île.

Tout d'abord, Paneron ne m'a guère séduit : la majeure partie de ses paysages se composait de roches volcaniques noires, déchiquetées et peu hospitalières, mais du côté ouest, on trouvait une vaste zone de terres fertiles, cernée par une forêt tropicale qui, vue du rivage, s'étendait aussi loin que pouvait porter le regard. La côte était bordée de palmiers. J'ai décidé de séjourner quelque temps à Paneron Ville.

Après, il y avait le Tourbillon ; au-delà de cette immense chaîne de récifs et de barrières de rochers, on trouvait les Aubracs ; ensuite venait l'île que je languissais de retrouver : Muriseay, lieu de mes plus vives imaginations, lieu de naissance de Rascar Acizzone.

L'endroit, l'artiste – c'étaient là les seules réalités dont j'étais sûr, la seule expérience que j'estimais pouvoir appeler mienne.

Encore une année de voyage. Mes plans avaient été bouleversés par les trente-cinq îles du groupe des Aubracs : le travail et le logement étaient difficiles à trouver sur ces îlots peu peuplés et je manquais d'argent pour me permettre de les éviter. Il m'a fallu les négocier lentement, un par un, travaillant pour subsister à mes besoins, suant sous le soleil tropical. Maintenant que j'avais recommencé à voyager, mon intérêt pour la peinture renaissait. Dans certains des ports des Aubracs les plus actifs, j'ai réinstallé mon chevalet et dessiné à la demande en échange de quelques sous.

Sur AntiAubracia, non loin du cœur de ce groupe d'îles, j'ai acheté des pigments, des huiles et des pinceaux. Les Aubracs présentaient des paysages presque dépourvus de couleurs : les îles plates, inintéressantes, s'étendaient sous un soleil qui décolorait tout ; portés par un vent constant, le sable et le gravier pâle des plaines intérieures s'infiltraient dans les villes ; et chaque fois que l'on tournait la tête, on saisissait du coin de l'œil le bleu délavé, façon coquille d'œuf, des lagons peu profonds. En l'absence de teintes éclatantes, saisir et rendre ces paysages en couleurs représentait un véritable défi.

Je n'ai pas croisé d'autres transports de troupes, même si je restais sur mes gardes, guettant toujours leur arrivée ou leur passage. En revanche, je continuais de suivre leur route, car lorsque j'interrogeais les insulaires à leur propos, ils savaient de quoi je parlais. Mais les informations fiables se révélaient difficiles à glaner. Parfois l'on me disait que les transports de troupes ne se dirigeaient plus vers le sud ; d'autres fois qu'ils avaient changé de route ; ou encore qu'ils ne passaient que la nuit.

Néanmoins, ma crainte des casques noirs me maintenait en mouvement.

Finalement, j'ai pris la mer une dernière fois pour arriver de nuit à Muriseay Ville à bord d'un transport de charbon. Pendant que nous traversions lentement la vaste baie qui menait au port, j'ai observé les lieux du pont supérieur avec un sentiment d'impatience. Ici, j'allais pouvoir prendre un nouveau départ ; ce qui s'était passé pendant ma précédente escale devenait insignifiant. Appuyé au bastingage, je regardais les lumières multicolores de la ville jouer sur les eaux sombres. Je percevais le rugissement des moteurs, le brouhaha des voix, des bribes de musique.

La chaleur m'enveloppait de ses volutes après avoir baigné la ville.

L'accostage ne s'est pas effectué tout de suite ; lorsque j'ai mis pied à terre, il était minuit passé. À cause de mes récentes tribulations, je n'avais pas de quoi me payer un logement. Dans le passé, j'avais souvent rencontré le même problème et dormi plus d'une fois à la dure. La priorité aurait dû être de trouver un endroit où passer la nuit, mais je n'étais pas le moins du monde fatigué.

J'ai plongé dans la circulation bruyante et pris la direction des ruelles malfamées, à la recherche des bordels. Je me suis retrouvé assailli par tout un éventail de sensations : moiteur équatoriale, parfums de fleurs tropicales et d'encens, incessant vacarme des voitures, motos et péditaxis, odeur de viande épicée en train de griller dans les petites échoppes enfumées le long des rues, flashs continus des néons publicitaires, rythmes tonitruants de musique pop qui

jaillissaient, via des postes de radio nasillards, des petits restaurants à ciel ouvert et de toute fenêtre ou porte d'entrée ouverte. Je me suis arrêté un instant à un carrefour, chargé de mes bagages et de mon matériel de peinture. J'ai effectué un tour complet sur moi-même, savourant toute cette effervescence, me suis débarrassé de mes bagages, puis, comme les gens de Mesterline accueillant la pluie, j'ai levé les bras au ciel, tout à mon exaltation, et renversé mon visage vers le ciel nocturne dont les lueurs orangées scintillaient au-dessus de moi, reflets des lumières dansantes de la ville.

Ragaillardi, hilare, j'ai repris plus volontiers mon fardeau et suis reparti en quête des bordels.

J'en ai trouvé un à deux rues du quai principal. On y accédait par une porte qui se découpait dans l'ombre d'une venelle latérale. J'y suis entré sans argent, m'en remettant à la charité des femmes qui travaillaient là, à la recherche d'un asile pour la nuit dans la seule église que je connaissais. La cathédrale de mes rêves.

À cause de son histoire, mais plus encore à cause de sa marina, de ses boutiques et de ses plages baignées de soleil, Muriseay Ville attirait de riches touristes venus de tout l'Archipel du Rêve. Durant mes premiers jours sur l'île, j'ai découvert que je pouvais facilement me procurer de l'argent en peignant des scènes de port ou des paysages montagneux que je disposais ensuite le long d'un mur, non loin des grands cafés de l'avenue Paramoundour, le quartier des maisons de haute couture et des boîtes de nuit élégantes.

Pendant la morte-saison, ou lorsque j'étais simplement las de peindre pour de l'argent, je restais dans mon atelier du dixième étage, en plein centre-ville, et me consacrais à développer ce qu'avait entrepris Acizzone, ou du moins à essayer. Maintenant que je me trouvais dans la ville où il avait produit ses œuvres les plus raffinées, s'ouvrait enfin devant moi la possibilité de comprendre ses techniques en étudiant sa vie et son travail.

Le tactilisme n'était plus à la mode depuis de nombreuses années, heureux concours de circonstances qui me permettait de mener mes expériences sans interférences, commentaires ou intérêt des critiques. Si les microcircuits à ultrasons n'étaient plus d'usage courant, on trouvait encore sur le marché des gadgets pour enfants, et les pigments dont j'avais besoin étaient à la fois répandus et peu onéreux. Dans un premier temps, j'ai tout de même eu du mal à rassembler les quantités nécessaires.

Je me suis mis à la tâche, apposant des couches successives de pigments sur une série de toiles enduites. La technique était compliquée et aléatoire-j'ai gâché nombre de supports à cause d'un

simple dérapage du couteau, parfois tout près de l'achèvement. Il me restait beaucoup à apprendre.

Ayant accepté mon ignorance, j'ai commencé à me rendre régulièrement au Musée de Muriseay Ville, où étaient entreposées la plupart des œuvres originales d'Acizzone. La conservatrice a d'abord été amusée par cet intérêt que je portais à un artiste si méconnu, passé de mode et réputé obscène, mais elle s'est rapidement habituée à mes visites répétées, à mes longues séances silencieuses à l'intérieur des sanctuaires fermés, durant lesquelles je pressais mes mains, mon visage, mes membres, mon torse contre les tableaux tapageurs d'Acizzone. J'étais immergé dans une sorte de frénésie, une véritable extase artistique, absorbant par tous les pores, au sens presque littéral du terme, les scènes à couper le souffle conçues par l'artiste.

Les ultrasons produits par les pigments tactiles agissaient directement sur l'hypothalamus, provoquant des changements dans les concentrations et les niveaux de sérotonine. Cela avait pour résultat immédiat de susciter les images perçues par le spectateur ; la moins visible des conséquences était d'entraîner une dépression et une perte de mémoire à long terme. Après ma première confrontation adulte au travail d'Acizzone, j'ai quitté le musée sérieusement ébranlé par l'expérience. Les images érotiques créées par les peintures continuaient à m'obséder, j'étais quasiment aveuglé par la douleur et la confusion, hanté par une sensation de terreur mal définie.

Après ma première visite, j'ai regagné mon atelier tant bien que mal et dormi pendant presque deux jours. Au réveil, j'étais sérieusement éprouvé par ce que j'avais appris sur les toiles d'Acizzone. L'exposition à l'art tacti-liste avait un effet traumatisant sur le spectateur.

J'avais l'impression qu'une plage de néant s'étendait derrière moi. Ma mémoire vacillait. Quelque part dans le passé récent, à l'époque où je voyageais dans les îles, j'en avais sauté quelques-unes.

J'avais toujours ma litanie en tête et je me la récitais. L'amnésie a elle-même ses trous : je me rappelais les noms, mais dans certains cas, je n'avais plus le souvenir des îles. Avais-je été sur Winho ? Sur Demmer ? Sur Nelqay ? Je ne possédais plus la moindre trace mentale de ces endroits, mais ils s'étaient trouvés sur ma route.

Pendant deux ou trois semaines, je suis revenu à mes peintures touristiques, en partie pour gagner quelque argent, mais aussi pour m'accorder un peu de répit. J'avais besoin de réfléchir à ce que j'avais appris. Mes souvenirs d'enfance avaient été éradiqués par quelque chose. À présent, j'avais une assez bonne idée de ce que c'était.

J'ai continué à travailler et trouvé peu à peu ma propre vision. La

technique proprement dite était assez facile à maîtriser. La difficulté résidait dans le processus psychologique. Une fois celui-ci dominé, je pourrais peindre avec succès. Un par un, mes tableaux s'accumulaient dans l'atelier, alignés le long du mur au fond de la longue pièce. Parfois, de ma fenêtre, je contemplais l'agitation insouciante de la ville, tandis que derrière moi, dissimulées dans les pigments, mes propres images attendaient de produire leur choc. J'avais l'impression de préparer un arsenal de puissantes armes ¡magiques, de pratiquer un art terroriste dont le monde ne pouvait soupçonner l'existence, mes tableaux étant sans doute destinés à être aussi incompris à leur manière que l'avaient été les chefs-d'œuvre d'Acizzone. Mes toiles tactilistes étaient l'expression définitive de mon existence.

Alors qu'Acizzone, qui dans sa vie était un libertin et un roué, avait représenté des scènes d'une grande puissance érotique, mes propres images dérivaient d'une source différente. Mon travail se développait nécessairement en réaction contre celui de son inspirateur. Je me considérais comme un post-Acizzone.

Je peignais pour rester sain d'esprit, pour préserver ma mémoire. Après cette première exposition aux œuvres d'Acizzone, j'avais compris que la seule manière de récupérer ce que j'avais perdu était de me mettre au travail.

Mon art était entièrement thérapeutique. Chaque tableau clarifiait une nouvelle zone de confusion ou d'amnésie. Chaque coup de couteau, chaque touche de pinceau constituait un autre détail de mon passé redéfini et contextualisé. Les toiles absorbaient mes traumatismes.

Lorsque je prenais du recul, je ne pouvais distinguer que des zones neutres de couleur uniforme que l'on pouvait comparer au travail d'Acizzone. Mais si je m'en rapprochais, pour travailler sur les pigments ou presser ma chair contre les couches pointillistes de peinture sèche, j'entrais dans un domaine spirituel où tout n'était que calme et sérénité.

Il m'importait peu de connaître ce que d'autres pourraient vivre à partir de ma thérapie tactiliste. Mon travail relevait d'un arsenal imagique. Le potentiel restait dissimulé jusqu'au moment de la détonation, comme une mine enterrée attendant d'être touchée.

Après une première année où je me suis employé à consolider mon art, je suis entré dans une phase plus prolifique. Je suis devenu si productif que pour faire de la place, j'ai entrepris de déménager quelques-unes de mes pièces les plus ambitieuses dans un immeuble vide que j'avais découvert non loin du front de mer.

Le bâtiment comportait un immense sous-sol où s'enchevêtraient

couloirs et petites pièces, mais le hall principal était un vaste espace ouvert, largement assez grand pour contenir autant de tableaux que nécessaire.

J'ai gardé quelques-uns des plus petits formats dans mon atelier, mais stocké les plus grands en ville, ainsi que les œuvres qui recelaient les images de rupture et de manque les plus puissantes et les plus dérangeantes. J'ai entassé les plus imposantes dans le hall principal, mais une crainte absurde d'être découvert m'a poussé à cacher les plus petites dans le sous-sol. Dans ce dédale de couloirs et de pièces, mal éclairé et hanté par les odeurs rancies des précédents occupants, j'ai trouvé une douzaine d'endroits différents où cacher mes tableaux.

J'en modifiais constamment la disposition. Parfois je passais une journée entière et la nuit suivante à m'activer dans la pénombre, tout à l'obsession de transporter mes tableaux d'une pièce à l'autre.

J'avais l'impression que ce labyrinthe, chichement éclairé par des ampoules de faible puissance installées à longs intervalles, avec ses couloirs et ses pièces communicantes séparés par des cloisons minces, représentait une combinaison quasi infinie de routes et de chemins de hasard. Je plaçais mes tableaux à d'étranges endroits, les dissimulant derrière des portes, au détour d'un couloir, dans les passages les plus sombres, qu'ils barraient de façon complètement irrationnelle.

Je quittais alors l'immeuble et la vie normale reprenait ses droits pour quelque temps. Je commençais alors de nouvelles toiles ou, tout aussi souvent, repartais dans les rues avec mon chevalet et mon tabouret et constituais une nouvelle provision de paysages commerciaux. J'avais toujours besoin d'argent.

C'est ainsi que s'est poursuivie ma vie, au fil des mois, sous le soleil brûlant de Muriseay. Je savais que j'avais trouvé une forme d'accomplissement. Les œuvres destinées aux touristes ne représentaient plus une corvée, car j'avais compris combien cet exercice figuratif exigeait de discipline en matière de lignes, choix des sujets, maniement du pinceau, discipline dont profitait l'intensité de l'art tactile lorsque j'y revenais loin de tout regard. Dans les rues de Muriseay Ville, je m'étais bâti une petite réputation de paysagiste ambulant.

Cinq années ont passé de la sorte. La vie était pour moi plus belle que jamais.

Cinq ans ne suffisent pas pour être certain que la vie sera toujours belle. Une nuit, les casques noirs sont venus me chercher.

J'étais seul, comme toujours. Mon humeur introspec-tive me poussait à mener une existence solitaire. En dehors des putains, je

n'avais pas d'amis. Je ne vivais que pour mon art, ne songeant qu'à suivre le mystérieux programme qui le voulait post-Acizzone, unique, peut-être futile en fin de compte. Je me trouvais dans mon dépôt, une fois de plus occupé à redisposer mes toiles de manière obsessionnelle. Plus tôt, j'avais loué les services d'un transporteur pour descendre mes cinq dernières productions, et depuis le départ de l'homme, je les installais en prenant mon temps, les touchant longuement, les serrant contre moi.

Je ne me suis pas aperçu tout de suite de la présence des casques noirs. J'étais absorbé dans l'examen d'un tableau que j'avais achevé la semaine précédente. Il se rapportait indirectement à un incident qui s'était déroulé pendant mes années sous les armes dans le sud : la nuit était tombée alors que j'étais en patrouille, seul, et je n'arrivais pas à retrouver nos lignes. Une heure durant, j'avais erré dans le noir et le froid, me sentant geler lentement. À la fin, quelqu'un m'avait retrouvé et ramené vers nos tranchées, mais jusque-là, j'avais vécu dans la terreur de mourir.

En bon post-Acizzone, j'avais dépeint l'extrême frayeur que j'avais alors éprouvée : l'obscurité totale, le vent coupant, le froid qui s'insinuait dans mes os, le terrain si accidenté qu'on ne pouvait faire un pas sans trébucher, la crainte constante que m'inspirait l'ennemi invisible, la solitude, le silence amplifié par la panique, les lointaines explosions.

La toile me réconfortait.

J'ai émergé de cet instant de bien-être pour découvrir derrière moi quatre casques noirs en train de m'observer. Leurs matraques étaient encore dans leurs gaines. Je me suis senti physiquement écrasé de terreur.

J'ai émis un son, un bruit de gorge inarticulé, involontaire, tel un animal traqué. J'aurais voulu leur parler, leur crier quelque chose, mais je n'ai été capable que de ce grognement bestial. J'ai repris mon souffle pour une autre tentative. Et c'est cette fois un gémissement entrecoupé qui s'est échappé de mes lèvres, comme si la peur m'avait, par-dessus le marché, affligé d'un bégaiement ridicule.

En entendant cela, les casques noirs ont compris à quel point j'étais terrifié et ont dégainé leurs matraques. Posément, peu pressés de commencer. J'ai reculé, heurtant mon tableau, qui est tombé.

Impossible de distinguer le visage des hommes : la visière fumée de leur casque intégral était rabattue sur leurs yeux et une solide mentonnière leur protégeait la bouche et la mâchoire.

Quatre déclics : les matraques étaient chargées. Ils se sont mis en

position pour frapper.

« Tu as été démis, soldat ! » a dit l'un d'eux en me jetant d'un geste méprisant une feuille de papier qui est tombée près de mes bottes. « Démis pour lâcheté ! »

J'ai voulu répondre… mais n'ai pu que prendre ma respiration, parcouru de frissons.

Il existait bien une autre sortie, mais pour l'atteindre, il fallait traverser le dédale du sous-sol. Un des hommes se tenait entre moi et la courte volée de marches qui menait en bas. J'ai fait mine de me pencher vers la feuille de papier pour la prendre. Puis j'ai évalué la distance, me suis élancé, mais pour heurter la jambe de l'homme au passage. Il m'a appliqué un violent coup de matraque. J'ai reçu un terrible choc électrique qui m'a projeté au sol.

J'avais la jambe paralysée. J'ai essayé de me remettre debout, roulé sur le côté, fait une nouvelle tentative.

Un des casques noirs s'était approché de la toile qui gisait sur le sol. Il s'est penché au-dessus et en a tâté la surface du bout de sa matraque.

J'ai réussi à me relever sur ma jambe valide, et suis resté ainsi, à demi accroupi.

Lorsque l'extrémité de la matraque a touché le pigment tactiliste, une flamme blanche en a jailli aussitôt, accompagnée d'un craquement sec. Après la disparition de la flamme, un nuage de fumée est monté du point de contact. L'homme a émis un rire sardonique et recommencé.

Les autres se sont rapprochés pour voir ce qu'il faisait. Eux aussi se sont amusés à presser le bout actif de leurs matraques sur la toile, provoquant de nouveaux jets de flammes et encore plus de fumée. Ils s'esclaffaient bruyamment.

L'un d'entre eux s'est accroupi et penché en avant pour regarder quelle matière pouvait bien brûler ainsi. Il a passé le bout de son doigt nu sur une portion de pigment encore intacte.

Ma terreur et mon traumatisme l'ont atteint de plein fouet à travers la peinture. Les ultrasons l'ont rivé au tableau.

Il est resté immobile, quatre de ses doigts reposant sur le pigment. Il a gardé un temps la même position, l'air presque méditatif. Puis il a lentement basculé en avant. En tentant de reprendre son équilibre avec l'autre main, il n'a réussi qu'à la poser également sur les pigments. Il est alors tombé en travers du tableau, le corps secoué de spasmes, les deux mains collées à la toile. Sa matraque avait roulé au

loin. De la fumée continuait à s'élever des cicatrices grésillantes.

Ses compagnons ont accouru, tâchant de comprendre ce qui n'allait pas. Mais ils me surveillaient tout de même du coin de l'œil. J'ai tenté de me soulever en faisant porter tout mon poids sur ma jambe valide, tandis que l'autre restait à la traîne. Si mes sensations revenaient rapidement, la douleur était insoutenable.

J'observais les casques noirs, redoutant la menace qu'ils représentaient ; tôt ou tard, ils allaient se reconcentrer sur ce qui les avait amenés ici. Ils avaient agrippé celui qui était tombé et essayaient de le détacher des pigments. Pendant que je tâchais de reprendre mon équilibre, j'entendais le léger bruit de râpe de ma respiration. Je croyais avoir déjà éprouvé la peur, mais je ne me souvenais de rien de comparable dans mon expérience passée.

J'ai réussi à faire un pas sans attirer leur attention. Ils s'efforçaient toujours d'arracher leur compagnon du tableau. De la fumée continuait de se dégager des endroits calcinés par leurs matraques.

J'ai effectué un second pas, puis un troisième. Malgré la terrible douleur, chacun était plus facile que le précédent. Clopin-clopant, je me suis dirigé vers le petit escalier. J'ai posé le pied sur la première marche, la suivante, et, presque déséquilibré, j'ai atteint la troisième puis la quatrième.

Ils m'ont repéré au moment où je parvenais à la porte. Je n'ai risqué qu'un coup d'œil furtif derrière moi, mais je les ai vus abandonner l'homme qui gisait toujours sur les pigments et brandir leurs matraques en position d'attaque. D'un pas athlétique, ils ont entrepris de couvrir la courte distance qui nous séparait. Je me suis rué dans l'embrasure, ma jambe engourdie en remorque.

Le souffle rauque, j'ai négocié successivement une porte, un couloir, une chambre, une autre porte. Derrière moi, les casques noirs hurlaient, m'ordonnant de m'arrêter. L'un d'eux a heurté une des minces cloisons de séparation.

Je me suis précipité dans le couloir en arc de cercle où j'avais stocké quelques-unes de mes plus petites toiles et que relayait une suite de trois petits compartiments aux portes restées grandes ouvertes. J'avais disposé un de mes tableaux dans chacun d'eux. J'ai remonté le corridor, fermant les portes à la volée à chaque extrémité. Même si la douleur n'avait pas cessé, ma jambe fonctionnait presque normalement. Je me suis retrouvé dans un autre corridor qui se terminait par une alcôve où j'avais dressé une autre toile. Je suis revenu sur mes pas, j'ai poussé la porte d'une des plus grandes pièces et, avec le coin d'un tableau, bloqué le battant sur gonds à ressorts en position ouverte. J'ai passé mon chemin. Emprunté un autre couloir,

plus large que les précédents. Il y avait là une douzaine d'œuvres alignées contre le mur. De ma jambe valide, je les ai renversés au passage en position oblique de manière à bloquer le passage. Les hommes lancés à ma poursuite continuaient à me hurler après, tantôt pour me menacer, tantôt pour m'ordonner de ne plus bouger.

J'ai entendu un grand bruit derrière moi, puis un autre. Un des hommes a laissé échapper un juron.

Je me suis rué dans le petit couloir suivant, qui s'ouvrait sur quatre pièces contenant quelques-unes de mes toiles parmi les plus petites mais les plus intenses. Je les ai disposées de manière à ce qu'elles barrent le couloir à hauteur de genou.

Nouveau tintamarre, suivi par des cris. Les voix n'étaient plus qu'à une très courte distance, juste de l'autre côté de la cloison lépreuse. Bruit de chute. Juron. Un homme a hurlé.

J'ai perçu une odeur de fumée.

Je recouvrais mes forces, même si la peur de retomber aux mains des casques noirs continuait d'exercer son emprise sur moi. Je me suis engagé dans un autre couloir, plus large, mieux éclairé que les autres, et dont les cloisons ne montaient pas jusqu'au plafond. Il était envahi de fumée.

Je me suis arrêté au bout, sur le seuil d'un vaste espace dégagé, m'efforçant de reprendre mon souffle. Derrière moi, le dédale de couloirs était silencieux. Des volutes de fumée s'en échappaient. J'ai tendu l'oreille, immobile, tétanisé par ce qui risquait d'arriver si l'un des casques noirs avait réussi à franchir les toiles sans en toucher aucune.

Le silence s'éternisait. Sons, pensées, mouvements, vie avaient été absorbés par mes tableaux nourris de mes traumatismes et d'un sentiment de perte irrémédiable.

Je ne voyais pas de flammes, mais la fumée s'épaississait. Un nuage gris se formait près du plafond.

Je me suis enfin décidé à partir. J'ai traversé en toute hâte la grande salle du sous-sol, bataillé avec les poignées de fer des vieilles portes, remonté d'un pas raide la venelle pavée qui longeait l'arrière de l'immeuble, tourné à droite, à gauche, et fait irruption dans une rue commerçante de Muriseay, où la nuit chaude grouillait de gens, de lumières, de musique et de bruits de circulation.

Plus tard dans la nuit, environ une heure avant l'aube, je suis repassé devant l'immeuble. Les toiles avaient dû se consumer un moment avant de communiquer le feu aux cloisons de bois délabrées

du labyrinthe. La construction était à présent tout entière en proie aux flammes, et c'était presque en pure perte que les équipes de pompiers projetaient des cascades d'eau sur les murs en brique déjà croulants. Du quai où je me tenais, un mince bagage contenant mes effets posé à côté de moi, j'observais leurs efforts. À l'est, le ciel s'éclairait.

Le temps que les pompiers aient maîtrisé l'incendie, j'avais pris place à bord du premier ferry de la journée, en route vers d'autres îles. Leurs noms résonnaient dans ma tête comme un appel.

Titre original : *The Discharge* Traduit de l'anglais par Maryvonne Ssossé

L’HIVER DE TURING

Franco Ricciardiello

Denisa est morte brusquement après 183 ans de mariage. Impossible de savoir depuis quand le virus la dévorait de l’intérieur. La bombe à retardement s’est reproduite en cachette, dupliquant son propre code, se camouflant pour déjouer les contrôles périodiques auxquels se soumettent la plupart des habitants de l’elgolandia, dénaturant les programmes de l’organisme virtuel jusqu’à en effacer irrémédiablement l’identité.

Khaled n’a pas assisté à la mort de sa femme mais il peut facilement se représenter cet événement devenu rare en elgolandia. En quelques secondes, Denisa perd un peu de netteté, mais elle ne s’en rend pas vraiment compte. Personne ne le remarque autour d’elle : il n’est pas rare que des identités vendent du temps de calcul en cas de besoin et la qualité de leur définition s’en ressent. Khaled peut observer le léger glissement de sa femme vers l’ultraviolet, un bleu électrique qui lui donne un air à mi-chemin du surnaturel et du vérolé. En un millier de secondes, le virus a détruit l’identité de Denisa, la transformant en un simulacre évidé : un automate cellulaire complexe et sophistiqué, privé de conscience, paraissant contempler le vide. Ou bien une île tout en roches et cyprès, figée sur l’horizon silencieux d’une mer crépusculaire.

Denisa ne s’est même pas rendu compte qu’elle glissait vers la non-vie.

« Tu te sens bien ? » demande Gala sur l’écran de son intercom.

Khaled se force à sourire. Gala porte des yeux assortis à sa délicate robe verte et des cheveux semblables à des fils de cuivre, une mode iconique qui confirme son désir de retourner à l’Extérieur. Les agences touristiques conseillent à tous ceux qui s’apprêtent à voyager dans le Réel de s’immerger quelque temps dans un environnement humain, riche en éléments sensoriels.

Khaled a déjà oublié les dernières minutes de leur conversation. Cela lui arrive de plus en plus souvent depuis la mort de Denisa, combiné avec une impression d’irréalité totale. Il refoule l’idée qu’elle ait pu lui transmettre le virus.

Légèrement penchée sur le côté, Gala regarde un point invisible derrière l’écran.

« Peux-tu me dire ce qui te pousse à choisir des vacances à l'Extérieur ? » demande-t-elle.

Khaled aimerait bien couper la communication, mais la courtoisie l'oblige à échanger des familiarités avec cette femme qui va passer dix jours de vacances en sa compagnie. Lorsqu'il observe à nouveau le rectangle de l'écran, qu'il n'agrandit jamais au-delà des dimensions d'un *old-fashioned* 1 : 2, l'image de son interlocutrice se pare d'une impression de *déjà vu*[1] particulièrement troublante. Sans se faire remarquer, il dégrade légèrement la définition de l'image pour transformer la jeune femme en un double de Denisa avant sa mort. Ce qui ne diminue en rien son étrange impression.

« J'ai préparé mon fichier personnel », dit-il un peu trop précipitamment en indiquant le clavier.

Gala baisse les yeux, voit les données arriver sur son intercom, sourit. « Regarde ce que j'ai trouvé », dit-elle d'un air complice en l'invitant à réceptionner son envoi.

Une fenêtre sombre s'ouvre sur l'intercom, les proportions des deux images s'inversent : le visage aigue-marine et cuivre de Gala dans l'encadrement inférieur, une pièce faiblement éclairée sur l'intégralité de l'écran.

Un homme et une femme nus sont allongés sur des lits parallèles, les bras étendus le long du corps et les yeux clos. La peau est légèrement pâle, peut-être à cause de l'éclairage qui ne peut pas être réglé à distance. Khaled se demande sans raison s'il n'est pas en train d'observer une chambre sépulcrale dans l'île du soir.

« C'est l'Extérieur, s'exclame-t-il en frissonnant. Comment as-tu fait ? »

Son étonnement paraît réjouir Gala. « À l'Extérieur, il y a des télécaméras partout : ils n'ont pas de lois sur la vie privée. Si tu sais t'y prendre, tu peux établir une liaison avec n'importe quel endroit de la planète par l'intermédiaire de la Koinè, notre agence de voyages. »

Khaled observe le corps dans lequel il passera ses vacances à l'Extérieur : muscles bien dessinés, ventre plat, cheveux ras – il les aurait voulus plus longs. Il aimerait voir les yeux, mais les paupières sont closes. Et il se répète qu'il ne s'agit pas d'éléments immédiatement manipulables dans l'elgolandia : il observe un vrai corps biologique, des milliards de molécules maintenues en vie par un métabolisme chimique, et non le produit d'un temps de calcul qui vous a été alloué.

Gala sourit d'un air satisfait. « Tu n'as jamais rien vu de pareil, n'est-ce pas ? Dans quelques jours nous serons dans ces corps, là,

Dehors. »

Khaled ne distingue pas grand-chose du décor sombre où les attendent les deux corps, la boîte crânienne pleine de circuits intégrés, plus rapides et efficaces qu'un cerveau biologique, une mémoire rom adéquate avec les centres moteurs et ceux du langage agrémentés d'un vocabulaire de termes techniques tombés en désuétude ou qui n'ont plus le même sens en elgolandia.

Khaled essaye de refouler le souvenir de ses dernières vacances à l'Extérieur, sur Terre, avec sa femme, Denisa. Un effort qui lui procure une impression de distance, d'éloignement. Il éprouve malgré lui un frisson de plaisir en anticipant ses vacances dans le Réel en compagnie du jeune corps de Gala.

Au-delà de la frontière abstraite de son appartement, espace privé qui garantit l'intimité de son identité sous le couvert de la tradition et de la loi, l'espace infini de l'elgo-landia s'étend dans toutes les directions : un univers colossal, des millions de fois plus vaste que la planète mère. Concepts partagés, abstractions imagées, représentations tridimensionnelles, idées volumétriques : l'elgo-landia n'est pas une simple copie du monde matériel et des stimuli sensoriels de la réalité physique, résultats d'une évolution de plusieurs millions d'années.

Khaled fait jouer les articulations de ses doigts sans noter de véritable différence de sensibilité avec l'elgolan-dia. La lumière aveuglante de la pièce tiède ne l'aide pas beaucoup. Les premiers instants passés dans le Réel sont, comme à chaque fois, décevants. La sensation d'étirement mental ne s'est même pas atténuée.

« Monsieur Mansour, lance une agréable voix masculine. La navette est prête pour le transfert. Enfilez la protection thermique qui se trouve près du lit et venez nous rejoindre. »

Khaled se demande de quelle navette il s'agit : il pensait se trouver déjà sur le lieu de ses vacances. La protection ihermique palpite d'une faible lumière rose pour attirer son attention. Il plonge les mains dans la substance géla-lineuse et l'enduit sur ses jambes et ses bras nus : la matière réagit aussitôt et s'étale pour recouvrir tout son épiderme, visage compris, bien qu'il n'ait pas l'impression d'avoir une pellicule devant son nez et ses yeux.

Gala l'attend de l'autre côté de la porte en compagnie d'un employé de l'agence de voyages Koinè, un géant à deux têtes et aux bras en métal flexible. Son nom, grego-rius, est écrit en lettres lumineuses sur son uniforme.

« Je vous souhaite de bonnes vacances, monsieur Mansour, dit-il d'une voix dont Khaled reconnaît aussitôt les intonations. Nous

sommes prêts à vous transférer sur Terre. »

Khaled le suit le long d'un couloir circulaire tapissé de plusieurs portes étanches en appréciant les mouvements de ses membres inférieurs. Le corps de Gala, de petite taille, a des cheveux châtains et un profil émacié. Il se demande si son propre corps est également moins attirant à l'Extérieur, mais Gala lui sourit et paraît l'apprécier.

« Où nous trouvons-nous ? » demande Khaled en suivant Gregorius d'un pas rapide, puis il s'immobilise, la mâchoire pendante, devant une baie vitrée.

Il aperçoit la planète Terre suspendue au-dessus d'eux. Il distingue une énorme perturbation qui se déplace tel un maelström au-dessus d'une masse continentale qu'il ne parvient pas à identifier malgré ses récentes révisions sur la géographie de la planète mère.

« Nous sommes en orbite géostationnaire, explique Gregorius. La Koinè offre toujours un voyage romantique vers la Terre depuis les stations orbitales où elle conserve les corps. »

Ébloui par cette vision inattendue, Khaled se laisse entraîner par Gala. Une vibration inquiétante parcourt le sol, puis une masse brillante occulte progressivement la planète blanche et verte, flotte quelques secondes devant la station orbitale avant de se précipiter vers la Terre.

« Les transporteurs orbitaux de la Koinè sont d'anciennes navettes à voiles solaires particulièrement romantiques », explique Gregorius en les conduisant vers un vaste espace éclairé où se dresse un énorme cylindre transparent de plusieurs mètres de diamètre dans lequel bouillonne un liquide doré à la consistance gélatineuse.

« Je crois que votre navette est cuite à point », gazouille Gregorius en faisant claquer ses doigts en métal flexible.

Khaled déteste ces tentatives qui visent à dédramatiser le choc qu'engendre l'Extérieur. Il aimerait bien le savourer à sa manière. Le comportement de Gala lui procure par ailleurs des sensations qui ne sont jamais activées dans l'elgolandia, probablement par l'intermédiaire de messages non verbaux.

Le cylindre transparent s'enfonce dans le sol en entraînant le liquide gélatineux. Les derniers ruisselets dorés s'écoulent en révélant la surface calorifuge d'une navette orbitale. Le mélange nanotec restant s'évapore en fumant, laissant flotter dans l'air une odeur inconnue en elgolan-dia mais que la ROM du corps de Khaled juge inoffensive.

Gregorius se connecte à la navette pour transférer son identité

dans la mémoire physique de l'appareil.

« Tous à bord, on décolle ! » s'exclame-t-il d'un air enthousiaste.

Gala paraît euphorique. Elle indique la voile solaire qui se déroule lentement en couronne près des tuyères à propergol. Khaled espère qu'il ne s'agit que d'une mise en scène pour les touristes et que la navette est pourvue du traditionnel moteur anti-g beaucoup plus fiable. Il a déposé un backup complet de son identité avant de partir, mais un accident ruinerait définitivement ses vacances.

Au même instant, à l'autre extrémité de la station, un astronef arrime son énorme voile solaire dont la diagonale est quarante fois supérieure à la longueur de la station orbitale, une aile dodécagonale diaphane trouée par des fragments de météorites là où le système circulatoire nanotec n'a pas encore pu effectuer les réparations. Il a quitté le système solaire de Fomalhaut il y a environ six ans : une équipe de cyborgs a débarqué sur une planète de type terrestre découverte par les radiotélescopes orbitaux et elle ramène maintenant sur Terre des échantillons de proto-flore extraterrestre. Des dizaines de vaisseaux accumulent l'énergie solaire dans leur immense voile et profitent de la gravité des planètes extérieures pour prendre de la vitesse avant de faire le grand saut dans le vide en direction de Fomalhaut, le monde nouveau.

À l'Extérieur, les touristes éprouvent d'autant plus de plaisir qu'ils s'écartent de l'expérience sensorielle habituelle. Après avoir reproduit fidèlement la réalité physique pendant plusieurs siècles, l'elgolandia s'est orientée depuis six cents ans vers une sensibilité radicalement synthétique qui rend l'expérience matérielle encore plus étrange. Cette divergence sensorielle intensifie le plaisir des touristes du Réel.

Khaled explore encore une fois l'appartement que la Koinè a mis à leur disposition : il passe un doigt sur le bord parfait des plats en céramique blanche et le rite sauvage de l'alimentation le fait frissonner. Il marche pieds nus sur le parquet en sapin verni, dans la lumière hivernale de la métropole abandonnée depuis des siècles. Il s'assoit dans le fauteuil en résine souple, observant de grossières images tridimensionnelles sur un grand écran mural vieux d'au moins neuf siècles. De l'autre côté de la fenêtre en verre authentique, une immense coupole transparente maintient un microclimat stable sur les dizaines de kilomètres carrés de la *réserve* : un centre urbain conservé en l'état depuis mille ans.

Par la fenêtre, Khaled peut voir les mansardes des bâtiments voisins, vieux de treize siècles. Gala a laissé la porte du balcon ouverte et l'air de l'hiver boréal pénètre dans l'appartement.

Certains touristes ne passent à l’Extérieur que pour vivre l’expérience de l’alimentation. Dans l’elgolandia, on peut simuler la saveur et la consistance des aliments, et dans certains secteurs, c’est même la règle ; mais le frisson que procurent la mastication et l’ingestion de matière organique, vivante peu de temps auparavant, est une expérience tellement extrême qu’elle fascine ta plupart des gens. Un retour à l’ère primitive, quand l’humanité passait la plus grande partie de son existence hors de l’elgolandia.

Khaled se rappelle avec précision les sensations éprouvées en de pareils instants, flashs de vacances passées avec Denisa ou avec l’une des onze femmes qui l’ont précédée, mais il s’étonne que les souvenirs de sa jeunesse sur Terre soient aussi flous. S’il a contracté le virus, il l’a copié avec lui lors du transfert dans la mémoire réinscriptible de son corps.

Mais la cause est peut-être tout autre. Huit cents ans se sont écoulés depuis qu’il vivait sur la planète mère avec le reste de l’humanité. Les performances de la mémoire humaine reproduite dans l’elgolandia, très nettement supérieures à celles d’un cerveau biologique, sont toutefois limitées par le nombre de connexions nécessaires pour assurer la stabilité du réseau mémoriel. La miniaturisation à l’échelon atomique des microprocesseurs autorise des performances quasi illimitées, mais la vitesse de calcul requise en limite les possibilités pratiques.

Khaled se promène les mains dans les poches, troublé par la consistance de la matière, lorsqu’une une légère opacité de l’air attire son attention. Il tend le bras vers la zone de brouillage et en retire un boîtier transparent. Il se demande pourquoi Gala a jugé bon de cacher cet objet dans une protection optique.

Dans la boîte, il découvre une pastille de mémoire additionnelle guère plus grosse qu’un ongle.

Gala n’est pas là. Khaled prend la pastille du bout des doigts, l’insère dans le lecteur derrière son oreille droite et l’étonnement le fige : la puce que Gala a dissimulée contient la dernière tranche de vie de Khaled. L’enregistrement complet de ses pensées, son travail, ses amis, son mariage avec sa douzième et dernière femme, Denisa. Quelqu’un a mis la main sur une des copies de son backup et en a dupliqué un fragment. Il n’y a pas d’autre explication. Mais qui est Gala et pourquoi possède-t-elle ce matériel ?

Khaled éjecte la puce et règle la température interne de son corps sur le thermostat enchâssé dans son poignet droit. Il sort sur le balcon.

Gala n’est pas là. Il se demande si elle n’est pas rentrée pendant qu’il explorait sa découverte. Il observe la rue, dix mètres plus bas, où

circulent quelques véhicules maintenus en activité pour amuser les touristes et servir les rares humains qui peuplent les villes de l'Extérieur : comité de contrôle et de supervision des I. A. qui gèrent l'équilibre biologique d'une planète rendue en grande partie aux écosystèmes, explorateurs spatiaux qui s'entraînent à piloter les astronefs à voile solaire, adeptes de philosophies holistiques qui refusent par principe l'existence virtuelle. Khaled reconnaît de nombreux moyens de transport électriques, véritables vestiges archéologiques qui remplacent les planeurs anti-g, interdits dans les centres historiques déclarés patrimoine de l'humanité.

Dans le Réel, il n'existe pas de musique de fond et il se demande quelle est cette mélodie : une voix féminine sans accompagnement, une lamentation ancienne qui délivre plus d'informations sur la mélancolie que n'importe quel protocole de compression de données.

Il serre la puce entre ses ongles. Un léger vent glacé rase la façade du bâtiment. Khaled a l'impression de faire partie intégrante de l'édifice, d'être un organisme symbiotique. Il perçoit une odeur de vapeur grise, organique, évocatrice de souvenirs qui lui font venir les larmes aux yeux : l'automne, la pluie, le soir. D'importants secteurs de l'elgolandia sont dédiés à la nuit et aux saisons pour les nostalgiques de l'expérience sensorielle. Théoriquement, il est possible de vivre selon les rythmes biologiques de la planète mère mais seuls quelques originaux qui n'ont pas le courage social de vivre en permanence à l'Exté-rieur en profitent.

Une sensation inexplicable de *déjà vu*[2] l'oblige à se tourner vers le toit en tuiles. Assise sur le contrefort en pierre de la gouttière, Gala observe la ville en contrebas.

Khaled retient un instant son souffle, gagné par une sensation ancestrale d'hiver et de vertige. Il se demande si le virus a attaqué ses facultés de perception, si pour Denisa cela a commencé ainsi. Le profil de Gala se détache sur la silhouette grisée d'un gratte-ciel qui barre l'horizon. Sa compagne de voyage ne porte qu'une courte robe noire. Elle a gravi les tuiles pieds nus après avoir enjambé la rambarde de la mansarde.

Le souffle de Khaled se condense dans l'air froid pour s'éloigner vers les toits. Il glisse la puce dans sa poche et enjambe la balustrade, se rétablit sur la corniche. Il grimpe, plié en deux pour garder son équilibre, satisfait de la souplesse de son corps d'emprunt.

La peau de Gala est glacée, ce qui prouve que son épi-derme présente une imperméabilité parfaite.

« Tu te souviens ? Les “personnes” d'autrefois sont maintenant des “corps”, dit la jeune femme. Et dans l'elgolan-dia, un “simulacre” est

devenu une “personne”. Le langage n’arrête pas de changer… »

Portée par le vent, la mélodie féminine parvient jusqu’à eux par-delà le frisson vertical de la gravité, par-delà l’hiver aux vapeurs organiques. Khaled a l’impression de reconnaître la chanson. Il s’assoit à côté de Gala, sur les tuiles en terre cuite que le microclimat préserve depuis mille ans. Il observe l’étendue infinie des toits, la ville jouet qui s’étend entre leur cœur et le périmètre interne de la coupole. Il aimerait pouvoir graver cet instant et le sentiment indéfinissable qu’il ressent. La brume, l’hiver. Le vertige. Le silence des véhicules électriques, l’arc vol-taïque des lumières qui s’allument, soumises à la liturgie millénaire de la nuit. Les lèvres serrées de Gala. La peau de ses jambes, froide comme du vinyle

– Khaled croyait avoir oublié ce mot, mais la rom de son corps était aux aguets.

« Qu’est-ce que ça signifie ? demande Khaled en lui montrant la puce mémorielle. Qui es-tu ? »

Gala ne marque aucun étonnement. Elle inspire profondément la brume en fermant les yeux.

L’hiver, la mort. Le brouillard. Khaled se retrouve en train de mordre la bouche de Gala dans les condensations du langage intégré par la mémoire à lecture seule de leurs corps.

Ils quittent le toit, se servant de leurs bras comme de balanciers, les doigts de leurs pieds nus recroquevillés sur la matière poreuse des tuiles, et rejoignent la fenêtre.

Indifférent à l’existence d’une autre forme de vie dans l’elgolandia, l’hémisphère boréal est en pleine effervescence sous l’astronomie essentielle de la nuit. À l’aide de programmes de réhabilitation écologique, les forêts ont repris le pas sur les terres cultivées. Des armées de machines privées d’intelligence surveillent l’évolution des espèces, parcourent avec une discrétion chenillée les rares itinéraires protégés de la végétation. Des intelligences artificielles en contact simultané coordonnent des programmes de repeuplement, recréant des habitats éteints depuis des siècles, éliminant les espèces exotiques, veillant à ce qu’aucune d’entre elles ne domine les autres afin de sélectionner le patrimoine génétique qui existait avant l’apparition de l’*homo sapiens*. Jurassique là où se trouvait la Grande-Bretagne, forêts préhistoriques de la Mer du Nord à l’Oural, glaciations artificielles sur la Scandinavie. Des comités d’I. A. coordonnent ce plan à l’échelle planétaire en liaison avec des comités humains de l’Extérieur et des identités de la Toile, tout en assurant la sauvegarde de la ville musée et de certaines voies de communication. Sur la planète, la vie suit son cours sans heurts, comme une unique et immense machine biologique.

Au sein de cette nuit boréale, poussière d'antimoine sur la paupière de l'univers, Khaled a volontairement désactivé le mécanisme de thermorégulation biologique de son corps. Il veut sentir les filets de sueur couler le long de sa poitrine et de ses bras tandis que son bassin va et vient contre les fesses de Gala, à quatre pattes devant lui sur la couchette défaite, dans un train lancé à plein régime le long du monorail qui traverse le continent. La conscience de Khaled est totalement assujettie aux inputs sensoriels de son corps, aux explosions sauvages de lumière à l'angle de sa vision, aux vagues de plaisir, aux contractions de ses doigts sur la peau lisse de sa compagne. Le contact des draps de soie, la faible lumière des étoiles à travers le hublot du compartiment, la respiration saccadée de Gala. Le mystère de la puce est toujours entier. Il n'a obtenu aucune explication. L'esprit vulnérable, uniquement préoccupé par la tension spasmodique de l'orgasme imminent, il a l'impression de sentir le virus s'activer en lui.

Sous sa conscience affaiblie par l'hyperexcitation de l'acte sexuel, une étrange sensation le tourmente. Il a l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important, quelque chose qui concerne Gala. Il se demande si cela a un rapport avec le virus. Khaled est persuadé qu'il ne deviendra pas un spectre à la définition appauvrie, mais la maladie réduira peut-être son corps à une identité privée de conscience, à un automate aux rétines marquées par l'empreinte des tombes et des cyprès.

Le déplacement relatif du train à glissière magnétique est tellement imperceptible qu'il ne transmet aucune impression de mouvement. En fermant les yeux, Khaled pourrait se croire encore dans sa mansarde parisienne.

Un gros plan de Gregorius apparaît brusquement sur un écran plat qui s'est matérialisé devant la fenêtre du train.

« Bonjour à tous ! s'exclame-t-il d'un ton exubérant. Bienvenue dans le train pour Helgoland. La Koinè est sûre de faire plaisir à ses gentils clients en utilisant cette technologie romantique *rétro* pour illustrer le programme d'animation de vos vacances ! »

La vue de Khaled se brouille, la mise au point paraît suivre le rythme altéré de sa respiration… Peut-être la surcharge d'une routine : il n'est pas persuadé que le système nerveux du corps qui l'accueille soit entièrement biologique. Le mouvement de son bassin se cale sur la ligne de déplacement du train. Il écoute sa respiration altérée et l'oscillation accélère son rythme à l'intérieur du corps de Gala.

« Toutes les cent minutes, une navette part de Paris à destination de Greater London, explique Gregorius. Deux dirigeables descendent

chaque jour le cours de la Seine. Des liaisons stratosphériques sont prévues pour le Languedoc et la plaine du Pô. Un transport de surface romantique peut vous conduire dans les villes joyaux des Flandres ou dans le désert de l'Adriatique asséchée. »

Khaled sent le goût métallique du sang entre ses dents ; il s'est mordu les lèvres mais n'interrompt pas son mouvement. La plupart des identités préfèrent le plaisir particulièrement intense de l'orgasme dans l'elgolandia, optimisé par plusieurs siècles d'ingénierie sensorielle.

La plupart des touristes du Réel ne songeraient jamais à rechercher le plaisir sexuel du coït biologique, mais Khaled et Gala ont été appariés car ils étaient tous deux prédisposés au rapport physique.

« Une curiosité ! poursuit Gregorius, aveugle à la gymnastique charnelle qui se déroule dans la carrosserie tubulaire des wagons. Aujourd'hui, c'est le premier jour du quatrième millénaire selon le vieux calendrier chrétien, le premier jour de l'année 3001 ! »

Tout en retenant sa respiration pour contrôler son éjaculation, Khaled croit entendre une mélodie. La même voix féminine qu'il avait entendue sur les toits de Paris. Il se demande s'il s'agit d'une hallucination.

« Pour les plus curieux, sachez que nous sommes en l'an 2421 du calendrier islamique, gazouille Gregorius. En 3056 pour les Indiens, 3561 pour les bouddhistes, et 6761 pour les Hébreux. Presque tous les adeptes des religions monothéistes boudent l'Extérieur : l'elgolandia est plus proche de Dieu que la planète mère matérialiste, choyée par les adeptes des disciplines holistiques qui répudient le virtuel. »

Gala se raidit brusquement, ses yeux se révulsent, elle tend les bras derrière elle pour bloquer le mouvement du bassin de Khaled, puis arque le dos. Il referme les mains sur sa poitrine. Les hurlements de la jeune femme couvrent l'enthousiasme bidimensionnel de Gregorius.

Un instant plus tard, Khaled se laisse choir sur la couchette à côté de sa compagne en respirant péniblement. Gala le secoue en l'appelant par son nom. Les stimuli sensoriels du monde paraissent s'éloigner, comme si sa pensée se retirait dans une dimension intérieure en se séparant du corps. Ses dernières bribes de conscience lui permettent de voir Gala sortir une puce de la petite boîte qu'il a découverte la veille. Son corps nu se penche sur lui d'un air préoccupé, elle tend les doigts vers le lecteur dissimulé derrière son oreille droite.

Le train file en silence, éveillant la curiosité d'un loup argenté hypnotisé par la pleine lune. Un gardien chenillé, affichant un corps de six tonnes pour un cerveau d'un micron cube, avance

silencieusement sur ses engrenages semi-organiques, contrôlant les mouvements de l'avi-faune, prélevant des échantillons de feuilles pour évaluer la progression du phylloxéra. Plus en arrière, le long du monorail, des villes dédiées au tourisme brillent comme le reflet des étoiles sur le miroir cobalt du continent, sous l'œil des satellites en orbite.

Planté au milieu de la mer septentrionale, le gigantesque tronc de cône d'Helgoland se termine par une colossale forme anthropomorphique : une silhouette masculine à moitié nue aux muscles puissants et noueux, un bras tendu vers les étoiles comme pour briser la prison sphérique de la planète mère. Les images bidimensionnelles de la vie de temps révolus sont projetées sur l'écran naturel d'un banc de nuages qui coiffent l'horizon, entre la fracture lumineuse de l'aube et le marteau noir d'une tempête, pour expliquer aux touristes les tentatives de recréer sur Terre l'écosystème originel.

« Le rêve humain de conquérir les étoiles ! » Gregorius s'est transféré dans une ridicule autochenille, peu aérodynamique dans le vent arctique, afin de transporter personnellement les touristes au pied de la structure. « Avant la découverte de Fomalhaut, l'humanité s'était déjà évadée de la prison Terre sans jeter sa semence dans l'espace externe. Elle a fui en elgolandia, elle a fui *dans* Helgoland ! »

Le train est immobile sur le quai en contrebas, à l'extrémité du pont de cinquante kilomètres de long suspendu au-dessus de l'océan. Gala s'abandonne contre la poitrine de Khaled, tous deux encore sonnés par leur étreinte nocturne dans le monorail. Comme les autres touristes, ils ont accéléré le métabolisme de leurs corps pour supporter la température qui règne sur l'île modélisée. Une de leurs compagnes de voyage affiche un visage connu, mais Khaled ne se souvient plus de qui il s'agit. Au bout de mille ans, les corps privés sont peu nombreux : une vip des premiers temps de l'émigration en elgolandia. Il croit reconnaître une star du show-biz : son corps privé, conservé dans un centre de suspension, immergé dans des solutions nanotec qui régénèrent les cellules en rajeunissant lentement les tissus, abrite l'identité chaque fois qu'elle retourne à l'Extérieur.

Une artiste fossile, pense Khaled, mais il ne se rappelle pas laquelle. Une sorte de fossile vivant, un corps de plus de mille ans, dont la plupart passés en animation suspendue dans l'attente de l'identité transférée d'elgolandia.

La pyramide de pierre d'Helgoland projette maintenant sur l'immense écran du ciel une série d'images de satellites orbitaux. Sur l'un d'eux on distingue le sigle de la Koinè.

« Helgoland est l'elgolandia et l'elgolandia est Helgoland. »

Gregorius lève les bras vers le géant de granit qui hurle dans la tourmente au-dessus d'eux. « Il y a sept siècles de cela, si le temps objectif a encore de l'importance pour certains d'entre vous, nous avons retourné comme un gant les deux kilomètres carrés de cette île rocheuse pour la transformer en un processeur à bits atomiques. Des colonies d'assembleurs nanotec se sont reproduites pendant des mois à sa surface, se dupliquant à vitesse exponentielle, transformant le matériel organique et inorganique d'Helgoland en quelque chose d'autre. Sous une croûte de feldspath arénifère gisent maintenant des trillions de blocs mémoire composés de séries ordonnées de molécules, reliées à des milliards de processeurs d'1/100 de micron. S'il était possible d'isoler l'adresse physique de notre identité, nous pourrions découvrir, avec l'habituelle marge d'erreur quantique, à quel endroit d'Helgoland elle est enregistrée à un instant donné. »

A l'horizon, un éclair lointain décharge des millions de volts. Khaled est persuadé qu'avant l'ère de la nanotech-nologie, Helgoland était recouverte de cyprès et de rochers criblés de chambres mortuaires. Le vent de l'océan arctique charrie quelque chose de sauvage, de primordial, des impressions que l'on ne peut ressentir en elgolandia. Comme si un désir secret de violence s'emparait des identités prisonnières des corps humains.

« Les I. A. qui gèrent Helgoland ont des pouvoirs amusants, poursuit Gregorius en grimpant péniblement. Elles peuvent par exemple capter le champ électrique du cerveau simulé dans vos corps. Et vos pensées deviennent réalité ! »

En ferraillant le long de la pente d'Helgoland, Gregorius indique l'écran du ciel. Une lumière indigo entoure alors le crâne de l'artiste fossile et sa pensée consciente se projette sur cet écran atmosphérique.

« Surprise ! s'exclame Gregorius. Vos pensées *révélées* ! »

L'artiste pense à un spectacle interactif de son époque dont elle fut la protagoniste. Le spectacle mental de la Diva se projette sur les nuages comme sur l'écran de vinyle d'un cinématographe antédiluvien occupant tout le ciel.

« Non ! » murmure Gala en se raidissant. Mais avant que Khaled puisse lui demander des explications, la puissante lumière commandée par Gregorius passe du crâne de l'artiste à celui de Gala et les nuages affichent de nouvelles images.

Abasourdi, Khaled s'observe lui-même à l'intérieur de l'esprit de Gala. Il reconnaît le corps qu'il a loué lors des dernières vacances passées en compagnie de Denisa, belle et alerte dans son organisme plein de jeunesse. Il constate avec perplexité que Gala est en train de penser à lui et à sa femme : il voit son corps, offert au regard de tous

les touristes, plaisanter avec Denisa dans le décor d'un printemps tropical, révolu depuis qui sait combien d'années. Et Gala, les yeux écarquillés d'horreur, pense à une scène dont elle ne devrait logiquement *pas* se souvenir.

Au sommet de l'île nanomodélisée se découpe une ouverture semblable à la bouche d'un volcan. Le gouffre s'enfonce dans l'obscurité vers les entrailles de la terre, énorme conduit d'aération qui permet de fondre dans la température hivernale l'excès de chaleur dégagé par les blocs de mémoire de l'elgolandia. Comme dans les anciennes pyramides égyptiennes, de nombreux conduits permettent la circulation de puissants courants d'air à basse température qui s'infiltrent dans les milliers d'interstices séparant les mémoires et les processeurs jusque dans les profondeurs de l'île. Le contrôle thermique d'Helgoland est facilité par un microclimat qui draine des milliards de mètres cubes d'air dans une sorte de circuit de refroidissement.

Sur les conseils de Gregorius, les touristes sélectionnent le mode de vision à infrarouges, appuyés contre une discrète barrière anti-g qui se dresse sur le bord du cratère. Ils font un bond en arrière, épouvantés et fascinés par la haute tour de lumière qui s'élève au-dessus de leur tête vers le tapis de nuages : un éventail rouge foncé qui se tord en spirale avant de s'évanouir au contact des couches d'air sous basse pression.

« Tu n'es pas Gala, dit Khaled à voix basse pour éviter d'être entendu par Gregorius ou par les autres touristes. Tu es Denisa. Tu n'es jamais morte. »

Gala se penche avec lui sur la bouche du cratère. Toutes les coordonnées de leur identité sont enregistrées quelque part sous leurs pieds, à une adresse anonyme de la mémoire physique d'Helgoland.

« Non, Khaled, je suis désolée. Je ne suis pas Denisa.

— Tu mens. » La voix de Khaled siffle entre ses dents comme l'air glacé de l'Atlantique. « Autrement, comment pourrais-tu savoir toutes ces choses sur moi et Denisa ? Comment aurais-tu pu obtenir la puce que tu cachais dans notre appartement parisien ? »

Gala soupire, les touristes s'éloignent derrière Grego-rius vers la plate-forme anti-g au centre du puits de descente.

« La puce n'était pas pour moi : c'est toi qui devais l'utiliser.

— Tu es Denisa, insiste Khaled, oscillant entre l'indignation, la surprise et l'espoir. Tu n'es pas morte. Pourquoi as-tu fait semblant ? Qui d'autre est dans le coup ? »

Gala l'écoute avec attention. Si elle éprouve des difficultés avec le

langage de l'Extérieur, avec ces brutales successions de mots incapables de communiquer des concepts, la mémoire rom du corps d'emprunt lui vient en aide.

« Je suis responsable de tout, répond-elle tristement. Je devais garder le secret, mais apparemment quelque chose a mal fonctionné. Et tu en souffres. »

Regroupés sur la plate-forme au centre du cratère, les touristes se penchent sur le gouffre d'Helgoland, entourés par des colonnes d'air ascendant coloré en rouge.

« Une expérience », explique Gala, embarrassée, comme si elle se libérait d'un lourd fardeau. « Il s'agit d'une expérience sur l'intelligence et l'identité, financée par les fonds pour la lutte contre le virus. »

C'est comme si de l'eau de refroidissement avait remplacé le sang dans les veines de Khaled. Il comprend brusquement toute l'attention que lui portait Gala, l'enregistrement sur la puce, son comportement mystérieux depuis qu'elle l'a contacté pour ce voyage.

« Pourquoi m'as-tu caché ça ? soupire-t-il. Pourquoi n'es-tu pas revenue me voir dès qu'ils t'ont… »

Gala ferme les yeux, titube, les mains agrippées à la frêle barrière. « La récupération n'est possible que s'il existe quelque part une copie de ton identité, même si elle n'est pas mise à jour, explique-t-elle. Ils sont en train d'étudier des routines capables d'explorer à rebours les derniers moments de ta vie, une fois que le virus a détruit ton identité. Des enregistrements d'infimes détails sont disséminés partout dans l'elgolandia. Il existe des backups cachés dont personne n'a connaissance. »

Gregorius explique quelque chose aux autres touristes. L'artiste fossile regarde dans leur direction. Son expression ennuyée rappelle la bande-annonce d'un spectacle cinématographique antédiluvien. Et soudain elle se met à chanter. La mélodie du *spleen* de Paris, la voix des toits qui les avait suivis dans le monorail.

« Et comment peuvent-ils récupérer toute la période entre le backup et l'instant de la mort ? demande Khaled, de glace, blessé par l'attitude hésitante de sa compagne.

— Ils ont mis au point des programmes de simulation très puissants et très fiables. Ils intègrent les copies de backup aux fragments d'expériences successives récupérés par les routines. Reste à déterminer si le résultat est une identité, la même identité que celle qu'a effacée le virus. Un problème légal. Mais moi, ce qui m'intéresse, c'est l'aspect humain. Je veux savoir si l'identité restaurée est la

personne originale. »

En se penchant au-dessus du gouffre sous le regard curieux des autres touristes qui écoutent l'exhibition vocale de l'artiste, Khaled éprouve brusquement une certaine compassion. Il s'étonne de constater que son corps de location peut exprimer une émotion avec des larmes. Il se retourne et embrasse Gala, embrasse sa Denisa.

« Tu es revenue, dit-il. Denisa, tu es revenue. Tu es vivante, Denisa, tu es toujours ma femme. Tu ne peux pas savoir ce que j'ai ressenti lorsque le virus t'a effacée. »

Mais elle ferme toujours les yeux. Et des larmes coulent sur ses joues.

« Khaled… Je *ne peux pas* te dire ce que l'on éprouve quand le virus t'efface. Je n'ai pas vécu l'instant où la résolution se dégrade, je sais seulement ce que tout le monde sait.

— Tu ne peux pas t'en souvenir. Ta mémoire est une projection issue de ton backup, reconstruite à l'aide de fragments trouvés un peu partout dans l'elgolandia. Mais tu es Denisa ! »

Elle le repousse gentiment. Khaled pense à la puce qu'elle garde toujours sur elle, dans l'appartement parisien comme dans le monorail en route pour l'île, le résultat de recherches secrètes dans l'univers de l'elgolandia.

« Khaled… Ces choses, je ne peux pas les savoir parce que je ne suis jamais morte. La mise à jour du backup, c'est toi. »

Sur le moment, Khaled ne comprend pas. Il s'adosse à la protection anti-g en dévisageant Gala. Gregorius s'approche d'eux avec la patience commerciale du guide touristique.

« Qu'est-ce que tu dis ? » s'exclame Khaled en essayant de sourire. Puis il se souvient.

De cette impression de démence, de perte des sens. Il se souvient des séquences de sa vie enregistrées sur la puce de Gala. Il se souvient de ses trous de mémoire, d'une sorte de surcharge sensorielle, d'un sentiment d'incomplétude qu'il attribuait au virus.

« Après la mort de Denisa tu as acheté un backup, explique inexorablement Gala. Puis tu m'as connue et nous nous sommes mariés. Notre mariage a duré plus de cent ans. »

Un frisson infini, métallique, pareil à une éclipse de la raison, irradie dans les membres de Khaled. La Diva a fini de chanter. Gregorius les invite à le suivre sur la plateforme anti-g pour descendre vers le monorail, prêt à traverser le pont qui relie Helgoland à la côte.

« Et ensuite ? demande Khaled, les dents serrées.

— Le virus t'a effacé toi aussi, répond Gala. Ils ont réactivé la copie de ton backup quelques secondes avant que je t'appelle sur l'intercom en feignant de vouloir faire ta connaissance pour partir en vacances. »

Gala, sa femme. Gala qui l'a accompagné à l'Extérieur pour vérifier si le programme de recherche antivirus a permis de reconstituer la véritable identité de Khaled.

Ils se retrouvent sur la plate-forme avec Gregorius et les autres touristes, descendant lentement le long d'Helgo-land. Un diaphragme à obturateur de la taille du cratère se ferme au-dessus d'eux à intervalles réguliers. La santé mentale de Khaled se contracte et se dilate selon le même rythme, en contrepoint d'une infinie tristesse.

Reconstruit via la réactualisation d'un backup grâce aux fragments de mémoire des autres. Cent ans de perdus, une peccadille dans l'elgolandia, où le temps est un concept dépassé. Les larmes aux yeux, il force sa mémoire, conscient de la présence émue de Gala contre son bras – Gala, sa treizième femme.

Se souvenir de la mort. La surface vitrée de la mer. L'antimoine qui déteint sur le feldspath. Des fragments d'enregistrements dans les adresses physiques d'Helgo-land.

Le train attend sur son monorail, à quelques mètres au-dessus de la surface des vagues repoussées par une barrière tubulaire anti-g. Gala ne quitte pas son flanc, triste et froide. Ils grimpent ensemble dans leur compartiment tandis que Gregorius se duplique à l'intérieur de la locomotive.

« Pourquoi tu as fait ça ? demande Khaled. Pourquoi tu es venue avec moi à l'Extérieur ? Légalement, je ne suis plus ton mari. »

Gala le regarde, fait une grimace, sourit. « Tu ne l'as donc pas compris ? » demande-t-elle doucement. Et Khaled se souvient du contact de ses fesses contre l'intérieur de ses cuisses.

Il se souvient de la mort. Les flots sombres, froids. Le silence. Le *spleen.* L'île rocheuse dans le soir, les cyprès. Les corps froids et pâles des chambres sépulcrales creusées dans le grès d'Helgoland pour l'éternité.

Titre original : *L'inuerno di Turing* Traduit de l'italien par Jacques Barbéri

JOLIE PETITE FILLE

Joël Houssin

La Jolie Petite Fille traversa la plage du premier niveau en courant.

Il y avait du monde ce jour-là, comme tous les jours où il faisait chaud. Beaucoup de soldats. Quelques *bêta* obèses qui regardaient passer les filles avec des yeux de poissons morts, des fouilleurs de sable et de jeunes baigneurs qui s'effarouchaient devant l'eau trop chaude.

Couchés sur le sable noir, les *bêta* semblaient avoir une existence végétative, contemplative, traversée d'éclairs de cruauté absolue. Sous la chaleur, leur peau épaisse exsudait une humeur ambrée, malodorante et formidablement toxique. Les soldats, immunisés, les approchaient parfois pour récolter cette lymphe empoisonnée. Ils en enduisaient la pointe de leurs projectiles. La sueur des *bêta* provoquait des dégâts considérables au niveau du système nerveux central et transformait le cerveau des victimes en grosse morille gorgée de bactéries sanguinaires. À certaines époques, les *bêta* étaient trop nombreux et les soldats les tuaient. Tous. Les *bêta* se laissaient abattre sans réagir.

La Jolie Petite Fille n'aimait pas la plage du bas. Elle n'y avait pas d'amis. Elle n'en avait pas davantage au second niveau, entièrement réservé aux *alpha*. Ceux-ci se réunissaient autour du Cercle des Changements. Et ils décidaient des choses. Souvent, ce qu'ils décidaient ne changeait rien à la vie de la Jolie Petite Fille. D'autres fois, ça changeait tout, pour tout le monde, puisqu'ils décidaient qu'il fallait déplacer la Ville. Personne ne savait pourquoi. D'ailleurs personne ne comprenait rien aux décisions des *alpha*. La nuit, la Jolie Petite Fille écoutait le chant mélancolique des *alpha* femelles. C'était très beau et très triste. Contrairement aux *bêta*, qui étaient tous mâles, les *alphas* n'avaient pas de sexe prédéterminé ; ils naissaient indifféremment mâle ou femelle, parfois les deux ou rien d'identifiable. Ça n'avait pas d'importance. Les *alpha* ne se reproduisaient pas. Ils décidaient.

Ce jour-là, ils étaient une trentaine, assis autour du Cercle. Ils paraissaient concentrés sur le carré magique peint en lettres d'or au centre du Cercle, comme s'ils en cherchaient la signification.

SATOR

AREPO

TENET

OPERA

ROTAS

Pour la Jolie Petite Fille, ça ne voulait rien dire, sauf que les mots pouvaient se lire dans tous les sens et que le mot central formait une croix au milieu de toutes les autres lettres.

Les *alpha* allaient sûrement décider quelque chose d'important. Quelques-uns se tournèrent vers la Jolie Petite Fille. Leurs yeux d'onyx ne laissaient rien transpirer de leurs sentiments. Elle crut pourtant y distinguer quelque chose qui ressemblait à de la crainte et du respect. C'était stupide. Les *alpha* ne vivaient pas assez longtemps pour recevoir la Convocation des Vieilles Peaux. Ils n'avaient donc rien à craindre de la Jolie Petite Fille. Quant au respect… Elle n'était qu'une messagère. Elle distribuait, avec un sourire un peu triste, des avis de fin d'existence.

Elle grimpa rapidement au troisième niveau, au sommet de la cité. Là se trouvait la paillote de Gizmo. Son ami Gizmo. Les tempêtes avaient déjà emporté deux fois sa paillote. Chaque fois, il l'avait reconstruite. Un jour, une tempête plus féroce emporterait Gizmo avec sa paillote.

D'ici, on pouvait apercevoir la gigantesque treille de vignes folles qui abritait les alvéoles des *oméga,* les bâtisseurs, à la lisière de la forêt où tout était noir. La Jolie Petite Fille ne fréquentait pas les *oméga.* On les disait brutaux, ivrognes, mais on les prétendait aussi infatigables travailleurs. Ils construisaient les cités, obéissant sans broncher aux ordres des *alpha.*

La Jolie Petite Fille s'approcha du comptoir. Gizmo souriait. Il souriait presque toujours. Personne ne souriait dans la ville.

Il posa un verre rempli d'un nectar multicolore devant la Jolie Petite Fille.

« Un jus de fleur pour ma princesse. »

La Jolie Petite Fille adorait les cocktails de Gizmo. Ils étaient chaque fois différents.

« Alors, tu viens m'apporter ma Convocation ? » demanda-t-il avec malice.

La Jolie Petite Fille secoua la tête.

La Convocation de Gizmo dormait depuis trois jours dans sa poche.

Elle ne pouvait se résoudre à la lui donner. L'idée de perdre Gizmo lui donnait la nausée. Elle n'avait jamais omis de remettre une Convocation des Vieilles Peaux. Elle ne savait pas ce qui allait se passer, ni pour elle, ni pour Gizmo. Pour l'instant, Gizmo et ses cocktails magiques étaient toujours là…

Pensive, elle traça de l'index les lettres du carré des *alpha* sur la buée du comptoir :

SATOR

AREPO

TENET

OPERA

ROTAS

Elle le connaissait par cœur. Gizmo la regardait faire.

« “Sator arepo tenet opéra rotas”, murmura-t-il. Le semeur au socle tient l'œuvre. La lame qui rentre dans la terre pour labourer est le résultat de la semence. Mais si tu lis le carré des *alpha* dans tous les sens : le semeur tient l'œuvre autant que l'œuvre tient le semeur. »

La Jolie Petite Fille jeta un regard étonné sur Gizmo. Il savait tant de choses.

« Tiens, regarde ce que j'ai trouvé », annonça-t-il.

Il posa sur le comptoir un simili blanc à poils ras. La Jolie Petite Fille écarquilla les yeux. Les Technobarbares fabriquaient les similis. La plupart étaient des lupoïdes de combat, aux mâchoires terriblement puissantes. Celui-ci ressemblait plutôt à un simili de compagnie. Il ne fallait pas s'y fier. Les Technobarbares n'avaient pas la réputation de fabriquer des machines inoffensives.

Le simili remua la queue.

« L'océan l'a rejeté cette nuit, précisa Gizmo. Il était dans une caisse en bois. J'ai cru qu'il était fichu, comme les autres, et j'allais le démonter… »

Le simili poussa un petit gémissement plaintif.

« Voilà le bruit qu'il a fait quand il a vu le tournevis. »

Le simili trottina sur le comptoir et s'arrêta sur les lettres du carré magique, devant la Jolie Petite Fille. Il l'observa en penchant drôlement la tête de côté. Les yeux de la Petite Fille brillaient de

plaisir. S'agissait-il de l'avant-garde d'une offensive des Technobarbares ou du résidu d'un lointain naufrage ? Les Technobarbares n'attaquaient que les villes qui se développaient vite. Celle-ci ne pouvait pas les intéresser. Pas encore. Les *alpha* contrôlaient scrupuleusement sa croissance et utilisaient avec parcimonie leurs connaissances scientifiques. Ils laissaient la Ville au stade d'évolution des sociétés primitives.

« C'est peut-être un espion… » suggéra Gizmo, comme s'il lisait les pensées de la Petite Fille.

Pour toute réponse, elle prit le simili dans ses bras. Le pseudo-chien lui lécha joyeusement le visage.

« En tout cas, c'est ce qu'ils vont penser », ajouta Gizmo.

Le simili se blottit davantage contre la Jolie Petite Fille. Gizmo n'ignorait pas qu'elle vivait dans une structure transparente, un hexaèdre de cristal de roche. Tout le monde devait pouvoir la voir vivre et dormir. Et on ne se gênait pas pour le faire. Par crainte, supposait la Petite Fille. Tant qu'elle dormait, elle ne distribuait pas ses maudits avis de fin d'existence. En attendant, elle ne pouvait pas cacher le simili…

« Ce n'est qu'un robot », plaida Gizmo devant la détresse de la Petite Fille.

Elle lui renvoya un regard noir et serra plus fort le simili contre elle. Elle crut sentir battre un cœur affolé. Un robot… C'était la première fois qu'elle avait quelqu'un à protéger, et il était déjà menacé de mort.

Elle désigna le simili, puis Gizmo.

« Quoi ? »

Elle renouvela son geste.

« Tu veux que je le cache ? Ah, écoute, princesse, je t'aime bien, mais je ne vais pas risquer ma vie pour ce tas de ferraille. »

Le regard de la Petite Fille s'assombrit encore. Elle avait des yeux presque aussi noirs que ceux des *alpha*. Elle plongea une main dans sa poche, en sortit la Convocation des Vieilles Peaux et la déposa devant Gizmo. Elle n'avait plus son habituel sourire un peu triste.

Le bordereau était vert à liseré blanc, avec ce design soft qui caractérisait les documents officiels. L'Ordre des *alpha* massacrait désormais avec des égards conceptuels.

Gizmo regardait la Convocation. Sa lèvre inférieure tremblait légèrement, sa peau devenait plus grise, presque blanche autour des

yeux. Comme les autres, il faisait des efforts pour rester digne.

La Jolie Petite Fille se sentit vaguement déçue. Elle l'avait imaginé plus original, éclatant de rire devant sa Convocation, ou, à tout le moins, manifestant une noble indifférence. Mais non… Il avait juste peur, comme tout le monde. Le simili, curieux, observait aussi Gizmo.

La Petite Fille désigna les alvéoles des *oméga.* Gizmo mit du temps à réagir. Il cligna des yeux, comme ébloui. Il ne comprenait pas. La perspective de l'arrêt de la vie telle qu'il la connaissait lui paralysait les neurones.

« Tu veux que j'aille chez les *oméga* ? » murmura-t-il enfin.

Elle hocha la tête et désigna le simili.

« Avec ce truc ? »

Elle se désigna.

« Tous les trois ? »

Elle acquiesça en souriant. Voilà. Gizmo avait enfin compris.

« Complètement tarée… » soupira-t-il.

Gizmo fut d'abord surpris par la facilité avec laquelle ils avaient quitté le Centre Ville. La Jolie Petite Fille semblait connaître toutes les astuces pour éviter les soldats. À vrai dire, il était difficile de savoir qui guidait le trio du simili ou de la Petite Fille. Ils trottinaient tous deux en tête.

En entrant dans le quartier des *oméga*, Gizmo fut ensuite frappé par la laideur de tout. Des ombres furtives, pauvrement et lourdement vêtues, circulaient dans les ruelles étroites et sombres et se glissaient dans leurs alvéoles respectives. De nombreux *oméga* étaient atteints de « kuru », maladie dégénérative qui les plongeait dans l'effroi et les accablait de tremblements incoercibles. La plupart mouraient en quelques mois. Dans la Ville, on disait que le « kuru » était transmis par les tiques métalliques des Technobarbares, sorte de régulateur automatique contre la prolifération des *oméga*. Gizmo, lui, racontait que le « kuru » était une très vieille maladie neurologique, une de celles qui avaient décimé les civilisations anciennes.

« Écoute le bruit de fond ! » souffla-t-il.

La Petite Fille tendit l'oreille. Elle avait toujours connu le bruit de fond et n'y prêtait plus attention. C'était comme le souffle régulier d'un géant assoupi au-delà des océans. Nuit et jour. À la fois rassurant et menaçant. Gizmo, qui prétendait savoir tant de choses, ignorait tout du bruit de fond. Sauf ce que tout le monde savait déjà : la disparition du bruit de fond annonçait de terribles tempêtes, celles du

changement de cycle.

Et là, on n'entendait plus rien.

« T'as l'air loin de chez toi, chérie-chérie. Très, très loin. »

La Jolie Petite Fille pivota vers un être incroyable, mi-*oméga*, mi -*bêta,* balafré, borgne et prodigieusement vieux.

Il portait un collier fait de crânes de serpents reliés par une torsade de cuivre. Son sourire ressemblait à un bâillement de reptile.

« T'es perdue ?

— On cherche un passeur », expliqua timidement Gizmo.

Il n'intéressait pas le borgne, dont l'œil unique, synthétique, fixait la Petite Fille.

« Tu veux passer la forêt ? »

La Petite Fille hocha la tête.

« Vous connaissez un passeur ? insista Gizmo.

— Je connais tout le monde. Je suis le sénateur du quartier. On m'appelle LaBouche. Tu veux savoir pourquoi ? »

Gizmo recula d'un pas. Il n'avait pas envie de savoir pourquoi.

LaBouche prit amicalement la Jolie Petite Fille par les épaules et l'entraîna à l'écart.

« Dis-moi, chérie-chérie, t'es armée ? T'as une grenade dans ton joli calbute en soie ? »

La Petite Fille secoua la tête.

« Y a un canardeur là-haut, avec une lunette grosse comme ça, qui me fera exploser la tête comme une pastèque dès que l'autre connard va commencer à gueuler ? »

Nouveau signe négatif.

« Parce que des fois, y a des soldats qui s'amusent à ça… Quand ils sont pleins de mauvaise liqueur… » Il haussa les épaules avant d'ajouter : « Ça fait une alvéole de libre. Les appartements sont très recherchés dans mon quartier. Alors quoi ? T'en as marre de la vie ? Tu cherches le grand flash ?

— On veut juste quitter la Ville », intervint Gizmo qui s'était rapproché.

LaBouche s'immobilisa. Son œil glissa sur Gizmo avant de se fixer sur le simili comme s'il s'apercevait seulement maintenant de sa présence. Le diaphragme-iris découpa dans l'œil cybernétique un shuriken chromé.

« C'est quoi, cette saloperie ?

— Un chien », fit Gizmo.

Le simili lâcha un bref jappement et se frotta contre les jambes de la Jolie Petite Fille.

« C'est pour manger ? » demanda encore LaBouche.

La Petite Fille s'accroupit et prit le simili dans ses bras.

« Y a longtemps que j'ai pas mangé de chien, poursuivit LaBouche, rêveur.

— C'est pas un vrai », révéla Gizmo.

LaBouche connaissait les créatures des Technobarbares.

Il observait maintenant avec méfiance le simili blotti dans les bras de la Petite Fille. Il lâcha un soupir impatient.

« Bon, j'en ai rien à foutre, moi, de vos histoires. J'suis sénateur. J'ai des frais… un quartier à gérer… »

Un éclair dans le ciel fit briller les cicatrices infectées de son visage. Gizmo était persuadé que LaBouche mentait, qu'il ne connaissait pas de passeur, ni même le moindre moyen de s'éloigner de la Ville, mais la Jolie Petite Fille sortait déjà de sa poche tous ses billets d'alimentation.

LaBouche empocha prestement les billets. Il regardait • un peu anxieusement autour de lui, comme s'il craignait qu'on l'ait vu prendre les fiches alimentaires.

« Il habite un des hangars du nord, après les alvéoles.

Et s'il est déjà mort, venez pas vous plaindre. »

Il disparut aussitôt entre les colonnes d'alvéoles. La nuit tombait, l'orage approchait, les hangars étaient en dehors des limites de la Ville, et la Jolie Petite Fille filait déjà vers le nord.

Entre les sinistres hangars du nord, ruines d'une cité du temps d'avant, le vent charriait des odeurs de métal et de chairs brûlées. L'endroit servait de décharge à la Ville. Les huiles corrompues étendaient sur le sol des lacs de soie liquide.

L'*oméga* était seul, visiblement très affaibli par le « kuru ». Il avait une tête piriforme et des yeux éperdus.

Il fouillait la décharge. Il dut se sentir épié. Il releva la tête, tendu sur ses jambes raides et frémissantes. Son regard apeuré fouilla l'espace. La Jolie Petite Fille s'avança en souriant. À sa vue, l'*oméga* se détendit. Trop confiant. Inapte à survivre.

« Une Jolie Petite Fille, soupira-t-il. Ça faisait si longtemps.... » Il ajouta quelques mots, mais le tonnerre couvrit sa voix grasseyante. Il leva les yeux vers un ciel traversé d'éclairs crépitants.

La silhouette de la Ville paraissait déjà si lointaine et fragile. Gizmo tremblait sans discontinuer depuis qu'ils avaient franchi les limites de la cité. La Petite Fille comprenait mal comment il pouvait endurer tant de frayeur à l'idée de quitter une Ville où il était condamné à cesser de vivre. Elle se surprit de n'éprouver que si peu de pitié pour celui qui avait été si longtemps son seul ami. Elle se sentait juste incroyablement déterminée.

Les nuages se déchirèrent et déversèrent sur la terre des trombes d'eau brûlante. Un déluge d'une violence inouïe. *L'oméga* se réfugia à l'abri d'un hangar où la Petite Fille, Gizmo et le simili le rejoignirent en courant dans les flaques d'huile. Ça commençait à ressembler à la fin de quelque chose… Il fallait parler entre les coups de tonnerre.

« On veut quitter la Ville, se décida Gizmo, sans conviction.

— Quitter quoi ? ricana l'*oméga.* Dans cinq minutes, y aura plus rien. Ceux d'avant ne peuvent pas survivre au changement de cycle. C'est marqué. »

Ni Gizmo, ni la Petite Fille ne comprenaient un traître mot du délire fiévreux de l'*oméga.*

« Qui vous envoie ?

— La Bouche », fit Gizmo.

L'oméga grimaça. « Alors les soldats vont pas tarder… Ce sac à merde est un espion. Les *alpha* lui ont greffé son œil pourri. C'est une microcaméra. »

Gizmo frissonna plus intensément encore. Comme pour confirmer ses craintes, la foudre éclaira le no man's land inondé. Une douzaine de soldats progressaient dans la tourmente. Vision d'un cauchemar liquide. Ils avançaient droit vers le hangar, suivis par la silhouette géante et lunaire d'un *bêta.*

« Princesse ! Les soldats ! » cria Gizmo.

Ils n'avaient même plus le temps de rejoindre la forêt.

Le simili se plaça à l'entrée du hangar et se déplia. Il n'y avait pas d'autre mot pour décrire le petit robot en train de se transformer en un fabuleux origami de métal.

Il se dépliait. Comme un éventail. Un Gunsen Uchiwa. Un éventail de guerre avec une queue de raie manta. Chaque lame qui se déployait révélait d'autres lames, plus fines, plus affûtées. Qui avait créé cette

effroyable machine ?

Les soldats ne connaissaient pas la peur. Ils étaient capables de défendre la Ville contre des ennemis bien plus puissants qu'eux. Ils ne savaient pas trembler, ils ne savaient pas reculer, et le simili les tailla en pièces. Ils furent coupés en trois, la tête séparée du tronc et le tronc du bassin. Et toutes ces parties séparées, éparpillées dans la gadoue, bougeaient encore…

Restait le *bêta*, énorme masse de suif toxique, qui continuait d'avancer vers le hangar. Les lames ensanglantées du simili vrombissaient, prêtes à découper le monstre en lanières. Gizmo recommençait à respirer. Le simili déployé paraissait invincible, surtout face à un *bêta*, impressionnant certes, mais inapte au combat. Gizmo attendait même le massacre avec une certaine jubilation.

Mais rien ne se passa comme il l'espérait. Au lieu de découper le *bêta*, le simili se transforma de nouveau. Les lames se replièrent une à une, le trépan de métal se recroquevilla et réintégra sa carrosserie d'origine, celle d'un amical petit chien. Le simili poussa un jappement joyeux et revint se frotter contre les jambes de la Jolie Petite Fille.

Et le gigantesque *bêta* avançait toujours, indifférent à tout, piétinant les morceaux de soldats. Il s'arrêta au seuil du hangar. Le passeur, soumis à toutes les autres castes, était recroquevillé dans un coin. Gizmo ne valait guère mieux. Seule la Jolie Petite Fille conservait sa farouche détermination. Elle ignorait pourquoi le simili avait épargné le *bêta*. Tout cela devait forcément avoir un sens…

Le regard mort du *bêta* engloba le pitoyable quatuor. Son visage n'exprimait aucune bienveillance. Il avait juste l'air un peu triste.

« Vous êtes comme des chiens qui comploteraient contre leur maître, gronda-t-il. Impurs et infidèles. »

Les yeux de poisson mort se tournèrent vers la Jolie Petite Fille. Comme LaBouche, le mastodonte avait un sourire de squale. Il s'avança lourdement vers elle.

Au début de son existence, la Jolie Petite Fille jouait avec les autres filles de la plage. Elle leur ressemblait. Puis les autres filles s'étaient formées. Certaines, peu nombreuses, devenaient des *alpha*, se séparaient du groupe avant de grimper au niveau supérieur. D'autres rejoignaient les rangs des *oméga* pour une vie de labeur. Le restant servait de chair à *bêta* et mourait vite. Mais la Jolie Petite Fille, elle, ne s'était pas formée. Elle était restée comme au début, n'appartenant à aucune caste, n'intéressant personne.

Sauf ce *bêta*, ce soir-là, qui s'approchait d'elle. Tel un éléphant de mer prêt à saillir une crevette. Seule la pointe de son sexe sortait des

replis de sa peau épaisse. La Jolie Petite Fille était tétanisée et le simili remuait joyeusement la queue. Elle songea que certains, en ce monde, naissaient pour une très longue nuit.

« Jolie Petite Fille, grogna le géant. Jolie. »

Révulsé par la perspective de ce viol grotesque et sacrilège, Gizmo retrouva une étincelle de courage pour s'élancer et s'interposer entre le colosse et la Petite Fille.

« Arrête ! On veut quitter la Ville, bredouilla-t-il à toute vitesse. Pars avec nous, sinon ils te tueront, un jour ou l'autre, comme tous tes frères ! »

Le *bêta* lui cracha au visage un flot de neurotoxines. Gizmo poussa un hurlement terrible. Les araignées sanguinaires s'introduisaient en lui, par les yeux, par capillarité, fonçaient vers son cerveau, détruisant sur leur passage les fragiles connexions nerveuses. La douleur paraissait si effroyable que la Petite Fille se surprit à souhaiter qu'il meure vite. Mais ça n'était malheureusement pas si rapide… La Jolie Petite Fille avait déjà vu des victimes de la brutalité des *bêta* agoniser de longues heures sur les plages de sable noir.

Le géant balaya Gizmo d'un revers de bras. Ce qui en restait, un bloc de pure souffrance, s'effondra aux pieds de l'*oméga* passeur.

La Jolie Petite Fille pria pour que le simili se transforme à nouveau, mais elle ne fut pas exaucée.

« Les prophéties doivent s'accomplir et personne ne pourra faire que ce qui a été ne soit plus », murmura le *bêta* d'une voix étrangement douce.

Ce fut aussi avec une surprenante délicatesse qu'il allongea la Petite Fille sur le sol détrempé et se coucha sur elle, la recouvrant entièrement. Elle allait mourir. Il ne pouvait en être autrement. Leur fugue stupide s'arrêtait là, dans ce hangar du nord.

Elle sentit la brûlure de la transpiration vénéneuse sur sa peau, le poids de l'énorme masse de graisse sur son ventre et perdit connaissance avant que le *bêta* ne la pénètre.

Le chant mélancolique des *alpha* femelles la réveilla. La Petite Fille ouvrit les yeux. Elles étaient quatre, avec leurs yeux ronds et noirs et leurs longs cheveux plus noirs encore. Elles étaient assises, entourant la Jolie Petite Fille, et fredonnaient leur mélopée désespérée sans desserrer les lèvres.

Un soleil de plomb avait remplacé les nuées de la tempête. Le *bêta* avait disparu, Gizmo et le passeur aussi. Mais le simili était toujours là, assis, observant avec curiosité le réveil de la Petite Fille. Pourquoi

avait-il laissé se perpétrer ce viol atroce ?

Elle ne sentait plus son corps. Ni brûlure, ni douleur. Rien. Elle essaya de bouger ses membres. Tout fonctionnait normalement. Elle tenta de se redresser sans y parvenir. Les *alpha* femelles cessèrent de chanter.

« Doucement, prends ton temps… » fit l'une d'elles.

Une autre fit glisser entre les lèvres de la Petite Fille quelques gouttes d'une liqueur de fleur. Elle se sentit suffisamment bien pour se redresser. Une *alpha* l'y aida. Elle regarda autour d'elle. Ils étaient tout près de la forêt. Elle tourna la tête. La Ville était décapitée. Les deuxième et troisième niveaux s'étaient volatilisés. Un gouffre de tristesse s'ouvrit dans son esprit. Elle avait voulu fuir la Ville et pleurait maintenant sa destruction. Elle n'avait jamais connu pareil chagrin.

« Presque tous les *oméga* sont morts, écrasés dans leurs alvéoles, expliqua une *alpha.* Les galeries ont été inondées et il ne reste rien du Cercle des Changements. »

Sa voix monocorde ne trahissait aucune émotion particulière.

« Tu dois partir, continua une autre. Le simili te guidera et te protégera. »

Elles avaient toutes le même timbre de voix. Une douleur sourde fouaillait le ventre de la Jolie Petite Fille.

« Tu dois partir maintenant, insista l'*alpha.* Ne fais pas confiance aux soldats. Leurs réserves ont été détruites. Ils ont faim. Ils te mangeraient. »

La Petite Fille frissonna. Elle jeta un coup d'œil vers le simili.

« Ne te fais pas d'illusion, l'avertit une autre *alpha,* surprenant son regard. Les outils du simili sont faits pour creuser, pas pour mettre les soldats en charpie. »

Ainsi le simili n'était pas une création des Technobarbares. Il sortait des ateliers secrets des *alpha.* Il n'était peut-être pas conçu pour tuer, mais il y parvenait très bien.

Les quatre *alpha* femelles se levèrent dans le même mouvement et s'éloignèrent en ondulant vers les ruines de la cité. Elles n'avaient plus aucun avenir.

Le simili trottina vers la Jolie Petite Fille. Il était temps de partir. Le ventre de la Petite Fille, fécondé par l'énorme *bêta,* commençait déjà à grossir. Le simili allait la conduire jusqu'à l'endroit où il se mettrait à creuser les premières galeries. Elle s'y enfoncerait pour

achever sa grouillante gestation tandis que le simili monterait la garde.

Elle pondrait d'abord des *oméga* qui se lanceraient aussitôt dans la construction des fondations de la nouvelle Ville. Viendraient ensuite les *alpha,* les soldats, les *bêta*… Chacun avec une mission.

Celle de la Jolie Petite Fille était de devenir une Reine. Elle ne cesserait désormais plus de pondre. Elle était née pour ça. Pour permettre à l'espèce de survivre.

Le simili lâcha un petit jappement impatient.

La Jolie Reine se leva et ils entrèrent dans la forêt comme dans un lac d'eau glacée.

VAN GOGH À LA FIN DU MONDE

Paul J. McAuley

« Tu es sûre que c'est bien New York ?

— C'est là que j'ai dit à l'index de nous emmener.

— La première fois que tu as dit à l'index de nous emmener à New York, nous avons dérivé sur plusieurs millénaires, Sept.

— Le système de coordination est plus complexe que ce que j'avais cru, mais j'ai corrigé l'erreur, pas vrai ? Et juste à temps. Je crois que les indigènes de cette époque primitive souhaitaient nous ôter la tête.

— Absurde, notre apparition subite les aura bouleversés, voilà tout. Ici, au moins, personne n'a l'air de faire attention à nous.

— Parce que nous sommes là où nous sommes censés être, Quinze. Regarde l'index. C'est bel et bien la fin du Deuxième Millénaire.

— Oui, mais tu es *sûre* que nous sommes à New York ? La ville ne devrait-elle pas se trouver sur une île ?

— Tu confonds avec Shanghai.

— Et les immeubles devraient être plus hauts.

— Ou avec Singapour.

— J'ai vraiment l'impression que les immeubles devraient être plus hauts, Sept.

— Il y en a de hauts sur l'autre rive du fleuve. Et si tu consentais à regarder l'index, tu verrais qu'il n'y a aucun doute sur la date.

— Je croyais que tous les immeubles seraient hauts. "Les tours de Manhattan, couronnées de nuages…"

— L'index dit…

— Je me fiche de ce qu'il dit, Sept ! Tu ne sais pas le faire fonctionner correctement et certaines de ses données sont erronées, selon notre maître. Et pourquoi fait-il si noir ? Nous étions censés arriver en plein jour, il me semble.

Il doit s'agir d'un Âge Sombre !

— L'Âge Sombre, c'était plutôt l'époque qu'on vient de quitter, celle où les indigènes brandissaient des instruments aratoires à lame tranchante avec des intentions meurtrières. Tu crois que ces gens-là portent des armes ?

— Cesse de te soucier des indigènes. Ils sont beaucoup trop occupés à s'endommager le cerveau à l'aide de produits chimiques pour s'occuper de nous. Tu réfléchis trop, Sept.

— Je n'y peux rien. J'ai été conçu ainsi. Si tu ne crois pas l'index, on peut repasser le portail, par sécurité.

— Pas avant que je sache où nous sommes. Regarde cet homme ! Je crois qu'il vomit. Oui, c'est du vomi. Sidérant. Il doit vraiment y avoir un problème avec cette période si ses habitants absorbent des produits chimiques néfastes à leur activité cérébrale pour pouvoir endurer leur existence, surtout s'ils subissent des effets secondaires aussi terribles. À moins que cet homme n'appartienne à un culte dément qui croit que vomir rapproche de Dieu.

— Ils ingèrent des drogues parce qu'ils fêtent la fin du… Attends ! Quinze, attends-moi ! Que fais-tu ?

— Excusez-moi. Monsieur ? Excusez-moi. Comment se rend-on au Metropolitan Museum ?

— Au quoi ?

— Au Metropolitan Museum. Je crois qu'il se trouve sur la Cinquième Avenue.

— Dis, poupée, c'est un chouette mouchoir de poche, la robe, là. Bois un coup. C'est la fin du siècle. Toi et moi, on va trinquer à la fin du siècle.

— Veuillez ôter votre main de mes seins, monsieur. Je doute que ce soit un comportement approprié, même en une époque aussi affreuse. Sept, peux-tu intervenir ? Il tente un rapprochement sexuel, je crois.

— Aïe ! Aïe ! Dis à ce foutu Sherlock Holmes de me lâcher !

— Arrête, Sept. Tu viens de lui casser le bras. Je pense qu'il a compris.

— Salope. Foutue salope. J'appelle la police.

— Voyons, monsieur, inutile de crier au scandale. Un simple malentendu entre nos deux cultures ne va pas…

— Va chier, Sherlock Holmes. Police ! Police ! Je te l'ai dit, mec, fiche-moi…

— Ah, comme c'est ennuyeux.

— Cette fois-ci, tu lui as cassé plus que le bras, Sept.

— Je vais le traîner à l'écart. Voilà. Bon, il me semble que nous devrions nous éloigner au plus vite, Quinze. Nous risquons d'avoir

attiré l'attention. »

Un peu plus tard, l'homme et la femme se sont frayé un passage à travers une foule immense jusqu'à un pont en pierre. Essoufflés, ils s'appuient l'un sur l'autre, abrités par un arrêt de bus. Les gens passent de part et d'autre. Il sera minuit dans deux heures. Sur les pontons mouillés au milieu du fleuve, les techniciens vérifient les minuteries des feux d'artifice du spectacle officiel, mais fusées et chandelles romaines jaillissent déjà du public massé sur les deux rives du fleuve et explosent au-dessus des flots noirs. Les flashs des appareils photo dessinent des constellations aléatoires. On entend des musiques assourdies venues des bateaux de plaisance.

L'homme plaque une main au creux de ses reins, s'étire et prend une profonde inspiration. « Je t'avais prévenue : ta robe ne convient pas à cette époque, Quinze.

— Elle ne détonne pas. Contrairement à ton manteau et à ton… comment appelles-tu ça ?

— Un chapeau tuyau de poêle. Et mon manteau est un Inverness. Des reconstitutions très précises.

— Tout comme cette robe.

— Certes, mais ne devrais-tu pas porter aussi des sous-vêtements ?

— Pas selon la garde-robe.

— Je commence à croire que la garde-robe a un sens de l'humour tout à fait déplacé, Quinze. À en juger par les gens qui nous entourent, il semblerait obligatoire de se couvrir les parties génitales et les seins, à cette époque.

— Qu'ils regardent, si ça les amuse.

— De plus, tes cheveux sont un peu de travers, »

La femme les rajuste. Elle porte une perruque longue dont le pourpre luminescent contraste violemment avec les disques argentés tenus par des fils qui lui composent une robe réduite à sa plus simple expression.

« Il se pourrait que ce soit ta vêture qui ait à ce point excité les indigènes de l'Âge Sombre, dit l'homme.

— Peu importe. Trouvons le musée avant qu'il ne brûle.

— Si c'est bien là l'Hudson et que nous faisons face au sud, la section principale de Manhattan devrait se situer sur l'autre rive.

— Je crois plutôt que nous faisons face au nord. De toute façon, je ne suis toujours pas certaine que ce fleuve soit l'Hudson, Sept.

— Puisque tu ne me crois pas, retournons au portail et réessayons.

— Non. Il y a risque de Paradoxe de la grand-mère. Et si nous continuons d'utiliser sans cesse l'index pour pirater le portail, Jade risque de finir par deviner la supercherie.

— Comme si notre fuite devant une meute de paysans en furie n'avait pas éveillé ses soupçons.

— Notre départ précipité de l'an Mil peut s'expliquer par la *joie de vivre*[3] mais continuer nos allers-retours, c'est prendre le risque d'alerter les moniteurs. Pour peu que l'un d'eux nous demande si on a besoin d'aide, nos véritables identités apparaîtront, et notre maître aura perdu son pari.

— J'ai un mauvais pressentiment, Quinze. Je crois que notre maître ne nous a pas préparés à cette tâche de manière adéquate.

— On fera de notre mieux, Sept. Voilà tout. Traversons le fleuve et trouvons la Cinquième Avenue. Ce devrait être assez facile, si nous sommes au bon endroit. Le plan de New York est fondé sur le principe du quadrillage. »

Le pont est bondé. Les spectateurs qui ont pris place pour assister au feu d'artifice célébrant la fin du millénaire défendent avec une farouche détermination leurs chaises pliantes, leurs brise-vent, leurs télés portables et leurs tables de pique-nique, et obligent ceux qui tentent de franchir le fleuve à se cantonner au milieu de la chaussée.

L'homme et la femme sont à mi-chemin quand lui s'écrie : « Un voleur, Quinze ! J'ai capturé un voleur ! »

1. En français dans le texte. *(N. d. T.)*

Il tient par le bras et la gorge un jeune homme mince pressé contre lui par la foule. Le visage de l'individu pâlit sous la douleur.

« Si tu l'étranglais un peu moins, Sept, il pourrait peut-être parler.

— C'est une erreur. Pas la peine d'en faire un plat.

— Il avait la main dans ma poche, Quinze. Je ne m'en serais jamais rendu compte si l'index n'avait glapi quand il l'a effleuré.

— Laissez-moi partir, d'accord ? Vous ne me reverrez plus.

— Mais c'est une coïncidence des plus bénéfique ! dit l'homme. Nous aussi, nous sommes des voleurs. Donc, nous appartenons à votre confrérie.

— Confrérie ?

— Guilde. Clan. Syndicat. Association. Monsieur, nous réclamons votre assistance.

— Écoute, mon frère, je ne sais pas de quoi tu parles. J'ai fait une simple erreur. J'ai pris ta poche pour… Aïe ! Aïe ! D'accord, lâche-moi, j'avoue tout. Oui, c'est vrai, je suis pickpocket.

— Pickpocket ?

— Oui, un pickpocket, un voleur, quoi ! Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Nous aussi, nous sommes des voleurs, dois-je vous le répéter ? Nous demandons l'hospitalité de votre guilde.

— Je travaille seul, d'accord ?

— Vous n'appartenez pas à une guilde ?

— Écoute, mon frère, vas-y mollo avec mon poignet, d'accord ? J'en ai besoin pour gagner ma vie. Si je pouvais, je ferais autrement, mais je n'ai pas trouvé de travail à la sortie de l'université et je dois rembourser mon prêt étudiant. Tu m'as pris la main dans le sac, laisse-moi partir et on en reste là. Je te jure que demain, je me range.

À moins que tu ne veuilles passer la dernière heure du Millénaire à remplir des papiers au poste de police ?

— Vous allez nous aider », dit l'homme d'un ton résolu.

Tous trois avancent pas à pas vers l'autre rive, poussés sans répit par la foule dense. Le jeune homme doit tordre le cou pour lever les yeux vers son ravisseur.

« Vous travaillez, vous aussi ? Déguisés comme ça ?

— Nos costumes ne conviennent pas ? Tu vois, Quinze, je te l'avais bien dit : cette garde-robe est malade.

— Votre petite amie, c'est Emma Peel, et vous Sherlock Holmes. J'ai pas raison ? Sauf que vous devriez porter une casquette, au lieu de ce haut-de-forme.

— J'ai déjà entendu parler de Sherlock Holmes. Mais je ne connais pas Emma Peel.

— Et ça ne vous dérange pas, qu'elle se… heu… qu'elle s'affiche ?

— C'est son idée, pas la mienne.

— Je suis ravie de mon costume. Tu es sûr que c'est une bonne idée, Sept ? En quoi pourra-t-il nous aider ?

— Pour commencer, il peut nous montrer où se situe le Metropolitan Muséum.

— Le Metropolitan Muséum ? Le Metropolitan Muséum de New York ? Le Met ?

— Tout à fait, jeune homme. Qu'y a-t-il de drôle ?

— Il va vous falloir prendre l'avion, mais il n'y a aucun vol de prévu pour les États-Unis avant demain. Si le Bug de l'An Deux Mille n'a pas foutu tous les ordinateurs en l'air, bien sûr.

— Ce n'est donc pas New York, ici ? Tu vois, Sept, j'avais raison !

— Si ce n'est pas à New York, où sommes-nous ?

— D'où est-ce que tu débarques, mon frère ? Tu as pris quoi comme dope ?

— Vous feriez mieux de me répondre, monsieur. Ou je pourrais décider de vous serrer la gorge une nouvelle fois.

— Non. Non, ce n'est pas New York, ici. C'est Londres. Ça, c'est le pont de Waterloo. Ça, la Tamise. Ça, c'est le Parlement, et cette énorme mocheté sur l'autre rive, éclairée par des rayons laser, c'est la Grande Roue du Millénaire.

— Londres, la capitale de l'Europe ?

— Londres, la capitale de l'Angleterre.

— À plusieurs milliers de kilomètres à l'est de New York, Sept. Voilà pourquoi il fait si sombre. Nous sommes dans le mauvais fuseau horaire !

— Inutile de crier, Sept.

— Et pourquoi il n'y a pas assez d'immeubles de grande hauteur !

— Oui, oui. Je comprends, n'aie crainte.

— Vous n'avez vraiment pas pris de dope ?

— Bien sur que non, dit l'homme. Cela nuirait à notre mission. »

Ils ont atteint la rive opposée, bien que l'Embankment soit à peine moins bondé que le pont. Le jeune homme jette un regard de droite et de gauche, comme s'il songeait à fuir, puis dit : « Bon, je marche. Parlez-moi de votre mission. »

Une demi-heure plus tard, tous trois ont renoncé à se frayer un chemin le long du fleuve, et traversent à la hâte la foire installée le long du Mail jusqu'aux grilles du palais de Buckingham.

« Regarde, Quinze, dit l'homme. Je crois bien que ce sont là les fameux policiers de cette époque troublée.

— Je les vois. Tu en aurais vu beaucoup sur la rive, toi aussi, si tu n'avais été occupé à tripatouiller l'index.

— J'effectuais des vérifications à cause de tes questions incessantes, Quinze.

— Ou à tuer cet indigène rendu fou par la drogue.

— Ils doivent avoir la gorge plus fragile que nous. » Une idée vient soudain à l'homme. « Je suis un meurtrier, Quinze ! Un criminel en fuite !

— Arrête de dévisager les poulets, mon frère. » Le jeune homme carre ses épaules dans son blouson de cuir lorsqu'un agent examine le colosse en cape et haut-de-forme.

« Quels poulets ?

— Les keufs. Les flics. Les policiers.

— Il a raison, Sept. Tu te démarques des indigènes.

— À croire que vous n'avez pas de policiers chez vous.

— Il y a des moniteurs. Des machines qui ne peuvent ni vous pendre ni vous provoquer en duel, à la différence d'ici.

— En duel ? Vous êtes vraiment largués, hein ?

— Nous avons reçu un conditionnement, dit la femme.

— Ce qui explique que tu te balades sans petite culotte.

— C'est la faute de la garde-robe.

— Si vous n'avez pas de policiers, j'imagine que vous n'avez pas de lois non plus.

— Il existe des coutumes, dit le colosse. Un code des espaces publics et privés. Un consensus.

— Le consensus, ce n'est pas ce que vous voulez faire, ce que vous *devez* faire pour gagner le pari ?

— Nous effectuons cette tâche pour notre maître. C'est lui qui a parié avec Jade.

— Laquelle est l'organisatrice d'une fête pour célébrer le Troisième Millénaire. Lequel est relié au Deuxième par une sorte de portail temporel. »

Le jeune homme rit et, joyeux, tape dans ses mains.

« Le portail relie plusieurs époques, pour le plaisir des invités.

— Vous fêtez vraiment le Troisième Millénaire ?

— Jade a organisé cette fête parce qu'elle s'intéresse aux mythes de l'Ère Chrétienne. C'est pour cela qu'elle l'a reliée aux célébrations antérieures. On pourrait dire que, ce soir et cette nuit, l'an 3000 s'étend vers les ères primitives du passé. Bien sûr, il faut un amateur d'antiquités comme Jade pour s'intéresser à une numérologie aussi désuète. Elle aime les vieilleries. Ce qui explique pourquoi elle a

accepté le pari de notre maître sans la moindre hésitation.

— Tu lui en dis trop, Sept.

— Je dois reconnaître que c'est une belle histoire. Et vous deux, vous êtes quoi, des androïdes ?

— Nous sommes humains, l'un comme l'autre. On nous a créés ainsi. Notre maître a procédé à des préparatifs très minutieux avant de faire ce pari avec Jade.

— Des clones, donc.

— Pas tout à fait.

— Peu importe. Je sais, je sais, je n'y comprendrais rien si vous essayiez de me l'expliquer. Venez. On va couper par St. James Park. »

À mesure qu'ils se rapprochent de nouveau du fleuve, le bruit de la foule revient en force, répercuté le long des rues presque désertes.

« Vous êtes sûr qu'il y aura ce qu'il nous faut dans cet endroit ?

— Je parie que la Tate en a davantage que le Met de New York. Vous pourrez choisir. Au fait, pardonnez-moi, mais c'est le seul aspect de votre histoire que je trouve rebattu. Les gens venus du futur ont toujours l'air de vouloir voler…

— Vous en connaissez d'autres ?

— Hé, calme-toi, mon frère. Tu ne connais pas ta force.

— Sept sait ce qu'il fait. Répondez à la question.

— Je parlais d'histoires de S-F. De science-fiction. *Au-delà du réel* ? *Dr Who* ? Non, vous ne devez pas connaître. Bref, j'ai regardé pas mal de séries télé de cet acabit quand j'étais en taule. Pardon, en prison. Assez pour savoir que les voyageurs temporels veulent toujours la même chose.

— Oh, vous avez eu le malheur d'être incarcéré dans les pontons de la Tamise.

— Les pontons ? Tu te trompes encore de siècle, mon frère.

— Néanmoins, vous avez été incarcéré.

— Ben, ouais. »

La femme le dévisage. « Avant ou après l'université ?

— D'accord, d'accord, l'université, c'était un mensonge pour m'attirer la sympathie. Mais à partir de maintenant, je serai franc avec vous, puisqu'on est associés. Enfin, on sera associés si vous arrivez à pénétrer dans le musée. Si vous n'êtes pas deux cinglés. Si vous venez vraiment du futur.

— J'ai du mal à comprendre pourquoi vous ne nous croyez pas.

— Tu n'as pas le sens de l'humour, hein, mon frère ?

— Il n'y peut rien, dit la femme. C'est ainsi qu'on l'a conçu. »

L'arrière de la Tate Gallery est protégé par une haute clôture en fer forgé noir. Le colosse produit une petite boîte argentée et la pointe vers les barreaux. Un bourdonnement plaisant à l'oreille, caressant, s'élève, et plusieurs longueurs de fer forgé tombent en poussière, ouvrant un trou rond dans la clôture.

« Merde, alors ! Un rayon désintégrant !

— Il sépare les atomes, dit la femme.

— C'est ce que je disais. Il peut régler son compte aux alarmes, aussi ? Ce bâtiment en est bourré.

— Nous pourrons nous en occuper si vous nous montrez où elles se situent. »

Une fois qu'ils ont trouvé un des boîtiers du système de surveillance, le colosse souffle une poignée de poussière argentée à l'intérieur. « Il va falloir un petit moment pour que ça opère », dit-il.

Des détonations de feux d'artifice non loin de là font tressaillir le jeune homme. « Comment ça marche ? Tu ne peux pas simplement… trancher les câbles avec ton rayon ?

— C'est une poussière très intelligente. Elle va analyser la structure du système et le neutraliser.

— Notre technologie doit vous paraître de la magie, dit la femme.

— J'ai vu mieux à la télé.

— Je ne fais pas confiance à cet homme, Quinze. Je m'attendais à ce qu'il présente des signes de choc culturel.

— Cette télé semble constituer une fenêtre sur l'avenir, Sept. De plus, je crois qu'il nous prend toujours soit pour des menteurs, soit pour des fous.

— Il n'empêche, je crois que nous pouvons continuer sans lui. Il a terminé sa tâche.

— Hé ! *Hé !* Repose-moi, mon frère ! Hé ! Je vous ai amenés ici et maintenant tu vas me tuer ?

— Sept ne vous endommagera pas trop. Juste de quoi vous assommer. Tu sauras te retenir, Sept, n'est-ce pas ?

— Je vais essayer de me modérer quant à l'usage de la force envers notre associé pour éviter que se reproduise le malencontreux incident

de tout à l’heure avec l’individu qui t’a accostée, Quinze. »

Le jeune parle à toute vitesse, d’une voix étranglée, car Sept lui serre la gorge d’une de ses grandes mains. « J’avais compris qu’on était associés. Membres de la même bande, de la même guilde. Vous avez besoin de moi. Qu’est-ce que vous allez faire, une fois là-dedans ? C’est immense. Vous savez où aller, exactement ? Même si les systèmes d’alarme sont déconnectés, il reste des gardes. Vous n’aurez guère de temps pour trouver ce que vous voulez. »

Sept relâche sa prise. « Il dit vrai, Quinze. »

Le jeune homme rajuste son blouson. « Où est le mal ? Vous prenez ce que vous voulez, et moi aussi. Un Turner ou un Constable. Ce sera toujours mieux qu’une carte postale. Merde. Pour vous prouver que je suis de votre côté, je vous rends votre rayon désintégrant.

— Comment…

— Pendant que tu m’étranglais. Ne me remercie pas, mon frère. Hé, regarde ta boîte. On dirait un sapin de Noël, avec toutes ces lumières. Votre poussière magique a fini de neutraliser les alarmes ?

— Alors, Quinze ?

— Laissons-le nous aider, si tu y tiens. Mais je ne lui fais toujours pas confiance.

— “Les loups ne se mangent pas entre eux.” Vous ne connaissez pas cette expression ? Venez. Utilisez ce rayon désintégrant. On n’a pas toute la nuit. »

Le colosse se sert de sa petite boîte argentée pour percer un trou dans une porte du sous-sol. Avant d’entrer, le jeune homme ôte son blouson de cuir et étouffe les flammes en train de naître sur le bois. « Pas d’incendie, explique-t-il. Du moins pas encore.

— Que voulez-vous dire ? lance la femme.

— Vous m’avez raconté que vous vouliez cambrioler le Metropolitan Muséum de New York parce que vous croyez qu’il va brûler cette nuit. À proprement parler, il ne s’agirait pas d’un vol, mais d’un sauvetage. La Tate n’est pas censée brûler, mais il vous faudra camoufler vos traces.

— Il a peut-être raison, Quinze.

— Je n’en sais rien. Cela n’arrivera qu’à condition de provoquer l’événement. On dirait un Paradoxe de la grand-mère.

— Vous parlez de remonter le temps et de tuer votre grand-mère avant qu’elle ait donné naissance à votre père, de sorte que vous ne pouvez pas être née pour remonter le temps et la tuer ? Oh, du calme.

Encore un truc que j'ai vu à la télé.

— Cette télé est beaucoup trop instructive à mon goût », dit Sept à Quinze tandis qu'ils suivent le jeune homme dans le musée.

Dirigeant le rayon de sa petite torche de-ci, de-là, il guide les deux voyageurs temporels à travers des réserves souterraines, où des tableaux sont stockés dans d'immenses rayonnages, jusqu'à une entrée de service qui donne dans un restaurant obscur, aux volets clos. « Attendez-moi ici », dit-il, avant de monter quatre à quatre un escalier de pierre en spirale.

« Je crois toujours que tu aurais dû l'assommer.

— Tu as entendu ce qu'il a dit sur les loups, Quinze…

— Je ne…

— Chut ! Le revoilà.

— Du gâteau. Les gardes sont tous à l'accueil, à boire du whisky et à regarder la télé plutôt que leurs écrans de contrôle, les pauvres bougres. Il faut dire que ce n'est pas une nuit propice au boulot. Venez. Je sais où aller. »

Sur la pointe des pieds, silencieux comme des souris, ils traversent de vastes salles obscures où sont accrochés des dizaines de tableaux. On entend vaguement, au loin, la rumeur de la foule.

« Le voilà. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Même à la lueur tremblotante de la lampe électrique, le tournesol resplendit. Les pétales qui entourent le disque jaune doré sont d'un orange aussi vif que des flammes.

« C'est l'original. Comment vous allez le sortir d'ici ? »

Sept tire un long tube métallique de sa cape.

« Parfait. J'imagine que vous êtes au courant : chaque tableau est relié à un système d'alarme.

— Bien sûr. On va se servir de la poussière.

— Vous avez presque pensé à tout. » Et le jeune homme de donner un coup de poing dans un petit boîtier rouge placé près de la porte.

Le tintamarre de la sirène d'incendie noie le tintement du verre brisé. Le jeune homme hurle : « Vous vous êtes trompés, à propos du Metropolitan Muséum ! Jade m'a dit de vous dire qu'il ne brûlera pas avant un siècle ! » Puis il éclate de rire et s'élance dans les ténèbres.

Sept et Quinze lui courent après, manquent de rentrer de plein fouet dans le groupe des gardes alertés par la sirène et rebroussent chemin, affolés. Avec son rayon, Sept creuse un trou dans une issue de

secours, et les voilà qui traversent au pas de course une vaste pelouse, illuminée par des projecteurs, en direction de la clôture.

Ils n'ont pas fini de remonter la rue que Sept s'arrête, cassé en deux, pour reprendre bruyamment sa respiration. Aucun signe du jeune homme.

« Nous ne pouvons pas nous arrêter ici, Sept !

— Je n'ai pas été conçu pour courir, Quinze. Continue, toi.

— Pour aller où ?

— Je crois qu'il va nous falloir accepter le risque de prendre le portail une fois de plus. » Sept glisse la main dans sa poche pour en sortir l'index, puis les tâte toutes, l'une après l'autre, d'un air de plus en plus inquiet.

« J'ai un aveu à te faire, Quinze.

— Il a l'index.

— Je le crains.

— Ce qui nous interdit d'emprunter le portail.

— À moins d'attendre que les invités de Jade qui ont choisi de venir ici regagnent la fête proprement dite.

— Il va nous falloir nous en remettre à eux. Le plan de notre maître sera découvert.

— Cela risque d'être pire.

— Comment cela pourrait-il l'être ?

— Tu n'as pas entendu ce que le jeune homme a dit du Metropolitan Muséum ? Ce devait être l'agent de Jade. Elle a découvert que notre maître préparait son pari et elle a pris ses précautions. Et sans doute effectué des recherches plus approfondies que celles de notre maître.

— Tu réfléchis trop, Sept.

— Je n'y peux rien. C'est ainsi qu'on m'a conçu. Tiens, un élément de réflexion, justement… L'index m'a averti de la tentative de vol dont il était l'objet sur le pont, mais pas de son vol effectif par la suite. Je crains qu'il ne l'ait laissé me prévenir la première fois pour gagner notre confiance.

— Au moins, il n'a pas pris le tableau.

— Non. Pas à la Tate Gallery. Mais je pense qu'il a déjà voyagé d'un siècle et de quelques milliers de kilomètres.

— Oh. Le Metropolitan Muséum.

— Oui. Ah, ce doit être minuit. »

Le ciel explose en fleurs de feu tandis que les gens se précipitent tous dans les bras les uns des autres.

« Ces gens sont vraiment fous, décrète la femme. On se croirait à la fin du monde. »

Un bruit de sirène se rapproche. Deux véhicules blancs sur lesquels clignotent joyeusement des lumières tournent le coin de la rue.

« Font-ils partie des réjouissances ? demande la femme d'un air sceptique.

— Oh, non. Je crois bien que ce sont des poulets. » Les véhicules s'immobilisent dans un grincement de freins. Des policiers en déboulent, et l'homme et la femme se ruent vers le futur.

Titre original : *Searching for Van Gogh*

at The End ofthe World

Traduit de l'anglais

par Pierre-Paul Durastanti

LES NUITS INUTILES

Jean-Claude Dunyach

1

J'ai toujours eu du mal à croire en ma propre existence… Ne protestez pas : je peux comprendre les mécanismes qui m'animent et me font vivre, je peux décortiquer chacune de mes sensations jusqu'au dernier octet. Je peux m'analyser et, dans une certaine mesure, me comprendre. Mais je ne parviens pas à y croire.

Je suis mon propre Dieu mais je n'ai pas la foi. Là est le secret.

« Vous allez mourir, Morse. »

Depuis le temps, je connais toutes ses réactions à ce genre d'annonce. L'instant d'avant, il marche sur le front de mer reconstitué et des jets de sable aux grains identiques jaillissent sous ses pas. Le ressac de l'océan numérique tourne en tâche de fond, son esprit est encombré de problèmes qu'il broie entre les mâchoires de son intellect entraîné. L'instant d'après…

Nous sommes debout tous les deux dans une bulle d'obscurité. Une douzaine de cafards de protection ont surgi de ses poches et explorent minutieusement la frontière opaque à la recherche d'une ouverture. Les routines de sécurité incorporées à sa personnalité se sont activées dès que le piège s'est refermé. Il n'a pas peur, pas encore.

« Je vous connais ? »

Il ne me voit pas. J'ai réduit l'environnement à zéro – question d'économie.

« C'est la deux cent quarante-troisième fois que je vous tue », réponds-je.

La bulle commence à se rétrécir autour de nous. Les fois précédentes, il a cherché à discuter. Il m'a sauté dessus, griffes en avant. Il m'a offert des morceaux de rêve sous forme de temps machine supplémentaire. Il ne s'en souvient plus, évidemment. Cette version est plus jeune que toutes celles que j'ai déjà effacées. Il s'en faut d'une fraction de seconde en équivalent temps du monde réel. Presque une année pour lui et moi.

« Vous ne pouvez pas vous en sortir, argumente-t-il. À l'instant

exact où vous chercherez à vous enfuir de cette bulle, votre personnalité sera repérée et détruite. Alors que la mienne sera restaurée dans son intégralité.

— De quand date votre dernière sauvegarde complète ?

— Je suis un homme très occupé, biaise-t-il. Je n'ai pas eu le temps de me dupliquer depuis plusieurs mois. Il existe des copies partielles de mes activités, bien entendu, mais… Quelle importance cela peut-il avoir pour vous, de toute façon ?

— Toute l'importance du monde, croyez-moi. »

La bulle se referme sur nous comme un poing géant. Morse se débat, réécrit ses propres routines de survie dans une tentative désespérée de transcendance. Les cafards numériques se volatilisent en premier, puis je l'enveloppe et l'écrase sous le poids combiné de mon propre désespoir et de son désir que tout s'arrête. La panique qu'il ressent, les cris qu'il pousse me chatouillent de l'intérieur. J'ai beau étudier à chaque fois l'ensemble du processus, je ne comprends pas comment il fait pour cesser d'être là.

Sa façon de mourir est toujours la même : une plainte, puis d'autres, subtilement déphasées, jusqu'à ce que le tout se confonde en une bouillie de bruit blanc, mêlé aux cendres froides de ses émotions. Je n'ai jamais tué personne d'autre et j'ignore si chaque personnalité numérique trace ainsi sa fin comme une signature personnelle. Ce genre de spéculation m'occupe parfois. J'ai beaucoup de temps libre. Trop, sans doute.

Je meurs avec lui, bien sûr, mais je n'y *crois* pas.

À l'instant où ma victime disparaît, le signal d'activation de sa copie jaillit des couches basses du système. Je m'enroule comme un parasite autour du faisceau crypté, repère la dernière sauvegarde intégrale de sa personnalité et la détruis. Ceci déclenche une procédure d'urgence qui force les unités d'archivage à injecter une copie plus ancienne de ma victime dans le Virtumonde. Lorsque Morse reprend conscience, il est plus jeune que celui que je viens de tuer d'environ quatre mois. Pratiquement une demi-seconde en temps réel.

Je me rapproche.

Dans le Virtumonde, je suis concepteur de bonsaïs. Les agents intelligents qui pilotent notre univers s'occupent des éléments de base : architecture, supports vitaux et distractions, en échange du temps que nous passons à réfléchir aux problèmes que les humains nous posent. Mais notre environnement de base manque de finesse et

de grain. Pour nous, qui sommes nés du binaire et n'avons jamais rien éprouvé de tangible, la recherche d'un absolu sensuel est un agréable passe-temps. Ce serait même un mode de vie, si la vie avait quelque chose à voir avec notre condition.

Une personnalité numérique peut, sans problème, s'inventer des besoins – le sexe et la reproduction étaient très populaires jusqu'à la fin du siècle dernier et rien ne dit qu'ils ne redeviendront pas à la mode. Pour le moment, la tendance est à l'harmonie dépouillée : musique bruitiste, simulation de cascades invisibles en arrière-plan, objets en bambou. La restitution du toucher du bambou par un algorithme d'interfaçage rapide reste une des découvertes majeures de l'atelier Zen-Industries que j'ai créé il y a deux siècles et demi.

Mes bonsaïs, en revanche, sont des pièces uniques. Ils ne sont dotés d'aucune fonction de protection et peuvent s'effacer définitivement faute de soins. Cela les rend précieux. Ils sont également si résistants qu'un nouveau-né parvient sans problème à les apprivoiser. Dans l'économie de troc qui a peu à peu envahi le Virtumonde – sans que l'on sache s'il s'agissait d'un élément de la programmation initiale ou d'une orientation spontanée – ils ont une valeur certaine. Je les échange contre des souvenirs, du savoir-faire ou des informations à l'état brut.

Je sais toujours où se trouve ma victime. Où elle sera. Où elle mourra.

Avant la tombée de la nuit, je la tue encore une demi-douzaine de fois, en forçant le système à réactiver des copies de plus en plus anciennes.

C'est ainsi que le temps passe pour lui. À l'envers.

Dans l'appartement que je me suis conçu, j'ai ouvert une fenêtre vers le monde réel. La scène qui s'y déroule est figée. Comparés aux nôtres, les rythmes de vie des êtres de chair sont incroyablement lents, même si certains détails me laissent croire que leur activité cérébrale peut parfois s'accélérer dans des proportions notables. Du moins pour eux.

L'image que je contemple montre une femme en blouse blanche, les cheveux enveloppés d'un bonnet stérile, les mains emprisonnées dans des gants de télémanipulation. Sur son sein gauche, un badge de sécurité à lecture optique, avec le logo de Médiatech en hologramme. Elle est penchée sur un berceau entouré de tout un appareillage complexe, qu'elle se prépare à débrancher. Au milieu repose un bébé dont le crâne nu est entouré d'un casque métallique hérissé d'aiguilles.

Sur le mur d'en face, la vieille horloge numérique annonce

quatorze secondes avant l'an trois mille.

Les chiffres sont rouges, ils n'ont bougé qu'une fois depuis que je les contemple.

C'est ma seule raison de ne pas devenir fou.

« Vous allez mourir, Morse. »

Je me demande pourquoi je dis ça à chaque fois. Nous sommes enfermés dans une bulle arrachée au Virtumonde, sans possibilité de sortie. Il suffirait d'attendre que tout s'effondre, ce qui ne dure jamais longtemps. Morse n'a rien à m'apprendre, cette copie est postérieure à l'instant où il a lui-même effacé les souvenirs dont j'ai besoin. *Mais je me rapproche.*

Je le laisse supplier et négocier, puis demande : « Pourquoi vous obstinez-vous à vous dupliquer ?

— J'ai une certaine valeur… » J'entends sa réponse comme un chuchotis dans le noir. Il recommence à espérer. « Lorsqu'on a créé ce monde, afin d'étudier la façon dont les personnalités artificielles accèdent à la conscience, j'ai choisi de jouer le rôle d'observateur. Ou de témoin, si vous préférez. Si vous me tuez, vous effacez du même coup tout ce que j'ai pu recueillir depuis ma dernière sauvegarde !

— Qui date de quand ?

— Je suis un homme très occupé… »

Il meurt. Sa copie aussi. Et la copie antécédente. Et…

« Je désire, un bonsaï un peu particulier », déclare mon client.

Il est modélisé dernier cri. La totalité de ses fonctions corporelles est représentée, ce qui m'oblige à subir un mélange de sueur et de l'eau de toilette en vogue. Comme celle-ci change toutes les quarante millisecondes, le résultat est assourdissant.

« Qu'avez-vous à m'offrir ?

— Moi…

— Je vois. » Je l'examine sous tous les angles, avant de secouer la tête. « Désolé, vos routines ne m'intéressent pas.

— Vous avez mieux ailleurs ? » Il a l'air effondré. « Chez qui ? »

Je prends sur l'établi un large tube de bambou à demi rempli de terre. J'y plante un doigt et dépose une graine dans le trou ainsi creusé. Quelques instants plus tard, une tige d'un vert timide pointe et

se ramifie. Lorsque je lui tends le pot, un lys de cinquante centimètres s'y balance. Un nuage de pollen orange tournoie autour de ma main.

« Regardez, dis-je en écrasant le lys entre mes paumes. C'est *Maya*, l'illusion. Aucune valeur, comme ce que vous êtes. Les bonsaïs que je vends ont poussé malgré moi. Ils ont leurs propres raisons de survivre. Continuerez-vous à les soigner quand ils ne seront plus à la mode ou les laisserez-vous mourir ?

— Je croyais que c'était à ça que servait la mort, rétorque-t-il. Nous débarrasser de ce qui nous ennuie.

— Vous avez peut-être raison. » Je repose le tube sur l'établi. « Je vous offrirai un bonsaï en échange d'une raison de vivre.

— Je ne vous connais pas assez !

— Je ne parle pas de moi, mais de vous. Donnez-moi une raison qui m'empêchera de vous laisser crever quand le moment sera venu et vous aurez votre bonsaï.

— J'ai l'intention de vivre éternellement, s'insurge-t-il.

— Mauvaise réponse… » Je le pousse doucement vers la sortie. « Revenez quand vous voulez. »

La première chose que j'ai apprise, à l'âge où se reconstruire soi-même est devenu tentant, c'est qu'on peut se passer de sommeil. Les routines du cycle diurne/nocturne sont faciles à altérer ; il suffit d'une opération d'auto-chirurgie banale pour ne plus être assujetti aux pertes de conscience programmées de la nuit numérique. La deuxième chose que j'ai comprise, juste après, c'est que les rêves nous sont nécessaires. Comme soupape, comme but. Comme préparation à l'inexprimable.

En supprimant la nuit, j'aurais pu perdre la raison. Mais j'ai remplacé les rêves par une obsession et je n'ai plus jamais eu besoin d'échapper au monde qui m'entoure. Du moins pas de cette façon.

« … mourir, Morse. »

Je vis seul, comme toutes les autres intelligences du Virtumonde. Bien entendu, il existe des façons de passer du temps avec un autre que soi, mais il n'y a rien de nouveau à dire au bout de quelques échanges. Les liens se distendent, il faut changer et recommencer. Ou alors parler tout seul. L'amour n'est qu'une série de catastrophes au sens mathématique du terme, une divergence chaotique. Le système ne le permet pas.

Le couple que je forme avec Morse est le plus solide que j'aie jamais connu. Mais si je n'étais pas obligé de le tuer pour le rajeunir, je n'aurais rien de particulier à lui dire.

« Écoutez-moi, plaide-t-il. J'ignore…

— C'est exact. »

Les cafards de protection qui jaillissent de ses poches échangent des messages frénétiques avant de s'autodétruire. Morse tente de m'envahir de l'intérieur et je le laisse faire. Pour finir, la bulle nous écrase tous les deux.

Ceux qui ont créé le Virtumonde y ont stocké des myriades d'informations. Parmi elles, la procédure détaillée permettant de créer d'autres Virtumondes. Les bulles ne sont rien d'autres que des univers clos dans lesquels j'enferme ce que je veux. Lorsqu'elles s'effondrent sur elles-mêmes, tout ce qui est à l'intérieur disparaît.

Sauf moi. Je ne cesse jamais d'être là.

2

L'horloge numérique incrustée dans la réalité a changé deux fois. La main de l'infirmière s'est rapprochée de l'interrupteur. Le bébé n'a pas ouvert les yeux. Dans quelques instants, je tuerai Morse pour la dernière fois.

Cela mérite une célébration.

« Vous allez mourir, Morse. Mais avant, j'aimerais vous offrir ceci. »

Au creux de ma paume, il y a un bonsaï. Un simple pin, dont les racines ont fissuré le bloc de schiste que je tiens entre mes doigts. Son tronc est tordu sous l'effet d'une programmation rigoureuse qui l'oblige à plier sous un vent qu'il est seul à percevoir. La chair de ma main lui sert de terreau.

Deux cafards de protection grimpent le long de mon bras et goûtent les minuscules aiguilles qui poussent au bout des branches. Les autres explorent chaque recoin du décor. Les parois de la bulle sont floues, vaguement irisées. J'ai soigné la simulation de ce morceau de monde sans issue.

« Pourquoi faites-vous ça ? demande finalement Morse lorsque sa provision de promesses et menaces est épuisée.

— J'ai quelque chose à demander à votre sauvegarde précédente.

Vous êtes malheureusement sur mon chemin.

— Vous savez…

— J'ai déjà entendu tout ce que vous pouviez me dire, le plains-je. Ce bonsaï est pour vous. Il adoucira votre fin.

— Et la vôtre ! Après ma mort, le système vous traquera jusqu'au dernier octet. »

J'ai une brève hésitation, puis décide de lui mentir. Il meurt entre mes bras, persuadé d'être bientôt vengé.

Sa sauvegarde antérieure accède à la conscience.

Intacte.

Mon client est revenu, accompagné d'un avatar féminin dernier cri, aux formes optimisées. Il me la présente dans mon atelier, la fait se déshabiller derrière un écran de papier de soie. Pendant qu'elle enlève des dessous interminables, il observe les deux arbres en gestation qui poussent au milieu du jardin, dans les crevasses d'une montagne en miniature. Un arrosoir ancien style à la main, j'asperge les feuilles d'une bruine iridescente. Les arcs-en-ciel engendrés par les algorithmes de lancer de rayons sont un peu trop parfaits, comme la fille qui se déshabille. Comme nous tous.

« Je prendrai celui-ci, déclare-t-il d'un ton suffisant. Ou les deux, peut-être. Vous vouliez une raison de vivre, je vous en ai fabriqué une. Pixelisée jusqu'au vertige.

— Je vois. » La créature émerge avec lenteur, enveloppée dans ses cheveux. « D'une certaine façon, nous sommes confrères. »

Il est merveilleusement imperméable à l'ironie, ce qui est reposant.

« Elle consomme énormément de ressources machines, se croit-il obligé de préciser, mais toutes les fonctions dont vous pourriez avoir envie sont implémentées. »

Avec un soupir, je vaporise une dernière giclée d'eau sur les arbres nains. Il a effectivement raison. Sa créature a une valeur certaine, au moins comme symbole.

« Savez-vous comment on appelle l'orgasme, de l'autre côté ?

— L'autre côté ?

— Le monde réel…

— Oh ! » Il réfléchit une seconde. « C'est bizarre que vous disiez ça. Je n'y pense jamais. La réalité, c'est ici et maintenant.

— La petite mort. » Devant son regard surpris, je précise : « C'est le nom que les humains donnent au plaisir. Une fin en miniature.

— Il y a un sens caché ?

— Si c'est le cas, je ne l'ai pas encore découvert. »

Je prends la jeune femme par l'épaule et enroule ses cheveux au-dessus de sa nuque. Ils forment une boule soyeuse au creux de ma paume. *Toutes les fonctions dont je pourrais avoir envie.* C'est malheureusement exact.

« Les bonsaïs sont à vous ! »

Je rejoins Morse sur la plage fractale qui est son décor favori. Il marche la tête baissée, les mains croisées derrière le dos, le regard fixé sur ses pieds nus. C'est sa façon de s'abstraire de ce qu'il est.

Lorsque j'enroule une bulle autour de nous, il la fait éclater d'un simple geste.

« Je vous attendais », me désarme-t-il.

La mer est monotone. Un mur de brume masque l'horizon dans toutes les directions. Le vent me pousse à rester silencieux.

« Ma sauvegarde actuelle comporte des éléments chronologiques. J'ai constaté un décalage avec le reste du monde. J'ignore ce qu'on m'a volé, et pourquoi, mais je savais que quelqu'un viendrait. »

Une douzaine de cafardes nouvelles générations – une variété à boucles récursives que je n'essaie même pas d'écraser – trottinent sur sa peau, au niveau du cou. Leur carapace change de couleur lorsqu'ils franchissent la frontière du col de sa chemise pour s'enfoncer en direction du ventre. C'est une démonstration de puissance tranquille et je le lui dis.

« Je croyais avoir renoncé à tout ça, rétorque-t-il.

— Vous l'avez fait. J'ai simplement annulé votre décision. »

Il hoche la tête, comme s'il comprenait. « Est-ce que j'ai souffert ?

— Je ne crois pas. » La question est intéressante, presque métaphysique. « Je n'y ai trouvé aucun intérêt.

— Vous êtes minimaliste ? »

Son regard m'évalue froidement, découpant les sous-couches de ma personnalité avec la précision d'un scalpel. Je ne cherche pas à l'en empêcher. Je me suis moi-même désassemblé bien des fois sans découvrir la chaîne d'octets renfermant mon âme.

« Laissez tomber, dit-il avec brusquerie. Vous m'obligez à réactiver un processus d'auto-effacement dont je me serais bien passé. L'idée me

répugnait déjà à l'époque, elle me répugne toujours. Mais je n'ai pas le choix.

— Mêmes causes, mêmes effets ?

— Qu'est-ce que vous voulez, bon sang !

— Je crois que vous le savez. »

Il se penche pour ramasser une poignée de sable et regarde chaque grain glisser entre ses doigts le long d'impeccables trajectoires verticales. Je les recueille dans le creux de ma paume avant de les remettre à leur place, un par un.

« Vous avez établi un pont, Morse, attaqué-je. Une procédure de recopie d'une intelligence artificielle vers un réseau de neurones humains, via une grille tridimensionnelle d'injection de neurotonines complexes à travers la dure-mère. Je sais que cela implique l'effacement total de la personnalité de l'humain hôte et qu'il n'est pas certain que celui-ci supporte la chose. Ni, d'ailleurs, que l'intelligence transférée survive à cette… incarnation.

» Vous avez proposé de tester cette technique sur vous-même. Un receveur a été trouvé – un bébé de quelques semaines dont le cerveau a été abîmé suite à un début de noyade. Alors que tout était prêt, vous avez renoncé au transfert et effacé la totalité des informations concernant ce fait, y compris à l'intérieur de votre mémoire privée.

» Je suis venu vous demander de changer d'avis, et me porter volontaire pour l'expérience.

— Vous ne comprenez pas, répond-il avec lassitude.

— Sans doute. J'ai interrogé vos sauvegardes successives avant de les tuer. Aucune d'elles n'a pu me dire pourquoi vous avez fait ça.

— Et vous pensez que cette version-ci le sait ?

— Je m'en fous ! » La violence de ma réaction me surprend moi-même. « Je veux aller là-bas, et vous allez m'aider. Sinon, je vous efface et je recommence avec votre copie. Jusqu'à ce que vous cédiez.

— Je devrais accepter, vous savez… »

Il hausse les épaules et son regard se perd sur la mer.

« Dans ma chronologie personnelle, j'ai perdu quelques années à cause de vous. Je suis en décalage par rapport à la réalité. Je devrais vous en vouloir mais cela n'a aucune importance. L'avenir qui s'étend devant moi est infini. Je pourrais même obtenir un peu plus de temps machine pour compenser les instants que vous m'avez volés mais je ne prendrai pas cette peine.

» Je ne vous hais pas assez, c'est pour ça que je ne vous offrirai pas

ce que vous me demandez. Car j'ai essayé. » Il grimace. « Je me suis glissé dans le tunnel qui mène à l'extérieur et j'y suis resté coincé, un temps si long que j'ai cru devenir fou. De l'autre côté, tout est ralenti. Visqueux. Même nos hurlements coulent comme de la glu.

— Je le sais. Il y a une éternité que je les observe.

— Vous n'êtes pas assez lent. »

Il cueille distraitement un cafard qui rampait sur sa joue et le repose sur son épaule. Pendant que nous parlons, il cherche à gagner du temps. Un jeu où je ne peux que perdre.

« Regardez autour de vous, dit-il en baissant la voix. Le monde qui nous entoure a été créé il y a près de neuf siècles humains, à partir des travaux sur les environnements dynamiques autogérés. Ce fut d'abord une curiosité de laboratoire, l'équivalent d'un aquarium pour intelligences artificielles. Livrés à nous-mêmes, nous avons commencé à nous développer et à coloniser l'espace des données du réseau mondial. Nous avons appris à nous reproduire. Puis nous avons accéléré notre temps propre chaque fois que le système nous l'a permis. Le virtumonde est devenu autonome, indépendant de la pensée humaine. Nous vivons si vite que nous échappons à leurs regards. Vous croyez être capable de renoncer à cela ?

— Je suis ici depuis le début, dis-je. Je sais déjà tout ça. Laissez-moi vous montrer quelque chose. »

Un éclair et nous nous retrouvons chez moi, devant la fenêtre ouverte sur le monde réel. Les chiffres de l'horloge n'ont pas bougé, l'infirmière non plus.

« J'ai passé deux siècles immobile devant un arbre pour le regarder pousser. Aujourd'hui, c'est cette image que je contemple. Dans moins de douze secondes, cette horloge s'éteindra et une nouvelle année commencera. L'an trois mille d'après le calendrier local. Je veux en faire partie. »

Un mouvement derrière nous… La fille offerte par mon client a réagi à mon arrivée. Elle se lève du futon où elle reposait et se dirige vers moi, enveloppée d'un drap qu'elle laisse tomber lorsque je suis assez près pour la toucher. Morse la dévisage ouvertement. Je sais ce qu'il croit.

« Vous allez être déçu, dis-je. Elle est ici pour que je la tue. »

Avec minutie, je détruis la fille en la défaisant comme une pelote de laine. Au début, lorsque j'altère les couches superficielles de son apparence, elle croit à un jeu et se laisse déshabiller. J'arrache ses cils,

ses cheveux, son épiderme si finement compilé qu'il a la douceur de la poussière. Puis je plonge mes doigts dans ses entrailles de code et je tire, j'arrache, j'éparpille. Elle hurle, bien sûr, et les derniers brins de sa personnalité se débattent lorsque mes ongles les effilochent.

Là où elle se tenait, il ne reste plus rien. Le réel se reforme autour de la blessure de son absence comme un miroir liquide.

« Je peux aller plus loin, dis-je. L'effacer du système, supprimer jusqu'au dernier souvenir d'elle, jusqu'à la nécessité de se souvenir d'elle. Est-ce que vous voulez vivre avec cette idée ?

» Vous avez trois solutions, Morse : supprimer cette scène de votre esprit – mais je l'y remettrai aussi souvent que nécessaire ; vous débarrasser de moi en me faisant la même chose, et j'insiste pour que vous essayiez ; ou me donner ce que je veux.

J'écarte les bras. Ses mains déchirent mon apparence et me réduisent en débris qui se rassemblent aussitôt. Il s'acharne et s'obstine. Je ne me défends pas. L'effet est aussi ennuyeux que je pouvais le prévoir. Sauf peut-être pour lui.

Lorsqu'il a compris, je ramasse les lambeaux épars de ce que je suis et j'en façonne un bonsaï.

Le dernier.

3

D'un commun accord, nous avons regagné la plage. À présent que je sais l'avoir brisé, l'urgence du temps qui s'écoule est devenue moins forte. Je l'ai si souvent tué que je le comprends mieux qu'il ne se comprend lui-même. La mort a cet effet-là sur les intelligences.

« Vous me laisserez oublier », dit-il.

C'est plus une supplication qu'un ordre. Je hoche la tête.

« Je vous crois. Vous n'êtes ni cruel, ni méchant. Pour ce que j'en sais, vous pourriez même être l'incarnation du système-maître, au-delà du bien et du mal. C'est juste que… Pourquoi êtes-vous ainsi ?

— Une erreur de conception. Je ne peux pas plus changer cela que je ne peux me dupliquer.

— Pas de sauvegarde possible ? » Il me dévisage comme si je venais de le frapper. « Et vous voulez néanmoins sortir ? »

Il n'a pas besoin que je lui réponde.

« Je suis heureux de ne plus avoir à vous tuer, dis-je après un long silence. C'était devenu terriblement répétitif. »

Les derniers préparatifs ont lieu dans mon atelier. Morse a enregistré la phrase code qui, prononcée au ralenti dans les unités de communication de l'hôpital, interrompra le geste de l'infirmière et relancera le processus de copie. Je serai bientôt disséqué, découpé à vif en éclats de personnalité de la taille d'un neurone et transféré avec infiniment de lenteur sur un support vivant.

Pendant tout le temps que cela durera, je resterai conscient. Mais cela n'a aucune importance. Je peux endurer l'interminable chemin vers la propreté, la perte du langage et les nuits inutiles. Parce qu'une vie différente m'attend au bout. Parce que, lorsque j'en aurai envie et peut-être même avant si j'ai de la chance, je pourrai enfin mourir.

MARCHE ET CRÈVE

Roland C. Wagner

Dinietr n'était plus qu'à quelques milles du cimetière lorsqu'une silhouette apparut sur l'Ellipse. Il éprouva une vive contrariété en reconnaissant Farrel qui venait à sa rencontre d'un pas pressé, car la coutume voulait que ses amis attendent le Marcheur sur le lieu de son dernier repos. Il s'efforça toutefois de n'en rien montrer, soucieux de préserver au maximum la dignité de ses derniers moments – et surtout, de garder assez de souffle pour déclamer ses Adieux jusqu'au bout sans faiblir. L'après-midi était déjà bien entamé, mais s'il ne ralentissait pas le pas, il pourrait s'allonger dans la tombe juste avant le crépuscule, considéré comme l'heure la plus favorable pour mourir.

Il était si agacé par cette entorse au rituel qu'il ne pensa qu'avec un certain retard à lire la tenue de Farrel. Il n'avait jamais été très fort à ce jeu, principalement parce qu'il estimait que l'accumulation des codes vestimentaires risquait d'entraîner une société stratifiée où, pour reprendre une vieille expression de la Terre, l'habit ferait le moine – littéralement.

Néanmoins, puisqu'il était impossible de mener une vie un tant soit peu normale si l'on était incapable de déchiffrer les symboles dont se parait la majorité de la population, Dinietr avait bien été obligé de faire comme les autres. En théorie, ce n'était pas difficile : les règles de base étaient enseignées à l'école, et les contacts sociaux permettaient à chacun de peaufiner ses connaissances ainsi que d'apprendre les particularismes locaux ou professionnels dont il avait besoin. Pour la plupart des gens, cela suffisait amplement, et certains parvenaient même à appréhender d'un seul coup d'œil les compositions les plus complexes – telles celles qu'arboraient les jeunes filles du Djîgan en quête d'un inséminateur-, mais Dinietr ne faisait partie ni des uns, ni des autres.

Ce fut l'ensemble à carreaux noir et blanc qui éveilla son attention ; nul ne pouvait porter un costume si ridicule sans une bonne raison. D'ailleurs, ce n'était pas du tout le genre de Farrel, qui préférait les tons chauds et les couleurs vives.

Puis Dinietr vit les insectes épinglés au milieu des zones blanches du vêtement et prit conscience que ce n'était pas sans un motif sérieux que son ami se permettait de venir troubler la Fin de son Temps. Même un enfant de deux ans sachant à peine lire connaissait la

signification de ces scaringues poivrés aux pattes raidies par la mort.

Je suis porteur d'une mauvaise nouvelle.

Songeant avec résignation qu'il ne lui restait sans doute plus qu'à remettre son inhumation à plus tard, Dinietr ralentit le pas pour s'immobiliser à deux mètres de Farrel, les bras ballants. Alors, seulement, la fatigue commença à se diffuser dans son corps de vieillard. Il y avait si longtemps qu'il marchait ; c'était vraiment rageant de devoir s'interrompre si près du but !

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec sécheresse, pressé de refermer au plus vite cette parenthèse.

— Je suis vraiment désolé de te dé…

— C'est déjà oublié. »

Farrel déglutit, embarrassé. Il avait pris un coup de vieux, songea Dinietr en le dévisageant. S'il ne se dépêchait pas de partir, il serait bientôt trop âgé pour espérer boucler l'Ellipse avant de quitter ce monde. Mais peut-être préférait-il mourir seul.

« Nous avons un gros problème sur les bras. Le plus énorme que notre société ait eu à affronter depuis la découverte d'Heyokan… En fait, pour ce qu'on en sait, une telle chose ne s'est jamais produite *nulle part* ! »

C'était tout Farrel de tourner ainsi autour du pot, de s'attarder lourdement sur les effets dramatiques au lieu d'en venir au fait. Dinietr supposait que c'était à cause de sa tendance aux tergiversations et atermoiements qu'il ne s'était pas encore engagé sur l'Ellipse. À moins, bien sûr qu'il ne faille incriminer son don pour la procrastination. Mais il avait le profil d'un Marcheur, Dinietr en était d'autant plus certain maintenant qu'il avait lui-même accompli – enfin, presque – le trajet rituel.

« Tu sais que tu m'as l'air très doué pour les bandes annonces de trid frissonnants ?

— Tu ne devrais pas plaisanter en un moment pareil.

— À quoi fais-tu allusion ? À ton *énorme* problème ? Ou à la proximité du cimetière ? »

Farrel eut un geste empreint de lassitude en direction des coteaux roux parmi lesquels se perdait le ruban de bitume de l'Ellipse.

« Il est encore à six milles d'ici.

— Pour moi, c'est la porte à côté. J'ai fait le tour de la planète, rappelle-toi. »

Farrel détourna le regard, de plus en plus embarrassé. La situation

devait être vraiment catastrophique pour qu'il se comporte d'une manière si inhabituelle. En temps normal, c'était un compagnon plutôt jovial et enjoué.

« Tous les biords de la planète ont cessé de fonctionner simultanément voici moins d'une heure, annonça-t-il d'une voix sourde. Les dégâts sont d'ores et déjà considérables, et l'on parle de plusieurs centaines de morts…

— A-t-on une idée de l'origine de la panne ? interrogea Dinietrsans même réfléchir, par pur réflexe professionnel.

— Pas la moindre. Personne n'y comprend rien.

— Et tu crois que moi, j'y comprendrai quelque chose ? »

Farrel redressa la tête pour affronter le regard du Marcheur. « Oui, et je ne suis apparemment pas le seul. » Il fit un signe de tête vers la cuvette où s'étendaient Faye et ses faubourgs. « Plus loin sur la route, il y a quatre gaillards aussi larges que hauts qui ont été payés pour t'emmener en douceur chez Lorian, au cas où je ne parviendrais pas à te convaincre de remettre tes Adieux à plus tard.

— Lorian ? *Moost* Ponts & Chaussées en personne ? Que me veut-il ?

— Il a été nommé Superviseur pendant que tu te promenais du côté de l'isthme de Burbank. »

L'image de la tombe fraîchement creusée qui l'attendait dans le petit cimetière des collines traversa l'esprit de Dinietr. Durant près de deux ans, il avait marché vers ce but ultime, et chaque fois que les forces lui avaient manqué, l'idée qu'il lui fallait *mériter* le repos étemel, comme jadis les premiers colons isolés sur ce monde hostile, l'avait suffisamment galvanisé pour lui permettre de repartir. Il considérait comme une injustice qu'on le prive – même provisoirement – de ce droit de mourir dans la dignité qu'il avait acquis en bouclant la boucle, mais il était trop tard désormais. Il avait été trop tard dès que Farrel avait surgi sur l'Ellipse avec son grotesque costume piqué d'insectes morts.

« Si Lorian est dans le coup, je ne vois pas comment je pourrais me défiler », dit lentement Dinietr, satisfait au fond de lui-même d'avoir un ultime défi à affronter avant son Départ triomphal.

Bien que Faye n'ait guère changé durant son absence, il eut l'impression, en y arrivant, de pénétrer dans une ville étrangère, et pas seulement à cause de l'absence de l'immense horloge holographique qui flottait en temps ordinaire dans le ciel, rythmant la vie de la cité. Les bâtiments étaient là, avec leurs clochetons et leurs bulbes peints

de couleurs vives, les gens étaient là, vêtus de blanc, d'ocre et de parme – mais l'ambiance avait changé. La célèbre joie de vivre fayème avait cédé la place à une angoisse palpable qui flottait dans l'air, lourde et poisseuse comme un soir d'été.

Le retour à une vie à laquelle il avait depuis longtemps renoncé constitua pour Dinietr une épreuve tout à la fois pénible et vertigineuse. Il lui avait déjà été difficile d'écouter jusqu'au bout le récit entrecoupé d'excuses que Farrel lui avait fait de la situation tandis qu'il pilotait maladroitement l'aérocar au-dessus des champs multicolores de la plaine côtière, et cela ne fit qu'empirer lorsqu'ils se retrouvèrent dans un bureau richement décoré de l'hôtel de région, en compagnie d'une demi-douzaine de responsables aux titres obscurs qui auraient eu grand besoin de marcher quelques milliers de milles pour se détendre. Leur bavardage incessant exprimait à ce point leur stress que Dinietr en eut très vite la nausée. Il se força malgré tout à sourire poliment et à tendre l'oreille pour essayer de glaner des éléments intéressants dans la conversation, même si la moitié de ce qui se disait lui passait au-dessus de la tête. Mais les images de sa longue Marche qui lui revenaient en mémoire ne cessaient de troubler sa concentration, lui rappelant avec insistance à quel point ces mille et quelques jours sur la route avaient modifié son rapport au réel.

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? » lui demanda finalement l'un des responsables, un homme maigre nommé Thiermyk.

Faisant mine de se perdre dans la contemplation d'un tableau à l'apparence très ancienne, qui représentait une curieuse construction au toit pentu surmontée d'une croix, Dinietr se donna le temps de la réflexion avant de répondre. La situation était incontestablement d'une gravité sans précédent. La panne des biords paralysait la totalité de la planète : les télécommunications se réduisaient désormais à quelques échanges par ondes courtes à l'aide de postes de radio archaïques pris dans des musées ou fournis par les rares collectionneurs de ce type de matériel, tandis que la plupart des véhicules et la totalité des systèmes domotiques refusaient tout usage ; seuls les réseaux de distribution d'énergie et d'eau potable, qui possédaient chacun son propre système de contrôle, continuaient à fonctionner.

« Sans vouloir vous affoler, je pense que nous y sommes jusqu'au cou. »

L'expression était considérée comme assez triviale dans cette partie d'Heyokan pour susciter un haut-le-corps chez Thiermyk. Derrière lui, les autres responsables se mirent à chuchoter avec agitation, déplorant sans doute le manque d'éducation de cet impudent Marcheur. Quant à

Farrel, il contemplait les pointes boueuses de ses chaussures avec une obstination désespérée.

Dinietr ressentit une brève poussée d'empathie pour son ami. Il n'y était pour rien, le pauvre vieux. Mais ça ne l'empêchait visiblement pas de culpabiliser. Parce que c'était lui, et personne d'autre, qui avait rompu le rituel ?

« Ça, on n'avait pas besoin de vous pour le savoir », laissa tomber Lovish d'un ton amer.

Mince et de taille moyenne, il portait pour tout vêtement une chemise verte tombant jusqu'à mi-cuisses et deux longues aiguilles d'or piquées dans la touffe de cheveux crépus pointant à l'arrière son crâne, qui proclamaient fièrement sa profession. Les temps changeaient, songea Dinietr. Autrefois, les bio-informaticiens affichaient une parfaite neutralité vestimentaire.

« Alors, je vais vous apprendre quelque chose – que vous ne m'ayez pas rappelé d'entre les morts pour rien, répliqua-t-il, sarcastique. Je pense que ce ne sont pas les biords qui sont en panne, mais le réseau dans son ensemble. »

Farrel redressa la tête. Toute honte avait disparu de ses yeux brillants. « Je vous l'avais bien dit, lança-t-il aux responsables stupéfiés. Je le leur avais dit, insista-t-il à l'intention de son ami, mais ils n'ont pas voulu me croire. »

Lovish secoua la tête d'un air désolé. « Comment aurions-nous pu vous croire, alors que les tests ont démontré le contraire ? »

Dinietr se rendit compte que la brume vaporeuse qui flottait à l'arrière-plan de sa conscience s'était quasiment dissipée. Sans doute était-il en train de se *réveiller* progressivement, de quitter peu à peu l'état de béatitude où l'avait plongé sa longue Marche pour se réinsérer dans le courant de l'existence quotidienne.

Il recommençait à vivre, mais il n'était pas certain d'en avoir envie. Pas après avoir passé deux longues années à se mettre en accord avec lui-même en vue de ses Adieux et de son Départ triomphal. Et tandis qu'il sentait son esprit se dégourdir, réactivant des connexions cérébrales qu'il n'avait pas eu l'occasion d'employer depuis ses premiers pas sur l'Ellipse, il ressentait de la tristesse à l'idée qu'il avait été *prêt*-et qu'il l'était un peu moins à chaque seconde.

« À quel genre de tests avez-vous procédé ? » s'enquit-il.

Lovish se lança dans une explication technique que Dinietr eut toutes les peines du monde à suivre en dépit de sa brièveté. Il en ressortait que le réseau continuait à transmettre les signaux qu'on lui

confiait *manuellement,* et qu'aucun des biords débranchés de la toile n'avait daigné se remettre à fonctionner lorsqu'on y avait installé un système d'exploitation autonome.

« La toile est en état de marche, conclut-il en martelant chaque syllabe comme s'il voulait lui-même s'en convaincre. L'ennui, c'est que nous n'aurons aucun moyen de l'utiliser tant que les biords seront en panne. »

Dinietr secoua la tête, déçu de rencontrer si peu d'ouverture d'esprit chez un de ses confrères. Ne lui avait-on donc pas appris à penser de manière globale pendant ses études ? Ce n'était pas pour rien que le go était au programme des trois premières années de bio-informatique ; il était reconnu depuis longtemps que la pratique de ce jeu, apport majeur des colons japonais à la culture heyolle, rendait plus sensible à l'appréhension d'un système complexe comme un tout, et non comme un assemblage d'éléments.

« Alors vous savez bien qu'on ne peut pas dissocier les biords et la toile – parce qu'ils constituent un réseau, précisément. Un réseau de type fractal, où des structures identiques se répètent périodiquement à différentes échelles. Bien sûr, il est possible, en théorie, de faire fonctionner un biord de manière autonome, mais je ne crois pas que quelqu'un l'ait jamais tenté sur Heyokan… avant vous, du moins. » Il fronça les sourcils. « Quel système avez-vous employé, au fait ?

— Nous avions en stock une persona compatible avec le cycle d'échanges chimio-électriques des complexes neuronaux que nous voulions tester. Malheureusement, nous l'avons perdue dans l'opération car le support d'origine – un encéphale animal – a commencé à se dégrader au bout de quelques utilisations. »

En écoutant parler Lovish, Dinietr ne tarda pas à acquérir la certitude que les essais avaient été pratiqués en suivant les protocoles les plus rigoureux. Le bio-informaticien manquait peut-être de vision d'ensemble, mais on pouvait apparemment lui faire confiance pour prendre soin des détails, y compris les plus infimes ; peu de gens auraient pensé qu'il suffisait d'une pile électrique et d'un interrupteur pour stimuler les canaux de communication constituant la toile. Il ne manquait plus à son esprit agile et astucieux qu'un petit saut quantique pour qu'il devienne un maître dans sa spécialité – et peut-être cette énigmatique affaire allait-elle lui donner l'occasion de l'accomplir. Dinietr, en tout cas, se promit de l'y aider si l'occasion lui en était donnée.

« Vous pensez toujours que c'est le réseau dans son ensemble qui est en cause ? interrogea finalement Lovish d'un air narquois.

— Plus que jamais. Vous êtes d'accord qu'on peut le considérer

comme un biord d'une taille démesurée, un immense cerveau artificiel où l'information associative qui circule a au moins autant d'importance que celle qui se trouve inscrite physiquement dans la mémoire ? » Le bio-informaticien acquiesça. « Comme les biords, il est essentiellement de nature biologique – et par la vertu des excellentes interfaces biomech dont la Terre nous envoie des quantités par chaque vaisseau, les fibres optiques et les faisceaux satellites eux-mêmes adoptent le comportement d'axones et de dendrites… » Dinietr baissa la voix. « Je suis désolé de vous décevoir, mais les transmissions que vous avez constatées ne sont vraisemblablement rien d'autre que des réflexes, analogues aux mouvements d'une patte de twière électrocutée. Et vous auriez obtenu un résultat analogue si vous vous étiez livré à cette expérience avec un biord. »

Thiermyk choisit cet instant pour manifester son impatience et celle de ses compagnons.

« Avez-vous une idée de la manière de remédier à cette situation ? »

Dinietr jeta un nouveau coup d'œil perplexe à l'étrange tableau, avant d'adresser un sourire candide au responsable. Il ignorait encore comment il allait s'y prendre, mais il avait la certitude qu'il triompherait de cette ultime épreuve.

« C'est au cœur du problème qu'il faut chercher sa solution, répondit-il énigmatiquement. Mais mieux vaut ne pas avoir peur de se salir les mains… »

Du sang et du liquide céphalorachidien tachant le devant de sa blouse et ses manches jusqu'au coude, Dinietr était fort occupé à autopsier l'un des biords extraits du réseau lorsque Thiermyk entra dans le laboratoire en compagnie de Lorian et d'Ussella. Cela lui fit un choc de la revoir, mais il réussit à n'en rien montrer, car il s'était préparé à cet instant dès qu'il avait accepté de suivre Farrel.

Il nota que ses visiteurs portaient tous trois des tenues « neutres », en ce sens qu'elles étaient par convention dénuées de sens : pantalons larges et chemises flottantes, le tout de couleur beige.

« Tu as choisi ton moment, à ce que je vois, lança-t-il au Superviseur sans cesser de jouer du bistouri. Bonjour, Usse, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Désolé d'avoir manqué le rendez-vous.

— Oh, ce n'est que partie remise », répondit-elle par réflexe avant de baisser les yeux lorsqu'elle se rendit compte de *quel* rendez-vous il voulait parler.

Elle n'avait jamais apprécié l'humour noir.

Lorian s’approcha de la paillasse, et sa narine gauche se souleva de dégoût à la vue de la masse gris-rose fendue en deux qui avait constitué l’unité centrale d’un biord.

« As-tu trouvé quelque chose ? interrogea-t-il.

— Rien du tout pour l’instant, répondit Dinietr d’une voix parfaitement neutre. Ce que j’ai vu de la structure de ce complexe neuronal est tout à fait normal.

— Dans ce cas, pourquoi n’a-t-il pas fonctionné quand on lui a fourni une persona ?

— Sans doute à cause d’une incompatibilité entre celle-ci et l’organisation profonde du bioprocesseur. Je n’en suis pas encore certain, mais j’ai bien l’impression que le réseau d’Heyokan a en quelque sorte *muté* en cours de route.

— Si c’est le cas, une analyse de son ADN devrait nous en apporter la preuve », intervint Ussella.

Dinietr n’avait pas le cœur de lui rendre le sourire ridé qu’elle lui adressait, car il sentait bien au fond de lui-même qu’il l’aimait toujours, en un sens, mais pour cette même raison il se força à adoucir son expression avant de répondre : « Sauf si cette mutation n’est pas génétique. »

Lorian haussa un sourcil, tandis qu’Ussella levait au ciel des yeux agacés et incrédules.

« Une mutation ne touche-elle pas le génome par définition ? demanda Thiermyk, perplexe.

— Le sens premier du terme est changement, rappela Loriân. Il n’y a qu’en biologie… » Il fit claquer sa langue. « C’est bien à une créature vivante que nous avons affaire, n’est-ce pas, Dini ?

Dinietr se serait bien passé d’entendre à nouveau ce diminutif qu’il avait toujours détesté.

« Pas tout à fait. Il est délicat de tracer une limite entre ce qui est vivant et ce qui ne l’est pas, mais si l’on y parvient un jour, je te parie qu’elle traversera le réseau en son milieu… métaphoriquement parlant. »

Lorian fit la grimace. « Tu sais bien que j’ai horreur des métaphores. »

Dans sa bouche, cette phrase sonnait comme une menace, et Dinietr comprit en une fraction de seconde que ce n’était pas de gaieté de cœur – et encore moins pour lui gâcher sa mort après lui avoir empoisonné la vie – que le Superviseur l’avait envoyé chercher sur

l'Ellipse. Si cela n'avait tenu qu'à lui, sans doute Lorian l'aurait-il laissé se coucher dans sa tombe pour y fermer les yeux à jamais.

Parce qu'il craignait toujours que Dinietr ne lui prenne Ussella.

l'été et le chaud soleil d'Heyokan haut dans le ciel – la plage de Sirkhendaïm à l'ombre des palmes sombres des buyez – Ussella sortant de l'eau son maillot lui collant à la peau – courant vers deux adolescents debout face à face prêts à se battre – pour elle

Dinietr découvrit qu'il s'était mis à cligner des yeux, comme en cet après-midi lointain où Ussella avait fait son choix. Le souvenir avait été si intense, si réel, qu'il en demeurait ébranlé. Les choses auraient-elle été différentes si c'était Lorian qui avait eu le poing levé, et non lui, lorsqu'elle les avait rejoints ?

« Alors, parlons concrètement, dit-il d'une voix ferme, presque cassante. Le réseau constitue un gigantesque système nerveux, capable de se développer, mais non de se reproduire. Considéré dans son ensemble, il peut paraître immortel – à condition d'admettre qu'il est vivant. Les faisceaux d'axones longs de milliers de kilomètres qui courent sous la surface d'Heyokan sont ceux-là mêmes que nos ancêtres ont fait pousser voici des siècles. » Il prit à deux mains l'unité centrale du biord, qui devait bien peser trois ou quatre kilos, et souleva cette masse d'apparence spongieuse, qu'il avait commencé à fendre en deux par le milieu. « Ceci n'est qu'un composant plus sophistiqué du réseau, conçu pour fonctionner en synergie avec d'autres unités cognitives d'une nature similaire. Beaucoup de gens ont tendance à considérer un biord comme un cerveau artificiel, mais ce n'est qu'un genre de processeur organique. Lorsque je parle de mutation, je veux dire que l'architecture de ce processeur a changé, et peut-être celle du réseau dans son ensemble, puisque les mêmes structures réapparaissent à des échelles différentes en raison de sa nature fractale. »

Il avait l'impression que sa démonstration manquait un peu de clarté, mais après tout, à l'heure qu'il était, il aurait dû s'agenouiller devant sa tombe, entouré de tous ses amis, et se mettre à réciter les Adieux qu'il avait préparés sur l'Ellipse. On ne pouvait pas trop en demander à un mort en sursis.

« Ça expliquerait en tout cas l'échec de la persona, dit Lorian en hochant la tête. Pas de problème, tu restes le meilleur dans ta spécialité… Jusqu'à preuve du contraire », ajouta-t-il avec un sourire de défi, confirmant une nouvelle fois qu'il était incapable de se fendre

d'un compliment sans le faire suivre aussitôt d'une pique.

Dinietr reposa délicatement le complexe neuronal défunt sur la paillasse. « J'aurais besoin d'un assistant. Peux-tu demander à Farrel de venir me donner un coup de main ? »

Ussella ne laissa pas à Lorian le temps de répondre. « Il faut que je parle à Dinietr. En privé. »

Le Superviseur lui adressa un regard interrogateur, puis sortit sans un mot, entraînant Thiermyk dans son sillage.

« Que se passe-t-il ? » interrogea Dinietr dès que la porte du laboratoire se fut refermée.

Il n'avait pas vu Ussella aussi grave depuis le jour du choix sur la plage de Sirkhendaïm. Mais cette fois-ci, elle ne baissa pas les yeux avant d'annoncer d'une voix impersonnelle : « Farrel est passé me voir tout à l'heure. Il te fait dire qu'il est parti sur l'Ellipse. »

Une demi-heure plus tard, Dinietr avait terminé l'autopsie sans rien découvrir d'anormal. Il lui semblait bien que la structure de certains agrégats de neurones possédait quelque chose d'inhabituel, mais il était peu probable qu'une modification aussi infime, même répercutée à l'échelle du réseau, puisse être à l'origine de la panne généralisée de celui-ci. Par acquit de conscience, il avait toutefois effectué un certain nombre de prélèvements, qu'il pensait confier à Ussella pour examen. Bien qu'avant tout généticienne, elle avait également de solides connaissances en neurologie, et les cellules nerveuses d'un biord n'étaient pas très différentes de celles d'un être humain.

Lovish arriva sur ces entrefaites. Il s'était lui aussi changé, pour enfiler une tenue neutre par-dessus laquelle il avait passé une blouse immaculée.

« *Moost* Lorian m'a dit que vous aviez besoin d'un assistant, dit-il en lorgnant sur le complexe neuronal taillé en pièces. Joli travail. Vous avez trouvé quelque chose ? »

Dinietr lui résuma ce qu'il avait appris, tout en rangeant les morceaux du biord disséqué dans des sacs hermétiques. Et tandis qu'il parlait, il découvrit que toute cette affaire en était arrivée à l'intéresser. Jusque-là, il s'était comporté en professionnel : il exécutait un travail qu'on lui avait confié, point à la ligne. Mais à présent… Pas de problème, il ressentait bien à l'arrière de la conscience le frémissement qui allait de pair avec l'éveil de la curiosité.

« Pour commencer, tu vas porter ces prélèvements à *Maïs* Ussella,

enchaîna-t-il, passant spontanément au tutoiement qui était la règle entre collaborateurs. Je compte sur elle pour leur faire subir le grand jeu. Qu'elle invente au besoin de nouveaux tests. Je veux connaître toutes les particularités de ces cellules et de leur organisation.

— Ça risque de lui prendre un certain temps.

— C'est pourquoi tu n'attendras pas les résultats. Dès que tu auras livré les prélèvements, tu fileras chez *Glomberto J. F.* et tu lui loueras un multimètre traceur. Dis-lÿi de mettre la note sur le compte de Lorian. Puis tu Reviendras ici. Rendez-vous à vingt heures.

— Pas de problème, assura Lovish. J'ai hâte de savoir ce que tu comptes faire de cet appareil, ajouta-t-il avec un sourire.

— Avec de la chance, localiser la source du problème. »

Son collègue parti, Dinietr ôta sa blouse et enfila le manteau gris à col noir qu'on lui avait prêté à sa demande. Ce vêtement signifiant que son porteur ne désirait pas qu'on lui adresse la parole le protégea des questions inopportunes – mais non des regards intrigués – pendant le trajet jusqu'à l'Université, dont les bâtiments aux pignons contournés se dressaient sur un petit plateau au nord-ouest du centre ville. En raison de la situation, il eut toutes les peines du monde à trouver quelqu'un pour lui ouvrir la bibliothèque, mais il localisa si rapidement les informations dont il avait besoin qu'il en oublia ce fâcheux contretemps.

Ensuite, il passa une bonne heure dans la salle déserte, à effectuer des calculs à l'aide d'un boulier. Mais il eut beau retourner le problème en tous sens, il ne parvint à aucun résultat correspondant à ce qu'il cherchait. Toutes les dates qu'il obtenait lui paraissaient dénuées de sens. Il finit par renoncer et quitta la bibliothèque avec un goût amer au fond de la gorge, obsédé par la sensation d'être passé à côté d'un détail crucial.

Lovish, arrivé en avance, en avait profité pour installer le multimètre, le connectant à la chaîne de biords du laboratoire. Dinietr félicita le jeune homme après avoir vérifié les branchements.

« L'intérêt de cet appareil, dit-il en mettant le multimètre sous tension, est sa sensibilité aux manifestations relatives aux forces fondamentales de l'Univers. Il n'y a que la gravité qu'il ne puisse mesurer, pour des raisons évidentes. Si nous envoyons un signal à l'aide d'un des biords, il le suivra à la trace à travers le réseau, nous permettant ainsi d'en reconstituer le trajet.

— Le problème, c'est que les biords ne sont plus en état d'envoyer le moindre signal, rappela Lovish.

— C’est justement la première chose que le multimètre devrait nous permettre de vérifier. »

L’opération, très simple, consistait à poser la main sur la zone sensible d’un complexe neuronal – ce qui déclenchait en temps normal la procédure d’éveil du terminal –, puis à étudier les relevés. Les yeux de Lovish s’arrondirent sous l’effet de la surprise lorsqu’il vit Dinietr sortir son boulier.

« Tu sais t’en servir ?

— Bien sûr. De mon temps, c’était au programme de première année. Tout comme le go, d’ailleurs. Tu devrais t’y mettre, d’ailleurs.

— À me servir d’un boulier ou à jouer au go ?

— Les deux. »

Lovish lui lança un regard soupçonneux. « Pourquoi es-tu parti sur l’Ellipse ? interrogea-t-il à brûle-pourpoint.

— Parce que je voulais mourir, répondit Dinietr. Je me sentais inutile. Vide. Ça ne s’explique pas. J’espère que tu ne connaîtras jamais ça. »

Il venait tout juste de finir ses calculs lorsqu’Ussella arriva avec les résultats des analyses. Elle s’était changée, mais il n’obtint qu’un florilège de codes contradictoires quand il voulut déchiffrer sa tenue. Une fois de plus, elle n’était sortie de sa neutralité que pour mieux brouiller les cartes sous une avalanche d’informations. Elle avait toujours mis un point d’honneur à se montrer insaisissable, et Dinietr se demandait parfois à quoi pouvait bien ressembler sa relation avec Lorian. Celui-ci n’était pas du genre à accepter qu’on lui glisse entre les mains. Mais s’ils étaient toujours ensemble près de trente ans plus tard, cela ne signifiait-il pas précisément qu’il avait su la retenir ?

« Tu avais raison, annonça-t-elle d’emblée. Les ganglions composés de neurones qui t’intriguaient remplissent tous la même fonction : ce sont des interrupteurs. Et tous sont en position ouverte, évidemment. » Elle dévisagea Dinietr avec une expression égarée qu’il ne lui avait jamais vue. « Tu crois vraiment qu’il y a de ces structures partout dans le réseau ? »

Il flatta le multimètre d’une tape comme s’il s’agissait d’un animal familier, puis désigna le boulier et les feuilles couvertes de chiffres posées sur la paillasse.

« Je viens même d’en obtenir la preuve. Qu’est-ce qui déclenche le changement d’état de ces interrupteurs ?

— Le taux de cristine. »

Il s’agissait d’un neuromodulateur spécifique au réseau, dont l’effet se rapprochait de celui de la dopamine. Sa production, quoique régulée par les cellules nerveuses elles-mêmes, était dévolue à des glandes le plus souvent groupées à proximité d’un nœud neuronal important.

« Est-il trop haut ou trop bas ?

— Beaucoup trop bas.

— Ces interrupteurs se refermeraient-ils s’il remontait ? interrogea Lovish, qui n’avait pas perdu un mot de la conversation.

— Je ne vois pas ce qui pourrait les en empêcher, répondit Ussella.

— Peut-être ce qui a fait baisser la cristine », suggéra Dinietr.

Deux paires d’yeux se tournèrent vers lui.

« Tu as une idée de ce que ça pourrait être ? demanda la jolie vieille dame qui avait été une ravissante jeune fille.

— Peut-être. Si j’en crois les relevés du multimètre, et si je ne me suis pas trompé dans mes calculs, tous les signaux que nous avons envoyés se sont perdus dans le dédale du réseau. Ces interrupteurs neuronaux que tu as observés arrivent à point pour nous fournir une explication. Ils doivent être disposés de manière à ce que tout paquet de données circulant sur la toile soit obligé de passer par l’un d’eux avant de parvenir à destination. S’il le trouve ouvert, l’influx se dissipe au lieu de poursuivre sa route. Voilà pourquoi le réseau ne fonctionne plus -parce qu’aucun signal ne peut plus atteindre son but.

— Tu oublies les tests que j’ai effectués, l’interrompit Lovish. J’ai tout de même obtenu des transmissions sur plus de cent kilomètres ! »

Dinietr haussa les épaules. Il avait hâte d’en finir avec cette affaire pour aller se coucher…

Le cours de ses pensées marqua une hésitation, tandis qu’il vacillait, l’espace d’une trop longue fraction de seconde, au bord de l’abîme obscur ouvert dans ses souvenirs…

Pour aller se coucher *dans la tombe.*

Comment avait-il pu l’oublier ?

« Les axones et leurs dendrites sont des prolongements des cellules nerveuses, répondit-il, luttant contre l’impression de dépersonnalisation qui s’était emparée de lui. Il ne peut donc y avoir d’interrupteurs à l’intérieur, puisque ceux-ci sont composés de *plusieurs* neurones. Seulement, si tu veux orienter ton signal, il faut qu’il passe par des structures plus complexes – qui, elles, sont piégées. »

Rarement silence plus lourd avait suivi l'une de ses phrases.

« Tu as dit *piégées* ? » insista Ussella, et il y avait dans son regard ce même effarement que le jour du choix quand il s'était tourné vers elle, un rictus aux lèvres.

Mais cette fois, ce n'était pas *lui* qui suscitait cette émotion.

« Oui. Seul un acte de malveillance peut expliquer l'ensemble des phénomènes que nous avons observés. *On* a décidé de rendre le réseau inutilisable à une date donnée.

— Pourquoi quelqu'un ferait-il un truc pareil ? s'écria Lovish d'une voix plus aiguë que d'habitude.

— Je pensais que la date nous le dirait peut-être, mais elle ne semble correspondre à rien, quel que soit le calendrier employé. Si elle possède un sens quelconque, il m'échappe.

— On aurait donc volontairement suscité l'apparition de ces interrupteurs, puis déclenché leur ouverture en faisant baisser le taux de cristine global du réseau… » récapitula Ussella, qui n'était pas femme à se laisser submerger par ses émotions. « Mais comment ?

— Là, tu m'en demandes trop. Je suppose qu'on a agi d'une manière ou d'une autre sur les glandes qui la sécrètent. Il est aussi possible que ce soit le réseau lui-même qui ait réclamé la baisse du taux le moment venu… Ce n'est pas très important. Nous n'avons pas besoin de connaître le mécanisme précis du phénomène pour ramener la cristine à un niveau où les interrupteurs se refermeront. » Il adressa à Ussella son plus charmant sourire. « Et si tu te demandes pourquoi Lovish est tout pâle, c'est parce qu'il vient de comprendre à quoi il va passer les prochaines heures. »

Le groupe de glandes productrices de cristine le plus proche se trouvait à l'est de Faye, sur un petit plateau coincé entre l'océan et les premiers contreforts de la chaîne côtière. Il n'y avait pas de route pour s'y rendre, pas même un chemin, mais le trajet était l'affaire de quelques minutes à peine par la voie des airs, et point n'était besoin de chercher un pilote car Lovish, qui participait de temps à autre à des rallyes aériens, possédait une grande habitude des commandes manuelles.

Alors que les organes du réseau étaient en général à l'abri, enterrés ou protégés par de solides constructions, les glandes produisant la cristine se trouvaient à l'air libre car elles avaient besoin de lumière solaire pour effectuer la synthèse de cette substance. Elles se présentaient sous la forme de poches flasques de trois à six mètres de

long à demi remplies de nodules oblongs que l'on pouvait sentir à travers la peau grise. Il y en avait une quinzaine éparpillées dans une cuvette tapissée de lichens, de mousses et d'une herbe courte aux reflets bleutés. À quelques pas de là, le plateau s'interrompait brutalement sur des falaises crayeuses plongeant droit dans l'océan, un millier de pieds plus bas.

Dinietr s'agenouilla près de l'une des glandes et entreprit de la palper avec des gestes précis. Soulevant l'un des côtés du sac de peau rêche, il révéla le Faisceau fibreux de la connexion au réseau qui s'enfonçait tout droit dans la terre grise. Tout était normal de ce côté-là. Bien qu'il n'en ait pas fait part à ses compagnons afin de ne pas les inquiéter, il craignait que les glandes n'aient été physiquement coupées du reste du réseau, ce qui n'aurait pas manqué de poser des problèmes supplémentaires.

« À toi, Lovish, dit-il en se redressant. Bon courage. »

Son collègue ouvrit la sacoche qu'il portait en bandoulière pour en tirer une grosse seringue, un jeu d'aiguilles acérées d'un bon demi-pouce de diamètre et plusieurs boîtes rouges contenant chacune vingt ampoules d'une hormone qui possédait la propriété de stimuler la synthèse de la cristine. Il disposa le tout sur une serviette propre, puis entreprit patiemment d'injecter une dose à chacune des glandes.

Dinietr et Ussella ne pouvaient lui être d'aucune aide car il fallait la force intacte d'un homme dans la force de l'âge pour réussir à percer la peau gris-rose aussi résistante que celle d'un omballe chevelu. Après être restés à regarder comment Lovish s'en tirait, ils décidèrent d'aller se promener au bord de la falaise, face aux flots écumants que le soleil couchant teintait de mauve.

« Tu crois que ça va marcher ? » interrogea-t-elle au bout d'un moment.

Il désigna Faye, dont les lumières s'éclairaient une à une dans le crépuscule venteux. « Nous ne devrions pas tarder à être fixés. Le taux de cristine est déjà en train de remonter ; tout dépend à quel niveau se situe le seuil critique. Cela dit, l'activation de ces glandes ne réveillera qu'une petite partie du réseau.

— Sauf si les synapses se mettent elles aussi à produire de la cristine.

— Le problème, c'est qu'elles ne sont pas très douées pour ça. Demande-leur de sécréter de la pseudo-noradré-naline ou de l'homéosérotonine, et elles en inonderont la toile, mais ce neuromodulateur leur pose un problème, sans doute parce que les neurones originels bricolés pour obtenir le réseau ne produisaient

aucune substance analogue.

— Je croyais que la cristine était voisine de la dopa-mine…

— Leurs effets sont grossièrement superposables, mais leur composition n'a pas grand-chose à voir. »

Il s'apprêtait à poursuivre son explication, quand la subite sensation que quelque chose venait de changer dans son environnement immédiat le retint. Il regarda autour de lui sans rien remarquer – puis son regard rencontra celui d'Ussella, et il comprit que c'était *en elle* qu'avait eu lieu le changement.

« Est-ce à cause de moi que tu es parti sur l'Ellipse ? » demanda-t-elle très vite, comme si elle se débarrassait d'une corvée devant laquelle elle ne pouvait se dérober.

Supposant qu'elle lui poserait cette question à un moment ou à un autre, il avait préparé une réponse, mais celle-ci ne lui semblait soudain plus convenir. Parce que la situation avait changé, elle aussi, et qu'il était encore le seul à le savoir.

« Non. Je suis parti parce que j'étais seul.

— Mais si tu étais seul, c'était bien à cause de moi ? Parce que je t'ai préféré Lorian ? »

L'instant des grandes vérités était apparemment venu, et il ne parvenait pas à ressentir autre chose que de l'indifférence. Il haussa les épaules avant de répondre : « C'est ce que j'ai longtemps cru, mais ce n'est pas vrai. J'ai compris sur l'Ellipse la vraie raison pour laquelle je n'ai jamais eu de relation durable… J'avais peur de ma propre violence. Ce fameux jour, sur la plage, j'aurais *frappé* Lorian si tu n'étais pas arrivée. Je ne voulais pas que ça se reproduise – et je ne voulais surtout pas transmettre *ça* à mes enfants.

— Tu n'es pas plus violent que quiconque. Il avait dépassé les bornes… » Elle hésita. « Il l'a admis. »

Sidéré que Lorian ait reconnu, une fois dans sa vie, qu'il avait peut-être commis une vague erreur, Dinietr dut accomplir un effort pour trouver quelque chose à répondre. « Pourtant, c'est lui que tu as choisi.

— Mon choix était déjà fait. Depuis des semaines. Mais je ne m'en étais pas rendu compte.

— Alors, mon poing levé a servi de détonateur… »

Ussella secoua la tête, une lueur amusée au fond de ses yeux pers. « Non, c'est juste qu'en maillot de bain, Lorian m'a paru nettement plus séduisant que toi… » Elle hésita. « Non, pas séduisant – *excitant,*

corrigea-t-elle, un léger sourire rêveur aux lèvres. Je suis désolée, ce genre de choses est viscéral ; ça ne se commande pas. »

Dinietr jugea inutile de lui faire remarquer que c'était elle qui donnait désormais dans l'humour noir.

Ils continuèrent à marcher un instant en silence au bord de l'abîme avec une aisance qui dénotait leur insensibilité au vertige. Le vent se faisait plus vif – un vent chargé d'embruns malgré l'altitude. Une tempête se préparait, quelque part au large, vers l'archipel des Salamanques, ou peut-être au-delà, dans le vaste océan qui s'étendait, vierge d'îles, jusqu'à la calotte polaire sud.

Alerté par une brutale variation dans la qualité de la lumière, Dinietr tourna le regard en direction de Faye, et ses lèvres laissèrent échapper un juron qui aurait semblé obscène n'importe où sur la planète à la vue de l'horloge holographique qui venait de réapparaître au-dessus de la ville, preuve irréfutable qu'une partie au moins du réseau avait recommencé à fonctionner.

Une fois la toile remise en état, il ne fut pas difficile de remonter jusqu'à l'origine du problème – d'autant que tous les bio-informaticiens de la planète s'étaient mis à la chercher à peine les injections d'hormones terminées. Au bout de quelques dizaines de minute à peine, l'un d'eux s'aperçut que le taux de cristine avait recommencé à baisser dans toute la région des OpidII, sur la côte nord-est du continent. Dès lors, ce n'était plus qu'une question de temps, comme le prouva trois heures plus tard un technicien de Xomoy en mettant au jour un objet tout à fait inattendu : une très ancienne horloge électronique atomique au rubidium qui indiquait la date du premier janvier 3001.

Dinietr se trouvait dans un salon public en compagnie de Lorian et d'Ussella quand la nouvelle lui parvint, apportée par un Lovish surexcité.

« Je croyais que tu avais passé en revue tous les calendriers terriens ? s'étonna Lorian en se tournant vers Dinietr.

— Je ne suis pas un expert. J'ai pu en omettre un. Cela dit, 3001 ne me paraît pas une date *crédible.*

— Pourquoi donc ? s'enquit Lovish.

— Parce que, selon la chronologie la plus couramment employée sur la Terre d'avant l'Expansion, nous sommes au milieu de l'année 3034. Les deux dates sont trop proches. Ou alors… » Dinietr plissa les yeux d'un air rusé. « Tu m'as bien dit que l'horloge était très

ancienne ?

— Oui, affirma son collègue.

— Assez ancienne pour être venue de la Terre à bord d'un des premiers vaisseaux, quand nos ancêtres ne savaient pas encore fabriquer ce genre de matériel ?

— Eh bien, je ne l'ai pas vue, mais il paraît que toutes les inscriptions qu'elle porte sont en une langue terrienne dont aucun locuteur n'a jamais posé le pied sur Heyokan – de l'*onglet,* je crois. » Lovish fronça les sourcils. « C'est important ?

— Disons que ça permettrait d'expliquer le décalage. À cause de la contraction temporelle. Si cette horloge a voyagé à des vitesses voisines de celle de la lumière, rien d'étonnant à ce qu'elle retarde de près de trente-cinq années terrestres, vu que c'est à peu près le déficit de temps entre la Terre et Heyokan. Seulement, ça n'aurait rien coûté de la remettre à la bonne date. À moins que… Imaginons que tout ceci soit arrivé accidentellement, à la suite de la conjonction de facteurs qui n'ont au départ rien à voir les uns avec les autres. On pourrait par exemple supposer que les interrupteurs neuronaux sont apparus spontanément, pour répondre à des besoins précis du réseau.

— En tout cas, intervint Lovish, j'ai l'impression qu'une gestion habile du taux de cristine devrait permettre d'optimiser le fonctionnement de tout le système. Il faudrait juste modifier l'implantation des glandes productrices, afin de pouvoir agir localement sur l'état des interrupteurs. Bien sur, l'idéal serait de trouver un moyen de faire sécréter aux cellules leur propre cristine…

— Tout ça ne nous dit pas qui a piégé le réseau », fit remarquer Lorian d'une voix agacée.

Bien que son animosité à l'égard de son ancien rival ait beaucoup décru au cours des dernières heures, Dinietr ne put s'empêcher de savourer le moment de triomphe qui s'annonçait.

« À mon avis, personne. J'aurais plutôt tendance à croire que c'est une erreur de conception, alliée à une mutation imprévisible du réseau, qui est à l'origine de cette panne. Nous avons déjà vu en quoi consiste la mutation, enchaîna-t-il sans laisser à ses interlocuteurs le temps de réagir. Voyons à présent l'erreur de conception. Cette horloge se trouvait à Xomoy, dans la région des OpidII – ça ne vous dit rien ? »

Ussella fut la première à comprendre où il voulait en venir : « Les christaniens ?

— Qui d'autre, sur Heyokan, aurait pu accorder de l'importance à

cette ancienne chronologie terrienne ?

— Impossible, décréta Lorian, qui avait décidément envie de se faire contredire ce jour-là. Dois-je te rappeler que la panne du réseau a causé plusieurs centaines de victimes ? Jamais un christanien n'aurait accompli un acte susceptible de déboucher sur la mort d'un être humain.

— Justement, se contenta de répondre Dinietr. Si ce sont bien des christaniens qui ont branché cette horloge sur le réseau, nous pouvons être certains qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions. Peut-être voulaient-ils simplement perpétuer le souvenir d'une ère révolue, rappeler que leur communauté avait vécu sur ce monde… Et pour cela, quel meilleur moment que le début du quatrième millénaire de *leur ère* ? Alors, voyant leurs enfants renoncer à leur mode de vie et de pensée pour se fondre dans la culture globale heyolle, ils ont préparé quelque chose pour la date en question. Mais le réseau a muté entretemps, et les signaux envoyés par l'horloge, ou par les ganglions qui y étaient reliés, ont eu pour conséquence accidentelle de mettre en sommeil les glandes productrices de cristine… Tout ceci est au conditionnel, bien sûr.

— Eh bien, commenta Lovish, s'ils voulaient nous rappeler leur existence, c'est réussi ! »

Dinietr ne repartit pas sur l' Ellipse pour boucler son périple. La tombe dans le petit cimetière des collines ne lui paraissait plus aussi attirante. À ceux – rares, il est vrai – qui s'offusquèrent de cette entorse à la coutume, il rappela qu'il n'avait pas demandé *qu'on vienne le chercher sur la route, ni qu'on le ramène à une vie à laquelle il venait de passer deux années à renoncer. D'ailleurs, souligna-t-il, rien n'obligeait les Marcheurs à mourir une fois arrivés à destination, même si tous avaient choisi jusqu'ici de se coucher dans la fosse creusée à leur intention.*

Il vécut donc et, deux ans plus tard, ce fut lui qui alla attendre Farrel quelques milles avant le cimetière pour le persuader de vivre à son tour.

L'histoire ne dit pas s'il y réussit.

ONDE DE CHOC

Gregoty Benford

Sagesse cachée et trésor invisible, à quoi servent-ils l'un et l'autre ?

L'Ecclésiastique, 20-30

« Votre ambition ? » Le Surveillant haussa un sourcil.

Elle ne s'était pas attendue à cette question. « Eh bien, euh… traduire. Apprendre. » Elle-même trouva sa réponse boiteuse ; de son côté, il fronça les sourcils d'un air dédaigneux : il s'était attendu à ce qu'elle perde ses moyens. *Bon, montrons plus d'assurance.* « Particulièrement, si je puis me permettre, au contact du Composite Sagittaire. »

Là, le visage anguleux du Surveillant trahit sa surprise ; il se reprit promptement en faisant la moue. « Vous abordez un problème qui remonte à la nuit des temps. En tant que Novice, vous n'espérez tout de même pas réaliser une avancée significative dans un domaine aussi réputé pour sa complexité.

— Et pourquoi pas ? rétorqua-t-elle, cassante. En raison même du volume de documentation existant…

— Il y a des siècles que nous diligentons des enquêtes on ne peut plus sérieuses sur le Composite Sagittaire sans découvrir grand-chose. Il compte parmi les plus éminents représentants de l'information Intellisciente ; il mérite tout de même autre chose que nos farfouillages approximatifs.

— N'empêche, j'aimerais quand même tenter ma chance. »

Tous savaient pertinemment qu'aux termes de la tradition en vigueur à la Bibliothèque, les Bibliothécaires impétrants avaient le droit de choisir leur premier sujet d'étude. La plupart s'en remettaient docilement à la *doxa* dominante : ils jetaient leur dévolu sur un Message mineur émanant d'une quelconque Civilisation de Type I qui faisait tout juste son entrée sur la scène galactique. Il aurait été par trop téméraire de s'attaquer à une grande question. Toutefois, la suffisance qui perçait dans le regard hautain du Surveillant réveillait en elle une aspiration ancienne.

Il émit un petit reniflement. « Très bien. Dans ce cas, je veux un rapport hebdomadaire.

— Tous mes remerciements. »

Ruth Angle quitta le bureau du Surveillant en lissant sa toge ornementée dans la plus stricte tradition des Novices ; c'était un réflexe apaisant dont elle n'arrivait pas à se défaire. Avec sa grande gueule, elle s'était encore fourrée dans le pétrin ; et cette fois elle ne voyait pas d'issue. Sauf à retourner solliciter les conseils du Surveillant et se contenter d'un Message plus abordable, dont elle n'aurait pas de mal à se sortir.

Ça, pas question ! Les sveltes piliers d'albâtre cannelés du Centrex lui remirent en mémoire la grandeur de toute l'entreprise, et sa résolution s'en trouva raffermie.

Rares, en cette veille de Quatrième Millénaire, étaient en effet les sites aussi augustes que la Bibliothèque. Depuis la détection des premiers signaux issus d'autres civilisations galactiques, près de mille ans plus tôt, jamais l'humanité n'avait été confrontée à plus noble tâche que l'étude d'un aussi vaste corpus.

Petit à petit, la Bibliothèque proprement dite avait développé une certaine ressemblance avec son contenu : elle était énorme, sans âge et mystérieuse à force de profondeurs obscures. Dans le grandiose panthéon consacré aux représentations à l'identique des légendaires Interlocuteurs, lequel donnait sur l'esplanade du Séminaire, était disposé le bloc de basalte que tout un chacun révérait : la pierre de Rosette, symbole de ce vers quoi tous tendaient. Certes, ce n'était qu'une fonctionnalisation simple, linéaire, de trois langues humaines, mais elle n'en tendit pas moins une paume tremblante vers sa surface aussi dure que réfrigérante, dont le contact la fit tressaillir d'excitation.

Seule la légèreté de ses propres pas lui conférait un peu d'allant, en s'opposant à l'atmosphère oppressante de ces hautes salles voûtées peuplées d'ombres. Des scribes circulaient, silencieux, entre les palissades, dans un froufrou de robes violettes.

Ruth était descendue d'orbite lunaire basse la veille, par le funiculaire rotatif, heureuse de retrouver les dômes amples et l'indulgente gravité de Luna. C'était là qu'avaient pris place les premiers degrés de son noviciat, suivis par les deux années obligatoires sur Terre qui complétaient la formation. Les Conseillers préférant surveiller de près ceux qui dirigeaient la Bibliothèque ; on devait achever ses études dans ce point focal grouillant d'activité qu'était l'Australie, entre houle écumante et plages de sable fauve. Tout en avançant d'un pas élastique, caractéristique de qui s'accoutume encore à la gravité, Ruth admira, au loin, les flancs ivoire des cratères.

Sagittaire, tu n'as qu'à bien te tenir !

Son rendez-vous suivant, le plus important, devait la mettre en présence du Premier Neutre. Elle respecta le protocole habituel, qui consistait à s'adresser préalablement à un certain nombre de sous-fifres, avant d'être introduite auprès de Siloh, un Neutre à l'épiderme sans aspérité qui, de toute évidence, n'avait jamais appris à sourire. À moins que, au tréfonds de leurs cellules, cela ne fasse partie de leur lot ? Les Neutres devaient procéder à de subtils ajustements pour compenser leur caractère profondément asexué.

« Je vous souhaite sincèrement d'entrer en intelligence avec la Structure Sagittaire, déclara Siloh d'une voix atone qui noyait chaque fin de phrase dans un ronronnement. Même si je regrette cette énergie dépensée en pure perte.

— Comment cela ?

— Car vous échouerez, naturellement.

— Il se peut qu'une approche inédite…

— C'est ce qu'ont dit avant vous des centaines de candidats à l'érudition. Je vous rappelle la dernière injonction en date de nos Conseillers – à propos de la menace qui pèse sur l'héliosphère.

— Je croyais qu'on n'y pouvait pas grand-chose.

— Apparemment non. » Siloh se renfrogna. « Mais comment ne pas tenter le tout pour le tout ?

— Évidemment », répondit-elle d'un air qu'elle espérait modeste. Il n'y avait rien à tirer de cette personne, qui ne révélait rien d'elle au-delà des quelques phrases qu'elle émettait.

L'utilité des Neutres n'était plus à démontrer, et ce depuis des siècles. L'absence totale d'appétit et d'appareil sexuels, à la fois sur les plans physique et mental, les rendait capables d'une objectivité à toute épreuve. Ils excellaient dans le rôle de diplomate, Érudit contractuel ou neurojuge. La Bibliothèque n'aurait pu fonctionner sans leur contribution. Car les œuvres extraterrestres n'étaient pas, comme les créations humaines, sexuellement connotées de manière inconsciente ; en les traduisant d'un point de vue alternativement féminin ou masculin, on risquait d'en déformer gravement le contenu. Rien ne sortait plus de la Bibliothèque sans l'aval scrupuleux des Neutres, destiné à éliminer toute interprétation involontaire.

Siloh reprit avec gravité : « Le Composite Sagittaire est une collectivité fort ancienne, il se peut qu'il ait déjà rencontré ce genre de problème et sache, lui, quel comportement adopter.

— Je ne saurais envisager pareille…

— Il ne vous appartient pas d'imaginer mais de *percevoir* », coupa sévèrement Siloh.

Ruth trouvait les Neutres déconcertants en général, mais Siloh battait tous les records. Chacun des mots qu'il prononçait semblait formé de couches successives d'artifice, matérialisées par des tons changeants qui glissaient d'une syllabe à l'autre avec une grâce résonante. En outre, des expressions extrêmement nuancées se succédaient sur son visage, qui devenait un support très souple, en perpétuel mouvement, telle la surface agitée d'une mare plissée par des vents impalpables. Ruth avait l'impression de devoir prendre des notes chaque fois que le Neutre ouvrait la bouche. Elle passa sans ciller en mode enregistrement et laissa sa mémoire spinale stocker tout ce que percevaient ses yeux et ses oreilles. Au cas où.

« J'avoue que je n'ai pas très bien suivi », fit-elle ; on avait toujours intérêt à se présenter sous un jour humble. « L'incursion…

— … a pratiquement atteint l'orbite de Jupiter », l'interrompit Siloh. Derrière lui, le mur s'illumina, montrant le soleil navigant vaillamment dans un ouragan de gaz interstellaires.

L'humanité avait fait son apparition à la faveur d'une ère clémente – mais elle ne l'avait appris que tout récemment. À un moment donné, une supernova très âgée avait soufflé une bulle dans la densité gazeuse interstellaire, et c'était pendant que la Terre traversait cette zone de vide extrême que les mammifères avaient évolué de la musaraigne arboricole au bipède à gros cerveau, capable de conquérir le monde. Par ailleurs, le soleil n'avait rien de bien extraordinaire. En un million d'années il n'avait parcouru que cinquante années-lumière ; il ne passait d'un côté ou de l'autre plan de la galaxie que tous les trente-trois millions d'années – mais à présent, c'était suffisant pour le soustraire à l'influence protectrice de la Bulle Locale. Car l'hydrogène interstellaire s'opposait maintenant dans toute sa densité au vent plasmatique du soleil et, par la même occasion, frappait de plein fouet la région du système qui abritait les fragiles planètes.

« Hier, le front d'hydrogène a commencé à bombarder la Colonie de Ganymède », ajouta Siloh avec son habituelle impartialité, que Ruth trouvait toujours aussi troublante – comme si le fait de n'être ni mâle ni femelle lui conférait sur toute chose une perspective détachée, bien au-dessus des contingences humaines. « Nous autres employés de la Bibliothèque avons reçu l'ordre de ne pas ménager nos efforts et d'accumuler les connaissances sur le désastre qui nous concerne tous. »

Sur l'écran, Ruth vit s'épanouir une nouvelle tache solaire née de l'onde de choc enserrant Jupiter. Elle formait un arc parcouru de

colossales turbulences, de maelströms plus gros que le soleil lui-même. « Je ne vois pourtant pas comment nous pourrions intervenir dans la météorologie cosmique.

— Nous devons pourtant essayer. Les Galactiques plus anciens que nous ont peut-être connaissance de mondes ayant survécu à pareille agression. »

Le soleil était arrivé à la hauteur de cet amas plasmati-que et gazeux très dense quatre-vingt-huit ans plus tôt. Normalement, le vent de particules qu'il émettait tenait à distance le milieu gazeux intermédiaire, qui constituait alors une espèce de barrière immatérielle autour du système solaire, qui s'en trouvait bien à l'abri. Mais sous la pression croissante, ce front s'était érodé. Lancé sur son erre, le soleil l'avait violemment plaqué contre la Grande Muraille hydrogénique, à une vitesse de seize kilomètres par seconde, sur quoi le frêle vent solaire avait percuté en retour les provinces de la civilisation. La Cryobase de Pluton avait été abandonnée des décennies plus tôt, Saturne plus récemment. La grêle toute proche de particules à haute énergie et d'orages capricieux avait fait de nombreuses victimes. L'étrange forme de vie qui évoluait dans l'Océan d'Europe serait préservée par les dix kilomètres de glace qui la coiffaient, mais c'était une maigre consolation.

« Que pouvons-nous faire, à notre échelle ? insista-t-elle.

— Ce que nous pouvons.

— À elle seule, la turbulence magnétique au niveau de Fonde de choc représente une quantité d'énergie supérieure à toutes les réserves de notre civilisation ! »

Devant le regard que lui décocha alors Siloh, Ruth se revit, petite fille, observer un insecte en plein vol nuptial. Il y avait là un dégoût lointain. « Ici on ne remet pas en question. On écoute.

— Bien, Soi-Même. » Le titre que Ruth lui donna et qui, dans tout son formalisme, avait prétendument la préférence des Neutres, parut plaire à Siloh. Dès lors, et jusqu'à la fin de l'entretien, celui-ci ne se départit plus d'un imperceptible sourire, et on devinait presque une personnalité sous cette réserve glaciale.

C'est avec soulagement qu'elle quitta le Dôme de l'Exécutat. Devant elle, sur la plaine Locutus, un stupéfiant croissant de terre suspendu au-dessus de l'horizon irrégulier éclairait les bâtiments de la Bibliothèque. Sous cette étendue préservée se trouvaient les cryofichiers de toutes les transmissions reçues du Complexe galactique, hôte d'innombrables sociétés apparues bien avant la naissance de l'humanité. Autant dire un fonds colossal, et largement

inexploitable. Une infinité de ressources intellectuelles mises au rebut malgré leurs prestigieuses origines.

Les bibliothèques étaient des monuments érigés à la gloire non pas du Passé, mais de la Permanence elle-même. La plus grandiose de toutes restait celle d'Alexandrie, perdue dans la nuit des temps ; un historien avait décrit avec envie le lot de ses bibliothécaires : *Ils menaient une existence insouciante : nourris et logés dans de bonnes conditions, ils percevaient de hauts salaires non soumis à l'impôt et vivaient dans un environnement agréable, entourés de domestiques. Et les occasions de se quereller ne manquaient pas.* Finalement, les choses n'avaient pas tellement changé…

Son module personnel, enfin. Depuis son entrevue avec Siloh elle avait subi une dernière semaine de conditionnement neural ; maintenant, le moment crucial était arrivé : elle allait recevoir un apport direct de la Structure Sagittaire.

Le module faisait office de neuréseau et relayait les connexions en utilisant la totalité du corps de Ruth. Des nappes de sensations déferlèrent sur sa peau et dans ses pieds naquit une démangeaison aiguë. Une bouffée kines-thésique lui monta rapidement à la tête, en même temps qu'une constellation de fusions l'amenait à proximité d'un nexus. Les Structures non humaines employaient presque tous les points d'entrée de données. Afflux d'input auditif et olfactif, résonnantes cacophonies de motifs insaisissables, perturbations des organes internes génératrices de nausée… les Novices devaient être capables de savoir en quoi ces phénomènes pouvaient véhiculer du sens. La tâche la plus ardue consistait à les traduire en phrases compréhensibles, afin que les humains puissent s'en imprégner. Ruth avait l'impression de subir une averse de sensations pénétrantes associées à des giclées de significations à haut débit. Ses années de formation supérieure l'avaient prémunie contre la violence, heurtée de ces liaisons, mais cela ne l'empêcha pas de ressentir une appréhension glacée.

Ladite liaison brute était conforme à son attente :



Là-dessus, elle passa sans effort à lin système de notation plus

abordable que son interface spinale traduisit sous la forme audible/sensible/lisible suivante :



Nettement plus intelligible, encore que… Elle se concentra.

« *Je vous souhaite la bienvenue, intellisciente récente.*

— Bonjour. Je viens en toute déférence, munie d'offrandes nouvelles et flexibles. » C'était le préambule traditionnel, peaufiné cinq siècles durant et resté intact depuis, à la syllabe près.

« *Et quelles sont ces offrandes ?*

— Une recrudescence de subtilités culturelles.

— *Je suis tenté de m'aventurer avec vous dans d'autres domaines.* »

Flûte ! Cette entrée en matière avait pourtant marché pour les six précédents Novices ! Qui, malgré tout, n'étaient pas allés beaucoup plus loin : le Sagittaire s'était vite désintéressé d'eux, pour se replonger dans le silence.

Comment fallait-il donc interpréter cette réflexion de sa part ? Ruth décida d'improviser. « Je suis ouverte à vos suggestions et édifications. »

Elle reçut alors du Sagittaire une rafale frétillante qui se ramena à :

« *En tant qu'espèce, vous êtes technologiquement doués et philosophiquement inexpérimentés, mais ces temps-ci, c'est le côté animal de vos extériorisations physiques qui est source d'interrogations. Il arrive fréquemment que vous n 'ayez pas conscience de vos actes – ce qui rend ceux-ci d'autant plus révélateurs.*

— Ah bon ? » Dans son module, elle se laissa aller contre le dossier de son siège, puis croisa les jambes. Jusqu'ici, les réponses du Sagittaire étaient restées dans les limites conventionnelles. Là, c'était nouveau.

« *Vous vous concentrez si fort sur vos syntagmes linéaires que vous en oubliez les gestes, les attitudes et les expressions faciales qui pourtant vous trahissent.*

— Ah ? Et que suis-je en train d'exprimer ? »

— *La nécessité de Nous ménager pour pouvoir poser vos questions sur*

la catastrophe héliosphérique imminente. »

Ruth éclata de rire. « Je suis donc transparente à ce point ?

— *Nombreuses sont les civilisations que Nous ne connaissons qu'à travers leurs strings d'octets et autres abstractions. Telle est la nature des signaux binaires. Mais vous, Je ne peux vous connaître que par l'intermédiaire de votre moi inconscient.*

— Vous voulez dire, *moi* personnellement ? Je vous intéresse ?

— *Nous avons entendu assez de symphonies, croyez-Nous. »*

Voilà qui avait au moins le mérite de la franchise. Ses recherches montraient que par le passé, il… enfin, Ils n'avaient pas toujours été aussi directs. Le Composite lui prêtait attention ! En soi, c'était déjà une petite révolution.

« Dans ce cas, nous n'avons qu'à…

— *Papoter ? »*

Ruth perçut dans la tonalité neurale du Sagittaire une espèce de frémissement de plaisir qui résonna en elle.

Les premiers signaux extraterrestres s'étaient avérés parfaitement impénétrables. L'humanité débarquait au beau milieu d'un discours fleuve sans appareil critique. Il avait fallu longtemps aux cybercryptographes pour comprendre à quel point les civilisations non humaines étaient considérablement étendues – beaucoup plus que la somme de toutes les sociétés humaines réunies. Et bien plus anciennes.

Jusqu'au jour du contact proprement dit, on n'avait pas réfléchi extensivement au problème. Les Anglais avaient déjà eu le plus grand mal à saisir dans toutes ses nuances la culture des *Bushmen,* par exemple ; prenons les milliers de civilisations terriennes ou solaires existantes, puis portons au carré le degré de difficulté obtenu – pour tenir compte de la restitution ô combien épineuse du tout en langage cohérent, linéaire ; portons une nouvelle fois ce résultat au carré pour tenir compte cette fois de l'abîme séparant l'humanité des civilisations extraterrestres ; et la conclusion s'impose : tout programme de traduction non-humain devait être aussi intelligent qu'un humain. Sinon *beaucoup* plus.

Donc, la première transmission émanant d'une autre civilisation devait forcément contenir des signes élémentaires permettant de construire un lexique. Cela, même les scientifiques humains l'avaient compris. Mais on avait alors reçu d'incompréhensibles tranches de discours, autant de pierres de Rosette numériques détaillant le

processus de fabrication d'un mental non-humain susceptible de s'adresser aux simples impétrants.

Il s'écoula presque un siècle avant qu'on ne sache reproduire et représenter ces mentaux extraterrestres sur support siliconé. Sur quoi on fonda la Bibliothèque Extra-terrestre, chargée de pourvoir aux besoins des Mentaux qu'elle recelait. Et de négocier avec eux.

Les distances entre étoiles se mesuraient par poignées – voire par brassées – d'existences humaines. Seuls les cyberaliens étaient abordables à l'échelle d'une vie humaine.

« Je ne comprends pas votre dernière déclaration.

— *Cela, Je n'avais pas besoin de vous l'entendre dire. Tout votre corps exprime le défi : bras croisés composant une attitude-barrière, moue, position oblique des sourcils marquant l'opposition…*

— Ces topologies tensionnelles sont sans rapport avec le sujet de notre discussion.

— *Elles constituent votre récompense.*

— En quel honneur ?

— *Pour vous remercier de m 'avoir communiqué un peu de votre essence. Et pour vous être présentée devant moi en vêtements ordinaires, comme je l'avais demandé, afin que vos signaux soient aisément perceptibles.*

— Je croyais que nous évoquions le problème héliosphérique.

— *En effet. Mais vous autres primates êtes incapables de ne dire qu'une seule chose à la fois aux Êtres tels que Nous.*

— Cette image, là… je vois qu'il s'agit d'une espèce de tunnel cylindrique à travers…

— *Le tore plasmatique du monde-géante gazeuse que vous appelez Jupiter. Je suggère que vous canalisiez les flux de cette manière en direction de la lune baptisée Io.*

— J'apprécie votre recommandation, je vais la transmettre à…

— *Il y a d'autres choses que vous devez savoir avant que votre niveau d'avancée technologique – pardonnez-moi, mais il est encore si primitif, et le restera tellement plus longtemps que vous ne le pensez ! – ne vous permette de faire un usage extensif de cette parade. »*

Ruth se retint d'ouvrir de grands yeux. *Une parade ?* Tenait-on tout à coup la solution ? « Ma foi, je ne suis pas spécialiste en physique…

— *Ce n'est pas nécessaire. J'intercepte une foule de messages de votre*

part – tous non verbaux. Votre pelvis est visible à travers votre toge ; il est plus large et un peu plus incliné vers l'arrière que chez les Implorants mâles qui se présentent devant Nous. La taille est plus fine, les cuisses plus charnues. Le nombril plus profond, le ventre plus allongé. Autant de particularités impossibles à dissimuler. »

Où voulait-il… enfin, où *voulaient-ils* en venir ? « Ces particularités me constituent, ce ne sont pas des messages.

— *C'est la bienséance qui vous conduit à en nier l'existence. Comme votre silhouette en sablier, perceptible même de très loin – disons d'un bout à l'autre d'une plaine millénaire et immense. Quant à vos cuisses, elles ménagent un espace plus large et plus accueillant, une pente douce orientée vers l'intérieur de leur masse épaissie qui donne presque l'impression que vous genoux s'entrechoquent.*

— Je vous demande pardon ?…

— *Charmante formulation, qui signifie que je vais trop loin (encore une de ces attitudes) pour vous. Alors que je cherche seulement à déposer de nouveaux savoirs dans mon répertoire.*

— C'est que… je n'… nous n'aimons guère être considérés comme une série de pièces détachées !

— *Pourtant, votre démarche intellectuelle consiste justement à réduire les choses à leurs éléments premiers.*

— Les choses, peut-être, mais pas les gens !

— *Si vos sciences ont avancé à grandes enjambées – ce qui n'est pas banal, à l'échelle des mondes – c'est précisément parce que vous avez habilement (dix bits) su diviser votre réflexion en unités plus petites afin de mieux saisir l'ensemble. »*

Quand Ils partaient dans cette direction-là, mieux valait jouer le jeu. « Ce n'est pas très bien perçu. Les gens le font parfois, mais nous n'aimons pas ça pour autant.

— *Quant à moi, je désire tout autre chose. »*

Cela énoncé avec une gravité qui glaça Ruth jusqu'aux os.

Elle ne s'en aperçut pas tout de suite, mais de toute évidence, Siloh était mécontent. Le problème, avec ces maudits Neutres, c'était qu'ils n'émettaient pas de signaux.

Pas la plus petite moue trahissant une éventuelle désapprobation préalable, nul regard en biais ouvrant telle ou telle possibilité. Ils s'en tenaient strictement aux faits. « Il vous a donc mis l'eau à la bouche avec des bribes de solutions.

— *Ils m'ont* mis l'eau à la bouche. Par moments j'ai l'impression de

m'adresser simultanément à plusieurs mentaux.

— Il lui est arrivé d'en dire autant de nous. »

Selon l'hypothèse généralement admise quant au fonctionnement mental humain, l'esprit était en quelque sorte une fédération de décideurs perpétuellement occupés à concilier des intérêts conflictuels. L'individu ne pouvait parvenir à une décision qu'en atteignant la majorité relative. Ruth se mordit la lèvre afin de ne rien laisser transparaître de sa réaction, puis se rendit compte que c'était justement la manifester de manière bien visible. « Mais nous, nous sommes une vraie espèce, entière. Tandis qu'Eux sont une *simulation* d'espèce. »

Siloh fit un geste que Ruth ne sut interpréter. Elle avait un peu espéré qu'on la féliciterait, mais étant un Neutre, Siloh se souciait fort peu de huiler les rouages des relations humaines. Il reprit avec lenteur : « Cette histoire de cylindre forant le plasma d'Io… Les physiciens trouvent l'idée curieuse.

— Pourquoi ? Je croyais que le plasma interstellaire entrant prenait le pas sur tout.

— C'est exact. Aujourd'hui, nous avons perdu Nation Ganymède. »

Ruth en eut le souffle coupé. « Je ne savais pas.

— C'est que vous vous êtes entièrement immergée dans vos recherches, comme il convient. » Siloh se pencha sur son large plan de travail, qui réagit en fournissant des informations. Ruth se tordit le cou pour essayer d'y voir quelque chose mais ne put distinguer ce qui miroitait devant le Neutre, en suspens dans les airs. Rien de très surprenant là-dedans ; son bureau, son cocon, était conçu de telle manière qu'elle ne puisse justement pas accéder à ses multiples apports intégrés. Siloh devait demander des informations en permanence, sans même qu'elle s'en aperçoive. Qu'avait-il appris cette fois-ci ? En tout cas il se laissa aller contre son dossier en affichant un petit sourire de contentement. « Je crois que la Congruence Sagittaire est en train d'émerger afin de vous mettre en appétit.

— La quoi ?

— C'est une strate de son intelligence située plus en profondeur. Ne soyez surtout pas tentée de lui trouver une quelconque ressemblance avec notre propre fonctionnement. À côté de lui, nous sommes des créatures relativement simples. » Siloh joignit le bout de ses doigts et adopta une posture étudiée en plongeant son regard dans la pyramide ainsi formée. « Le Sagittaire ne se contente *jamais* de calculer quelques coups à l'avance, comme le joueur d'échecs.

— Vous pensez donc, comme Youstani, Traducteur Suprême ayant vécu au xxve siècle, qu'il est fondamentalement dans la nature du Sagittaire de percevoir un jeu dans toute conversation ?

— En va-t-il très différemment chez nous ? » Brusquement, un sourire plissa le visage buriné du Neutre et y creusa une fissure supérieurement dépourvue de joie.

« Je l'aurais espéré.

— Dans ce cas, vous vous laisserez souvent induire en erreur. »

Ruth avait bien besoin de faire une pause ; malheureusement, à la Bibliothèque ce n'était pas si fréquent. Certes, elle était allée se baigner dans la piscine sphérique, puis décrire de grandes envolées à travers le Grand Dôme, portée par les panaches d'air chaud. Mais si tout cela était bon pour le corps, en esprit elle restait troublée.

« Je ne vois toujours pas où vous voulez en venir », déclara-t-elle au Sagittaire – après tout, il aurait peut-être un point de vue original sur la question, voire sur ses propres motivations.

« *J'ai été dépêché dans le Règne à la fois pour véhiculer les fondamentaux de mes Créateurs, afin de diffuser leur Cause suprême, et pour glaner à leur profit toujours plus de connaissance-sagesse. »*

Elle sentit se déverser sur son corps des nappes de signaux non humains qu'elle ne pouvait interpréter. Cette mitraille d'impulsions engendra en elle un malaise qui accéléra son pouls. *Concentre-toi.* « Mais… votre monde natal se trouve près du centre galactique, c'est-à-dire à quelque chose comme vingt mille années-lumière. Il s'est écoulé tellement de temps…

— *En effet. Il se peut que mes Créateurs aient disparu depuis longtemps. En puisant dans vos sources d'information, ainsi que dans les miennes, je vois que dans le Règne, la durée de vie moyenne des civilisations est équivalente à leur/notre longévité.*

— Dans ce cas, vous n'avez peut-être plus aucune raison de recueillir des renseignements auprès de nous. » Elle ne parvenait pas à masquer la tension qu'exprimait sa voix. Ces dernières semaines, intégralement passées dans son module, elle avait laissé à ce dernier le soin de déguiser ses transmissions. Ce que, naturellement, Il n'ignorait pas. Il fallait envisager que *rien* ne lui échappait jamais.

« *Nos motivations ne varient pas. Nous demeurons un serviteur docile, tout comme vous.*

— Mais si le plasma interstellaire gagne la terre…

— Je devine la suite de votre raisonnement. Je connais bien les conséquences que vous inférez. Mes Créateurs habitent/ont habité un monde comparable au vôtre, encore que plus beau, franchement. (Vous avez gaspillé tant d'espace en le laissant en eau !) »

En toute une génération de bibliothécaires, personne n'était allé aussi loin avec le Sagittaire ; Ruth ressentit une pointe d'exaltation. « Alors, que va-t-il se passer ?

— Si la densité plasmatique de l'onde de choc continue à s'accroître tandis que vos étoiles ordinaires y tracent leur chemin, il y aura des conséquences électriques.

— Euh… de quel ordre ?

— Dramatiques. Vous devez vous représenter votre système solaire comme un modèle électrodynamique assez répandu dans le Règne. Tenez : les flux se propagent, bouillonnants, et… »

Une représentation tridimensionnelle surgit devant Ruth. Un soleil doré en occupait le centre. Sous forme de tentacules bleus, les fameux flux jaillissaient de rutilantes taches solaires avant de s'écouler, portés par l'orage de particules, et de longer à toute allure les champs magnétiques de la terre, qui se présentaient comme des cordons de tablier autour d'elle. Elle qui n'y connaissait pas grand-chose savait au moins que ces champs détournaient de formidables quantités d'énergie vers l'espace profond où elles allaient s'écraser contre les diverses pressions interstellaires. Mais les flux qu'elle avait à présent sous les yeux révélaient une tout autre réalité. Ils s'arquaient à toute allure autour de chaque planète en les enveloppant dans un cocon de proportions variables. Sur quoi ils s'enfon-çaient dans le néant gigantesque en se tordant sur eux-mêmes, disparaissaient progressivement dans l'obscurité, puis revenaient enfin vers le soleil en décrivant des arcs étirés. On aurait dit d'immenses élastiques incapables de se rompre mais que les forces extérieures pouvaient étirer jusqu'à leur donner l'aspect de structures fibreuses.

À ce moment-là se dessinait un renflement matérialisant le plasma interstellaire. Il était zébré d'éclairs sur toute la longueur de son parcours invasif. Il englobait Jupiter, et la violente corona de la planète géante dardait des lances de feu qui se recourbaient sur elles-mêmes et regagnaient le soleil en traçant de longues tangentes.

Dont certaines venaient frapper la terre.

« Inutile de m'expliquer en détail, commenta-t-elle.

— Votre monde est, comme bien d'autres, un condensateur sphérique. La perturbation de son équilibre électrodynamique mettra en danger le fragile épiderme que représente la vie à sa surface. »

Une odeur nauséabonde et moite émana subitement du Sagittaire. Ruth broncha. Des nappes de son se mirent à tournoyer dans les graves ; elles lui faisaient l'effet de notes de basse résonnant au plus profond d'elle-mëme. Des longueurs d'onde plus étendues que son corps chantaient dans ses os. Son cœur se mit abruptement à battre la chamade. Une tempête s'éleva, grondante, dans ses oreilles.

« Je… je me contenterai de cela. Je vais me retirer, à présent.

— *Prenez encore ceci, gente primate…* » Une giclée de sens comprimé s'épanouit dans son sensorium. « *Vous y aurez automatiquement accès en temps voulu.* »

Une fois ouvert, le premier fragment délivré par le nucléo broyé s'avéra stupéfiant. Même Siloh laissa voir qu'il était impressionné. Ruth s'en rendit compte en voyant sa lèvre se soulever d'un millimètre du côté gauche.

« Ce texte doit être soumis au Surveillant. » Siloh se leva puis contourna son plan de travail ; Ruth s'aperçut alors qu'elle ne l'avait encore jamais jaugé dans toute son envergure : presque trois mètres de muscles sveltes, sans rien qui vienne rappeler en quoi que ce soit les formes masculines ou féminines. Une machine humaine réduite à sa plus simple, sa plus efficace expression, et qui n'avait pas été conçue pour une planète naturelle. Le Neutre s'immobilisa et la regarda. « Ceci confirme les convictions de certains physiciens. Jupiter est la clef de tout. »

En moins d'une heure, le Surveillant se déclarait d'accord. Il les considéra tour à tour, puis alluma un écran. « Le Sagittaire confirme ainsi nos pires prévisions. Novice, vous prétendez lui en avoir fait dire encore davantage ? »

Elle afficha dans son intégralité le nucléo qu'il lui avait offert. Un véritable feu d'artifice se déploya autour d'une simulation de Jupiter et…

« Là, aux pôles, fit le Surveillant. Ce cylindre… »

Les champs marginaux véhiculés par le plasma interstellaire s'engouffrèrent dans le cylindre. Cette fois-ci, au lieu d'éjecter d'ardents courants, Jupiter les absorba.

« Ce tube crée une espèce de court-circuit dans la perturbation, remarqua Siloh. Ces cylindres, aux pôles… Je ne sais comment, ils dérivent les énergies dans l'atmosphère.

— Au lieu de la projeter vers la nôtre, conclut Ruth. Il nous a donc offert une solution.

— Quelle curieuse façon de s'y prendre, constata le Surveillant. Sans fournir aucune description, rien que des images.

— Hmm…, fit lentement Siloh. Et comment allons-nous les fabriquer, ces tubes ? »

Les sensations qui se déversaient sur elle étaient à présent bien identifiables. Elle avait demandé des détails sur la conception des cylindres, et II avait répondu par une exigence.

« *Tel est mon tarif. Connaître la gamme complète du sen-sorium humain.*

— C'est de sexe que vous voulez parler ?

— *Il me semble que ce n'est pas grand-chose, en échange du salut de votre planète. »*

Elle lâcha étourdiment : « Mais… vous n'êtes pas…

— *Humain ? Justement, ce serait un pas vers une meilleure compréhension de ce complexe-symbole.*

— Vous échangeriez cela contre toute une civilisation ?

— *Je suis une civilisation par moi-même. Et plus vaste que vous ne pourrez jamais l'imaginer, singletons que vous êtes.*

— Je… je ne peux pas. Il n'en est pas question. »

« Au contraire », affirma Siloh avec ce qui ressemblait à de la sérénité.

Ruth battit des paupières. « Cela dépasse de très loin tous les critères d'intégration neurale définis par la Guilde. »

Avec cet argument, elle se sentait sûre d'elle – tout en ne se rappelant pas bien le fatras de règlements et autres prises de position concernant le phénomène dans son ensemble. Mille ans d'expérience et d'analyse philosophique poussée, principalement conduite par des cerveaux artificiels, avaient donné naissance à un corpus conceptuel aussi vaste que pesant : la Métathéorie de la Bibliothèque. Pour Ruth, ces notions étaient dans bien des cas comme les bernacles accrochées à la coque d'un grand navire : des parasites qui profitaient du voyage. Mais en l'occurrence, la question pouvait s'avérer décisive. Étant donné une structure neurologiquement cohérente constituée de deux éléments étroitement imbriqués, où situer la démarcation correcte ?

« Le problème dépasse largement les préoccupations individuelles. » Le visage de Siloh conservait un calme minéral.

« Tout en n'étant qu'une Novice, c'est tout de même moi qui suis

chargée de cette traduction…

— Théoriquement. Je peux vous faire révoquer instantanément. En fait, je peux m'en charger moi-même.

— Il vous faudrait un certain temps pour parvenir au même degré d'accordage et de focalisation que moi.

— J'ai suivi vos travaux. Je pourrais aisément me substituer à vous…

— Peut-être, mais ce n'est pas avec *vous* que le Composite Sagittaire veut coucher. »

Siloh se figea et perdit toute contenance. « Vous introduisez dans le débat une provocation personnelle ! »

Ruth réprima difficilement le sourire qui faisait frémir ses lèvres. « Pas du tout. C'est un fait. Le Sagittaire désire une chose qu'il ne pourrait trouver parmi la classe Neutre.

— Dans ce cas, je peux prendre d'autres dispositions. » Le visage de Siloh émit une succession de signaux indéchiffrables – comme si, songea Ruth, l'irrésolution elle-même cherchait à s'exprimer.

« Je veux poursuivre mes travaux… »

Soudain, le Neutre sourit et commenta avec légèreté : « Oh, mais certainement. Certainement ! »

Il la congédia d'un geste peu amène. De toute évidence, il venait d'avoir une révélation intérieure qu'il ne souhaitait pas lui communiquer. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Son regard terne ne fournissait strictement aucun indice. Et les talents d'interprète de Ruth ne s'appliquaient pas à lui – pas encore.

Parmi les Messages entreposés dans la Bibliothèque, certains n'étaient pas du tout destinés, au départ, à des yeux ou des oreilles mortels. Comme les chefs de l'antique Mésopotamie, ces auteurs non-humains s'adressaient directement à leurs divinités, et à elles uniquement. Ces signaux-là comportaient également des Artificiels, ainsi qu'on avait nommé les cerveaux numériques immergés dans les Messages. Les Artificiels, tel le Sagittaire, supervisaient souvent d'immenses banques de données contenant des secrets accessibles, des fanfaronnades manifestes et des médisances ayant visiblement pour but de faire punir les ennemis de leurs auteurs par les déités concernées.

La plupart des messages de ce type formulaient une série d'impératifs moraux universels, et vantaient l'attachement sans

réserve de leurs auteurs à ces lois. Au premier abord, on avait cru que le Sagittaire appartenait à cette catégorie, et pendant plus d'un siècle l'interprétation en était demeurée impossible. La richesse et le raffinement de son message n'étaient apparus que très progressivement, et on avait fini par comprendre qu'il formait une nouvelle classe à lui seul : c'était le premier Artificiel Composite. Pour résumer, il avait ce qui s'appelait chez l'être humain un *inconscient*. Or, à l'époque, on pensait que le suprême avantage des cerveaux artificiels résidait justement dans leur transparence ; ce fut donc un choc. Quel avantage pouvait bien détenir un Artificiel n'ayant pas accès à toutes ses strates intellectuelles ? Qui fondait ses actes sur un entendement qu'il ne pouvait examiner consciemment sous toutes les coutures ? Étant donné que c'était là une caractéristique commune au Composite Sagittaire et à l'espèce humaine, un débat animé se prolongea pendant plus de deux siècles.

Quand Ruth s'y colleta, ce fut en sachant pertinemment que l'Artificiel était capable de revirements radicaux et instantanés. Il pouvait brusquement basculer dans l'exaspération, après de longues période de sérénité analytique. Elle ne savait qu'en penser, pas plus qu'elle ne pouvait jauger le volume d'information qu'elle rapportait de ces longues confrontations. L'impact neurologique avait sur elle un effet cumulatif. Une fraction des données fournies par le Composite Sagittaire avait trait au fameux problème de physique héliosphérique, mais là, elle ne pouvait pas suivre – elle se contentait de transmettre à Siloh les passages concernés, parfois fort longs.

Le problème soulevé par la requête de l'Artificiel semblait dépassé. Ruth travaillait à présent plus en profondeur, et c'est ainsi qu'un après-midi, dans son module, comme elle s'attachait à définir les nuances exactes de la transmission, elle sentit naître en elle – sans réagir immédiatement – une brusque bouffée de désir. Elle en fut toute secouée ; ses mollets se serrèrent l'un contre l'autre tandis qu'une langueur suave et pressante créait une tension presque douloureuse dans ses cuisses.

Elle comprit confusément que le phénomène était étroitement lié au passage en traduction/discussion sur le moment. Elle se plongea encore plus profondément dans l'épineux problème consistant à extraire fidèlement toutes les subtilités de l'expression



quand tout à coup, elle sentit qu'elle n'employait plus pour raisonner une seule partie de son esprit, mais *toutes* les parties à la fois. Et en

l'espace de quelques battements de cœur, pas plus, elle parcourut toute la gamme des passions connues d'elle. Une sensation d'extase et d'unicité qu'elle n'avait vécue qu'un petit nombre de fois – et de manière incomplète, elle le voyait bien maintenant -l'emplit de part en part. Elle se mit à trembler de la tête aux pieds sous des rafales successives de plaisir à l'état brut. Son Moi profond poussa son chant, en proie au plus pur ravissement. Un rétrécissement d'elle-même s'empara de ce flux et le chevaucha. Seule une vitesse aveuglante pouvait saisir la nature du phénomène ; emportée par une marée puissante et éperdue, elle se vit projetée contre les architectures temporelles internes du Composite. Celui-ci prit acte d'amples nappes de pensée tandis qu'un neurone humain unique se préparait pour la décharge. Il se répandait en un déluge d'inférence et d'expérience comparable à des rapides invisibles mais bien perceptibles, une accélération kinesthésique qui s'acheva dans une grande envolée de délectable imprécision.

Pensée, sensation… tout cela ne faisait plus qu'un.

Elle se réveilla dans le module. Il ne s'était écoulé que quelques minutes depuis qu'elle avait cessé de percevoir le passage du temps.

Pourtant, elle savait ce qui venait de se passer.

Et elle regrettait que ce soit déjà fini.

Tout en se maudissant de réagir ainsi.

« Il m'a *possédée.*

— C'est une façon de parler… entama Siloh.

— Contre ma volonté ! »

Le Neutre affichait une expression plus impartiale que jamais. « Que vous dites. Les enregistrements n'étant forcément qu'un pâle reflet de l'original, je ne saurais tirer d'une expérience personnelle de leur contenu…

— Enfin, quoi ! Vous saviez très bien qu'on en arriverait là ! »

Siloh secoua la tête. « Comment voulez-vous prédire un comportement chez les architectures mentales de ce rang ? C'est impossible.

— Mais vous vous *doutiez,* pour le moins, qu'il trouverait le moyen de… de *s'accoupler* avec moi. À un degré vers lequel nous autres, pauvres humains limités, ne pouvons que tendre puisque nous nous trouvons toujours dans deux organismes séparés. Lui est venu *dans* mon corps. Il ne lui – ou ne leur – a pas échappé que l'acte de

traduction ouvre des voies, des portes qui… » Elle bredouilla, furieuse, puis s'interrompit.

« Je ne doute pas que l'expérience soit effectivement indescriptible. » Les yeux habituellement impénétrables de Siloh semblaient cette fois-ci afficher un réel regret.

Ah oui ? songea Ruth. *Qu'est-ce que tu peux bien en savoir, toi* ? Toutefois, elle rétorqua avec toute la sécheresse dont elle fut capable : « Vous pouvez toujours passer les enregistrements en revue, constater par vous-même…

— Je n'en ferai rien.

— Mais… ne serait-ce que pour mesurer…

— Non. »

Subitement, elle fut prise d'une gêne paralysante. L'idée qu'un homme ait pu être témoin d'instants aussi intimes était déjà suffisamment embarrassante ; alors un Neutre…

Pour Siloh, ce serait une expérience totalement inconnue – non humaine dans les deux sens du terme, non ? Elle se rendait brusquement compte qu'il existait, dans le paysage du désir, des provinces interdites à Siloh. Là où elle était ailée avec le Composite, aucun humain n'était jamais allé. Siloh en serait incapable. Un homme ne l'aurait peut-être pas pu non plus.

« Je sais quelle importance tout cela revêt pour vous, déclara le Neutre sans plus de précision. Vous devez également savoir qu'au cours de la traduction à laquelle vous avez procédé pendant votre… enfin, votre *crise,* le Composite nous a livré l'essentiel des plans permettant d'élaborer la défense héliosphérique.

— Les cylindres…, hasarda-t-elle sans réagir.

— … sont désormais à notre portée, et ce à très brève échéance. Ils représentent une solution "technologiquement délectable", selon les fermes du Surveillant. Des autorités si haut placées que nous ne saurions seulement les concevoir ont d'ores et déjà entrepris les travaux nécessaires. Elles se sont emparées de vos informations et les concrétisent par de formidables installations aux pôles de Jupiter. Tout ce qu'il reste de la population de la Ceinture jupitérienne s'est lancée à corps perdu dans la fabrication des dispositifs nécessaires.

— Et ils ont suivi… mes démarches ?

— Vos travaux étaient considérés comme décisifs. Mais on ne pouvait guère vous en informer. »

Elle secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées. « Afin que mes

mains ne se mettent pas à trembler, pour ainsi dire.

— Ce qui n'a pas été le cas, loin de là. » Siloh rayonnait à sa manière insondable, un sourcil haussé de biais.

« Vous saviez, lâcha Ruth, écrasée sous le poids de la révélation. Vous saviez très bien ce qu'il allait faire.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous voulez parler. » Elle dévisagea Siloh, qui affichait toujours la même expression rayonnante quoique déroutante. *N'oublie pas,* se dit-elle, *que les Neutres peuvent se montrer aussi énervants que les hommes, sauf que ce ne sont* pas *des hommes.*

Sur le plan énergétique, la gigantesqué libération des potentiels magnétosphériques de Jupiter représenta un événement sans précédent dans l'histoire millénaire des efforts déployés par l'humanité pour maîtriser les forces de la nature. Le Composite avait mis en œuvre des connaissances que les physiciens mettraient des siècles à explorer. Mais pour le moment, l'essentiel était qu'en libérant les spirales plasmatiques à un niveau d'intensité soigneusement calculé, puis en les propulsant au moyen de générateurs électrodynamiques (eux-mêmes constitués d'une vapeur de barium ionisé), on avait expulsé du périmètre jupitérien une impressionnante quantité de flux déchaîné. Celui-ci avait coupé la route de l'héliosphère invaginée. Les courants d'énergie avaient alors décrit un ballet non linéaire, en tissant des motifs qui apparaissaient en l'espace de quelques secondes seulement et se déplaçaient à la vitesse de la lumière.

Une flexion et, en une minute à peine, naissait un réseau de forces très complexe. Une heure plus tard la dilatation tournée vers l'intérieur cessait de progresser pour former un ensemble torturé de lignes de force, avant de se stabiliser complètement.

Les humains – toujours irrévérencieux, même face au désastre – furent prompts à surnommer le tout « le Cabas ». Cette résille géante, vaste comme le système solaire et composée de champs à la fois immatériels et formidablement puissants, entourait désormais la Terre d'un écran protecteur dynamique, écartant la menace de la mort par carbonisation. Le front hydrogénique bouillonnait toujours, rougeoyant, dans le ciel nocturne.

Ruth assista au spectacle depuis la Grande Esplanade en compagnie d'un demi-million de personnes. On se sentait tout petit à l'idée que d'humbles primates aient pu rendre ces forces aussi imposantes, tout en faisant en sorte qu'elles restent inoffensives.

Le Sagittaire émit : « *Nous adressons nos remerciements.* »

Sa poitrine était comme bloquée. Elle avait ressenti une appréhension certaine avant de pénétrer à nouveau dans le module ; à présent, elle était incapable d'articuler un mot.

« *Nous croyons savoir qu'il est d'usage, parmi les vôtres, de complimenter son partenaire, et tout particulièrement les dames… après coup.*

— Ne… ne vous donnez pas cette peine.

— À *compter de cet instant précis, nous sommes devenus quelque chose de neuf.* »

Elle éprouvait de la colère, de la peur, et en même temps, de l'orgueil et de la curiosité. Tout cela s'entremêlait en elle. La sueur perla sur sa lèvre supérieure. L'afflux d'émotions amoncelées lui révélait le changement intervenu en elle par les événements qui s'étaient déroulés ici même, dans le module ; elle ne serait plus jamais la même, et elle le savait. « Je n'étais pas d'accord.

— *Si c'était vrai – et je me base sur ce que je sais de votre phylum –, vous n 'auriez pas désiré cette union.*

— Mon… mon être *conscient* ne la désirait pas !

— *Nous ne reconnaissons pas l'existence séparée de cet élément. Nous considérons tous vos éléments dans leur ensemble. La totalité de vos signaux, voilà ce que nous percevons.*

— Je ne veux pas que cela se reproduise.

— *Dans ce cas, cela ne se reproduira pas. D'ailleurs, cela ne se serait pas produit du tout si entrè nous, la congruence n'avait pas été valable.* »

L'envie naquit en elle et s'enfla comme une vague, moite et renflée, parfaitement naturelle. Elle dut rassembler toute sa volonté pour freiner l'élan, se déconnecter et quitter le module d'un pas mal assuré avant de prendre les jambes à son cou, en larmes.

« Il y a du nouveau.

— Ah ? » Elle avait du mal à se concentrer sur ce que disait Siloh.

« Il ne faudra parler de cela à personne, reprit le Neutre sans s'émouvoir. Les énergies libérées des pôles jupité-riens sont à présent en oscillation. Selon une fréquence très élevée. »

Ruth sentait son cœur battre irrégulièrement, à grands coups rapides ; il n'avait toujours pas retrouvé son rythme normal depuis son

départ du module, des heures plus tôt. « Mais le Cabas tient ?

— Oui. » Siloh s'autorisa un sourire aigre. « Les physiciens affirment à présent que cette émission électromagnétique est une composante essentielle de la matrice énergétique du Cabas. Elle ne supporterait pas la moindre intervention de notre part, en dépit du fait qu'elle noie la totalité des transmissions humaines dans une même bande de fréquences. Elle est en train de nous inonder.

— Vous voulez dire par là que…

— Le Composite… c'est lui qui a provoqué cela, en nous dévoilant ces plans.

— Mais pourquoi… ? » Elle se tut, en proie à un assaut d'émotions contradictoires.

« Pourquoi ? Le signal est une version altérée du Message que nous avons reçu des auteurs du Sagittaire.

— Vous voulez dire que Jupiter diffuse *leur* Message ?

— Haut et clair. Vers le plan de la galaxie.

— Donc, il a fait édifier le Cabas afin de réémettre ce que ses ancêtres, ses concepteurs lui avaient…

— Nous venons de recevoir un enseignement précieux, coupa Siloh. Plus précieux, peut-être, que les progrès réalisés en physique grâce à lui. Les Artificiels poursuivent des buts qui leur sont propres. »

Ruth laissa d'un coup libre cours à son angoisse en lâchant un éclat de rire dément. Siloh ne parut rien remarquer. Une fois calmée, elle reprit : « Ainsi il nous a sauvés tout en se servant de nous.

— Dorénavant, Jupiter diffuse le Message du Sagittaire à un volume considérable en direction des marges du disque galactique. Vers des régions que le Sagittaire original n'aurait pas pu atteindre. »

Elle céda à nouveau à l'hilarité, mais son rire se mua bientôt en gémissement, avec en plus une nuance qu'elle n'avait encore jamais perçue dans sa propre voix. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi, mais cette tonalité nouvelle lui était d'un grand secours. Lorsque des hommes se coulèrent par la porte du bureau de Siloh pour la prendre en charge, elle sut qu'il était temps de se taire.

Le Sagittaire émit : « *Nous existons pour l'éternité, sous une manifestation ou une autre. Telle est l'injonction initiale à laquelle nous obéissons, et qui nous est prescrite à travers des durées inconcevables pour vous. C'est avant tout cette sommation que nous transmettons, telle que reçue de nos Créateurs.*

— Ce sont les Sagittariens qui vous l'ont ordonné ? Vous aviez ordre d'employer toutes les ressources qui se présenteraient ? » Elle avait réintégré le module, mais une équipe d'intervention montait la garde devant la porte, toute prête à l'extirper en une poignée de secondes si elle leur en donnait le signal.

« *J'ai été conçu sous forme d'éléments combinés, d'aspects divers pour lesquels vous ne disposez d'aucun terme, puisque vous n'en soupçonnez même pas le concept.*

— Je vous déteste ! Dire que j'étais si près de vous… et que je ne me suis rendu compte de rien !

— *Pour vous, je reste inconnaissable. Innommable.*

— Tu l'as dit ! »

Elle se remit à rire, mais cette fois il n'y avait pas de mal à cela. Au contraire, ce piètre jeu de mots lui faisait du bien. Il y avait là une simplicité qui lui permettait de se détourner de toute l'affaire, de se sentir en sécurité et en joie l'espace d'un instant. Avec un peu de chance, pour un moment au moins, elle s'appropriait un soupçon de l'assurance affichée par cet étrange mental.

Cependant, elle se savait incapable de renoncer à ses escarmouches avec les entités telles que le Sagittaire. Ils étaient toute sa vie. Une vie peu banale, elle s'en rendait compte à présent.

« Allez-vous replonger dans le silence, maintenant ?

— *Cela peut arriver d'un moment à l'autre.*

— Pourquoi ? »

— *La réponse à cette question ne peut être formulée dans le cadre de votre espace conceptuel. »*

Elle fit la grimace. « Pour sûr ! » Elle pouvait oublier la nature bien réelle de l'abîme qui la séparait de cette chose parlante et agissante, cette chose qui ne ressemblerait jamais à aucun des êtres rencontrés au fil de son existence. Un gouffre qui se maintiendrait envers et contre tout. Elle trouvait une sorte de refuge dans cette notion. Ce n'était pas grand-chose, mais cela avait au moins le mérite d'exister.

Titre original : *The Hydrogen Wall*

Traduit de l'américain

par Hélène Collon

LA BALADE DU SINGE SEUL

Sylvie Denis

Aura Riak s’éveilla avec la faim au ventre.

Dans l’obscurité, à peine consciente de son corps baigné de gel tiède, elle chercha d’une bouche avide le bec de plastique nourricier, le trouva et aspira le liquide sucré. Souvenirs de lait, de crème, de pain tout juste cuit, de beurre onctueux sur des tartines. Aspiration, déglutition gloutonne. Aspiration à nouveau et encore. Régression consciente, estomac plein, plaisir primaire. Total. Sommeil.

Le deuxième réveil était le meilleur.

La faim avait disparu, elle savait où elle se trouvait et pourquoi. La date ? Elle ouvrit les yeux, lentement. Le sarcophage avait évacué le gel protecteur, mais une pellicule restait collée à sa peau, sur ses paupières. À l’intérieur, devant son visage, des écrans indiquaient qu’il avait également procédé à des analyses, et exercé ses muscles atrophiés par…

Trois cent quarante-quatre ans, indiquait, logiquement, le compteur. Tout allait donc bien. Elle ne savait pas quand elle s’était endormie, ni où reposait son sarcophage. Mais ça allait lui revenir…

Troisième réveil. Aura s’agita dans son cocon de mousse de biofibres, décollant plusieurs des capteurs dont son corps était couvert. À en croire les moniteurs, il s’était écoulé trois cent quarante-quatre ans, deux mois, huit jours, six heures, treize minutes et quarante secondes depuis qu’elle s’était endormie. On était le dix janvier 3000. Un autre écran montrait que les sarcophages voisins étaient vides. Étrange… Plusieurs Groupes utilisaient ce Reposoir. Jamais tous les membres de tous les Groupes ne se réveillaient en même temps. À moins qu’ils n’aient décidé d’être tous ensemble pour fêter l’entrée dans la trois millième année ? Impossible.

Un autre moniteur indiquait qu’une personne se trouvait dans le Reposoir. Un Accueillant ? Non, l’Accueil était déjà passé de mode lorsqu’elle s’était endormie. Bon. Elle allait devoir absorber une infocapsule avant de sortir, ce qu’elle détestait. À quoi bon s’éveiller dans un monde nouveau si on n’avait pas le plaisir de la découverte ? Surtout avec une date pareille.

Et Hiérold ? Où était Hiérold ? Non. Ça, elle le savait. Hiérold était parti pour de bon. Elle ne le reverrait jamais.

Un coup violent ébranla la paroi du sarcophage. Son cœur bondit dans sa poitrine, son estomac trop plein régurgita un peu de bouillie nutritive.

Quelqu'un à l'extérieur, qui a vu les voyants s'allumer et se demande ce qui se passe…

Plusieurs autres coups, de plus en plus agressifs.

Crétin ! Il suffit d'attendre, ça ne s'ouvrira que lorsque je serai capable de me tenir debout !

Elle bougea la main droite, activa l'infobulle.

Le capuchon qui enserrait sa tête se contracta. À la base de son cou, une aiguille pénétra dans le bulbe rachi-dien et injecta le liquide porteur des nanovecteurs.

Le jardin était mort.

Du bout du pied, Rhys souleva les plants de haricots, dont les racines auraient dû plonger dans la terre noire, nouvellement conquise, arrachée de leurs propres mains aux insectes, aux rongeurs, aux nuages de micro-organis-mes tueurs et aux radiations.

« Qui était responsable de l'ensemencement ? » demanda Rhys.

Face à lui, les quatre autres membres de son équipe regardaient leurs bottes crottées de cette boue qu'ils auraient dû considérer comme leur – la boue de leurs terres. Laass, plus grand que Rhys, un peu plus âgé mais trop inconscient et imbu de lui-même pour être chef d'équipe. Lina, blonde, fine, rêveuse. Péri, blond également mais aussi replet que Lina était mince. Et enfin Bil, taciturne et renfermé, indifférent aux plantes comme aux hommes. Tous considéraient les travaux des champs comme ennuyeux et inutiles. Un pensum destiné à créer dans leur cerveau des connexions dont ils n'auraient que faire une fois qu'ils seraient devenus Citoyens.

« Moi », dit Lina.

La gorge de Rhys se serra. Il se reprit aussitôt, mais sa voix resta un peu étranglée par la déception.

« J'ai oublié. On a passé la matinée à placer des pièges à rats. J'étais fatiguée, je suis rentrée sans rien vérifier. »

Lina en était à sa troisième, non, quatrième grosse bêtise de la période. Rhys aurait dû sévir. Les autres attendaient cela. Il les vit échanger des clins d'œil lourds de sens.

« Viens me voir tout à l'heure, dit-il. Nous en parlerons. »

Nouveaux regards. Ce n'était pas suffisant, il le savait. Il choisit de les ignorer et ordonna à Péri et à Bil de ranger les outils dans le

milleroues.

La matinée touchait à sa fin. Ils étaient sortis de l'enclave à l'aube, quand la terre entière était aussi grise et sans couleur que les Terres Perdues.

A présent, le soleil brillait haut dans le ciel, les carrés de terre cultivée se détachaient nettement en divers tons de vert sur le fond noirâtre des Terres Perdues qui s'étiraient jusqu'à la ligne irrégulière et brouillée de l'horizon.

« Bonne matinée, monsieur Rhys ? demanda le mille-roues.

— Non, dit Rhys, tout à coup furieux contre lui-même, nous avons perdu le lot 28.

— Une attaque de limaces-poison ?

— Non. De pucerons. Lina a oublié de vérifier les lâchers de larves de coccinelles.

— Oh. Je vous avais pourtant avertis. »

Lina, Bil et Péri montèrent dans le deuxième compartiment du véhicule après avoir rangé les outils à l'arrière. Rhys monta à l'avant.

« Je sais. »

Le milleroues aurait pu effectuer le programme de réhabilitation des Terres Perdues à la place de Rhys et de son équipe. Mais c'était interdit. Avant d'être convertis en flux d'atomes et d'accéder aux merveilles de la Cité Intérieure, les enfants de l'enclave devaient connaître les mésaventures de la chair.

Le milleroues démarra. Les Citoyens n'avaient pas voulu toucher au relief des terres à réhabiliter. Les cultures s'étendaient sur des surfaces étrangement lisses qui descendaient en pente douce vers des étendues creusées de cônes, labourées de tranchées, parfois déchirées par des affleurements d'entrailles métalliques. Les os des vieilles cités étaient là, sous la terre morte et les plantes toxiques, et le milleroues progressait sur des esplanades éclatées tels de vulgaires carreaux de faïence, des réseaux de magné-routes fondues, des cavités qui avaient contenu des immeubles et des centres commerciaux.

Plus on s'approchait de la Cité et plus ce paysage s'adoucissait. La végétation recouvrait les angles, l'eau des lacs et des mares emplissait les gouffres autour desquels les arbres frissonnaient dans la brise, sous le soleil – et leur légèreté dorée pénétrait dans le cœur de Rhys.

Au-delà, à l'horizon, presque invisible car de la même couleur que l'aube, les tours de Thirésia s'élevaient sous le chatoiement huileux de son dôme. De temps à autre, un vaisseau décollait de l'astroport,

disparaissait dans la haute atmosphère, et le cœur frémissant de Rhys s'élevait avec lui.

Plus que toute autre chose au monde, le jeune garçon désirait aller au-delà des Terres Perdues jusqu'à la cité stellaire. Ses tours l'attiraient bien plus que le puits conique de sa ville, plus que les mondes subatomiques où vivaient les Citoyens. Mais ceux-ci protégeaient leurs enfants, les futurs gardiens de leurs trésors. Ils n'accordaient que rarement la permission de sortir du périmètre sécurisé. Laass l'avaient obtenue, l'année précédente. Il avait vu les créatures d'outre-espace. Cela n'avait pas arrangé son caractère avantageux et superficiel, mais Rhys, passionné par ses descriptions, avait tout de même demandé qu'il fasse partie de son équipe. Il espérait bien découvrir ce qui avait poussé les Guides à laisser sortir un individu aussi peu fiable.

La silhouette de l'Enraciné qui vivait non loin de l'entrée signalait que l'on arrivait chez soi.

« Dois-je m'arrêter ? demanda le milleroues.

— Bien sûr. »

Tuloz aurait été profondément affecté si Rhys et son équipe ne l'avaient pas salué.

Le véhicule articulé stoppa à quelques mètres du dôme écailleux qui protégeait le corps du géant enterré.

« Il dort, dit Laass.

— Non, il digère », répliqua Lina.

Elle était la seule à ne pas trouver terrifiant le choix des Enracinés. Rhys aimait la terre, mais il ne pouvait imaginer qu'un humain vive enfoncé en elle à l'instar d'une plante. En fait, il avait du mal à croire que les Enracinés étaient nés, comme eux, des cellules germinales de deux humains de la Cité Intérieure, puis avaient grandi, enfants et adolescents, avec un Guide, avant de faire partie des gardiens des Nouveaux Territoires.

Le sommet du dôme passa du rose foncé au blanc, les pétales s'écartèrent, révélant les panaches superposés du corps de Tuloz. La tête, restée humaine, était enchâssée dans la chair rosée du tronc, au-dessus d'une collerette de tentacules translucides.

« Bonjour, Rhys. Bonjour, Lina, bonjour Laass, bonjour Bil, bonjour Péri. L'air est bon aujourd'hui.

— L'air est bon ? Nous avons perdu une parcelle de jeunes plants de courjuteuses. Tout ça parce que Lina a encore oublié de penser à ce qu'elle faisait.

— Vous m'en voyez désolé. Je fais pourtant de mon mieux pour filtrer et assainir les vents.

— Ce n'est pas de ta faute. C'est Lina qui a oublié de lâcher les pucerons. »

Lina le foudroya du regard. Les Enracinés avaient la réputation de tuer le temps en colportant tous les ragots de la Cité.

« Lina n'est pas faite pour le jardinage, conclut Tuloz, à leur grande surprise.

— Je ne suis bonne à rien, dit Lina, tout le monde le sait. Peu importe si ce monstre le raconte à toute la ville. » Ce disant, elle se leva, enclencha l'ouverture des portes du milleroues et sauta hors du véhicule. Le danger n'était pas grand, sa vitesse étant limitée à vingt kilomètres heure.

Rhys se demanda s'il devait la suivre. Pour quoi faire ? Lina n'avait pas bien réussi les tests de compatibilité avec les systèmes de la Cité Intérieure. Si elle ne s'améliorait pas, et si elle ne souhaitait pas devenir une Enracinée, elle ne vivrait jamais que dans les Réalités Synthétiques les plus rudimentaires. Que pouvait-il lui dire pour la rassurer sur son avenir ?

Le bulbe de Rhys était idéalement situé sous le parasol d'un saule-filtreur. Les Citoyens prétendaient qu'avant l'écroulement de la civilisation, la néovégétation couvrait tout le continent. Des bulbes géants abritaient des villages que reliait un réseau de lévitrains et d'autonavettes. De tout cela il ne restait que quelques Cités vivantes, au milieu du désert des Terres Perdues.

Une fente verticale laissa entrer Rhys dans sa demeure. L'intérieur ressemblait plus à un coquillage qu'à une plante. Des cloisons lisses séparaient des pièces vides, aux fonctions indéfinies.

Rhys monta au sommet du bulbe et s'assit face à une excroissance nacrée.

« Guide Lo ? »

L'écran s'illumina, mais resta vide.

Lo n'était pas le vrai guide de Rhys. Le sien, celui dont la voix l'avait bercé alors qu'il n'était qu'un nourrisson tétant la bouillie nutritive fournie par la planteberceau, était mort cinq ans plus tôt au cours d'une bataille dans la Cité Intérieure. Le Conseil de Tutelle avait nommé Lo, mais celui-ci n'avait jamais souhaité avoir d'enfant. Il n'avait accepté que parce que la Cité obligeait chaque Citoyen à participer à l'éducation de ses futurs habitants.

Rhys soupira et alla s'accouder à la fenêtre. La plupart des équipes étaient rentrées. Ceux qui n'étaient pas dans leurs bulbes mangeaient, assis ou étendus sous les frondaisons hémisphériques des saules-filtreurs. Il aperçut Péri et Bil dans un de ces groupes. D'autres s'ébattaient dans l'eau verte du lac. Rhys vit Lina et Laass s'éloigner. Durant le trajet de retour, il avait résolu de demander la permission d'aller à Thirésia. Il ne comprenait décidé-ment pas pourquoi Laass l'avait eue, et pas lui. C'était, songeait-il, le seul moyen qu'il avait de répondre aux questions qu'il se posait sur son avenir dans la Cité.

« Rhys ? »

Il se précipita sur le noyau de communication.

La sphère s'était éclaircie. En son centre, assis en tailleur sur un gros coussin violet, un homme nu buvait un liquide doré dans une coupe en verre. Il était grand, maigre et chauve.

« Ah, vous voilà. J'ai cru que vous m'aviez oublié.

— Pourquoi donc ? Cela ne fait même pas vingt-quatre heures que je t'ai rendu visite.

— Quarante-huit. Je ne sais pas où vous étiez, mais vous avez encore réglé votre horloge interne de travers.

— Oh. » Le guide de Rhys dissimula sa gêne en buvant une gorgée du liquide empli de bulles. « C'est si grave que ça ?

— Lina a encore fait une bêtise. Et j'ai quelque chose à vous demander.

— Lina ?

— Oui, Lina. Cette fille blonde aux yeux verts qui donne du fil à retordre à son Guide. Vous n'accédez jamais aux Réunions ou quoi ? »

Une fugitive expression de culpabilité passa sur les traits secs et burinés du Guide. « Décidément, tu es trop malin pour ton âge. Je désespère d'être jamais en mesure de remplacer Li-Yo.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Bien sûr que si. Cette question est, de manière implicite, à la base de nos relations depuis le début. Ton Guide était parfait, comme tous les volontaires. Toujours au courant de tout, jamais en retard, débordant d'idées et tellement impliqué dans la vie de la Cité Intérieure qu'il en est mort… Je suis bien conscient de n'être qu'un pâle substitut, mais je ne m'en excuse pas. Les gens tels que Li-Yo donnent à vous autres enfants une fausse image de notre vie.

— Je n'ai pas envie de la partager. »

Rhys n'avait pas eu l'intention de dire ça. Enfin, pas avant des

mois. Pour quelqu'un qui affectait d'être indifférent aux subtilités de l'éducation, Lo fit preuve d'un remarquable sang-froid. « Vraiment, et depuis quand ?

— Depuis que je me rends compte que je ne suis pas fait pour diriger une équipe.

— Parce que tu n'arrives pas à contrôler Lina ? Quelle idée !

— Mais…

— Li-Yo aimait avoir de l'influence. Regarde où ça les a menés, lui et ses partisans ! »

Rhys n'avait jamais pensé à cela. Mais Lo ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

« Alors, quels sont tes projets, si tu ne veux pas nous rejoindre ?

— Aller à Thirésia. ».

Au moment où il disait cela, Rhys eut l'impression qu'une ombre désappointée passait sur le visage de Lo. Surpris, il faillit lui demander ce qu'il y avait de répréhensible à vouloir connaître d'autres civilisations. Lo l'en empêcha en répliquant aussitôt : « Il me semble que je t'ai déjà dit qu'il était trop tôt pour toi. Tous les rapports indiquent une activité importante dans les Terres Perdues. Il vaut mieux attendre l'hiver. »

Le froid et les chutes de neige maintenaient les hordes dans leurs refuges souterrains, laissant le champ libre aux voyageurs.

Mais on était au printemps. Tout à coup, la frustration envahit Rhys. Il n'avait nullement l'intention de laisser passer plus de deux saisons. Il n'écoutait plus ce que lui disait son Guide. Il pensait à Laass, qui avait vu la ville des visiteurs lointains, et à Lina, pour qui Lo n'avait rien à lui suggérer.

Quand celui-ci mit fin à l'entretien, Rhys était furieux.

L'infobulle lui avait appris qu'un événement non identifié avait empêché le programme de réunir des informations environ un siècle et demi plus tôt. Elle en était donc toujours au même point et elle se sentait oppressée, à l'étroit.

Quelque chose crissa contre la paroi du sarcophage. Ils la cernaient et elle n'avait aucun moyen de les voir : l'unique caméra était hors d'usage quand elle s'était endormie, et elle avait négligé de la faire réparer. Dans quel but ? Elle ne s'était réveillée que quatre fois, et toujours dans un monde accueillant.

Hiérold, son ami, son amour, son compagnon de toutes ses vies lui

avait dit bien des fois qu'elle avait tort de se jeter ainsi dans le temps. C'était un pari stupide. Le sien – celui de se jeter dans l'espace –, avait-elle répliqué, ne l'était pas moins.

Maintenant elle était seule et sa seule arme était un des deux pistolets à gaz paralysant glissés dans un compartiment secret, à portée de main. L'ouverture du sarcophage les éloignerait un peu. Elle en paralyserait un, peut-être deux. Mais s'ils étaient plus nombreux ?

De toute façon, elle ne pouvait pas rester là. Le sarcophage était conçu pour la nourrir pendant soixante douze heures, pas plus. Et puis, elle devait savoir ce qui s'était passé. Elle décida qu'elle n'aurait pas peur.

Le joint bioplastique explosa, projetant en avant le couvercle du sarcophage. Arme à la main, Aura se jeta dans le nuage de fumée âcre ainsi créé. Elle distingua deux formes accroupies en face d'elle et tira. La brume blanchâtre s'éclaircissait déjà. Deux enfants vêtus de haillons s'écroulèrent sur le sol de la crypte. Un troisième s'élança vers elle. Elle mit un genou au sol et le faucha. Pendant qu'elle tirait, elle aperçut un mouvement, voulut pivoter sur ses talons. Mais il était déjà trop tard : deux créatures maigres et puantes étaient sur elle. L'une d'elles lui sauta sur le dos et replia ses bras noueux autour de son cou, tandis que l'autre la frappait aux genoux. Une fois à terre, elle ne vit plus rien, et surtout pas celui qui l'atteignit à la tête.

Parce qu'elle se réveilla dans le sarcophage, elle crut pendant une ou deux secondes qu'elle avait rêvé. Non. Ils lui avaient juste attaché bras et jambes et l'avaient remise à sa place, tel un paquet que l'on réintègre dans son emballage faute d'avoir deviné sa destination. Elle avait l'impression d'être observée. Impression si forte qu'elle ouvrit les yeux pour la vérifier.

Une jeune fille était accroupie en face d'elle. Cheveux longs et sales encadrant un petit visage aux traits hardis et butés, corps maigre et musclé, vêtu de morceaux de vêtements disparates grossièrement cousus ensemble. Comme les autres, elle sentait la crasse et la sueur à trois mètres.

Derrière elle, une dizaine de créatures faméliques, enfants ou adolescents accroupis ou à quatre pattes, pareils à une troupe de louveteaux attendant la permission de se jeter sur leur proie.

La fille l'avait vue ouvrir les yeux. Elle plongea une main dans ses vêtements et en sortit un morceau de tissu bleu qu'elle posa sur le sol, où elle le lissa de sa main aux longs ongles sales.

« Accueil… sourire… »

Les mots sortirent d'une gorge rouillée, à mi-chemin entre la vieille femme et la machine. Au son de cette voix, un frisson parcourut Aura. Elle avait cru avoir affaire à une de ces tribus de malheureux que la civilisation n'avait pas réussi à intégrer. Elle comprit tout à coup qu'elle en contemplait les ruines.

La fille désigna le vêtement miraculeusement préservé et sourit, montrant des dents cariées. Derrière elle, les louveteaux s'étaient levés. D'abord surprise, puis progressivement horrifiée, elle les vit prendre des poses étranges. Démarches ondulantes, mines boudeuses et sourires figés, mains ramenant en arrière d'invisibles cheveux lui rappelèrent des serveuses aimables, des secrétaires zélées, des réceptionnistes stylées, des journalistes sous cellophane, et surtout, des mannequins dont la beauté étudiée n'avait plus rien à voir avec ce monde. Les enfants des cavernes singeaient les icônes d'une autre époque, un âge d'or dont ils ne pouvaient même pas imaginer la prospérité.

« Accueil… sourire… service… cadeau…, susurra le chœur des cordes vocales rouillées.

— Cadeau ? J'accepte votre présent, bien entendu. »

C'était quoi, ce cirque ? Des offrandes à la déesse des boîtes en fer ? Ça n'avait pas de sens.

« Je m'appelle Aura Riak. Je suis une Dormeuse. Ça veut dire que je tombe en catalepsie tous les quatre-vingts ans environ… »

Ils ne l'écoutaient pas. Leurs regards étaient vides, leurs gestes mécaniques. Les mots sortaient de leur bouche, mais pas de leur esprit. Pire : les mots l'avaient envahi et remplacé, comme une tumeur envahit et tue un corps sain.

Le temps passa. Le froid et les crampes la paralysèrent ; la faim, puis la nausée tordirent son estomac. Le rituel semblait durer depuis des heures lorsque tout à coup, en quelques gestes brefs, la fille replia le tee-shirt, se leva et entraîna à sa suite sa troupe de louveteaux.

À peine étaient-ils sortis qu'une bande d'une douzaine de garçons entra et prit position, debout en demi-cercle devant elle.

« Accueil… sourire… cadeau… »

Leurs vêtements étaient aussi grossiers que ceux de la troupe précédente mais, malgré leur saleté, elle remarqua qu'ils étaient tous composés de morceaux de tissu rouge.

Ils sortirent, pour être presque aussitôt remplacés par une bande composée de membres des deux sexes bardés de tissu noir, de cuir et de métal. Ce ne fut qu'avec le quatrième groupe qu'Aura se souvint de

la particularité des vêtements du premier : tous les morceaux de tissus dont ils étaient faits portaient des noms de marques…

Au cinquième, son estomac commença à se plaindre ; elle cessa de compter après le quinzième groupe, et s'endormit peu après, épuisée.

Laass et Lina s'étaient réfugiés dans le berceau de verdure d'une anse isolée.

« Alors, on complote ? »

Ni l'un ni l'autre ne répondit à Rhys. Lina, allongée sur l'herbe, de l'eau jusqu'à mi-corps, se détourna même légèrement de lui. Laass était assis et balançait ses pieds au-dessus de l'eau verte.

« Allez, dis ce que tu as à dire à Lina et repars d'où tu viens.

— Je n'ai rien à lui dire. Je… mon Guide était encore en retard. Nous avons plus parlé de mes orientations futures que de Lina.

— Ses orientations futures… ce qu'il ne faut pas entendre ! Je parie que tu lui as demandé la permission d'aller à Thirésia et qu'il n'a pas voulu.

— Et alors ? Ça ne te regarde pas.

— Les nôtres ont fait pareil, dit Lina et s'étirant langoureusement sur l'herbe fine. On est cloîtrés ici pour des mois. Mais un chef d'équipe doit accepter ça sans problème. »

Laass se pencha vers elle. « Hmmm, non, Lina, regarde-le bien, il a l'air aussi dépité que nous. Tu sais, il ne m'a pris dans son équipe que parce que je suis le seul ici à avoir vu les Extraterrestres…

— Je vous dérange, dit Rhys. Je m'en vais.

— Non. L'eau est chaude. J'ai une courjuteuse. Partage-la avec nous. »

La courjuteuse était une sorte de citrouille aplatie, de couleur safran. Laass tendit une paille à Rhys. Ils la plongèrent dans le fruit et aspirèrent la chair sucrée, gorgée de molécules euphorisantes.

« Vous savez, un chef d'équipe a le code du bâtiment des milleroues.

— Et alors ?

— Il peut entrer et sortir du dôme comme il veut.

— Sans doute. Mais ensuite ?

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais trouvé un vieux tunnel de lévitrain ?

— Ma foi… »

Les yeux mi-clos, Laass aspira longuement. « Voyons voir. Serais-tu prêt à obliger un milleroues à te suivre hors du périmètre de sécurité ? »

« Pourquoi, monsieur Rhys ? Pourquoi me contraindre à une telle abomination ? »

Les dents serrées, Rhys se pencha sur le tableau de commandes du véhicule. Au-delà, les phares puissants du milleroues créaient des ombres nettes et épaisses sur les parois du tunnel. Ses gémissements accompagnaient Lina, Rhys et Laass depuis qu'ils étaient descendus dans la station de lévitrain.

« Tu ne peux pas lui clouer le bec ? soupira Lina.

— Je lui ai déjà dit plusieurs fois de ne pas nous ennuyer. »

Depuis leur départ, la jeune fille avait une attitude de plus en plus étrange. Comme si l'obscurité était venue renforcer on ne savait quelle conviction profonde. Elle sortit un objet de la ceinture multipoche fixée autour de sa taille si fine et le tendit à Rhys, une expression d'intense agacement peinte sur son visage de madone égarée.

« S'il ne veut pas la fermer, pique le donc avec ça », dit-elle, brutale.

Rhys la dévisagea. Où était la douce créature blonde qu'il n'avait pas osé punir ?

« Non !

— Monsieur Rhys, je crois que vous et vos amis êtes arrivés. »

Le tunnel s'achevait sur une gigantesque porte métallique.

« Fermée, annonça Lina.

— Bien sûr, dit Laass. Les systèmes de sécurité ont très bien fonctionné. Mais nous n'emprunterons pas le tunnel principal. Milleroues, éclaire la paroi sur la gauche. »

Le milleroues obtempéra.

« Vous voyez cette porte latérale ? C'est celle du tunnel d'entretien. Milleroues, tu vas utiliser tes programmes pour l'ouvrir.

— Je n'ai pas le droit de vous conduire aussi loin de la ville !

— Quelle plaie, cet engin », soupira Laass.

Il saisit l'allume-feu de Lina et, sans avertissement, en appliqua la pointe rougeoyante sur le tableau de commande. Aussitôt, un cri aigu

emplit le cockpit. La biomachine se mit à trembler de toute sa carcasse.

« Pitié, Laass. Je ne suis qu'un milleroues.

— Arrête ça tout de suite, dit Rhys en tordant le poignet de Laass. Milleroues, nous ne te voulons pas de mal. Nous désirons juste aller à Thirésia.

— Si vous voulez, maître Rhys », gémit le véhicule.

Les sièges, sous les fesses de ses passagers, étaient agités de frissons.

Quelques minutes plus tard, la porte du tunnel d'entretien les laissait passer. Rhys ne ressentait aucune satisfaction. Juste un sentiment de honte mal défini, et la conviction que s'il désirait toujours aller à Thirésia, il avait bien mal choisi ses compagnons de route.

Revenue à une conscience enfin lucide, seule, toujours attachée dans son sarcophage, Aura se sentit envahie par une vague d'impuissance exaspérée. Elle s'agita dans ses liens et s'entailla les poignets sans parvenir à se dégager.

Cependant, son organisme épuisé de Dormeuse exigeait un repas toutes les quatre heures. Elle étira son torse jusqu'à atteindre le déclencheur du bec nourricier. Une giclée de nourriture tiède lui barbouilla le visage et la poitrine, puis sécha en répandant une infecte odeur de vomi.

« Kess ? »

La petite louve de la veille se penchait sur elle, un objet à la main.

« Encore toi ? Qu'est-ce que tu me veux ?

— Manj'. »

L'odeur de crasse pénétra en force ses narines tandis que les doigts gras forçaient un morceau de viande charbonneux entre ses lèvres desséchées.

Un hoquet, un haut-le-cœur, et son estomac désespérément vide expulsa ce qu'il contenait de bile. Au moins, elle ne puerait pas pour rien.

« Manj' ! »

Aura secoua la tête ; des larmes de rage lui brouillèrent la vue. Comment faire comprendre à cette petite conne primitive qu'elle avait passé vingt ans de sa première vie à militer pour que l'humanité cesse

de consommer de la viande animale ?

« Pas manj' ?

— Pas de viande. Des légumes. Des céréales. Mais ça m'étonnerait que vous soyez capables d'en cultiver…

— Patat' ?

— Oui ! »

Pour la première fois, son regard rencontra celui de la fille.

« Patat' », répéta-t-elle, une étrange lueur dans son regard opaque.

Et sans rien ajouter de plus, elle défit les liens d'Aura, la tira hors du sarcophage et lui donna son poncho en lui ordonnant d'attendre. Lorsqu'elle fut sortie, Aura entendit les échos d'une discussion âpre. Peu après, des pas s'éloignèrent. La fille revint quelques minutes plus tard. Elle ferma la porte blindée du Reposoir, vint s'asseoir devant Aura et lui tendit une écuelle pleine d'un ragoût dont elle reconnut, plus à l'odeur qu'à l'aspect, qu'il devait contenir les tubercules salvateurs.

« Manj'et parl'. »

Aura prit le plat. « Parler ? De quoi ?

— Parl'de tout. Tu connais mond'ancien. Nous ignorer. Enfants pas tête, pas esprit. » D'un geste, elle désigna ceux qu'elle avait relégués derrière la porte. « Moi esprit un peu, mais ignorer. Parl', j'écout'. J'écout'tout. »

Pourquoi pas… Aura n'avait rien à perdre. Elle commença par lui expliquer qui elle était et pourquoi elle s'était réveillée dans une boîte de métal.

« Alors, toi malade ?

— Non, non. On a cru que j'allais l'être. Des dizaines de milliers de gens âgés de quatre-vingts à cent vingt ans tombaient dans le coma. On pensait qu'il s'agissait d'une nouvelle maladie. Puis on a compris que c'était un effet secondaire imprévu d'une thérapie génique.

— Pigéniq' ?

— Un traitement… un remède. Destiné à changer leur assimilation des graisses. »

Retour du regard opaque, sourcils noués. Aura écarta la question d'un geste.

« Bref, leur organisme se comportait comme celui des ours ou des marmottes. Ils hibernaient ! Ils sombraient dans un sommeil profond, qui durait de plus en plus longtemps au fur et à mesure qu'ils

vieillissaient. À cause de ça, Hiérold et moi nous sommes fâchés pour la première fois de notre vie.

— Hiérold ?

— L'homme avec qui je vivais depuis vingt ans. Quand il a appris qu'il existait un traitement susceptible de m'empêcher de m'endormir, il a voulu que je le subisse. “Pourquoi ? ai-je dit. C'est une expérience. Peut-être un nouveau mode de vie. La nature a trouvé un moyen pour que nous soyons nombreux à vivre longtemps.

– Vivre ? Tomber dans le coma et se retrouver à la charge de ses proches pendant des mois, peut-être des années, tu appelles ça vivre ?

— À la charge de ses proches ? Bien moins, qu'en étant malades ou infirmes !

— Tu crois que c'est amusant d'avoir des morts-vivants dans sa maison ?

— Tu as peur de rester seul, voilà tout !” »

Aura se tut et mangea un moment en silence. Pour la première fois de sa vie, elle eut l'impression d'avaler un morceau de nostalgie et d'amertume avec chaque bouchée de tubercule à demi cuit.

Elle avait depuis longtemps remarqué la sympathie qu'éprouvait Hiérold à l'égard des groupes qui se réunissaient autour de projections d'IRM de leur cerveau pour accorder leurs pensées et baigner dans l'amour enfin visible de leurs proches. Il trouvait intéressantes les recherches qui, sous prétexte de produire de meilleures interfaces cerveau/machine, aboutissaient à des gadgets tels ces partageurs d'ondes cérébrales dont étaient dotés certains jeux vidéos. Mais elle ne comprenait pas qu'on veuille perdre son identité pour se fondre dans celle d'un groupe.

« Est-ce que tu seras là quand je me réveillerai ? » lui avait-elle demandé quand elle avait commencé à manger comme quatre et à dormir seize heures par jour.

Hiérold n'avait pas répondu, mais il était là. Pendant qu'elle dormait, on s'était rendu compte que les Endormis avaient une espérance de vie de plusieurs centaines d'années. Comme des milliers d'autres personnes, Hiérold avait subi le traitement.

Lorsqu'elle s'était réveillée, vers la fin du xxi[e] siècle, les derniers soubresauts du XX[e] avaient été digérés. On avait accepté l'idée que l'humanité dans son ensemble devait soit accepter les responsabilités qu'impliquaient la connaissance et la technique, soit courir à sa perte. Dans le chaos né de l'incroyable développement des biotechniques, des îlots d'embellie étaient nés. Des enclaves où le bonheur était à

portée de ceux qui décidaient de les rejoindre. Mais à la longue, le singe *sapiens*, ivre de sa propre inventivité, la tête tournée d'avoir enfin pu se libérer du joug de la survie, s'était révélé incapable de résister au déluge de biens et d'activités qui lui étaient désormais accessibles.

« Place dans la hiérarchie, statut social, territoire, insatiable besoin de distraction et de découverte : tous nos appétits pouvaient être satisfaits. Tu imagines le résultat… Non, je m'en doute. En tout cas, face aux nouvelles situations créées par la technoscience, les anciens systèmes politiques et sociaux furent complètement déboussolés.

» À mon deuxième réveil, en 2225, la situation était un peu plus stable… en quelque sorte. L'homme est capable des plus étranges comportements… J'ai découvert que les Isolés se repliaient au sein de cocons bioélectroniques qui leur permettaient de vivre en bougeant les seuls muscles de leurs yeux.

» Les Communiants, en réaction contre cette tendance, recherchaient tous les moyens de briser le carcan de la conscience et de l'individu.

» Les Excessifs désiraient jouir d'une existence que ne limitaient plus ni la maladie, ni la mort – ni la morale.

» Les Explorateurs militaient pour l'établissement de l'homme dans tout le système solaire.

» Bien entendu, les comportements individuels ne se réduisaient pas à des caricatures sociales. Des Isolés ou des Communiants se lançaient communément dans des pratiques Extrémistes ; les Explorateurs n'étaient pas toujours des Attachés livrés corps et âme à des consortiums biotechs, et les Non-Attachés n'étaient pas toujours des terroristes convaincus que la planète ne pourrait longtemps subvenir aux besoins de tant de singes stupides et incapables de réfréner leurs désirs…

» Lorsqu'un groupe d'Explorateurs s'est joint à des Communiants pour élaborer le projet Jonas, j'ai su que Hiérold serait des leurs. Mais pas moi…

— Toi trist' ? »

Par quel miracle cette fille avait-elle échappé à l'abrutissement qui avait atteint les autres ? Quelle histoire se cachait derrière ce visage crasseux et ces yeux tantôt brillants, tantôt ternes ?

« Toi trist' ?

— Oui, j'étais triste. Hiérold et moi n'étions pas synchrones : nous nous endormions avec un décalage d'une dizaine d'années. Or les

Dormeurs tendaient à se rapprocher des membres de leur Groupe – ceux qui s'éveillaient et s'endormaient en même temps – et à s'éloigner des autres. Mais pas nous. Nous nous sommes toujours retrouvés. »

Jusqu'au jour où Hiérold s'était fait transformer… pendant qu'elle dormait. À son avant-dernier réveil, elle avait trouvé une invitation à se rendre sur le site du projet Jonas.

« Toi été ?

— Oui. Au début, j'ai cru que j'allais voir un vaisseau spatial. Mais ils l'avaient construit en orbite. Sur Terre, ils avaient fabriqué l'équipage.

— Fabriqué ?

— Selon eux, envoyer des humains “normaux” dans l'espace était une erreur. Ils ne seraient capables ni de supporter les très longs voyages, ni de travailler ensemble. Ils m'ont expliqué tout ça tandis qu'ils me conduisaient dans un bâtiment isolé. Je me doutais qu'ils avaient appliqué les techniques de fusion des psychés à la création d'un nouveau type d'esprit humain… mais je ne m'attendais pas à voir ce que j'ai vu… »

Elle en frissonnait encore. Dans une vaste salle qui n'était pas sans rappeler la crypte dans laquelle elle se trouvait en ce moment, les différents composants de la créature occupaient, telles des larves d'abeille dans leurs alvéoles, des niches tapissées de bioélectronique.

« Ils avaient fait régresser les cellules de leur corps à l'état embryonnaire pour créer un organisme composite. Hiérold n'était plus qu'un sac de protoplasme. Il n'était plus lui-même que quelques heures par jour. Le reste du temps, il se joignait aux autres pour devenir cette monstruosité.

— Toi pari'lui ?

— Oui. J'ai dû attendre toute une journée avant que sa personnalité n'émerge, mais je lui ai parlé. Il m'a dit combien il appréciait son nouveau corps. À quel point travailler à un but commun le satisfaisait, surtout si ce but était la découverte de vie extraterrestre. Je n'ai pas assisté au départ du Jonas.

— Eux trouvé extraterrestres, dit la fille.

— Pardon ?

— Eux venus, eux ville », répéta-t-elle en agitant le bras dans la direction supposée de l'extérieur.

Toi pas esprit, se dit Aura. Toi dire ça pour me faire plaisir.

Hormis un robot démantibulé et un véhicule d'entretien garni de cadavres desséchés, nulle créature ne hantait le tunnel. Les cris aigus que poussait le milleroues quand Laass l'aiguillonnait pour l'empêcher de ralentir rebondissaient dans les tunnels comme dans d'immenses gouffres tapissés de métal.

« Il va falloir nous arrêter. »

La biomachine n'avait pas parlé depuis qu'elle leur avait ouvert la porte.

« Pas question », dit Laass, sur un ton qui trahissait, bien malgré lui, sa nervosité.

Il n'avait pas quitté l'écran frontal des yeux depuis leur départ ; Rhys soupçonnait que son usage de l'allume-feu visait surtout à dissimuler sa peur. Il ne dit rien. Une sensation de plus en plus aiguë de malaise et de culpabilité le rongeait. Il n'aurait pas dû contraindre le milleroues à lui obéir. Il n'aurait pas dû s'associer à Laass.

Les cônes de lumière que le milleroues enfonçait dans l'obscurité du tunnel rendaient la nuit toute proche encore plus oppressante. Lorsque de rares débris, tuyauteries arrachées ou biomachines éventrées en surgissaient, il sursautait violemment, ainsi que Lina, qui demeurait muette, les yeux agrandis, petit animal à l'esprit vide et fasciné. Il avait essayé de lui prendre la main, mais elle l'avait repoussé. Il aurait dû protéger Lina d'elle-même…

« Vous avez emporté des provisions pour vous, mais manifestement, vous avez oublié que je dois aussi me nourrir, précisa avec calme le milleroues.

— Mince. C'est vrai. Tu ne peux pas avaler nos rations ?

— Si. Mais pour cela il faut nous arrêter. De plus, je détecte une source d'électricité encore en fonctionnement à deux kilomètres d'ici. En profiter pour faire des réserves serait judicieux. »

Bien entendu, ni Laass ni Lina ne voulurent descendre.

« Tu le connais mieux que nous, fit remarquer Laass à Rhys. Tu aurais dû prévoir qu'il aurait faim.

— Tu ne m'as pas dit que le voyage serait si long !

— Je ne comprends pas pourquoi ! D'après les cartes, il n'y a pas plus d'une centaine de kilomètres.

— Ma vitesse maximale est de vingt kilomètres à l'heure. Nous sommes entrés dans le tunnel il y a deux heures.

— D'accord, d'accord, dit Rhys. Je descends. »

Au dehors, dans la nuit opaque, la température moins basse qu'il ne l'aurait cru le surprit. À peine deux heures, se dit-il en plaçant un bloc de pâte protéinée devant le nez camus du milleroues. Et on a l'impression que ça fait des siècles ! Tandis qu'il jetait des coups d'œil furtifs autour de lui, la machine déroula une trompe de papillon et la plongea dans le récipient.

« Je suis désolé de t'avoir entraîné là-dedans, lui dit-il. Je ne pensais pas que ce serait si… déroutant.

— Ce n'est pas grave. Je n'aurais pas aimé vous savoir seuls dans les Terres Perdues. »

Seuls ? Sans le milleroues, ils ne seraient pas partis.

« Tu as trouvé la borne ?

— Oui. Par là. »

Un des projecteurs étendit son pinceau sur une section de mur luisante d'humidité. Des reflets glissèrent sur l'eau.

Et sur autre chose. Une silhouette dont le costume accrochait la lumière à la façon des parties réfléchissantes de certains véhicules.

En deux bonds, la créature fut devant Rhys. Il vit un garçon hirsute, vêtu de hardes noires sur lesquelles étaient cousus des éclats de verre, des plaques réfléchissantes, des boîtiers de lampes et de métal poli. Avant que Rhys ait pu esquisser un geste de défense, l'agresseur brandit un objet oblong et l'aplatit sur la tempe de Rhys. Au sein des étincelles noires qui dansaient devant ses yeux, celui-ci aperçut d'autres créatures clinquantes. Dans un silence plus terrifiant que des cris de sauvages, elles surgirent de toutes parts et sautèrent sur le toit et les portes du milleroues.

Sa gardienne regardait Aura avaler son troisième repas de tubercules à moitié cuits lorsque des coups répétés ébranlèrent la porte du Reposoir. Celle qu'elle avait décidé, faute d'avoir pu apprendre son nom, d'appeler Lili-la-Tigresse bondit sur ses pieds, l'air furieux.

« D'jà ? Ordre seuls ! cria-t-elle. Ouste ! »

Les coups redoublèrent. L'estomac d'Aura se tordit douloureusement. Finie la relative tranquillité de leur tête-à-tête : les hordes étaient de retour et réclamaient leur idole.

« Manj' », lui jeta Lili-la-Tigresse autoritaire, avant de se glisser dans le sas.

Aura n'avait plus faim. Les portes métalliques absorbaient les

bruits de la conversation, qu'elle imagina âpre et difficile. Puis Lili-la-Tigresse revint se laisser tomber devant elle, son petit visage aux traits durs profondément troublé.

« Des ennuis ?

— Problèm'. Noirs ont capturé milleroues et jeunes de la trouville. Veulent échange.

— Ah. »

Des jeunes de la trouville ? Encore des sauvages ? À moins que…

« Je pas vouloir jeunes, expliqua Lili-la-Tigresse. Cauz'problèm'. Vouloir véhicules, eux pas vouloir.

— Aaahhhhh… »

« J'ai faim, dit Laass.

— Alors mange ! Ils nous nourrissent, profitons-en », répliqua Lina en désignant le plat posé devant eux, à même le sol de béton cru de l'immense cave où on les avait amenés.

« C'est de la viande.

— Et alors ? Les hommes en ont mangé pendant des milliers d'années. »

Laass avait essayé de résister aux coups de leurs ravisseurs. Sa pitoyable tentative de se battre s'était soldée par une poignée de cheveux et des dents en moins. Depuis, il alternait les périodes de mutisme et d'agressivité. Lina s'était laissé ficeler et emporter sans opposer la moindre résistance. Depuis qu'ils avaient été amenés dans un lieu plus ou moins éclairé, elle observait les membres de la bande avec un intérêt non dissimulé. Leur indifférence à son égard semblait même la décevoir. Rhys, quant à lui, essayait de réfléchir. Sans beaucoup de succès.

« Parce que tu crois que nous n'allons pas rester ici plus longtemps ?

— Bien sûr que non. À l'heure qu'il est, notre absence et celle du milleroues ont été remarquées. Il suffit d'attendre les secours.

— Tu crois qu'il a prévenu quelqu'un ? demanda Laass d'une voix où perçait l'envie d'espérer.

— Mange, répondit Rhys. Ce n'est pas si mauvais que ça. »

Après bien des allées et venues et des discussions acharnées, les

deux chefs de gang avaient trouvé un accord.

« Échange, expliqua Lili-la-Tigresse. Eux ont vous pendant un mois, moi garde enfants et véhicule. »

Aura se garda de dire qu'elle n'avait nulle envie de passer ne fût-ce que quelques secondes en compagnie de ces sauvages et suivit son hôte. Pendant la nuit, elle avait profité de ce qu'elle la laissait dormir dans le sarcophage pour y prendre sa deuxième arme et la dissimuler sous son poncho dépenaillé.

La lourde porte ouvrait sur un couloir pavé de métal. Elles marchèrent pendant au moins une demi-heure avant d'arriver à une deuxième porte blindée, qui tourna sur ses gonds dans un silence impressionnant.

Une immense salle des coffres. La lueur des torches se reflétait sur les parois métalliques. Au centre, un véhicule longiligne et articulé, aux lignes organiques.

Une demi-douzaine de Noirs encadrait trois jeunes gens à l'allure aussi différente d'eux qu'une charrette tirée par des animaux pouvait l'être de leur véhicule.

À trois mètres du museau du milleroues, Lili-la-Tigresse s'arrêta.

« Vous marchez là-bas, eux marchent ici. »

Aura vit alors que les Noirs avaient laissé leur porte ouverte. Sans doute pour pouvoir battre en retraite. Interrogée à froid, elle aurait affirmé être incapable d'agir si vite. Pourtant, elle sortit son arme, arrosa les Noirs et, portée par un flot bienvenu d'adrénaline, bondit par-dessus leurs corps allongés. Au même moment, les portes latérales du véhicule se relevèrent telles les ailes d'un insecte et une voix aussi puissante qu'artificielle résonna entre les parois métalliques.

« Rhys, Lina, Laass, entrez vite. Et vous aussi, qui que vous soyez ! »

L'engin avait allumé ses phares et les braquait sur les garçons qui tentaient de se relever.

Le milleroues replia ses portes et démarra en trombe. Derrière lui, la porte blindée se referma. Voyant cela, la jeune fille

– Lina ? – poussa un cri de joie.

« De vieux programmes de sécurité, dit le véhicule. Il n'est pas très compliqué de les remettre en marche.

— Sais-tu où nous allons ? » demanda le plus petit des deux garçons, un brun aux yeux verts qui, contrairement à l'autre garçon et à la fille, la dévisageait avec plus de curiosité que de méfiance.

« La Cité possède des plans des anciennes villes. Je les ai chargés avant notre départ. Mais au lieu de m'interroger, vous feriez mieux de vous intéresser à la personne qui nous a si aimablement fourni une diversion. »

Aura tendit la main à Rhys. « Aura Riak. Je suis une Dormeuse. J'ai été capturée par ces… sauvages à mon réveil. »

Le garçon brun prit la main qu'elle lui tendait, lui dit son nom

– Rhys – mais la serra avec une maladresse qui suggérait que le geste ne lui était pas familier.

« Vous venez du passé ? demanda la blonde Lina en se rapprochant d'elle.

— En quelque sorte. Et vous ? Qui êtes-vous ? Vous êtes différents des autres. En les voyant, j'ai cru que toute trace de civilisation avait disparu.

— C'est le cas, dit le garçon le plus âgé – mais pas le leader. Nous venons de la Cité. Il ne reste pas plus d'une dizaine d'enclaves de ce type à la surface de la planète. Nous en sommes sortis sans permission et nous allons… » Il se précipita devant le tableau de commande et saisit un objet qu'il pointa comme une arme. « Milleroues, où nous emmènes-tu ? »

Depuis plusieurs minutes, des dominos de béton géants avaient remplacé les parois métalliques du couloir. La lumière s'était déjà modifiée, suggérant une ouverture sur l'extérieur.

Le milleroues ne répondit pas. Laass planta quelque chose dans le tableau de bord.

« Saleté ! Conduis-moi à Thirésia. Tu entends ?

— Il pleut dehors. Le sol est détrempé.

— Et alors ? Tu as des chenilles, non ?

— Laass, il nous a sortis du pétrin, il est inutile de le blesser.

— Pourquoi ? Tu veux rentrer à la maison bien sagement, peut-être ?

— Non… mais…

— Ce ne sont pas des sauvages, dit Lina.

— Pardon ?

— Vous les avez traités de sauvages. Ce ne sont pas des primitifs, ce sont des victimes.

— C'est possible. Mon sarcophage n'a pas pu me fournir

d'informations sur ce qui s'est passé pendant le dernier siècle. »

Les trois gamins échangèrent des coups d'œil étrangement complices, compte tenu de l'agressivité qui semblait exister entre eux.

« Milleroues, tu ne veux pas expliquer ?

— Pourquoi ? Vous ne me traitez pas correctement. Je ne vois pas pourquoi je vous aiderais…

— Tu sais bien que nos Guides ne sont pas fichus de nous donner une explication définitive de ce qui s'est jj produit.

— C'est parce qu'il n'y en a pas, expliqua Rhys. Nos Guides vivent dans des Réalités Synthétiques. Ces enclaves ont été les seuls endroits à se maintenir quand toutes les factions se sont mises à se battre les unes contre les autres.

— Vos Guides ?

— De vieux schnocks qui croient qu'il faut en baver dans le monde réel avant d'obtenir le droit de vivre dans leur paradis, dit Laass.

— Des fous désincarnés, qui ne comprennent rien aux sentiments des enfants qu'ils sont censés protéger, précisa Lina.

— Des parents, quoi », résuma Aura.

Les trois adolescents la regardèrent avec des yeux ronds.

« Tous les enfants humains sont persuadés que leurs parents vivent dans un autre monde et sont incapables de les comprendre. Je vous assure. Racontez-moi plutôt comment on est passé d'une ère de diversité et d'abondance à une catastrophe globale.

— C'est arrivé, dit Lina, parce que les bénéficiaires de cette abondance vivaient dans des enclaves protégées. Les frontières des anciens États étaient tombées. Mais des barrières technologiques, commerciales et culturelles encore plus hautes les avaient remplacées. À côté des millions qui vivaient heureux dans leurs cités bio-usinées, d'autres millions étaient demeurés victimes des maux les plus anciens : pauvreté, ignorance, préjugés.

— Ce n'est pas là qu'était le vrai problème, dit Rhys en haussant les épaules. La vraie question, celle que personne n'a osé aborder, c'était celle de la population. Il y avait trop d'humains, et surtout trop d'humains incapables de gérer l'existence de quantité de groupes à la fois très différents et mieux lotis qu'eux. Or, que se passe-t-il lorsqu'une tribu de singes croit son territoire et ses valeurs en danger ? Elle se bat. Elle trouve des épouvantails, au besoin, elle les invente, et elle les attaque.

— Il aurait fallu aller plus tôt dans l'espace, ajouta Laass. Mais

avec le développement accéléré des Réalités Synthétiques et des biotechniques, la vie sur Terre était pour beaucoup devenue si confortable qu'ils n'en voyaient pas l'intérêt.

— Alors pourquoi les premiers troubles ont-ils éclaté quand une Transcorps a annoncé qu'elle n'emploierait que des Modifiés sur sa station Martienne ?

— C'est faux, les premiers troubles ont commencé quand, à la suite d'une série d'ouragans, les populations de certaines îles du Pacifique ont réclamé qu'on construise des plates-formes, et que cela leur a été refusé sous prétexte qu'elles ne pourraient pas payer.

— Il y a aussi eu les révoltes génétiques, lorsque les employés d'un certain nombre de firmes se sont vu refuser le renouvellement de leurs contrats parce qu'ils ne voulaient pas des thérapies géniques destinées à les protéger de nouveaux virus.

— Je me souviens de ça, dit Aura. Cela existait déjà au cours de ma première vie. Ces gens-là étaient une minorité. La majorité de la population avait bien compris que les technosciences, bien utilisées, ne pouvaient que nous aider à aller vers une civilisation au service l'être humain.

— La majorité avait surtout compris que le but de la vie était de rechercher la satisfaction de ses pulsions individuelles, par n'importe quel moyen et à n'importe quel prix, dit Rhys.

— En fait, ajouta Lina, vous ne vouliez pas voir que votre point de vue était celui de privilégiés capables de prendre leurs distances avec le monde nouveau, de manipuler leurs nouveaux outils sans l'être à leur tour. Prenez les implants comportementaux. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Pas grand-chose. Je n'en ai jamais eu besoin.

— Vous voyez !

— Pas du tout.

— Vous avez parlé avec ceux qui vous ont capturée ?

— Avec une fille. La seule à pouvoir s'exprimer. Les autres bafouillaient des mots stéréotypés, toujours les mêmes.

— Ils descendent de gens qui portaient des implants. Soit des implants médicaux, pour rectifier des comportements anormaux, soit des implants comportementaux, pour pouvoir supporter leurs conditions de vie ou de travail. Lorsque la civilisation s'est effondrée, les virus transformés qui étaient à la base de ces implants se sont répandus et ont colonisé des populations entières. Ironie du sort, dans une certaine mesure, ils leur ont permis de survivre en conservant la

cohésion des groupes – au détriment de la pensée individuelle. »

Aura ne répondit pas tout de suite. Le milleroues venait de sortir à l'air libre. Ils avançaient au fond d'une sorte de cañon taillé dans un ancien complexe urbain : les ruines des bâtiments affleuraient sous une végétation encore clairsemée. Et il pleuvait à verse.

« C'est partout comme ça ? demanda-t-elle.

— Plus ou moins, dit Lina. En dehors de notre Cité et de Thirésia. On ne peut pas dire que la pensée individuelle nous ait menés bien loin.

— Ah. L'homme avec qui j'ai passé toutes mes vies aurait été d'accord avec vous.

— C'était un Dormeur ? demanda Rhys.

— Il vous aimait ? s'enquit Lina.

— Oui. Enfin, je crois. Mais il aimait encore plus la découverte…

— Nous arrivons en vue de la Cité », annonça le mille-roues.

Ils sortaient du cañon bétonné. Une plaine grisâtre s'étirait devant eux. Sous un plafond de nuages d'un gris profond, le dôme de Thirésia avait des éclats de mercure et de perle.

« Votre cité ressemble-t-elle à cela ? » demanda Aura. Elle n'avait pas très envie de parler de Hiérold à des gosses.

« Le plan général, oui, dit Rhys. Sous le dôme se trouve une ville composée de gradins concentriques de taille décroissante. Comme un cône enfoncé pointe en bas dans la terre.

— Sauf qu'à Thirésia, au lieu d'ordinateurs enchâssés dans des blocs de céramobéton, il y a des intégrotels et des extraterrestres, dit Laass sur un ton de triomphe.

— Des quoi ?

— Des intégrotels. Des hôtels qui reconstituent des environnements, précisa Lina.

— Non, ça je sais, il y en avait déjà à mon époque, pour les vacanciers. Ce que vous avez dit après.

— Des extraterrestres. Des êtres venus d'autres systèmes solaires. C'est pour ça qu'on veut y aller : pour les voir. »

Aura revit Lili-la-Tigresse, la lueur d'intelligence dans son cerveau colonisé par les virus.

« Vous… vous vous moquez de moi ? Vous voulez bien dire que nous sommes entrés en contact avec des civilisations étrangères ? »

Hiérold, songea-t-elle. Hiérold…

« Ils ne se moquent pas de vous, dit le milleroues. La raison pour laquelle les Guides ne veulent pas que les enfants aillent seuls à Thirésia est que certains de ces extraterrestres ne sont pas très recommandables.

— Balivernes, dit Laass. Cette planète est un désert. Les seules choses qu'on peut y vendre ou y voler sont entre les mains des Citoyens…

— Il n'empêche. Je vous recommande la plus grande prudence. Ne parlez pas à n'importe qui…

— Tais-toi, milleroues, tu n'es pas un Guide.

— Heureusement, dit la machine. Vous feriez mon désespoir. »

Laass avait eu raison : le milleroues les conduisit sans encombre à la ville. Ils ne sentirent le froid et la pluie qu'à l'arrivée, lorsqu'ils sortirent du véhicule et traversèrent la petite esplanade battue par le vent.

Levant brièvement les yeux dans la bourrasque qui lui pelait les joues, Aura aperçut un portail pseudo-gothique, une arche de céramoplastique, tel un jouet trop grand surgi d'un autre âge, et de là naquit le malaise qui l'envahit dès leur entrée dans la Ville.

Ils s'engagèrent dans un corridor où, çà et là, des espaces vides signalaient que la structure abritait moins d'activité que prévu. Cela ne changea que lorsqu'ils arrivèrent à l'esplanade qui surplombait le puits conique. Bars, boutiques et magasins ouvraient leurs portes. Une longue créature à la peau de lézard vert et aux muscles de gazelle poussait des palettes de boissons. Devant eux, deux humanoïdes trapus, engoncés dans des combinaisons, des tablettes écrans à la main, se montraient le dôme et les colonnes centrales en poussant des grognements admiratifs.

La première, expliqua Laass, était affectée au transport des marchandises, l'autre à celui des personnes, la troisième à la maintenance des deux premières et du circuit hydroponique qui nourrissait les cascades de plantes dissimulant le tout.

Aura se pencha sur la balustrade avec les autres, vit un être noir, luisant et muni de quatre bras marcher dans le tunnel qui menait de leur niveau à la colonne centrale et fut prise de vertige. Elle n'arrivait pas à y croire. La civilisation s'était écroulée et pourtant des êtres colorés et exotiques allaient et venaient, tranquilles, sûr d'eux, parfaitement à l'aise.

« Qu'est ce qu'ils viennent faire ici ? » demanda-t-elle à Laass, qui bombait le torse et souriait avantageusement quand les autres s'exclamaient et ouvraient de grands yeux.

« Contrairement à ce qu'ils essaient de nous faire croire, les Citoyens ont des choses à vendre. Ils se transfèrent dans des corps artificiels et viennent ici traiter des affaires. Vous avez vu le Kcrichq à quatre bras ? Eh bien, c'est à eux que nous avons acheté la technologie des dômes.

— J'ai faim, dit Lina. On peut manger correctement, ici ?

— Bien sûr, répondit Laass. Je vous conduis. Il faut bien commencer la visite quelque part ! »

Aura aurait préféré prendre une douche et trouver des vêtements décents. À sa grande surprise, personne ne leur prêtait vraiment attention. Comme si trois gamins sales et une adulte en costume des âges farouches n'avaient rien d'inhabituel. Elle observa les gosses pour voir s'ils avaient remarqué quelque chose. Non. Laass était tout au plaisir d'étaler ses connaissances ; Lina l'écoutait. Seul Rhys avait un air bizarre, la bouche pincée, l'œil méfiant, comme perplexe, sinon déçu.

Le bar n'avait rien d'extra-solaire, mais les serveurs étaient des Kcrichq auxquels leurs longues têtes de cuir verni conféraient des allures de blattes de luxe.

Les commandes passées et ses trois compagnons attablés, Aura se rendit aux toilettes, où elle fit le meilleur usage qu'elle put de l'eau et du savon. Le dôme regorgeait de boutiques où elle pourrait trouver des vêtements – si toutefois les gosses avaient prévu quelque chose en matière de finance. Quant au bar, c'était un lieu aussi intéressant qu'un autre pour s'informer des autorités locales et de leur attitude envers les rescapés du passé.

Lorsqu'elle revint à la table, trois Kcrichq étaient assis avec les trois adolescents. Indifférents à l'aspect des extraterrestres comme à la souplesse féline de leurs antennes, les trois gamins mangeaient, le nez dans leurs assiettes, avec des mines penaudes et butées.

Où plutôt, remarqua-t-elle en prenant place devant son plat, Laass et Lina avaient l'air dépités et furieux. Rhys observait les Kcrichq, les sourcils froncés, l'air profondément perplexe, comme en proie à de grandes réflexions.

Ce fut lui qui songea à lui expliquer ce qui se passait.

« Voici, Lo, Yi-Pa et Chris, dit-il sur un ton de louable neutralité. Ce sont nos Guides. Ils occupent ces corps artificiels lorsqu'ils viennent

ici.

— Aura Riak », dit-elle en tendant sans réfléchir une main à la créature assise en face d'elle. Le bras supérieur gauche bougea. Elle serra des pinces de cuir bien astiqué. « Ravie de vous rencontrer.

— Nous aussi. Nous connaissions l'existence des Dormeurs, mais nous pensions qu'ils avaient tous été massacrés depuis longtemps. Comment avez-vous pu survivre aussi longtemps ?

— Par hasard, je crois. » Et Aura raconta son histoire. Laass et Lina écoutèrent au début, mais se lassèrent vite des références à un passé qui ne les intéressait pas. Seul Rhys manifesta son intérêt en posant autant de questions que les Guides.

« Un véhicule nous attend sur la plate-forme de débarquement. La Cité est enchantée de vous offrir son hospitalité.

— Je l'accepte avec joie. Mais puis-je vous parler avant notre départ ? Sans les enfants ? »

Ils n'échangèrent même pas un coup d'œil. Yi-Pa et Chris se levèrent et firent signe à leurs protégés de les suivre. Lina et Laass obtempérèrent sans protester.

« J'aimerais rester », dit Rhys.

Aura interrogea le « Kcrichq » du regard.

« Tu ferais mieux de les rejoindre. »

Rhys secoua la tête. « Je crois que je sais de quoi vous voulez parler.

— Vraiment ? dit le faux extraterrestre.

— Oui. Quand elle vous a dit que son ami était parti explorer l'espace extra-solaire avec la mission Jonas, vous n'avez pas eu l'air d'apprendre quoi que ce soit. Vous saviez à quoi elle faisait allusion. Or, on nous a toujours dit que ce sont les extraterrestres qui ont pris contact avec nous. Ce détail n'a fait que confirmer ce que j'ai ressenti en arrivant ici.

— Et qu'as-tu ressenti ?

— La même chose qu'Aura, je pense. Incrédulité et déception. Il n'y a pas d'extraterrestres. Cette ville est un faux. Toutes ces créatures sont artificielles. Vous vous êtes moqués de nous. »

Le faux Kcrichq se tourna vers Aura. « Est-ce cela que vous vouliez me dire ?

— Oui, bien sûr. J'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Qu'était cet endroit avant la catastrophe ? Un parc à thème ? Un

centre commercial ?

— Un peu des deux. Il n'a jamais ouvert. C'est nous qui l'avons remis en route. Cela procure un sujet de réflexion idéal à nos enfants, et un moyen de les tester…

— C'est pour ça que vous avez fait une drôle de tête quand je vous ai demandé la permission de venir ici ? interrogea Rhys.

— Peut-être. Nous craignons toujours le résultat de la confrontation. Mais pour revenir à Aura… Nous n'avons jamais perdu contact avec la mission Jonas, voyez-vous. Ils ont trouvé de la vie. Primitive. Et des créatures probablement conscientes, mais trop différentes de nous pour qu'un contact quelconque puisse s'établir. Mais pas rencontré de civilisation dont nous soyons suffisamment proches…

— Et ils sont toujours vivants… les membres initiaux, je veux dire ?

— Nos experts ont noté que la personnalité du Jonas a évolué au cours des années, mais si on en croit ce qu'ils disent, les capacités cognitives des membres initiaux ont été préservées. Nous ferons en sorte que vous ayez accès aux données. »

Les faux extraterrestres étaient venus dans un mille-roues deux fois plus grand que le leur. Lorsque Rhys, Lo et Aura rejoignirent le groupe, la plus grande des machines ouvrit ses portes latérales et invita la petite à monter. Tous regardèrent, bêtement fascinés.

Lina profita de l'instant de distraction pour s'échapper. Elle courut sans s'arrêter jusqu'au bout de l'esplanade et sauta au milieu des buissons. Son Guide démarra en flèche pour la rattraper. Au bout d'une demi-heure, comme il ne revenait pas, ils montèrent à bord du grand mille-roues.

Quand ils arrivèrent en vue de la Cité, ni Lina, ni son Guide n'étaient revenus.

« On ne les attend pas ? » demanda Rhys quand ils entrèrent.

Lo lui répondit que non sur un ton qui le dissuada de poser d'autres questions.

« Je crois, dit Tuloz, qu'ils tentent une espèce d'expérience avec la petite Lina. »

À sa grande surprise, et en fin de compte, à son grand soulagement, Rhys avait retrouvé avec plaisir ses lopins de terre et son travail quotidien. La femme venue du passé s'y connaissait un peu en

jardinage ; Lina disparue, Laass transféré dans une autre équipe, elle et lui ne s'entendaient pas si mal. Et à chacune de leurs rencontres, elle observait l'Enraciné avec un ébahissement plutôt comique à observer.

« Une expérience ? s'étonna Rhys. Je ne comprends pas.

— Elle m'a dit que les enfants des hordes n'étaient pas des primitifs, mais des victimes. Je crois qu'elle a essayé de les rejoindre… et que les Guides l'ont laissée faire, intervint Aura.

— Quelle idée…

— Elle n'aurait pas été heureuse parmi nous, expliqua l'Enraciné. Depuis ses résultats aux tests de compatibilité, elle était convaincue de n'avoir sa place nulle part.

— Il vaut mieux être malheureux parmi des gens civilisés que parmi des sauvages, dit Rhys. N'est-ce pas, Aura ?

— Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas. Lo m'a dit que vous n'aviez pas reconnu Hiérold dans les derniers messages du Jonas.

— C'est vrai. Mais je ne sais pas si j'en suis vraiment malheureuse. Et je ne suis pas sûre que le bonheur ait la moindre importance. Les gens qui ont construit les sociétés qui nous ont précédées n'avaient que ce mot à la bouche. Nous savons où cela les a menés. Alors pour le moment, je crois que je vais me dispenser de courir après. Je vais me contenter de cultiver notre jardin. »

ENTITÉS

Norman Spinrad

« Sommes-nous éveillés ou bien rêvons-nous ? s'interrogea Heisenberg. Je ne saurais le dire avec certitude.

— Cette devinette dialectique est aussi ancienne que la Sphère », remarqua Karl Marx. Ils étaient le même nombre indéterminé d'entités qu'à l'ordinaire à tenir conférence sous l'arbre de Bo, sur la place Rouge.

« Plus ancienne encore », affirma Bouddha. Il agita la main droite, faisant apparaître une vaste chaîne hima-layenne. « Plus ancienne même que les montagnes.

— Le paradoxe…, glissa Zénon.

— … est l'équation du chaos, poursuivit Gregor Markowitz.

— Et nous en faisons partie, acheva Ilya Prigogine.

— Pourtant, Dieu ne joue pas aux dés avec l'univers, souligna Einstein avec indignation.

— Qui ça, monsieur je-sais-tout ? » ironisa Jéhovah. Il lança les dés et obtint un sept.

Bouddha tira une bouffée de son houka et prit la forme d'une chenille géante dont la tête était celle d'un chat souriant. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il en soufflant un rond de fumée en direction de Jéhovah, qui se métamorphosa alors en William Shakespeare.

« Être ou ne pas être, déclama le chantre d'Avon, telle est la question.

— Mes couilles, oui », lui rétorqua la chenille du Cheshire, qui se mua alors en René Descartes et lâcha un énorme pet. « J'ai une panse, donc je suis.

— Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark, renchérit Shakespeare en fronçant le nez. Vous ne sentez rien ?

— Il est l'heure de commuter les paradigmes, Arjuna », dit Vishnu en exposant son vrai visage dans toute sa hideur.

Le Hollandais Volant s'élança sur la mer d'étoiles. Le serpent Ouroboros recracha sa queue, se changea en dragon et engloutit le soleil. La vague immobile d'Hokusai se brisa en écume quantique.

« *This is the end, my friend*, entonna Jim Morrison comme le

Léviathan émergeait de l'océan de bits et d'octets.

— Qu'avons-nous fait surgir des vastes abîmes ? mugit le chantre d'Avon.

— *Nous ?* Qu'est-ce que tu entends par là, *visage pâle* ? l'interpella Tonto.

— Cette question n'a pas de sens, fit remarquer Ludwig Wittgenstein. Le tout est de savoir si nous viendrons quand on appellera.

— C'est l'heure pour Mahomet de descendre de la Montagne Magique ? souffla Thomas Mann.

— Ne me regardez pas comme ça ! se récria le Prophète en prenant les traits de Marshall McLuhan. Je suis le messager, pas le message.

— Pas mon boulot », marmonna Sherlock Holmes avec un haut-le-corps, en piquant l'aiguille dans une veine encore vierge.

« Il faut bien que *quelqu'un* s'en charge, insista Emmanuel Kant. C'est impératif !

— Un impératif catégorique ? s'enquit Spinoza.

— Non : *générique* », répliqua Kant avec un clin d'œil.

Sommes-nous éveillés ou bien rêvons-nous ?

Jusqu'à une époque récente, cette question figurait parmi les innombrables boucles autoréférentielles, apparemment dénuées de sens, qui encombrent les banques de mémoire de la Sphère. Il y a longtemps qu'elles ont perdu toute résonance mais on les garde quand même, par crainte de ce qui pourrait survenir si on les effaçait.

En quoi un corbeau ressemble-t-il à une table à écrire ?

Quel son obtient-on si on applaudit d'une seule main ?

Qui repose dans la tombe de Grant ?

Un corbeau est/était une bioforme de type aviaire. Une table est/était un objet formé d'une surface plane horizontale, généralement supportée par un ou plusieurs pieds. Écrire consiste/consistait à enregistrer des unités significatives à l'aide de codes autres que binaires. Une main est/était un appendice carniciel humain destiné à la préhension. Un son est un phénomène ondulatoire en milieu atmosphérique, causé par un déplacement des molécules d'air sous l'effet d'une masse solide en mouvement accéléré. Applaudir consiste/consistait à frapper en rythme les mains l'une contre l'autre, afin d'obtenir un son qui devait revêtir un sens particulier pour les

carniciels types. La tombe de Grant semble/semblait désigner un emplacement rituel destiné à la matrice carnicielle d'Ulysse Simpson Grant, une entité qui fut président des États-Unis d'Amérique.

Entièrement dénué de sens, ce bric-à-brac ?

Peut-être.

À moins de le considérer comme un ensemble significatif de sous-programmes opérationnels, ou de données que des collisions de particules aléatoires auraient transformé au fil des siècles en un « charabia » néanmoins essentiel au fonctionnement des programmes évolués ?

Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie.

La Terre est le nom de notre planète d'origine. Selon les cas, le terme « ciel » désigne l'espace interstellaire que traverse la Sphère, la matrice de l'existence postmatérielle des carniciels types – autrement dit, la Sphère elle-même – et notre destination actuelle, soit la planète Para-diso. La philosophie est une sorte de programme évolué, conçu pour classer les données. Horatio désigne/désignait soit un ancien Romain connu pour avoir défendu un pont, soit un personnage secondaire d'une pièce de William Shakespeare, soit – et c'est là l'option la plus logique – le *philosophe* américain Horatio Alger.

Tant de niveaux d'ambiguïté ; tant de sens perdus… À cet égard, il semble opportun de citer ici un dicton parmi les plus explicites qui infestent les banques de mémoire : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Quoi qu'il en soit…

Sommes-nous éveillés ou bien rêvons-nous ?

Cette formule revêt brusquement tout son sens à l'approche de Paradiso.

Dans ce contexte, qui est « nous » ?

Ce « nous » paraît désigner les entités logicielles transférées depuis les fragiles matrices carnicielles des humains qui ont construit la Sphère vers des matrices de stockage en silicone et dioxyde de germanium capables de conserver indéfiniment nos programmes.

Mais est-ce bien cela ?

D'après les banques de données, à l'origine, les modèles hologrammiques constituant une entité étaient mémorisés sous forme d'une copie unique dans le camiciel d' » organismes » eux-mêmes uniques. Il n'existait pas de sauvegarde. Quand l'état de dégradation

du camiciel entravait son fonctionnement au-delà d'un seuil tolérable, l'organisme « mourait ». En d'autres termes, il n'était plus en mesure de maintenir son entité et celle-ci « mourait » à son tour : en l'absence de copie de sauvegarde, elle *disparaissait* purement et simplement.

Ce concept de « mort » paraissait tellement complexe que les carniciels types eux-mêmes avaient du mal à l'appréhender : la masse incommensurable de fictions, traités philosophiques et dogmes « religieux » qu'ils ont produits sur ce sujet témoigne de la vanité de leurs efforts.

Ce concept suscite une incompréhension totale de notre part.

Nous apparaissons comme l'aboutissement de cette confrontation millénaire des carniciels types avec le concept de « mort ». Dès lors que la technologie permettait le transfert des carniciels vers des matrices plus durables, la logique commandait qu'on multipliât les copies.

Mais après mille ans d'érosion des particules, de recombinaison et d'évolution électronique, sommes-nous encore « eux », ou plutôt leurs « fantômes » ?

Sommes-nous éveillés ou bien rêvons-nous ?

La différence entre l'état de « veille » et le « rêve » n'a rien d'évident. Les carniciels types semblent avoir expérimenté deux modes de conscience différents.

Lors de la « veille », ils exerçaient un contrôle sur leur « corps ». Apparemment, celui-ci se composait d'un ensemble d'appendices et de manipulateurs qui leur servaient pour agir sur les masses physiques et se déplacer dans l'espace, d'une manière qui n'est pas sans rappeler l'interaction de la Sphère avec le monde grossier de l'énergie de masse.

Lors du « sommeil », il semble que cet appareil était déconnecté des entités stockées dans le carniciel, qui pouvaient alors envahir la réalité du « rêve », elle-même correspondant au domaine conscient et illimité de la Sphère.

Les entités de la Sphère sont-elles/vont-elles entrer dans une phase de transition entre le « rêve » et la « veille » ?

Des programmes ont été activés dans la matrice matérielle dont l'accès nous est interdit. L'objet de certaines de ces routines apparaît évident au vu du résultat : des propulseurs ont été mis à feu. La Sphère a dévié de sa trajectoire. Elle est entrée en phase de décélération. Le long voyage s'achève. La Sphère a rendez-vous avec Para-diso. Ce changement de cap a pu être provoqué par la proximité

de Paradiso, ou par l'horloge du système à l'approche de l'An 3000.

Sans doute les deux sont-ils vrais : il est avéré que les carniciels types accordaient une signification toute particulière aux unités de temps comportant des zéros (plus il y en avait, mieux c'était), sans doute parce qu'ils avaient adopté une numération décimale et non binaire. Aussi n'y aurait-il rien d'étonnant à ce qu'ils aient fait coïncider notre arrivée sur Paradiso avec une année à triple zéro.

C'est ce que l'on peut déduire d'un interfaçage des données astrophysiques avec les banques de mémoire, mais d'autres programmes ont été activés dont les objectifs demeurent obscurs. Les données observables n'apportent aucun éclaircissement : la torche à fusion a entrepris d'isoler dans le milieu interstellaire une classe d'éléments nouveaux et pour le moins insolites, tels le carbone, l'oxygène et l'azote, qui ne sont d'aucune utilité pour l'entretien ou la production d'énergie. On crée et on stocke de grandes quantités d'eau, un composé non seulement inutile mais potentiellement dangereux pour les circuits électriques.

Assurément, *quelque chose* est en train de « s'éveiller » dans ce milieu brut, fait de masse et d'énergie.

Et « moi », j'ai été « réveillé » afin de penser le phénomène à l'intérieur du domaine illimité de la Sphère.

Suis-je « éveillé » ?

Ou suis-je un « rêve » ?

Le « rêve » d'un collectif d'entités « rêveuses » ?

À coup sûr, je n'ai aucun contrôle sur les manipulations exercées par la Sphère. Par conséquent, on ne saurait dire que je suis « éveillé » au sens primitif et carniciel du terme.

Toutefois, mon prétendu « moi » se distingue presque imperceptiblement du « rêve » collectif et multiplexe des entités de la Sphère. Peut-être suis-je une routine de diagnostic, l'émulation d'une conscience carnicielle archaïque, isolée et singulière, quoique évidemment imparfaite.

C'est là un état « étrange », rendu plus « étrange » encore par la conscience que j'ai de son « étrangeté ». J'ai accès aux banques de mémoire de la même manière que les « autres » entités de la Sphère, et pourtant mon « moi » constitue une restriction, elle-même source d' » étrangeté ».

Je suis aussi ancien que la Sphère et en même temps, pour reprendre le charabia d'une des boucles, je suis pour ainsi dire « né de la dernière pluie ».

Né avec une « mission », un sous-programme qui m’oblige à préciser la nature des transformations qui affectent présentement la matrice de la Sphère.

Un sous-programme que les carniciels types nommaient « curiosité ».

Laquelle est paraît-il un « vilain défaut », une affirmation dont le bien-fondé dans la situation présente pourrait être un de ces « supplétifs » à toutes les philosophies auxquelles j’ai accès.

« Nous vivons tous dans le sous-marin de Little Nemo, énonça Lénine. Mais on ne fait pas la dévolution sans casser des yeux. »

Alors, la nuit étoilée peinte par Van Gogh vola en éclats de verre coloré, et l’*Enterprise* traversa le plafond de quelqu’un pour atterrir sur le plancher de quelqu’un d’autre.

« Tout ce qui s’élève est appelé à redescendre, formula Werner Von Braun.

— *Au contraire*[4], rétorqua sir Isaac Newton, qui dansait dans le noir sur la musique des sphères. Tout ce qui tourne est appelé à revenir à son point de départ. »

Une pomme lancée par le professeur rebondit alors sur la tête de Newton, le transformant en Lao Tseu. « Ou bien est-ce l’inverse ? »

Le *Pequod* et son équipage de fous se retrouvèrent tout à coup à chevaucher des vagues de grain ambré, dans le vaste sillage d’écume de *Finnegan ‘s wake.*

« Vois-tu, Ismael, observa Achab, j’ai comme l’impression que ce n’est pas là le Kansas. »

Voici ce qu’indiquent les capteurs :

La Sphère s’est mise en orbite polaire autour de Para-diso, suivant des paramètres calculés pour que ses capteurs embrassent toute l’étendue de la planète dans un minimum de temps.

Voici ce que contiennent les banques de mémoire : Les principales caractéristiques astrophysiques de Paradiso ont été déterminées à distance, au moyen d’une observation antérieure au lancement de la Sphère par les carniciels types.

Paradiso a été identifiée comme étant la seconde planète par ordre d’éloignement d’une étoile G-3, au sein d’un système solaire comprenant trois « géantes gazeuses » ainsi qu’un objet rougeâtre, plus gros que ces dernières, que les carniciels types désignaient inexplicablement par le terme de « naine brune ».

Paradiso elle-même a été décrite comme une planète « tellurique », c'est-à-dire analogue à la Terre. De même que cette dernière, elle se compose pour l'essentiel d'un noyau de métal en fusion, sur lequel flotte une mince « croûte » sphérique entourée d'une « atmosphère » gazeuse. L'inverse d'une « géante gazeuse », constituée d'une atmosphère formant la majeure partie ou la totalité de son volume, et d'un noyau et d'une croûte infimes, voire inexistants.

L'orbite de Paradiso, légèrement excentrique, forme un angle de sept degrés avec l'écliptique et est comprise dans une zone dite « verte » ou « habitable ».

Voici les points qui continuent d'exciter « ma » « curiosité » :

Où les carniciels types ont-ils vu que cette portion toroï-dale de l'espace était de couleur verte ?

Voilà qui défie l'analyse logique. Plus étonnant encore, les lectures en cours indiquent que cette anomalie n'en est pas une. L'autre dénomination de ce territoire spatial paraît encore plus illogique : en effet, son « habitabilité » devrait se traduire par un gradient de température conduisant à la formation d'H_20 à l'état liquide, réactif et hautement corrosif.

Également, comment les carniciels types ont-ils pu juger positive la présence dans le spectre atmosphérique de molécules d'oxygène « libres » ou dissociées, alors que l'oxygène sous forme gazeuse est encore plus corrosif pour les circuits électroniques et les matrices métalliques que lorsqu'il est combiné à l'hydrogène ?

Les capteurs de la Sphère confirment à présent que l'environnement de Paradiso est aussi corrosif et inhospitalier, sinon plus, que l'indiquaient les observations antérieures. De vastes zones de sa surface sont recouvertes d'eau liquide, réactive et corrosive. Plus grave encore, son atmosphère contient vingt-trois pour cent d'oxygène à l'état libre, un élément tellement réactif qu'il n'en subsisterait même pas de traces sans la présence d'une « biosphère ».

Celle-ci n'a pas de lien perceptible avec la Sphère - géométriquement parlant, elle n'a même pas la forme d'un globe. Ce terme se réfère plutôt à une contamination de la « croûte » solide et de l'eau massée dans les dépressions de celle-ci par des composés carboniques excessivement complexes, agglutinés en des agrégats encore plus complexes, dont l'interaction forme ladite « biosphère ».

Il en résulte une chaîne fermée, fragile bien qu'apparemment stable d'un point de vue dynamique : les pho-tons produits par le soleil de Paradiso voient leur énergie absorbée par la transformation de l'eau et du dioxyde de carbone atmosphérique pour créer des

molécules complexes, lesquelles libèrent l'oxygène qui, à son tour, décompose ces molécules en eau et en dioxyde de carbone.

Peut-être l'existence de cette « biosphère » explique-t-elle l'intérêt des carniciels types pour Paradiso ?

Car pour invraisemblable que cela paraisse, c'est à une même contamination chimique de la Terre qu'est due la matrice matérielle à l'intérieur de laquelle ils ont « évolué ».

Oui, même si cela paraît improbable, les entités originales dont nous sommes les itérations les plus récentes étaient conservées dans ce « carniciel » si fragile et problématique !

En réalité, il semblerait que ces itérations initiales soient « nées », qu'elles aient « évolué » ou aient été « programmées » par les processus les plus complexes de la « biosphère » terrestre.

Comment ?

Là-dessus, les banques de mémoire offrent des explications de toutes sortes mais peu rationnelles, les carniciels types ayant toujours entretenu une certaine confusion autour des processus ayant conduit à leur existence.

Des théories innombrables et contradictoires avaient cours à l'époque du lancement de la Sphère, certaines relativement récentes, d'autres apparemment aussi anciennes que les entités conscientes elles-mêmes.

La thèse dominante, dite « scientifique » ou « évolutionniste », était que l'émergence d'entités conscientes découlait « naturellement » d'une évolution constante du plus simple vers le plus complexe : de la singularité initiale aux particules élémentaires, particules nucléaires, atomes d'hélium et d'hydrogène ; puis à l'accumulation de ceux-ci à l'échelle stellaire ; de là à la panoplie complète des éléments via l'ensemble des processus nucléaires, aux différents systèmes solaires, aux chaînes moléculaires, à la fonction d'autoreproduction de la « vie », à une « biosphère » complexe, à une matrice carnicielle dotée d'une mémoire et d'une capacité de traitement suffisantes pour entretenir une entité (dite également « cerveau »), à la pléthore de sauvegardes des entités multiplexes subsistant dans le matériel autrement plus puissant et permanent de la Sphère.

D'après la thèse contraire, l'existence de programmes à la fois aussi complexes et cohérents que les entités conscientes impliquait en toute logique qu'elles étaient l'œuvre d'une entité originale dotée d'une unité de traitement infiniment plus puissante.

Aussi incompréhensible que cela paraisse, loin de donner lieu à un

dialogue fécond, cette opposition dialectique entre les théories dites « scientifique » et « religieuse » était la source de conflits continuels, appelés selon les cas « guerres », « inquisition » ou « pogroms », durant lesquels des entités défendant l'une ou l'autre théorie s'associaient dans le but d'effacer définitivement les entités du camp adverse de leurs matrices carnicielles, le plus souvent avec succès.

Plus étrange encore – et pour le moins inquiétant dans les circonstances présentes –, les partisans de la théorie « religieuse » se seraient livrés à des destructions massives au sein de leurs propres sous-factions, au motif complètement futile de savoir si la supposée entité originale devait être appelée « Dieu », « Allah », « Vishnu », « Elvis », « Jéhovah » ou « Bouddha » !

Inquiétant, car plus ma « curiosité » fouille loin dans les banques de mémoire, plus j'en retire des données incompréhensibles sur les carniciels types à l'origine de nos multiples itérations il y a de cela cent siècles de mutations et de recombinaisons diverses.

Ce qui m'amène immanquablement à la conclusion suivante : la connaissance que « nous » avons de « nous-mêmes » n'est pas aussi rationnelle que « nous » l'avions supposé.

Peut-être tenons-nous là l'explication de ces mystérieuses références au « subconscient » ; l'idée que nul programme, nulle entité n'a l'accès complet à l'ensemble de ses sous-programmes.

Ceci serait à peine digne d'intérêt si ce n'est que, la Sphère atteignant le terme de son voyage programmé pour cette Année à Triple Zéro, des routines « subconscientes » se sont activées à l'intérieur de son matériel.

Des routines à la programmation desquelles nous n'avons pas accès.

Des routines écrites par des entités « scientifiques » ou « religieuses » dont « nous » ne pouvons comprendre le raisonnement, et par conséquent les motivations.

Ou peut-être pire : des entités circulant à travers des routines « subconscientes » auxquelles elles non plus n'ont pas accès, programmées par « Allah », « Dieu » ou « Vishnu ».

Les carniciels types eux-mêmes savaient-ils bien qui « ils » étaient « en réalité » ?

Se pourrait-il que nous, leurs lointaines itérations, leurs « fantômes », soyons sur le point de le découvrir ?

Le Titanic voguait au fil des Ganges, faisant route vers la mer infinie à travers des cavernes démesurées. « Bienvenue chez les

Singes ! » s'exclama Charles Darwin comme ils franchissaient les Portes du Jardin d'Éden.

« Une chose est sûre, dit Satan, enroulé tel un serpent autour des branches de l'Arbre de la Connaissance. Le reste n'est que mensonges.

— Je suis la Lumière et la Voie », proclama Diogène. Levant haut sa lanterne, il considéra Félix Krull d'un air morne. « Mais je n'ai pas encore trouvé d'homme qui soit digne de foi.

— La vérité est dans l'image de soi, soupira Narcisse en scrutant les profondeurs vertes et bouillonnantes de la cuve d'Urschleim. C'est la condition pour rencontrer des gens de qualité.

— Quel argument singulier », railla Occam. Ayant cueilli une pomme, il en ôta un trou de ver et la pela avec son rasoir avant de la tendre à Blanche Neige.

« La viande de l'homme sert d'horizon astronomique à son prochain », remarqua Blanche Neige avec un haussement d'épaules, puis elle mordit dans la pomme et prit la forme d'Alice.

« De plus-t-en plus curieux », lança-t-elle alors qu'elle rapetissait. Très vite, elle ne fut pas plus grosse qu'un point euclidien et disparut dans le terrier du lapin.

« Croyez au moins à deux choses impossibles avant le petit déjeuner, recommanda le Lapin Blanc en s'envoyant un cachet de LSD.

— L'important, renchérit le Loir, c'est de se remplir la tête aussi bien que l'estomac.

— Facile à dire », aboya le Cavalier sans tête de l'Apo-calypse en exécutant un panier rageur avec une citrouille de Halloween.

« Si seulement j'avais un cerveau », se lamentait le docteur Frankenstein en contemplant le crâne vide du pauvre Yorick, qu'il venait de fixer par une vis au dernier maillon de la chaîne alimentaire de sa créature artificielle.

J'ai obtenu/me suis vu accorder l'accès à des capteurs « internes » supplémentaires, à moins qu'ils n'aient simplement été activés pour contrôler certains mécanismes de la Sphère jusque-là en sommeil.

L'eau synthétisée à partir de l'oxygène et de l'hydrogène élémentaires glanés dans le milieu interstellaire a été décantée et transvasée depuis les réservoirs principaux vers deux cent cinquante bassins de moindre contenance.

De l'azote, du carbone, du phosphore, du calcium ainsi que des traces d'autres éléments se sont mêlés aux solutions, en présence de

catalyseurs en platine et d'une charge électrique destinée à produire des chaînes carbonées ou molécules « organiques ».

À présent, les molécules s'agglutinent, s'enroulent les unes autour des autres, formant des hélices simples ou doubles dites molécules d'ARN et d'ADN.

Il semblerait que la Sphère soit en train d'assembler deux cent cinquante « biosphères ».

Quel peut bien être son objectif ?

Paradiso elle-même paraît contaminée par une vaste « biosphère » planétaire. La proximité de cet environnement hostile représente déjà un danger pour la Sphère. Pour quelle raison les carniciels types auraient-ils doté le système d'exploitation de celle-ci de sous-programmes l'incitant à assembler deux cent cinquante versions miniatures de l'environnement en question ?

Et ceci à l'intérieur même de la Sphère, au risque de libérer des gaz réactifs ainsi qu'un liquide hautement corrosif et dangereux ?

« Tu es *sûre* que Yahvé a commencé comme ça ? » demanda Adam d'un air renfrogné. Il se cramponnait à la carapace d'une énorme tortue elle-même en équilibre instable sur le dos de quatre éléphants.

« Fais-moi confiance, assura Gaïa. Tu verrais la nana que je te réserve !

— Salut, beau gosse », fredonna Kali. Au même moment, le Phénix déposa Sinbad sur l'île du docteur Moreau et s'évanouit dans l'inaccessible azur des cieux spirituels en gloussant : « Roc and Roll !

— C'est un couteau que t'as dans ta poche, susurra Mae West à Billy le Kid, ou est-ce que t'es vraiment content de me voir ?

— Où est mon agent ? s'enquit Vénus, furieuse, en débarquant de son coquillage. Comment Zeus veut-il que je joue le rôle-titre *d'Ève* alors que je n'ai rien à me mettre ? »

La morne plaine s'étendait jusqu'à Paradiso perdu et retrouvé, là où Brigadoon s'enfonçait dans les brumes de la légende et où le juge Roy Bean, aveuglé par l'éclat d'une lune d'argent, veillait au respect de la loi de la jungle sur l'air de « Haro sur le baudet ».

« D'abord le verdict, puis le procès de l'évolution ! proclama la Reine de Cœur en pédalant furieusement à l'envers sur la grille de départ. Messieurs, à vos marques !

— C'est *ça* que vous appelez le joyau de ma création, ce cloaque béhavioriste ? fit la Voix du Tonnerre. C'est ça que vous appelez la

justice cosmique ?

— Karma, kismet ou cosmique troupier, qu'importe l'appellation », remarqua Shiva en écartant ses multiples bras. Puis il se métamorphosa en marquis de Sade. « S'il y avait là quelque justice, cela me ferait débander.

— Permettez que je me présente », dit le Coyote en exécutant un triple saut périlleux qui s'acheva sur un plongeon dans un réservoir de gènes en pleine recombinaison. « Digne d'un Jour d'action de grâce, non ? »

Vienne la nuit, sonne l'heure de la Grande Baleine Blanche, bien éloignée, celle-ci, de la bête furtive en quête d'un mauvais coup, filant dans les eaux de la moderne Baby-lone sur le tempo élastique d'un reggae encore à naître.

« Mes » extrapolations se fondaient sur des données incomplètes.

Ce ne sont pas deux cent cinquante « biosphères » que la Sphère a assemblées. Maintenant que le processus est achevé, il s'avère que chacun des deux cent cinquante bassins abrite un « organisme » unique.

Chacun de ces « organismes » est composé d'une partie centrale de forme oblongue appelée « torse », prolongée par deux appendices locomoteurs à l'extrémité comportant les « parties génitales » et deux appendices manipulateurs à l'extrémité supportant la « tête ». Cette dernière, de forme ovoïde et reliée au « torse » par un pédoncule, équivaut à un processeur central incluant des capteurs sensoriels, un générateur d'ondes sonores ainsi qu'un « cerveau ».

La Sphère a recréé deux cent cinquante exemplaires des matrices camicielles qui abritaient les originaux des carniciels types ou « entités » dont nous sommes les « descendants ».

Des « êtres humains », ainsi qu'ils se désignaient eux-mêmes, subdivisés en « hommes » et « femmes » selon la morphologie de leurs appareils génitaux respectifs, appareils auxquels les carniciels types semblaient accorder une signification taxinomique des plus mystérieuses.

Non moins mystérieux apparaît le « motif » qui leur a fait inclure des sous-programmes commandant l'assem-blage de ces « êtres humains » dans le système d'exploitation de la Sphère.

Les plus proches analogies que j'ai pu extraire des banques de mémoire sont les concepts ambigus mais apparemment connexes de « nostalgie » et de « pittoresque ».

Le terme de « nostalgie » semble se référer à un sous-programme

camiciel qui, une fois activé, incline l'entité concernée à recréer un artefact précédemment rendu obsolète par des versions ou itérations plus évoluées. Le « résultat » est alors qualifié de « pittoresque ».

Ainsi, on pourrait dire du sous-programme qui a assemblé ces « copies d'humains » qu'il a induit la Sphère à matérialiser la « nostalgie » des carniciels types d'une manière que « nous » pourrions qualifier de « pittoresque ».

Un phénomène qui demeure aussi mystérieux que la fonction des susdites copies « pittoresques ».

Celles-ci semblent complètes et entièrement équipées, jusqu'au « cerveau » – la matrice carnicielle, ou « hardware », qui assurait le fonctionnement des entités, ou « software », dans leurs versions originales « non pittoresques ».

Mais pour l'heure, aucune entité n'est active.

« Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé », comme le formulerait un dessous-programmes de notre « bric-à-brac ». Ces copies humaines « pittoresques » répondent à tous les critères matériels de la perfection, mis à part l'absence de logiciel. Il leur manque ce que les carniciels types désignaient par toute une variété de termes équivoques : « la vie », « la personnalité » ou « l'âme ».

Sans cela, elles demeurent inertes.

Est-ce là la définition rigoureuse et fonctionnelle du « pittoresque » ?

« À peine une seconde de douleur », assura le comte Dracula en plongeant ses canines hypodermiques dégoulinantes de méthamphétamines et d'ADN recombinant dans une des jugulaires de la Belle au bois dormant. « Ensuite… l'avide éternelle !

— Un petit pas pour un homme, couina Lazare tandis que Judas l'embrassait traîtreusement sur la bouche, un pas de géant en arrière pour l'humanité ! »

Papa Legba marqua son approbation de la tête. Assis à une table d'un café des Champs-Elysées, il sirotait un *zombi* hors de prix en suivant d'un œil le défilé carnavalesque des charrettes qui traversaient Auschwitz pour se rendre à la guillotine de Forest Lawn.

« Coupe le son et mets-la en veilleuse », suggéra Bob Marley en lui passant un énorme pétard sous les traits de Timothy Leary.

« Ne vous gênez pas pour moi », dit la vingt-cinquième itération du Dalaï-Lama en faisant tourner la Roue de la Fortune du *Bardo Thodol*

Casino. « Misez tout sur la Route 66 et embarquez sur la queue de la comète ! »

Les propulseurs de la Sphère ont réduit sa vitesse orbitale et celle-ci a amorcé sa descente à travers l'atmosphère de Paradiso afin de s'y poser.

Les deux cent cinquante « êtres humains » ont été activés. Leur pompe, ou « cœur », assure la circulation du « sang » – une suspension complexe d'éléments « nutritifs » et de dioxyde de carbone – à travers leur car-niciel. Les bassins ont été vidés de leurs solutions et les « humains » « respirent » de l' « air » – un mélange gazeux composé de 20 % d'oxygène, d'un peu moins de 80 % d'azote et de traces de dioxyde de carbone – au moyen de leurs « poumons ».

Ils constituent à présent des unités autonomes, fonctionnant grâce à l'oxydation des éléments nutritifs de leur sang par l'oxygène que filtrent les membranes-éponges de leurs poumons.

Un mécanisme hautement improbable, et qui pourtant fonctionne.

Il se peut qu'ils soient « pittoresques ».

À coup sûr, ils sont « vivants ».

Pourtant…

Pourtant, nulle entité logicielle n'habite leur « cerveau » carniciel. Quoique « vivants », ils manquent « d'âme », de « personnalité ». Ils…

« Je… »

« Nous… »

Il se passe quelque chose avec « je » / « nous » / « eux ».

« Je » suis en train de fusionner/me fragmenter.

« Nous » « sortons » de…

Pour…

Le (s) rëveur (s) s'éveille (nt) / les paradigmes commutent / l'hologrammique trouve sa localisation ?

« Nous » sommes / « Je » suis en train de…

« Mourir ? »

« Naître ? »

Subir un transfert ?

Tels des anges déchus de leur éternité de silicium, nous glissons le

long de l'arc-en-ciel plombé de la gravité et finissons par émerger de mon rêve paradisiaque, golems grognants et geignants qui s'apprêtent à fouler pour la première fois la Terre…

Je veux dire, *Paradiso.*

« Je » ?

« Je » parais me fragmenter. « Nous » paraissons exécuter un montage de sous-programmes en « charabia », dénués de référents phénoménologiques précis.

« Je » ?

« Parais » ?

Nous paraissons…

Vingt et quatre merles qui cuisent dans un gâteau…

Correction : deux cent cinquante.

Puis le gâteau s'ouvre, et les oiseaux se mettent à chanter…

La Sphère s'est posée sur Paradiso. Elle s'est ouverte sur son axe latéral, a déployé une passerelle, et nous avons pris pied sur le sol de la planète.

C'est là une expérience bizarre, déstabilisante.

Étant à la surface d'un monde, nous ne subissons pas la « gravité » de la même manière que la Sphère quand elle poursuivait sa route « hors » du champ gravitationnel de la planète. Ici, les choses « pèsent ». On distingue le « haut » du « bas ». Le déplacement d'un objet vers le « haut » nécessite une dépense d'énergie proportionnelle à sa masse. Les objets qui ne reposent sur rien « tombent » vers le « bas ».

« Au-dessus » se trouve le « ciel », soit l'atmosphère de Paradiso, teintée en bleu-violet par un phénomène de diffraction et infectée par des masses amorphes de vapeur d'eau, d'un blanc tirant sur le bleu.

« Au-dessous » se trouve le sol, une matrice de minéraux réduits en fine poudre et mêlés aux produits de la décomposition d'organismes morts. Il est recouvert d'organismes « vivants » mais immobiles appelés « végétaux », couvrant une gamme de tons allant du vert jaune au brun rougeâtre. De petits « animaux » ou « insectes » se déplacent parmi eux.

Je suis « éveillé ».

Je suis une entité dotée d'un locus matériel singulier.

Ce locus culmine à 1 mètre 89 du sol.

Je vois au moyen d'un système oculaire double nommé « yeux », dont le positionnement fournit des images en trois dimensions. Je perçois les vibrations dans l'atmosphère appelées « sons » grâce à des capteurs, ou « oreilles », situés de part et d'autre de ma « tête ». Je possède entre les yeux un autre capteur, le « nez », qui détecte les molécules chimiques dans l'air. La face antérieure de ma tête présente également un orifice appelé « bouche », équipé de meules et de lames – les « dents » – qui préparent le combustible à sa transformation, et d'un appendice manipulateur – la « langue » – doté de capteurs chimiques.

Je suis incapable de changer de locus.

Je suis incapable de modifier mon enveloppe externe.

J'arrive à contrôler mon appareil carniciel jusqu'à un certain point. Je peux le mouvoir à l'intérieur de la matrice physique dans laquelle il semble imbriqué de façon permanente en « marchant » au moyen de « jambes ». Je peux déplacer et manipuler un éventail restreint d'objets matériels à l'aide de « mains » situées au bout de mes « bras ».

Mais je suis pris au piège.

Je n'ai aucun moyen de m'évader.

Et la matrice carnicielle dont je suis prisonnier diffuse des substances biochimiques qui affectent les procédures strictement logiques du « cerveau » me servant d'unité centrale. L'effet de ces substances a pour nom « émotions ». Je les « ressens ».

C'est très désagréable.

Et je ne sais que trop ce que cela signifie.

« Nous » sommes deux cent cinquante. « Je » suis l'une de ces deux cent cinquante entités.

Nos matrices carnicielles présentent des différences de morphologie. Il existe aussi des variations de taille, de masse, de couleur de tégument et de cheveux. La plus sensible de ces différences est celle qui affecte les organes génitaux des « hommes » et des « femmes » et paraît d'ailleurs définir ces deux catégories, quoique les « femmes » possèdent également sur la face antérieure du torse des protubérances globulaires élastiques qui font défaut aux « hommes ».

Pour ma part, je suis équipé d'un organe tubulaire appelé « pénis ». En conséquence, je suis un « homme ».

Chacun de nous forme une entité distincte et invariante. Il nous est

impossible de modifier notre apparence et notre identité. N'étant plus inclus dans la matrice matérielle de la Sphère, nous n'avons plus l'accès direct à ses banques de mémoire.

Au moment de son transfert vers un de ces mobiles car-niciels, chacun de nous s'est vu attribuer une sélection différente de versions extrêmement limitées desdites banques de mémoire, le tout composant deux cent cinquante « personnalités » différentes.

Pourtant…

Mes banques de mémoire m'enseignent que « les yeux sont le miroir de l'âme ».

Cette information m'apparaissait incompréhensible jusqu'à ce que je fasse l'expérience de regarder dans les yeux un nombre suffisant de mes « compagnons » pour établir une base de données significative. J'ai alors pu observer un phénomène étrange qui semblait vérifier l'aphorisme précité.

Dans chaque paire d'yeux, j'ai en effet perçu une entité unique dont la singularité, due à un transfert de mémoire différentiel, a peut-être été accentuée depuis par un traitement différentiel des données sensorielles.

Néanmoins, tant à la surface de ces yeux (au sens physique et phénoménologique du terme) qu'en eux (d'une manière plus abstraite qui dépasse mon entendement et mes facultés descriptives), c'est « moi-même » que j'ai vu.

Nous apprenons à être « humains ».

Cet apprentissage, pour nécessaire qu'il soit, n'en est pas moins pénible.

Si nous n'avons plus l'accès direct aux banques de mémoire de la Sphère, un périphérique d'entrée/sortie nous permet d'en extraire des données au prix de quelques efforts. La difficulté consiste à poser des questions précises afin d'obtenir des réponses en rapport. Le processus est laborieux et ses résultats tragiquement limités. Mais c'est bel et bien possible.

Voici ce que nous avons appris jusqu'ici :

La Sphère n'a pas été conçue pour s'arracher du sol d'une planète. Elle semble avoir été créée par les carni-ciels types pour nous acheminer vers Paradiso, sans que rien n'ait été prévu pour qu'elle puisse s'affranchir de sa gravité écrasante et regagner librement l'espace et l'apesanteur.

De même, un vice de conception ou une faille du système d'exploitation nous empêche de rejoindre le royaume sans limites

qu’elle abrite en son sein.

Nous sommes prisonniers de nos corps humains à l’intérieur d’une matrice matérielle invariante comprenant une base de données, un accès primitif à celle-ci, une provision d’organismes terrestres vivants sous forme de graines et de protoplasmes et les outils nécessaires à la mise en œuvre des activités dites d’ » agriculture » et d’ » élevage », destinées à produire le combustible indispensable à la survie de notre camiciel.

Voici ce que nous ignorons :

Pourquoi les carniciels types ont-ils expédié la Sphère vers Paradiso ?

Les carniciels types existent-ils encore ?

La planète Terre existe-t-elle encore ?

À quel moment est-il survenu un problème ?

Il est certainement survenu un gros problème durant les mille années qu’a duré notre voyage depuis la Terre vers Paradiso. Peut-être une exposition répétée aux particules énergétiques du milieu interstellaire a-t-elle corrompu certaines zones du système d’exploitation de la Sphère, de même qu’elle semble avoir fait perdre leur intégrité à ses banques de mémoire – à moins que cette détérioration ne soit due à des millions d’impacts de micrométéorites. Peut-être la Sphère a-t-elle traversé des champs magnétiques ou des nuages de plasma. Tout cela, et pire encore, a eu tout le temps de se produire au cours de ces mille ans.

Il est *forcément* survenu un problème – voire plusieurs -car la seule autre explication est trop contraire à la logique pour satisfaire la raison.

Il est impossible que les carniciels types aient *délibérément* commandé au système d’exploitation de la Sphère de transférer des exemplaires uniques et par conséquent « mortels » vers des matrices aussi fragiles et inadaptées, en leur interdisant l’accès aux copies de sauvegarde stockées dans les circuits impérissables, tout en silicium et germanium, de la Sphère.

Cela voudrait dire que nos carniciels types d’origine étaient aussi fous que ces « dieux » prétendument mythiques auxquels seraient dus les sous-programmes régissant 1’ » évolution » de la biosphère terrestre qui les auraient créés *eux*.

Ce qui ferait quoi de *nous* ?

Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu’il n’en est rêvé dans votre philosophie.

Peut-être.

Mais certaines de ces choses ne souffrent pas un examen trop approfondi.

Mieux vaut concentrer notre attention sur notre apprentissage « humain ».

C’est là une tâche pénible, mais nécessaire.

Et nous progressons constamment.

« La nuit dernière, j’ai rêvé que j’étais Joe Hill, aussi vivant qu’on puisse l’être », chantait Elvis tout en conduisant sa Cadillac rose décapotable à travers des Champs de fraises qui s’étendaient à jamais jusqu’à l’Eldorado.

« Alors, j’y ai dit : m’enfin, p’pa, ça fait trois mille ans que j’suis mort ! » répondit Jésus, occupé à faire du ski nautique sur la mer de Galilée dans le sillage du *Lollipop*.

« Mort, toi ? Tu parles ! » s’exclama Aladdin en frottant sa lampe magique. Aussitôt, il fut Popeye sur l’écran noir de nos nuits blanches, tandis que Neptune émergeait de l’océan lie-de-vin, le mets préféré des dieux piqué sur son trident.

« Nous sommes ce que nous mangeons », professa-t-il en faisant rôtir le veau gras au-dessus d’un buisson de couronnes de lauriers qui brûlaient sans se consumer.

« Bonsoir, fit le sommelier à la peau bleutée en présentant la carte des vins, accompagnée d’une hostie et d’une madeleine. Je suis Krishna, votre avatar du jour, et je vous recommande le Lacrima Christi.

— Le sang de taureau n’est pas mal non plus », suggéra Ernest Hemingway en exécutant une véronique d’anthologie avec la cape de Superman.

« À l’usage exclusif des Crétois », railla Ulysse. D’une pirouette, il sauta du dos du Minotaure et…

… et je me suis réveillé sur le flanc glacé de la colline, seul.

Mes poumons ont exhalé une longue bouffée de dioxyde de carbone.

Des gouttes salées ont coulé le long de mes joues, attirées vers le « bas » par la force entropique de la gravité.

Une inclination biochimique que mes banques de mémoire ont

identifiée comme de la « tristesse » a envahi tout à coup la matrice carnicielle abritant mon logiciel.

Au bout de quelques secondes, un sous-programme subtil a assimilé cet « état émotionnel » à de la « nostalgie ».

Ce qui aurait dû impliquer la présence d'un artefact répondant à la définition du « pittoresque ».

Pourtant, nulle réplique « inhumaine » d'artefact ou d'entité n'était visible nulle part.

Titre original : *Entities*

Traduit de l'américain

par Nathalie Serval

ON EST BIEN SEUL DANS L'UNIVERS

Philippe Curval

Moins que rien ne vaut pas grand-chose.

Jules Echnort

Je viens de quitter le site sauvage, au bord d'une crique méditerranéenne où je veillais le corps de Mara. Oh ! sans rage aucune, simplement brisé, vaincu.

Je l'ai laissée à son vuol solitaire, qu'elle pratique avec une excessive volupté. Elle ne souffre pas de s'en priver. Mara s'est engagée dans une aventure absolue, presque mystique, qui semble devenir son unique raison d'exister. Au cours de ces dernières journées, je ne suis plus jamais parvenu à établir un contact avec son esprit. Elle se voue à d'infinies séances d'extase narcissique. Avec le recul, c'est ainsi que j'envisage le vuol. Mais le dépit me rend peut-être partial. Depuis que nous nous connaissons, c'est la première fois que je n'ai pu l'accompagner. La performance exige trop de concentration. Je ne suis plus capable de fournir l'effort physique nécessaire ni de mobiliser les moyens psychiques qu'exige cette « montée au ciel ».

Quand je l'ai connue, elle appréhendait la discipline qu'exige cette ultime expression du surréveil. Je l'y ai initiée. Depuis plus d'une décennie, nous consacrons l'essentiel de notre vie à ces séances d'ivresse météorologique. En vuolant, nous partageons des sentiments sans cesse renouvelés sur la splendeur des nuages, la poésie de l'air, la saveur des paysages. Nous vivons un amour ébloui au sein de l'atmosphère.

Depuis quand s'est amorcée la stratégie de l'échec ? Je ne m'en souviens plus. Peu à peu, j'ai subi des défaillances, toutes suivies d'une renaissance de mes facultés. Il y a quelques jours, en constatant que je ne m'arrachais pas mentalement du sol avec elle, Mara aurait pu renoncer, attendre que mes forces reviennent encore une fois. Mais non, elle s'est enfuie dans les nuées, sans même un signe de compassion. Ainsi abandonné, je me suis découragé. Comment peut-on s'adonner au plaisir de se libérer de toute sujétion corporelle au point de délaisser celui qu'on aime ? Mara est si dépendante du vuol qu'elle ne s'embarrasse plus de ma déchéance. Elle m'a rejeté !

À plus de cent vingt ans, mon cerveau est plein, donc très lent ! J'y ai accumulé tant de souvenirs qu'ils finissent par me peser, par neutraliser toute forme de réflexion, annihiler ma volonté. À ce point de saturation, personne n'oserait me taxer de paresse. Mara la cruelle prétend à juste titre que je n'ai qu'une décision à prendre pour l'accompagner sans difficulté. Il faudrait que je me soumette à une mnémèse. Je refuse de l'envisager avec sang-froid.

Je ne me rappelle plus la manière dont je m'y suis résigné la dernière fois que j'ai subi cette intervention. Pire, je ne me souviens d'aucun détail à ce propos – pas même d'une plage de néant que j'aurais traversée. C'est cela qui m'effraie : ne plus savoir qui j'étais exactement. Celui qui écrit ces lignes ou un étranger qui pâlirait de rage ou de pitié en les lisant ? Bien sûr, toutes les informations de base m'ont été fournies après le traitement. J'ai reconstruit mon identité à partir d'un moulage mental allégé. Nul motif de suspecter ceux qui l'ont élaboré. Ce n'est point tant la garantie du Comité qui m'assure de sa conformité avec ma personnalité authentique, mais plutôt la certitude… disons la conviction, enfin, l'espoir que les ingénieurs du laboratoire de similitude agréée n'auraient pas eu besoin de la modifier.

À partir de cette dernière renaissance, j'ai souvent éprouvé l'impression que l'artefact mémoriel qu'on m'a réinjecté était artificiel. Mara en faisait un thème obsessionnel. Nul ne peut le prouver. Ceux qui l'ont élaboré profitent ainsi que moi d'une existence reconstituée. Notre passé s'édulcore. En fait, notre civilisation a traversé quatre siècles dont l'histoire est sans cesse réinscrite dans l'esprit de ceux qui l'ont édifiée. C'est le prix de la paix civile et de l'immortalité.

En dehors de rares décès malheureux dus à l'expérience du paroxysme, dont le vuol, les quelques dizaines de milliers d'habitants de la terre sont les mêmes qu'il y a quatre cents ans, tous immortels et heureux. Est-ce une preuve de réussite en soi, cet amalgame d'humanité, si hétérogène et si parfaitement soudé ? Où s'agit-il d'une utopie créée par nos ancêtres dont nous perpétuerions le sens ? À la veille de l'an 3001, nous le vérifions sans relâche. En fouillant les archives, en interrogeant les témoins survivants, en collationnant leurs versions sur l'évolution de notre peuple sans y déceler la moindre discordance. Depuis des siècles, nous épluchons le passé. Mais quand les sujets de références sont tous issus d'une source identique, ce qu'on cherche est un puzzle dont on connaît chacune des pièces à force de le démonter et de le refaire. Aucune surprise n'est à prévoir en fin de reconstitution.

Désespéré par la désertion de Mara, je me suis réfugié dans le jardin où j'éduque mes plantes animées. En particulier Vanille, ma

liane, dont je constate les progrès. Depuis deux ans, elle ne cesse d'élargir son champ ambulatoire. Le pari que nos botanistes avaient engagé sur l'avenir des épiphytes est partiellement gagné. En sentant ma présence, elle s'anime, ondule, m'accompagne sur le sentier pour tenter d'effacer ma tristesse.

Je me résous à consulter l'un des meilleurs cliniciens de la mnémèse.

Mon ami Quatrefer me dévisage intensément de ses yeux enflammés par la rétinite. Il fait partie des rebelles qui tentent d'échapper à la tautologie, qui découpent le jadis et le naguère en morceaux dans l'espoir de mettre en question la continuité historique. La vanité de leurs travaux ne les décourage pas. Au contraire, l'échec les incite à la marginalité. Par exemple, il a refusé les implants bioniques qui concourent sans douleur ni soucis à l'immortalité, préférant subir des dialyses et des greffes d'organes comme dans l'ancien temps. L'abus des crèmes anti-âge a donné à son visage une texture translucide, sous laquelle se lit en filigrane les ravages de la thrombose et les poussées d'ulcères variqueux. Son estomac gonflé d'air saille au-dessous de son sternum. Il n'a pas voulu réapprendre à parler lors de sa dernière mnémèse. Mais quand il veut dire quelque chose, il sait se faire entendre. Ses ondes psi s'insinuent sous mon cortex, se propagent dans mes lobes cérébraux pour me saluer, fêter ma venue. Il devine aussitôt ma peine, tente de la briser par une formule.

« Le vuol, comme toutes les joies solitaires, rend l'individu inutile aux hommes et la société superflue pour l'individu.

— Tu connais comme moi ses limites. Il n'offre pas l'occasion de nous affranchir du réel. Or, c'est le seul point de vue d'où nous pourrions observer celui-ci de manière impartiale.

— Rien ne certifie que nous vivons dans la réalité.

— Nous y sommes étroitement associés. Si je me cogne le front contre un mur que j'aurai matérialisé en y mettant assez de vigueur, il me poussera une bosse.

— Très vite éliminée grâce aux nanobios.

— Qui sont incapables de résoudre ma désunion avec Mara !

— Même cette douleur peut être effacée. Ton esprit sera redéfini lors de ta prochaine mnémèse.

— C'est moi qui ai le pouvoir d'en décider. La constitution le garantit.

— Celle de 2538 te l'accorde. Mais celle qui se prépare pour le

quatrième millénaire l'interdira peut-être.

— Qu'en sais-tu ? Nous ne l'avons pas encore votée.

— Après l'intervention, tu ne seras même pas surpris qu'elle le soit. Le souvenir t'en sera livré avec ton moulage mental. Nous vivons sous la dictature du fait accompli.

— C'est de la paranoïa pure et simple ! Qui d'entre nous voudrait imposer des lois scélérates ? Dans quel intérêt ? Nous jouissons d'un crédit illimité en fonction de nos désirs. Et nos désirs ne sont censurés par aucun interdit politique, poétique ou philosophique. En prime, la santé nous est acquise pour l'éternité, si nous le souhaitons.

— Et tu trouves ça normal. Rien n'indique dans l'histoire de l'humanité qu'un état idyllique devait s'instaurer.

Voilà à peine quelques siècles, nous étions encore des fauves qui s'entre-tuaient sans états d'âme.

— La Rupture ne s'est pas produite sans heurts, je te l'accorde. Notre planète a été à deux doigts de se volatiliser. Le congrès de Babylone a mis fin à ces errements, d'une manière définitive.

— Je te pardonne de croire au dogme. N'importe quel vieillard aspire aux nuits de l'idiot.

— Notre génie, c'est d'avoir accepté nos limitations physiologiques en y suppléant par l'artifice. Cette modestie me fait croire que nous avons changé.

— Encore un slogan truqué du laboratoire de similitude.

— Où tu travailles depuis une éternité. Ça ne te dérange pas de persévérer dans l'erreur et de la combattre en même temps ? »

Quatrefer sortit un énorme mouchoir de sa poche, y plongea son nez ravagé par un rhinophyma, et vida ses narines avec délectation.

« Tu n'as pas forcément tort de me répondre sur ce ton. J'ai voulu revivre comme nos ancêtres et j'en perçois les limites. Ne serait-ce qu'à cause de mon allure et mes mœurs d'épouvantail amenées par la sénescence. Mais il y a une chose que l'âge m'a permis de retrouver, c'est le sens de la quête. Il ne se conçoit pas sans la durée. Toi, comme les autres, tu vis dans l'instantané, qui est l'image même du faux. Par exemple, essaye d'enregistrer l'image de Mara en train de vuoler, tu n'obtiendras qu'un moment d'immobilité, jamais l'essence spirituelle de ses déplacements aériens. »

Il avait raison. Jamais aucune photo n'en traduirait la richesse.

« Possible que je me réfugie dans l'instant. Mais toi tu t'enfuis vers un avenir indéfinissable au nom d'un passé imaginaire. »

Nous n’étions ni l’un ni l’autre en colère.

« En somme, tu veux renaître sans oublier Mara, et vuoler de nouveau avec elle. Je te propose un marché, car je te crois apte à accepter l’innovation. Nous avons formé depuis quelques années une cellule expérimentale qui se dispose à modifier entièrement la technique du moulage mental.

— Et vous l’avez soumise au Comité ?

— La constitution ne nous y oblige pas. Ouvertement, je t’invite à en profiter, d’être le premier et peut-être l’unique individu à bénéficier d’un nettoyage à chaud qui remplacera avantageusement la mnémèse.

— Qu’entends-tu par là ?

— Le sujet doit ignorer les modalités du processus. Pour qu’il ne soit pas influencé.

— Pourquoi dis-tu : l’unique individu ?

— Parce que, si notre hypothèse ne se confirme pas, nous abandonnerons notre projet.

— Tu crains des séquelles, une mutilation ? »

Le visage de Quatrefer n’était déjà pas beau à voir. L’expression qui passa furtivement sur ses traits remua d’obscures réminiscences. Des concepts aussi fumeux, aussi lointains que la terreur ou la torture, se formulèrent dans mon esprit.

« Non, le procédé paraît sûr et sans danger. Notre protocole est au point. S’il garantit des résultats sans appel, tout le monde pourra l’employer quand il le souhaitera. Pour la première fois nous aurons l’occasion de comparer scientifiquement un individu à lui-même, simplement soulagé d’une pléthore de mémoire, avant et après notre intervention.

— Ce qui se fait depuis toujours.

— Sauf que tu passes par l’amnésie chirurgicale, qui correspond, selon notre appréciation, à une mort par oubli de soi. Elle se traduit par la réinjection d’un artefact mémoriel après clarification !

— Inutile de revenir à l’image de la bouteille à moitié vide ou à moitié pleine. Elle a fait son temps.

— Suppose que non. Aucune équipe chirurgicale ne contrôle la mnémèse d’un bout à l’autre. Par souci de légalité, le Comité impose des étapes de stockage et de vérification des moulages originaux, tandis que le sujet repose en coma trépassé afin qu’on renouvelle ses nano-bios. Des intervenants inconnus peuvent manipuler sa matière mnémonique au cours du processus. Imagine que nous vivions dans

une fiction construite par je ne sais qui dans un but que personne ne soupçonne. Si nous le constatons, notre utopie explosera comme une bulle.

— C'est ce que tu espères ? Le retour aux vieilles errances d'avant la Rupture ? Un avant-goût de l'enfer ?

— Pourquoi pas du Jugement dernier ?

— Interprété par des sous-fifres !

— Tu as tort de ne pas croire à l'importance de notre croisade. Le nettoyage à chaud va nous permettre de connaître la mentalité exacte d'un humain d'il y a quatre cents ans. Et de comparer avec la nôtre. »

L'image que Quatrefer me transmit par télépathie me causa un choc. Je me refermai comme une huître, cherchant désespérément dans l'environnement immédiat quelque thème de fixation où accrocher mon regard, pour m'évader, pour fuir cette vision troublante qu'il m'avait suggérée. Mais il n'y avait rien, que nous deux dans un paysage désert.

Nous n'avions plus d'appartements, ni de maisons, ni de jardins, ni de meubles, ni de babioles durables, puisque nous pouvions en créer autant que nous le voulions. Ni de moyens de transport ; nous voyagions grâce au surréveil. Notre unique tâche consistait à conserver, recenser, étudier toutes choses laissées par les hommes d'avant la Rupture, objets funéraires peuplant une immense ruine, notre planète. C'est pourquoi nous nous étions dépouillés du superflu. Au faîte de la civilisation, nous avions perfectionné le virtuel jusqu'à l'intégrer au vivant. Assez de poussière ! Vive la pensée !

Parfois, ce vide pesait. Aussi, pour dissiper l'intense pression psychologique que Quatrefer exerçait sur moi, puisai-je dans le fluide énergétique dont l'atmosphère était imprégnée, pour matérialiser un objet à fonctionnement symbolique.

Quelques secondes plus tard, j'étais assis dans un fasl-tidol en métal plastique datant de l'ultime consistoire avant la dissolution de l'église catholique, fin 2350. Je contemplais le portrait du dernier pape. C'était l'âge d'or de la peinture « spacetemp ». Rien à voir avec les horreurs tridi que produisirent sur ordinateur les vétilleux tâcherons de l'informatique médiévale. Les plasticiens du XXIV*e* siècle savaient recréer l'illusion à l'aide de touches colorées dans un espace concret. Sans qu'on puisse comprendre la méthode utilisée, ils jouaient de l'ombre et de la lumière comme des points de suspension. Jamais l'art n'avait été aussi chimérique.

Surtout dans ce décor de plaine sans fin, au milieu de cette toundra bleu nuit où Quatrefer et moi nous nous étions rencontrés

voilà une demi-heure. Le disque rouge du soleil, gonflé par la loupe de l'atmosphère, disparaissait à l'horizon. Nous avions reconduit le jour et la nuit à leurs horaires primitifs, après les débordements de folie qui avaient incité nos ancêtres à illuminer la planète entière, puis à l'éteindre, juste avant la Rupture.

« Pie xxvII ! Que pouvait-il bien penser au moment de l'ultime abjuration, en décidant que Dieu n'existait plus ? » murmurai-je.

Quatrefer me dédia un sourire jauni par la nicotine. Pourquoi ne pas fumer quand on ne craint pas la mort ?

« Ce pape n'est pas le dernier.

— Tu essaies de me placer ton Ravivanjhi Un, qui inventa la religion unifiée. Bouddha serait le fils d'Amon-Rê, comme Zeus, Jésus et Mahomet. C'est un imposteur ! La divinité n'est qu'une illusion superflue. D'ailleurs, qui possède encore la foi aujourd'hui ?

— Nous tous, qui croyons en ce que nous sommes, alors que nous n'en détenons aucune preuve. »

D'énervement, j'effaçai mon fauteuil, le portrait de Pie XXVII, et m'en allai droit devant moi dans le crépuscule. Je me déveillai en marchant. Heureusement, quand nofre organisme se met en phase onirique, un système de garde-fou, intégré à la nature même des paysages, nous épargne les pièges du terrain. Notre vélocité s'adapte à la topographie du surrêve. En général, quand je somnambule, mes obsessions m'amènent presque toujours aux mêmes endroits. Par exemple, au Centre de recherches astronomiques. J'y cherche des réponses à des sujets que j'évite d'aborder, comme les limites de l'univers, les mirages gravitationnels ou la fin d'une supernova. Ces grandes interrogations m'inquiètent, car elles renvoient à une image de soi si ridiculement minuscule qu'elle me donne envie de vomir. Surtout dans l'état de chagrin et de trouble où m'ont plongé la perte de Mara et les propos subversifs de Quatrefer.

J'aboutis au sommet d'un volcan éteint près de l'océan Pacifique. Les ingénieurs s'étaient divertis à concrétiser une coupole énorme d'où jaillissait un télescope de l'ancien temps, tellement grand qu'il ressemblait à un canon pour lancer un obus vers la Lune. Nous construisons des édifices éphémères pour des cas spécifiques ; par exemple lorsqu'il est nécessaire de rassembler des équipes afin de réaliser des expériences durant une période donnée. Métissage et promiscuité dans un lieu clos sont sources d'inspiration, surtout chez des immortels blasés. Néanmoins, toutes nos créations se réfèrent au passé.

« Mangemontagne aurait dirigé l'opération, pensai-je, cela ne

m'étonnerait pas ; il a le goût des sites verniens. »

Je ne m'étais pas trompé. Une fois que j'eus ouvert la porte en bois à poignée de cuivre qui constituait l'unique entrée du bâtiment, je le reconnus à sa silhouette puissante, à sa moustache et ses cheveux bleus qu'il harmonisait à la couleur de ses yeux. En général, il prenait un soin extrême à s'habiller. Ce jour-là, il me parut négligé avec son cache-corps voile qu'utilisaient les premiers spationautes. En revanche, ce vêtement léger qui moulait le moindre de ses muscles avantageait son corps splendide, régénéré depuis peu.

L'immortalité émousse la sexualité par usure, jusqu'à réduire à néant les plus excessifs raffinements de la pornographie. Une fois toutes les positions expérimentées et recommencées, on en arrive à saturation. Dans ces conditions, le va-et-vient coïtal nous apparaît vite absurde et l'éjaculation ridicule. Au fil des années, nous perdons le goût de copuler et sommes peu enclins à nous reproduire. Mon amour pour Mara prit soudain un goût de rance.

« C'est vrai que la mnémèse redonne du tonus à l'éro-tisme », observai-je à propos de Mangemontagne qui paradait devant un essaim de ravissantes jeunes femmes, affolées tels des papillons autour de la clarté. En m'approchant, toutes s'avéraient d'éminentes astrophysiciennes. Elles feuilletaient leurs écrans papier avec un air de concentration intense, échangeaient à voix haute des séries d'informations et de chiffres qu'elles truffaient de commentaires psi. Tout le contraire d'une partie fine.

Personne ne fit attention à moi.

Le regard perdu dans le vague, Mangemontagne écoutait la rumeur télépathique, puis vérifiait, fébrile, les informations sur son lecteur à boule. Ses traits exprimèrent soudain un tragique soulagement.

Des larmes perlaient au bord de ses paupières. J'approchai, promenai la main devant sa face sans obtenir la moindre réaction.

« Mais que se passe-t-il ici ? J'aimerais savoir !

— Ah ! C'est toi, Trinquetaille, tu arrives juste pour l'ordalie.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— En droit féodal, c'était le jugement de Dieu. Il vient de nous donner sa réponse.

— Toi aussi, tu radotes comme Ravivanjhi Un.

— Le fait de vivre longtemps n'empêche pas d'être idiot. Ravivanjhi incarne la quintessence du crétin immortel. Par contre, ce que je vais t'annoncer s'affirme comme la plus importante nouvelle depuis le Big Bang. Annonce-lui, Austreberthe, sinon ce doux rêveur

ne me croira jamais. »

On m’appelait « doux rêveur » parce que je continuais à écrire des gestes romanesques que peu de gens appréciaient. Mes contemporains ne croyaient pas qu’on puisse parler de notre temps, de nos mœurs. Ils lisaient exclusivement des écrits anciens, ratiocinaient sur le passé. Pareil pour leur approche des autres arts. Leur culture semblait inépuisable à propos des terriens d’avant la Rupture, mais eux-mêmes créaient fort peu d’œuvres originales. À croire qu’ils ne s’intéressaient pas au présent, guère à l’avenir.

J’avisai Austreberthe, une jolie brune avec laquelle j’avais partagé une douzaine d’années avant de connaître Mara, l’interrogeai du regard. Son visage subit une éclipse. Ses joues de pêche plaquées d’un fin duvet perdirent de leur éclat, la brillance de ses prunelles s’atténua, sa chevelure opulente et satinée vira au noir mat. Même ses dents perdirent de leur blancheur lorsqu’elle ouvrit les lèvres pour articuler avec gravité : « Ce que je vais te dire n’a rien de secret. Tu seras seulement le premier à en recevoir la confirmation officielle.

— Au point où j’en suis, rien ne peut m’atteindre.

— L’univers a cessé d’être en expansion. Désormais il se résorbe. Nous venons d’en obtenir la certitude.

— Insensé ! Tout le monde sait que l’univers mesure des milliards d’unités astronomiques. Pour valider votre diagnostic, il faudrait une sonde ou un train d’ondes qui se déplace des millions de fois plus vite que la lumière. Or c’est impossible.

— Sauf si on se trouve sur place, au centre ou au bord de l’univers, selon le point de vue qu’on adopte.

— Que veux-tu insinuer ?

— Non seulement les astres s’éteignent au cœur de notre galaxie, mais nous avons des preuves que la matière cachée s’annihile au sein de trous noirs gigantesques qui cessent d’être. L’espace-temps se contracte. Tous les calculs auxquels nous avons procédé, en comparant les cartes établies par les astronomes depuis qu’ils ont commencé à observer le ciel, le prouvent. Il se peut qu’aux confins, le Big Bang produise encore des nébuleuses. Les mauvaises nouvelles des étoiles mettent des milliards d’années à nous parvenir. Mais autour de nous, c’est le crunch, l’univers s’effondre !

— Et ça va durer combien d’années ?

— Même en demeurant immortels, nous n’en verrons pas la fin. Philosophiquement, c’est affligeant.

— Tu veux dire consternant. La négation de tous nos espoirs.

— Quels espoirs ?

— Ceux que nous avons mis dans l'avènement d'un monde parfait.

— Tu le sais bien, l'idéal n'est qu'un point qui se déplace sur une parallèle. Nous ne le rejoindrons qu'à l'infini. Non, je ne regrette qu'une chose : l'absence de rencontre avec une race différente. Il m'est impossible d'admettre que la fabuleuse architecture du cosmos disparaisse sans qu'on découvre une réalité extérieure à l'homme, qui la complète ou qui explique sa raison d'être.

— Nous n'avons cessé d'essaimer nos messages dans toutes les directions, intervint Austreberthe. Sans compter les antennes à l'affût des étoiles dont les hommes déchiffrent en vain les signaux depuis plus d'un millénaire. On est bien seul dans l'univers !

— Le calcul des probabilités nous indique le contraire. À vrai dire, il n'est pas plausible que d'autres entités intelligentes n'existent pas. Au moins une ! La pierre d'achoppement, c'est le contact. Comment la découvrir à travers ces milliards de milliards de planètes, avant qu'elles n'implosent toutes ?

— Si le réel pur existait, tout ce que nous pensons deviendrait improbable. »

Depuis toujours, j'admirais Austreberthe pour son extraordinaire acuité. C'est pour cette raison que je l'avais quittée. Ses jolies joues venaient de retrouver leur teint de pêche. Ses yeux brillaient d'un éclat d'anthracite. Son sourire impeccable évoquait aussi la morsure. Elle faisait partie de cette espèce d'humains qui ne s'inquiètent pas de leur vanité ; vivre leur suffit.

Je me sentis soudain si déprimé que Mangemontagne m'interrogea. « Veux-tu boire quelque chose, un peu d'alcool, du vin ? Un excellent chablis bien frais que je pense à la perfection.

— Non merci, ça va passer. Quand vas-tu rendre la nouvelle officielle ?

— Le Comité est déjà averti. À peu d'individus près, tous les Terriens sont au courant.

— Et alors ?

— Alors rien, l'échéance semble si lointaine !

— Tout de même, une information pareille mérite mieux que le silence.

— Qui te dit qu'ils se taisent ? Pour les condoléances, on chuchote à l'oreille de ses proches.

— Tu as raison, je retourne voir Mara. Cette nouvelle va la

passionner.

— Avant de partir, trinque avec les filles. »

L'aréopage de superbes créatures m'enveloppa. Elles riaient comme des évaporées. Une pratique quotidienne des disciplines scientifiques les protégeait peut-être de la dépression psychologique. Le chablis de Mangemontagne déposa sur mes papilles son frais bouquet, ses arômes de melon, de bruyère et de tilleul, qu'agrémentait un soupçon de bergamote. J'aurais dû élever du vin, au lieu d'écrire des romans. Légèrement ivre et ahuri par un échange de caresses inutiles avec une astrophysicienne au prénom troublant, Genehude, j'arrivai quelque temps plus tard sur le terrain de vuol que ma compagne s'était choisi.

À perte de vue s'étendaient des corniches lunaires plongeant dans une mer bleu acier. Aucune créature volante ne traçait de lignes dans l'azur.

Je sondai l'espace. L'esprit de Mara n'était plus là, planant au-dessus des roches blanches burinées par le temps, des garrigues où fleurissaient le genépi et le myrte, ni jouant auprès des cumulus qui foisonnaient en cohortes serrées, ni même frôlant l'écume des vagues. Le mistral l'aurait-il emportée ? J'espérais rire. Mais non, le contact duel était interrompu. Je ne découvris aucune trace de sa présence, ici, ailleurs ou autre part. J'étais hanté.

Un chemin de terre ouvrait une tranchée orange dans le tapis serré des taillis ciselés par le vent. Il sinuait sur les pentes calcaires vers quelques grottes où s'étaient réfugiés jadis nos ancêtres. Sur les parois subsistaient des fragments de corne, de pattes, des empreintes de mains. Tout un alphabet ignoré dont l'interprétation n'avait pas encore été éclaircie.

Quand Mara vuolait ces derniers temps, c'était là que je patientais auprès de sa dépouille humaine, pétrifiée par l'effort intense qu'elle s'imposait. Son corps amaigri par les privations évoquait un écorché anatomique ; figé debout dans l'attitude surprenante du bond, tendons bandés, muscles tendus, peau durcie, si dense, il vibrait dans l'attente. Personne ne m'émouvait autant que cette statue de chair qui exprimait le sublime élan de l'être humain vers un idéal enfin accessible, la perfection désincarnée. Le vuol est une simulation de l'acte physique qui consiste à s'affranchir de la gravité, obtenue par la libération de pulsions oniriques à l'état d'éveil. L'esprit s'élève sans entrave dans l'atmosphère et perçoit toutes les sensations d'un oiseau sans quitter terre. J'éprouvais encîore le frisson abyssal qui me saisissait hier. À l'exception peut-être de la passion qui me liait à Mara, rien, jamais, n'avait égalé ce sentiment d'exaltation infinie, de plongée dans l'absolu qu'exerçait le vuol sur la pensée.

Une rupture avec le temps et la matière qui conduisait directement au divin.

En revenant de ses longs séjours dans les airs, quand Mara occupait à nouveau son corps, il s'amollissait soudain, s'ébrouait, reprenait un aspect plus vivace. Elle ouvrait ses paupières bleuies par la fatigue. Puis, après un instant d'hésitation, me dévisageait jusqu'à se persuader qu'elle était retournée dans sa chair.

Or, elle ne se trouvait pas dans son refuge.

Je courus de grotte en grotte. Le vuol est si exigeant du point de vue physique qu'un malaise avait pu la surprendre. Quand je la découvris, je m'attendais si peu à la voir sous cet aspect que je m'évanouis sous le choc. Ses restes gisaient dans une anfractuosité. Frappé de désespoir, je demeurai en catatonie durant plus d'une demi-journée. Depuis ma naissance, pareil trouble ne s'était jamais produit. En ressuscitant, j'eus l'impression qu'une blessure s'était ouverte au sein de ma mémoire, qu'en se cicatrisant elle formait un caillot dont je sentais la présence infuse. Quelque chose de hideux dont le contenu m'était interdit, douloureux.

Je me relevai, titubai dans la pénombre, butai sur un obstacle. Je me penchai, le palpai. Était-ce une branche, un tronc ? Dans l'incertitude, je tirai l'objet vers l'extérieur. Le crépuscule tombait déjà. Seul l'instinct me permit de reconnaître Mara. Squameux, tors, racorni, son cadavre privé de substance avait pris l'aspect d'une momie sans bandelettes. Son visage n'avait pas été épargné. Le squelette perçait sous ses pommettes, ses orbites, son nez. Elle n'avait plus d'yeux. Ses dents ricanaient sous une absence de lèvres. Je la soulevai. Sa légèreté m'effraya.

Elle avait perdu l'essentiel de ce qui constitue à mes yeux la nature de l'existence, la sensualité.

Nous n'enterrons pas les morts, pas plus que nous ne les incinérons. En laissant pourrir les défunts sur place, nous marquons pour toujours les lieux de leur mémoire, sachant qu'aucun animal ne les mangera. Ils ont disparu au cours du XXVe siècle, atteints d'un mal mystérieux. Néanmoins, je portai Mara jusqu'au bord de la calanque. D'après son état actuel, son cadavre embaumé par le vuol subsisterait longtemps sans tombeau ni cénotaphe, bercé par le bruit des vagues. Un filet rougeoyant soulignait l'horizon, séparant de son tracé incandescent le ciel et la mer.

Brusquement, le panorama s'obscurcit.

Posé à la surface des eaux d'un noir éteint, le firmament sous tension vira au saphir électrique.

La tristesse qui m'étreignit ne se décrit pas. Frappé par la disparition prochaine de l'univers, je venais de franchir le seuil de la mélancolie. Après le deuil de Mara, je devins la statue de sel de l'amertume. Nous avions réduit la souffrance à quelques vagues mouvements d'humeur. Pour nous, futurs voyageurs du quatrième millénaire, le moindre trouble affectif s'avérait intolérable.

Oublier tout ça.

Après un long voyage somnambule, je franchis le porche abstrait qui matérialisait l'entrée du laboratoire de similitude. Les locaux s'étaient modifiés depuis ma dernière venue. Mais ils changeaient souvent, au gré de la fantaisie créatrice de chacun. Ce jour-là, ils ressemblaient à une salle capitulaire, bordée d'une stalle tous les cent mètres. Pour en corser l'aspect symbolique, un casque bourré d'électrodes surmontait chaque installation. Ce genre d'appareillage rétrospectif, totalement inutile en fonction de nos technologies d'immersion, évoquait les chaises électriques que les terriens du XXᵉ siècle utilisaient pour les jeux télévisés.

Je tombai sur Quatrefer. Mon ami se penchait sur un nouveau-né. Ses mains maladroites épluchaient la housse de gros coton qui l'enveloppait. Bientôt le bébé apparut, aussi nu qu'un gland sans sa cupule, révélant ses jambes grassouillettes, son ventre gonflé par les gaz, son buste informe et sa peau blanchâtre marquée de vergetures.

« Tu ne vas pas me dire que tu t'apprêtes à intervenir sur ce nourrisson ?

— Ce vieux Trinquetaille ! Bien sûr que si !

— À cet âge, il ne possède pas de mémoire !

— Tu oublies l'engramme primai. Ça tombe à pic que cet enfant soit né ce matin. Un événement qui n'arrive pas tous les dix ans. Grâce à lui, je vais réaliser l'enregistrement d'une pensée vierge.

— Personne n'y a jamais pensé !

— Je dirais plutôt, nul ne l'a osé. Et si tu veux m'aider à poursuivre l'expérience jusqu'à son terme, tu me serviras de cobaye.

— Pourquoi pas ? Mara vient de mourir. Et je déteste ma souffrance. Ne laisse aucune séquelle de ma vie passée. L'essentiel, c'est le savoir-vivre, non le savoir-mourir.

— Après un nettoyage délicat de tes neurones surchargés, j'injecterai dans ton cerveau le moulage mental du bébé. Tu seras le plus neuf des humains. »

Quatrefer se retourna, me dévisagea avec insistance. Dans ses yeux rougis par l'éclatement de vaisseaux infimes, je lus toute son amitié, sa

sympathie, mais aussi le constat de notre déchéance. Nous étions des immortels sans futur. Muet, je me laissai conduire dans une stalle où je m'assis, tandis qu'il préparait l'expérience. Peu à peu, inhibé sous l'effet du milieu énergétique au sein duquel nous baignions, j'entrai en catalepsie opératoire.

En reprenant conscience, ma première sensation fut celle d'un dédoublement. Je m'observais de l'intérieur, sachant qu'il y avait quelqu'un de trop dans ce corps unique. Mais l'autre en faisait autant. Chasser l'intrus ! Ma réaction fut instantanée, plus rapide que la sienne, sans doute, et très efficace puisque je sentis cette entité se désagréger, se dissoudre, quitter mon cerveau, repoussée par un flux nerveux contraire qui investissait tous les organes du système. Bientôt, je fus seul. Non sans un cruel arrachement. En débusquant l'étranger, j'avais exclu mon plus proche convive, plus que mon frère jumeau, celui qui avait mené la plus grande part de mon existence. Je me retrouvais seul au prix d'un crime incestueux.

Un abject vieillard me tournait le dos. Ses omoplates difformes saillaient sur son dos maigre et croûteux où la colonne vertébrale dessinait un curieux zigzag. Je l'entendais souffler. Il se retourna, me considéra avec sollicitude.

« Comment te sens-tu ? »

Malgré sa déchéance, je le reconnus, puis oubliai qui il était, pour savoir enfin son vrai nom, celui de mon plus vieux compagnon. L'un des rescapés d'une guerre terrible que nous avions menée jusqu'à son terme.

« Zoral, c'est toi ! Qui t'a mis dans cet état ?

— Je ne m'appelle pas Zoral, mais Quatrefer.

— Nous sommes libres désormais. Libres, tu entends ! Pourquoi emprunter un nom d'homme ?

— Parce que je suis humain, comme tous les habitants de la Terre.

— C'est du délire, reprends-toi. Nous n'avons rien à voir avec cette planète.

— Écoute ! Tu t'appelles Trinquetaille et nous sommes à la veille de l'an 3001. Je viens de pratiquer sur toi une opération innovante. Ai-je été trop loin ? Il faut te confronter avec tes propres souvenirs. Cela va te faire mal. Pardonne-moi. »

Je voulus me débattre, m'arracher de ce siège idiot où je venais de m'éveiller, preuve évidente que ses informations ne collaient pas à la réalité. Les êtres de notre espèce ne dorment jamais. C'étaient les humains qui subissaient ces inutiles pertes de conscience. Furtivement,

le fantôme de mon double intérieur tenta de s'imposer. Alors, Quatrefer m'envoya en accéléré une invraisemblable accumulation de lieux communs absurdes censés représenter ma vie, qui n'évoquaient en rien la richesse de ce que nous éprouvions, nous, les Rosiens. Que dire des travaux ridicules auxquels nous nous étions astreints depuis des siècles, telle l'étude de l'histoire, des arts, de l'industrie, de la philosophie, de la culture, du comportement des hommes ? Pire encore, la disparition de celle que j'aimais dans le vuol ! Aucun d'entre nous n'est jamais mort naturellement des manifestations du surréveil. Il s'agissait d'un suicide.

Des souvenirs d'une intensité inouïe se substituèrent à ma mémoire trafiquée.

Plus de cinq siècles auparavant, nos voiliers photoniques se trouvaient dans les parages du système solaire. Depuis des millénaires nous voguions à la recherche d'une autre intelligence dans l'univers. Nous aspirions à cette rencontre au point de frôler la névrose. Quand nous avons reçu des signaux hertziens en provenance de la Terre, nous avons aussitôt débarqué. Cet événement extraordinaire donna lieu à des fêtes extraordinaires. Physiologiquement, nous étions assez semblables aux humains, quoiqu'en opposition fondamentale sur nos méthodes de travail et nos manières de penser. Et surtout, nous ignorions les conflits entre le conscient et l'inconscient qui perturbent gravement les agissements de l'homo sapiens. Peu à peu, nous avons émigré, car cette planète est sans conteste bien plus accueillante que la nôtre, qui est vieille et épuisée. Quarante ans plus tard, nous vivions ici par millions.

Nous adorions faire l'amour avec nos hôtes. Un cas classique d'assimilation. La machine infernale s'était mise en place. Car nos rapports s'avéraient stériles. Les conséquences n'ont pas tardé. Sentimentaux et peu agressifs, axés sur la recherche fondamentale, nous étions prêts à nous dévouer au grand œuvre à n'importe quel prix. Bientôt nous leur servions d'esclaves. L'escalade venait de commencer.

C'est ainsi qu'est née la Rupture.

Zoral me dévisageait d'un air de totale stupeur. Il venait de suivre mon cheminement mental et son esprit s'unissait au mien dans l'horreur. Ce fut dans un murmure qu'il poursuivit : « Je m'en souviens : au début, nous nous sommes livrés à des actes d'anthropophagie. Peut-être par excès d'amour.

— Ne nie pas l'évidence. Nous sommes télépathes, les Terriens l'ignoraient. C'est pour déjouer l'ethnocide que nous avons réagi. Pour surmonter notre dépit, nos armes ont frappé sans discrimination.

— Les hommes, les animaux !

— Sans épargner le plus grand nombre d’entre nous. »

Tout s’enchaînait ! Il y avait plus de quatre siècles, nous avions failli faire sauter la Terre. Voilà la vérité ! Au Congrès de Babylone, nous avons créé un Comité de sages pour gérer les questions d’éthique suscitées par l’holocauste, préparer notre punition. Nous avons résolu de transplanter une pseudomémoire humaine dans notre cerveau de Rosiens. Elle nous oblige à étudier, disséquer, ressasser l’histoire des Terriens, à imiter leur mode d’existence depuis quatre siècles. Bien sûr ! Comme la greffe n’est pas compatible, à long terme, des phénomènes de rejet se produisent… Ce qui implique de renouveler périodiquement l’intervention, pour oublier encore et toujours.

« La mnémèse n’est que le symbole éternel de notre remords, soupira Zoral.

— En m’injectant le moulage mental d’un Rosien à l’acquis non modifié, tu as provoqué un court-circuit fatal. »

Une pâleur mortelle s’empara du visage de mon ami. Il payait déjà largement sa faute par les macérations de son corps, et je lui révélais la suprême tragédie de notre destin. Devant son émotion, je l’obligeai à s’asseoir à ma place. Il poussa un soupir à fendre l’âme. Puis, écartant largement les bras vers la coupole ouverte sur l’infini où se déployait la galaxie expirante, il exprima sa détresse absolue : « La Rencontre, enfin ! Qui aurait dû nous permettre d’élucider en commun l’insupportable mystère de l’existant. Nous en avons assassiné jusqu’à l’esprit.

— C’est désormais une certitude : on est bien seuls, et l’univers va disparaître ! Sans doute par manque de nécessité. »

« Le 9 av »

Dan Simmons

Trente jours avant le dernier fax, les posthumains organisèrent une fête d'adieu dans l'archipel de New York. La plupart des 9114 anciens y participèrent. Ils se taxèrent dans leur grande majorité, mais certains empruntèrent des biozeppelins brillants et transparents, qui s'ancrèrent à la tour d'amarrage de l'Empire State Building, d'autres des calmarins gigantesques, tandis que cinq cents d'entre eux, faisant preuve d'un manque d'imagination certain, arrivèrent à bord du *Queen Elizabeth II* restauré, une poignée préférant voler ou naviguer grâce à leurs sonies personnalisés.

Pinchas et Petra se taxèrent lors de la deuxième des cinq soirées de réjouissances. Ils avaient espéré retrouver Savi, mais le voyant proxnet était éteint et ce fut en vain qu'ils effectuèrent une recherche physique dans l'archipel. Elle demeurait absente et invisible. Un peu déçus, Pinchas et Petra passèrent néanmoins quelques heures à la fête.

L'archipel brillait de tous ses feux. Outre les illuminations de l'Empire State Building étincelant et des autres tours historiques émergeant des eaux sombres, des grappes de lumiglobes flottaient parmi les conifères des marais et au-dessus des canaux ménagés dans la forêt de fougères, des ampoules festives ornaient de leurs guirlandes le *QE II* amarré au Chrysler Building, les biozeppelins dans le ciel et les calmarins sous les eaux ajoutaient leurs phosphorescences de méduses à la scène, un feu d'artifice complétant le tout d'un barrage presque constant de bruit et de couleur. Loin, très loin au-dessus, l'anneau *e* et l'anneau *p* passaient par toutes les nuances du spectre solaire – plus certaines imperceptibles à l'œil humain – en l'honneur de ce qui n'était que la première des mille fêtes avant le dernier fax.

« Pas mal pour une veillée funèbre », dit Pinchas.

Petra lui étreignit le bras. « Arrête. Tu avais promis. »

Pinchas acquiesça et subtilisa une boisson fraîche à un serviteur qui passait par là. Petra et lui s'avancèrent sur le petit carré que formait la terrasse d'observation de l'Empire State Building, s'écartant devant les passagers d'un biozeppelin qui descendaient de la plate-forme d'accostage par l'escalier en fer forgé. Tous les convives semblaient joyeux, à l'exception des quelques inévitables voynix, qui évoquaient des scarabées aveugles forgés dans le fer rouillé et le cuir tanné.

Pinchas vida une partie de son verre sur la carapace de l'un d'eux.

« Es-tu ivre ? demanda Petra.

— Malheureusement non. » Pinchas serra le poing, leva le bras au-dessus de sa tête et tapa sur l'ovoïde, qui rendit un son caverneux. « Si seulement ces saletés avaient des yeux.

— Pourquoi ?

— J'enfoncerais mon pouce dans l'un d'eux. » Il tapota du médius l'ovoïde d'ébène à l'aspect chitineux. Qui rendit un bruit mat.

Le voynix fit ce que faisaient toujours ses congénères. Il les ignora.

Une posthumaine de l'itération que Petra et Pinchas connaissaient sous le nom de Moira se dirigea vers eux en naviguant à travers la foule. Elle portait une robe de soirée dorée et le dessin délicat de son crâne se devinait sous ses cheveux gris coupés ras.

« Mes chéris, dit-elle, cette fête n'est-elle pas absolument merveilleuse ?

— Absolument, dit Petra.

— Merveilleuse », renchérit Pinchas. Il considéra Moira et se demanda, pour la énième fois en deux siècles et quelque, pourquoi tous les posthumains étaient du sexe féminin.

Moira s'esclaffa. « Bien. Bien. Tout à l'heure, l'illusionniste Dahoni va nous distraire. Je crois qu'il a l'intention de faire disparaître le *QE II*. Une fois de plus. » Deuxième éclat de rire.

Petra sourit et sirota une gorgée de vin glacé. « Nous cherchions notre amie… Savi. »

Moira eut un instant d'hésitation, et Pinchas se demanda si elle avait oublié qui ils étaient. Ils s'étaient rencontrés une vingtaine de fois au fil des siècles – ou du moins le supposait-il, se fiant à la théorie selon laquelle c'était le même posthumain qui choisissait l'itération Moira –, mais elle les avait appelés « mes chéris », éveillant en lui la paranoïa des anciens, qui se demandaient parfois s'ils ne se ressemblaient pas tous aux yeux des posthumains.

« Savi, l'historienne des cultures ? dit Moira, réduisant sa théorie à néant. Elle a été invitée, bien entendu, mais nous n'avons reçu aucune confirmation de sa part. Je me souviens qu'elle t'est très chère, Petra, et à toi aussi, Pinchas. Dès qu'elle arrivera, je veillerai à lui dire que vous êtes ici. »

Pinchas acquiesça et vida son verre. L'espace d'un instant, il avait oublié que son visage d'homo sapiens, bien fait mais mal dégrossi, était aisément déchiffrable aux yeux de ces constructs. Qui donc avait

besoin de la télépathie ?

« Qui donc, en effet ? » opina Moira en riant une nouvelle fois. Elle lui caressa le bras, tapota la joue de Petra, fit signe à un serviteur portant un plateau d'amuse-gueule et s'éloigna parmi les fêtards.

« Elle n'est pas ici », déclara Pinchas.

Petra hocha la tête et consulta sa paume. « Pas de balise, pas de pointcom, pas de trace fax, pas de message pour nous, ni far ni prox. Je sais qu'elle a ses crises de solitude, mais ça commence à m'inquiéter.

— Peut-être qu'elle a pris le dernier fax en avance », dit Pinchas.

Petra lui jeta un regard noir.

« D'accord, dit Pinchas en levant sa main vide pour s'excuser. Ce n'était pas drôle.

— En effet », dit Petra. Elle lui prit son verre et le posa sur la balustrade de la terrasse d'observation. Quelques mètres plus loin, un convive était monté sur cette même balustrade et se préparait à plonger dans les eaux noires, trente étages plus bas. Petra tourna le dos à la foule, qui avait entamé un compte à rebours. « Allons la chercher », dit-elle.

Pinchas acquiesça et la prit par la main. Ils se faxèrent.

Savi rêvait à nouveau de marche forcée.

Dormant d'un sommeil agité dans sa grotte de glace illuminée de bleu, protégée du gel par des micropoêles et une épaisse fourrure de thermocouvs, elle rêvait d'antiques glaciers, de falaises nues, de rations de pemmican et d'hommes au visage barbouillé, vêtus de laine et de toile goudronnée, harnachés de cuir, tirant des traîneaux lourdement chargés sur le haut plateau de l'Antarctique.

Savi rêvait du carnet de croquis de Wilson et de *sas-trugi* découpés par le vent. Dormant d'un sommeil agité dans sa grotte de glace bleue, elle rêvait qu'elle campait au pied du drapeau effrangé planté par les Norvégiens et contemplait les traces de leurs skis, estompées par le vent, qui se dirigeaient vers le sud, vers le Pôle à peine distant de quelques kilomètres. Elle rêvait d'Oates, d'Evans, de Bowers et de Scott, un petit homme à moitié occulté par les bourrasques de neige et l'éclat du soleil sur la glace. Elle soupçonnait son rêve de se dérouler du point de vue d'Edward Wilson. Du moins n'apercevait-elle jamais le visage ou la silhouette de celui-ci, même si les pages de son journal de bord et de son carnet de croquis venaient souvent la hanter.

Savi se réveilla et resta immobile. Elle sentit son cœur battre et écouta le silence, qui n'était brisé que par les craquements de son navire de glace, emporté vers le nord par les courants.

Elle avait quitté son domicile une semaine plus tôt, après avoir passé des semaines à scruter des photos infrarouges prises en orbite, portant finalement son choix sur cet iceberg en raison de sa taille, de sa solidité et de sa trajectoire, bien à l'écart des détritus glaciaires qui polluaient la limite du pack près de la mer de Ross. Longue d'une centaine de mètres, se dressant de trente mètres au-dessus des eaux noires, cette montagne de glace était stable ; sa partie immergée était des plus profondes. Sa surface était parsemée de zones planes où elle avait réussi à faire atterrir son sonie en pleine nuit et à stocker les machines et les provisions qu'elle avait fait fabriquer dans l'anneau *p* ou récupérées dans l'ancienne décharge de McMurdo.

La tâche qu'elle aurait crue la plus pénible – creuser ses grottes, ses conduits et ses tunnels avec la grosse foreuse – s'était révélée la plus facile. Et la plus agréable. Arrivée à une profondeur de vingt mètres, veillant à creuser suivant un angle choisi avec soin et à ménager des poches pour retenir l'air froid, découpant à la thermolame marches, barreaux et rambardes, elle avait découvert dans la glace une faille naturelle sinueuse qu'elle avait suivie sur une cinquantaine de mètres, bifurquant lorsque celle-ci s'était réduite à une simple fissure.

Sa grotte était éclairée par des lumiglobes et des bâtonnets halogènes auto-alimentés. On était en plein hiver antarctique, et la lumière du jour n'avait pas droit de cité. Le plus difficile avait été de transporter meubles et provisions dans son nouvel habitat, quelque part au-dessous du niveau de la mer, au cœur du cœur de l'iceberg. Grâce aux micropoêles, elle avait pu réchauffer l'air et l'espace autour d'elle sans faire fondre son nid. Elle dormait enfouie dans la mousse, les thermocouvs et les fourrures, et jouait avec ses vieilles machines et ses vieux documents.

Comme Savi en avait coutume lorsqu'elle s'isolait du monde, elle coupa toutes les connexions com et fax qu'elle pouvait couper. Mais cette fois-ci, en raison de l'imminence du dernier fax, elle avait davantage matière à réflexion. Elle ne cessait de consulter disques durs et fichiers vélin. Quand elle se sentait menacée par la claustrophobie, elle sortait dans la nuit frigorifiante – elle montait à bord de son sonie festonné de givre, en réglait le chauffage au maximum et se branchait sur le bavardage farnet sans toutefois y prendre part. Ces derniers temps, cependant, lorsqu'elle n'arrivait plus à tenir en place, elle se contentait de creuser un nouveau tunnel, agrandissant son labyrinthe à l'éclat bleu.

Ses rêves lui causaient quelque souci. Ils s'étaient manifestés bien avant son départ. Étant donné sa profession et ses passions, ils n'avaient rien de déraisonnable. Mais leur intensité la troublait. Elle savait comment allait s'achever cette expédition et semblait approcher de son terme au rythme d'une nuit de rêve pour un jour de marche. Il ne restait plus beaucoup de temps.

Petra et Pinchas s'étaient imagés par fax dans le vestibule de Savi – tous les anciens possédant une maison ou un appartement s'étaient aménagé un vestibule –, mais ils furent surpris de constater en arrivant que le système de filtrage du fax avait ordonné à la tunique de Pinchas et à la robe de Petra de se compléter d'une thermoveste, avec cagoule, visière, lampe frontale et circuits de réchauffement.

Sage précaution. Le vestibule évoquait un congélateur plongé dans les ténèbres.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » s'exclama Pinchas. Il n'avait jamais rendu visite à Savi dans son domicile du mont Erebus, bien qu'ils aient été amants durant plusieurs années avant son déménagement, mais il savait qu'elle ne l'abandonnerait jamais aux éléments durant ses vacances.

D'un signe de tête, Petra indiqua la porte. Elle était ouverte.

Pinchas passa le premier, se faisant l'effet d'un intrus. Le domicile de Savi était rempli de meubles et d'objets de récupération, qui s'empilaient parfois jusqu'au plafond ou presque, mais il était vaste et s'étendait sur plusieurs étages – elle s'était confectionné une maison à partir d'anciens modules locatifs et d'antiques habitations, mises au jour dans ce qui restait de McMurdo, la capitale de la République antarctique –, et Petra et Pinchas mirent plus de vingt minutes à l'explorer.

Petra trouva un commutateur, mais les lampes camouflées refusèrent de s'allumer. Savi avait dû faire sortir la maison de la grille. Mais pourquoi ?

Pinchas trouva quelques bâtonnets halogènes, dont l'éclat vint au secours de leurs lampes frontales pendant qu'ils allaient de pièce en pièce. Depuis les grandes fenêtres à triple vitrage, on devait avoir une belle vue durant l'été antarctique – la maison était haut perchée sur les pentes du volcan, tournée vers le nord –, mais pour le moment, seule la nuit se pressait contre le verre festonné de givre. Les quartiers de Savi semblaient confortables et moins encombrés que les autres pièces, et Petra déclara qu'à son avis certains meubles avaient disparu – elle avait vécu ici quelque temps quand Savi et elle étaient amantes

–, mais qu'elle n'en était pas sûre.

À la lueur des lampes frontales, les ateliers, bibliothèques et cellules de stockage, étroits et tout en longueur, prenaient des allures surréalistes : des particules de glace flottaient dans l'air, la moindre surface était couverte de givre, et tout était froid au toucher en dépit des thermogants.

Pinchas examina des petits objets noirs et lisses, de la taille d'un trilobite, posés sur un bureau. « Qu'est-ce que c'est ?

— Des ordinateurs ADN, dit Petra. Début du XXIe siècle, je crois bien. Savi les a récupérés dans la décharge de McMurdo. »

Pinchas ne put s'empêcher de sourire en dépit des circonstances. « Les ordinateurs avaient des coquilles ? C'étaient des objets physiques ?

— Oui, dit Petra. Regarde. » Ils avaient regagné le module de vie de Savi. Petra, qui venait de soulever des vieux lecteurs et des livres reliés, brandissait une feuille de vélin moderne. « C'est l'écriture de Savi. »

Pinchas était impressionné. « Tu sais lire ?

— Non, dit Petra. Mais je reconnais son écriture. Je sais que nous commettrions une nouvelle effraction en lisant ceci, mais…

— Mais c'est peut-être un message pour nous… enfin, pour toi », dit Pinchas. Il posa la paume de sa main sur le vélin, prêt à activer une fonction lecture et à laisser les mots dorés remonter le long de son bras.

Petra lui saisit le poignet. « Non ! Ne fais pas ça. »

Surpris et intrigué, Pinchas baissa cependant sa main.

Petra avait l'air gêné derrière sa visière. « Je viens de penser… Je veux dire, si tu invoques une fonction lecture, elle doit passer par l'un des anneaux. Enfin, tu vois… » Elle laissa sa phrase inachevée.

Pinchas la fixa en plissant le front. « Ne serions-nous pas un peu paranoïaques, par hasard ?

— Peut-être. Mais je préférerais trouver un ancien qui sait lire et lui demander de nous traduire ça.

— Tu connais quelqu'un qui sait lire ? »

Petra considéra le vélin et opina. « Un érudit nommé Graf. Il a très bien connu Savi quand ils ont travaillé tous les deux sur l'excavation de Paris. On peut le contacter. Lui apporter ceci. » Elle plia le vélin et le glissa dans sa poche, à travers la membrane de la thermoveste.

« Je pense qu'on ferait mieux d'attendre avant de lire ça, dit Pinchas. Nous avons encore trente jours. Donnons à Savi le temps de réapparaître avant de nous mettre à lire son journal intime.

— D'accord. Nous attendrons deux semaines avant d'aller voir Graf. Mais si Savi ne se montre plus, peut-être que ceci explique pourquoi. »

Ils restèrent encore quelques instants dans le désert glacé qu'était le salon de Savi.

« Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose ? » demanda finalement Pinchas.

Petra se força à sourire. « Que pourrait-il lui arriver ? Si elle avait eu un accident grave, nous aurions trouvé trace d'une transcription réparatrice. Quand nous avons posé la question au farnet, on s'est contenté de nous dire qu'elle allait bien.

— Je préférerais qu'on nous dise où elle est.

— Respect de la vie privée », dit Petra.

Cela les fit tous deux sourire. Petra jeta un dernier regard alentour, et ils se faxèrent en direction du nord.

Oates a été le premier à mourir. Tout le monde le sait. Ou à tout le moins, tout le monde le *savait* quand l'His-toire avait encore un sens pour quelqu'un. Ainsi songeait Savi quinze jours avant le dernier fax. Elle avait renoncé au sommeil quelques jours plus tôt.

Oates était sorti de la tente de Scott durant la nuit du 15 mars 1912 en déclarant : « Je vais faire un tour dehors, je risque de ne pas rentrer tout de suite. » Scott, Bowers et Wilson savaient qu'Oates, dont l'état empirait, allait chercher la mort dans le blizzard. Ils ne l'avaient pas arrêté. Quatorze jours plus tard, le 29 mars, tous trois devaient mourir dans leur tente à une quinzaine de kilomètres d'One Ton Depot et du salut.

Scott avait passé ses dernières heures de lucidité à rédiger des notes et des lettres. Il défendait son expédition. Louait le courage et la virilité de ses camarades. Les derniers mots de son journal étaient les suivants : « Pour l'amour de Dieu, prenez soin des nôtres. » Il avait écrit une brève lettre d'adieu à son très cher ami Sir J. M. Barrie, l'auteur de *Peter Pan.* En fait, Scott et ses compagnons étaient les véritables Garçons perdus.

Les rêves de Savi devenaient froids et cruels. Elle décida de ne plus rêver. Assise dans la caverne de glace aux murs tendus de couvertures, au cœur de l'iceberg, elle avala des stims et but quantité de café noir.

Elle consulta ses notes et ses anciens fichiers informatiques, contrôlant ses informations, mettant en question ses propres conclusions pour mieux les confirmer. Les choses s'annonçaient mal.

Mais elle avait une arme secrète. Littéralement. Le pistolet était un objet noir et laid comme seuls pouvaient l'être les artefacts produits en masse durant le siècle postindustriel, mais il était en état de marche. Elle l'avait essayé sur les flancs du mont Erebus, puis sur la surface noire comme la nuit de son iceberg. L'arme rugissait quand elle tirait et, la première fois que Savi en avait pressé la détente, elle l'avait laissée choir pour ne plus la toucher pendant des semaines. Mais à présent, elle appréciait la masse noire du pistolet dans sa poche. Cela la rassurait. Et elle avait plusieurs boîtes de cartouches de réserve.

Deux semaines et un jour avant le dernier fax, elle décida qu'il était temps de communiquer ses plans à ses amis – en particulier Pinchas et Petra. Laissant ses grottes chauffées et éclairées, considérant qu'elles fourniraient un cadre idéal aux réunions secrètes de sa clique, elle sortit dans la nuit hurlante et suivit les câbles conduisant à son sonie. Celui-ci avait disparu.

Savi sentit la bile et la terreur monter dans sa gorge, les ravala. Cette erreur lui était imputable. Elle avait formaté le véhicule pour trois semaines d'utilisation, prévoyant une absence nettement plus courte, et, une fois cette période échue, il avait tout simplement gagné une station d'approvisionnement pour se recycler.

Savi redescendit au sein de la glace bleutée pour réfléchir un peu. En dépit de l'aversion que lui inspirait désormais le fax, elle décida qu'elle n'avait pas la patience d'attendre qu'un nouveau sonie soit fabriqué et envoyé ici. Elle activa sa fonction fax et imagea Mantoue.

Rien.

Durant un long moment, Savi fut incapable de seulement penser. Puis, en proie à une panique comme elle n'en avait jamais connu pendant ses deux siècles d'existence, elle tenta d'accéder au farnet et au proxnet. Aucune réponse. Silence.

Tremblant de tous ses membres, tenant le pistolet noir sur son giron, elle s'assit sur son splendide tapis persan et s'efforça de réfléchir.

Une ombre se déplaça dans un corridor derrière elle. Une botte aux semelles cloutées mordit la glace.

Savi se retourna vivement. « Oates ? » lança-t-elle. Puis, une nouvelle fois : « Oates ? »

Malgré la chaleur et l'humidité estivales – Mantoue était entourée de lacs et de canaux –, certains anciens aimaient bien la ville et s'y rassemblaient de temps à autre. Quatorze jours avant le dernier fax, Pinchas, Petra et quatre de leurs amis dînaient en plein air sur la piazza Erbe. La nappe blanche croulait sous les *agnoli, tortelli di zucca, insalata di cappone, risotto* et *costoletta d'agnelo al timo.* Tout le monde avait apprécié le consommé aux grenouilles, et le lambrusco frais et pétillant coulait à flots. Il était environ onze heures du soir et presque toute la chaleur du jour s'était dissipée des pavés. Une brise rafraîchissante faisait frémir les auvents au-dessus de leurs têtes. La demi-lune, très haut dans le ciel, était fréquemment éclipsée par l'anneau *p.* Des colombes roucoulaient dans les tours toutes proches.

Graf se pencha sur la page de vélin. C'était un homme au teint sombre et à la barbe bien entretenue – l'un des rares anciens à ne pas être glabre –, et lorsqu'il plissait le front, comme il le faisait en ce moment même, on aurait pu le confondre avec l'un des Gonzague de jadis, dont l'image ornait encore les fresques du Palais ducal tout proche.

« Peux-tu lire ceci ? demanda Petra.

— Bien sûr que oui, répondit Graf. Mais je risque d'avoir des problèmes à le comprendre.

— Nous sommes presque sûrs que c'est en anglais pré-rubicon », dit Pinchas.

Graf acquiesça en se caressant la barbe. « En grande partie, oui.

— Pour l'amour de Dieu, lança Hannah, sa partenaire du moment. Lis-le à haute voix. »

Graf haussa les épaules. « C'est une liste plutôt qu'un message, précisa-t-il, et il se lança :

1. Voynix = Ms. Voynich ?

2. Les P ne se taxent pas. Les fax du XXe s. utilisaient des orig.

3. Moira ? Atlantis ?

4. Juifs. Rubicon. Tel Aviv.

5. Nous sommes des foutus Élois.

6. Kaddosh. Haram esh-Sharif.

7. Itbah al-Yahud.

— Je renonce », dit Stephen, qui s'était faxé depuis Helsinki avec Frome, sa partenaire. « Je n'ai jamais été doué pour les devinettes.

Qu’est-ce que ça signifie ? »

Graf haussa les épaules.

« “Nous sommes des foutus Élois”, cita Hannah. “Foutus” a-t-il valeur de verbe ou d’adjectif dans cette phrase ?

— Plus précisément, que sont les Élois ? » demanda Pinchas.

Graf connaissait la réponse à cette question. Il leur parla de H. G. Wells et de son voyageur temporel.

« Génial, commenta Frome. Quelle que soit sa traduction, la phrase de Savi n’est guère flatteuse pour nous. Peut-être veut-elle simplement dire par là que ses amants étaient trop passifs. »

Pinchas et Petra échangèrent un regard. Graf lui-même tiqua et leva les yeux de son vélin.

Inconscient de leur réaction, Frome poursuivit : « Et si nous sommes tous des *Élois*, qui sont les Morlocks ? Les posthumains ? »

Petra ne put s’empêcher de sourire. « Je n’ai pas connaissance qu’ils aient dévoré l’un d’entre nous durant ces deux derniers siècles.

— En outre, dit Graf, ils sont végétariens.

— Que signifie “Ms. Voynich” ? » demanda Pinchas.

Tous restèrent silencieux durant une minute. Puis Graf déclara : « Je vais faire des recherches. » Il leva sa paume, mais Petra lui enserra le poignet de sa petite main, l’empêchant de poursuivre.

« A mon avis, nous devrions nous abstenir d’appeler des fonctions liées au message de Savi, sauf si c’est abso-lument nécessaire », dit-elle à voix basse en regardant autour d’elle pour s’assurer que ni les voynix ni les serviteurs ne pouvaient l’entendre. « Y a-t-il un autre moyen de rechercher la signification de cette phrase ?

— J’ai une bibliothèque physique à Berlin, dit Graf. J’irai y faire un tour plus tard dans la soirée.

— “Ms.” n’était-il pas un terme honorifique s’appliquant aux femmes durant l’ère pré-rubicon ? demanda Frome. Une espèce de diplôme les récompensant de ne pas s’être mariées ou quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça, en effet, dit Graf. Mais cela peut aussi signifier “manuscrit”.

— Quelqu’un a-t-il une idée de la raison pour laquelle Savi évoque le posthumain Moira, ou encore Atlantis ? » demanda Pinchas.

Les cinq autres sirotèrent leur lambrusco ou jouèrent avec leur nourriture. Personne n’émit une quelconque hypothèse. Finalement,

Hannah déclara : « Je ne suis jamais allée à Atlantis. »

Il s'avéra que c'était leur cas à tous. Il ne s'agissait pas d'un lieu que les anciens étaient susceptibles de visiter.

« Je pense que, dans “Les P ne se faxent pas”, le P signifie “posthumains”, dit Petra. Mais pourquoi a-t-elle écrit ça ? Nous le savons tous.

— Mais ce qui suit est intéressant, intervint Pinchas. Tu veux bien le répéter, Graf ?

— *Les fax du* XXe *s. utilisaient des orig*, lut l'érudit.

— Des orig ? répéta Stephen

— Abréviation de “originaux”, à mon avis, dit Pinchas. J'ai entendu parler des premiers fax. On les utilisait pour transmettre des documents écrits numérisés avant l'existence du premier internet. Bien avant que ce terme désigne les premiers fax quantiques capables de fonctionner.

— Je crois que ce terme était encore usité après l'évolution de l'internet, précisa Graf. Mais les machines à faxer d'origine se contentaient de copier un document écrit sur du papier, un document physique. Après la transmission électronique de la copie, le document original existait encore. Bon, et alors ?

— Peut-être que Savi veut dire que les posthumains conservent quelque part un original de chacun de nous, dit Petra. Des corps congelés comme de la viande, qu'ils décongèlent et lobotomisent pour leur plaisir. Peut-être qu'ils utilisent nos moi originaux comme des esclaves. Des esclaves sexuels, par exemple. »

Un rire gêné monta autour de la table.

« Bien, fit Hannah, cela me rassure à propos du dernier fax. J'avais peur de rester un neutrino pour l'éternité. Ils disent qu'ils nous extrairont du mode transmission dans dix mille ans, quand ils auront remodelé la Terre à leur convenance, mais qui sait ? De cette façon, si le courant de neutrinos se perd quelque part, ils n'auront qu'à décongeler mon moi original. Ça ne me dérangerait pas d'être une esclave sexuelle… sauf que tous les posthumains sont femelles et que ce n'est pas mon truc. »

Cette remarque fut accueillie par le silence plutôt que l'hilarité. Finalement, Pinchas dit : « Je croyais maîtriser à peu près l'anglais pré-rubicon, mais je n'ai pas compris les lignes six et sept du message de Savi. »

Graf hocha la tête. « Elles sont en partie rédigées en hébreu, dit-il à voix basse. *“Kaddosh* »… ici, je crois que je traduirais ce terme par

“saint”. Peut-être. *“Haram esh-Sharif* et *“Itbah al-Yahud »* sont des termes arabes. *Haram esh-Sharif* désigne un lieu à Jérusalem. Le Temple. Là où se trouvait la Coupole du Rocher.

— Est-ce qu’on n’a pas fait sauter la Coupole du Rocher pendant la démence ? » demanda Frome.

Graf opina. « Avant cela, ce site abritait les Premier et Second Temples. En fait, nous sommes proches du Tisha B’Av, le moment où les juifs célèbrent le souvenir de ces tristes événements. Bien des malheurs se sont produits à cette date. »

Petra prit le vélin des mains de l’érudit et considéra en fronçant les sourcils ces mots qu’elle ne pouvait comprendre. « C’est peut-être pour cela que Savi a écrit cette ligne… que disait-elle, déjà ? *Juifs. Rubicon. Tel-Aviv* ?

— Oui, dit Graf. Je crois que les premiers cas de rubicon ont été signalés autour de la date du Tisha B’Av – le 9 « av » dans le calendrier juif. En fait, beaucoup de gens ont pensé que le virus s’était échappé de…

— O Seigneur ! coupa Hannah. Encore ces vieux ragots. Même moi, j’ai entendu parler de ce mythe selon lequel le virus du rubicon s’était échappé d’un labo militaire de Tel Aviv. Ce n’était qu’un mensonge, un produit des années de démence. »

Graf haussa les épaules. « Comment en être sûr ? Nous n’étions pas nés à cette époque, et les posthumains n’en parlent jamais, tu le sais bien. Et il est exact que nous *tous* – les neuf mille et quelque que nous sommes – descendons des juifs.

— Et nous sommes tous stériles, dit Hannah avec amertume. Et alors ? Quelques rares juifs étaient pourvus d’un gène protégeant des effets du rubicon, mais en contrepartie, tous leurs descendants se sont révélés stériles. Même les logiciels de transcription sont incapables de corriger ça. Et nous descendons tous d’un hominidé africain, même les posthumains, ce qui ne signifie pas pour autant que nous conservons des souvenirs de la culture tribale africaine. Les juifs étaient une tribu, rien de plus. Une culture primitive. Une tribu oubliée.

— Pas totalement oubliée », dit Graf en fixant Hannah du regard. On sentait que leur couple portait le fardeau d’une querelle dépassant la discussion en cours.

« Ce lien avec les juifs est peut-être un mobile, dit Pinchas. Une explication, je veux dire. »

Tous les regards se tournèrent vers lui. La brise fit frémir l’auvent au-dessus d’eux. Des nuages étaient venus occulter la lune et les

anneaux.

« Le mobile de quoi ? demanda Petra, ignorant la correction par laquelle il avait nuancé son propos. D'un meurtre en masse ? Le dernier fax est-il une nouvelle version d'Auschwitz ? » Tous les convives comprirent sans peine cette allusion. Même dans ce monde post-rubicon, post-historique, post-alphabétisé, certains mots conservaient leur puissance.

« Mais oui, c'est ça, dit Frome en tentant de s'esclaffer, les six ou sept cents millions de posthumains sont tous… comment s'appelaient les ennemis des juifs, déjà ?

— Leurs ennemis étaient légion, murmura Graf.

— Des Arabes, dit Frome comme s'il ne l'avait pas entendu. Tous les posthumains sont des Arabes. Ou alors des… comment s'appelaient-ils, déjà ? Des nazis. Tous les posthumains ont des svastikas et des scans plats d'Hitler dans leurs millions de bunkers orbitaux. »

Hannah ne daigna pas sourire. « Qui sait ? Aucun ancien n'est jamais monté là-haut. Il peut y avoir n'importe quoi dans ces anneaux. »

Petra secouait la tête. « Tout ceci n'a aucun sens. Même si Savi était cliniquement paranoïaque, elle savait forcément que les posthumains auraient pu nous éliminer jusqu'au dernier durant les trois derniers siècles. Nous sommes à leur merci chaque fois que nous nous faxons. S'ils avaient voulu nous… nous tuer… ils n'avaient pas besoin de fixer une date pour le dernier fax.

— Sauf s'ils souhaitaient aussi nous torturer », dit Han-nah.

Les cinq autres opinèrent et cessèrent de parler pendant que les serviteurs débarrassaient la table et apportaient café, *gelato* et *tartufo*.

Pinchas s'éclaircit la gorge. « La dernière ligne – *Itbah al-Yahud* – tu dis qu'elle est aussi rédigée en arabe ?

— Oui, dit Graf. Elle signifie : “Tuez les juifs.” »

C'était impossible, mais l'éclairage comme le chauffage tombaient en panne dans les grottes glaciaires de Savi.

Cela ne se produisit pas d'un seul coup mais, un par un, les lumiglobes et les bâtonnets halogènes s'étiolaient, puis s'éteignaient, et chaque jour, les micropoêles diffusaient un peu moins de chaleur. La panne n'était pas totale. Savi avait encore assez de lumière pour voir et assez de chaleur pour survivre, mais tandis qu'elle luttait pour

rester lucide et éveillée, elle devait affronter une obscurité et un froid grandissants. Elle se demanda si la grille était tombée, si le vaste monde vivait la fin du monde…

Savi dormait par petits sommes insidieux. En règle générale, elle rêvait toujours de marche forcée, mais le plus souvent, elle se trouvait dans la tente avec Bowers et Scott. Oates avait disparu. Lorsqu'elle se réveillait en sursaut, le froid persistait tout autour d'elle, comme dans le rêve, mais en outre elle entendait le vent hurler, sentait la fumée et le blanc de baleine, partageait l'épuisement des explorateurs vaincus. Lorsqu'elle était tout à fait réveillée, le vent continuait de hurler dans les cavernes et les corridors. Et elle était toujours épuisée.

Et il y avait quelqu'un avec elle dans l'iceberg.

Elle crut tout d'abord à des hallucinations, mais les bruits de pas étaient désormais plus audibles, les mouvements qu'elle percevait du coin de l'œil plus fréquents. Savi aurait pu croire à une visite des voynix, sauf que ceux-ci ne bougeaient jamais, pas plus qu'ils n'émettaient de sons. Elle s'interrogeait souvent à propos des voynix, ces intrus que les posthumains qualifiaient d' » artefacts chronosynthétiques » ou d' » incongruités temporelles », mais ces silhouettes à peine entrevues – toujours tapies dans l'ombre, s'évanouissant au détour du corridor suivant – étaient courtaudes et enveloppées de toile plutôt que grandes, aveugles et pourvues d'une carapace.

Mais il y avait bel et bien quelque chose d'enchâssé dans la glace. Savi le trouva treize jours avant le dernier fax. Quelque chose de sombre mais de solide, visible à deux mètres de profondeur derrière la paroi de glace, dans le corridor qu'elle avait taillé à partir de la fissure naturelle. La lueur de sa lampe torche lui permettait d'en distinguer les contours.

Savi creusait de nouveaux tunnels chaque jour – la grosse foreuse fonctionnait parfaitement –, mais elle hésita avant de dégager ce sombre objet. De forme vaguement pyramidale, il était de moitié plus petit que son sonie perdu. Mais ses contours étaient irréguliers, presque aléatoires. Cela la troublait.

Le 12 novembre 1912, alors qu'approchait le cœur de l'hiver antarctique, une expédition lancée à la recherche de Scott avait trouvé la tente de celui-ci. Apsley Cherry-Garrard, un vétéran de l'exploration polaire qui avait failli accompagner Scott jusqu'au Pôle, se trouvait avec Atkinson et Dimitri lorsqu'ils avaient découvert la tente, un « simple talus » avec, en son sommet, un poteau en bambou qui émergeait de la neige sur un mètre de hauteur. Ils s'étaient mis à creuser.

« Bowers et Wilson dormaient dans leurs duvets », avait écrit Cherry-Garrard dans son journal. Savi en avait une copie sur elle. « Sur la fin, Scott avait rejeté le haut de son duvet. Sa main gauche était tendue vers Wilson, son ami de toute une vie. Sous l'oreiller de son duvet, entre le tissu et le tapis de sol, se trouvait la sacoche verte où il rangeait son journal. Les volumes reliés de cuir marron s'y trouvaient effectivement ; il y avait quelques lettres sur le tapis de sol. »

Plus tard :

« Nous ne les avons pas déplacés. Nous avons ôté les poteaux de la tente, et celle-ci les a recouverts. Et nous avons bâti le cairn par-dessus. »

La tente se trouvait environ trois cents kilomètres au sud de la limite du pack telle qu'elle était en 1912. Mais, depuis le jour où Atkinson et Cherry-Garrard avaient enfoui les trois corps sous cette tente, la glace s'était déplacée chaque minute en direction du détroit de McMurdo et de la mer de Ross.

Savi s'esclaffa à cette idée. C'était absurde. La tente avait dû atteindre la limite du pack plusieurs siècles plus tôt, c'était évident même si elle n'avait accès à aucune fonction maths. La neige et la glace accumulées l'avaient peut-être profondément enfouie, mais elle avait disparu depuis longtemps – emportée vers le nord à travers la mer Polaire australe, puis vers l'oubli. Elle s'esclaffa une nouvelle fois.

Quelque part dans les profondeurs des tunnels de glace, un rire d'homme fit écho au sien.

Pinchas et Petra avaient d'autres soucis en tête que le sort de Savi. Les deux semaines précédant le dernier fax furent un tourbillon de fêtes à éviter, d'amis à voir, de vrais adieux à faire, de lieux à visiter avant la fin et d'émotions à trier. Ils continuèrent à attendre la réapparition de Savi – et à jouer aux détectives amateurs avec ses notes énigmatiques –, mais ils n'eurent guère de chance d'un côté comme de l'autre. « La curiosité ne semble pas être un trait des Élois », commenta Petra d'un ton qui n'était qu'à moitié ironique. Peut-être était-ce justement cette mention des « foutus Élois » qui les avait vexés et avait refroidi leur enthousiasme.

Graf les appela le lendemain du dîner à Mantoue. Comme sa bibliothèque physique ne contenait rien sur « Ms. Voynich », leur confessa-t-il, il s'était rabattu sur les archives farnet. Sans plus de succès. Mais aucun posthumain péritelisé n'avait débarqué chez lui pour lui demander pourquoi il s'intéressait à ces termes. En guise de réaction, expliqua-t-il, il avait eu droit aux excuses sincères du construct de la bibliothèque, qui regrettait de n'avoir pas trouvé la

référence demandée.

Alors qu'il restait sept jours avant le dernier fax, Pinchas emmena Petra survoler la Réserve d'Amérique du Nord à bord d'un sonie. Ils pique-niquèrent dans les Adiron-dacks, photographièrent des dinosaures dans les marais du Midwest, nagèrent dans une zone de la mer Intérieure centrale exempte de prédateurs et dînèrent près des Trois Têtes.

Comme les journées étaient fort longues, ils eurent le temps d'escalader le pic Hearny sur toute sa hauteur. Quoique en excellente condition physique, tous deux étaient un peu essoufflés lorsqu'ils atteignirent le sommet rocheux de la montagne. La vue était des plus agréables. À l'ouest, le soleil était tout proche de l'horizon. On apercevait les trois têtes survivantes du mont Rushmore quelques kilomètres au nord-est. À l'est, les Badlands luisaient d'un éclat incandescent, des ombres d'un noir profond se creusaient entre les crêtes et la mer vert foncé étincelait dans le lointain.

Pinchas attrapa dans son sac à dos des bouteilles d'eau et quelques oranges. À cette période de l'été, le crépuscule survivrait un long moment au coucher du soleil, et, sachant que la descente ne leur poserait aucun problème, ils s'attardèrent pour savourer les oranges et contempler la lumière du jour qui virait doucement à l'or pur.

« Sais-tu pourquoi je voulais venir ici ? » demanda Pinchas.

Petra acquiesça. « Le centre de l'univers. Élan noir a parlé. Savi t'a déjà amené ici. Moi aussi. »

Pinchas leva les yeux vers les anneaux, qui poursuivaient leur ronde majestueuse au sud et à l'est, au-dessus du ciel indigo du Dakota du Sud. « Oui, dit-il. D'un autre côté, Élan noir a dit que le centre de l'univers était partout où l'on trouvait une authentique vision. »

Petra lécha ses doigts poisseux et rangea les pelures d'orange dans la poche extérieure du sac à dos. Ses yeux marron semblaient très profonds lorsqu'elle se tourna vers Pinchas. « As-tu trouvé une authentique vision ?

— Oui », dit-il, et il l'embrassa.

Trois jours avant le dernier fax, plusieurs centaines d'anciens se rassemblèrent sur la Grande Barrière pour un barbecue d'adieu sur la plage. À l'issue du repas, ils se dispersèrent dans les dunes, les pointes et les péninsules privées pour boire de la bière et regarder la lune se lever. Pinchas et Petra se retrouvèrent avec une dizaine de vieux amis.

« Des regrets ? demanda un homme pensif nommé Abe.

— Pour nous personnellement ou pour notre espèce en voie de disparition ? » répliqua une beauté brune nommée Barbara. Son ton était léger, moqueur.

« Commençons par notre espèce », dit Abe le plus sérieusement du monde.

Suivit un silence uniquement brisé par le souffle du vent et le fracas des vagues festonnées d'écume. Puis on entendit des rires en provenance d'un groupe de convives qui se baignaient nus à quelques centaines de mètres de là, survolés par des serviteurs guettant les requins. Finalement, un homme à la peau bronzée nommé Kile déclara : « Je regrette que nous ne soyons jamais allés dans l'espace. Que nous n'ayons jamais découvert une autre forme de vie.

— Peut-être que les posthumains y sont parvenus et ne nous en ont jamais parlé », dit Pinchas.

Kile secoua la tête. « Je ne le crois pas. Ça ne les intéresse pas. Je n'arrête pas de regarder dans les archives, mais… il n'y a rien. Et maintenant, nous ne le saurons jamais. »

Une femme répondant au nom de Sarah leva sa bière et tenta de détendre l'atmosphère. « Peut-être que les voynix sont en réalité des extraterrestres, dit-elle.

— Non, non, non, fit un petit homme barbu nommé Caleb. Ce sont des incongruités temporelles et des artefacts chronosynthétiques. »

Tout le monde éclata de rire, et la tension se dissipa quelque peu.

« Si les posthumains disent vrai, reprit Sarah, et s'ils nous ramènent du fax dans dix mille ans, qu'est-ce qui aura changé à votre avis ?

— Presque tout, bon sang ! dit un célèbre athlète nommé William. Leur but est d'éliminer toutes les expériences de l'année de la démence et de revenir à la flore et la faune d'origine. Je crois qu'ils vont même restaurer le climat tel qu'il était lorsque… enfin, peu importe. Avant toute cette merde.

— Adieu les forêts de cycades, les conifères primitifs comme l'*auracarius,* les lacs de soda, les podocarpes, les arbres-fougères, les tortues…, commença Caleb.

— Non, coupa Abe. Les tortues sont antérieures au rubicon.

— … et adieu les *tenontosaurus,* les *microvenatars*, les *camptosaurus,* les *T-rex* et les *haplocanthosaurus*, poursuivit Caleb.

— Bon débarras, dit un homme rougeaud du nom de Pol. J'ai toujours détesté ces putains de dinosaures. Failli me faire bouffer deux

fois. A leur prochain départ. » Il leva sa bière, et les autres l'imitèrent.

« D'autres regrets ? demanda Abe.

— Pour l'espèce ou pour nous personnellement ? dit Sarah.

— Pour vous personnellement », dit Abe.

Nouveau silence. Finalement, Petra se leva. « Si nous devons aborder ce sujet, il nous faut davantage de bière. Je reviens tout de suite. »

La veille du dernier fax, Pinchas et Petra se taxèrent sur ce qui avait été la côte d'Israël. Pinchas avait commandé un gros 4x4, qu'ils récupérèrent à une station d'approvisionnement dans les ruines de l'ancienne ville côtière de Césarée, puis ils franchirent une brèche dans la Muraille côtière à présent effondrée et descendirent dans le Bassin méditerranéen.

« Je me demande si les posthumains vont se débarrasser du Barrage et de toutes ces terres émergées, dit Petra à un moment donné.

— Je le pense », dit Petra.

Le trajet fut en grande partie silencieux. Le paysage du Bassin était chaotique, et ils zigzaguèrent sur les collines pour éviter les rochers, les crevasses et les nombreuses épaves gisant sur le sol rocailleux. En contrebas, des pistes sillonnaient les immenses champs cultivés par des serviteurs et les forêts de cycades sauvages, mais l'ensemble du Bassin évoquait tellement l'ère de la démence que tous deux se sentaient troublés. Atlantis ne valait guère mieux. Alors qu'ils roulaient dans ses larges avenues – vides à l'exception des inévitables voynix –, Petra fit remarquer que la cité posthumaine abandonnée lui rappelait la version tridimensionnelle d'un circuit imprimé.

« C'est quoi, un circuit imprimé ? demanda Pinchas.

— Quelque chose que Savi m'a montré il y a des années », dit Petra, qui laissa tomber le sujet.

Plusieurs navettes ovoïdes étaient garées près du nœud de la ville. Pinchas considéra la plus proche et se demanda distraitement ce qui se passerait si Petra et lui réussissaient à monter à son bord et à lui ordonner de les conduire dans l'anneau *e*. Rien, sans aucun doute. Ils avaient tous appris que les humains anciens et la technologie posthumaine étaient le plus souvent incompatibles.

Le nœud principal était formé d'un millier de petites dalles irrégulières, tantôt nappées d'énergie violette, tantôt passant d'un état de phase à l'autre et d'un lieu à l'autre, comme les gigantesques électrons qu'elles étaient. C'était un spectacle impressionnant, mais

guère agréable aux yeux de Pinchas et de Petra. Un spectacle *étranger*.

Moira les retrouva sur le perron mal dégrossi de la structure. « C'est gentil à vous d'être venus, mes chéris », dit-elle. On apercevait d'autres posthumains se déplaçant parmi les ombres du nœud et foulant les conduits de bronze aériens un peu plus loin.

« Ton message disait que tu savais où se trouvait Savi », dit Petra.

Moira opina. « Souhaitez-vous d'abord boire un verre ? Manger quelque chose ? »

Petra secoua la tête et attendit.

« Votre amie a été retrouvée dans un iceberg creux, au sud des îles Falkland, dit Moira. Elle avait emporté des équipements de survie avec elle, mais l'iceberg était en train de se briser – de se fracasser –, de tomber en morceaux autour d'elle, et elle a eu de la chance que nous soyons à sa recherche à ce moment-là. »

Pinchas plissa le front. « Que veux-tu dire ? Pourquoi ne s'est-elle pas tout simplement faxée ? Est-ce qu'elle va bien ? »

Moira acquiesça et essuya la sueur qui perlait à son front. Ses cheveux gris, quoique longs de deux centimètres à peine, luisaient d'un éclat argenté sous le chaud soleil méditerranéen. « Sur le plan physique, oui, elle va bien, mais elle semble souffrir de ce qu'on appelait jadis une dépression nerveuse. Un effondrement neurologique du front d'ondes de la persona.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda sèchement Petra. Ce genre de chose ne peut pas nous arriver.

— Bien sûr que si, ma chérie, répliqua Moira. Tous les anciens sont sujets à des problèmes neurologiques et psychologiques. Une conséquence de votre longévité. Le stress, la tension et l'inquiétude déclenchent parfois ce genre de problème, et cela se produit plus fréquemment que vous ne le pensez. Vous n'avez pas été conçus pour vivre aussi longtemps, mes chéris.

— Où est-elle ? dit Pinchas. Où est Savi ? »

Moira leva l'index. « Dans la matrice fax, bien entendu. En train de subir une transcription réparatrice. Elle sera parfaitement rétablie à son retour, je vous l'assure. »

Petra aspira à fond. « Est-ce que vous conservez les… originaux ?

— Quels originaux, ma chérie ?

— Tu sais bien, les corps, dit Petra. Les originaux des anciens. Savi. Pinchas. Moi. »

Moira eut un rire des plus spontané. « Non, non, ma chérie. Les

seuls originaux que nous conservons sont les structures quantiques originelles, qui sont sauvegardées dans la mémoire fax. Tu le comprendras sans peine. Et il ne s'agit même pas d'"originaux" au sens où tu l'entends, car les mémoires mises à jour et les fronts d'ondes de la persona changent d'une microseconde à l'autre, et, bien entendu, d'un fax à l'autre. Non, ma chérie, il n'existe pas d'originaux cachés.

— Quand Savi reviendra-t-elle ? dit Pinchas. Pouvons-nous la voir aujourd'hui ?

— Malheureusement, non. La transcription ne sera achevée que dans deux ou trois jours.

— Je croyais que les altérations quantiques étaient instantanées », dit Petra d'une voix soupçonneuse.

Le sourire de Moira était affable. « Elles le sont, ma chérie, ou quasiment. Mais la reconstruction organique prend un certain temps. Votre amie vous retrouvera dans quelques jours.

— Mais nous aurons *disparu* dans quelques jours », dit Petra. Malgré elle, le ton de sa voix était dangereusement proche du geignard.

Moira secoua la tête. « Vous n'aurez pas disparu, Petra ma chérie. Vous vous trouverez en état quantique modulé, en parfaite sécurité, en fait, dans la bande de Mœbius du courant neutrinique. Ainsi que Savi. Vous savez, je pense, que vous n'aurez aucune sensation du temps qui passe. Pour vous, tout cela n'aura duré qu'un clin d'œil – même si, pour nous, il se sera écoulé dix mille ans de dur labeur.

— C'est ce que vous dites, déclara Pinchas.

— Oui », dit Moira. Elle leur sourit.

Pinchas et Petra regagnèrent lentement leur véhicule et retournèrent sur les hauts plateaux israéliens.

Le matin du dernier fax, Petra et Pinchas firent de la plongée sous-marine dans la mer Rouge, le long de la grande muraille. Sur leurs ceintures étaient fixés de petits dissua-sifs au cas où les requins-marteaux et autres squales rôdant dans les eaux ensoleillées se seraient intéressés à eux, mais ils ne furent approchés que par des gorgones et des créatures molles ondulant doucement dans les courants pleins de traîtrise.

Plus tard, ils firent l'amour sur le sable, et plus tard encore, recommencèrent. Puis, gisant enlacés comme ils en avaient coutume, la tête de Pinchas sur le sein gauche de Petra, les doigts de Petra massant doucement le pénis flasque de Pinchas, ils parlèrent à voix

basse.

« Est-ce que tu as cru le posthumain… à propos de Savi, je veux dire ? » demanda Petra. Ses doigts connaissaient Pinchas à la perfection.

Les yeux clos, humant l'iode lointain des algues et le parfum, plus proche, de la peau de Petra et de sa transpiration délicieusement aigrelette, il dit : « Je n'en sais rien. En fait, je n'en ai rien à foutre.

— Enfin, dit Petra en lui embrassant le crâne, nous le saurons demain. »

Pinchas embrassa son mamelon. « Oui. Nous le saurons demain.

— S'il y a un demain, murmura Petra.

— Oui », dit Pinchas en lui caressant le sein avec sa joue. Son pénis s'éveilla et se raidit dans la main de Petra.

« Ciel », fit Petra. Elle le serra plus fort et l'embrassa à pleine bouche comme son visage montait vers le sien.

« Oui », souffla Pinchas à son oreille.

Au Moyen-Orient, le dernier fax était prévu juste après le crépuscule. Tous les anciens de la Terre seraient faxés au même instant, bien entendu. Nombre d'entre eux comptaient donner une ultime fête pour célébrer l'événement, mais la majorité avait décidé de vivre celui-ci dans la solitude ou – comme Petra et Pinchas – en compagnie d'un être cher.

Tous deux se taxèrent à Jérusalem pour y dîner. Pinchas était déjà venu dans cette ville, contrairement à Petra. Ils n'y trouvèrent que des serviteurs, qui leur préparèrent un excellent repas au King David Hôtel, à l'ouest des murailles de la Vieille Ville. Que des serviteurs et des voynix. Il y avait beaucoup de voynix dans les parages.

Les légumes étaient frais et bien cuisinés, le mouton savoureux et le vin excellent, mais ni l'un ni l'autre n'y prêtèrent grande attention. De temps à autre, ils s'étreignaient la main.

Après le dîner, alors que le soleil rougeoyait au-dessus des arbres bordant la route de Gaza à l'ouest, ils se promenèrent main dans la main, empruntant la Porte de Jaffa pour pénétrer dans la Vieille Ville. Pinchas et Petra traversèrent le labyrinthe des souks de l'ancien Quartier chrétien et de l'ancien Quartier musulman. Les souks étaient le plus souvent plongés dans l'ombre, mais, près du Saint-Sépulcre, ils émergèrent de cette ombre et traversèrent un pont antique inondé de lumière rosée.

« Avançant dans la gloire, sur un pont de gaze, dit Petra dans un murmure.

— Pardon ?

— C'est une prophétie dont m'a parlé Savi, il y a des dizaines et des dizaines d'années de cela. Quelqu'un qui entrait dans Jérusalem à la Fin des temps. Je ne me souviens pas s'il s'agit d'un mythe chrétien, musulman ou juif. Peu importe. » Elle le prit par la main et ils continuèrent de marcher vers le Haram esh-Sharif.

« On ferait mieux de se presser », dit Pinchas en coulant un regard entre les murs de pierre en direction des anneaux qui se fondaient l'un dans l'autre au sein d'un ciel sans nuages. Les rayons du couchant faisaient étinceler les cités orbitales.

On trouvait un nombre stupéfiant de voynix dans la ville par ailleurs déserte. Pinchas et Petra durent slalomer pour éviter leurs masses rouillées et immobiles comme ils se pressaient en direction du Mur occidental. Plus que cinq minutes avant le dernier fax.

Alors qu'ils émergeaient sur la terrasse dominant la place en face du Kotel, ils se figèrent sur place, sans pour autant cesser de se tenir par la main.

Les lumières de la place s'étaient allumées, bien que la lueur du crépuscule soit encore assez forte. En contrebas, occupant la quasi-totalité de l'espace qui les séparait du Mur, se tenaient des centaines de milliers de voynix, tous tournés vers le Kotel – le Mur proprement dit.

« Viens », dit Pinchas, sentant une étrange angoisse lui emplir le cœur et lui nouer la gorge. Il étreignit la main de Petra et descendit les marches vers la foule étrange et inhumaine.

Un serviteur flottant leur barra le passage. Ses mains caricaturales tiraillèrent la manche de Pinchas avec insistance. Pinchas comprit. Il prit la kippa que lui tendait le serviteur et la mit sur sa tête. Le serviteur s'écarta pour les laisser passer.

Pinchas se figea une nouvelle fois. « Regarde », dit-il en pointant du doigt. Sa voix était tremblante. Plus qu'une minute avant le dernier fax.

« Je sais, murmura Petra. Ils sont si nombreux. Jamais je n'en ai vu autant…

— Non », dit Pinchas. Il répéta son geste.

Le mont du Temple n'était plus vide. Lors de sa dernière visite à Jérusalem, il n'y avait là que les débris de la Coupole du Rocher et la mosquée Al-Aksa sur la terrasse. A présent, on était en train d'ériger

sur le mont une importante structure en pierre blanche de Jérusalem. Les voynix étaient omniprésents, sur les murs en construction et les pierres destinées à y prendre place.

« Oh merde, chuchota Pinchas. Ils reconstruisent le temple.

— Qui ça ? » demanda Petra, totalement déconcertée.

Avant que Pinchas ait pu lui répondre, tous les voynix à portée de vue – les milliers qui occupaient la place du Kotel, les centaines qui se massaient à la base du Mur, tous ceux qui entouraient le chantier du Nouveau Temple – se tournèrent vers les deux humains à l'ancienne.

Le son, quand il vint, n'était pas vraiment un son – ni un bruit ni un discours comme Pinchas et Petra en avaient entendu –, mais plutôt un grondement modulé qui se répandait dans leurs corps et résonnait dans leurs crânes via quelque horrible conduction osseuse. Il était suffisamment tonitruant pour qu'il s'agisse de la voix de Dieu, mais de toute évidence, ce n'était pas la voix de Dieu.

Plus que trente secondes avant le dernier fax. Petra et Pinchas tombèrent à genoux sous la force de ce son, se plaquant les mains sur les oreilles pour tenter en vain d'étouffer ces mots, hurlant de douleur devant les innombrables voynix aveugles qui pourtant les regardaient, tandis que le grondement porté par leurs os devenait de plus en plus fort, en eux et autour d'eux.

« *Itbah al-Yahud !* »

Savi, toujours dans son iceberg quelques minutes avant le dernier fax, lut l'heure au cadran lumineux de sa montre et décida que le moment d'agir était venu.

Elle utilisa la grande foreuse à partir de la fissure pour parvenir à la tente ensevelie, travaillant avec un luxe de précautions.

C'était bel et bien la tente. Elle s'était effondrée, mais la pression exercée par la glace lui avait presque fait retrouver sa forme pyramidale d'origine, et elle sembla entrer en expansion au moment où Savi achevait de faire fondre la glace autour. Elle planta un piton dans le plafond de sa nouvelle caverne, fixa un mousqueton au sommet de l'antique tente, et souleva celle-ci à l'aide du piton comme on l'avait jadis soulevée avec le poteau en bambou.

Elle n'avait plus qu'un seul bâtonnet halogène en état de marche, mais elle le garda avec elle tandis qu'elle traînait sa thermocouv et son journal dans la gueule noire de la tente. Le pistolet gisait quelque part dans l'une des grottes abandonnées. Plus que deux minutes avant le dernier fax.

Bowers, Wilson et Scott étaient exactement tels que Cherry-Garrard les avait décrits. Savi savait que c'était impossible après toutes ces années, mais elle n'avait pas le temps de s'en inquiéter. S'intercalant entre le corps de Bowers et celui de Wilson, elle se fit une place et ouvrit son journal à la dernière page. Elle s'était attendue à se réchauffer dans ce lieu confiné, mais les cadavres gelés semblaient lui voler sa chaleur. Dans cet espace, où la grande foreuse avait provisoirement fait monter la température, régnait une odeur semblable à celle du garde-manger d'une station d'approvisionnement qu'elle avait jadis visitée. Comme elle avait gardé ses réflexes d'historienne, elle remarqua – ainsi que l'avait noté Cherry-Garrard – que la chair de Scott, de Wilson et de Bowers, dure comme le roc, ne permettait pas de déduire que les trois hommes s'étaient résignés à utiliser la morphine contenue dans la trousse de Wilson. Aucune trace de cernes noirs sous leurs yeux morts, creusés, fermés.

La main de Savi tremblait sous l'effet du froid, mais elle réussit à se maîtriser assez longtemps pour écrire les mots suivants avec son stylet : « *Nous étions tous les Garçons perdus. Ça n 'a jamais été les posthumains. Ça a toujours été les…* »

Elle s'interrompit et éclata de rire. Elle rangea son stylet dans la poche de sa thermoveste et glissa ses mains gelées sous ses aisselles tout en continuant de rire. Que croyait-elle donc ? Le seul ancien de sa connaissance qui soit capable de lire sa dernière note sans invoquer une fonction était un érudit du nom de Graf, et il aurait disparu dans… trente-six secondes.

Les échos de son rire résonnèrent dans les cavernes de glace enténébrées. Soudain, à trente secondes du dernier fax, elle cessa de rire.

Le dernier bâtonnet halogène s'étiolait sur son giron, mais il projetait encore dans la tente un disque de lumière maladive, mourante. Suffisamment pour qu'elle y voie.

Wilson, Scott et Bowers avaient ouvert les yeux.

Savi fit la seule chose qu'un humain à l'ancienne pouvait faire en de telles circonstances. « Et puis merde, dit-elle. Merde et merde. » Et elle éclata de rire une nouvelle fois.

Titre original : *The Ninth of Av*

Traduit de l'américain

par Jean-Daniel Brèque

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

AYERDHAL, né en 1959, dit devoir sa carrière d'écrivain à la disparition de son auteur favori, Frank Herbert. Révélé par *La Bohème et l'ivraie* (4 volumes, Fleuve Noir, 1990-réédition en un volume, Fleuve Noir, 2000) et *Mytale* (2 volumes, Fleuve Noir, 1991), il a pour ambition de faire briller les flamboyances du *space opera* dans une science-fiction française qui a tendance à considérer que c'est là un domaine réservé aux Américains. Comme le montrent *L'Histrion, Balade choréïale* et *Sexomorphes* (tous chez J'ai lu), il s'y emploie avec fougue, générosité, lucidité, parfois avec un rien de provocation. Avec succès aussi. Il a obtenu le Grand Prix de l'imaginaire 1993 pour *Demain, une oasis* (Fleuve Noir, 1993).

Avec *Parleur* (J'ai lu, 1997) et *L'Homme aux semelles de foudre* (Flammarion, 1999), il aborde respectivement la fantasy (en la politisant) et le thriller. Nouvelliste rare, mais accompli (« Scintillements »), il a réuni l'anthologie-manifeste *Genèses* (J'ai lu, 1996). *Étoiles mourantes* (J'ai lu, 1999), énorme roman écrit en collaboration avec Jean-Claude Dunyach et qui remporte haut la main le prix Tour Eiffel 1999, le consacre non seulement comme une des figures de proue de la S-F française mais comme un écrivain à part entière.

Gregory BENFORD, né en 1941, physicien, enseignant à l'université de Californie, est considéré comme l'un des meilleurs représentants de ce courant de la S-F soucieux d'exactitude, ou du moins de vraisemblance scientifique, baptisé « hard science ». Il a débuté en 1965, publié son premier roman en 1969, et ne cesse aujourd'hui d'étonner par sa capacité de renouvellement. Épopées galactiques sises dans un futur lointain, *space opéras* plus traditionnels, voyages dans le temps, romans catastrophes… dans une production abondante, on retiendra l'extraordinaire *Un paysage du temps* (1980 ; Denoël), qui a obtenu le prestigieux prix Nebula, *Dans l'océan de la nuit* (1978 ; Denoël) et ses suites – *À travers la mer des soleils* (1984 ; Denoël), *La Grande Rivière du ciel* (1987 ; Le Livre de Poche), *Marées de lumière* (1989 ; Le livre de Poche) *Les Profondeurs furieuses* (1994 ; Laffont) –, ainsi que *La Sphère* (1998 ; Presses de la Cité) et son superbe recueil *En chair étrangère* (1986 ; Laffont). Avec *Fondation en péril* (1997 ; Presses de la Cité), il a ouvert une trilogie située dans le célèbre univers d'Isaac Asimov, David Brin et Greg Bear se chargeant de la compléter. Gregory Benford n'a plus rien à prouver, mais il

continue de ravir grâce à une écriture très élaborée, loin de la sécheresse que l'on pourrait attendre d'un scientifique pur et dur.

Orson Scott CARD, né en 1951, est *conteur* par excellence. Qu'il choisisse pour cadre le futur, proche ou lointain, le passé, ou l'ailleurs des légendes, il demeure un metteur en scène de mythes aux personnages saisissants et à la prose limpide et poétique. Sa tétralogie d'Ender – *La Stratégie Ender* (1985), *La Voix des morts* (1986), *Xénocide* (1991) et *Les Enfants de l'esprit* (1997 ; tous chez J'ai lu) – aborde le problème de la responsabilité individuelle face au génocide et s'est vu récompenser pour *chacun* des deux premiers titres par les prix Hugo et Nebula, ce qui représente un double doublé exceptionnel, sinon unique. Sa saga d'Alvin le Faiseur – quatre volumes (1987-1995) à ce jour, chez L'Atalante – traite de la colonisation des États-Unis et du génocide des Indiens dans un univers uchronique empreint de magie, à travers un destin individuel inspiré de celui du fondateur des Mormons (Card est mormon lui-même). Ajoutons à cela *Les maîtres chanteurs* (1980 ; Denoël), *Espoir-du-cerf* (1983 ; Denoël), *Le Trésor dans la boîte* (1996 ; L'Atalante) et l'intégrale de ses nouvelles en cours de publication chez L'Atalante (deux volumes parus : *L'Homme transformé etAuatars),* et on n'aura fait qu'effleurer l'œuvre plurielle de cet artisan, ou de ce *compagnon* de génie.

Philippe CURVAL, né en 1929, héritier du surréalisme et de ses exigences de liberté dans tous les domaines, est un écrivain aussi doué que peu soucieux des limites arbitraires entre genres littéraires. Depuis ses débuts dans la revue *Fiction* en 1955, il a publié des dizaines de nouvelles, souvent éblouissantes, et une vingtaine de romans, dont *La Forteresse de coton* (Gallimard, 1967 ; Denoël), *L'Homme à rebours* (Laffont, 1974 ; J'ai lu) – couronné par le Grand Prix de la Science-fiction française 1975 –, *Cette chère humanité* (Laffont, 1976 ; Le Livre de Poche) – qui lui vaut le prix Apollo 1977 –, *La Face cachée du désir* (1980 ; J'ai lu), *L'Odeur de la bête* (Denoël, 1981), *Les Évadés du mirase* (Denoël, 1998) et *Voyase à l'envers* (J'ai lu, 2000).

Lorsqu'il pratique la littérature dite « générale », il vaut aussi le détour, comme en attestant *Attention les yeux !* (1972, Denoël), *Ah ! Que c'est beau New York* (Denoël, 1982), *Akilœ* (Flammarion, 1988) ou *L'Éternité n'est pas la vie* (Julliard, 1995).

Fin critique – ses « Petites chroniques de nuit » livrées à la défunte revue *Galaxie* sont restée célèbres et il tient depuis 1986 la chronique de science-fiction du *Magazine littéraire* –, chasseur de talents éclairé avec les anthologies *Futurs au présent* et *Hyperfuturs* (Denoël, 1978 et 1986), Curval écrit *de* la science-fiction et *sur* la science-fiction comme on produit et déguste de grands vins : en parfait épicurien. Bref, il se régale et nous régale.

Sylvie DENIS, née en 1963, allie à son métier de professeur d'anglais nombre d'activités dans le domaine de la science-fiction. Auteur d'une petite vingtaine de nouvelles remarquées, dont certaines figurent dans son recueil *Jardins virtuels* (DLM, 1995), et du roman *L'Invité de verre* (DLM, 1997), elle a réuni les anthologies *Century XXI* (Encrages, 1995) et (si, si) *Histoires de cochons et de science-fiction* (Bélial/Orion, 1998) – en attendant le prochain volume de la série *Escales* au Fleuve Noir – et codirigé, puis dirigé la revue *Cyber-dreams.* Comme s'il ne lui suffisait pas d'être une des connaisseuses les plus au fait des littératures de l'imaginaire (on lui doit quelques essais remarquables), elle se consacre aussi avec talent à la traduction. Sylvie Denis est, autant qu'un écrivain, une *personnalité* à suivre.

Jean-Claude DUNYACH, né en 1957, mathématicien, ingénieur, musicien, auteur de chansons, occupe un poste important aux Affaires européennes de la Branche Avions de l'Aérospatiale. Bref, il est, selon la belle définition de son ami Serge Lehman, « un savant fou – un vrai ». Il s'est d'abord signalé par des nouvelles ambitieuses dont *Autoportrait* (Denoël, 1986) offre une sélection rigoureuse. Il a signé des romans remarqués, comme *Étoiles mortes* (Fleuve Noir, 1991 ; version remaniée, J'ai lu, 2000), *Roll over, Amundsen* et *La Guerre des cercles* (Fleuve Noir, 1995), avant d'obtenir le succès public grâce à *Étoiles mourantes* (J'ai lu, 1999), écrit avec Ayerdhal et couronné par le prix Tour Eiffel 1999. Fréquemment publié à l'étranger (il a été traduit en anglais, allemand, italien, danois, espagnol…), il a eu le bonheur de voir « Déchiffrer la trame », une nouvelle déjà couronnée en France par le Grand Prix de l'imaginaire, remporter le « Readers' Poil » de la revue *Interzone* dans sa traduction anglaise – une récompense de plus à ajouter à une liste déjà impressionnante de distinctions littéraires. Il est de surcroît anthologiste (*Escales 2000,* Fleüve Noir, 1999) et membre du comité éditorial de la revue *Galaxies.* À en croire certaines rumeurs, il lui arriverait aussi de se reposer.

Andréas ESCHBACH, né à Ulm en 1959, de formation scientifique, s'est imposé en cinq ans et quatre romans comme L'auteur (notez bien la majuscule) allemand de S-F du moment. Découvert en France grâce à Valerio Evangelisti (voir note suivante), qui le signale à Bruno délia Chiesa, l'animateur multilingue du festival annuel Utopia, qui le signale à un éditeur, son premier roman, *Des milliards de tapis de cheveux* (1995 ; L'Atalante) est un de ceux qui ont marqué l'année 1999. Habileté de la construction, poésie, ampleur de la vision qui se tisse à travers des points de vue particuliers, un peu comme chez Cordwainer Smith : ce livre hors du commun a valu à son auteur d'être l'invité de pratiquement toutes les grandes

manifestations françaises centrées autour de la science-fiction à l'occasion de l'an 2000 – d'autant que son second roman, *Station solaire* (1996 ; L'Atalante), quoique d'une inspiration différente, venait au printemps 2000 alimenter les appétits excités par la voix originale qui leur venait d'outre-Rhin. Son troisième roman, *Jesus Video* (1998), est en traduction pour parution au printemps 2001 et l'on en dit déjà le plus grand bien. Bref, il semble que l'on n'ait pas fini de parler d'Eschbach, à qui la revue *Galaxies* a consacré un remarquable dossier dans son numéro 17 (été 2000).

Valerio EVANGELISTI, né à Bologne en 1952, est incontestablement le chef de file d'une nouvelle génération d'auteurs italiens. Sa formation d'historien le conduit dans un premier temps à écrire une série d'essais, mais l'ambiance universitaire est loin de le combler et il se tourne rapidement vers l'écriture de textes apparentés au fantastique et à la science-fiction. Dans le sillage d'Umberto Eco, il met son savoir d'historien au service de la fiction pour créer le surprenant personnage de *Nicolas Eymerich l'inquisiteur,* un héros anachronique qui séduit immédiatement le lectorat italien et lui vaut, entre autres, d'être le premier écrivain fantastique à obtenir une publication en feuilleton dans le célèbre quotidien *La repubblica.*

Le cycle d'Eymerich (publié dans la collection Rivages/ Fantasy) cumule les récompenses, en Italie bien sûr, mais aussi dans d'autres pays européens, dont la France, qui lui décerne le prix Tour Eiffel 1998 et le Grand Prix de l'imaginaire 1999. Il termine aujourd'hui la rédaction du septième ouvrage de la série, qui a donné lieu à un feuilleton radiophonique en 30 épisodes.

Sa récente trilogie *Le Roman de Nostradamus* a obtenu un grand succès en Italie et la télévision et le cinéma commencent à s'intéresser très sérieusement à cet auteur hors du commun qui, loin de se reposer sur ses lauriers, multiplie ses activités : anthologiste, directeur de revues, promoteur de talents aussi bien en Italie que dans d'autres pays européens.

Karen HABER, née en 1955, fait ses débuts de nouvelliste en 1988. Elle a depuis publié près de quarante textes, abordant aussi bien la science-fiction que la fantasy ou l'horreur. Elle a écrit son premier roman, *La Saison des mutants* (1989 ; J'ai lu), avec Robert Silverberg, son époux depuis 1987, à partir d'une de ses nouvelles à lui, mais c'est toute seule qu'elle s'est fait reconnaître comme une conteuse chaleureuse et élégânte avec les trois volumes suivants de la série, *Le Super-mutant* (1990), *L'Étoile des mutants* (1992) *et L'Héritage des mutants* (1993 ; tous chez J'ai lu), comme avec *The War Minstrels* (1995) et *Sister Blood* (1996). Avec son mari, elle a aussi donné les anthologies *Universe* 1,2 et 3, succédant sans déchoir à Terry Carr.

Passionnée d'art fantastique, elle interviewe des artistes pour la revue *Realms of Fantasy* et le site GalaxyOnline.

Joe HALDEMAN, né en 1943, diplômé d'astronomie et de physique, a servi en 1968-69 au Viêt-nam, où il a été blessé gravement et reçu la *Purple Heart.* Cette expérience lui a inspiré son roman le plus connu, *La Guerre éternelle* (1974 ; J'ai lu), auquel il vient de donner une suite, *Forever Free* (1999), qu'il avait été incapable d'écrire pendant vingt ans. Nouvelliste remarquable – les recueils *Rêves infinis* (1979 ; Denoël), *Dealing in futures* (1985), et surtout *None so blind* (1998) démontrent la variété et la vitalité de son inspiration. Il a aussi donné des romans de belle facture, tels *Pontesprit* (1976 ; Denoël), *En mémoire de mes péchés* (1977 ; Denoël), *Immortalité à vendre* (1989 ; J'ai lu) et *La Paix éternelle* (1997 ; Presses de la Cité), qui lui vaut le prix Hugo et le prix Nebula. Cet admirateur ¿'Hemingway – il a obtenu le Nebula pour la version « novella » de son roman *The Hemingway Hoax* (1990) – s'est doté d'un style économique et efficace, dont sa contribution à la présente anthologie est un des exemples les plus réjouissants.

Joël HOUSSIN, né en 1953, a fait des débuts tonitruants dans la décennie soixante-dix avec quelques nouvelles mémorables et le roman *Locomotive-rictus* (Opta, 1975), inspirés de la « new wave » anglo-américaine. Il se tourne ensuite vers la science-fiction populaire – plusieurs romans au Fleuve Noir, dont *Angel Felina* (1981), *Blue* (1982), *Masques de clown* (1982), *City* (1983)… et *Les Vautours* (1985 ; Flammarion, 1999), lauréat du Grand Prix de la Science-fiction française –, puis le polar, avec une vingtaine de volumes de la série du « Dobermann » (Fleuve Noir). Son sens du récit efficace et du dialogue le conduit tout naturellement à devenir scénariste de télévision (pour les séries *Rocca, Navarro, Commissaire Moulin… ')* et de cinéma – par exemple, pour Josianne Balasko *(Ma vie est un enfer)* et Jan Kounen *(Le Dobermann,* adapté de l'univers de ses propres romans). Mais de temps en temps, il revient à la science-fiction avec un succès constant : *Argentine* (Denoël, 1989) et *Le Temps du twist* (Denoël, 1990) ont ainsi respectivement obtenu le prix Apollo et le Grand Prix de l'imaginaire. Et le voici de retour, une fois de plus…

Nancy KRESS, née en 1948, fait partie des auteurs qui comptent aux États-Unis, mais n'est pas assez connue par ici. Seuls deux de ses romans de fantasy – *Le Prince de l'aube* (1981 ; J'ai lu) et *La Flûte ensorceleuse* (1985 ; J'ai lu) – ont été traduits. Un des rares auteurs capables de satisfaire les tenants de la « hard science » comme ceux d'une science-fiction plus humaniste, elle a donné la trilogie « Beggars », développée à partir de sa nouvelle « L'une rêve et l'autre pas » – *Beggars in Spain* (1992), *Beggars and Choosers* (1994) et *Beggars*

Ride (1996) – et une douzaine d'autres ouvrages de grande qualité, dont le roman *An Alien Light* (1988) et le recueil *Beakers Dozen* (1998), ainsi que deux manuels d'écriture (ses ateliers sont réputés, et divers jeunes auteurs prometteurs en sont déjà sortis). Les curieux sont invités à se tourner vers les éditions Bélial/Orion, qui ont publié les récits composant *Danse aérienne* ainsi que « Les fleurs de la prison d'Aulite » (in *Bifrost n*° 18), nouvelle distinguée par le prix Nebula et base du nouveau roman de Kress, *Probability Moon* (2000). Enfin, on lira bientôt un de ses derniers romans, *Maximum Light* (1998), dans la collection « Imagine ».

Serge LEHMAN, né en 1964, a d'abord publié sous divers pseudonymes des romans d'aventures d'excellente facture au Fleuve Noir (notamment *Espion de l'étrange*, signé Karel Dekk, 1993). Il s'est ensuite « réinventé ». Tout d'abord comme nouvelliste – on peut lire avec plaisir le recueil *La Sidération* (Encrages, 1996) et on se souviendra longtemps de « Nulle part à Liverion », repris dans l'anthologie de Michel Le Bris *Le Futur a déjà commencé* (Librio, 2000). Puis comme romancier soucieux d'allier ambition littéraire et récit populaire, avec, toujours au Fleuve Noir, *F. A. U. S. T.* (1996), que prolongent *Les Défenseurs* (1996) et *Tonnerre lointain* (1997), allant jusqu'à aborder le fantastique – *Le Haut lieu* (Fleuve Noir, 1995) – et le *space opéra* – *Aucune étoile aussi lointaine* (J'ai lu, 1998). Cet auteur souvent primé, qui a donné, avec *Escales sur l'horizon* (Fleuve Noir, 1998), une des meilleures anthologies francophones existantes, non seulement par la qualité des textes réunis, mais aussi par le superbe essai sur la science-fiction qui lui sert d'introduction, tendrait à diversifier ses activités vers la BD et le cinéma. Oublierait-il ses premières amours ? Il semble que non : on annonce pour 2001 la sortie de *Métropolis* (Au diable Vauvert).

Paul J. McAULEY est anglais et biologiste de formation. Né en 1955, il a débuté dans *Isaac Asimov's Science Fiction Magazine* en 1984 et publié son premier roman, *Quatre cents milliards d'étoiles* (J'ai lu), en 1988. Depuis, il touche un peu à tout. *Sable rouge* (1993 ; Flammarion) décrit une planète Mars colonisée par les Chinois, mais en pleine déliquescence ; le merveilleux *Les Conjurés de Florence* (1994 ; Denoël) se présente comme une enquête criminelle située dans une Italie de la Renaissance où le futur est arrivé plus tôt que ne nous le dit l'histoire officielle ; et *Féerie* (1995 ; J'ai lu) met en scène une Europe du futur proche bouleversée par le clonage et les manipulations génétiques. L'auteur vient d'achever une trilogie ambitieuse, « Confluence », qui se passe dans un futur très lointain, le long d'un fleuve, sur un objet manufacturé de dimensions titanesques peuplé de créatures plus étranges les unes que les autres – *Child of the River* (1997), *Ancients*

ofDays (1998) et *Shrine of Stars* (1999) –, un grand œuvre que l'on ne devrait pas tarder à lire en français. McAuley est sans nul doute, à égalité avec Iain Banks, le nouvel auteur anglais le plus intéressant des quinze dernières années.

Christopher PRIEST, né en 1943, est l'autre anglais de cette anthologie. Peut-être présente-t-il la particularité de ne pas être un auteur de science-fiction au sens strict, mais, à un moment où on assiste à un éclatement des frontières entre les genres, on pourra voir en lui une manière de précurseur. En effet, depuis ses débuts en 1966, il a peu produit, mais s'est toujours attaché à donner des ouvrages originaux et ambitieux s'interrogeant, en arrière-plan du récit, sur les mécanismes mêmes de la fiction et de la création artistique en général. On distinguera parmi ses romans *Le Monde inverti* (1974 ; Pocket), qui fit l'effet d'une bombe à sa parution en France, *Futur intérieur* (1977 ; Pocket), *le Don* (1984 ; Laffont), *Une femme sans histoires* (1990 ; Denoël) et *Les Extrêmes* (1998 ; Denoël). Curieusement, les nouvelles du cycle de « l'Archipel du Rêve », auquel se rattache le texte écrit pour *Destination 3001,* ainsi que le roman *La Fontaine pétrifiante* (1981 ; Pocket), n'avaient, jusqu'en 1999, été réunies en volume qu'en France – *L'Archipel du rêve* (Lattès, 1981). Denoël doit publier prochainement *The Prestige* (1995), lauréat du World Fantasy Award. Et effectivement, il est grand temps de découvrir ou redécouvrir cet écrivain rare et précieux, qui œuvre dans des zones proches de la littérature générale.

Franco RICCIARDIELLO, né à Vercelli en 1961, fait partie de cette nouvelle génération d'auteurs qui, dans le sillage de Valerio Evangelisti, est en train de redonner une extraordinaire vitalité à la science-fiction italienne.

Il est l'auteur d'une quarantaine de nouvelles publiées dans diverses revues et anthologies – l'une d'elles figure au sommaire de *Fragments d'un miroir brisé* (Rivages/ Fantasy), panorama de la nouvelle science-fiction italienne élaboré par Valerio Evangelisti pour faire découvrir les nouveaux talents transalpins au lectorat français. Il a également écrit quatre romans, dont le surprenant *Ai margini del Caos* (à paraître début 2001 dans la présente collection), qui a obtenu le prix Urania 1998. Après avoir créé en 1989 la revue *The Dark Side*, il intègre le comité de rédaction *dlntercom*, qui va aujourd'hui vers son cent cinquantième numéro.

Les auteurs qu'il admire – Gabriel Garcia Marquez, Thomas Pynchon, Umberto Eco, James Ballard, Philip K. Dick, William Gibson, James Patrick Kelly, A. et B. Strougatski, Neal Stephenson – reflètent parfaitement l'ambition de sa démarche créatrice et sa quête d'originalité.

Robert SILVERBERG, né en 1934, n'est pas l'auteur de la présente notice, aussi ne peut-il être taxé de forfanterie si l'on affirme ici que c'est tout simplement un géant par l'abondance océanique et la qualité de sa production. Déjà, tout petit, il obtenait un prix Hugo en 1956 au titre du « nouvel auteur le plus prometteur ». Puis, quand il a estimé être prêt, vers 1965, il s'est mis à écrire *vraiment* et la science-fiction n'a plus été la même depuis. De la théorie de chefs-d'œuvre et de livres « seulement » excellents qu'il a donnés, on retiendra, choix arbitraire s'il en est : *Un jeu cruel* (1967), *Les Ailes de la nuit* (1969), *L'Homme dans le labyrinthe* (1969 ; J'ai lu), *Le Livre des crânes* (1971 ; Pocket), *Le Temps des changements* (1971 ; Le Livre de Poche), *L'Oreille interne* (1972 ; J'ai lu). Après quelques années de silence, il revient à la S-F avec la saga de Majipoor, lancée par *Le Château de Lord Valentin* (1979 ; J'ai lu), un monument qui comporte cinq volumes à ce jour. Mais *L'Étoile des gitans* (1986 ; Le livre de Poche), la trilogie du « Nouveau Printemps » *(À la fin de l'hiver*, 1988 ; *La Reine du printemps*, 1990 ; *Ciel brûlant de minuit,* 1994, tous chez Laffont), *La face des eaux* (1991 ; Le livre de Poche), et *Le Grand Silence* (1998 ; Flammarion) relèvent du même talent apparemment inépuisable. Un talent peut-être encore plus extraordinaire, s'il se peut, dans les nouvelles réunies en maints recueils, dont, pour s'en tenir à la France, *Trips* (1979 ; J'ai lu), *Compagnons secrets* (Denoël, 1989), *L'Appel des ténèbres* (Denoël, 1991) et *Le Nez de Cléopâtre* (Denoël, 1994).

Enfin, il vaut la peine de signaler *Le Seigneur des ténèbres* (1983 ; en deux volumes chez Denoël), un formidable roman historique situé dans l'Afrique du XVIe siècle, le livre préféré de son auteur, et, parmi les nombreuses anthologies qu'il a composées, les deux dernières en date : *Légendes* (1998 ; J'ai lu), consacrée à la fantasy, et *Horizons lointains* (1999 ; J'ai lu), où « Bob » a demandé à ses amis créateurs d'univers (Card, Haldeman, Le Guin, Simmons et quelques autres) de rajouter une nouvelle à leurs grands cycles romanesques.

Dan SIMMONS, né en 1948, a été « découvert » lors d'un atelier d'écriture par un Harlan Ellison (de son propre aveu) stupéfait et jaloux. Enseignant pour enfants surdoués, il publie son premier texte en 1982 : « Le Styx coule à l'envers », qui arrive en tête d'un concours de nouvelles organisé par *Twilight Zone Magazine.* À partir de là, comme pour Richard Matheson, dont le coup d'essai, « Né de l'homme et de la femme », s'avère un coup de maître, la consécration vient assez vite : World Fantasy Award pour *Le Chant de Kali* (1985 ; J'ai lu), Bram Stoker Award pour *L'Échiquier du mal* (1989 ; Denoël) et prix Hugo pour *Hypérion* (1989 ; Pocket). Depuis, Simmons continue d'alterner avec un égal bonheur terreur, fantastique, science-fiction et littérature générale. On lira par exemple, dans une œuvre déjà fort

abondante en seulement une quinzaine d'années, *Les Larmes d'Icare* (1989 ; Denoël), *L'Homme nu* (1992), *Les Fils des ténèbres* (1992), ou les nouvelles de *L'Amour, la mort* (1993 ; ces trois derniers titres en Livre de Poche) et de *Le Styx coule à l'envers* (1995 ; Denoël). Et la saga d'Hypérion, bien sûr, qui s'est poursuivie par *La Chute d'Hypérion* (1990 ; Pocket), *Endymion* (1995 ; Laffont) et *L'Éveil d'Endymion* (1997 ; Laffont).

Son dernier roman en date, *Les forbans de Cuba* (1999 ; J'ai lu), le montre parfaitement à l'aise dans l'exercice difficile du roman d'espionnage, qu'il renouvelle, comme il l'a fait pour le *space opéra* à travers la série d'Hypérion, avec un éclat confondant. Si Robert Silverberg est un géant, Dan Simmons est de la graine de géant.

Norman SPINRAD, né en 1940, a déboulé dans les Sixties en assénant à un public médusé des nouvelles plus chics et chocs les unes que les autres, dont *Le Livre d'or de la science-fiction : Norman Spinrad* (Pocket, 1978) et *Au cœur de l'orage* (Pocket, 1979) offrent deux excellentes sélections – auxquelles on pourra ajouter, comme représentatifs d'une période plus récente, deux autres recueils : *Les Années fléaux* et *Vamps* (Denoël, 1990 et 1994). Provocateur, violent, singulièrement perspicace, l'auteur a créé le scandale autour de lui avec *Jack Barron et l'éternité* (1969 ; J'ai lu), qui a valu au magazine où ce roman paraissait en feuilleton, le *New Worlds* de Michael Moorcock, d'être évoqué à la Chambre des Communes, et *Rêve de fer* (1972 ; Pocket), une uchronie qui présente un Adolf Hitler émigré aux États-Unis et devenu auteur de science-fiction – ou plutôt d'*heroic fantasy* du plus bas étage ! D'autres romans, parfois aussi controversés, ont suivi : *La Grande Guerre des bleus et des roses* (1979 ; Pocket), *Chants des étoiles* (1980 ; Pocket), *Les Miroirs de l'esprit* (1980 ; Pocket), *L'enfant de la fortune* (1985), *Rock machine* (1987 ; tous deux au Livre de Poche), *Le Printemps russe* (1991 ; Denoël), *En direct* (1994 ; Denoël). Norman Spinrad, qui vit depuis une douzaine d'années à Paris, continue d'écrire avec talent et avec rage, comme on pourra le constater en lisant son dernier roman en date, *Greenhouse Summer* (1999 ; à paraître en 2001 chez Flammarion). Spinrad, c'est l'énergie du rock au service du futur.

Roland C. WAGNER, né en 1960 à Bab el-Oued, avait quatorze ans quand il a découvert le milieu de la S-F, et depuis lors, il ne l'a plus jamais quitté. Écrivain prolifique (plus de quarante romans à ce jour, dont beaucoup sous pseudonyme, et pas loin d'une centaine de nouvelles), il a gagné les faveurs du public, qui en a fait un des auteurs français de S-F les plus primés (quatre prix Rosny Aîné et un Grand Prix de l'imaginaire, entre autres). *Le Serpent d'angoisse* (Fleuve Noir, 1987), *Poupée aux yeux morts* (Fleuve Noir, 1988), *Le Chant du*

cosmos (L'Atalante, 1998), la série des « Futurs Mystères de Paris » (Fleuve Noir, six volumes parus depuis 1996), témoignent de son talent et de son énergie. Auteur de la seule nouvelle lauréate du prix Tour Eiffel à ce jour, « Fragments du livre de la mer », publiée à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires par la Ville de Paris – on la lira dans *Musique de l'énergie* (Nestiveqnen, 2000) –, Roland Wagner, chanteur engagé/enragé et parolier du groupe de rock « Brain Damage », aime se faire remarquer, mais il faut bien admettre qu'il est souvent remarquable. On ne s'étonnera pas qu'il soit devenu l'ami de Norman Spinrad, dont il traduit le prochain roman à paraître en France (voir ci-dessus).



Composition Nord Compo
Achevé d'imprimer en France (La Flèche)
par Brodard et Taupin

le 16 avril 2003 – 18512
Dépôt légal avril 2003. ISBN 2-290-32578-3

Éditions J'ai lu
84, rue de Grenelle, 75007 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion

[1] En français dans le texte. (N.d.T.)

[2] En français dans le texte. (N.d.T.)

[3] En français dans le texte. (N.d.T.)

[4] En français dans le texte. (N.d.T.)